[illegible]


PETRUS·DIONIS·CHIRURGUS·
SERENISSIMÆ·DELPHINÆ·PRIMARIUS

COURS D'OPERATIONS DE CHIRURGIE,

DEMONTRÉES AU JARDIN ROYAL,

Par M. DIONIS, premier Chirurgien de feuës Mesdames les Dauphines ; & Maître Chirurgien Juré à Paris.

TROISIÉME EDITION.

Revuë, corrigée & augmentée par l'Auteur.

A PARIS,

Chez LAURENT D'HOURY, Imprimeur-Libraire, au bas de la ruë de la Harpe, vis-à-vis la ruë S. Severin, au S. Esprit.

M. DCC. XVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

AU ROY,

SIRE,

Ce Cours d'Opérations de Chirurgie que j'ose présenter aujourd'hui à Vôtre Majesté *est un hommage qui lui est dû, puisque c'est en exécution de ses Ordres qu'elles ont*

été Démontrées dans ſon Jardin Royal. VÔTRE MAJESTE' *toûjours attentive au bien de ſes ſujets, & ſur ce qui peut contribuer à la perfection des Sciences & des Arts, n'a pas ſeulement ordonné par une Déclaration particuliere que les Anatomies s'y fiſſent publiquement : Elle a voulu encore que les Opérations de Chirurgie y fuſſent démontrées à portes ouvertes & gratuitement ; perſuadée qu'il ne ſuffiſoit pas au Chirurgien de connoître l'homme pour le guérir des maux dont il eſt ſi ſouvent attaqué, & qu'il lui étoit impoſſible d'y parvenir, s'il n'étoit pleinement inſtruit de toutes les Opérations qui ſe pratiquent ſur le corps humain. Si l'Anatomie doit ſes plus grandes lumieres à cet établiſſement ; la Chirurgie n'eſt pas moins redevable aux bontez de* VÔTRE MAJESTE' *qui lui a procuré les moyens de ſe perfectionner. L'autorité des premiers Anatomiſtes nous tenant enchainez, ne nous permettoit pas de publier de nouvelles découvertes ; & l'attachement qu'on avoit pour l'ancienne maniere de faire les Opérations nous empêchoit de chercher les*

moyens de les rendre plus heureuses & moins cruelles; Mais par les soins paternels de VÔTRE MAJESTE', *nous sommes revenus de cette aveugle prévention pour les Anciens. Je fus choisis,* SIRE, *en* 1672. *pour démontrer les Veritez Anatomiques & les Opérations Chirurgicales; j'ay tâché de m'en acquiter avec toute l'ardeur & l'exactitude qui sont dues aux ordres de* VÔTRE MAJESTE'. *Les diverses Editions* de l'Anatomie de l'homme, *telle que je l'ay demontrée au Jardin Royal, font voir qu'elle a été favorablement reçûe du public: Mais comme on ne peut pas douter que le succés n'en soit dû au nom auguste de* VÔTRE MAJESTE', *j'espere aussi que puis qu'Elle m'a permis de mettre ce même nom à la tête de ce Cours d'Opérations démontrées dans le méme lieu, il ne sera pas moins bien reçu de tous les Chirurgiens en general, vû qu'ils n'y trouveront plus ces fers ardens & ces instrumens affreux dont les Anciens épouvantoient leurs malades. J'ose même présumer que l'impression de ce livre deviendra également utile & aux*

jeunes éleves en Chirurgie & à ceux qui la pratiquent si dignement dans les Armées de VÔTRE MAJESTE'. *Trop heureux, que mon foible talent m'ait encore procuré cette occasion de marquer le Zele ardent & le profond respect avec lequel je suis.*

SIRE,

DE VÔTRE MAJESTE'

Le trés-humble, trés-obéïssant,
& trés-fidele Serviteur & Sujet
DIONIS.

PREFACE.

TOUS les Philoſophes conviennent de l'importance de la Phyſique, qui pour nous inſtruire de l'hiſtoire naturelles ne ſe contente pas de monter juſques aux Cieux, d'examiner ce qui ſe paſſe dans les airs, de deſcendre dans le fond des mers, & de fouiller dans les entrailles de la terre; mais qui penetrant dans chaque être en particulier nous fait connoître tout ce qui compoſe & fait l'ornement de l'Univers.

La Phyſique ne pourroit pas déveloper les reſſorts qui font agir tous les corps que nous voyons, ſans le ſecours de l'Anatomie : c'eſt par ſon moyen que diſſequant & ſeparant juſques aux moindres particules qui compoſent un tout, elle decouvre tous les ſecrets de la Nature; & un cours de Philoſophie ſeroit imparfait, s'il étoit privé des lumieres que lui donnent les Démonſtrations Anatomiques.

Si le Phyſicien eſt indiſpenſablement obligé d'avoir recours à l'Anatomie pour découvrir l'interieur de chaque être, que

ne doit pas faire le Chirurgien qui a pour objet le corps humain, l'ouvrage le plus parfait qui ſoit ſorti des mains du Createur. Le premier contente ſa curioſité en augmentant ſes connoiſſances par celles que l'Anatomie lui donne, mais l'autre ayant à travailler ſur l'homme, ne doit pas ignorer un ſeul des reſſorts qui le font mouvoir, s'il veut être bon Chirurgien.

Il faut donc que la connoiſſance du ſujet précede celle des Opérations qu'il doit y faire : c'eſt par cette raiſon que chaque hyver au Jardin Royal on commence par l'Anatomie ſur le premier cadavre qui ſe préſente, & qu'enſuite ſur un autre on fait toutes les Opérations de Chirurgie ; & c'eſt cette même raiſon qui m'a engagé de donner au public l'Anatomie de l'homme, avant ce Cours d'Opérations que je lui donne aujourd'hui.

Le Roy mieux informé qu'aucun de ſon Royaume de tout ce qui peut contribuer au bien de ſes ſujets, ordonna par une Déclaration particuliere qu'il fit verifier & enregiſtrer en ſa préſence dans le mois de Mars 1673 que les Démonſtrations de l'Anatomie & des Opérations de Chirurgie ſe feroient toutes les années dans ſon Jardin Royal à portes ouvertes & gratuitement, afin de faciliter aux étudians en Chirurgie les moyens de ſe perfectionner dans un art qu'il a toûjours regardé comme un des plus néceſſaire dans un Etat.

J'appelle la Chirurgie un art pour me renfermer dans ſon étimologie qui eſt derivée de deux dictions grecques, de *Keir* qui ſignifie main, & d'*Ergon* qui veut dire Opération; de maniere que Chirurgien & Operateur manuel ſont mots ſynonimes qui ſont communs à tous ceux qui travaillent de la main. Quoique le Chirurgien par cette éthimologie ſemble être confondu avec tous les autres artiſans, c'eſt d'elle néanmoins qu'il tire toute ſa gloire, puiſqu'elle le diſtingue & le met au deſſus de tous les autres. Les Anciens qui ont donné la dénomination à tous les arts, ont nommé Peintre celui qui fait les tableaux, Sculpteur celui qui fait les figures, &c. Mais ils ont laiſſé par excellence le nom de Chirurgien à celui qui travaillant ſur le corps humain, avoit pour objet le plus noble de tous les êtres.

Ce ſeroit pourtant avec quelque juſtice qu'on pourroit qualifier la Chirurgie de ſcience, contre l'opinion de quelques-uns qui la traitent d'art ſimplement mécanique: il eſt vrai qu'elle opere de la main; mais comme elle n'execute que ce que l'entendement lui dicte, elle ne merite pas moins le nom de ſcience que les Mathematique qui tracent ſur le papier avec la regle & le compas les figures & les Démonſtrations que l'eſprit imagine, ces deux ſciences ont également des inſtrumens qui leur ſont propres; & comme l'uſage de ceux-là

n'appartient qu'au Mathematicien, l'usage du ſcalpel & de la lancette eſt propre au Chirurgien : car la ſeparation de la Theorie d'avec la Pratique eſt également impoſſible dans l'une & l'autre de ces Sciences : & comme on eſtimeroit ignorant un Mathematicien qui ne pourroit pas former ſes figures ni faire ſes Démonſtrations, on doit croire celui-là incapable de ſoulager autrui, qui auroit beſoin du ſecours d'une main étrangere pour guerir des maux qu'il ſe vanteroit d'avoir découvert. On peut non ſeulement mettre la Chirurgie au rang des ſciences, mais encore on doit la regarder comme la plus noble, la plus certaine & la plus neceſſaire de toutes ; puiſque ce qui fait la nobleſſe d'une Science c'eſt la dignité de ſon objet.

La Chirurgie a pour objet le même que Dieu a eu pour celui de ſa toute puiſſance, ſur lequel il a bien voulu travailler de la main ; car pour former tous les autres l'Ecriture nous apprend qu'il a ſeulement parlé, & ils ont été faits : Et lorſque cette ſcience commande quelque choſe à pratiquer par la ſuite des conſequences qu'elle tire de ſes principes, c'eſt ſur ce même corps qu'elle opére. Eſt-il rien de plus glorieux pour le Chirurgien que de dire, que Dieu aprés avoir fait l'homme & avoir donné la forme & la figure à toutes les parties de ſon corps convenables aux actions auſquelles

elles étoient destinées, il l'abandonne entre les mains du Chirurgien pour avoir soin de sa conservation, & le maintenir dans cette conformation de toutes les parties qu'il a reçues du Createur? Dieu l'a pratiqué étant sur la terre, exerçant en toutes occasions cette Chirurgie parfaite en toutes ses parties, qui en même tems qu'elle connoît le mal y porte la main, & le remede pour le guerir; & les Apostres successeurs de sa charité aussi-bien que de son pouvoir, ne dédaignoient pas d'appliquer leurs mains sur les infirmitez des malades, & par ces secours charitables ils convertissoient une infinité de peuples qui leur voyant faire des cures extraordinaires se laissoient convaincre des veritez qu'ils enseignoient. Les Rois & les Princes faisoient autrefois leur principale occupation de panser les malades qui imploroient leur secours, ne trouvant pas qu'il fût au dessous de leur dignité d'apliquer leurs mains Royales pour guerir & soulager le même sujet que Dieu avoit formé de ses mains divines, & sans chercher des exemples dans l'Antiquité, nous avons veu le Roy faire préparer en sa présence & distribuer charitablement à tous ceux qui lui en demandoient, un remede qu'il avoit reçu du Prieur de Cabrieres; ainsi de tous les tems la Chirurgie a été regardée comme trés-digne

d'être pratiquée par les plus Grands de la terre.

La certitude de la Chirurgie est manifestement prouvée par les effets merveilleux qu'elle produit : en abatant les cataractes, elle rend la vuë aux malades sur l'heure même. En vuidant la poitrine par le moyen de l'empyême, elle fait parler les muets. En faisant les reductions des luxations de la jambe & du pied, elle fait marcher les boiteux. Enfin rien n'est plus sûr que ce qu'elle fait, en ajoutant au corps ce qui lui manque, en retranchant ce qu'il a de superflu, & en le conservant dans cette perfection que lui a donnée l'Auteur de la nature : Et quoique toutes ces Opérations nous paroissent des miracles, parce qu'elles guerissent l'homme dans un moment, ce ne sont néanmoins que les effets ordinaires de la Chirurgie dont la certitude ne peut être assez admirée.

Pour se laisser convaincre de la nécessité absolue de la Chirurgie, il n'y a qu'à faire reflexion que toutes les autres sciences & tous les antres arts ne sont nécessaires à l'homme que pour vivre commodément, mais que la Chirurgie lui est necessaire pour vivre absolument ; puisque dés le moment de sa naissance il implore son secours pour lui faire une ligature à l'ombilic, ou pour lui couper sous la langue

le filet que souvent il apporte en naissant, sans quoy il periroit aussitôt qu'il a vû le jour. On peut ajouter que sans cette science la terre seroit presque toute dépeuplée, parce qu'il est peu de personnes à qui dans le cours de la vie, on n'ait pas fait quelque Opération qui l'ait empêché de mourir. Si on ne panse pas un coup d'épée ou de mousquet au travers du corps, si on ne trépane pas quand on a le crane fracturé, si on ne fait pas l'Opération du bubonocele dans un étranglement du boyau, on meurt infailliblement, & par consequent il faut convenir de la necessité de la Chirurgie qui enléve tous les jours plusieurs personnes du tombeau qui y descendroient sans elle. Combien dans les armées a-t'elle gueri de blessez? Combien de grands Capitaines seroient peris par des playes épouvantables si elle ne les avoit pas secourus? C'est dans les armées, c'est dans les siéges que la Chirurgie triomphe, c'est là que tout reconnoit son empire & sa necessité, c'est là que les effets & non pas les paroles font son éloge. On entend les uns qui faisant le recit de leurs blessures publient luy être redevables de la vie: on voit les autres qui par la confiance qu'ils ont dans la Chirurgie exposent encore leur vie avec plus de générosité pour le service du Prince, persuadez avec justice qu'ils trouveront chez

elle tous les secours qu'ils en attendent.

Ce sont les Opérations qui en produisant des effets si surprenans rendent la Chirurgie si recommandable : c'est pourquoy celuy qui s'engage dans cette profession, ne doit rien negliger pour s'en instruire & s'y perfectionner. Paris lui en fournit les moyens mieux qu'aucune ville de l'Europe, il s'y fait des Démonstrations publiques en trois endroits differens, au Jardin Royal, à l'Ecole de Medecine, & à Saint Cosme qui toutes étant faites par des Maîtres Chirurgiens Jurez de Paris, s'y démontrent avec la derniere exactitude.

J'ay fait pendant huit années celles du Jardin Royal, où le concours des étudians étoit si grand que la plus grande salle destinée à ces Démonstrations n'en pouvoit pas tenir la moitié : c'est ce qui nous obligea de faire des billets cachetez que nous distribuyons aux Garçons Chirurgiens qui servoient les Maîtres, qui seuls y pouvoient entrer, & cela pour éviter la confusion par l'exclusion de ceux qui étoient en boutique chez les Barbiers, & de ceux que la seule curiosité pouvoit y attirer.

C'est ce même Cours d'Opérations que j'ai démontrées tant de fois au Jardin Royal, que je rends public aujourd'huy dans l'esperance qu'il ne sera pas seulement utile à ceux qui par l'éloignement des lieux, ou

par leur séjour dans les Provinces n'ont pas pû y assister, mais encore à ceux de Paris qui ayant quelqu'une de ces Opérations à faire en le lisant y trouveront ce qui se sera échapé de leur memoire.

Si ce Cours d'Opérations est receu favorablement des étudians, & si les connoisseurs le jugent digne de leur aprobation c'est à la Chirurgie de saint Cosme que tout le merite en est dû. Je n'ay fait que repeter les instructions que j'ay puisées dans cette Ecole celebre en me faisant passer Maître. Les quatre Prevôts qui sont chargés de faire faire à l'Aspirant toutes les Opérations sur le sujet pendant la semaine Anatomique, ne laissant passer aucune circonstance essentielle; s'il s'en acquite bien ils lui font rendre raison pourquoi il les fait ainsi, & s'il manque en quelque chose ils le redressent & lui apprennent; de sorte que celui qui a fait le chef-d'œuvre à Paris, se peut dire sans contestation Chirurgien de la bonne roche.

Mr. Felix le pere dans le dessein de mettre un jour son fils à sa place, voulut qu'il fût Maître : il lui fit faire le chef-d'œuvre avec toute la severité qu'il demande. Monsieur Marêchal qui remplit la même charge de premier Chirurgien du Roy, a voulu que son fils suivît cet exemple, il en a fait tous les actes avec la même exactitude que font tous les autres. Pour moy qui ay deux

fils qui ont voulu embrasser cette profession; dont un a été Chirurgien ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne, & l'autre Chirurgien Major de l'armée du Roy en Espagne, je les ay mis sur les bancs, aussitôt qu'ils se sont determinez à être Chirurgiens, ils ont faits les vingt-cinq actes du chef-d'œuvre avec la derniere rigueur, & dans cette Compagnie ils ont puisé des lumieres qu'on ne trouve point ailleurs. Dieu veuille, que les aggregations, les associations, les legers examens qui y en ont incorporé plusieurs qui ne se sentoient pas assez forts pour y entrer par la voye du chef-d'œuvre, ne diminuent rien de son ancienne splendeur, ne la fassent point relâcher de la regularité dans ses actes, en prodiguant la qualité de Maître à des sujets indignes de la porter, & qu'enfin on continue de dire comme autrefois, que l'Ecole de Chirurgie de Paris est la premiere du monde.

Ces Opérations ayant été démonstrées dans une des sales du Jardin Royal, où on avoit fait une espece d'amphiteâtre en attendant que le Roy en eût fait faire un autre plus superbe & digne de sa grandeur, comme il a été executé par la suite; j'ay fait graver la Maison du Jardin Royal que j'ay mise à la tête de ce livre, & en même tems le dedans de l'Amphiteâtre de saint Come que vous voyez au commencement

de

de la premiere Démonstrastion, dans lequel tous les spectateurs sont assemblez. J'ay pris ce modele comme le plus magnifique de ceux qui sont à Paris, & tel qu'il doit être pour faire trés commodément des Démonstrations publiques.

J'ay divisé ce Cours d'Operations comme mon Anatomie en dix journées. La premiere traite du général des Operations & des sutures; la seconde, des Operations qui se pratiquent sur le bas ventre; la troisiéme, de celles qui se font sur la vessie, la verge, & la matrice; la quatriéme, de celles que demandent les aînes, le scrotum & l'anus; la cinquiéme, de celles de la poitrine & du col; la sixiéme, de celles qui se font à la tête & aux yeux; la septiéme, de celles qui se raportent à toutes les parties du visage; la huitiéme, de celles qu'on fait aux extremitez superieures; la neuviéme, de celles qui se font sur les extrémitez inferieures; enfin la dixiéme & la derniere, de celles qu'on peut pratiquer sur toutes les parties du corps. J'ay cru cet ordre moins embarassant pour les Etudians, que si je les avois mis confusément comme nous les voyons dans les Auteurs.

J'ay mis à la tête de chaque Operation une planche qui représente l'appareil tel que le Chirurgien le doit préparer avant que de faire son Operation: à celles qui sont legeres & qui ne demandent point d'appa-

reil, je n'y en ay point mis; & à celles où il n'en faut pas un considérable, j'en ay fait graver plusieurs sur une même planche, le nombre des figures est de plus de soixante, ce qui fait voir que je ne les ai pas épargnées, que j'y en ay mis autant que j'ay jugé qu'il en étoit necessaire pour l'instruction, & pour la perfection de cet ouvrage.

Il y a des lettres Alphabetiques dispersées dans le discours de chaque Operation, qui ont raport avec celles qui sont gravées dans la planche; de sorte que celui qui voudra s'instruire de la maniere de faire, trouvera marqué par A le premier instrument dont il doit se servir, & continuant par ordre il finira par l'instrument ou le bandage marqué par la derniere lettre qui sera gravée dans la planche.

Ceux qui voudront voir un plus grand nombre d'instrumens, je les renvoye au livre qui a pour titre *l'Arsenal de Chirurgie de Scultet*, fameux Chirurgien d'Ulmes : cet ouvrage a été imprimé en latin, à Franfort, il y a plus de soixante ans, & depuis peu il a été mis en françois & imprimé à Lyon; ce livre ressemble assez à un Arsenal où l'on voit quantité d'Armes antiques, capables seulement de contenter la curiosité; mais qui ne sont d'aucun usage à present.

J'ay évité autant que j'ay pu les noms rudes & barbares que les Grecs ont donnés aux maladies, & aux Operations qu'elles

requierent : j'ai tâché de parler françois, & d'en discourir sous les noms les plus usitez dans nôtre langue.

Je commence néanmoins par expliquer leur Ethimologie, afin que le jeune Chirurgien sçache d'où sont dérivés des mots si difficiles à retenir, je continue par la définition, les differences, les causes & les signes de chaque maladie : je prescris les remedes convenables pour en obtenir la curation. Et si la maladie ne cede point à ces remedes, & qu'il en faille venir à l'Operation, je marque ce qu'il faut faire devant, durant, & aprés l'Operation, & comment il faut se conduire dans le pansement, de sorte qu'il ne tient pas à moi si on n'obtient pas la fin qu'on se propose, qui est la parfaite guerison.

Je fais plusieurs remarques, & je raporte souvent des faits historiques qui doivent encourager le Chirurgien à entreprendre les Operations. Depuis plus de cinquante ans que je pratique la Chirurgie à la Ville & à la Cour, j'ay tant trouvé d'occasions de l'exercer, que tout ce que j'avance est fondé sur ma propre experience : c'est pourquoi on peut m'en croire, & d'autant plus que je ne cite rien ou tres-peu de choses sur la bonne foy d'autrui.

Les portraits que je fais de plusieurs gens qui ont monté sur la scêne pour joüer des rôles differens dans la Medecine & dans la

Chirurgie ſon tirez au naturel, on peut y ajouter toute la foy poſſible, puiſque j'en ai connu les originaux, & que dans les hiſtoires que j'en fais, je parle avec ma ſincerité ordinaire. Je ne les raporte que dans la veuë de rendre ſervice au public, afin qu'il évite de ſe livrer entre les mains de ces ſortes de gens qui promettent infiniment plus qu'ils ne peuvent tenir, & de ceux qui n'ayant qu'un remede le donnent tête baiſſée à tous ceux qui ſe préſentent. S'il y a quelqu'un qui s'en trouve offenſé ou par lui-même ou par ſes amis, je lui declare que mon deſſein n'eſt point d'inſulter perſonne ſur ſa vie, ſes mœurs & ſa probité; que je n'attaque que ceux qui prennent impunément la qualité de Medecin ou de Chirurgien, parce qu'ils auront quelque legere teinture de l'une ou de l'autre de ces deux ſciences. Je ne blâme point ceux qui charitablement diſtribuent des remedes aux pauvres qui leur en demandent; je ſçai qu'il y a quantité de perſonnes qui en donnent dans l'intention de ſoulager les malades & ſans aucun intereſt, & je ſçay auſſi qu'on peut être fort charitable & zelé pour le prochain, & en même tems ignorant Medecin, & dangereux Chirurgien.

Enfin pour remedier aux abus, ou plûtôt pour éviter les inconveniens qui arrivent quelquefois dans l'exercice de deux profeſſions ſi néceſſaires à la conſervation

de la vie des hommes, il semble qu'on ne peut rien ajouter de mieux à la discipline qui s'observe aujourd'huy, que les anciens reglemens des Ecoles de Medecine & de Chirurgie de Paris : en effet on ne voit rien qui ne soit sagement établis pour porter les Eleves à la perfection de leur Art, par raport à la saine Doctrine qu'on y apprend. Les nouvelles institutions qui y ont été faites, en doivent encore beaucoup augmenter la reputation & l'estime chez les Etrangers. M. Fagon non content des soins qu'il prend à avancer la Botaníque, la Chymie, & la Chirurgie, par le choix qu'il fait, ou qu'il approuve des Professeurs les plus capables dans ces trois parties de la Medecine, & par les secours qu'elles recoivent de son grand crédit auprés du Prince, a pourvû depuis peu d'années le Jardin Royal d'un Cabinet des plus rares de l'Europe, en tout ce qui regarde les choses naturelles, afin que dans le tems des exercices de ce lieu les Physiciens de tout le Royaume, & des autres pays les plus éloignés y puissent venir s'instruire de la nature & des proprietez de tous les mixtes qu'on y expose à leurs yeux ; & dont on leur raporte l'histoire la plus certaine, pendant que d'un autre côté quelques-uns des plus illustres de nôtre Compagnie, ont fondé des leçons publiques, où nos jeunes Maîtres donnent tour-à-tour des preuves de leur capacité dans les démonstrations &

les explications qu'on les engage de faire de l'Anatomie, des Operations, de l'usage mecanique des os & de leurs maladies, en même tems que M. le premier Chirurgien nous anime tous par le zéle qu'il témoigne tant à maintenir nos droits, qu'à placer dans des postes avantageux qu'il a à sa nomination les personnes en qui il remarque un vray merite, & par les exemple singuliers qu'il nous donne si fréquemment de la plus ingenieuse, & de la plus heureuse pratique.

TABLE
DES TITRES ET SECTIONS de ce livre, contenant dix Démonstrations.

PREMIERE DE'MONSTRATION enseignant les choses necessaires pour pratiquer les Operations.

SECONDE DE'MONMSTRATION contenant les Operations qui se font sur le ventre inferieur.

TROISIE'ME DE'MONSTATION, renfermant les Operations qui se pratiquent sur la vessie, sur la verge & sur la matrice

QUATRIE'ME DE'MONSTRATION, traitant des Operations qui se font aux aines, au scrotum & à l'anus.

CINQUIE'ME DE'MONSTATION, *contenant les Operations qui se pratiquent à la poitrine & au col.*

SIXIE'ME DE'MONSTRATION,
traitant des Operations qui se font à la tête & aux yeux.

SEPTIE'ME DE'MONSTRATION,
concernant les Operations qui se pratiquent à toutes les parties du visage.

HUITIE'ME DE'MONSTRATION, expliquant les Operations qu'on fait aux extremitez superieures.

NEUVIE'ME DE'MONSTRATION, traitant des Operations que se font sur les extremitez inferieures.

DIXIE'ME ET DERNIERE DEMONSTRATION,

comprenant les Operations qu'on peu pratiquer sur toutes les parties du corps vivant ou aprés la mort.

Fin de la Table.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

JE Soussigné Conseiller Lecteur & Professeur du Roy, Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris ay leu par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce Cours d'Operations de Chirurgie démontrées au Jardin Royal, par *Monsieur Dionis premier Chirurgien de Madame la Duchesse de Bourgogne;* & je certifie l'avoir trouvé non seulement digne de l'impression, mais necessaire à tous les jeunes Chirurgiens pour les conduire dans toutes les Operations qu'ils sont obligez de faire. Fait à Paris ce 20. Juin 1706.

ANDRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Nevarre : A nos amez feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenants & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre cher & bien amé le Sr. Pierre Dionis premier Chirurgien de feuë nôtre trés-amée fille la Dauphine, & à present de nôtre trés-amée petite fille la Duchesse de Bourgogne, & Juré en nôtre bonne Ville de Paris; Nous a fait representer qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé *Cours d'Operations de Chirurgie démontrées au Jardin Royal*, qui est une suite de celui qu'il a ci-devant fait imprimer avec nôtre permission de l'*Anatomie*

de l'homme, suivant la circulation au sang, & les dernieres découvertes, démontrées dans nôtre dit Jardin, s'il Nous plaisoit lui en accorder la Permission & nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A ces causes voulant favorablement traiter l'exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit Livre, en telle forme, marge, caractere & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de huit années consecutives, à compter du jour de la datte des presentes: Faisons defense à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, faire imprimer & contrefaire ledit Livre en tout ni en partie; comme aussi d'en faire venir, vendre & debiter d'impression faite en pays étrangers, le tout sans le consentement dudit exposant ou de ses ayant cause, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit exposant, & de tous dépens dommages & interest: à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles: que l'impression dudit livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & ce en bon papier & en beau caracteres conformement aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de l'exposer en vente il en sera mis deux exemplaires dans nôtre Biblioteque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le sieur Phelippeaux Comte de Pontchartrain Commandeur de nos Ordres; à peine de nullité des presentes, du contenu desquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit exposant ou ses ayans cau-

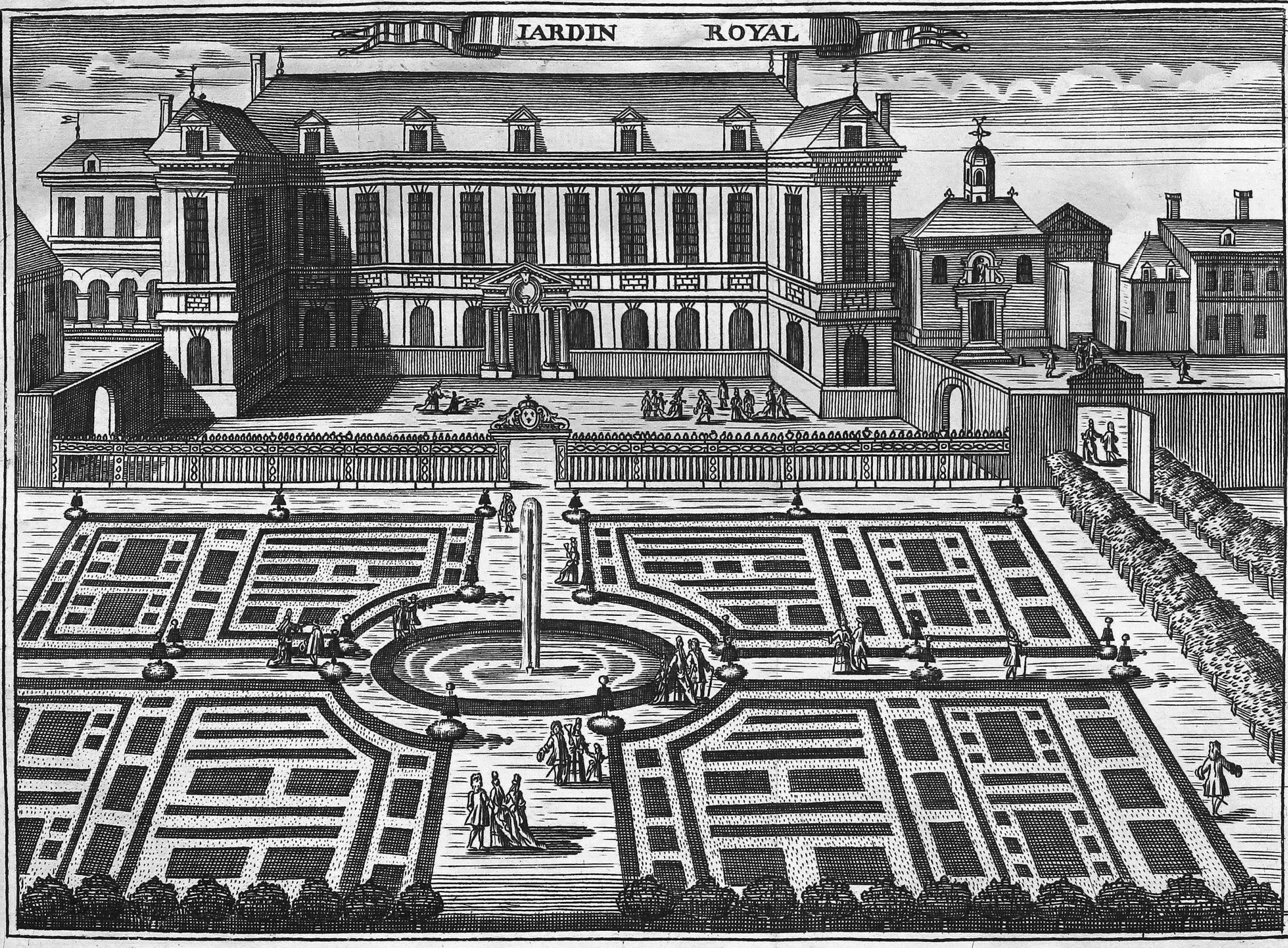
ſes, pleinement & paiſiblement ſans ſouffrir qu'il luy ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & neceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le 16. jour de Janvier l'an de grace 1707. & de nôtre Regne le ſoixante-quatre.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL,

FONTAINE.

Regiſtré ſur le Régiſtre N. 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page 114. No. 340. conformement aux Réglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13, Aouſt 1703. A Paris ce 17 jour de Janvier 1707.

GUERIN, *Syndic.*


IARDIN ROYAL



Pag f ere

COURS D'OPERATIONS DE CHIRURGIE, DE'MONTRE'ES AU JARDIN DU ROY.

Des Opérations en general.

PREMIERE DE'MONSTRATION.

NOUS voici assemblez, Messieurs, suivant la coutume si sagement établie à la gloire du Prince & à l'avancement de la Chirurgie, pour commencer aujourd'huy sur le sujet que vous voyez, un cours d'Opérations que j'espere que nous acheverons dans les

dix journées qu'on employe d'ordinaire à cet exercice.

Les démonſtrations que nous avons à vous faire, ſont abſolument néceſſaires à ceux qui ſe deſtinent à la Chirurgie & qui veulent meriter le nom de Chirurgien; nom autrefois ſi eſtimé que les plus grands Princes même ne dédainoient pas de le porter, en ſe faiſant appeller du nom de la partie de Chirurgie dans laquelle ils excelloient, comme on peut juger par l'étymologie de ces noms d'Hercule, d'Eſculape, de Machaon, &c. ſi vanté pour leurs belle cure.

En effet cette Profeſſion s'occupant toute à la conſervation & au rétabliſſement de la ſanté de l'homme, le chef-d'œuvre le plus accompli de l'Univers, ne doit-on pas convenir qu'elle eſt autant au deſſus des autres emplois, que ſon objet eſt préferable au reſte des êtres, & ſa fin aux plus grands deſſeins qu'on ſe puiſſe propoſer? Pour peu auſſi que l'on réfléchiſſe ſur les puiſſans ſecours qu'on tire tous les jours de ce grand Art qui n'agit que ſur des principes ſurs & manifeſtes, on ſera bien-tôt convaicu que rien n'eſt plus utile dans un Etat que de bons Chirurgiens.

Portrait d'un bon Chirurgien.

Par de bons Chirurgiens je n'entends pas parler de ceux qui prétendent à cette qualité, parce qu'on leur aura apris à faire un amplâtre & une ſaignée, ni de ceux qui connoiſſant leur foibleſſe, n'ont oſé s'expoſer à ſubir la rigueur du chef-d'œuvre mais j'entends parler de ceux qui aprés une loüable éducation, ont été inſtruits des préceptes de la Chirurgie par de bons Maîtres, qu'il ont enſuite pratiqué dans les Hôpitaux des Villes & dans les Armées ſelon les lumieres & la ſaine methode qu'ils ont puiſées dans l'école de S. Côme, qui eſt aſſurément le lieu où ſe forment les plus habiles Chirurgiens de l'Europe. Je parle enfin de ceux qui ont pour principal but de leurs travaux la gloi-

re de guérir ou de soulager autant qu'il est possible, generalement toutes les personnes qui ont besoin de leur assistance; & qui n'étant point avides du gain, courent également chez les pauvres comme chez les riches.

La Chirurgie a été définie diversement par differens Auteurs; les uns l'ont honorée du titre de science, les autres ont prétendu qu'elle étoit un art simplement mécanique, & d'autres ont soutenu qu'elle étoit science & art tout ensemble, & que ces deux choses n'en pouvoient étre séparées sans la rendre imparfaite; pour moy qui suis du nombre de ces derniers, je dis que la Chirurgie dans toute son étenduë est une habitude de l'entendement formée par l'étude & par des réflexions sur l'experience, pour connoître les maladies du corps humain & en méme tems une dexterité acquise par un usage frequent & bien ordonné, pour appliquer avec les mains aidées des instrumens les remedes aux maladies qui en ont besoin. Définition de la Chirurgie.

Tous les Anciens ont aussi divisé la Chirurgie en deux parties, sçavoir en Theorique & en Pratique; ils disent que la premiere est une science qui enseigne la maniere d'opérer pour la guérison des maladies, & ils veulent que la seconde soit un art qui guerit effectivement par l'opération de la main adroitement dirigée. Il y a des Medecins qui ont suivi la même division qu'ils ont exprimée en des termes differens, partageant toute la Chirurgie en Chirurgie médicale & raisonnée, & en Chirurgie manuelle & operative. C'est en conséquence de cette distinction qu'ils établissent deux sortes de Chirurgie, qui peuvent être possedées séparément par differentes personnes, prétendant que la premiere est le partage des Medecins, & que la seconde appartient aux Chirurgiens. Division de la Chirurgie.

Mais il faut demeurer d'accord qu'un Chirurgien qui n'auroit que cette Chirurgie pratique, ma-

nuelle & opérative pour son partage, seroit un Chirurgien qui coureroit souvent risque de tuer ou d'estropier ses malades quand il n'auroit pas de Medecin pour le conduire; & même en la presence du Medecin ne seroit-il pas encore en danger de faire des fautes, si sa tête n'étoit la conductrice de sa main? En effet pour marcher surement il faut avoir des yeux clairvoyans & des jambes souples & agiles, l'un sans l'autre est insuffisant. Un aveugle, par exemple, qui aura de bonnes jambes, & qui sera mené par un conducteur éclairé & fidele, ne laissera pas de trembler en marchant, parce que la lumiere sera séparée de la puissance qui le fait marcher: de même quelque experience qu'un Chirurgien puisse avoir, s'il n'a pas la connoissance qui le doit regler dans son ouvrage, il travaillera en aveugle; & s'il n'est bon Théoricien, il ne sera jamais Praticien habile.

La Théorie est inséparable de la Pratique.

Il faut donc que le Chirurgien possede l'une & l'autre de ces deux parties de la Chirurgie. La premiere s'acquiert par la connoissance des maladies qui arrivent à l'homme, & la seconde par l'habitude que l'on contracte à bien exécuter toutes les opérations qu'elles peuvent demander pour être guéries. Celle-là a été renfermée par le fameux Guidon dans six Traitez, dont le premier parle des tumeurs, le second des playes, le troisiéme des ulceres, le quatriéme des fractures, le cinquiéme des luxations, & le sixiéme des maladies qui ne sont point comprises dans les cinq Traitez précedens, comme la teigne, la goutte, la verole, la peste & beaucoup d'autres, dont l'intelligence, aussi bien que de celles que je viens de rapporter, fait ce qu'on appelle la Théorie Chirurgicale, sur laquelle doit être fondée la seconde partie qu'on nomme la Pratique.

Je suppose donc que tous ceux qui sont icy presens, ont déja ces premieres connoissances de la

Chirurgie ; & je me borne dans ce Cours à ne vous entretenir que de ce que chacun entend par les opérations Chirurgicales que je prétens vous démontrer toutes, & qui rempliront abondamment tout le tems qu'on a coutume de donner à ces leçons publiques.

Tout le monde sçait l'obligation indispensable dans laquelle est le Chirurgien d'être informé de l'Anatomie, avant que d'entreprendre de connoître les maux ausquels nous sommes assujettis & de se hazarder de faire aucune opération. La connoissance de la structure de nos corps est la basse & le plus ferme appuy de la Chirurgie, aussi luy a-t'on donné le premier rang entre toutes les sciences qui forment un habile Chirurgien. C'est pourquoy nous commençons toutes les années nos instructions par les démonstrations Anatomiques, afin de disposer nos Auditeurs à assister avec fruit aux Opérations de Chirurgie qu'on démontre dans la suite.

Pour être bon Chirurgien, il faut être Anatomiste.

On doit entendre par opération de Chirurgie une prudente & methodique application de la main sur le corps de l'homme pour luy conserver ou luy rendre la santé.

Toutes les opérations de la Chirurgie se reduisent sous quatre especes, dont la premiere rejoint ce qui a été separé, & se nomme Synthese ; la seconde divise les parties dont l'union est contraire à la santé, & celle-là s'appelle Dierese ; la troisiéme qu'on a comprise par le mot d'Exerese, ôte ce qui est étranger ; & la quatriéme qu'on appelle Prothese, ajoute ce qui y manque.

Quatre sortes d'opérations.

La Synthese est une opération qui réünit & remet avec adresse les parties de nôtre corps divisées ou déplacées contre le cours ordinaire de la nature. Elle est de deux sortes, ou commune ou particuliere ; la premiere sert à toutes les opérations, c'est à celle-là qu'on rapporte l'application des attelles, des

Ce que c'est que Synthese.

compresses, des bandages, la bonne situation de la partie malade, & generalement tous les instrumens & toutes les manieres qui peuvent contribuer à rétablir ou à rafermir les parties chacune en son lieu. La seconde s'exerce tant sur les parties molles, que sur les parties dures; celle des parties molles se fait en deux manieres, sçavoir sans division, & alors elle s'appelle *taxis*, c'est-à-dire arrangement; ou bien avec division & on la nomme *raphé* ou suture. Celle des parties dures a aussi deux especes, puisqu'elle s'applique à rassembler les os rompus, & à remplacer les os luxez ou disloquez. Cette opération a la prééminence sur les autres, parce qu'outre qu'elle est la plus necessaire, elle use encore des moyens les plus simples pour restituer au corps humain cette integrité de parties qu'il a reçû de l'Auteur de la nature.

Définition de la Diérése.

La Diérese est une opération qui divise & sépare les parties dont l'union & la continuité est un obstacle à la guérison, ou qui sont jointes & collées ensemble contre l'ordre naturel. Cette opération se pratique en quatre manieres, sçavoir en entamant, en piquant, en arrachant & en brûlant: ces quatre espece de divisions conviennent également aux parties molles & au parties dures, & cela s'exécute en tant de differentes circonstances, que la subdivision que je vous en ferois, vous seroit plus ennuyeuse qu'utile, puisque j'espere vous les faire voir toutes dans le corps de ces opérations.

Ce que c'est que l'Exérese.

L'Exérese est une opération qui retranche & tire hors du corps les choses qui luy sont superfluës ou nuisibles & étrangeres. Cette opération se fait en deux manieres, ou par extraction, comme lorsque l'on est obligé de tirer des choses engendrés naturellement dans le corps, & qui pourtant lui sont devenuës extrangeres, comme un enfant mort; ou de l'urine retenuë; ou par détraction, quand on ôte du corps les choses contre nature qui ont été in-

troduites du dehors ; on en vient à bout, soit en faisant playe, soit sans faire playe, comme lorsque les matieres se sont fourées dans des cavitez qui ont des issuës assez larges, telles que celles du nez, des oreilles, &c. Enfin pour bien exécuter ce que l'Exérese demande ; il faut examiner 1°. quelle est la partie dont on veut tirer quelque chose. 2°. quels sont les corps étrangers que l'on veut faire sortir, & 3°. quels sont les instrumens qu'on y peut employer.

Définition de la Prothese.

La Prothese est le quatriéme genre d'opération de Chirurgie par lequel on ajoute au corps quelque instrument qui supplée à des parties qui luy manquent ; ces defauts viennent ou naturellement comme quand quelque partie manque à un enfant dès sa premiere formation ; ou par accident, comme quand on a perdu à l'Armée un œil, un bras ou une jambe ; dans ce cas-là l'on a recours à quelque organe qui repare la partie dont on est malheureusement privé. On tire quatre utilitez differentes de la Prothese, la premiere regarde la necessité de quelque action, comme d'ajouter une jambe de bois pour marcher ; la seconde est pour rendre à quelque partie son usage, ou pour en faciliter l'action, comme quand on applique à la voute de l'interieur de la bouche de ceux qui ont le palais rongé ou percé une petite platine d'argent ou de plomb, sans quoy ils ne pouroient parler que du nez, & n'avaleroient qu'avec peine ; la troisiéme pour l'ornement, comme quand on enchasse dans l'orbite un œil de verre peint & figuré de même que le naturel ; & la quatriéme pour redresser la mauvaise conformation de quelque partie ; c'est dans ce dessein qu'on fait porter un corselet de fer à de jeunes enfans dont l'épine & les côtes se déjettent & prennent une courbure vicieuse.

Utilité de la Prothese.

Sous ces quatre especes d'opérations sont com-

Quel ordre il faut tenir pour démontrer les opérations.

prises toutes celles que j'ay à vous faire voir, mais l'on ne convient pas sur l'ordre que l'on doit tenir pour les démontrer; les uns dont Thevenin est du nombre, veulent que l'on commence par celles qui appartiennent à la Synthese, que l'on continue par celles qui regardent la Dierese, ensuite que l'on vienne à celles qui dépendent de l'Exérese, & que l'on finisse par celles que la Prothêse ordonne de faire; les autres, parmi lesquels est Fabricius d'Aquapendente, font préceder à toutes les autres opérations celles qui se pratiquent sur la tête; ils passent aprés à celles de la poitrine, & descendent à celles du ventre pour finir par celles des extremitez; & d'autres enfin prétendent que pour garder le sujet assez de tems, il faut suivre l'ordre Anatomique le plus usité, & pour cet effet commencer par le bas ventre, afin de le vuider incontinent aprés que l'on aura achevé les opérations qui se font à cette region, d'où l'on montera à la poitrine, & de-là à la tête, reservant les extremitez pour les dernieres. Ce sera aussi cet ordre que nous tiendrons comme étant & le plus commode pour la conservation de nôtre sujet, & le plus suivi dans les démonstrations publiques.

De toutes ces opérations il y en a de douces & qui sont quelquefois fort aisées à faire, comme la saignée; d'autres qui ont beaucoup de difficultez & de danger, comme l'operation du Bubonocelle; & d'autres, qui ne se peuvent faire qu'avec de très-grandes douleurs, & qui font horreur aux spectateurs, comme l'amputation d'un bras, ou d'une jambe.

Que les opérations sont necessaires.

De plus, il y a des opérations dont les unes sont absolument necessaires à la vie, en sorte que l'on ne peut se dispenser de les faire sans exposer le malade à périr, tel est le trépan ou l'empyéme; & d'autres qui ne sont necessaires que pour la commodité de la vie, comme quand on tâche de fermer une

fistule lacrimale, ou d'abattre une cataracte. Enfin de ce grand nombre d'opérations que vous voyez décrites dans les Auteurs, ils y en a plusieurs que l'on a rejettées, parceque elles étoient trop cruelles ou tout à fait inutiles, comme ces grandes incisions à la tête, & ces cauterisations du foye, de la rate & des jointures.

La Chirurgie se pratique mieux que jamais.

Ce n'est pas seulement sur le nombre des opérations que nous ne nous accorderons pas avec nos Anciens, nous nous écarterons encore davantage d'eux par la maniere dont nous apprendrons à faire plusieurs de celles qu'ils nous ont enseignées. Ils les ont raportées comme on les pratiquoit dans leur tems, où l'on connoissoit très-peu l'œconomie animale; mais aujourd'huy que la Chirurgie a acquis par les soins & par le genie d'une infinité d'habiles gens, plus de lumiere & de politesse qu'elle n'en a jamais eu, l'on a separé ce qu'elle avoit de rude & de barbare, l'on en a retranché ces fers ardens & ces instrumens affreux que les malades ni même les assistans ne pouvoient voir sans trembler: & par une methode plus douce & plus humaine l'on guerit encore plus surement les Malades que l'on ne faisoit autrefois avec ces grands préparatifs capables d'épouvanter les plus intrepides.

Circonstances necessaires pour bien opérer.

Pour bien opérer, il faut le faire avec promptitude & assurance du succès, avec agrément du côté du malade, & avec dexterité & sureté de la part de l'ouvrier. La promptitude s'entend de la diligence qu'on apporte dans l'opération ou dans la guerison: la sureté se connoît quand on sçait employer les moyens que l'Art prescrit pour guerir parfaitement le mal, & empêcher ou qu'il ne revienne, ou que sa guerison ne soit la cause d'un autre plus grand. L'agrément consiste à ne point faire de la douleur que le moins qu'on peut, à ne point tromper le malade, c'est-à-dire à ne rien faire que de son consentement, & à ne point imiter ces char-

latans qui promettent toûjours de rendre en peu de tems la santé, parce qu'il faut qu'un Chirurgien se distingue de ces sortes d'ignorans, & que l'effet suive toûjours les promesses. Enfin la dexterité ou l'adresse de l'opérateur doit paroître non seulement dans la délicatesse & l'exactitude de son travail, mais encore dans les meures réflexions qu'ils est obligé de faire sur six ou sept circonstances que l'on exprime communément par ce vers latin,

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

C'est-à-dire, qui, qu'est-ce, où, quels moyens, pourquoy, comment, & quand?

Qui, regarde le malade, sçavoir si c'est une personne foible ou robuste; *Qu'est-ce*, a raport à la nature du mal, si c'est un éclat de grenade, une bale ou un morceau de bois ou de fer qu'on doit tirer; *Où*, s'entend de l'endroit du corps où il faut opérer, & du lieu où l'on laissera le malade, dans son lit ou dans une chaise; *Quels moyens*, ce sont les instrumens, les machines & les médicamens propres à l'opération & à traiter le mal; *Pourquoy*, c'est la fin qu'on se propose en prenant les meilleures voyes pour guerir le malade; *Comment*, signifie la maniere d'agir, & c'est ce que l'Art enseigne; & *Quand*, dénote l'occasion pour bien prendre son tems, & ce tems est de deux sortes, l'un que l'on appelle tems de necessité, qui ne veut pas que l'on differe, comme lorsqu'il est question d'arrêter une hémorragie, & l'autre que l'on nomme tems d'élection, qui permet de choisir un jour ou une saison commode lorsqu'il n'y a point de nécessité pressante, comme dans la Lithotomie.

Il ne suffit pas au Chirurgien d'avoir fait ses réflexions sur ce qu'on vient de dire pour bien accomplir ce que son Art demande, il faut encore qu'il jette les yeux 1°. sur lui-même, 2°. sur le malade, 3°. sur les assistans, & 4°. sur les choses externes.

La personne du Chirurgien doit être avantagée de trois sorte de qualitez, dont les premieres sont dûës à une nature bien élevée, les secondes à une raison cultivée, & les troisiémes à un grand usage: par la nature on comprend les dons du corps, les bonnes mœurs, & une disposition naturelle qui nous fait préferer la Chirurgie à toutes les autres Professions: par la raison on veut qu'il ait un esprit docile & capable de posseder une science d'une aussi grande étenduë; & par l'usage, on prétend qu'il ait beaucoup d'experience acquise par un long exercice. Il faut aussi qu'un Chirurgien soit ambidextre, c'est-à-dire qu'il puisse travailler également des deux mains, y ayant des opérations qu'il faut necessairement faire de la main gauche. Mais il doit sur tout être son propre juge & se rendre à soi-même la justice qu'il merite, c'est-à-dire que quand il ne se sent pas assez fort ni assez exercé pour une opération difficile, il la doit laisser faire à un autre plûtôt que de l'entreprendre temerairement.

Qualitez personnelles du Chirurgien.

Trois dispositions d'esprit sont aussi requises dans un malade s'il a envie de guerir, sçavoir une grande confiance, de la patience & de l'obéïssance; en même tems que le malade fait choix d'un Chirurgien, il doit croire qu'il n'y en a point de plus habile; & dans cette persuasion n'écoutant plus tous ceux qui lui proposeront des secrets imaginaires ou des remedes particuliers; ils s'abandonnera entierement à lui, comme s'il étoit sûr que sa santé fût entre les mains de cette personne qui travaille à la lui rendre. La patience est une suite de sa confiance, car il faut que le malade souffre sans murmurer tout ce que le Chirurgien luy veut faire, ne doutant nullement que tout le traitement qu'il en reçoit ne l'approche de plus en plus de sa guerison, & que s'il lui fait de la douleur, c'est ou qu'elle est inévitable, ou quelle donne occasion à

Dispositions necessaires au malade.

quelques efforts utiles ; rien au reste n'étant plus dangereux pour un malade que de s'impatienter & de dissiper ce qu'il a de vigueur & d'esprit, à se tourmenter en vain. L'obéïssance est encore un effet de sa confiance, car il faut que le malade suive aveuglément tout ce que le Chirurgien lui préscrit, sçachant qu'il n'y a pas de moyens plus surs pour recouvrer la santé.

Ce qu'il faut trouver dans les assistans.

Les assistans doivent aussi avoir trois vertus principales, qui sont la sagesse, la fidelité & la discretion : s'ils n'étoient pas sages & prudens, ils inspireroient souvent au malade des choses qui préjudicieroient à sa santé, & condescendant à ses desirs ils lui accorderoient tout ce qu'il demanderoit ; ils fuiront néanmoins toutes les manieres rudes & brusques, & seront complaisans en tout ce qui ne le pourra pas blesser. Si l'on ne leur supposoit pas de la fidelité, l'on ne pourroit compter sur tout ce qu'on leur ordonneroit, & au lieu d'avancer la guérison, ils la retarderoient ou l'empécheroient en changeant ou n'exécutant par les choses reglées & commandées : enfin s'ils n'étoient point discrets, ils iroient inconsidérement raporter au malade tout ce qu'ils auroient entendu dire de sa maladie, car un raport imprudent peut mettre un malade dans un péril éminent de sa vie, comme il est arrivé plusieurs fois. Cette même vertu les engage encore à tenir le secret sur certaines imperfections qu'ils découvrent ou qu'on leur déclare.

Attention sur les choses externes.

Les choses externes ausquelles il faut avoir égard pour la commodité du malade & la guerison de sa maladie, comprennent la maison ou la chambre qui doit être en bon air, éloignée du bruit, & garnie de tout ce qui est nécessaire pendant la cure ; le boire & le manger doivent être proportionnez à l'état du malade. Les trop frequentes visites qu'il faut empêcher, la joye que l'on doit procurer, la tristesse qu'il faut bannir comme pernicieuse ; les

instrumens même & les médicamens qu'on fera préparer suivant les facultez du malade, & une infinité d'autres circonstances dont le détail seroit trop-long.

De tous ces préceptes generaux, il nous faut tirer des instructions qui nous conduisent à bien faire chaque opération en particulier, & qui renferment ce qu'il faut observer avant l'opération, durant l'opération & aprés l'opération.

Avant que de se mettre en état d'opérer, il faut convenir de l'importance & de la possibilité de l'opération, ce qui se connoît à la constitution, aux fonctions & aux liaisons de la partie offensée, aux forces du malade, & aux circonstances du tems, du lieu, &c. Les résolutions ayant été prises, il faut préparer tout ce qu'on juge necessaire pour l'execution; ce qui consiste en ce que l'on appelle *appareil*; c'est la coutume d'envoyer chez le malade, quelque tems avant que le Chirurgien arrive, des serviteurs pour disposer tout, mais souvent par la quantité de linges qu'ils coupent, par les monceaux de charpie qu'ils font, & par l'étalage de beaucoup d'instrumens ils jettent la crainte & l'épouvante dans l'esprit du malade, en lui donnant une idée cruelle de l'opération qu'on va lui faire. Je voudrois que les Chirurgiens ne se présentassent devant lui que dans le moment qu'ils doivent opérer, & que les choses dont ils ont besoin fussent toutes prêtes chez eux, ou dans une chambre voisine de celle du malade, afin de lui épargner la vûë de tels préparatifs qui ne font qu'inspirer de l'horreur pour ceux qui les font.

Ce qu'il faut faire devant l'opération.

Ce qu'on doit observer durant l'opération est particulierement ce que l'on nomme le *modus faciendi* ou la maniere de la faire, qui consistent à mettre en pratique dans le cas qui s'offre actuellement toutes les regles que l'Art enseigne dans des cas pareils, s'aquittant de tous ses devoirs avec dou-

Ce qu'il faut observer pendant l'opération.

ceur, avec adresse, avec propreté & avec delicatesse. Je veux donc que le Chirurgien soit affable à son malade, qu'il l'encourage & le rassure, qu'il compatisse à sa peine, qu'il lui promette de ne lui causer que le moins de douleur qu'il sera possible. Il faut qu'un Chirurgien soit naturellement adroit pour bien opérer, & qu'il ait fortifié cette adresse par un grand exercice dans la Profession, où il aura appris à situer son sujet, à choisir les instrumens les plus commodes, à en inventer de nouveaux dans des cas particuliers, & à s'en servir d'une maniere qui apporte autant de soulagement au malade qu'elle donne de satisfaction aux spectateurs. La propreté donne par avance une bonne idée du Chirurgien, & elle n'est pas une des moindres circonstances dans l'opération : la délicatesse est encore recommandable, mais il ne faut pas qu'elle soit outrée, c'est-à-dire qu'au lieu d'aller au fait promptement, on manie, on tourne la partie en cent façons, & on en observe scrupuleusement diverses circonstances peu essentielles ; j'entends par délicatesse cette legereté, cette dexterité & cette circonspecte applition de la main du Chirurgien qui fait avoüer au malade que l'on a extrémement menagé sa sensibilité, & à ceux qui étoient presens, qu'il étoit impossible de mieux faire une opération.

Ce qu'il y a à faire aprés l'opération.

Quoyque l'opération soit achevée, le Chirurgien n'en est pourtant pas encore quitte, s'il ne remedie aux désordres qu'elle peut avoir causez, dont le principal est la perte du sang qu'il doit arrêter incessamment par les moyens que son Art lui enseigne, & que je vous expliquerai en vous démontrant chaque opération en particulier. Il faut en suite pancer la playe, y mettre une tente ou des plumaceaux secs ou chargez de quelque medicament selon que la nature du mal l'exige, puis un emplâtre, un compresse & un bandage convenables : Il restera au Chirurgien à juger de la situation

qu'il doit donner à la partie affligée, préferant celle où le malade souffre moins de douleur, où la partie est le moins oppressée & où le pus a plus de pente au dehors ; & en dernier lieu il est à propos qu'il instruise la garde & les assistans de ce qui est de leur devoir, qu'il recommande le repos du malade, & qu'il l'oblige de se tranquiliser par l'esperance d'une prompte & parfaite guérison, & qu'enfin en le quittant il l'assure que l'opération qu'il vient de lui faire étoit l'unique moyen de le rétablir en santé.

Mauvaises manieres qu'il faut éviter.

Il ne suffit pas de vous avoir indiqué la conduite qu'un Chirurgien doit tenir en opérant, il faut encore que je vous fasse remarquer plusieurs abus où manieres choquantes qu'il doit absolument éviter. Il y a des Chirurgiens qui ne sont pas si-tôt entrez dans la chambre du malade qu'ils y répandent l'alarme par le bruit & par mille questions inutiles qu'ils font, ou qui voulant témoigner un grand empressement lient leurs cheveux & troussent leurs bras, comme s'il s'agissoit de déployer toutes leurs forces, ce qui jette l'effroy dans l'esprit du patient & des parens : ce procedé rustique & condamnable aussi-bien que ces ceremonies mal placées que quelques autres observent entr'eux à qui fera l'opération, se presentant les uns aux autres des ciseaux ou un bistouri devant le malade qui par-là se voit miserablement exposé à tomber sous le couteau du plus mal-habile. S'ils sont plusieurs endroit d'opérer, c'est au malade à choisir celui qui sera plus à son gré. Et l'orsque le Chirurgien ordinaire à qui il appartient de mettre la main à l'œuvre, croit être obligé d'en faire la proposition à quelque autre, qui par son rand ou son âge est au dessus de lui, cette scêne se doit passer hors de la presence du malade qui est assez affligé de son mal sans être encore fatigué par ces complimens hors de saison.

Ceremonies inutiles.

Je n'approuve point non plus que pendant une

opération tous les Chirurgiens presens aillent sonder ou mettre leurs doigts dans la playe ; ce sont autant de douleurs nouvelles qu'on fait essuyer au malade, qui ne font que prolonger le tems de son martyre, c'est à celui qui opére à examiner ce qu'il y a à faire & il ne doit tout au plus y admettre avec lui qu'un des Chirurgiens consultans qui sont là pour l'assister de ses avis. Il est des Chirurgiens qui s'offensent des cris d'un malade, qui le grondent & s'emportent contre lui, comme s'il devoit être insensible aux maux qu'ils lui font endurer ; ces façons d'agir sont trop cruelles, il faut qu'un Chirurgien ait de l'humanité, qu'il exhorte ses malades à la patience, qu'il compatisse à la douleur qu'ils souffrent, & s'il ne peut pas se dispenser de leur en faire, du moins qu'ils leur laisse la liberté de crier & de gemir. Je voudrois aussi qu'il n'assistât à une opération que les personnes qui y sont nécessaires, car ce grand nombre de curieux ou de spectateurs inutilles ne fait qu'embarasser.

Le Chirurgien doit être circonspect sur ses promesses.

Une opération n'est pas plûtôt finie que le malade & les parens interrogent le Chirurgien sur ce qu'il en pense ; c'est pour lors que sa prudence paroît en ne disant rien au malade qui le puisse chagriner, & ne déguisant point la verité aux amis & aux proches. Qu'il ne ressemble donc pas à ceux qui par des craintes mal fondées mettent leurs malades sur le bord du tombeau, en sorte qu'à les entendre parler il est toûjours prêt d'y descendre. Je sçai que quelques-uns en usent ainsi par un trait de politique en ce que si le malade meurt, l'on déclarera que le Chirurgien l'avoit prédit ; & si au contraire il guérit, l'on publiera, disent-ils, qu'il lui a sauvé la vie. Il ne faut pas cependant prendre une route toute opposée, en promettant des guérisons infaillibles ; je n'ignore pas non plus que ceux qui la suivent, prétendent par ce moyen s'attirer plus de pratique, croyant qu'il est plus naturel à un malade

lade de se mettre entre les mains de celui qui l'assure de le guerir, qu'entre celles d'un Chirurgien dont l'abord triste, le discours composé & le pronostic incertain & fâcheux semblent être les avant-courreurs de la mort. Ces deux extrêmitez sont autant d'écueils que le Chirurgien doit éviter, parce que le monde est prévenu de toutes ces ruses, & qu'il ne juge de la sincerité & de l'habilité des opérateurs, que par l'évenement des cures qu'ils ont entreprises, il faut qu'ils tiennent un milieu entre l'esperance & la crainte, faisant néanmoins plu-tôt entrevoir de l'espérance que de la crainte; parce que l'une ne peut produire que de trés-bons effets, & la seconde est capable de causer des troubles trés-dangereux.

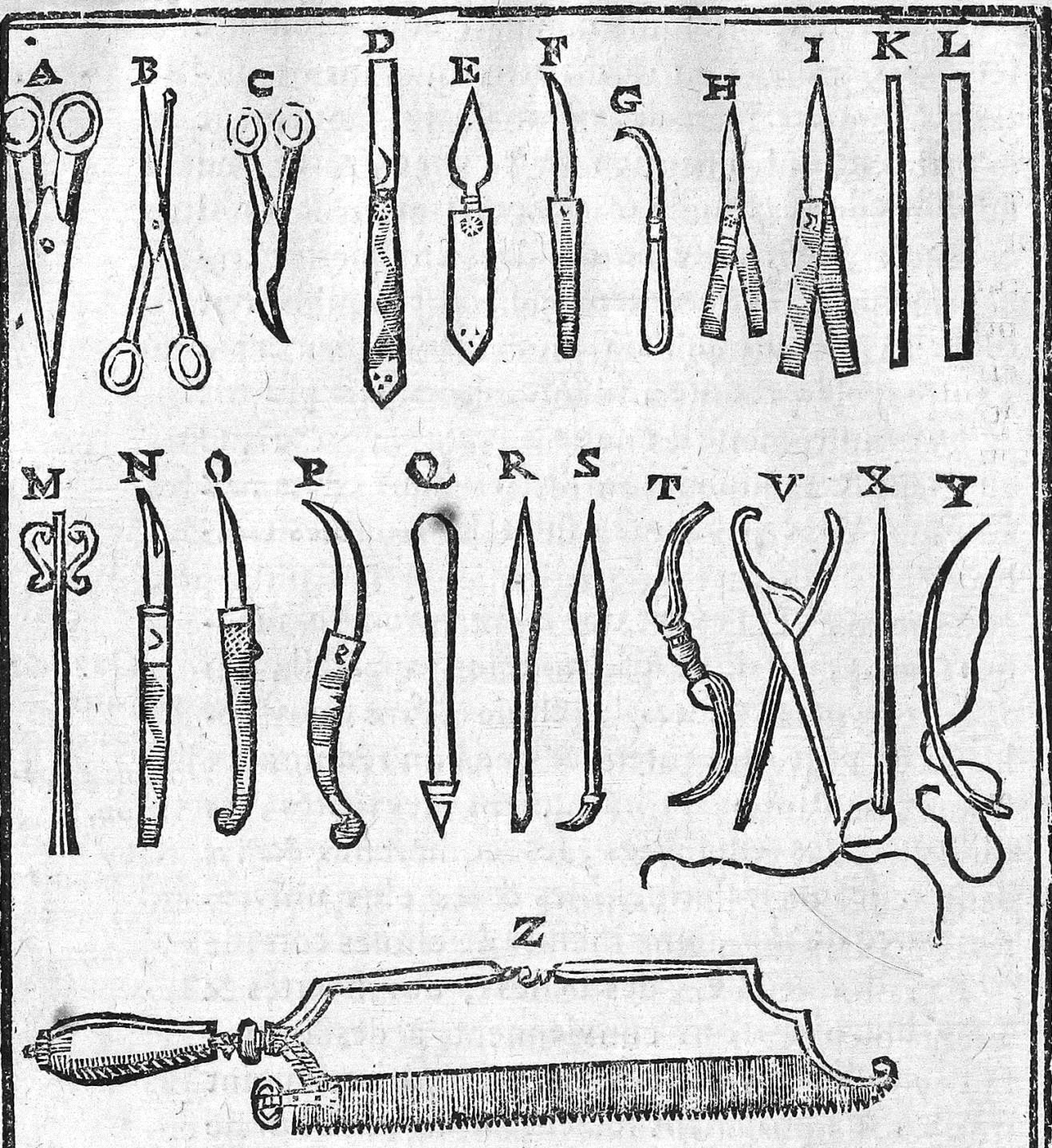
On doit préparer l'appareil avant l'opération.

Je vous ai dit qu'avant que d'entreprendre aucune opération, il falloit préparer son appareil; On entend par appareil toutes les choses, sans quoy l'opération ne peut s'exécuter, & que l'on réduit à six principales, qui sont les instrumens, les tentes, les plumaceaux, les emplâtres, les compresses & les bandages. Je dis les principales & les plus universelles, parce qu'il y a une infinité de choses comme des lacs, des attelles, des bancs, des boettes & d'autres machines qui conviennent à des opérations particulieres, dont je ne vous parlerai point à présent, me proposant seulement aujourd'hui de vous faire connoître tout ce qui regarde les opérations en general.

Pourquoy on commance par les instrumens.

Ne soyez point surpris si je commence par les instrumens, & si je mets les bandages au dernier lieu, je suis en cela l'ordre dans lequel le Chirurgien employe tous ces moyens en opérant; j'ai jugé cette méthode plus instructive qu'aucune autre: j'ai cru aussi devoir faire graver ces six sortes de choses chacune dans une planche à part, afin que vous en conçussiez des idées plus distinctes & plus nettes.

II. Figures. INSTRUMENS DE CHIRURGIE.



IL n'eſt pas poſſible de ſe paſſer d'inſtrumens dans la pratique Chirurgicale : les Anciens en ont tranſmis à la poſterité pluſieurs deſſeins que nous voyons dans leurs livres ; mais on peut dire à la loüange des Chirurgiens modernes que les inſtrumens dont on ſe ſert aujourd'hui, ſont plus commodes & moins groſſiers ; on ne s'eſt pas contenté d'en retrancher quelques anciens qu'on a trouvé inutiles ou trop

rudes, on a encore poli & perfectionné ceux dont on a conservé l'usage, & on en a inventé plusieurs autres.

Nous regardons l'instrument comme une cause seconde, qui fait ou aide à faire quelque chose, étant dirigé par une main industrieuse, de sorte que la main & l'instrument, sont deux causes efficientes sans lesquelles une opération ne pourroit pas être executée ; mais avec cette difference que la main est la principale, puisque c'est celle qui produit & qui regle le mouvement de l'instrument, au lieu que l'autre n'est qu'une cause subordonnée.

Des instrumens les uns sont communs aux Chirurgiens & à plusieurs autres artisans, comme des Ciseaux, des Aiguilles, des Rasoirs ou des Couteaux ; les autres sont particuliers à la Chirurgie, comme une Lancette : entre ceux qui appartiennent proprement au Chirurgien il y en a que l'on appelle generaux parce qu'ils servent à diverses maladies & à diverses parties du corps, comme un Bistouri ; & d'autres que l'on nomme propres, parce qu'ils ne sont employez que pour certains maux, & dans telles ou telles parties, comme le trepan pour les fractures du crane.

La raison & l'experience doivent nous apprendre à nous bien servir des instrumens ; la premiere nous fait choisir l'instrument convenable à l'intention que nous nous proposons, & la seconde nous rendant adroits nous donne de la hardiesse à le manier, n'y ayant rien qui asure & qui encourage plus un Operateur dans l'usage des machines que les heureuses épreuves qu'il en a faites.

Par les differentes machines qui peuvent être employées dans une opération il y en a qui sont nécessaires pour l'exécuter, & d'autres qui contribuent seulement à la mieux accomplir : le nombre des premieres qui servent à réünir les parties divisées, à separer les continues, à tirer les corps étran-

gers, à donner divers arrangemens, &c. est innombrable; & souvent les secours que nous en tirons, ne nous seroient jamais donnez par les medicamens, ni par tout autre moyen : car comment s'y prendroit-on pour faire sortir sans une sonde les urines de la vessie, quand elle aura perdu son resort; & comment abbatre une cataracte sans une aiguille? Les secondes, telles que sont les lits, les coussins ou les bancs, qui facilitent les opérations sont aussi en trés-grande quantité, & elles ne doivent pas être negligées, puisque leurs usages concourent à la perfection de l'œuvre.

Aprés vous avoir parlé du general des instrumens, il faut les examiner en détail : ceux que vous voyez gravés sur cette premiere planche conviennent presqu'à toutes les opérations, c'est pourquoi vous les devez connoître préferablement aux autres; c'est aussi par ceux-là que je commence cette démonstration.

A Ciseaux.

Les Ciseaux sont les instrumens les plus communs du Chirurgien; cette premiere paire A que je vous represente est plus forte que les autres, c'est celle dont ont se sert pour couper les bandes, les compresses, les emplâtres, & pour faire les ouvrages les plus grossiers, aussi est-elle proportionée a de tels services.

B Ciseaux à incisions.

La seconde paire B est plus fine, les lames en sont plus déliées & plus longues, on les appelles Ciseaux à incisions : le Chirurgien en doit avoir une qui ne serve qu'à les faire; il y a un petit bouton au bout de celle des lames qui doit être introduite dans la playe; ce bouton empêchant que la playe n'en soit piquée, fait éviter de causer de l'irritation & de la douleur à la partie. L'acier de cette paire doit étre fin & bien tranchant, afin qu'elle coupe net & promptement pour faire moins souffrir le malade.

C Ciseaux courbes.

Cette troisiéme paire C est appellée Ciseaux courbes, les deux lames en sont courbées pour pouvoir

faires des incisions en des lieux où des droites ne pouroient servir ; il y a aussi un bouton à la pointe de la lame externe qui est toûjours celle qui se met dans la playe qu'on veut dilater. Il faut remarquer que les Chirurgiens ne doivent pas tenir les ciseaux de même que les femmes & les tailleurs qui fourrent le pouce dans un des anneaux & le doigt indice dans l'autre, mais il aura le doigt annulaire dans le second anneau au lieu de l'indice, ce qui lui donnera plus d'adresse & de force, parce que de cette maniere des doigts indice & du milieu appuyeront sur les branches des ciseaux & les conduiront.

Le Rasoir D est des plus anciens instrument de la Chirurgie. On s'en servoit autrefois dans plusieurs opérations pour inciser & trancher, mais n'étant ferme sur son manche, & y ayant d'autres outils plus commodes, l'on ne s'en sert plus gueres que pour raser les endroits où il y a des cheveux ou des poils. D Rasoir.

Quoique le Scalpel E sert particulierement dans les dissections, il peut neanmoins être encore utile dans beaucoup d'opérations, comme dans l'amputation où il faut couper la chair & les membranes qui sont entre les deux os d'un bras ou d'une jambe, avant que de les scier. Cet instrument tranche des deux côtez, & il a un manche ou d'ébeine ou d'yvoire qui étant mince & plat par son extrêmité sert à séparer les parties membraneuses & fibreuses dans les préparations Anatomiques. E Scapel.

Cet autre Seapel F a un dos, c'est-à-dire qu'il ne tranche que d'un côté, c'est un couteau dont la lame est courbe ; il est fort commode pour décharner un corps lorsqu'on veut l'embaumer ou faire un squelette. F Autre Scapel.

L'airigne G est encore un instrument necessaire pour disséquer, on l'a nommé ainsi parce qu'à son extrémité il y avoit deux pointes courbes en façon G L'airigne.

de pattes d'araignée, mais ayant reconnu l'incommodité de ses deux pointes, l'on n'y en fait plus qu'une qui sert à faire tenir par quelques serviteur un vaisseau ou un ligament que l'on veut anatomiser; & lorsqu'on en a besoin dans quelque opération, comme dans le bubonocelle, on en prend dont la pointe est mousse ou aplatie, de crainte qu'en piquant quelques parties sensibles, elle n'excite de la douleur & de la convulsion.

H une Lancette.

La Lancette H est de tous les instrumens le plus nécessaire au Chirurgien, d'autant que sans celui-là il ne peut faire l'opération la plus commune de la Chirurgie, je veux dire la saignée, & comme il s'en sert à toute heure il est obligé d'en avoir plusieurs; les uns veulent qu'elles soient fort pointues, les autres qu'elles ayent peu de largeur; ceux-là prétendent mieux conduire la pointe de leurs lancettes dans la veine, & en les élevant plus ou moins faire l'ouverture telle qu'ils la jugent à propos; & ceux-cy disent qu'avec une lancette large ils font d'abord l'ouverture assez grande, sans être obligé de soulever leur instrument en le retirant du vaisseau, & qu'ainsi ils exemptent de la douleur qui n'est pas tant causée par la ponction que par cette élevation. Celles dont je me sers tiennent un milieu entre les pointues & les larges, & n'obligent qu'à faire une petite élevation; aussi la douleur qu'elles font est-elle trés-legere, on les appelle des lancettes à pointes de grain d'orge. La châsse est ordinairement faite d'écaille de tortuës, elle doit être mince & séparée en deux, pour la mieux nettoyer; c'est un abus que de les avoir garnies d'argent, parce qu'alors étant trop lourdes le Chirurgien ne peut les conduire avec la délicatesse que demande la saignée; au reste elles doivent être trés-plates & tres-polies, afin de faire à la veine pour l'ouvrir la fente la plus menue qu'il est possible & la plus aisé à refermer.

Cette autre Lancette I est bien plus grande que la précedente, elle est destinée pour des ouvertures longues & profondes que l'on ne pourroit faire avec une lancette à saigner; la pointe n'en doit pas être trop fine, & le tranchant trop delié, de peur qu'elle ne s'émousse quand on vient à couper des chairs ou des peaux un peu dures. On faisoit autrefois les lancettes pointues à leurs extrêmitez & larges dans leur ventre elles ressemblent à une feuille d'olivier: mais à present on les fait égales depuis leur ventre jusqu'à la châsse; on les tient plus fermes sous cette forme, & elles ne vacillent point dans le tems qu'on s'en sert. I Lancette à abscés.

Ce petit instrument K est appellé une sonde. Elle est ronde & égale par tout, excepté à un bout où elle a une petite tête qui l'empêche de piquer la playe que l'on veut sonder. Il y en a de differentes tant en grosseur qu'en longueur. C'est par le moyen de la sonde que nous connoissons le chemin & la profondeur d'une playe, c'est la sonde qui nous asure de l'existance des corps étrangers; si le coup a penetré, ou si les os sont découverts: enfin c'est la sonde qui nous donne les premieres lumieres dont nous avons besoin pour parvenir à la guérison d'une playe. K une Sonde.

Cette autre marquée L est appellée une sonde plate, elle est d'un grand secours en des endroits où la sonde ronde ne peut aller; car elle nous fait connoître quand il y a des séisures ou felures aux os, ou quand le pericrane est séparé; ainsi elle n'est pas moins utile que la premiere. L une Sonde platte.

Cette troisiéme M est une sonde creuse en goutiere, ayant presque dans toute sa longueur une cavité en forme de canelure pour conduire la pointe des instrumens qui font des incisions; elle est pour cet effet plus grose & plus forte que les deux autres, & ces deux petites anses qui sont à son extremité la font tenir ferme de la main gau- M Une espéce de Sonde creuse.

che au Chirurgien dans le tems qu'il s'en ſert. Ces ſondes ſont ordinairement de fer, mais il eſt mieux qu'elles ſoit d'argent.

N Un Biſtoury

Le Biſtoury N eſt un inſtrument fort en uſage, il y en a de pluſieurs ſortes, celui-ci eſt tranchant de tout un coté, mais de l'autre qu'on appelle ſon dos il ne tranche que juſques à ſon milieu, il peut ſe déployer en avant & en arriere comme une lancette à abſcés, au lieu de laquelle il ſert quelquefois; il eſt commode pour pluſieurs eſpeces d'inciſions, particulierement pour celles que l'on fait à la tête. On ſçait aſſez que dans l'uſage de ces inſtrumens on doit tenir immédiatement avec les doigts les lames qui circulent ſur leurs manches, leſquels ſervent comme de contrepoids à la main pendant qu'elle opere, & d'étuis aux lames dans un autre tems.

O Un Biſtoury droit.

Le Biſtoury O eſt appellé droit, parce qu'il ne ſe peut pas ployer en arriere comme l'autre, & que la lame y demeure en droite ligne avec le manche comme dans un couteau, il ne tranche auſſi que d'un côté, étant aplati de l'autre; on met quelque-fois un petit bouton de cire à la pointe, afin qu'elle ne bleſſe pas quand on eſt obligé de la faire entrer dans une playe: cet inſtrument eſt fort utile aux Chirurgiens d'Armées qui font des inciſions à tous momens & en toutes ſortes de parties.

P Un Biſtoury courbe.

Cet autre P eſt un Biſtoury courbe fait en forme de croiſſant, le tranchant de la lame eſt en dedans & le dos en dehors; il y en a de petits, de moyens & de trés-forts; ces derniers ſont nommez couteaux courbes & ſont deſtinez pour les grandes opérations, on ne choiſit les courbes que lorſque les droits ne peuvent pas ſervir, comme quand on veut dans l'opération du bubonocelle dilater les anneaux du muſcle oblique deſcendant, en ce cas on conduit la pointe du biſtoury dans la canelure de la ſonde creuſe, ce qui exempte de mettre un

bouton à l'extremité de la lame.

La Spatule Q eſt un inſtrument néceſſaire au Chirurgien pour faire un emblâtre & pour étendre les onguents ſur des plumaceaux ; elle doit être forte, plus large par un bout que par l'autre, plate d'un côté & à demi ronde à l'oppoſite ; les Chirurgiens un peu curieux en ont toûjours une d'argent plûtôt de fer qui n'eſt jamais ſi propre & qui ſalit davantage les mains. Q Une ſpatule.

Cet inſtrument R eſt appellé feuille de mirthe à cauſe de ſa reſsemblance ; d'autres l'ont nommé demi ſpatule, parce qu'il a preſque la figure d'une ſpatule qui toutefois eſt pointuë, moins étroite & plus groſse. Il ſert à néttoyer le dehors d'une playe, il a une façon de cure-oreille à ſon extrémité, avec quoi l'on peut tirer les corps étranges entrés dans les oreilles, ou les petites pierres arrêtées dans l'uretre. R Une feuille de mirthe.

Cette autre feuille de mirthe S eſt beaucoup plus mince que les precedente, étant à demi tranchante, elle eſt crochuë à ſon extrémité en forme de déchauſsoir. Outre l'uſage qu'elle a de commun avec la premiere, elle ſert encore dans les diſsections lorſque l'on veut ſéparer des membranes ou des filamens. Je l'ay toûjours employée heureuſement dans l'opération du bubonocelle, où je la préferois aux inſtrumens tranchans, de crainte de bleſser l'inteſtin. S Autre feuille de mirthe.

L'élevatoire T eſt un inſtrument qui prend ſon nom de ſon uſage ; vous en verrez pluſieurs figures dans la ſuite de ces opérations, mais celui-ci eſt courbe par ces deux extremitez dont l'une eſt quarrée & l'autre ronde, pour fourrer celle-là dans des ouvertures longues & larges, & celle-cy dans des trous ronds, elles ſont toutes deux dentelées au dedans pour ne pas gliſser ſous l'os que l'on veut éleevr, il ſert quelquefois à faire l'extraction des T Un élevatoire.

corps étranges, comme des bales ou des éclats de grenades; mais il est principalement utile à élever une piece d'os enfoncée sur la duremere.

Il y a des pincettes de plusieurs façons qui prennent leurs noms des parties ausquelles elle ressemblent, comme des becs de cane, de corbeau, ou de grue, elles ont chacune leur usage different comme vous le verrez: je ne vous présente ici qu'une paire de pincettes V qui est la plus commune de toutes, & que les Chirurgiens doivent porter sur eux dans un étuy par tout où ils vont. Il convient mieux de les avoir d'argent que d'acier, parce que ce dernier métal est plus sujet à la rouille. L'extrémité superieure de cette paire sert à ôter quelque esquille, ou à arracher des poils, elle a un ressort qui la tient toûjours ouverte, & les branches inferieures étant plus longues que les superieures, elles sont trés-commodes pour lever les plumaceaux de dessus une playe, ou pour les y remettre.

V Pincettes.

X Une aiguille droite.

L'aiguille X est fort en usage chez les Chirurgiens; ils s'en servent en tant de differente occasions qu'ils sont obligez d'en avoir de toutes les sortes, je vous en parlerai amplement en vous montrant les sutures; Celle-cy est une aiguille droite fort pointuë dont les deux côtez vont un peu en s'élargissant, ils sont tranchans jusques vers le milieu, le reste est rond, & sa tête est percée d'un grand trou pour passer le cordonnet. Elle sert à recoudre un corps dans les préparations d'Anatomies publiques ou dans les embaumemens.

Y Une aiguille courbe.

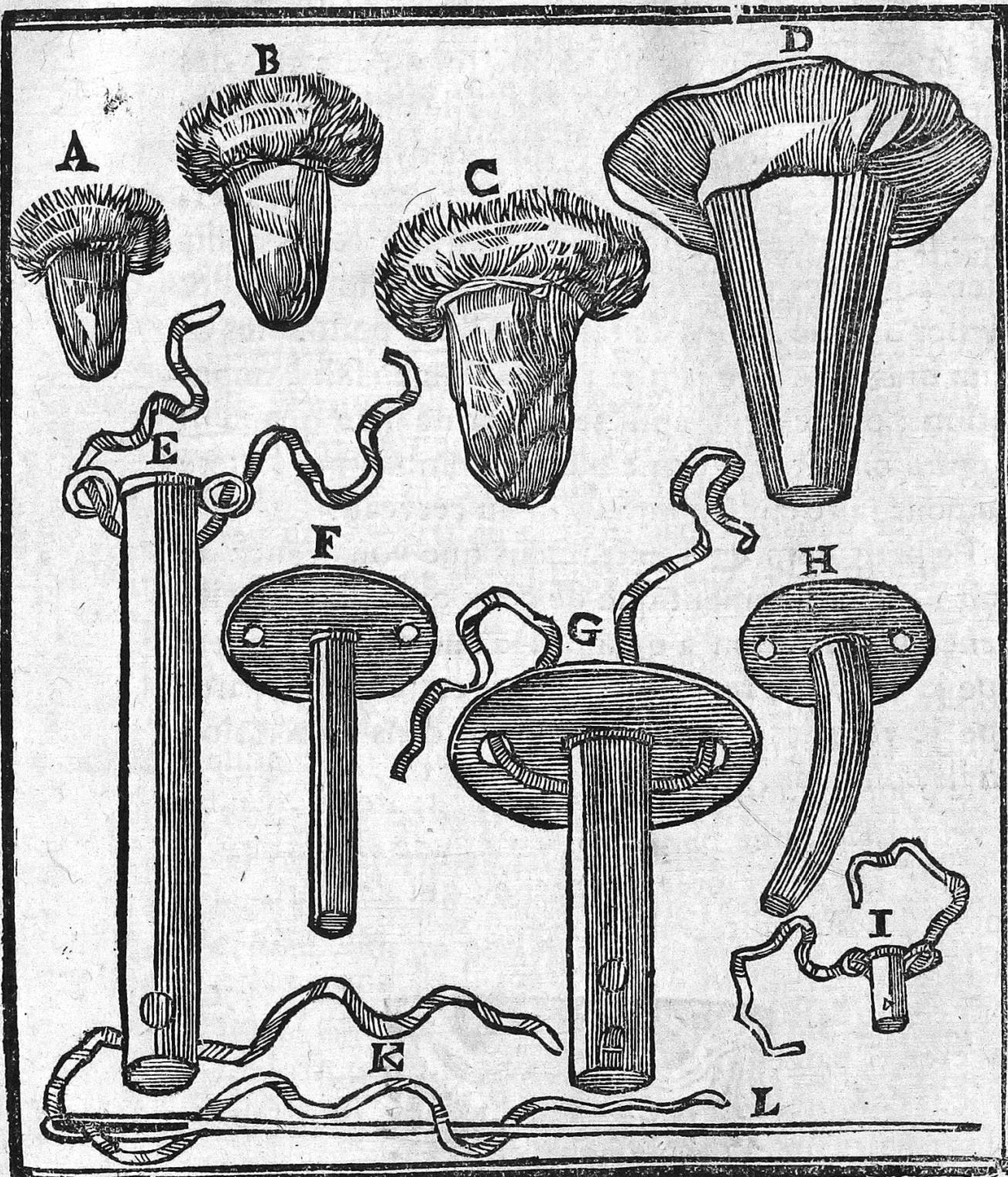
Celle-ci est une aiguille courbe Y grosses & forte, elle doit être d'un bon acier, car souvent elle ploye ou se casse, sur tout quand on s'en sert pour coudre la peau d'un corps mort, laquelle est beaucoup plus difficile à percer que celle d'un homme vivant. Elle a le même usage que la droite, & de plus elle est absolument nécessaire, dans la Gastroraphie.

La Scie Z eſt un inſtrument commun au Chirurgien & à pluſieurs artiſans ; mais celle du Chirurgien étant toûjours faite par de trés-bons Couteliers l'emporte ſur les autres par ſa propreté & ſa politeſſe & par la ſéparation prompte & nette qu'elle fait des parties auſquelles on l'applique ; elle doit être petite & legere afin qu'on la puiſſe manier avec plus de liberté, & elle a un manche pour être tenuë plus ferme : Il faut que la lame en ſoit exquiſe & les dents bien aiguiſées pour ſcier avec plus de douceur, & diviſer dans le moins de tems qu'il eſt poſible les os d'un bras ou d'une jambe, quand on en fait l'amputation ; on ne peut auſſi ſe paſſer de ſcie quand il s'agit d'ouvrir un crane ou pour embaumer la tête ou pour faire la démonſtration du cerveau.

Z Une Scie.

Le petit nombre d'inſtrumens que vous venez de voir n'eſt proprement que de ceux que l'on appelle generaux, il y en a quantité d'autres particuliers que je n'ay pas repréſentez dans cette table, parce que je vous les ferai voir chacun dans l'opération où ils conviennent.

III. Fig. DES TENTES ET CANULES.



LEs tentes ne doivent pas être les dernieres parties à conſiderer dans la compoſition d'un appareil, il eſt tant d'opérations qui en demandent qu'il faut qu'un Chirurgien ſoit inſtruit de tout ce qui les regarde, ce qui peut ſe réduire à trois choſes que nous allons examiner, ſçavoir leur matiere, leurs figures, & leurs uſages.

Je trouve cinq ſortes de matieres dont on peut former des tentes, c'eſt au Chirurgien à choiſir celle qui convient le mieux à l'intention qu'il ſe propoſe, car elles ſe font de charpie, de linge, d'éponge préparée, d'argent & de plomb.

Les tentes de charpie ſont les plus mollettes & les plus douces, elles fatiguent moins une playe que les autres, on s'en ſert pour tenir un médicament au fond de la playe, elles s'imbibent du pus liquide de la ſanie corroſive, & par ce moyen elles empêchent que cet excrement ne nuiſſe à la partie.

Celles que l'ont fait de linge ſont ordinairement les plus groſses de toutes, elles ſont longues & dures, ayant à la maniere des clous une tête épaiſse & plus large que le reſte, afin qu'elles ne puiſsent pas entrer dans la capacité de la poitrine & du ventre, qui ſont les endroits ou l'on s'en ſert le plus ſouvent.

On appelle éponge préparée celle que l'on fait bouillir dans une liqueur où il entre de la cire, aprés quoi on la lie encore toute chaude avec de menue ficelle pour lui donner une forme de tentes. Quand on veut dilater une playe l'on y met une de ces tentes aprés en avoir ôtée la ficelle, qui venant à ſe remplir des humiditez de l'ulcere s'enfle tellement, que l'on a de la peine à la retirer; il eſt bon de s'en ſervir quelquefois, mais l'uſage continuel en ſeroit dangereux, parce qu'en ſe gonflant elles pourroient par leur compreſſion rendre calleuſes ou ſquirreuſes les parties qu'elles touchent.

Les tentes qui ſont d'argent s'appellent canules, parce que ſemblables à un tuyau elles ſont percées ſelon toute leur longueur; l'on en fait de pluſieurs manieres, telles que vous les voyez ici repréſentées, je vous les expliqueray dans un moment; elles ſervent à conduire dehors les matieres contenues dans les grandes cavitez, & elles ont cela de

commode qu'avec une petite tente de linge qui les bouche, on peut penser le malade sans les ôter de la playe.

On en fait aussi de plomb qui ont la même figure, & le même usage que celles d'argent; il y a des gens qui préfere le plomb à tout autre métal, disant qu'il est ami de l'homme, puisqu'on a vû des balles de plomb rester pendant toute la vie dans le corps de diverses personnes sans les incommoder; mais si ces balles ont pû demeurer si long-tems sans nuire, c'est que leur figure s'ajustoit aux endroits où elles étoient cantonnées, & qu'elles se trouvoient hors de l'action des fibres mouvantes & de la route des liqueurs; je crois qu'une tente d'argent blesseroit encore moins parce qu'elle se maintiendroit mieux dans sa forme, étant d'une substance plus dure & dont on doit moins craindre qu'il se détache des corpuscules métalliques par la corrosion des sucs. Ce qu'il y a de commode au plomb, c'est qu'un Chirurgien peut fabriquer lui-même de ces tentes quand il n'y a point d'Orfévre pour en préparer d'argent, ou quand les malades sont si pauvres qu'ils ne peuvent pas en faire la dépense.

Entre toutes les tentes qu'on ne peut guéres mieux se figurer que comme des clouds à tête ronde, il y en a de courtes & de longues, de menues & de grosses, de plates & de rondes; il faut que les unes & les autres soient toûjours proportionnées à la figure, à la grandeur & la profondeur de la playe, c'est ce qui fait qu'on ne peut rien déterminer en particulier de leur forme, parce qu'elle dépend du Chirurgien qui doit la faire quadrer avec la fin pour laquelle il s'en sert.

L'on tire quatre utilitez des tentes; la premiere c'est de porter les médicamens & de les tenir appliquez au plus profond des playes; la seconde, c'est d'absorber la sanie qui y croupiroit & qui se

filtre aisément dans les pores des tentes ; la troisiéme, c'est de tenir une playe ouverte pour empêcher que ses lévres ne reprennent avant que le fond soit rempli, & la quatriéme, c'est de conduire dehors les matieres qui doivent sortir ; d'où vient que l'on la met toûjours au plus bas lieu de la playe.

Quoique ces avantages des tentes soient considérables, il y a néammoins des Chirurgiens qui en condamnent l'usage ; ils disent premierement qu'il faut éviter aux playes & aux ulceres tout ce qui fait de la douleur, de crainte qu'il ne s'en suive fluxion & inflammation ; or selon eux la tente fait de la douleur, donc on ne doit point s'en servir. Ils ajoutent en second lieu, qu'elles meurtrissent & froissent par leur dureté les chairs qui sont délicates étant dépouillées de la peau ; troisiémement, ils alléguent que les tentes bouchant une playe y retiennent la sanie qui la ronge & la rend caverneuse ; & en quatriéme lieu ils prétendent que tout ce qui empêche la réunion d'une playe est à fuir ; or les tentes mises dans une playe font qu'elle ne peut pas se réunir, il faut donc, concluent-t'ils, retrancher l'usage des tentes.

Mais il est facile de répondre à ces quatre raisons; quant à la premiere on convient que sur toutes choses on doit exempter de douleur son malade autant qu'il est possible, mais pour cela il n'y a icy qu'à faire les tentes petites, égales, & si unies qu'elles ne blessent point ; pour la seconde, je ne comprends pas comment des tentes peuvent faire de la contusion à une playe, car elles doivent être si molles qu'elles cédent aisément au ressort naturel des parties : contre la troisiéme je suis persuadé qu'une tente s'abreuvent de la sanie empêche que la playe en soit ulcerée & cavée, & s'il y en avoit que la tente ou les plumaceaux ne pussent pas l'absorber toute, il faudroit panser plus souvent, ou

faire la tente de maniere que le superflu de cette sérosité virulente pût s'échaper de la playe. Pour répondre à la quatriéme raison, je dis que si l'on s'obstinoit à laisser trop long-tems des tentes dans une playe, on s'oposeroit à la réunion ; mais on les met dans les commencemens pour faire sortir les corps étranges, le sang grumelé ou extravasé ; ensuite quand elle est mondifiée & que les chairs sont belles & vermeilles, on en ôte les tentes pour lui permettre de venir à cicatrice : ainsi la résolution de cette question ne dépend que de sçavoir le tems où il faut les employer & celui où il faut les bannir.

A
Petite tente de charpie.

Examinons à present les tentes que vous voyez icy gravées la premiere A, est trés-petite, on la fait de charpie tortillée, de maniere qu'elle a une tête faite de la même matiere que le reste, on s'en sert dans l'ouverture des petits abscés en l'accompagnant d'un peu de mondificatif pour nettoyer les chairs alterées par le séjour que le pus y a fait.

B
Moyenne tente de charpie.

Cette seconde B est plus grosse & plus l'ongue que la premiere, elle est faite aussi de charpie, avec une tête qui l'empêche d'enfoncer plus avant que l'on ne veut ; elle est molle pour ne pas blesser, & néanmoins elle a assez de resistance pour se faire passage & pour tenir la playe ouverte ; on la trempe dans quelque liqueur, ou bien on la couvre de quelque onguent, elle convient à beaucoup de playes principalement quand elles sont fraiches.

C
Grosse tente de charpie.

La troisiéme C est semblablement de charpie, elle a beaucoup plus de volume que les précedentes, & elle est d'une même grosseur dans toute sa longueur: l'adresse du Chirurgien paroît à bien faire ces sortes de tentes, car tous n'y réussissent pas également : elles servent à plusieurs playes, & particulierement à celles de l'anus aprés que l'on y a fait l'opération de la fistule.

Cette

Cette quatriéme D, est une tente de linge faite de plusieurs petits morceaux de toile roulez les uns sur les autres; la pointe en est émoussée & effilée pour ne point offenser les parties qu'elle doit toucher; & quoiqu'elle ait une tête grosse faite de même linge, on y met encore un fil assez long, pour pouvoir la retirer en cas qu'elle tomba dans quelque capacité, car on s'en sert à la gastroraphie, & on l'applique à la partie inferieure de la playe pour y conserver un égoût. D Tente de linge.

Cette grande canule E, est d'argent aussi-bien que les quatre suivantes, elle a deux petits anneaux aux deux côtés de la tête par lesquels on passe un petit ruban, afin de la tenir sujette dans la playe, & quoiqu'elle soit percée d'un bout à l'autre, elle a encore deux petits trous proche son extremité interieure, pour laisser échaper le pus ou l'urine quand les membranes de la vessie, des pellicules, ou des grumeaux de sang touchant le bout de cette extremité le bouchent; c'est principalement aprés la lithotomie, ou la ponction du perinée que l'on se sert de cette canule. E Grande Canule.

En voici une autre F, que l'on appelle canule à platine, parce qu'à sa tête elle a une petite plaque ronde percée de deux petits trous qui sont traversez par un ruban; on s'en sert à l'empiême ou bien à la paracenthése préferablement à celle qui a des anneaux, le pus & les eaux étant mieux retenues par une platine qui s'applique exactement contre la peau autour de l'ouverture exterieure de la playe qu'on a faite. F Canule à platine.

Celle-ci G, est une canule plate garnie d'une platine de même que la précedente, dont elle ne differe qu'en ce que son corps est ovalaire comme un cilindre aplati par les côtez, au lieu que le corps de celle-là est tout rond comme un cilindre ordinaire; il faut qu'elle soit ainsi quand on trouve des sujets qui ont les côtes tellement serrée que l'on G Canule plate

ne peut pas faire entr'elles une ouverture assez grande qui puisse recevoir une canule ronde.

H Cannle courbe.

La canule H, est courbe, elle a aussi une platine pour le même usage qu'aux autres, le corps de cette canule est courbe pour s'accomoder à la figure des playes où les droites ne conviennent pas.

I Petite Canule.

La derniere I, est une trés-petite canule qui a deux anneaux à sa tête, & dont le bout qui doit entrer dans la playe est percé lateralement de deux trous l'un au dessus de l'autre pour le passage de l'air qui entre par la bouche aprés l'opération de la broncotomie, à quoi elle est particulierement destinée.

Si je mets ici les sétons au rang des tentes, c'est qu'on se sert des uns & des autres pour la même intention, & que l'effet de ceux-là a un trés grand raport avec celui des tentes.

K Séton.

On appelle séton un petit cordon qui traverse une playe depuis son entrée jusqu'à sa sortie; ce cordon K, étoit autrefois fait de crain de cheval; mais ayant reconnu qu'il coupoit & incommodoit une playe, on en a quitté l'usage, les uns se servent de ces méches de cotton qu'on met dans les lampes, & les autres de plusieurs fils de chanvre unis ensemble; pour moy je ne trouve rien de meilleur qu'une petite bande, de toile, parce que le linge convient aux playes.

L Aiguille à Séton.

Pour passer le séton au travers de la playe, Il faut avoir un petit instrument L, que l'on appelle aiguille à séton; elle est ronde, & a la pointe faite en tête d'ail pour ne pas piquer la playe en passant; elle est percée d'un grand tron vers sa tête par où l'on enfile le séton, & il faut qu'elle soit fort longue pour aller de l'entrée à la sortie d'une playe qui perce la cuisse de part en part.

Comment il se faut servir du Séton.

Le séton est d'un grand secours pour porter le médicament tout le long de la playe; il doit être fort long, parce qu'à chaque pansement il

faut retirer la premiere partie qu'on a passée, & en faire suivre une seconde que l'on aura couverte d'onguent autant qu'il est necessaire pour occuper toute la longueur de la playe; on coupe ensuite ce qui en est sorti & qui a amené avec soi la matiere & le pus: quand tout le séton est usé & que l'on a besoin de s'en servir encore, il ne faut pas en passer un nouveau avec l'aiguille, mais on l'attachera au bout de celui qui finit: on observera de faire entrer le seton par le côté superieur de la playe & de le faire sortir par celui qui en est l'égoût.

Utilitez du Séton.

Quelques-uns objecteront que le séton est un corps étranger qu'on entretient dans la playe, & qu'ainsi la pratique en doit être défenduë: mais comme il a toutes les utilitez des tentes, sçavoir d'empêcher que les entrées & les issûes des playes ne se ferment avant le milieu, de porter les remedes dans toute leur profondeur, de conduire aisément au dehors les matieres nuisibles, &c. il y a toujours des cas où l'on ne peut s'en dispenser. La playe étant mondifiée, on ôte le séton & alors elle se guérit parfaitement bien.

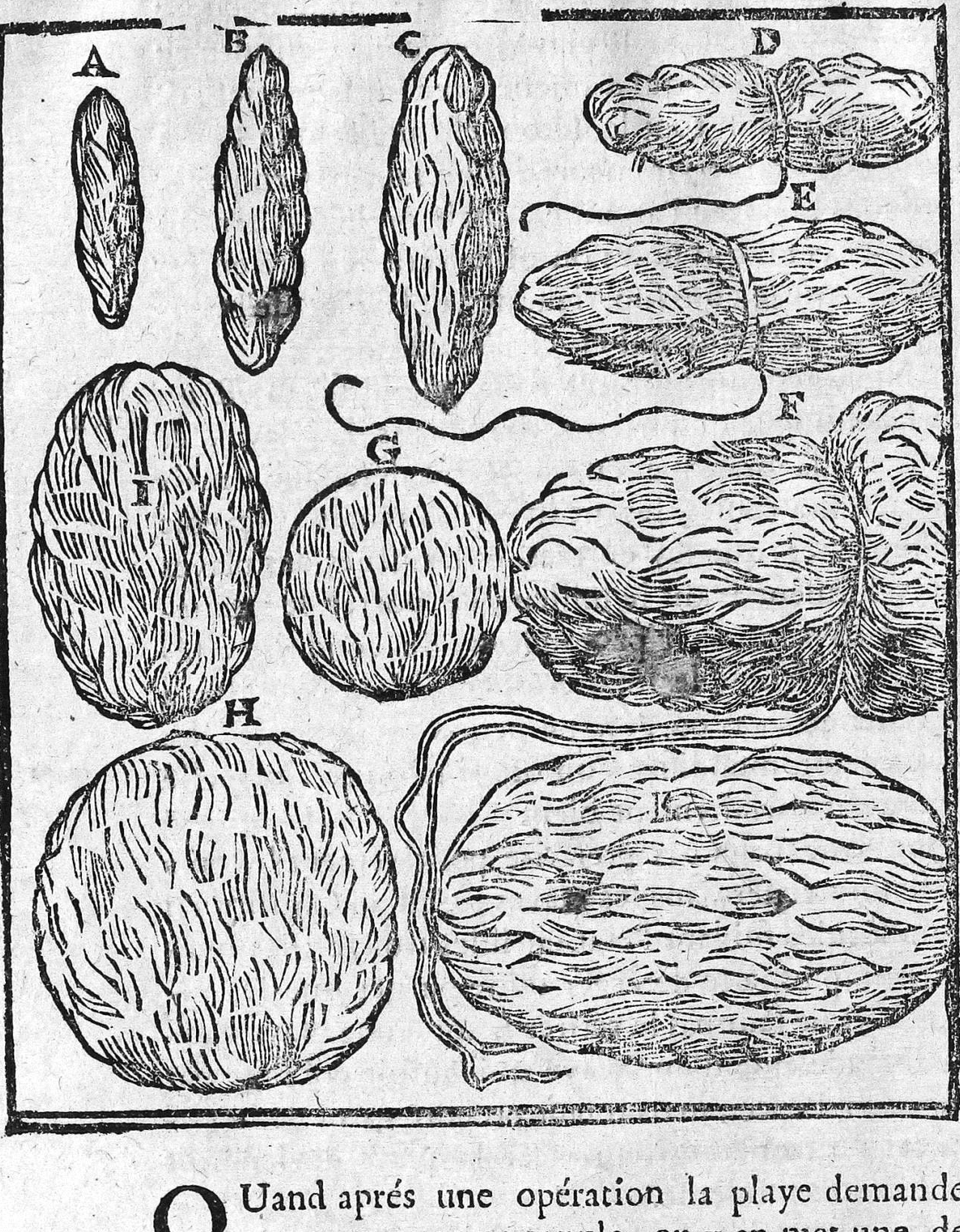
L'on ne peut pas prescrire positivement le tems qu'il doit rester dans les playes, c'est au Chirurgien à en décider suivant l'état où il les trouve: les unes tardent plus à se déterger ou se purger que les autres,& il ne faut pas le rétirer si-tôt d'une playe d'arquebusade que d'une playe qui auroit été faite par un coup d'épée, mais il faut prendre garde de ne pas l'y laisser trop long-tems, car la playe deviendroit calleuse & fistuleuse.

Ce qu'il faut entendre par Séton.

Ce que j'apelle ici séton c'est le cotton ou la bandellette que l'on introduit dans la playe, & que l'on y laisse quelques jours; je ne prétens pas parler présentement de l'opération du séton que l'on fait à la nucque du col, & que je vous enseignerai dans son lieu.

IV. Fig.

DES PLUMACEAUX.



QUand aprés une opération la playe demande une tente ou une canule, on y en met une de celles que je viens de vous faire voir, mais dans les playes où il n'en faut point, on se sert alors de bourdonnets qui sont des tampons de charpie dont on remplit les cavitez, & de p.umaceaux dont on les couvre.

Le mot de plumaceau prend ſon origine de ce que les Anciens ſe ſervoient de plumes couſues entre deux linges, qui non ſeulement s'imbiboient des matieres, mais qui étoient encore trés-propres à défendre la partie contre le froid qui eſt toûjours ennemi des playes & des ulceres, parce qu'en y reſſerrant les fibres qui ſont trés-délicates, il corrompt leur arrangement & arrête le mouvement par lequel les liqueurs purulentes tendoient à ſe ſéparer. D'où vient le mot de Plumaceaux

Nous remarquons que dans les premiers tems on ſe ſervoit d'une eſpece de champignons pour panſer les playes, en d'autres tems de méches & d'étoupes, & en d'autres de cotton & d'éponges : mais aujourd'huy que le linge eſt plus commun on a ceſſé d'employer ces autres ſortes de ſubſtances, & nous ne nous ſervons plus que de la charpie qui certainement eſt préferable à tout ce que les Anciens avoient inventé dans ces occaſions.

La charpie eſt faite de linge effilé ; pour cela l'on déchire de la toile en pluſieurs petits morceaux dont ont tire les fils les uns aprés les autres ; il faut que la toile ne ſoit ni groſſe ni fine, ni neuve ni trop uſée ; Il faut donc qu'elle tienne le milieu entre ces quatre qualitez, & ſur tout qu'elle ſoit nette & blanche de leſſive. Ce que c'eſt que charpie.

De cette charpie on fait des plumaceaux & des bourdonnets qui ont retenu le nom des Anciens quoiqu'on en ait changé la matiere. On leur donne une figure proportionnée à celle de la playe pour les y appliquer ou ſecs ou couverts d'onguent, ou trempez dans quelque liqueur ſuivant l'intention pour laquelle on les met.

Les bourdonnets & les plumaceaux ont cinq uſages importans. Par le premier ils nous ſervent à arrêter le ſang qui coule abondamment d'une Uſages des Bourdonnets & des Plumaceaux

playe, & c'est pour cette raison que dans le premier apareil on ne met ordinairement dans la playe que de la charpie séche : secondement on tient par leur moyen une playe dilatée, quand il s'agit de faire sortir quelque corps étranger ou une esquille. En troisiéme lieu ils insinuent les médicamens dans toutes les parties d'une playe. Quatriémement ils pompent les matieres virulentes & les serositez acres qui s'écoulent de la playe, empêchant ainsi qu'elles ne la corrompent. Enfin en dernier lieu, ils garentissent la playe des impressions d'un air froid ou chargé de particules nuisibles ; ce sont particulierement les plumaceaux plats dont on la couvre qui ont ce dernier usage.

Charpie rongeante.

On prépare une espece de charpie qui comme les méches de Cilicie consument & mangent les chairs baveuses qui surviennent aux playes & aux ulceres. Pour cet effet on lave & on parfume des morceaux de toile avec du souphre, du nitre & d'autres choses semblables, en suite de quoi on les réduit en charpie. On se sert encore d'une charpie raclée que l'on fait en ratissant de la toile avec un couteau ; cette charpie est trés fine & sa principale utilité est de dessécher une playe pour la disposer à se cicatriser plûtôt.

On fait des plumaceaux en maniere de tampons que l'on apelle bourdonnets, & il y en a d'autres qui sont plats retenant le nom de plumaceaux ; les premiers remplissent la playe,& les seconds la couvrent; ceux-là on pour l'ordinaire la figure d'une olive, & de ceux-cy il y en a de ronds, & d'autres en ovale, comme ceux qui sont représentez par cette planche que je vais vous expliquer.

A, B, C, Trois Bourdonnets.

Ces trois premiers bourdonnets A, B, C, que vous voyez, dont l'un est petit, l'autre moyen & l'autre plus gros, sont faits de charpie tortil-

lée de façon qu'ils reſſemblent à des noyaux d'olives. On les fait plus durs quand on en veut dilater l'entrée d'une playe, mais quand on n'a deſſein que de porter les médicamens ou d'abſorber le pus, on les fait mollets, pour ne point expoſer témerairement la partie au froiſſement & à la contuſion. Si la playe n'étoit pas grande on ſe ſerviroit de ces petits, & lorſqu'elle eſt ample & profonde on y en met de plus gros, il ſeroit toute-fois plus à propos de la remplir d'un plus grand nombre qui fuſſent menus, parce qu'ils s'y arrangeroient mieux.

Ces deux autres D, E, ont la même figure que les précedens, mais ils ſont plus gros, ils ſont liez dans leur milieu par un fil long de quatre ou cinq pouces; ce ſont ces bourdonnets que l'on met premierement dans le fond d'une playe ou dans un grand abſcés, on ne lie que les deux ou trois premiers, les autres n'ayant pas beſoin d'être liez, parce qu'entrant les derniers ils ſortent toujours d'abord que l'on commence à retirer les précedens qu'ils couvrent : ce fil aide ainſi à dégager les plumaceaux, & il fait connoître quand il n'y en a plus dans la playe, vû que ceux auſquels il eſt attaché par le bout ſont les derniers à mettre dehors.

D, E, Deux Plumaceaux liez.

Ce gros tampon F, tient à un double fil vers la tête, parce qu'étant fait juſte à la capacité de la playe, il arrive ſouvent qu'il ſe tuméfie aſſez pour qu'elle le preſſe de telle ſorte qu'il faut que le fil ſoit fort pour le retirer, on s'en ſert principalement aprés l'opération du bubonocelle pour boucher l'ouverture que l'on a faite aux anneaux des muſcles de l'abdomen en intention d'empêcher que l'épiploon & les inteſtins ne ſortent point de la capacité du ventre où on les a remis.

F Gros tampon.

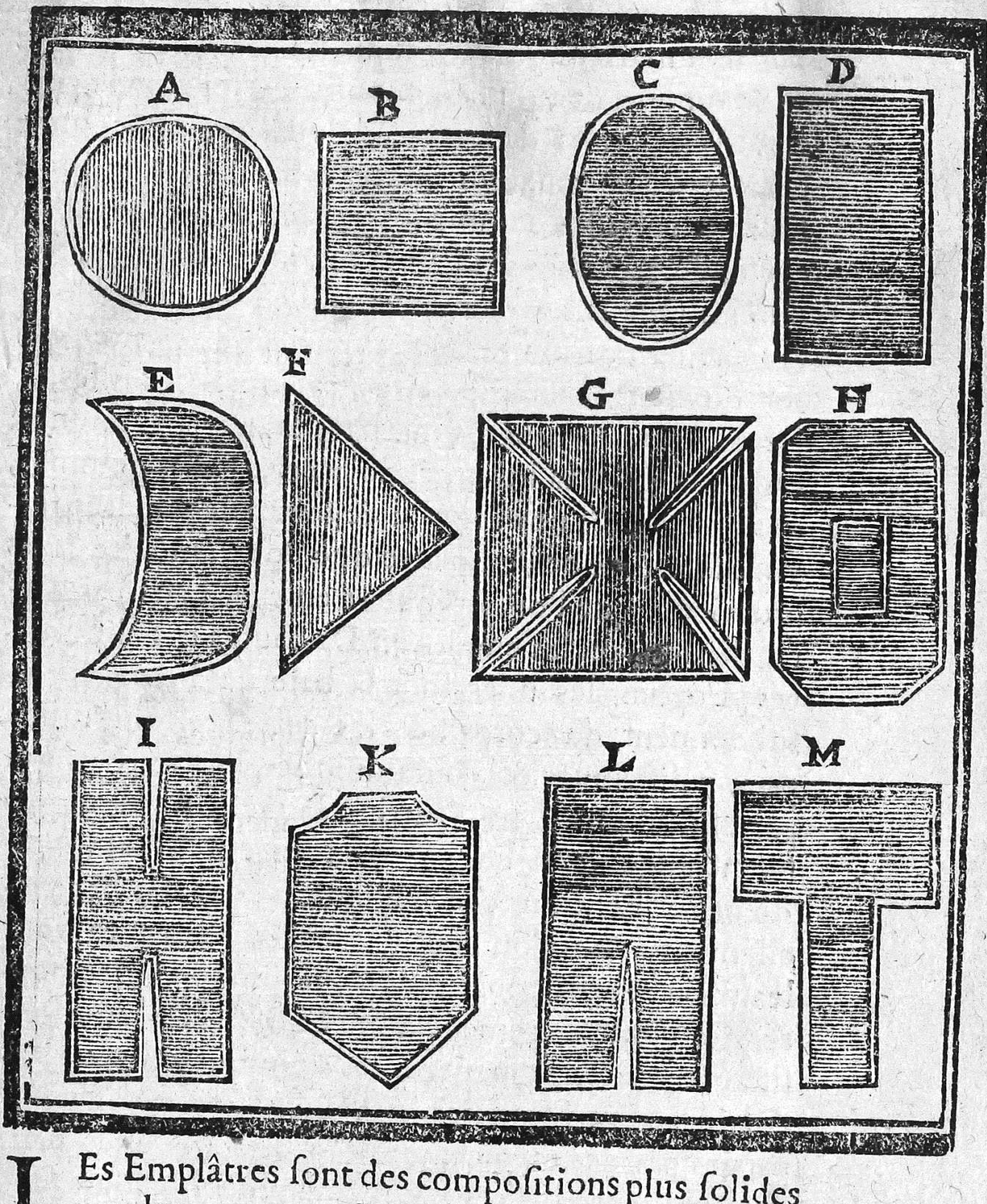
G, H, Plumaceaux ronds & plats.

Ces deux plumaceaux plats, G, H, sont de figure ronde, l'un est petit, & l'autre est plus grand selon les endroits où l'on doit les appliquer; on ne leur donne pas beaucoup d'épaisseur; mais il faut de l'exercice & de l'adresse pour les faire proprement.

I, K, Plumaceaux ovalaires.

Les deux derniers I, K, sont de grands plumaceaux plats figurez en ovale; on s'en sert trés-fréquemment, on en met plusieurs à côté les uns des autres aux grandes playes; & quand un Chirurgien fait son appareil il en doit préparer un plus grand nombre qu'il ne semble en avoir besoin, car souvent il est obligé d'en mettre plusieurs les uns sur les autres, & principalement lorsqu'il veut arrêter une hémorragie opiniâtre qui demande une compression considerable des arteres & des veines par où sort le sang; ce qu'on procure d'ordinaire plus aisément par ces moyens qui affermissent les ligatures qu'on a jugé à propos de faire aux vaisseaux, & qui retiennent les poudres & les eaux stiptiques plus longtems appliquées sur les ouvertures. Ceci suffira pour vous donner une idée des bourdonnets & des plumaceaux: Venons à présent aux emplâtres.

V. Fig. DES EMPLASTRES.



LEs Emplâtres ſont des compoſitions plus ſolides que les onguents & que les cerats leſquelles on amolit pour les étendre ſur du linge ou ſur du cuir. On les applique exterieurement ſur toutes les parties du corps. Ce mot d'emplâtre vient du mot Grec Εμπλαξέιν qui ſignifie appoſer ou former ſur quelque choſe, parce qu'on les applique ſur la peau qui leur ſert comme de moule. La connoiſ-

Etimologie du mot d'emplâtre.

ſance des emplâtres dépend de celle de leur matiere, de lenr figure , & de leurs uſages.

Matiere des emplâtres.

Par la matiere on entend deux choſes , ou l'étofe dont on les fait , ou la compoſition dont on la couvre. Aux parties délicates & douloureuſes comme les lévres , les yeux, on ſe ſert de taffetas & de linge fin : aux robuſtes comme les bras & les jambes, l'on prend de gros linge, ou de la futaine, & quelquefois du cuir. Quant à la compoſition il eſt trés difficile de la ſpécifier , car on fait des emplâtres de tout ce qui ſe trouve ſur la terre ; la cire , les poix , les huiles, & les graiſses, en font les matieres les plus communes, on y ajoûte de la litharge, de la ceruſe, des gommes, des liqueurs,& une infinité de ſortes de poudres,ſuivant la nature de l'emplâtre que l'on veut faire & les proprietez que l'on y requiert eu égard aux cas particuliers où on les employe. De toutes ces differentes drogues les unes font la baſe de l'emplâtre & lui donnent du corps , & les autres y ſont miſes pour y diſtribuer & communiquer leurs vertus qui paſsent juſques dans la partie à laquelle on l'aplique: le mélange & la cuiſson de tous ces divers ingrédiens forment un tout emplaſtique qui s'attache facilement , & qu'on peut garder long-tems en rouleaux ou magdaleons , ſans qu'il diminue de ſa bonté. Ce genre de remede à qui l'on donne une conſiſtance médiocrement dure a été imaginé par les Anciens pour fomenter , ramollir , ou fortifier des parties par des médicamens capables d'y reſter pendant pluſieurs heures , & même pluſieurs jours ſans ſe fondre. Quand on veut employer la matiere on l'aproche du feu pour la pétrir & l'étendre ſur quelque étofe mollette.

Figure des emplâtres.

La figure des emplâtres varie en tant de façons qu'on ne peut pas les marquer toutes ; on les réduit ſeulement à deux eſpeces générales qui ſont la figure droite & la figure courbe : ſous la

premiere ſont compriſes les emplâtres qui ſont bornez par des lignes droites comme les longitudinaux & les quarrez ; & ſous la ſeconde ſont renſermez ceux qui ont une circonference courbe comme les ronds, les ovales & ceux qui ſont faits en croiſſans; ils ſont encore diviſez en petits, en moyens & en grands accommodez à la figure & à la groſſeur de la partie où l'on doit les impoſer. De plus il y en a d'univerſels qui conviennent à toutes les parties du corps comme les ronds, & les quarrez, & de particuliers qui ne peuvent ſervir chacun qu'en un ſeul endroit du corps comme celui du perinée pour la lithotomie ; & celui fait en croix de Malthe pour les amputations.

Uſages des emplâtres.

Les emplâtres ſont néceſſaires en général pour contenir les autres remedes mis dans une playe ou répandus à la ſurface, & en particulier pour imprimer la vertu des médicamens dont ils ſont compoſez ; à ce dernier égard, les uns deſſéchent & cicatriſent une playe comme le Diapalme, les autres cuiſent & digerent la matiere du pus comme le Diachilon, d'autres vuident & nettoyent comme le Divin, d'autres amolliſsent & diſſipent comme le Diabotanum, & ainſi du reſte.

De ces douze emplâtres gravez ſur cette planche ſous autant de figures differentes & qui pour une plus grande propreté doivent tous avoir à toute leur circonference un bord de la largeur d'une ou de deux lignes qui ne ſoit point couvert de la compoſition.

A Un emplâtre rond.

Le premier A, eſt rond, c'eſt le plus commun & celui dont on ſe ſert le plus ſouvent.

B Un emplâtre quarré.

Le ſecond B, eſt quarré, on en fait de grands & de petits.

C Un emplâtre ovale.

Le troiſiéme C, & ovale, c'eſt-à-dire, plus long que large ſous une figure courbe, on s'en ſert à toutes les playes qui ont plus de l'ongueur que de largeur, & on le fend par quelques coups de ciſeaux

pour l'appliquer plus commodément quand on le pose sur des plumaceaux.

D
Un emplâtre longitudinal

Le quatréme D, est longitudinal, on lui donne cette figure quand on en veut entourer un bras ou une jambe dans une fracture; on en fait d'autres plus petits & figurez de même pour mettre autour d'un doigt.

E
Un emplâtre en croissant.

Le cinquiéme E, est taillé en croissant ou en demi-lune, il convient à la fistule de l'anus, lorsqu'elle est à côté, on en taille de même de trés-petits qui servent aux paupieres.

F
Un emplâtre triangulaire.

Le sixiéme F, est l'emplâtre triangulaire figuré de la sorte pour s'ajuster au plis de l'aine dans le bubonocelle. On en fait aussi à trois angles pour la fistule lacrymale, mais ils sont beaucoup plus petits que celui-ci.

G
Un emplâtre en croix de Malthe.

Le septiéme G, & taillé en croix de Malthe, il est trés-commode pour appliquer sur le moignon c'est-à-dire à l'extremité qui reste d'un membre coupé; on donne une pareille figure au petit emplâtre dont on se sert aprés l'amputation d'un doigt.

H
Un emplâtre fenestré.

Le huitiéme H, est l'emplâtre fenestré ainsi appellé, parce qu'il est percé dans son milieu, il est d'usage aux fractures avec playe, cette ouverture fait qu'on peut pancer la playe sans être obligé de lever l'emplâtre de dessus les endroits d'alentour; il convient aussi à la brocontomie.

I
Uu emplâtre trapézial.

Le neuviéme I, est nommé trapézial, il est coupé dans ces deux extremitez, de maniere qu'il peut s'appliquer commodément sur des membres inégaux.

K
Un emplâtre en écusson.

Le dixiéme K, est appellé l'écusson, parce qu'il en a la figure; on taille de cette façon un grand emplâtre lorsque l'on veut appliquer des vésicatoires entre les deux épaules.

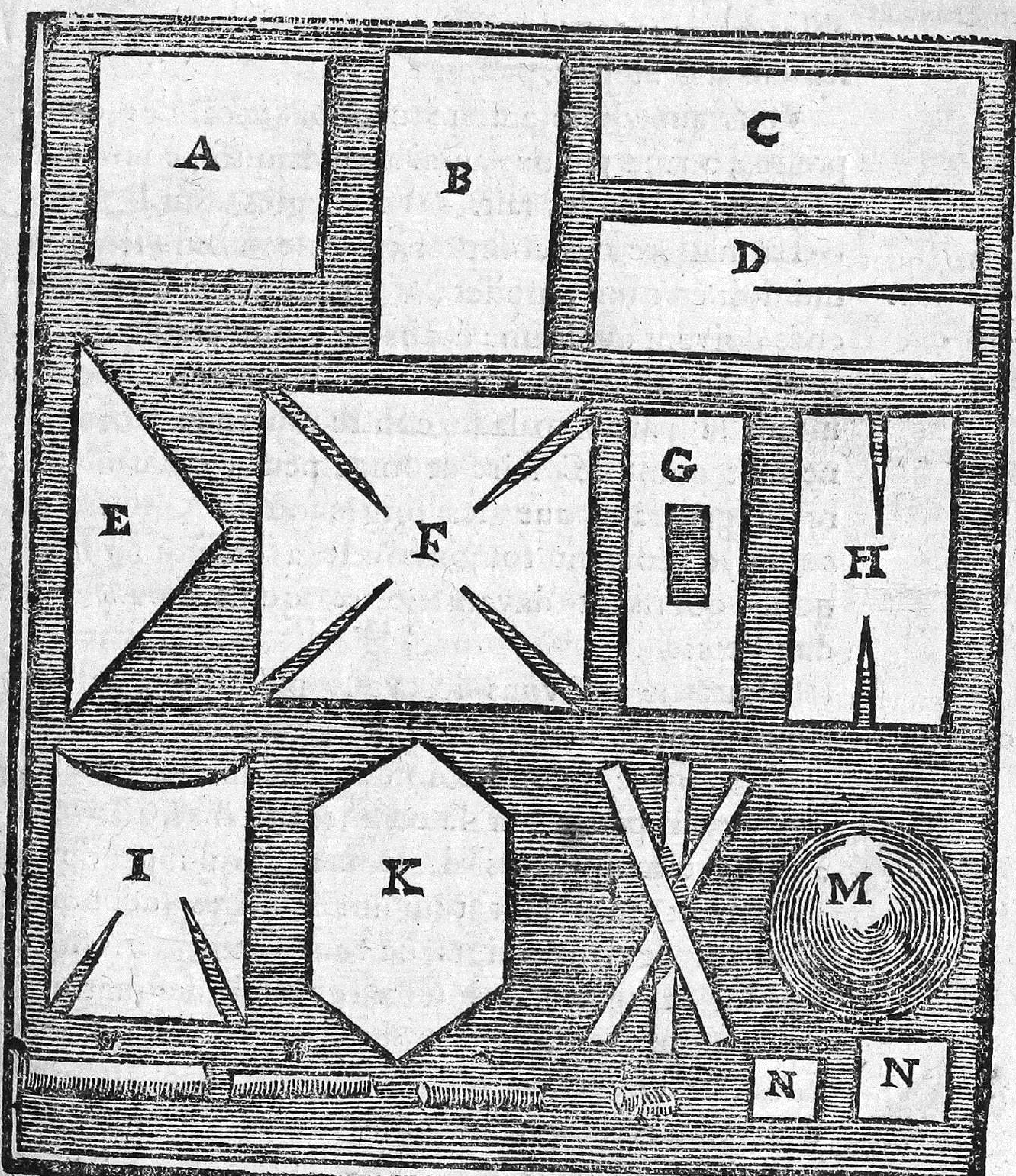
L
Un emplâtre ypsiloïde.

L'onziéme L, se nomme l'emplâtre ypsiloïde, parce qu'il a la figure d'un Y grec: il est fait ainsi pour s'en servir au perinée aprés l'opération de la lithotomie.

Le douziéme M, a le nom de T parce que qu'il lui ressemble ; on l'applique sur des incisions qui ont une telle figure. Il y a de plusieurs autres sortes d'emplâtres que je ne rapporte pas ici, parce qu'il dépend souvent du génie du Chirurgien de leur donner une figure conforme à la partie ou à la maladie qui les demandent.

M Un emplâtre en T,

VI. Fig. DES COMPRESSES.



LEs Compresses sont des morceaux de linge ployez en plusieurs doubles dont on couvre ou on environne quelque partie : on les employe séches ou trempées en quelque liqueur, selon l'intention qu'on se propose de remplir dans leur usage.

Pourquoi on les appelle compresses.

Ce nom de compresses leur a été donné parce qu'elles font de la compression à l'endroit où on les aplique, & afin qu'il soit par tout également presé comme il doit l'être, il faut qu'elles n'ayent ni coutures ni ourlets, circonstance que le Chirurgien doit observer dans tous les linges qu'il employe aux pansemens des blessez.

Vous aurez une entiere connoisance des compreses, quand je vous aurai apris de quoi, comment, & pourquoi on les fait.

De quoi elles sont faites.

La matiere des compreses est toujours le linge qui doit être uni, mollet, propre & blanc de lessive, elles doivent avoir une épaisseur considérable quand il est question de comprimer beaucoup, ou de munir la partie malade contre un rude froid : il ne faut point les faire de linge neuf, car c'est une regle generale que les linges qu'un Chirurgien employe doivent toujours être à demi usez, afin qu'ils obéïsent davantage & qu'ils soient plus doüillets.

Comment on les fait.

Nous ne pouvons ici vous préscrire que fort generalement la figure & la grandeur des compreses, parce qu'on les doit proportionner à la forme de la partie, a la commodité du malade, & à mille circonstances de la maladie ; nous dirons seulement qu'il faut toujours qu'elles débordent d'un ou de deux doigts de tous côtez, les emplâtres sur lesques on les met. Il y en a de quarrées, de triangulaires, de longitudinales, de transversales, de circulaires & de plusieurs autres figures, dans toutes lesquelles on n'observe pas tant de régularité que dans celles des emplâtres. J'en ay

fait graver les principales dans cette Planche, que je vous expliquerai aprés que je vous aurai dit deux mots sur leurs usages.

Les compresses servent à cinq choses. Prémiérement elles assurent & affermissent le bandage. Deuxiémement elles conservent la chaleur de la partie qu'elles défendent du froid. Troisiémement elles servent de moyen pour tenir sur le mal la liqueur dont on les à imbibées. Quatriémement elles remplissent les inégalitez d'un bras & d'une jambe, & font par-là qu'on les bande plus commodément. Cinquiémement elles empêphent que les lacs ne meurtrissent & n'écorchent une partie en y faisant des extentions, parce qu'alors on a soin de l'environner d'une compresse circulaire.

Pourquoi on les fait.

La premiere A, de toutes ces compresses est la quarrée, c'est celle dont on se sert le plus souvent, parce qu'elle convient à quantité de maladies, & qu'elle se peut appliquer sur beaucoup d'endroits. On les fait plus ou moins grandes selon les occasions.

A Compresse quarrée.

Cette seconde B, est apellée splenique par les Anciens à cause qu'étant plus longue que large elle a la figure d'une rate. Elle reçoit encore differens noms selon les diverses manieres de l'appliquer : étant mise en long elles se nomme compresse longue, quand elle est posée de travers, elle s'apelle transversale ; & lorsqu'on l'applique de biais, c'est une compresse oblique.

B Compresse splenique.

La troisiéme C, est apellée longitudinale quand on la met le long d'un bras ou d'une jambe, & elle aura le nom de circulaire si l'on s'en sert pour entourer ces parties : elle est beaucoup plus étroite que longue, on ne la pose d'ordinaire suivant la longueur de la partie que sous une atelle ; & quand elle est mise circulairement, c'est pour rendre un membre égal, ou pour empêcher que les lacs dont on le garrotte par-dessus ne fassent de la douleur.

C Compresse longitudinale.

D Compresse circulaire.

La quatriéme D, est une compresse circulaire fenduë jusqu'au milieu par un de ses chefs, ce qui donne des facilitez pour l'ajuster aux inégalitez d'une partie, & pour l'appliquer sur les fractures des bras & des jambes qui sont les occasions où l'on ne sçauroit s'en passer.

E Compresse triangulaire.

La cinquiéme E, est une compresse que sa figure a fait nommer triangulaire, elle convient aux aynes, & on la fait toûjours trés-épaisse, parce qu'elle doit comprimer fortement pour empêcher que l'épiploon ou les intestins ne s'échapent par les anneaux dilatez des muscles de l'abdomen.

F Compresse en croix de Malthe.

Cette sixiéme F, est coupée en croix de Malthe, afin qu'elle puisse embrasser plus exactement un moignon, car c'est particulierement aux amputations qu'on s'en sert; on doit faire un point à chaque angle, de crainte que les differens plans de toiles qui font son épaisseur ne se dérangent en le posant.

G Compresse fenestrée.

La septiéme G, est une compresse fenestrée ayant une ouverture dans son milieu pour laisser la liberté à l'air d'entrer & de sortir par la trachée artere aprés l'opération de la broncotomie, elle est encore d'un grand secours aux fractures avec playe.

H Compresse trapéziale.

La huitiéme H, est la trapéziale figurée comme l'emplâtre de ce nom; c'est-à-dire qu'elle est fenduë par ses deux extrémitez pour s'apliquer plus juste à des membres de surface inégale, sur lesquels on la pose toûjours circulairement.

I Compresse pour l'épaule.

La neuviéme I, est une grande compresse quarrée fenduë depuis ses deux angles inferieurs jusques vers son milieu pour s'ajuster à la figure de l'épaule qu'elle doit recouvrir dans les luxations de l'humerus avec l'omopolate.

K Compresse lozange.

Cette dixiéme K, est une compresse appellée lozange, parce que ses côtez ou pans qui sont au nombre de six font entr'eux des angles obliques, dont ceux qui sont opposez l'un à l'autre sont

égaux

égaux aussi-bien que les côtez. On donne souvent cette figure à une compresse plûtôt que de la faire ronde, parce qu'elle a le même usage que la circulaire, & parce qu'il est plus aisé & plus promt de couper ainsi en droite ligne les quatre angles d'une compresse quarrée, qui est la plus commune, que de la tailler exactement en rond.

L'onziéme L, est composée de trois compresses étroites & longues, dont les deux obliques s'entre-croisent en forme de croix de saint André, & l'autre que vous voyez située verticalement les traverse par leurs angles aigus : on les applique avec succés sous cet arrangement dans l'anevrisme & dans les varices, parce qu'y ayant trois compresses dans le milieu, cela comprime trés-bien l'endroit où le vaisseau est ouvert ou dilaté.

L Compresse oblique.

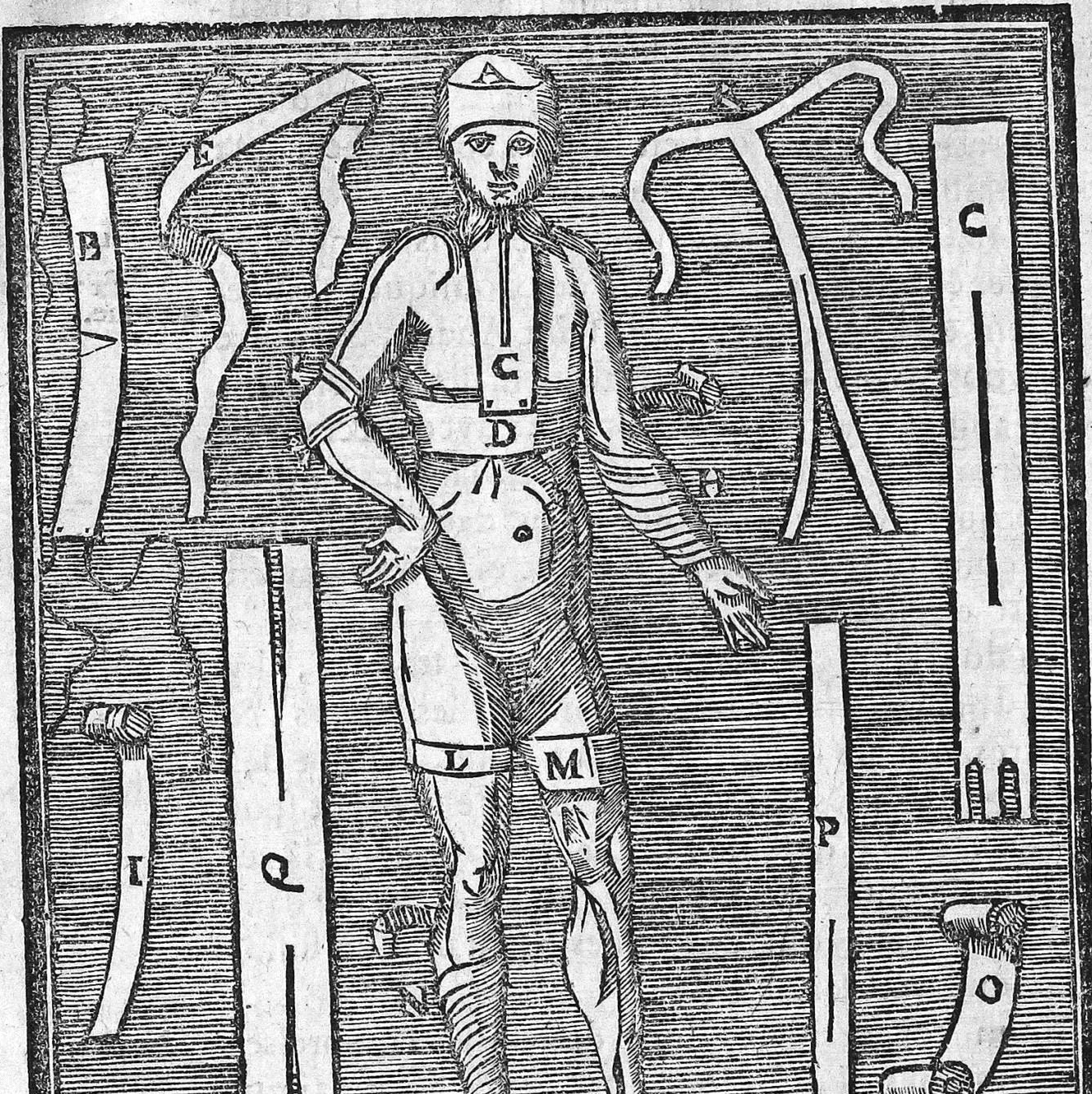
La douziéme M, est une compresse arondie, il y en a de parfaitement rondes comme des boules, & d'autres qui ne le sont que d'un côté, comme des demi-globes; les unes & les autres se mettent sous l'aisselle avant que de faire le bandage aprés la réduction de l'humerus luxé; on en met aussi une dans la main à ceux qui ont eu des os du bras ou disloquez ou fracturez.

M Compresse ronde.

Enfin ces dernieres sont de petites compresses dont les unes N, N, sont quarrées & épaisses pour les saignées du bras & du pied. Les deux O, O, sont longuettes; on s'en sert aux ligatures des vaisseaux pour nouer le fil par dessus; & les deux autres P, P, sont roulées & trés-petites, pour être employées dans les sutures, & particulierement dans celle du tendon.

N, N, Petites compresses.

VII. Fig. DES BANDAGES.



Définition de bandage.

APrés avoir garni une playe des tentes & de plumaceaux, & l'avoir couverte d'un emplâtre & d'une compresse, on finit par le bandage, qui n'est autre chose qu'une circonvolution de bande faite avec adresse autour de quelque partie du corps, pour lui conserver ou lui rendre la santé.

Avant que de pouvoir faire un bandage, il faut

sçavoir ce que c'est qu'une bande. On apelle bande un lien long & large dont on couvre & on envelope les parties qui en ont besoin pour leur rétablissement. Remarquez donc que la difference qu'il y a entre bande & bandage, c'est que la bande est l'instrument, & le bandage est l'usage & l'apposition de la bande.

Ce que c'est que bande.

Les bandes different entr'elles en plusieurs façons; sçavoir par leur matiere, car il y en a de cuir & de linge; par leur figure qui doit être convenable aux diverses parties qu'il faut bander; par leur grandeur, vû que les une sont longues & larges, les autres courtes & étroites, & par leur structure, plus ou moins artificielle, puisqu'on en doit tailler plusieurs exprés pour divers cas particuliers, & qu'on en trouve d'autres toutes faites, comme une serviette, une ceinture, &c. pour des besoins ordinaires.

Difference des bandes.

On considere à une bande son corps qui en est la partie la plus ample & la plus forte, & les extremitez se prennent selon sa largeur, ou selon sa longueur, c'est ce qu'on nomme chefs, ainsi il y en a toûjours quatre en une bande, quelque petite qu'elle soit, parce qu'elle ne peut manquer d'avoir deux bornes à sa longueur, & autant à sa largeur.

La plûpart des bandes représentent des parallélogrames rectangles ou quarrez longs; mais on fait quelquefois à leurs bouts & même dans leur milieu plusieurs incisions, comme vous pouvez l'apercevoir sur cette planche.

On veut qu'une bande aye quatre conditions pour étre parfaite; la premiere que la matiere en soit bonne, c'est-à-dire que si c'est du linge, il ne soit ni trop vieux ni trop neuf, afin qu'elles soient douces ou molles, déliées & legeres: la seconde qu'elles soient nettes & blanches pour n'impri-

Quatre conditions requises à une bande.

mer aucune mauvaiſe qualité ; la troiſiéme, qu'elles ſoient d'une toile unie & pleine non ouvrée, & qu'elles ſoient coupées de droit fil, d'autant que ce qui l'eſt de biais ſe relâche & ſe déchire ; & la quatriéme, qu'elles ſoient égales ſans ourlets & ſans nœuds, comme les compreſſes, de crainte de bleſſer: ajoûtez qu'elles ne doivent point avoir de liſiere, ſi on veut que le bandage ſoit accompli. Au reſte on prendra de ſemblables précautions pour faire des bandes de cuir ou d'étofe.

Diviſion generale des bandages.

Les bandages ſont ou communs ou propres, les communs peuvent être appliquez en pluſieurs parties pour differens maux ; comme les bandages ſimples, tant égaux qu'inégaux, & les propres ne conviennent qu'en certains endroits, & à telles ou telles maladies : & le nombre de ces dernieres ſortes eſt auſſi grand qu'on compte de differentes parties au corps. Je ne prétends pas vous les expliquer ici toutes, la diſcuſſion en eſt d'une ſi grande étendue qu'elle demande un cours particulier : je ne vous parleray auſſi des bandages, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour vous faire comprendre les opérations que j'ay à vous démontrer.

Le bandage eſt ou ſimple ou compoſé, on apelle ſimple, celui qui n'a qu'une ſorte de contours, & qui ſe fait avec une ſeule bande à laquelle on n'a rien découpé ni ajouté. Ce bandage eſt de deux ſortes, égal, ou inégal ; le ſimple égal eſt circulaire, il embraſſe la partie en rond comme un cerceau ; la bande en eſt uniment terminée ſans imparité de circuits ; le ſimple inégal ſe diviſe en quatre eſpeces, on l'apelle doloire, lorſque les circonvolutions ne font que biaiſer un peu, en ſe couvrant les unes les autres ; il ſe nomme mouſſe lorſqu'elles s'inclinent & gauchiſſent davantage ; il a le nom de rampant quand elles s'éloignent tel-

lement les unes des autres qu'elles laissent entr'elles des espaces découverts ; & il est appellé renversé, lorsque l'inégalité de la partie oblige de faire des replis & des renversemens en mettant la bande sens dessus-dessous ; le bandage composé est celui qui se fait de plusieurs bandes jointes ensemble, ou d'une seule coupée en plusieurs chefs.

Tous les bandages ne sont pas commencés & finis de la même maniere, les uns se commencent par une des extrémitez de la bande comme ceux des fractures, les autres à quelque distance d'un de ses bouts comme ceux des saignées, ou même par le milieu de la bande, lorsqu'elle est roulée à deux chefs, comme la capeline.

Aplication des bandages.

On pose souvent le premier chef de la bande sur la partie malade, quelquefois sur la voisine, d'autrefois sur une partie éloignée & opposée, & toûjours suivant l'intention pour laquelle on fait le bandage; mais il ne faut jamais le finir sur l'endroit de la playe, parce que l'épingle dont on doit attacher le dernier chef ne manqueroit pas d'y faire de la douleur.

Les bandages servent aux remedes, ou tiennent eux-mêmes lieu de remedes. Le nombre de ces derniers est fort grand ; car tous les bandages qu'on fait aux fractures & aux luxations les guérissent presque seuls : les differens usages qu'on reconnoît aux bandages font qu'on les nomme differemment ; on appelle incarnatifs ceux qui approchent les lévres d'une playe l'une de l'autre ; expulsifs ceux qui conduisent au dehors les matieres purulentes des abscés & des ulceres ; ces maladies se guérissent assez ordinairement par ces derniers moyens : quant aux premiers qui ne font que servir aux remedes, on les appelle retentifs ; ils sont trés-communs en comparaison des autres

Leurs usages.

bandages, ils ne contribuent encore à la guérison qu'en retenant les médicamens sur la partie malade; il y en a plusieurs de ceux-ci qui ne conviennent encore qu'à certaines parties, comme à la gorge ou au ventre, lesquelles ne peuvent pas supporter d'autres bandages.

La maniere du bandage ayant toutes les conditions marquées cy-dessus, le reste dépend du Chirurgien qui connoissant les differences des bandages, & les cas où ils doivent être appliquez, n'a plus qu'à poser proprement les bandes & à les lever avec adresse.

Maniere de bien faire un bandage.

On bandera élégamment une partie si l'on observe les circonstances suivantes: Il faut que le Chirurgien mette le malade dans une situation commode, qu'il fasse tenir la partie qu'il doit bander, par un ou par plusieurs de ses serviteurs; que la bande étant roulé ferme & ses circuits également & entierement couverts les uns par les autres comme des anneaux concentriques, il la prenne d'une main & tenant le chef de l'autre il la pose sans hésiter, ni donner soupçon qu'il ne sçait par quel endroit commencer: dés ce moment pour ne point faire languir son malade, il doit avec autant de diligence que d'exactitude entourer de la bande la partie affectée; l'agrément & la propreté y sont nécessaires, afin que le malade, les assistans, & l'Opérateur même soient content de l'ouvrage: le bandage fait, il examinera si les circonvolutions sont également conduites & assurées; s'il n'est ni trop lâche, ni trop serré, & s'il quadre à la forme & au volume de la partie: ensuite il la mettra sur des coussins de maniere qu'elle ne puisse point vaciller, ni souffrir de douleur, observant pour regle generale que le bras soit situé un peu ployé, & la jambe tout-à-fait étenduë.

Si la dexterité du Chirurgien se fait voir, lors-

qu'il sçait poser les bandes avec justesse & élégance, elle ne paroît pas moins, quand il est obligé de lever ces mêmes bandes, & qu'il s'en acquitte d'une maniere aisée, sans confusion & sans embaras. Pour débander la partie, il faut qu'il la mette dans la même situation qu'elle étoit quand il l'a bandé, qu'il la fasse tenir ferme par des assistans, & qu'alors défaisant l'apareil, & levant les bandes doucement & proprement, il les déroule tantôt d'une main & tantôt de l'autre sans les laisser échaper de ses mains, & observant sur tout de ne point exciter de douleur : si les bandes sont collées les unes aux autres, ou bien à la partie ; il doit pour les dégager plus facilement, les humecter de quelque liqueur qu'on diversifiera suivant l'état de la maladie, se servant d'huile par exemple quand la partie est douloureuse, du vin quand il y a de la froideur & de la débilité, d'oxicrat lorsqu'il y a de l'inflammation.

Ce qu'on observe pour lever la bande.

Examinons à présent quelques bandages qui sont représentez dans la Planche septiéme ; je n'y ay fait graver que ceux dont on se sert tous les jours, & qu'un Chirurgien doit sçavoir indispensablement.

Bandages particuliers.

Le premier A, est le couvre-chef, ainsi apellé parce qu'il couvre & enveloppe toute la tête : il est fait avec une serviette pliée en deux pour être posé sur la tête ; & des quatre angles qui pendent à côté du visage, il y en a deux qu'on noue sous le menton, & les deux autres sur la nuque du col ; ce bandage le plus usité de tous convient à toutes les playes de la tête.

A
Le couvre-chef.

Le second B, est le bandeau ; il est de deux sortes, l'un simple qui se fait ave une bande tournée circulairement autour de la tête, & l'autre figuré qu'on compose de plusieurs morceaux ou de plusieurs redoublemens de toile cousus ensem-

B
Le bandeau.

ble ; ayant quatre rubans aux quatre angles pour le nouer derriere la tête ; ce bandage est particulier pour le front.

C
Le Scapulaire.

Le troisiéme C, est le scapulaire, ainsi nommé parce qu'il apuye sur les épaules : il est fait d'une piece de toile de deux ou trois pieds de long sur sept ou huit doigts de large ; on l'a fendu par le milieu suivant sa longeur pour y passer la tête, il sert à soutenir tous les bandages qu'on fait à la poitrine & au ventre. L'un des C le fait voir hors du sujet, & l'autre le montre apliqué sur le le sujet.

D
La Serviette.

Le quatriéme D, est la serviette ; on en prend une qui soit assez longue pour faire le tour du corps, on la ploye de son long en trois ou quatre, & on en bande toutes les playes de la poitrine & du bas ventre ; on y attache par devant & par derriere les extremitez du scapulaire qui empêche qu'elle ne tombe.

E, F, G.
Bande à saigner.

Le cinquiéme E, F, G, est une bande à saigner, elle est longue d'une aulne ou environ, & large de deux doigts ; E, vous la fait voir avant que de s'en servir ; F, vous montre un bras qui en a été bandé aprés la saignée, & G, vous aprend comment se fait le bandage de la saignée du pied, lequel on apelle l'étrier. Je vous parleray plus amplement de ces deux bandages en faisant les saignées où ils conviennent.

H, I.
Un bandage rampant.

Le sixiéme H, I, est un bandage pour le bras ou pour la jambe apellé rampant, il se fait avec une bande roulée à un chef de deux ou trois doigts de large, & longue de deux aulnes ou environ. Quand on le fait au bras on commence par un circulaire ou deux autour du poignet, & on le continue jusqu'à l'épaule en laissant des espaces entre chaques circonvolutions ; & lorsqu'on le pratique à la jambe, on commence par un étrier passant

le premier chef par dessous la plante du pied & montant en rampant jusqu'au haut de la cuisse : ce bandage est simplement contentif, parce qu'il ne fait que contenir les remedes sur la partie. H, en est un appliqué sur le bras, & I, montre la bande dont on se sert pour le faire.

Le septiéme L, est le plus simple de tous ; il se fait avec une bandelette courte & qui n'a que ce qu'il faut de longueur pour en faire un ou deux tours circulaires sans monter ni descendre.

L
Bandage simple.

Le huitiéme M, est encore un simple contentif; mais pour le faire il faut un morceau de toile plus large que pour le précedent : on y met quelquefois de petits cordons, ou bien on le coud sur la partie.

M
Autre bandage simple.

Le neuviéme N, est un bandage convenable pour une jambe qu'on a dessein de bander avec fermeté, il se fait avec une bande pareille à celle du rampant ; on jette le premier chef sous la plante du pied, & en le remontant on le croise de maniere qu'on fait sur le tarse comme une croix de saint André, aprés quoi on poursuit les circonvolutions jusqu'au jarret : & il faut remarquer qu'à l'endroit où commence le gras de la jambe on doit faire des renversés & les continuer jusqu'à ce qu'on ait atteint le plus épais de ce même membre ; car autrement le bandage feroit des godets, & ne serreroit pas également la jambe comme elle a besoin de l'être.

N
Bandage avec des renversés.

Le dixiéme O, est une bande roulée à deux chefs égaux ; on l'applique ordinairement par le milieu, tenant les deux chefs chacun dans une main. On fait cette bande plus ou moins large ou longue suivant la difference des parties ou des maladies. Elle sert à faire la capeline & le spica qui sont des bandages dont on use trés-souvent.

O
Bande roulée à deux chefs.

L'onziéme P, est une petite bande large de deux doigts & assez longue pour faire deux tours sur

P
Bandage incarnatif.

la partie : elle est fendue proche l'un de ses bouts ; pour y passer l'autre chef ; ce bandage est appellé incarnatif ou unissant, parce qu'il réunit les lévres d'une playe faite en long, afin d'épargner par ce moyen une suture. On le commence par le milieu de la bande sur la partie opposite de la playe ; par exemple, si on veut s'en servir au front où il convient particulierement, on posera le milieu de la bande sur l'occiput, & coulant de part & d'autre les deux chefs au-dessus des deux oreilles, on en passera l'un par la fente de l'autre au droit de la playe ; puis les tirant tous deux, on fera joindre si exactement les bords de la playe l'un à l'autre, qu'ils se puissent reprendre sans aucune difformité.

Q

Bandage à quatre chefs.

Le douziéme Q, est un bandage à quatre chefs. Il se fait avec une bande de toile dont les deux extrémités ou chefs pris suivant la longueur sont fendus chacun en deux : lorsqu'il sont fendus en trois, c'est un bandage à six chefs : & quand ils le sont chacun en quatre il est à huit chefs : ce bandage s'accommode à plusieurs parties. Nous le mettons principalement au rang des incarnatifs ou unissans, vû qu'on s'en sert pour raprocher les lévres d'une playe faite en travers. Avec ces deux derniers bandages on évitera beaucoup de sutures dont le Chirurgien doit exempter ses malades autant qu'il est possible, parce qu'ils aimeront toûjours mieux pour guérir être soumis au sentiment obtus d'un bandage, que d'essuyer les douleurs aigues des sutures.

R

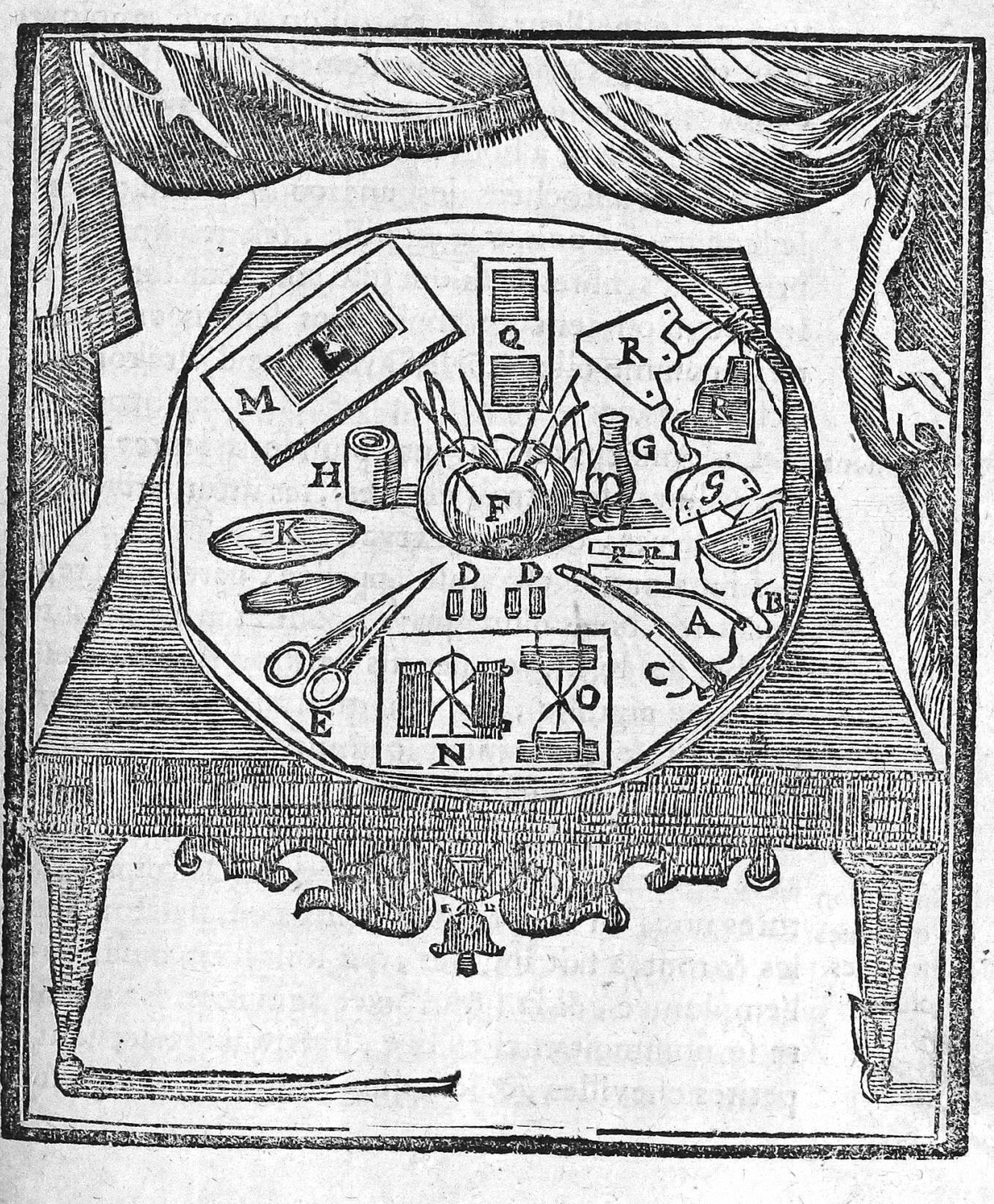
Bandage en T.

Le dernier R, est un bandage figuré représentant un T, on l'apelle figuré parce qu'il est fait de deux bandes cousues ensemble ; il y en a de simples comme celui-ci, & d'autres qui sont fendus & doubles, dont on se sert en differentes occasions. Ce bandage convient à plusieurs parties ; il est em-

ployé ſur tout aprés l'opération de la lithotomie & de la fiſtule à l'anus.

Si j'entreprenois de deſcendre dans le détail des bandages, je vous demanderois bien plus de tems qu'il ne nous eſt permis d'en paſſer à nos aſſemblées : ce que je vous ay apris ſuffira pour vous en donner autant de connoiſſance que vous en devez avoir pour le préſent ; venons aux ſutures.

VIII. Fig. LES SUTURES.



...ition de la sutures. LA suture est une opération de Chirurgie qui par le moyen d'une aiguille enfilée, aide à rejoindre & à remettre dans une parfaite continuité les parties de nôtre corps violemment divisées, & encore sanglantes.

Ce mot de suture se prend en deux façons, ou pour l'union des os du crane joints ensemble en maniere de dents de scie qui s'engagent les unes entre les autres, ou pour une couture qu'on fait aux playes qui en ont besoin; & c'est dans ce dernier sens que nous l'entendons, quand nous disons que la suture est le meilleur moyen qu'on doive employer pour réünir les playes nouvellement faites lorsque le bandage favorisé de la situation la plus avantageuse n'en peut venir à bout; parce que les lévres de la playe étant aprochées les une contre les autres par le secours des points d'aiguille, les extrémitez des principales fibres qui ont été coupées & déchirées se trouveront encore appliquées les unes aux autres, comme elles étoient avant que d'être rompues & séparées.

Ses divisions. Les Anciens ont inventé plusieurs sutures, qu'ils ont réduites sous trois espéces, les incarnatives, les restrinctives, & les conservatives.

Lincarnative est ainsi appellée, parce que rejoignant les bords d'une playe, & les tenant unis ensemble par le moyen des fils dont on les a traversez avec une aiguille, elle fait qu'ils se collent, se reprennent & s'incarnent comme ils étoient auparavant. On la subdivise en cinq, l'entrecoupée, l'entortillée, l'enchevillée, ou emplumée, la suture avec agraphes, & la suture séche. De ces cinq sutures nous en supprimons deux comme trop cruelles & tout à fait inutiles, qui sont l'enchevillée ou l'emplumée, & la suture avec agraphes. La premiere se nommoit enchevillée, lorsqu'on se servoit de petites chevilles, & emplumée quand on prenoit

Supression de quelques sutures des Anciens.

des tuyaux de plumes : on enfiloit deux ou trois aiguilles d'un double fil qu'on passoit au travers des bords d'une playe faisant un trou à un doigt de distance l'un de l'autre, & dans les anses de ces fils on mettoit une cheville ou une plume, & on en lioit une autre avec les bouts du même fil, afin que ces plumes tinssent les bords de la playe réünis : & pour faire la seconde on avoit des agraphes crochues & pointues par les deux bouts, & on en fouroit une dans la partie superieure de la playe, & l'autre dans l'inferieure pour raprocher les lévres. Vous jugez bien par le recit que je fait de ces deux sutures, de quelle cruauté elles étoient, & en même tems de leur inutilité, puisque dans les cas où elles semblent le plus necessaires, comme dans des playes profondes où la contraction des parties charnues coupées tient les bords fort écartez, & dans les playes des tendons, elles exposeroit des convulsions terribles & à des froissement qu'on évite en diminuant le mieux qu'il est possible par des compressions moderées la dilatation de ces playes, & en attendant que les fibres se relâchent & se prolongent pour se reprendre. Je ne vous en parleray donc pas davantage ; je vous expliqueray dans un moment les trois autres, qui sont l'entrecoupée, l'entortillée & la suture séche.

On avoit donné le nom de restrinctive à une espece de suture avec laquelle on prétendoit arrêter le sang dans les grandes playes où il y avoit ouvertures de vaisseaux considérables ; & pour cet effet, on en avoit imaginé de diverses façons du nombres desquelles étoient celles du Cordonnier, du Coûturier, du Pelletier, &c. toutes plus inutiles les unes que les autres ; car pour peu qu'on fasse de réfléxion sur cette suture on ne pourra pas s'empêcher de la condamner : & certainement supposé qu'on eût cousu la peau si exactement

que le ſang n'en pût ſortir, ne s'échaperoit-il pas par le vaiſſeau ouvert, d'où il s'écouleroit dans tous les interſtices des muſcles, ce qui enfleroit la partie, la pourrriroit & la gangreneroit ? Ainſi c'eſt avec juſte raiſon que nous retranchons cette ſuture, & d'autant plus qu'il eſt d'autres moyens & plus ſurs & moins pénibles pour arrêter le ſang. On a néanmoins conſervé l'uſage de celle du Pelletier pour la ſuture des playes des inteſtins. Je vous la montrerai demain en faiſant la gaſtroraphie.

Raiſon de cette ſupreſſion.

On apelloit conſervative cette eſpece de ſuture ancienne, par laquelle on empêchoit que dans les grandes playes où il y avoit déperdition de ſubſtance les bords ne s'éloignaſſent trop l'un de l'autre ; mais comme un bandage y ſuffit, ce ſeroit en vain qu'on paſſeroit de longs fils à travers une playe où ils ne feroient qu'embarraſſer dans ſes panſemens & irriter ſans ceſſe par le tiraillement qu'en feroient le mouvement & le reſſort naturels des parties, juſqu'à ce qu'elles fuſſent coupées, ou ces fils rompus ; c'eſt pourquoi je la bannis avec la reſtrinctive.

Ce n'eſt point de ma propre autorité que je retranche ces ſutures, je ne ſuis pas le ſeul qui leur ay fait leur procés : le peu d'avantage qu'on en a tiré, & les maux qu'elles ont cauſez, les ont fait condamner pour toujours. Depuis plus de trente ans que je fais la Chirurgie, je ne les ay jamais pratiquées ni vû pratiquer par aucun autre, & de plus de quatre cens Chirurgiens que nous ſommes ici aſſemblez, je ne crois pas qu'il y en ait un ſeul qui les ait vû mettre en uſage.

Le ſeul avantage qu'on tire des ſutures c'eſt la réünion ; deux choſes concourent à la procurer, le Chirurgien & la Nature. De la part du Chirurgien deux circonſtances doivent abſolument être obſervées, la premiere d'aprocher les lévres de

Utilité de ſutures.

la playe l'une de l'autre, & la seconde de les maintenir dans cette situation ; & du côté de la nature, il faut qu'elle se serve de son beaume comme d'un ciment le plus propre à coller & à réünir ces levres l'une avec l'autre. Ne vous étonnez pas si je mets le Chirurgien devant la Nature, elle travailleroit infructueusement sur une playe s'il n'en mettoit par son industrie les parties en état de se réparer par les sucs que cette sage œconome leur fournit pour cela. Afin de concevoir comment se fait cette réünion, il faut sçavoir que toutes les parties de nôtre corps ne sont composées que de tuyaux perpétuellement traversez par des liqueurs qui tendent à se répandre de toutes parts, & qui sont incessament poussées pour circuler d'une partie dans une autre. De sorte qu'aussitôt que le Chirurgien a aproché les lévres d'une playe par le moyen des sutures & d'un bandage, & qu'il les a assujetties dans cette disposition, ces humeurs qui cherchent à passer & à repasser d'une lévre dans l'autre trouvant les conduits rompus s'extravasent, & leurs parties les plus gluantes & les plus balsamiques s'arrêtant dans les intervalles qui restent toûjours dans une playe la plus exactement refermée, s'y épaississent & s'y endurcissent par la chaleur du lieu, & s'accrochant aux deux parois de la playe, elles les tiennent unies de telle maniere que les extrémitez des filamens & des vaisseaux capillaires ramollies & repaitries recomposent en peu de tems un tout continu & de même tissu qu'avant leur désunion.

Comment la réünion s'accomplit.

C'est aux playes transverses qu'on ne peut pas se dispenser de faire une suture, & particulierement à celles que le bandage ne peut pas réünir ; car lorsque les bandages, tels que sont les unissans & les incarnatifs, peuvent joindre immédiatement l'une à l'autre les lévres d'une playe, il faut épar-

gner au malade les épreuves de toutes les autres voyes. Les playes déchirées où des morceaux de chair pendent, & celles d'un nez ou des oreilles à demi coupées, demandent aussi d'être cousues: mais c'est un abus que de vouloir faire la suture à des parties, telles que le nez & l'oreille, lorsqu'elles sont entierement séparées de leur tout, quoiqu'il y ait des Auteurs qui l'ayent conseillée: & c'est une folie de croire qu'on puisse refaire un nez emporté, en appliquant premierement en sa place un morceau de chair de la cuisse ou du bras, figuré comme des narines, ainsi que quelques-uns disent l'avoir tenté avec succés.

Cas où les sutures sont inutiles ou nuisibles.

Quoique les sutures soient des moyens infaillibles pour joindre une playe, & en procurer la réünion, il y a néanmoins des occasions où il nous est défendu de nous en servir. En voilà six ou sept ausquelles elles ne se doivent point pratiquer: 1°. aux playes soupçonnées d'être venimeuses, parce qu'il est à propos de donner issüe au venin, & de faire pénetrer les remedes dans l'interieur des parties où il s'est insinué; 2°. aux playes de la poitrine, à cause de sont mouvement continuel; 3°. à celles qui sont accompagnées de grandes inflammations, parce que les points d'aiguille les augmenteroient encore; 4°. aux playes contuse, vû que les chairs n'y auroient pas assez de fermeté pour soutenir le fil; 5°. à celles où de grands vaisseaux sont ouverts, car il s'agit de les fermer par la ligature ou par des astringens; 6°. aux playes où les os sont découverts, à cause de l'exfoliation qu'il en faut attendre; 7°. aux playes où il y a une déperdition notable de substance, parce qu'il en doit sortir du pus pour la régénération de la chair.

Appareil pour les sutures.

Lors qu'une playe n'est point de la qualité de celles que je viens de vous marquer, & qu'un Chirurgien est convenu de la nécessité d'y faire une suture, il doit

il doit avant que d'en venir à cette opération avoir, outre l'appareil ordinaire d'une playe, trois choses nécessaires pour la faire ; Une aiguille A, du fil B, & une canulle G ; on choisit une aiguille proportionnée à la nature de la playe, car il en faut pour cela de plusieurs figures & de diverses grandeurs ; il y en a de droites, & d'autres qui sont plus ou moins courbes ; mais les courbes sont préferables, parce qu'il n'y a point d'endroit au corps où l'on ne puisse s'en servir plus commodément que des droites ; l'acier en sera doux, toutefois un peu ferme afin qu'il ne ploye point ; elles doivent être polies, pointuës & sans roüille, afin qu'elles percent plus promptement, & qu'en passant dens une playe elles ne raclent point : la tête de cet instrument doit être fenduë pour y passer le fil ou le cordonnet, & creusée par ses côtez en façon de petite goutiere, afin que le fil se plaçant dans les crenelures, n'arrête pas l'aiguille en l'empêchant de passer aisément à raison de la grosseur qu'il forme à cette tête. Ce fil doit être uni, rond, égal, mollet, & d'une grosseur convenable ainsi que l'aiguille ; on préfere le fil d'Epinay ou de Florence à la soye, parce qu'elle coupe les chairs, encore plûtôt quand elle est teinte, toutes ces teintures étant caustiques & rongeantes. On met le fil simple ou double suivant l'effort auquel il faut qu'il resiste, & on n'oublie pas de le cirer, afin qu'il ne se pourrisse pas, & qu'il tienne mieux. La canule doit être d'argent, plûtôt courbe que droite, pour s'en servir en toutes les parties du corps ; elle sera fenêtrée pour donner passage à l'aiguille, & fenduë par son bout pour laisser sortir le fil. Il y en a qui prétendent que les doigts du Chirurgien valent mieux qu'une canule pour tenir le bord d'une playe pendant qu'on la coud ; & de fait il est des occasions où l'on peut s'en passer, mais non pas

Forme des aiguilles.

Qualité du fil.

en toutes. C, vous represente comment elle doit être fabriquée.

Regles à garder pour l'exécution des sutures.

En faisant une suture il y a six ou sept preceptes généraux à observer, dont le premier est de bien nettoyer la playe de tous les grumeaux de sang, & des autres corps étrangers; le second d'en faire joindre les levres par un serviteur qui les tienne ainsi durant l'opération; le troisiéme de ne point trop prendre de la peau en longueur en la perçant obliquement; le quatriéme de ne penétrer la chair en profondeur qu'autant qu'il faut pour ne pas laisser au fond de la playe un espace où des humeurs pourroient s'amasser & se corrompre; le cinquiéme de séparer les points les uns des autres par des intervales médiocres; le sixiéme, c'est d'éviter la piqûre des nerfs, des membranes & des tendons; & le septiéme consiste à mettre quelquefois une tente au plus bas lieu de la playe pour lui faire un égoût. Instruit donc de ces regles générales on pourra mettre la main à l'œuvre; mais comme l'entrecoupée, l'entortillée, & la suture séche se font differemment, je m'en vais vous démontrer ces trois sortes de sutures l'une aprés l'autre.

Méthode pour l'entrecoupée.

L'entrecoupée ou entrepointée s'appelle ainsi, parce qu'à chaque point d'aiguille on coupe le fil aprés y avoir fait un nœud: elle se pratique en deux manieres, ou avec un fil simple, ou avec un fil double. Pour la faire en la premiere, on prend de la main droite l'aiguille enfilée, & la canule de la gauche; il y en a qui veulent qu'on en trempe la pointe dans de l'huile, afin qu'elle fasse moins de douleur en entrant, & alors apuyant de la canule la lévre supérieure de la playe, on enfonce l'aiguilles de dehors en dedans, & quand elle est à demi passé dans la fenêtre de la canule, on la tire tout à fait; puis faisant la même chose à la lévre in-

férieure, on passe le même fil de dedans en dehors; si la playe demande plusieurs points, on y en fait autant qu'il en est besoin, & ensuite on nouë chaque point d'aiguille séparément, se gardant de faire le nœud sur la playe, qui doit être à sa partie supérieure; il faut faire le nœud du Chirurgien qui est de passer deux fois le fil par la même anse, parce qu'il tient plus ferme que le nœud simple. Il y en a qui mettent de trés-petites compresses de linge D, D, sous chaque nœud. L'autre espece d'entrecoupée se fait avec un fil double enfilé dans l'aiguille; il fait un anse par son bout, quand on l'a passé par la playe comme le précedent, l'anse qui est à la partie inferieure de cette playe se releve vers la superieure, & on passe un des fils par cette anse; aprés quoi l'ayant noué d'un double nœud on le coupe avec les ciseaux E. Cette suture ne differe pas de l'autre seulement par le fil simple ou double, mais encore parce qu'il faut la commencer par la lévre inferieure de la playe qui est l'endroit ou le fil doit faire son anse, & elle a cet avantage sur l'autre, qu'elle convient mieux aux playes profondes, parce qu'elle est plus forte & qu'elle serre plus exactement.

Pour bien faire ces sutures le Chirurgien doit avoir une pelotte F, lardée d'aiguilles de toutes les sortes, de droites, de courbes, de grandes, de petites, de rondes, de plattes, de triangulaires, enfilées de plusieurs especes de fil, afin qu'il voye devant lui toute prête celle qui conviendra à la playe qu'il doit coudre; autrement il seroit souvent obligé ou de se servir d'une aiguille qui de seroit pas propre, ou d'attendre qu'on lui en eût apporté une autre qu'il auroit envoyé chercher.

Aprés avoir fait la suture il y a encore des circonstances essentielles à observer, dont la principale est de faire en sorte qu'ayant joint ensemble

Circonstances nécessaires dans cette pratique.

le plus juste qu'il étoit possible les lévres d'une playe, elles puissent demeurer en cet état. Plusieurs conseillent de mettre sur la playe une poudre qu'ils appellent conservatrice des sutures ; elle est composée avec des remedes gluans & collans, tels que le mastic, la mirrhe, le bol, & l'aloës; il y en a dans cette fiole G. D'autres prétendent que le meilleur remede est le suc nourricier qui porté à la partie en fait la réünion ; l'on employe communément le baume d'Arcæus, qui est dans ce petit pot A, dont on enduit ce petit plumaceau I, qu'on met sur la suture, & qu'on recouvre de cet autre plumaceau K, qui est assez grand pour s'étendre jusques sur les nœuds, afin que l'emplâtre ne s'attachant pas à ces nœuds on ne fasse point de douleur en relevant l'appareil : on pose ensuite l'emplâtre L, qui doit étre fait de mêdicamens agglutinatifs & astringens, tel qu'est celui des hernies, puis la compresse M, trempée dans quelque liqueur qui fortifie & qui résiste à la pourriture. Pour le bandage, il faut le conformer à la figure de la partie blessée, c'est pourquoi on ne peut pas le spécifier en particulier ; mais il faut qu'il soit fait de maniere qu'il retienne les lévres de la playe jointes étroitement ensemble.

Moyen de faire l'entortillée.

L'entortillée ou enfilée a reçû ce nom de ce que laissant les aiguilles dans la playe, on traine le fil tout autour de ces aiguilles, de la même maniere que les tailleurs le font autour des aiguilles enfilées qu'ils gardent sur leurs manches. Cette suture s'exécute aussi en deux façons, car ou les aiguilles sont passées à travers la playe comme celle qu'on a marquée par N, ou bien comme celle qui vous est indiquée par O, elles sont fichées à ses côtez. Elles se font l'une & l'autre ordinairement avec deux aiguilles, à la premiere on prend deux aiguilles droites bien pointuës que

l'on paſſe l'une aprés l'autre avec l'aide de la canule au travers de la playe : on commence par les enfoncer de dehors en dedans, & on les fait ſortir enſuite de dedans en dehors ; & ſe trouvant diſpoſées de maniere que leurs quatre extrémitez faſſent un quarré égal, on prend un fil qu'on tourne ſous ces quatre extrémitez, & qu'on croiſe pardeſſus la playe trois ou quatre fois, en ſorte qu'il en faſſe joindre exactement les lévres, puis on arrête le fil, on coupe les pointes des aiguilles avec des tenailles inciſives, & on finit par deux petites compreſſes, P, P, que l'on met ſous les aiguilles. La ſeconde eſpece d'entortillée n'eſt differente de la premiere qu'en ce que les aiguilles, au lieu de traverſer la playe, ſont poſées le long de ſes lévres, comme vous le voyez par cette figure O. Je conviens que ces deux aiguilles ſont deux corps étrangers qui peuvent bleſſer ſans ceſſe ; mais ſi l'on les ſouffre bien au travers d'une playe, elles ne feront pas plus de mal dans cette diſpoſition, puis qu'elles y doivent moins faire de douleur & qu'elles referment une playe ſans qu'il y ait rien au dedans qui la puiſſe fatiguer : ces ſutures ſont admirables pour les parties qu'on ne peut pas empêcher de ſe mouvoir, comme les lévres.

De la ſuture ſéche & de ſes deux eſpeces.

La ſuture ſéche à été ainſi nommée, parce qu'il ne faut point verſer de ſang pour la faire, elle n'a beſoin ni d'aiguille ni de fil ni de canulle, & elle s'applique ſans douleur ; on la diſtingue en deux eſpeces comme les précédentes, parce qu'elle ſe fait tantôt avec un ſeul morceau d'étofe, & tantôt il en faut deux. Pour faire la premiere, on prend un petit morceau de toile ou de cuir figuré comme il vous eſt marqué par Q, on la couvre de colle forte ou de quelque médicament qui s'attache à la peau, comme de la farine mêlée avec un blanc d'œuf, on en applique la moitié ſur un des côtez de la

playe, & lors qu'elle tient à la peau, on tire la toile par son autre moitié pour l'appliquer sur l'autre côté, où s'attachant assez fortement, ces deux lévres de la playe se trouvent trés-unies ensemble; cette suture est fort facile à faire, mais elle ne convient qu'aux playes superficielles. L'autre espece de suture séche veut un peu plus de façon; on prend deux petits morceaux de cuir R,R, coupez en triangle sur un des côtez duquel il y a trois dentelures, dont chacune a un petit fil: on couvre ces morceaux de quelque chose qui les fasse tenir à la peau; l'on en pose l'un sur une des lévres de la playe, & l'autre sur l'autre côté. Les deux endroits où ils sont collez sont éloignez de l'extrémité des bords de la playe d'environ un doigt; ensuite tirant ces bouts de fil on fait approcher les lévres de la playe, & liant ces fils par un double nœud on tient ces lévres jointes, de sorte que la réünion s'en peut facilement accomplir; quelques-uns cousent ces dents les unes aux autres, ou bien ils y mettent des agraphes pour y passer un cordonnet; & d'autres ne se servent que de deux petits morceaux de cuir marquez S, S, couverts du même remede & garnis des mêmes fils ou rubans: mais cela ne change point l'espece & ne va qu'à la même fin. Cette suture est merveilleuse pour les playes du visage, parce qu'évitant la difformité causée par les points de l'aiguille, elle fait qu'aprés la guérison la cicatrice ne paroît que trés-peu.

Diverses pratique pour cette suture.

Je ne vous parle point des playes angulaires & figurées, parce qu'il s'en peut faire de tant de differentes manieres, qu'il est impossible de vous montrer icy comment il les faut coudre toutes; je vous diray seulement qu'en général on commence toûjours par des points de suture entrecoupée dans les angles quand il y en a, & dans le milieu de leurs lignes ou droites ou circulaires, quand elles sont

sans angles : on y fait autant de points que leur longueur le requiert, observant de ne les faire ni trop serrez, ni trop éloignez, mais à une distance raisonnable les uns des autres selon que la playe paroît exposée à se r'ouvrir, serrant d'ordinaire le premier & avec plus de force l'endroit qui fait plus de violence à se dilater, parce qu'en le contenant fermement rejoint, tous les autres restent comme d'eux-mêmes dans la situation où on les a mis.

Quand une playe est réünie il est question d'en ôter la suture, & pour le faire avec prudence & avec adresse, il faut que le Chirurgien sache deux choses, le tems de l'ôter, & le moyen de le faire. Il connoît le temt de l'ôter, quand il voit la playe parfaitement bien guérie ; car alors il n'y a plus à cicatriser que les petits points faits par l'aiguille, lesquels tenant toûjours ces trous ouvers les empêchent de se boucher ; le moyen de les ôter est different suivant la nature de la suture : autrement se leve une entrecoupée, autrement une entortillée, & autrement une suture séche. Si c'est une entrecoupée, il faut passer une petite sonde sous le fil, puis le couper avec la pointe des ciseaux sur la sonde proche du nœud, & ensuite en tirant par le nœud apuyer du doigt sur la playe, afin qu'elle ne puisse pas se r'ouvrir ; si c'est une entortillée, on défait le fil tourné autour des aiguilles, & on tire avec dexterité ces mêmes aiguilles, prenant bien garde de rien violenter, de crainte de renouveller la playe ; & si c'est une suture séche, il ne faut que de l'eau pour humecter ces morceaux de toile ou de cuir attachez sur la peau, qui étant mouillez s'en détachent facilement.

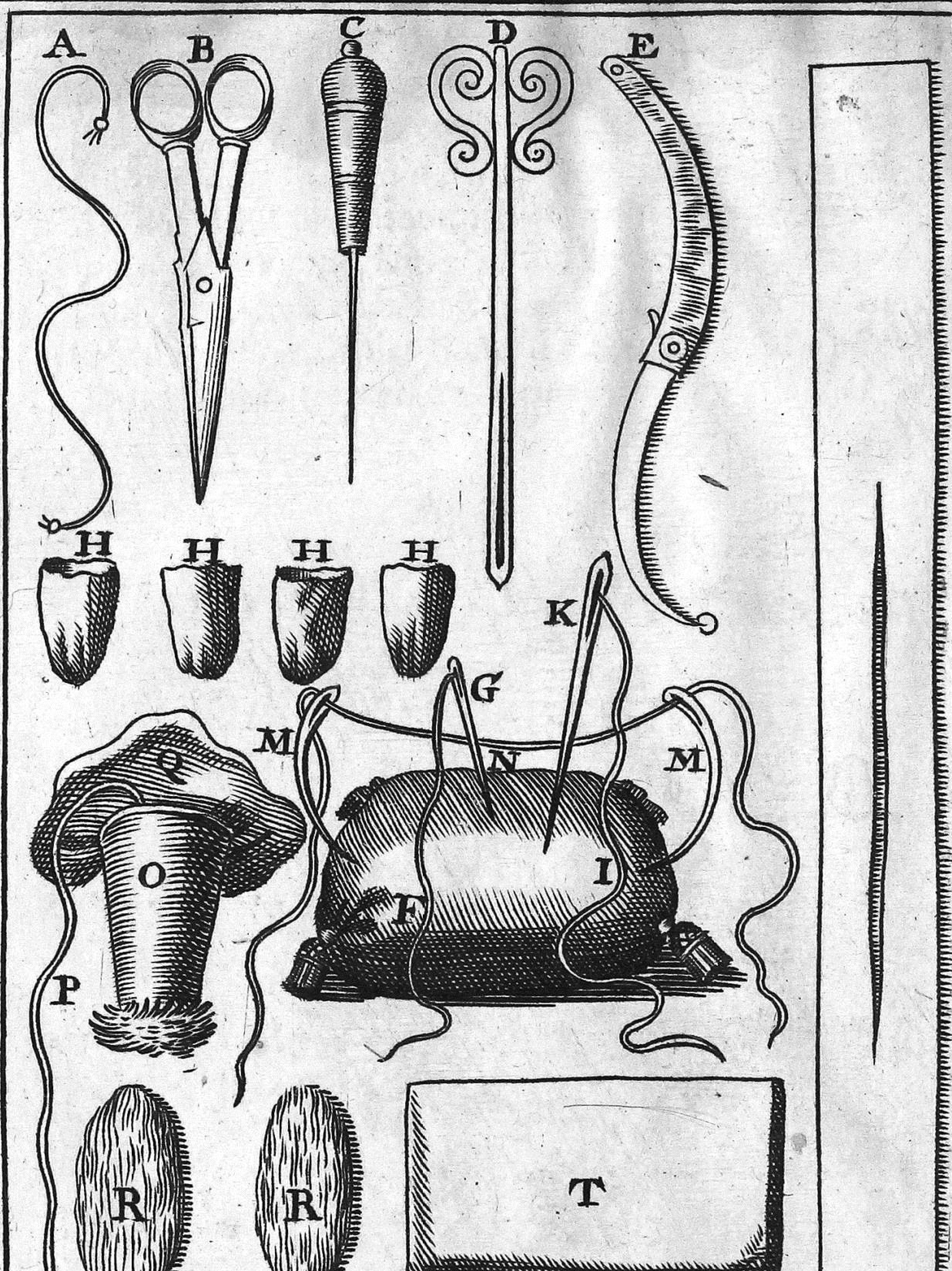
De quelle façon l'on débarrasse les sutures aprés la réünion de la playe.

Voilà, Messieurs, tout ce que j'avois à vous démontrer aujourd'huy sur le général des Opérations, & sur les sutures ; demain nous commencerons par les Opérations qui se pratiquent sur le ventre in-

ferieur pour ſuivre l'ordre des Démonſtrations Anatomiques, où nous avons examiné d'abord les parties contenues dans cette région, comme étant les plus ſujettes à ſe corrompre, & celles où ſe font les premieres préparations des ſucs qui doivent être diſtribuez enſuite à tout le reſte du corps; nous avons encore une autre raiſon de commencer par elles, en ce qu'elles ſont plus expoſées que les autres, à des maladies dont le Chirurgien doit principalement entreprendre la cure.

Fin du Général des Opérations.

FIG. IX. POUR LA GASTRORAPHIE. p. 73



OPERATIONS DE CHIRURGIE,

SECONDE DEMONSTRATION.

Les Opérations qui se pratiquent sur le ventre inferieur.

L'HOMMME n'est pas plûtôt né, Messieurs, qu'il doit un tribut à la Chirurgie ; il faut qu'il souffre d'abord une ses opérations, sans quoy il seroit en danger de perir peu de tems aprés sa naissance ; à peine voit-il le jour, qu'il implore le secours d'un Chirurgien qui lui fasse la ligature & l'incision du cordon ombilical. Le besoin que nous avons d'une telle opération en venant au monde, prouve la nécessité de l'Art qui nous enseigne à la pratiquer, puisque sans elle aussi-tôt que nous commencerions à respirer, nous serions obligez de rendre incontinent les derniers soupirs.

Qu'on ne nous dise pas que ce qui se pratique pour lors à l'ombilic n'est point du domaine de la Chirurgie, à cause que les Sages-femmes sont employées à cette opération ; car quoy-que par un motif de pudeur mal fondé les Chirurgiens ayent anciennement instruit des Matrones dans l'art d'accoucher, toutefois il est vray de dire que les accouchemens ne dépendent pas moins de la Chirurgie, que les maladies des yeux, des dents, de la pierre, les fractures & les luxations; lesquelles sont pourtant traitées par des personnes qu'on désigne sous les noms d'Oculistes, d'Arracheurs de dents, de Lithotomistes, de Renoueurs, puisque tous ces differens Opérateurs n'ont de succés dans la cure de ces infirmitez qu'entant qu'ils se conforment aux préceptes que leur préscrit nôtre Profession.

De la ligature du cordon ombilical.

La science Chirurgicale est d'une si grande étendue, qu'on a été obligé de la séparer en divers emplois, ausquels plusieurs gens suivant leur genie se sont uniquement attachez. En effet les partie de la Chirurgie sont en si grand nombre, qu'il est trés-difficile qu'un Chirurgien puisse exceller également en toutes ; mais il ne luy est pas permis de les ignorer, il ne doit point donner de bornes à ses lumieres, & c'est ce qui le distingue de ces sortes d'Opérateurs particuliers.

Les Chirurgiens qui ne font pas leur principal des accouchemens, ou qui même sont dans le dessein de ne s'en pas mêler du tout, doivent sçavoir comment il faut lier le cordon de l'ombilic ; parce que s'ils étoient appellez au moment qu'une femme viendroit d'accoucher, ou qu'ils se trouvassent seuls avec elle, ils verroient expirer l'enfant entre leurs bras, s'ils ignoroient les moyens de faire la ligature à ce cordon.

Il ne faut pas differer long-tems à faire cette li-

gature, par la raison que je vais vous en dire : vous avez pû apprendre dans mon Anatomie que le sang étoit porté de la mere à l'enfant le long du cordon par la véne ombilicale, & qu'il retournoit de l'enfant à la mere par les arteres du même nom, ce qui est manifeste par le battement qu'on sent à ces arteres tout le long de ce cordon, & qui répond au mouvement du cœur de l'enfant ; ainsi vous jugez bien que par le retardement de la ligature l'enfant pouroit perdre tout son sang, parce que les arteres le portant sans cesse vers le placenta d'où il se peut échaper par les mêmes embouchûres, par où il repassoit à la mere, & n'en revenant plus de nouveau par la véne ombilicale pour remplacer celui qui se vuideroit, il ne faudroit pas que cette issuë restât ouverte beaucoup de tems pour le faire mourir.

Cette opération qu'on nomme *embruotomie*, dérive de ἔμβρυον, qui signifie enfant, & de τέμνειν, qui veut dire couper, parce qu'elle consiste à faire la section du nombril d'un enfant qui ne vient que ne naître ; Cette opération, dis-je, quoi-que des plus simples de la Chirurgie demande néanmoins tout l'application de celui qui la fait, parce qu'elle est accompagnée de circonstances essentielles qui sont trés-délicates, puisqu'on a vû mourir plusieurs enfans, faute de l'avoir bien faite ; voici la maniere de s'en acquitter parfaitement.

On prend du fil qu'on ploye en cinq ou six doubles, & de la longueur d'environ un pied, on fait un nœud à chaque bout de ces fils pour les tenir ensemble, & empêcher qu'ils ne s'entremêlent en faisant la ligature ; de ce fil A, ainsi apprêté, on lie le cordon à deux travers de doigt prés du nombril de l'enfant, & on fait un double nœud d'abord ; puis retournant le fil de l'autre côté, on y fait encore un semblable nœud qu'on recom-

Fil A, propre à lier le cordon de l'ombilic.

mence une troisiéme fois pour plus grande sureté; ensuite on coupe avec de bons ciseaux B, ce cordon à un doigt au-de-là de ligature, en sorte qu'il ne reste du cordon au ventre de l'enfant, que la longueur de trois travers de doigt.

Ciseaux B.

Cette ligature doit être médiocrement serrée, car si elle l'étoit trop, elle pourroit couper le cordon, principalement quand on la fait avec du fil fin, c'est pourquoi on prend ordinairement de gros fil: il ne faut pas aussi qu'elle soit trop lâche, de crainte que le sang ne s'échape, ce qui causeroit la mort à l'enfant, avant qu'on se fût apperçû de cet écoulement, parce que l'enfant alors se trouve emmailloté, & cela n'est arrivé que trop souvent. On observe donc un milieu entre ces deux extrémitez, & on examine aprés la ligature faite & le cordon coupé, s'il ne sort point de sang, ce qui sera une preuve évidente que l'opération est bien exécutée.

On trempe dans de l'huile un morceau de linge large de trois doigts, ou bien on le couvre de beure frais pour en enveloper circulairement ce reste de cordon lié, puis le relevant en haut on le couche sur une petite compresse dont on aura garni le ventre de l'enfant; on en met une seconde sur le nombril, & on bande le tout avec un linge large de quatre travers de doigts qui fait le tour du corps de l'enfant.

Inconveniens à éviter.

Quelquefois ce cordon venant à se dessécher fait que la ligature n'est plus assez serrée, & qu'il en sort quelques goutes de sang par les differentes impulsions de celuy de ses arteres qui fait toûjours des efforts pour reprendre son ancienne route; en ce cas il faut resserrer la ligature, c'est pourquoi le Chirurgien ne doit pas la premiere fois couper les fils proche des nœuds, au contraire il les laissera un peu longs pour en faire encore quelques

tours, quand la néceſſité le requierera.

Lorſque le Chirurgien aura fait ce que nous venons de marquer il abandonnera le reſte à la nature qui aura le ſoin de ſéparer ce cordon, ce qu'elle acheve en ſept ou huit jours; & on doit toûjours le laiſſer tomber de lui-même, ſans le tirer par trop d'impatience, de crainte qu'en l'arrachant trop-tôt & avant que les arteres ſoient entierement réünies & fermées, il n'y arrivât une perte de ſang.

Il n'y a ſur cette opération que trop d'erreurs vulgaires auſquelles le Chirurgien ne doit point faire attention. Quelques femmes prétendent qu'avant que de faire la ligature de l'ombilic, il faut repouſſer dans le ventre de l'enfant tout le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux de ce cordon; cette pratique ſeroit pernicieuſe, & on ſe donnera bien de garde de la ſuivre, vû que ce ſang refroidi par l'air du dehors, étant ordinairement grumelé, ſeroit capable de faire des obſtructions & de ſe corrompre dans le corps. Il y en a d'autres qui aſſurent qu'une femme aura encore autant d'enfans qu'il ſe rençontre de nœuds le long de ce cordon; & elles ajoutent que de ces nœuds ceux qui ſont rouges marquent les garçons, & les blancs les filles: mais comme ces nœuds ne ſont faits que par la dilatation des vaiſſeaux qui ſont plus pleins de ſang en un endroit qu'en un autre, c'eſt un abus de croire qu'ils marquent le nombre des enfans qu'une femme aura, puiſqu'on en voit autant au cordon du dernier enfant d'une femme qui accouchera à quarante-cinq ans, qu'au cordon du premier enfant d'une autre qui ſera accouchée à dixhuit ou vingt ans. D'autres encore veulent qu'on faſſe la ligature tout proche du ventre de l'enfant quand c'eſt une fille, & plus loin quand c'eſt un garçon, parce qu'elles s'imaginent que les parties de la génération ont du raport avec ce cordon, & qu'elles ſeront dans la ſuite proportionnées à la meſure

Erreur pernicieuſe.

qu'on lui donne alors : Mais vous ne devez avoir aucun égard à ces préventions qui ne peuvent passer que pour contes de bonnes-femmes.

GASTRORAPHIE.

QUoy-que la Gastroraphie soit une des plus considérables Opérations, ce n'est cependant qu'une suture qui se fait aux playes du ventre ; ce nom est composé de deux dictions Grecques, sçavoir de γαστὴρ qui signifie ventre, & de ῥαφὴ qui veut dire couture ; & comme cette couture ne se pratique pas seulement à l'abdomen, mais encore à l'estomac & aux intestins, il est à propos que le Chirurgien soit instruit des playes qui arrivent à ces parties.

Etimologie de ce mot.

Les playes du ventre sont de deux sortes ; car ou elles sont penétrantes, ou bien elles ne blessent que les parties contenantes sans entrer dans la capacité; & alors elles ne demandent pour être guéries que le traitement qu'on fait aux playes simples de toutes les autres parties du corps.

Des playes penétrantes, les unes sont sans lésion des parties contenues, les autres avec lésion ; celles qui ne blessent point les parties internes, seront encore pansées comme les playes simples, tâchant d'en procurer au plûtôt la réunion : mais pour celles où les parties contenuës ont reçû quelque atteinte, il faut que le Chirurgien examine soigneusement quelles de ces parties peuvent être offensées ; car de telles playes ont toutes des signes particuliers qui nous indiquent le viscere blessé, & l'endroit où le coup a porté.

De toutes ces playes, les unes sont avec issuë de quelque partie sans lésion ; les autres sont avec issuë & lésion tout ensemble : & tant aux unes qu'aux autres, ou c'est l'épiploon qui sort, ou c'est l'intestin, ou tous les deux de compagnie : Enfin à ces sortes de blessures où les parties sont récem-

ment sorties les intestins ne sont pas encore enflez; ni l'épiploon alteré; au contraire si ces organes ont été long-tems exposés à lair, pour lors les intestins étant boursouflez, ont besoin de remedes carminatifs & discussifs pour les desenfler; & la partie de l'épiploon qui sera poussée au dehors, étant alterée, il y faudra faire la ligature, pour la retrancher de la maniere que je vous montreray dans un instant.

Il faut examiner l'instrument qui a fait la playe.

Le bas ventre peut recevoir une blessure de tout ce qui est capable d'en faire dans toute autre partie du corps, mais en quelqu'endroit qu'il arrive playe, il est toûjours de la prudence de se faire représenter l'instrument avec quoy le malade a été offensé, & de l'examiner comme l'on fit lorsque le Roy Henry III. fut blessé: on trouva que le couteau dont le traître l'avoit frappé étoit long d'un pied & ensanglanté plus de quatre doigts, ce qui fit juger que les intestins étoient percez, eû égard à la situation de la playe, en quoy on se confirma par les accidens qui survinrent, & par la mort qui s'en ensuivit dix-huit heures aprés le coup reçû.

Comment on connoîtra qu'une playe penétre.

On connoît quand une playe est penétrante, ou par la sonde ou par ce qui en sort, comme l'épiploon & l'intestin: & parce que les playes qui penétrent peuvent blesser toutes les parties contenues dans le bas ventre, c'est au Chirurgien à distinguer par les signes qui paroissent quelles sont celles qui sont offensées. Voici à peu prés tous les signes generaux sur lesquels on ne se peut guéres tromper.

Par la situation.

La situation de la blessure donne au Chirurgien la premiere notion de la partie qui peut être endommagée, puisque sçachant par l'Anatomie quelles sont celles qui sont placées dans chaque région du ventre, il est vrai-semblable de croire que si le coup

a été reçû dans l'ypocondre droit, par exemple, c'eſt le foye qui ſera bleſſé ; & ſi la playe eſt gauche, ce ſera la rate ; & ainſi des autres.

Par les excretions.

Les excretions ſont des marques certaines de la nature de la partie bleſſée ; par exemple, ſi c'eſt le foye, il ſortira de la playe une grande quantité de ſang aſſez vermeil ; ſi c'eſt la ratte, il n'en ſortira pas tant, mais il ſera plus noir & plus épais, parce qu'il eſt moins attenué & qu'il ſéjourne davantage dans ce dernier viſcere ; ſi c'eſt l'eſtomac, il s'en écoulera des alimens ; ſi ce ſont les inteſtins grêles, il ſe fera perte d'une ſubſtance blanchâtre & chileuſe ; des gros boyaux percez on verra évacuer les matieres fécales ; comme l'urine de la veſſie qui aura été ouverte.

Accidens propres aux parties bleſſées.

Les playes des parties du ventre ont encore chacunes leurs accidens propres qui nous les font diſtinguer les unes des autres ; on appelle accidens propres, ceux qui ſont particuliers à chaque organe. Le foye bleſſé fait ſentir une douleur poignante qui s'étend juſqu'au cartilage xiphoïde ; les reins, les ureteres & la veſſies ne ſont point attaquez enſemble ou ſéparément qu'il n'y ait difficulté d'uriner, ou que les malades ne rendent une urine teinte de ſang, & quelquefois du ſang tout pur, l'eſtomac percé cauſe le hoquet, le vomiſſement, des contorſions au ventre, des ſueurs avec refroidiſſement des extrémitez : & les playes des inteſtins, principalement des grêles ſont accompagnées de fréquentes foibleſſes, de douleurs extrêmes, de ſuffocations, de nauſées, de fiévre continue, de ſoif inſupportable, & de grandes inquiétudes ; ce furent auſſi tous ces ſymptômes que Guillemeau nous raporte être ſurvenus à la bleſſure d'Henry III. Roy de France & de Pologne.

Quoy-qu'une playe du ventre ne ſoit pas des plus grandes, il arrive toutefois trés-ſouvent que

l'inteſtin

l'intestin en sort ; un Chirurgien habile connoît à la seule vûë s'il est blessé ou non, quand même ce seroit dans un autre endroit que dans la portion qui est sortie. Lorsque l'intestin est flétri & affaissé, c'est une marque qu'il y a eû ouverture par où les ventositez se sont échapées ; mais lorsqu'il est tendu & boursouflé, c'est un signe évident qu'il n'a point reçû de playe.

Signe certain d'un intestin percé.

Il ne faut pas s'étonner si l'intestin sort souvent seul sans être accompagné de l'épiploon, la raison en est aisée à concevoir ; c'est que l'épiploon pour l'ordinaire ne descend point plus bas que le nombril, ce qui fait qu'aux playes qui sont au dessous de l'ombilic, cette toile graisseuse ne paroît point au dehors, si ce n'est à des personnes dans qui il occupe une plus grande étenduë, tombant à quelques-uns jusques dans le scrotum.

Pourquoy l'épiploon ne sort pas toûjours avec l'intestin.

Nous ne parlerons ici que de la cure des playes des intestins & de l'épiploon, parce qu'il n'y a que celles-là qui ayent besoin de l'opération que je vais vous enseigner. Mais avant qu'un Chirurgien l'entreprenne, il doit en faire un prognostic douteux, car il en meurt beaucoup plus qu'il n'en réchape : il faut aussi qu'il sçache que les intestins grêles sont plus difficilement guéris que les gros, tant à cause de la ténuité & de la délicatesse de leur substance qui est moins charnuë & par conséquent moins propre à se cicatriser, qu'à cause que ce qui passe chez eux étant plus liquide, s'échape plus aisément par la playe.

Le prognostic de ces playes est douteux.

Venons à présent aux moyens de remettre l'intestin lorsqu'il est sorti, & qu'il n'est point blessé ; nous travaillerons ensuite sur celui qui est percé, & qui a besoin d'une suture pour être guéri.

Un Chirurgien qui voit un intestin dehors, & qui comme je vous ay déja dit, connoît à son boursouflement extraordinaire qu'il n'est point ouvert,

Comment on replace l'intestin sorti.

doit le faire rentrer dans le ventre au plûtôt, aprés avoir reconnu qu'il ne fait que de sortir; car alors il sera plus aisé de le remettre promptement, sur tout quand la playe de l'abdomen est assez grande, & il s'y prendra de la maniere qui suit. On situe le malade de sorte que la playe soit au plus haut lieu; si elle est au dessus du nombril, il se tiendra debout ou assis; si elle est au dessous, on le couchera, & on luy mettra les fesses & les cuisses beaucoup plus hautes que le reste du corps; quand elle se trouve dans la partie lombaire droite; on le couchera sur la gauche, & au contraire si la playe est à la gauche, on le mettra sur la droite, afin que dans de telles postures le reste des parties internes ne pousse pas vers la playe: puis avec les deux doigts indices, & non pas avec des bougies, comme vouloient quelques Anciens, il faut repousser peu à peu l'intestin dans le ventre, observant de ne point retirer le doigt qui est au dedans, que celuy qui est au dehors ne soit entré, de peur que si la partie de l'intestin qu'on a fait rentrer n'étoit toûjours retenue par un doigt, elle ne ressortît à l'instant. Il faut commencer à faire rentrer le boyau par le bout qu'il est sorti le dernier, & finir par celuy qui a paru le premier, afin que chacun puisse être remis dans sa place ordinaire. Si le malade pouvoit continuer de pousser & de rendre son haleine pendant qu'on luy repousse les intestins en dedans, ils rentreroient plus commodément, parce que durant l'expiration le diaphragme se retirant en en haut, la capacité du bas ventre en seroit plus grande. Il faut faire tenir en même tems avec les deux mains par un serviteur les deux lévres de la playe pour empêcher que l'intestin ne resorte; & enfin agiter & secouer le malade, afin que les parties reprennent leur lieu naturel.

Remarque de pratique.

Le malade facilite l'opération en poussant son haleine.

Mais s'il y avoit long-tems que l'intestin fût sor-

ti, & s'il étoit tellement grossi & enflé qu'il fût impossible de le renfoncer en cet état dans l'abdomen, il faudroit procurer ce remplacement en faisant de deux choses l'une, sçavoir de dissiper les ventositez, ou d'accroître la playe.

Pour dissiper les ventositez, dont la cause est toûjours l'impression de l'air extérieur, qui refroidisant l'intestin, fait obstruction dans ses vaisseaux & excite dans ses fibres charnues & tendineuses des convulsions qui le boursouflent, on fomentera cet organe avec de l'eau & du vin tiédes, lorsqu'on n'aura pas la commodité ni le tems d'y faire des fomentations avec du gros vin dans lequel on auroit mis bouillir l'anis, le fenouil, la camomille, & le mélilot, y ajoutant un peu de sel commun; si par malheur on étoit en plaine campagne où on n'eût rien pour rechauffer & ramollir l'intestin, il faudroit faire pisser le blessé, & de son urine toute chaude fomenter cette partie pour en dissiper les vents. Quelques Auteurs ordonnent de mettre dessus des animaux, comme de petits chiens coupez vifs; & Paré nous propose de faire à l'intestin plusieurs ponctions avec cette aiguille C: il asure en avoir vû de bons effets, mais il faut que l'aiguille soit ronde, afin qu'elle ne fasse qu'écarter les fibres de ce canal sans les couper, comme feroit une aiguille qui feroit tranchante, plate ou triangulaire.

Cause du boursouflement de l'intestin.

Premier moyen d'y remedier.

Aiguille C.

Si ce premier moyen tenté pat toutes ces voyes ne réüssisoit pas asez pour faire rentrer le boyau, il en faudroit venir au second qui seroit d'agrandir la playe; & pour faire avec méthode, on doit examiner quatre choses, qui sont, 1°. le lieu qu'il faut amplifier; 2°. la grandeur de louverture qu'il y faut faire; 3°. les instrumens qu'on y employera; & 4°. comment on s'y prendra pour faire cette augmentation.

Second moyen.

Quatre considérations à faire ici. La premiere.

Pour le premier point il faut avoir égard à deux choses, la premiere que les inteſtins ne puiſſent pas ſortir librement par l'endroit qu'on dilatera, & la ſeconde que la playe ſe puiſſe reprendre & agglutiner facilement, ſans qu'il y ſurvienne d'accidens qui embarraſſent, & qu'on évitera en s'éloignant autant qu'il eſt poſſible de la ligne blanche qui n'eſt formée que de parties tendineuſes & nerveuſes.

La ſeconde.

Quant au ſecond point qui concerne l'étendue de l'ouverture, il faut la proportionner au volume de la portion d'inteſtin ſortie qu'on a deſſein de faire rentrer, obſervant de n'agrandir la playe que préciſément autant qu'il en faut pour luy donner paſſage, & l'aider à ſe remettre en ſa place.

La troiſiéme

Le troiſiéme conſiſte au choix qu'on doit faire des inſtrumens qui ſont de deux ſortes, ſçavoir une ſonde D, & un biſtoury E. La ſonde doit être cannelée, longue, forte & d'argent pour la propreté. Le biſtoury dont on ſe ſervira ſera courbe, tranchant d'un côté & aplati de l'autre, ayant ſur tout un bouton à ſa pointe, de crainte de picquer l'inteſtin.

La quatriéme.

Enfin le quatriéme article eſt ſur le *modus faciendi*; pour s'en acquitter on rangera doucement l'inteſtin à l'endroit de la playe oppoſé à celuy où on veut la dilater, & la fendre davantage; on le couvrira d'une compreſſe trempée dans du vin chaud, & on le fera tenir ſujet par un ſerviteur; puis il faudra prendre la ſonde cannelée, l'introduire avec adreſſe dans la playe, la tourner enſuite de côté & d'autre, prenant garde de ne pas engager l'inteſtin entre le péritoine & la ſonde; on tient enſuite cette ſonde de la main gauche, pour ſoulever en dehors par ſon moyen l'endroit qui doit être inciſé; puis avec la main droite on tire un peu de l'inteſtin pour

être assûré qu'il n'est point engagé, aprés quoi prenant le bistoury de cette derniere main on en coule la pointe dans la cannelure de la sonde, & on coupe à une ou plusieurs fois également du péritoine, des muscles & la peau; & on observera que ce soit avec le corps du bistory, je veux dire ce qui s'étend du tranchant de cet instrument depuis le manche jusqu'à quelque distance de la pointe qui ne doit point trancher du tout, parce qu'il faut qu'elle demeure toûjours dans la cannelure de la sonde, pendant qu'on tetire le bistoury en dehors en poussant le tranchant contre ce qu'il y a à couper.

La dilatation de la playe étant suffisante, on doit remettre l'intestin de la maniere que je vous ay montrée cy-devant. Voilà pource qui regarde l'intestin quand il n'est point blessé; examinons maintenant ce qu'il faut faire lorsqu'il y a playe.

Pratique pour les ouvertures d'intestins faites par playes.

Quand on est sûr par les signes que je vous ay marquez, que l'intestin est percé, si la playe n'est pas dans la portion qu'on voit dehors, il faut en tirer encore davantage, afin de tâcher de sçavoir où elle est; quand on l'a découverte, on considere si elle est petite ou grande, s'il n'y en a qu'une, ou s'il y en a plusieurs. Lorsqu'elle est trés-petite, comme seroit une playe faite par un poinçon ou par un ganif, il n'est pas nécessaire de la coudre, la nature peut la guérir étant secondée d'une diéte trés-exacte: mais si elle étoit grande, ayant été faite par un coup de couteau ou d'épée, ou qu'il y en eût deux ou trois, comme il arrive quelquefois, il y faudroit faire la suture du Pelletier.

De la suture du Pelletier ou couture à surjet.

On appelle ainsi cette suture, parce que les Pelletiers ont accoutumé de coudre de cette maniere les coupures qu'il trouvent aux peaux faites par les bouchers en les écorchant: on luy a donné aussi le nom de couture à surjet, à cause que les points

se surjettent l'un aprés l'autre sur les lévres de la playe. On prend ordinairement de la soye F, plate & crue ; il faut qu'elle soit plate telle qu'est celle que les femmes employent dans leurs tapisseries, afin que chaque point étant plus large, ils bouchent mieux l'ouverture de la playe ; elle doit être crue, c'est-à-dire non teinte, à cause des differentes drogues qui entrent dans les teintures & qui pourroient envenimer la playe en s'y détrempant ; & on se sert d'un aiguille G, droite & ronde pour les raisons que je vous ay déja dites.

Doigtiers de linge H, H, H, H.

On fait quatre petits doigtiers de linge H, H, H, H, dont deux servent à mettre deux doigts d'un serviteur, sçavoir le pouce & l'indice de l'une de ses mains, & les deux autres pour les deux semblables doigts de la main gauche du Chirurgien : on se sert de ces doigtiers, afin que l'intestin retenu avec ces quatre doigts ne s'échape pas comme il feroit si les doigts étoient à nud. L'Operateur prend de sa main droite l'aiguille où la soye est passée, il en traverse les deux lévres de la playe à un endroit supérieur, & il fait un peu au-dessus un second point de la même maniere, n'oubliant pas d'engager le bout de la soye sous ce second point, plûtôt que de nouer cette soye : il continue tout autant de points que la longueur de la playe en demande, & il laisse une distance entre chaque point d'environ l'épaisseur d'un écu, finissant par un point qu'il fait au-de-là du bout de la playe, comme il a commencé par un point plus loin que le commencement de cette même playe, afin qu'elle soit cousue si exactement qu'il n'y ait aucune petite embouchure par où il puisse rien sortir ; & enfin il engage sous le dernier point ce qui reste de la soye, pour n'être pas obligé de faire de nœud.

Des points qu'il faut faire.

On recommande de laisser sortir par la playe du ventre, aprés avoir remis l'intestin en sa place,

un bout de la ſoye long d'un pied, pour avoir moyen de la retirer, lorſque la cicatrice étant faite à la playe duboyau elle en ſera en même tems ſéparée; c'eſt un fait de pratique qu'il ne faut pas obmettre; & on a coutume, la ſuture étant finie, de couper la ſoye proche l'aiguille, & de laiſser ainſi le bout à la fin de la ſuture.

Précaution pour retirer la ſoye.

Mais je prétends qu'il eſt beaucoup mieux de le laiſser au commencement, & voicy comme je m'y prens : dés mon premier point, au lieu de paſser toute la longueur de la ſoye, j'en laiſse pendre un bout long d'un pied ou environ, & je n'en paſse qu'autant que je juge qu'il en faut pour coudre la playe; j'arrête les deux bouts en les engageant ſous les points les plus proches, comme je vous ay dit; & je trouve que d'en uſer de cette façon, on en tire deux avantages, l'un que la couture s'en achevant plûtôt, le boyau eſt moins de tems exposé aux injures de l'air, & plus promptement rétabli dans ſon lieu; & l'autre, qu'on épargne au malade la douleur que luy feroit cette longueur d'un pied de la ſoye, qui paſseroit autant de fois par ſa playe, qu'on luy feroit de points pour la coudre.

Méthode particuliere préferable aux autres.

Les Auteurs ordonnent de mettre ſur la ſuture un peu de poudre de maſtic, afin qu'elle ſe recolle plus vîte; mais comme je la crois inutile, & que même quand elle y ſeroit nécesſaire, elle n'y demeureroit pas long-tems, je conſeille de replacer les boyaux au plûtôt, parce que la chaleur naturelle du ventre leur fera plus de bien, que tous les remédes qu'on pouroit appliquer.

Inutilité du maſtic.

Auſſi-tôt que l'inteſtin eſt placé, on ſonge à remettre l'épiploon quand il eſt ſorti, mais auparavant on regarde s'il eſt alteré ou corrompu; ce qui arrive toûjours pour peu qu'il ayt reſté au dehors. Il faut donc le lier & en ſéparer la

Rétabliſſement de l'épiploon.

portion alterée, avant que de le remettre : & pour le faire avec méthode on prend du gros fil ciré ou du petit cordonnet, I, au bout duquel il y a une aiguille K, droite & enfilée. On tire du corps un peu plus d'épiploon qu'il n'en est sorti, afin de ne pas faire la ligature sur ce qui est alteré : on lie ensuite cette membrane en faisant deux ou trois tours du cordonnet autour de la partie saine, la serrant médiocrement, de crainte qu'en la serrant trop on ne la coupât, ou qu'en la serrant trop peu les vaisseaux qui y sont en grande quantité, ne versassent du sang dans la capacité du ventre. On passe l'aiguille à travers la propre substance de cet organe, afin que la ligature ne s'échappe pas ; puis on le coupe à un demi doigt de la ligature, laissant passer au dehors un bout du cordonnet, aussi long que celuy de la soye, pour le retirer quand l'escarre est tombée. En suite on remet l'épiploon dans le ventre ; & afin qu'il puisse s'étendre sur les boyaux, qui est sa place naturelle, on remuë ou on secoue un peu le malade.

Maniere de lier l'épiploon.

Voilà la maniere d'en user à l'égard de l'épiploon enseignée par nos prédécesseurs, & suivie jusqu'à présent par les plus grands Praticiens : mais M. Maréchal nous assure qu'il a remis plusieurs fois l'épiploon sorti en partie, sans y faire ni de ligature ni d'extirpation, & qu'il n'en est point arrivé d'accidens. Sa grande pratique tant à l'Hôpital de la Charité de Paris, que dans la ville, & sa haute réputation qui l'a élevé au premier degré de la Chirurgie, ne nous permettent pas de douter que ce qu'il avance ne soit vray ; c'est pourquoi le jeune Chirurgien ne peut pas manquer en l'imitant.

Pratique de M. Maréchal premier Chirurgien.

Aprés avoir mis ordre à l'intestin & à l'épiploon, un serviteur tiendra de ses deux mains les deux lévres de la playe de l'abdomen approchées l'une de l'autre, afin que ces organes ne ressortent point,

pendant que le Chirurgien ſe diſpoſera à faire la ſuture du ventre,

Les Auteurs nous propoſent pluſieurs manieres de la faire; Guidon veut qu'on couſe d'un côté de la playe le péritoine avec les muſcles, & que de l'autre on faſſe en ſorte que les muſcles touchent au péritoine, parce qu'il prétend que le péritoine ſe rejoint mieux avec les muſcles qu'avec lui-même: Albucraſis y employe la ſuture entortillée; Lanfranc aprouve celle à laquelle de deux en deux points on fait un nœud; Celſe ordonne qu'on prenne deux aiguilles courbes enfilées du même fil, qu'on les paſſe dedans en dehors de la playe, & qu'enſuite les changeant de main, on faſſe autant de points que la playe le requiert. Il en a d'autres qui conſeillent la ſuture enchevillée ou emplumée; mais je me ſers avec Galien de l'entrecoupée qui eſt la moins embaraſſante & la plus ſûre de toutes. Voici comment il la faut faire.

Ce qu'il faut faire aprés que ces parties ſont rentrées.

On aura deux groſſe aiguilles courbes M, M, enfilées du même cordonnet N, qui vaut mieux que du fil parce qu'étant plus gros il ne coupe pas les lévres de la playe. On met un doigt indice dans cette playe afin de tenir le péritoine, les muſcles & la peau enſemble; puis de l'autre main on introduit une des aiguilles dans le ventre, en conduiſant ſa pointe ſur le doigt indice, pour éviter de piquer l'épiploon ou les inteſtins: On perce de dedans en dehors un des bords de la playe aſſez avant, afin que la ſuture tienne mieux, & réſiſte au mouvement continuel du bas ventre; & ayant tiré cette aiguille en dehors, on prend l'autre dont on perce l'autre bord de la playe de la même maniere, & avec la même précaution qu'au premier point, en obſervant que ſi on a pris la premiere aiguille avec la main droite, pour paſſer le fil de droit à gauche, on doit paſſer la ſeconde de gauche à droit avec la main gauche. Si la

Le manuel de l'Opération.

Obſervation d'uſage.

playe est assez grande pour y faire deux, trois ou quatre points, on r'enfile autant de fois les deux aiguilles d'un autre cordonnet, qu'on passe de même que le premier; on fait ensuite autant de nœuds qu'il y a de cordonnets, on fait ces nœuds doubles sur la lévre superieure en passant deux fois le cordonnet par la même anse, ce qu'on appelle le nœud du Chirurgien parce qu'il tient mieux que les autres.

Comment on finit l'opération.

Quand on sera obligé de faire plusieurs points, on les commencera par la partie inferieure de la playe; & ils doivent être plus proches les uns des autres au ventre qu'aux autres parties, à cause de son mouvement; mais avant que de nouer les cordonnets, il faut placer une grosse tente de linge O, à la partie la plus basse de la playe, & attacher à la tête de cette tente un fil P, quoi-qu'elle ait une tête Q, faite de même linge, de crainte qu'elle n'entre dans l'abdomen. Elle y est trés nécessaire, tant parce qu'elle donne au sang extravasé, au pus, & aux autres matieres étrangeres moyen de sortir, qu'à cause qu'elle entretient une ouverture jusqu'à ce que l'intestin & l'épiploon étant guéris, on en puisse retirer les fils: elle doit être courte, afin de ne point pénétrer plus avant que le péritoine, & il faut que sa pointe soit éfilée, pour qu'elle ne blesse ni l'épiploon ni les intestins lorsqu'ils viennent à la fraper.

Pansement de la playe aprés l'opération.

On couvre la playe, la tente, & les nœuds de la suture avec des plumaceaux plats R, R, couverts d'un digestif ou de quelque baume: on met en suite un grand emplâtre astringent S, puis une Compresse T, trempée dans du vin chaud, & par-dessus, le bandage circulaire fait avec la serviette V, attaché au scapulaire X. Il est à propos de faire une embrocation sur toute la région du ventre avec l'huile rosat & l'eau de vie; & si

les premiers jours on fait des fomentations émolientes, & résolutives, on empêchera la tension & l'inflammation, accidens qui accompagnent trés-fréquemment ces sortes de playes.

Suture peu praticable au ventricule.

Quelques-Auteurs veulent qu'on fasse à l'estomac une suture pareille à celle qui se pratique aux intestins ; ils prétendent qu'étant & plus épais & plus charnu que les intestins, il peut se reprendre plus aisément ; mais la prodigieuse quantité de nefs dont il est muni, & les furieux symptômes, que cause un estomac blessé, me feroient plûtôt craindre la mort qu'esperer une bonne issuë de cette méthode d'autant plus que je vois beaucoup de difficulté, pour ne pas dire d'impossibilité à coudre l'estomac à cause de sa situation, & de ses mouvemens ordinaires de contraction, & de dilatation : néanmoins comme il faut plûtôt essayer un remede douteux que d'abandonner le malade à un désastre certain, je crois que le Chirurgien doit faire tous ses efforts pour coudre cet organe, sur tout si la playe est dans un endroit où l'on puisse tenter la suture.

De tous les intestins les seuls Jejunum & Ileon peuvent être soumis aux sutures.

On trouve des Chirurgiens qui permettent de faire la suture aux intestins blessez quand ce sont les gros, & qui la défendent quand ce sont les grêles ; mais je voudrois qu'ils nous montrassent le moyen de coudre les gros boyaux, qu'on sçait être tellement attachez dans leur place, qu'ils ne sortent jamais par aucune playe : si ces Praticiens ne peuvent donc pas se dispenser d'admettre la suture des intestins, il faut qu'ils consentent qu'on la fasse plûtôt aux grêles & sur tout au *Jejunum* & à l'*Ileon*, puisqu'il n'y a que ces deux boyaux qui peuvent sortir hors du ventre.

La seule diéte ne sufira pas aux grandes playes.

Il est d'autres gens qui ne veulent coudre ni les intestins grêles ni les gros ; disant qu'une grande diéte est une voye plus assurée que la suture. Je

conviens qu'aprés avoir fait la suture, un régime de vie fort sobre est encore nécessaire ; mais si la playe est tant soit peu grande, le mouvement peristaltique & perpetuel des intestins récarteroit à tout moment les lévres de la playe si elles n'étoient arrêtées ensemble par uue suture ; ainsi la réünion ne s'en pouroit pas accomplir par la diéte seule. Il est pourtant vray que quand la playe est à un des gros intestins, il faut s'en tenir à ce seul moyen par l'impossibilité qu'il y a de leur appliquer une suture ; & j'ay guéri plusieurs personnes à qui les gros intestins étant percés les matieres fécales sortoient par la playe, en ne leur faisant prendre les premiers jours que deux cuillerées de consommé & un jaune d'œuf.

Cure extraordinaire.

Ce qui est arrivé à un Soldat des Invalides est un fait trop singulier pour tenir lieu d'exemple dans la pratique, puisque c'est la Nature seule qui l'a guéri, & que l'industrie du Chirurgien n'y a eû aucune part ; elle s'est fait elle-même un égoût par la playe du ventre, l'intestin blessé s'y étant attaché : il vuide tous les jours par cette ouverture les excrémens qui sortent involontairement, ce qui l'oblige d'avoir continuellement à cet endroit une boëte de fer blanc pour les recevoir ; il ne rend plus rien par l'anus, & ce qui sort par la playe n'à point de méchante odeur, parce que le pur chile n'en est pas encore tout à fait séparé, & que les souphres grossiers n'y ont pas eû le tems de se déveloper par la fermentation qui survient aux excrémens qui séjournent.

De l'usage des lavemens.

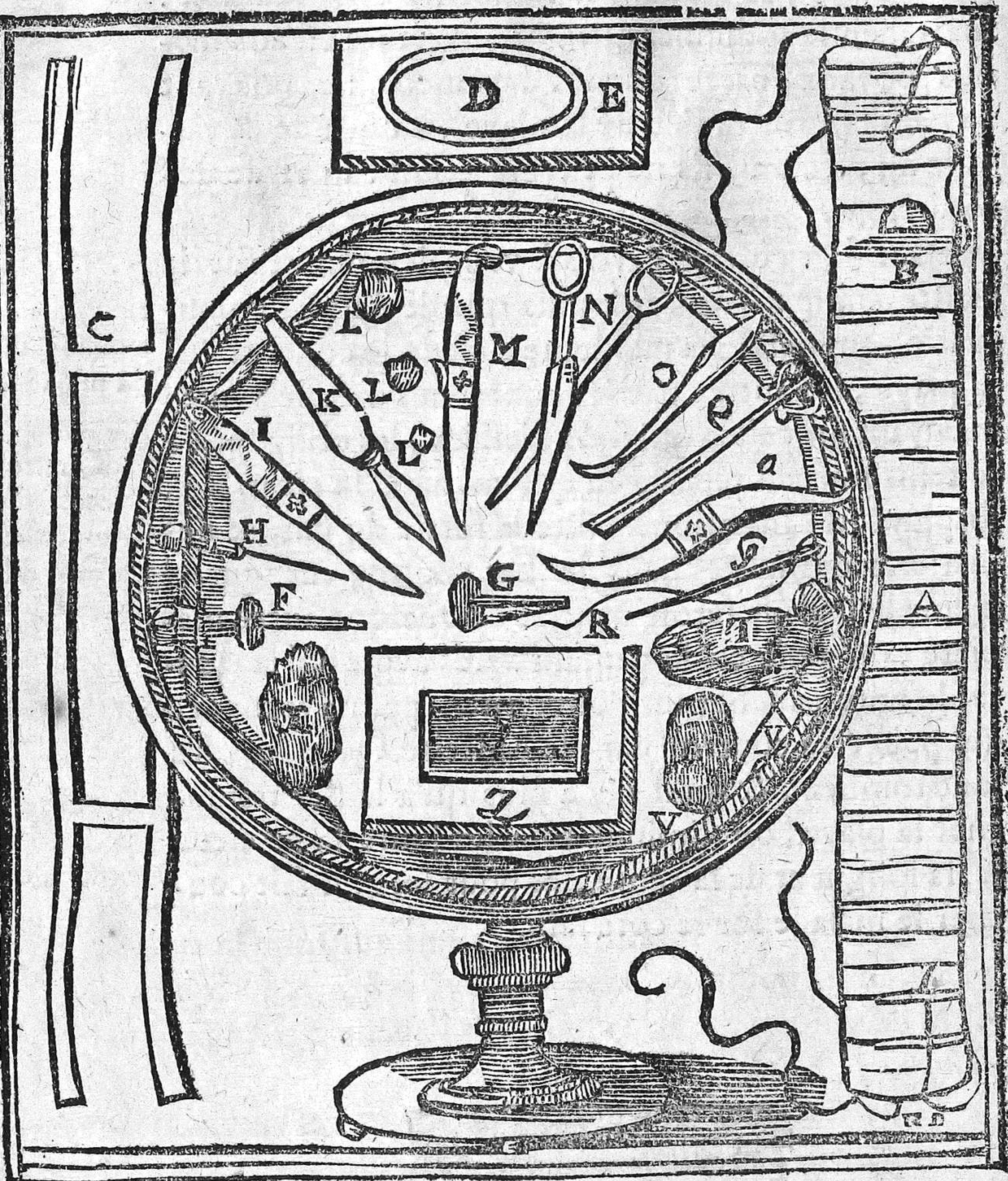
Les Anciens défendent les lavemens aux playes des intestins, & il y a des Modernes qui les aprouvent ; ces derniers disent que ces remédes rafraîchissent & servent de bain-marie pour calmer le mouvement du sang & arrêter le progrés des symptômes. Ces deux sentimens sont aisez à concilier, puisqu'ils sont l'un & l'autre fondez en raison ; il

ne faut point donner de lavement quand ce ſont les gros boyaux qui ſont bleſſez, parce qu'il ſortiroit par la playe, & qu'ainſi il empêcheroit la réünion : mais il en faut donner quand l'ouverture eſt aux menus boyaux, parce que les lavemens ne pouvant pas aller juſqu'au lieu de la playe, à cauſe de la valvule du cœcum, ils ne peuvent point cauſer de déſordre.

De la ſituation la plus avantageuſe du malade.

Pour finir ce que j'avois à vous démontrer ſur la Gaſtroraphie, il ne s'agit plus que de donner une ſituation au bleſſé : la meilleure c'eſt de le coucher ſur ſa playe, les autres parties contenues dans le ventre appuyant ſur celles qui ſont bleſſées, les obligent de ſe tenir plus en repos, ce qui en hâte la cicatrice ; de plus cette ſituation facilite la ſortie du pus, & des matieres épanchées dans le bas ventre ; car quand même le malade ſeroit couché de quelque autre maniere, on doit en le panſant aprés avoir ôté la tente, le faire pancher ſur l'ouverture, pour évacuer ce qui peut être contenu dans la capacité. Quand les fils ſont tombez, & qu'il n'y a plus qu'à laiſſer reboucher la playe, on diminue tous les jours la groſſeur & la longueur de la tente, & pour lors on fait coucher le malade ſur le côté ſain.

X Fig. DE L'EXOMPHALE.



Etimologie d'exomphale.

L'*Exomphale* comprend toute les tumeurs qui arrivent au nombril : ce mot est dérivé de *ex* ou *extra* qui signifie dehors, & d'*omphalos* qui veut dire ombilic, d'autant que cette maladie est une élevation de l'ombilic qui se pousse en dehors plus qu'il ne doit.

L'exomphale qui convient à toute élevation de

l'ombilic se réduit sous deux genres differens dont l'un est des tumeurs qui se forment de parties, & l'autre résulte d'un amas d'humeurs; & ces sortes de maladies reçoivent differens noms part rapport à la difference des parties ou des humeurs qui les causent.

Celles qui se font de parties sont de trois especes, l'une qu'on apelle *Enteromphale*, c'est quand l'intestin sort; l'autre *Epiplomphale*, qui se produit de l'épiploon; & la troisiéme *Entero-épiplomphale* à laquelle l'intestin & l'épiploon concourent en même tems.

Differences de cette maladie.

Celles qui sont faites par des humeurs se subdivisent en quatre especes; la premiere appellée *hydromphale*, est causée par de l'eau; la seconde par des vents, on la nomme *pneumatomphale*; la *sarcomphale*, qui est la troisiéme, est une chair endurcie; & la quatriéme c'est-à-dire, la *varicomphale*, consiste dans la dilatation de quelques vaisseaux.

Quatre especes d'exomphales faites d'humeurs.

A ces deux sortes *Exomphales* en général l'on en ajoute une troisiéme, qui est composée de l'une & de l'autre, sçavoir de parties & d'humeurs ensemble. Quand c'est l'intestin & de l'eau qui font la tumeur, on la nomme *Entero-hydromphale*: & lorsque c'est l'épiploon & de la chair, on l'apelle *Epiplo-sarcomphale*, & ainsi des autres.

Autre espece d'exomphale.

Tous nos Anciens nous disent que ces tumeurs se font ou par dilatation ou par rupture, mais quelque Modernes ne conviennent pas de la rupture, prétendant qu'elles se font toutes par la seule dilatation du péritoine qui selon eux peut s'étendre & préter autant qu'il le faut pour former ces tumeurs quelques grosses qu'elles soient, puis qu'il se dilate encore davantage aux hydropiques.

Ce mal arrive par la dilatation du péritoine, ou par la rupture de cette membrane, sur tout au droit de l'ombilic.

Ces divers sentimens méritent une discussion

particuliere : cependant je ne reconnois qu'une cause des exomphales, sçavoir la rupture, j'entends des exomphales de parties ; car la dilatation que les Anciens & quelques Nouveaux admettent me paroît impossible à l'égard de l'ombilic, qui n'étant qu'un nœud fait en cette partie aprés la ligature du cordon, ne peut non plus avoir la liberté de s'allonger qu'une cicatrice de quelque playe de la peau:& pour convenir de ce que je dis il n'y a qu'à remarquer que le nombril est formé par la réünion des vaisseaux ombilicaux, qui aprés la naissance se retrecissent, & en se dessechant dégénerent en ligamens, dont les extrémitez étant unies avec la peau & le péritoine, en cet endroit, forment ensemble un petit corps semblable à un nœud incapable de s'allonger en aucune maniere.

L'expérience le prouve.

J'avouë que le péritoine peut prêter dans toute son étenduë, mais non pas dans l'ombilic ; & j'ose dire que j'ay l'expérience de mon côté, puisque j'ai ouvert plusieurs de ces tumeurs, & à des hommes vivans & à des corps morts, où je n'ay jamais pû remarquer que le péritoine les tapissât intérieurement, ainsi qu'il auroit dû faire si elles s'étoient produites par sa simple dilatation. Aprés avoir coupé la peau je ne trouvois plus de membrane, & mettant mon doigt dans l'ouverture qui étoit au nombril, il entroit dans la capacité de l'abdomen sans aucune résistance ; ce qui m'a confirmé dans l'opinion où je persiste, que la rupture seule fait les exomphales faites de parties.

Distinction à faire des hernies du nombril & des bourses.

Il faut distinguer les hernies du nombril d'avec celles du scrotum, car le péritoine se prolongeant vers les aines pour conduire les vaisseaux spermatiques jusqu'aux testicules, l'épiploon ou les intestins ont beaucoup de disposition à se glisser le long de ces productions, & à tomber jusques dans le scrotum sans rompre le péritoine ; mais il n'en est pas de

même

même de l'ombilic qui n'étant ſuſceptible d'une pareille diſtenſion ne peut donner paſſage à aucune partie qu'auparavant il ne ſe ſoit rompu, & que toutes ſes parties ſe déſuniſſant ne permettent à l'épiploon ou aux inteſtins de ſortir.

Causes de l'Exomphale.

Ceux qui croyent que les Exomphales ſe peuvent faire par la dilatation de l'ombilic, en attribuent la cauſe à quelque humeur qui l'abreuve ſans ceſſe. Mais s'il étoit vray que cela ſe fiſt ainſi ces tumeurs auroient un trés-petit commencement, & augmenteroient par degrez; au lieu qu'elles ſe font ordinairement tout d'un coup, ce qui arrive lorſque par quelque grand effort le nœud du nombril s'eſt rompu & ſéparé. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'eſt qu'il n'y a preſque que les femmes qui ayent cette incommodité, & encore celles qui ont eu des enfans, parce que les douleurs de l'accouchement contraignent la mere de faire des efforts pour obliger l'enfant de ſortir & que pour lors ce nœud eſt diſpoſé à ſe rompre par la grande étendue du ventre vers la fin de la groſſeſſe.

Ces tumeurs sont de differente grosseur.

Toutes les exomphales ne ſont pas d'un égal volume; il y en a d'auſſi petites qu'un œuf, on en voit de moyennes, groſſes comme le poing, & d'autres qui ſont plus groſſes que la forme d'un chapeau: mais ces differentes groſſeurs n'empêchent pas qu'elles ne procédent toutes de fracture & de diviſion, puiſqu'elles ſe forment ſubitement, & qu'elles ſont proportionnées aux effors plus ou moins violens qui écartent plus ou moins l'une de l'autre les extrémitez des vaiſſeaux qui compoſent l'ombilic.

Chaque Exomphale a des ſignes particuliers qui la font reconnoître, & dont le Chirurgien doit être parfaitement inſtruit pour en porter ſon jugement, & pour remédier à chacune ſelon ſon eſpece.

Signes de ces maux.

1. De l'Enteromphale.

L'Enteromphale fait une tumeur tendue & assez dure qui grossit quand l'haleine est retenue, parce que le diaphragme pressant sur les intestins, les oblige de s'échaper vers l'endroit qui céde le plus, c'est-à-dire du côté de la tumeur : elle est plus étroite à sa base, elle diminue lorsqu'on la presse avec la main, & on entend un petit bruit causé par le gargouillement que les intestins font en rentrant dans ventre.

2. De l'Epiplomphale.

L'Epiplomphale ne change point la couleur de la peau, la tumeur est indolente, plus molle & plus grande d'un côté que de l'autre, ayant une base plus large ; & lorsqu'on la comprime pour la réduire, la partie rentre sans faire aucun bruit.

3. De l'Enteroépiplomphale.

L'enteroépiplomphale a des signes communs à l'une & à l'autre de ces deux especes dont je viens de vous parler : la tumeur en est plus grosse, plus douloureuse & plus inégale, & si aprés avoir repoussé l'intestin, il reste encore quelque chose dans le sac, on est assuré que l'épiploon formoit une partie de la tumeur.

Caracteres, de l'Hydromphale.

L'Hydromphale se distingue des autres tumeurs du nombril, en ce qu'elle est molle & néanmoins peu obéïssante au toucher, & qu'elle ne diminue ni n'augmente en la comprimant, & lorsqu'on la regarde à travers la lumiere, on la trouve transparente.

De la Pneumatomphale.

La *Pneumatomphale* est une tumeur molle qui céde promptement aux doigt, & qui revient dans les mêmes bornes aussi-tôt que la compression cesse & qu'elle est libre, elle paroît toûjours de même figure & de même grosseur, en quelque situation que le malade se mette ; & si on frape dessus, elle résonne comme un balon gonflé de vents renfermez.

De la Sarcomphale.

La *Sarcomphale* fait une tumeur dure qui n'obéït point aux doigts quand on la touche ; elle augmente peu à peu à mesure que grossit la chair qui

la forme. Il y a des espece de sarcomphales douloureuses, & il y en a d'insensibles ; & quelque effort qu'on fasse pour faire rentrer les unes ou les autres, on n'y peut pas réüssir, parce que ce sont des surcroissance de chair attachées au nombril.

La *Varicomphale* forme une tumeur inégale & variqueuse, dont la couleur est brune & livide, à cause du sang croupi qu'elle contient ; & quand elle est faite par la dilatation ou par la rupture des arteres, on y sent un battement comme aux anévrismes.

De la Varicomphale.

Par la connoissance de tous ces signes le Chirurgien fera son prognostic, considerant toutes les Exomphales comme des maladies dangereuses par les accidens qui les accompagnent & par ceux qui peuvent y survenir ; car à celles qui sont faites de parties, il arrive quelquefois des étranglemens qui causent la mort : & à celles qui proviennent d'humeurs, il faut presque toûjours une opération pour les guérir : de maniere que tout ceux qui sont affligez de ces sortes de maux ont leur vie en risque, à moins qu'un Chirurgien éclairé n'y remédie ; & voici comment il s'y doit prendre.

Du prognostic de ces maux.

Quand une Exomphale est faite par l'intestin ou par l'épiploon, ou bien par tous les deux ensemble, on doit repousser au plûtôt ces parties dans l'abdomen : pour y réüssir il faut que le malade couché sur le dos & ayant les genoux hauts, reste un peu de tems sans respirer ny crier, pendant que le Chirurgien comprimant doucement la tumeur fera rentrer les parties les unes aprés les autres commençant par l'intestin qui étant situé sous l'épiploon, doit être replacé le premier. Il connoîtra que cette réduction sera achevée par la diminution de la tumeur, & par le bruit que ce viscere aura fait en rentrant ; ensuite dequoy on pressera l'épiploon pour l'obliger de se remettre en sa place,

Cure de l'Exomphale.

ne précipitant rien dans ces réductions, de crainte de meurtrir les parties, qu'il jugera être toutes rentrées lorsqu'il verra le sac tout à fait vuide.

Obstacles qui se présentent à l'opération.

Si ces parties sont tellement tendues que par le seul secours des mains le Chirurgien ne puisse pas les rétablir, il faut qu'il reconnoisse quels obstacles s'opposent à son dessein afin de les surmonter : j'en trouve deux, l'un est lorsque l'intestin est remply d'excrémens ou de vents, & l'autre quand le trou par où il est sorti est trop petit pour lui permettre de remeutrer. Dans ces cas il faut avoir recours aux remedes, dont les plus convenables sont les carminatifs pour dissiper les vents, & les émolliens pour relâcher l'endroit qui fait l'étranglement. On fera une embrocation sur la partie avec de l'huile de lis bien chaude, ou avec l'onguent d'althæa, & on y mettra un cataplasme fait avec toutes les herbes adoucissantes & humectantes, desquelles on pourra faire boire la décoction, ou la donner en lavemens, & même préparer un demi-bain pour y mettre le malade.

Moyens de les surmonter.

Ces parties étant ramollies, le Chirurgien fera une nouvelle tentative pour les réduire ; la facilité avec laquelle on y réussit d'ordinaire cette seconde fois persuade qu'on ne doit pas négliger l'usage de tels médicamens. Il s'agit aprés cela d'empêcher que ce qu'on a fait rentrer ne ressorte ; car jusques-là on n'a exécuté que la moitié de l'opération qui consiste en deux points, l'un de remettre les parties dans leur lieu, & l'autre de les y tenir étant réduites.

Comment on doit rendre l'opération fructueuse.

Cette seconde partie de d'opération s'obtient par un bon bandage circulaire A, fait exprés & proportionné à la grosseur de la personne ; la bande doit avoir sept ou huit doigts de large, & être faite d'une toile forte & en plusieurs doubles ; il faut qu'elle ayt dans son milieu une élevation B,

en forme de demi boule ou de champignon, qui soit posée directement sur le nombril, afin qu'en emplissant la cavité, on ôte aux parties l'occasion de ressortir ; ce bandage doit être soutenu par un scapulaire, ou par des bretelles C faites d'un ruban de fil blanc, & telles qu'en ont pour soutenir leur culote ceux qui ont le ventre trop gros. Avant que de mettre le bandage, il y faut appliquer l'emplâtre C, *contra rupturam*, dont on se sert aux hernies, & par dessus lequel on mettra une grande compresse E, trempée dans du vin chaud où on aura fait boüillir diverses sortes de remedes astringens.

Du bandage qu'il faut faire pour cela.

Je vous ay dit que les Exomphales faites d'humeurs étoient de quatre especes, que les eaux, les vents, les chairs & le sang en forment chacune une espece : elles demandent toutes quatre pour leur traitement autant de manieres differentes, & souvent les remedes ne faisant que blanchir, elles ont besoin de la main du Chirurgien pour être guéries.

L'Hydromphale se peut dissiper par des remedes résolutifs, principalement quand elle est petite ; on doit donc mettre sur cette tumeur une éponge imbibée d'un vin dans lequel on aura fait boüillir les semences de cumin & de lupin, les fleurs de camomille, de sureau & de roses, l'écorce de grenades, les bayes de laurier & le sel commun : & si malgré ces médicamens ou d'autres dont on se sera servi, la tumeur grossit, & fait connoitre qu'il n'y a point de guérison à esperer par la voye de la résolution, il faudra se disposer à faire une ponction dans le milieu de l'ombilic, en cette maniere : On a un instrument F, long de trois doigts, & aussi menu qu'un petit tuyau de plume, emmanché par le bout, & pointu tringulairement par l'autre pour pouvoir percer la peau ; on le

Médicamens pour l'Hydromphale.

Maniere de piquer l'ombilic.

passe dans une canule d'argent G fort mince, dont la cavité est proportionné à la longueur de cet instrument, qu'on plonge dans le milieu de la tumeur; puis on pousse la canule un peu fortement pour la faire entrer dans l'ouverture, & ayant retiré l'instrument qui remplissoit la canule, on voit sortir l'eau qu'on laisse couler jusqu'à la quantité que la maladie ou les forces du malade peuvent permettre. La canule qui restera dans la playes sera bouchée avec une petite tente faite comme un focet, laquelle on ôte autant de fois qu'on veut tirer de l'eau.

Difference de l'instrument qu'on y employe d'avec le Trocart.

Cet instrument se peut apeller un trocart, vû qu'il ressemble assez à celui que quelques Modernes prétendent avoir inventé pour percer le ventre des hydropiques; & il n'en differe, qu'ence que celuy-cy ne fait que le trou pour l'introduction d'une canule, & que l'autre étant ouvert selon sa longueur comme un tuyau, fait en même tems l'office de poinçon & de canule. Ils ont l'un & l'autre leur utilité; celui des Modernes est à la verité fort commode pour les ponctions de l'abdomen, mais il ne conviendroit pas à celles de l'ombilic; parce qu'ici n'y ayant que la peau, si on en retiroit l'instrument, & qu'il n'y restât pas une canule, on ne seroit pas maître d'empêcher que les eaux ne sortissent continuellement.

Traitement de Pneumatomphale par les remedes.

La *Pneumatomphale* se guerit par le moyen des remedes carminatifs qu'on applique dessus; ils ont la vertu de dissiper les vents en atténuant, incisant & discutant par leurs particules pénétrantes & tranchantes les matieres visqueuses & vaporeuses qui entretiennent le mal, c'est pourquoy on se servira de la rue, du romarin, du laurier, de l'absinthe, de l'anis, de la graine de cumin, des fleurs de roses, de camomille, de mélilot, du sel de tartre ou de sel ammoniac, &c. dont on fera des fo-

mentations ou des cataplasmes, selon qu'on le jugera à propos. Si aprés l'usage de ces remedes, la tension subsistoit aussi forte qu'auparavant, on auroit recours à une opération qui ne consiste qu'à prendre une grosse aiguille H, qui aura un petit manche, de même que celles avec lesquelles on abat les cataractes, & avec la pointe de cette aiguille on feroit à la tumeur plusieurs ponctions par où les vents s'échaperoient, comme ils font lorsqu'on pique une vessie enflée qui s'affaisse incontinent : & si tous les vents ne sont pas sortis par ces petites ouvertures, on reprendra l'usage des remedes précédens qui dissiperont le reste.

Pratique pour la Sarcomphale.

La Sarcomphale est trés-difficile à guérir ; & avant que de l'entreprendre on doit examiner si elle est traitable ou non. Celle qui se peut traiter, c'est-à-dire, celle où il y a esperance d'un heureux succés, est presque sans douleur ; la tumeur en est égale, un peu vacillante, & médiocrement dure ; il faut à celle-là faire une incision en long sur la tumeur avec ce bistoury I, afin de découvrir la chair qui la forme, & dont on coupera toutes les adhérences qu'elle a avec les parties voisines, pour l'emporter toute entiere. Mais comme en séparant & en diséquant cette chair, on est obligé de trancher les vaiseaux qui le nourrisoient, ce qui donne du sang quand ils sont gros ; on doit se servir alors de l'eau stiptique ou de la poudre vitriolée, pour l'arrêter. La playe sera pansée dans les premiers jours avec un digestif doux pour procurer la supuration, ensuite avec un mondificatif aiguisé pour manger & consumer les petites racines de cette excroissance charnue : on procédera enfin à la cicatrice, comme dans les autres playes. Mais si la Sarcomphale étoit intraitable, c'est-à-dire, qu'elle tint de la nature du can-

De la Sarcomphale incurable.

cer, ce qu'on connoîtroit par ſon extrême adhérence, par l'inquiétude du malade, par les douleurs ſourdes qu'il ſentiroit, & par la nature variqueuſe de la tumeur, il ſeroit dangereux d'y toucher : néanmoins s'il y a quelque moyen de la guérir, c'eſt par l'opération ſuſdite. Je ne conſeillerois pourtant point à un Chirurgien de l'entreprendre, qu'aprés avoir expoſé aux parens les ſuites fâcheuſes qui en peuvent arriver.

Remedes pour la Varicomphâle.

La *Varicomphale* étant cauſée par la rupture ou par la dilatation de quelques vaiſſeaux artériels ou véneux, ſi la tumeur eſt petite, il faut eſsayer de la diſſiper par un reméde aſtringent fait avec du bol d'arménie, du ſang-dragon, de la terre ſigillée, & de la folle farine, incorporez dans du blanc-d'œuf; on l'appliquera ſur la partie, & on l'y tiendra par un bandage un peu ſerré : ſi elle eſt groſſe, & qu'on n'ait point d'eſpérance de la guérir par les médicamens, il faut l'ouvrir de toute ſa longueur avec ce ſcapel K, en vuider le ſang, & mettre des boutons de vitriol L, L, L, ſur les ouvertures des vaiſſeaux, comme on fait aux anévriſmes. On en laiſſe dans la ſuite tomber les eſcarres d'eux-mêmes, on fait revenir les chairs, & on en procure la cicatrice.

Opération pour ce même mal.

Avant que de faire aucune des opérations que demandent ces quatre ſortes d'Exomphales faites d'humeurs, on ne manquera pas d'y préparerer les malades par les remédes generaux, comme la ſaignée & la purgation; & de leur préſcrire, quand on aura opéré un régime de vivre convenable à leurs maladies, moyennant quoy on en obtiendra la guériſon. Mais outre toutes ces eſpeces d'opérations que je viens de vous faire voir, il eſt encore des occaſions où il en faut faire de plus grandes, comme lorſque l'inteſtin ſorti ne peut ſe ranplacer; ce qui met le malade en un ſi grand dan-

Préparation du ſujet

ger qu'il périroit indubitablement ſi on ne le faiſoit rentrer au plûtôt.

Il arrive donc ſouvent à ceux qui ont des Exomphales d'inteſtins, qu'en négligeant de porter un bandage, ces parties ſe gonflent de vents, s'empliſſent de matieres; & qu'alors ne pouvant plus retourner par le même trou par où elles ſont ſorties, elles excitent des douleurs inſupportables, & des vomiſſemens qui durent autant que les inteſtins reſtent hors de la capacité de l'abdomen. Ainſi quand on n'a pas pû les faire rentrer par les moyens que je vous ay expoſez ci-devant, on y pourvoira comme au bubonocele, ſçavoir en faiſant une inciſion ſur la tumeur, avec biſtoury M, prenant bien garde de ne couper que la peau, & de ne point bleſſer les inteſtins qui ſont immédiatement deſſous. Lorſqu'on a un peu fendu la peau, on coule dans la playe par le ſecours d'une ſonde creuſe la pointe des ciſeaux N, avec laquelle on ouvre le reſte de la tumeur; & s'il y avoit une poche ou des brides qui embaraſſaſſent, on les couperoit avec ce déchauſſoir O: puis l'inteſtin étant découvert, on en tireroit ou dehors plus qu'il n'en ſeroit ſorti, afin de donner une plus grande étendue aux matieres qu'il renferme; enſuite on fait entrer la ſonde creuſe dans la capacité, & la tenant de la main gauche on l'éleve en dehors, & dans ſa canelure on introduit de la main droite la pointe d'un biſtoury courbe, *a*, avec lequel on coupe ce qui fait l'étranglement. Enfin l'ouverture étant ſuffiſante, on fait rentrer les inteſtins en les pouſſant doucement dans le ventre, & obſervant d'y r'engager les premiers ceux qui ſont ſortis les derniers: ſi on trouve une partie de l'épiploon dans la tumeur, aprés avoir réduit les inteſtins, on la lie d'un double fil R, au bout duquel il y a une aiguille droite *g*, & avant que de faire l'extirpation.

Opération plus conſidérable pour remédier à certains accidens.

on laisse passer un grand bout de fil par la playe pour le tirer quand la nature l'aura séparé elle-même. Il faudra fourrer dans la playe un gros tampon T de charpie attaché à un long fil pour le pouvoir retirer en cas qu'il tombâ dans le vuide du ventre. On observera que les fils de l'épiploon & du tampon soient de differentes couleurs ; afin que si par malheur le tampon étoit entré & qu'on voulût le retirer, on ne risquât point de se tromper, en amenant le fil avec lequel on auroit lié l'épiploon. On garnira la playe de plumaceaux X, X, que l'on couvrira de l'emplâtre Y & de la compresse Z, pour appliquer le bandage de la même maniere que je vous ay montré dans la Gastroraphie.

Observation pour le pansement.

Danger de cette opération.

Vous jugez bien que cette opération est trés-périlleuse & presque toûjours mortelle, parce qu'on est obligé de couper les aponévroses qui entourent le trou du nombril : je l'ay fait cependant une fois avec un succés heureux. Le malade sentoit des douleurs si cruelles qu'il souhaitoit la mort à tous momens ; mais aussi-tôt que les boyaux furent remis, il ne se plaignit plus, & il guérit parfaitement. Je l'ay faite encore deux autres fois, mais à la verité les malades en sont morts. Il est certain aussi que de cette opération il en périt plus qu'il n'en réchape ; c'est pourquoy ceux qui ont de ces exomphales doivent plûtôt se passer de chemise que de bandage.

Méthodes cruelles des Anciens.

Il semble que les Anciens ayent pris plaisir à inventer pour les exomphales differentes sortes d'opérations toutes plus cruelles les unes que les autres. Quelques-uns veulent qu'on serre l'exomphale entre deux morceaux de bois jusqu'à ce qu'elle soit tombée en mortification : & plusieurs ordonnent de passer au travers de la tumeur un double fil, dont ils font faire quatre chefs pour en lier deux d'un côté de la poche, & deux de l'autre, les resserrant tous les

jours jusqu'à ce que cette tumeur soit séparée du corps. Il en a qui demandent qu'aprés avoir passé deux aiguilles à travers de l'exomphale on fasse une petite incision circulaire à la peau, afin que la ficelle avec laquelle on serrera la tumeur, la puisse couper plus promptement. Je ne crois pas que ceux qui nous ont laissé par écrit de telles opérations, ayent été assez hardis pour les pratiquer; je ne les ay jamais vû faire, & je ne m'arrêteray point à vous les démontrer, parce que je suis assuré qu'elles vous inspireroient plus d'horreur & de mépris pour l'ancienne Chirurgie, qu'elles ne vous instruiroient ou ne contenteroient vôtre curiossité.

HERNIE VENTRALE.

Differences des hernies.

TOutes les tumeurs qui sont causées par la sortie de l'épiploon & des intestins s'appellent du nom general de hernies, & elles ont des noms particuliers suivant les endroits où elles se font. Lors que ces parties sortent de l'ombilic, on les nomme des *Exomphales*, quand elles font une grosseur dans l'aigne, on les appelle des *Bubonocelles*, lors qu'elles descendent jusques dans le scrotum, elles ont le nom d'*Oscheoceles*; ces deux derniers mots étant dérivez de *bubon* & d'*oscheon*, dont l'un signifie l'aigne, & l'autre le scrotum, & de *cele*, descente; & quand ces mêmes organes trouvent moyen de s'échaper dans un autre endroit de l'abdomen, ce sont des *Hernies ventrales*.

Causes de ces maux.

La cause de ces sortes de hernies est une rupture qui se fait au péritoine, car il n'est pas vraysemblable qu'elles se puissent faire par la simple dilatation de cette envelope qui adhére trop aux muscles & aux aponévroses qu'elle touche, pour s'étendre autant qu'il faudroit afin de former de si grosses tumeurs; c'est donc toûjours un déchirement qui ne surviendra que par quelque

effort trés-rude, & qu'aux endroits où il y aura eu abſcés ou playe qui n'ayant pas été bien cicatriſée laiſſera le péritoine ſujet à ſe déchirer ou à ſe r'ouvrir.

Leurs ſignes. Les ſignes qui font connoître ces hernies ſont qu'elles ſuccédent toûjours à la violence de quelque effort, qu'elles ſe font tout d'un coup, qu'elles rentrent pour peu qu'on les comprime, & qu'étant rentrées il ne reſte plus de tumeur à l'endroit où elle étoit.

De la cure. Pour guérir ces eſpeces de ruptures, il faudroit faire en ſorte d'aprocher l'une de l'autre les deux lévres de cette playe du péritoine, & de les tenir unies afin qu'elles puſſent ſe réjoindre & ſe reprendre enſemble : mais je ne vois rien de plus difficile, & les moyens que Celſe propoſe pour y parvenir me paroiſſent trop rigoureux pour vous conſeiller de les mettre en pratique. Il dit qu'il faut lier la poche avec un double fil paſſé à travers la baſe de la tumeur, & qu'en la ſerrant fortement on aprochera les lévres de la playe du péritoine; ou qu'on peut faire deux inciſions en forme de croiſſant qui ſoient oppoſées l'une à l'autre & qui ſe joignent par leurs pointes, afin d'empoter le milieu qu'elles comprendront, & qui étant plus long que large aura la figure d'une feuille de laurier ; il ordonne enſuite de faire à cette playe une ſuture pareille à celle qu'on fait dans la Gaſtroraphie. Outre la cruauté de la premiere de ces deux opérations c'eſt qu'elles manquent trés ſouvent : car on n'eſt pas certain de rejoindre la playe du péritoine, en faiſant tomber en mortification toute la tumeur par la ligature, vû que cette ligature ne peut ſerrer que la peau & les muſcles, & nullement l'autre envelope, & on ne pourroit pas s'aſſurer de réüſſir mieux par l'inciſion, d'autant que les hernies ventrales ſuccedant toûjours aux

Moyens préſcrits par Celſe.

Inconveniens de cet uſage.

playes du péritoine mal cicatriſées, il y auroit de la témérité de l'ouvrir une ſeconde fois, & d'entreprendre de le guérir de cette nouvelle playe, le Chirurgien n'ayant pû obtenir une cure parfaite de l'ancienne.

Ce ſeroit donc être indiſcret que de propoſer ou de promettre la cure radicale de ces hernies; il faut ſe contenter de la palliative, & chercher des moyens de rendre cette incommodité ſupportable. Pour cet effet on ſe ſervira d'un bon bandage fait en forme de ceinture, qui tenant les parties ſujettes empêchera que la tumeur n'augmente, qui eſt tout ce qu'on doit prétendre pour le ſoulagement du malade.

Palliation de ces maladies.

XI. Fig. POUR LA PARACENTHESE.



Restriction de la signification du mot de la Paracenthese.

QUelques Auteurs donnent le nom de Paracenthese à toutes les opérations qui se font soit avec la lancette, soit avec l'aiguille, en quelque partie du corps que ce puisse être; ils n'en exceptent pas même l'opération qu'on fait à l'œil pour abattre une cataracte, se fondant en cela sur l'étimologié de ce nom qui vient de *para*, qui signifie au-de-là, de *Kentein*, percer ou piquer:

beaucoup d'autres ne luy donnent pas une si grande étenduë, n'apellant paracenthese que les ouvertures qu'on fait à la tête, à la poitrine, au ventre, & au scrotum, pour en tirer les eaux qui y sont contenues ; & enfin la plûpart bornent la paracenthese à la seule opération pratiquée au ventre des hydropiques. Nous serons du nombre de ces derniers, parce qu'il n'y a point d'opération qui n'ait son nom particulier, & que celles qui s'exécutent sur ces quatre parties pour en faire sortir les eaux s'accomplissent de differente maniere : ainsi nous n'apellons paracenthese que celle que l'hydropisie du ventre demande, & c'est-celle-là que je vais vous démontrer.

L'hydropisie est regardée comme une tumeur contre nature, en laquelle tout le corps ou quelqu'une de ses parties est d'une enflure & d'une grosseur démesurée. On remarque que cette enflure peut être produite par trois differentes matieres ; sçavoir par la pituite, par des vents, & par de l'eau. Celle qui est faite de pituite, se nomme anasarque ou leucophlegmatie ; celle qui est causée par des vents, s'apelle timpanite ; & celle qui est formée par de l'eau, a le nom d'ascite. Définition & cause de l'hydropisie.

Voilà les differences tirées de leurs matieres & décrites chez nos Anciens qui ont traité de cette maladie ; mais elles ne me paroissent pas bien établies, parce que ce mot d'hydropisie étant dérivé de deux dictions Grecques, d'*hydor*, qui signifie eau, & de *piein*, qui veut dire boire, il semble que ceux qui lui ont donné ce nom n'ont entendu parler que de celle qui est faite d'eau : ainsi l'anarsaque & la timpanite, dont l'une est faite par de la pituite, & l'autre par des vents, sont des maladies particulieres qui ne devroient point être apellées des hydropisies. Ses divers noms.

L'Anarsaque est un accroissement & un bour-

ſoufflement univerſel de tout le corps, produit & entretenu par une pituite craſſe & crue répandue entre la peau & les chairs ; ce qui tend toute la peau pâle ou blanchâtre. Anarſarque, eſt dérivé de *ana*, deſſus, & *ſarx*, chair, comme pour ſignifier une humeur extravaſée ſur les chairs. On l'appelle encore leucophlegmatic, ce mot vient de *leucos* blanc, & de *phlegma* pituite, parce qu'elle eſt faite d'une pituite blanche. Cette maladie eſt facile à diſtinguer, le viſage eſt tellement bouffi, qu'on a même de la peine à ouvrir les yeux ; la couleur de la peau eſt jaunâtre ou blanche, & ſi molle que ſi on y appuye du doigt en quelque endroit le veſtige y demeure, & la partie enfoncée ne ſe releve qu'aprés quelque tems. Ceux qui croyoient que le foye étoit le premier miniſtre de la ſanguification, l'on tous accuſé d'être l'auteur de cette maladie ; ils diſoient que ce viſcere au lieu d'exécuter ſelon les regles les fonctions auſquelles il étoit diſtiné ; ſçavoir de former un ſang bon & louable, propre à nourrir toutes les parties, il ne leur envoyoit pour lors qu'un ſang pituiteux & phlegmatique qui ne faiſoit que les bourſouffler & les engourdir, au lieu de les vivifier & de les ſubſtenter. Mais aujourd'huy on luy rend juſtice, & on trouve d'autres cauſes de cette maladie ſur leſquelles je ne m'étendray point non plus que ſur ſa cure, qui ne conſiſtant qu'en des remedes generaux, ſans avoir beſoin d'opération Chirurgicale pour être guérie, doit être traitée par un habile Medecin.

Etimologies de tous les noms.

Signes de l'Anaſarque.

Sa cauſe ſelon les Anciens.

La cure en eſt dans les ſeuls remedes generaux.

La tympanite eſt une grande enflure du ventre cauſée par des vents renfermez dans ſa capacité; on donne le nom de tympanite à cette maladie, parce que la peau du ventre y eſt tendue comme celle d'un tambour. Hippocrate l'apelle hydropiſie ſéche, à cauſe qu'elle eſt faite de vents,

D'où vient la Tympanite.

à la difference de l'anasarque & de l'ascite, qu'il nomme hydropisies humides, comme résultant de pituite & d'eau. Les signes qui la font reconnoître, sont que le ventre n'est point si pesant que dans l'ascite, qu'en le pressant des doigts, on n'y peut laisser aucune marque, qu'on le voit clair & transparent, & qu'en frappant dessus il résonne comme un tambour. Le foye à qui on s'en prenoit autrefois de ces sortes de maladies, n'y a aucune part; c'est pourquoi il en faut chercher la cause ailleurs, & on la trouvera dans l'estomac & les intestins, lorsqu'ils ne peuvent pas exactement accomplir la dissolution des alimens.

Préparation du Rossolis du Roy.

Je ne vous raporteray point ici tous les remedes dont on doit se servir contre les indigestions, & par conséquent contre les dispositions à la tympanite; la Medicine nous en fournit une infinité, je ne vous en dirai qu'un qu'on apelle le *Rossolis du Roy*, parce que Sa Majesté en a usé pendant un tems considérable, & s'en est trés-bien trouvée. Il se fait de cette maniere: On prend une pinte d'eau de vie faite avec du vin d'Espagne, dans laquelle on met infuser pendant trois semaines des semences d'anis, de fenoüil, d'anet, de cheruy, de carrottes, & de coriandre, de chacunes demie once; on y ajoute aprés l'infusion une demie livre de sucre candy dissout dans de l'eau de camomile, & cuit en consistence de julep, & on passé le tout par la chausse: on en prend une cuillerée le soir en se couchant.

Ses vertus.

Ce remede est excellent contre les cruditez & les coliques d'estomac, car il dissipe les matieres indigestes & les vents, & il fortifie les organes de la nourriture.

Si par l'usage des remedes tant generaux que particuliers les vents contenus dans la capacité de l'abdomen ne se dissipoient point, on pourroit y faire quelques ponctions avec une aiguille, com-

me nous avons montré dans la pneumatomphale, & dans la gastroraphie; mais comme il y a ici plus d'épaisseur que dans les parties où on fait ces deux dernieres opérations, & qu'y ayant la peau, les muscles & le péritoine à percer, il arrive qu'en retirant l'aiguille, ces membranes & ces chairs recouvrent les ouvertures les unes des autres, empêchant ainsi les vents de sortir; il faut alors recourir au Trocar A, & s'en servir de la façon que je vais vous montrer dans l'ascite, car cet instrument étant cavé dans toute sa longueur, il donne moyen aux ventositez de sortir avec facilité. On ne le retire qu'aprés que le ventre est tout à fait affaissé; car il n'y a aucun danger de vuider les vents tout d'un coup, à la difference des eaux qu'il faut retirer à plusieurs fois, parce que les fibres membraneuses & musculeuses ayant accoutumé d'être fortement tendues & apuyées par ces eaux, ne pourroient manquer tout-à-coup de ce soutien, sans danger de causer une violente secousse à toute l'habitude, & de suspendre le mouvement du cœur & des autres principaux organes.

A, Trocar.

Usage du Trocar.

Définition, Etimologie & division de l'Ascite.

L'Ascite est une tumeur ou une élévation extraordinaire du ventre, faite par une grande quantité d'eau renfermée dans cette région. Le nom d'ascite qu'on a donné à cette maladie est dérivé d'*askos*, qui signifie peau de bouc, parce que les eaux qui la produisent sont rassemblées dans le ventre de la même maniere qu'une liqueur l'est dans une peau de bouc où on l'a mise pour la transporter d'un lieu à un autre.

Toutes les fois qu'il y a des eaux épanchées ou amassées en quelque endroit, cela se nomme hydropisie, suivant l'étimologie que je vous en ay raportée. On en fait de deux sortes, sçavoir de generales & de particulieres; les generales sont celles où l'eau est répandue dans toute l'habitude du

corps, & les particulieres ſont celles où elles eſt ramaſſée dans quelque cavité. De ces dernieres il y en a pluſieurs qui reçoivent differens noms, ſelon les parties qui ſont remplies & inondées de cette lymphe : quand elle fait une tumeur à la tête ſous le cuir chevelu, elle s'apelle hydrocephale ; lors qu'elle emplit la poitrine, elle a le nom de plévrocele ; ſi c'eſt dans le ventre qu'elle ſoit remfermée, on l'apelle aſcite, & quand elle s'amaſſe dans le ſcrotum, on la nomme hydrocele. Mais quoique toutes ces infirmitez ſoient de vrayes hydropiſies, néanmoins nous n'apellons ordinairement hydropique, que ceux à qui nous voyons le ventre plein d'eau ; & ce n'eſt qu'à ceux-là que convient l'opération de la paracentheſe que je vais vous démontrer, aprés vous avoir fait connoître la nature de ces maladies autant qu'il faut qu'un Chirurgien en ſoit inſtruit pour ſçavoir s'il doit en entreprendre le traitement & en eſperer la guériſon.

A quelle hydropiſie la paracentheſe convient.

Il n'y a point d'Auteurs qui ne ſe ſoient efforcez de trouver la cauſe de l'hydropiſie ; les uns l'ont d'abord cherchée dans le foye, les autres dans la ratte. Le nombre de ceux qui en accuſoient le foye étoit le plus grand, parce qu'étant prévenus qu'il fabriquoit le ſang, ils imputoient à un tel organe tous les déreglemens qui ſurvenoient à cette humeur,& particulierement ſa converſion en ſéroſitez, qui regorgeant de la maſſe du ſang & inondant quelque partie, faiſoient tous les déſordres qui accompagnent la maladie dont nous parlons. Ce qui les confirmoit extrémement dans cette penſée, c'eſt qu'aprés avoir ouvert des corps morts hydropiques, ils en trouvoient le foye dur, ſcirrheux & alteré dans ſa ſubſtance & dans ſa couleur : il n'en falloit pas davantage pour leur perſuader que ce perenchyme étoit la ſeule cauſe de l'hydropiſie.

Ce mal a été attribué au vice du foye ou de la ratte.

Ceux qui prétendoient que la ratte contribuoit

à faire le sang, & qui pour cette raison l'apelloient le vicaire du foye, croyoient être en droit de s'en prendre à elle des defauts qu'ils remarquoient dans la sanguification. La douleur que le malade sentoit dans la région de la ratte par la dureté & la pesanteur de ce viscere, les obstructions qu'on y établissoit, & l'état enfin où on la trouvoit aprés la mort de l'hydropique, leur paroissoient des raisons assez fortes pour soutenir qu'elle pouvoit être une cause primitive de l'hydropisie, aussi-bien que le foye; & c'étoit pour cela qu'ils nous ont ordonné de faire la paracenthese au côté gauche, quand on reconnoissoit que l'hydropisie étoit causée par le foye & de percer au côté droit lorsqu'on avoit des signes qu'elle provenoit de la ratte; choisissant un côté plûtôt que l'autre par les motifs que je vous diray dans un moment.

Conseil des Anciens suivant cette théorie.

Je sçay qu'en ouvrant une personne morte d'hydropisie, on luy trouve le foye & la ratte tellement endurcis qu'on a quelquefois de la peine à les couper; mais l'état où ces parties sont pour lors, leur vient d'avoir nagé long-tems dans cette sérosité qui remplissoit le ventre, & qui semblable à de la saumure dans laquelle on mettroit tremper de la viande l'endurciroit avec le tems; ainsi ces schirres du foye & de la ratte ne doivent point être regardez comme cause de l'hydropisie, mais comme un accident qui la suit.

Le vice du foye & de la ratte est l'effet non la cause de l'hydropisie.

Les Auteurs qui ont rafiné sur les causes de l'hydropisie nous disent qu'elles sont de deux sortes, dont les unes sont causes primitives & de soy, & les autres ne le sont que par simpatie avec les premieres, qui sont celles qu'on fait dépendre du foye ou de la ratte, & qu'ils prétendent ne consister que dans le propre defaut & le vice de l'une ou de l'autre de ces deux parties; au lieu que celles qui produisent le mal par simpatie resident ail-

Distinction des causes primitives & des sympathiques de ce mal.

leurs que dans le lieu où il se manifeste, comme dans les poulmons, dans l'estomac & dans les intestins, dans le mésentere, dans la vésicule du fiel, dans les reins, ou dans la matrice.

Sa veritable cause.

Sans nous arrêter davantage sur l'opinion des Anciens touchant les causes de l'hydropisie, je vous diray que je n'en reconnois qu'une, c'est l'obstacle qui se fait à la séparation de la sérosité du sang par les reins & par la vessie; car quand on pisse bien, on ne devient jamais hydropique; & vous remarquerez toûjours que ceux qui le sont devenus n'urinent point autant qu'ils avoient de coutume: c'est donc la supression totale ou en partie de l'urine qui fait cette maladie. Il s'agit de découvrir quels peuvent être les empêchemens qui ne permettent pas à l'urine de prendre son cours ordinaire; je n'en connois que deux qui sont, ou la rupture de quelque vaisseau lymphatique, ou le defaut des sels urineux.

Obstacles à la séparation de la sérosité.

Vous sçavez qu'il y a une infinité de petits vaisseaux pleins d'une liqueur claire comme de l'eau, appellez des veines lymphatiques qui rampent sur toute la membrane du foye, & qui sont parsemées & répandues par tout l'épiploon & le mésentere; que la tunique de ces vaisseaux est trés-mince, qu'ils charient sans cesse la lymphe pour la verser dans la masse du sang, & que si par quelque cause que ce soit, un de ces vaisseaux vient à se rompre, ce qui peut arriver aisément à raison de la délicatesse de leurs membranes, cette eau tombant & distilant goute à goute dans la capacité du ventre l'emplit par succession de tems: ainsi on concevra facilement qu'une telle liqueur qui sert à détremper le sang, & à se charger de ses parties les plus acres & les plus salées, trouvant moyen de s'échapper peu à peu par l'endroit dans lequel il y a un de ces vaisseaux ouvert ou rompu, ne sera plus portée en

si grande abondance aux reins, & qu'il ne s'y séparera plus autant d'urine qu'avant que cette sérosité eût pris une autre cours; de maniere qu'il ne faut pas dire que l'hydropisie est cause du peu de séparation qui se fait de l'urine, mais que ceux qui n'urinent que trés-peu, deviennent hydropiques : Et ne vous étonnez pas si nos Anciens n'ont point parlé de cette cause de l'hydropisie, puisque ces veines lymphatiques leur étoient inconnues, n'ayant été découvertes que dans le siécle dernier.

Pourquoy cette cause a été ignorée des Anciens.

D'où provient ce défaut des sels urineux.

Le defaut des sels urineux que je vous ay dit être une autre cause de l'hydropisie, n'est pas moins probable que celle-ci, Vous sçavez que les reins sont d'une substance fort compacte, qu'ils ont plusieurs petits corps mammillaires percez d'une infinité de trous imperceptibles par où l'urine se sépare du sang & distile continuellement dans leur bassinet, pour être conduite de-là par les ureteres dans la vessie. Si cette sérosité portée aux reins par les artere émulgentes est ou trop épaisse, ou trop douce, il n'est pas difficile de comprendre qu'elle aura de la peine à passer par les porositez de ces corps mammillaires dont la substance est plus solide que celle des autres glandes : elle ne pourra donc être suffisamment filtrée, qu'elle n'ayt ces deux conditions, sçavoir de subtile & de salée ; l'une afin qu'elle s'échape aisément par des trous extrémement petits ; & l'autre afin qu'étant chargée des pointes aigues & piquantes que les sels portent avec eux, elle s'ouvre un passage qui seroit refusé à une liqueur insipide & dont les particules seroient trop gluantes.

Preuves des causes qu'on vient d'assigner.

Quelque observation qu'on fasse sur cette maladie, on trouvera toûjours qu'elle provient de l'une de ces deux causes. Si elle succede à une indigestion comme il arrive souvent, c'est que n'y ayant pas un acide assez fort dans l'estomac & dans les intestins pour dissoudre parfaitement la nourriture, le

chile encore crud & à demi fait étant porté dans le sang, empêchera que la sérosité pleine de ces particules grossieres du chile ne passe par des trous aussi petits que sont ceux des corps mammillaires des reins ; c'est pourquoi refluant dans le sang dont elle augmente par trop la masse, elle cherche quelque autre endroit par où s'échaper ; elle se répand dans les espaces qu'elle rencontre, & si elle demeure épanchée par toute l'habitude du corps, elle fait une hydropisie generale, ou bien trouvant à s'amasser dans quelque cavité elle en fait une particuliere.

Cause & suite d'un chile imparfait.

Quand le chile encore imparfait est porté au cœur, c'est que les acides qu'il a trouvez dans la bouche, dans l'estomac & dans les intestins, étoient mal conditionnez ; & s'ils n'étoient pas armez de pointes tranchantes & asez puisantes pour le briser entierement, & le rendre autant fluide qu'il doit être, ces mêmes acides trop doux n'auront pas aussi la force requise pour se faire un pasage dans les reins par des trous qui ne peuvent être traversez sans violence ; car s'ils étoient asez ouvers pour laiser sortir l'humeur sereuse sans aucune difficulté, le sang & les autres liqueurs mêlées avec lui prendroient cette route, ce que nous voyons arriver lorsque par un excés d'acrimonie l'urine pasant trop précipitament sort encore toute sanglante.

L'hydropisie est souvent précedée d'une grande hémorragie, soit par le nez, soit par la matrice, soit par les hémorroïdes, ce qu'on n'aura pas de peine à expliquer. Aprés une perte de sang, la matiere chileuse, & la boisson étant portées dans les vaisseaux, elles les remplisent, & supléant à la quantité du sang qui manque, elles en entretiennent le mouvement circulaire ; c'est pourquoy aussi-tôt qu'on a perdu beaucoup de sang, il faut donner trés-souvent du boüillon au malade, afin que cet aliment liquide prenne promptement la place du

L'hémorragie est souvent cause antecédente de l'ydropisie.

ſang qui eſt ſorti : Mais il ſe peut faire que ces liqueurs n'ayant pas la même conſiſtance ni la même pénétration que le ſang, elles ſe gliſſent dans une capacité du corps par quelque ſentier inconnu, & alors ayant commencé à ſe faire ce chemin, elles continueroient leurs inondations, ſi avec le ſecours des remedes apéritifs, on ne travailloit pas à leur faire prendre la route naturelle des reins qu'elles ne doivent point quitter.

Qualitez des médicamens qui y ſont propres

Si on fait réflexion ſur tous les médicamens qu'on employe pour faire uriner, on verra que ce ſont des ſels, qui mêlangez avec la ſéroſité l'aiguiſent, & qui piquant les endroits par où elle doit ſortir, lui font franchir tous les paſſages, ſoit en les dilatant, ſoit en irritans les fibres muſculeuſes qui doivent forcer la liqueur à enfiler ces conduits. Cette pratique prouve qu'on reconnoît que l'urine étant trop phlegmatique a beſoin d'être animée, afin de rentrer dans ſes voyes ordinaires, & de ne point regorger dans quelque autre partie.

Expérience qui confirme ce qu'on vient de dire.

L'experience journaliere s'accorde avec ce que j'avance ; le vin de Bourgogne étant plus épais & moins piquant que celui de Champagne, paſſe auſſi moins promptement que ce dernier, qui ayant plus de ſubtilité & participant davantage d'un ſel tartareux, inciſe & ſe gliſſe avec tant de precipitation, qu'il excite les urines peu de tems aprés l'avoir bû. Je pourrois vous raporter encore pluſieurs raiſons pour prouver mon ſentiment ; mais cela nous meneroit trop loin, & en voilà aſſez pour vous convaincre que les deux principales cauſes de l'hydropiſie ſont ou la rupture de quelque vaiſſeau lymphatique, ou le defaut des ſels urineux.

Signes de ce mal.

Il n'y a guéres de maladie qui ayt des ſignes plus aſſurez que celle-ci. On connoît qu'une hydropiſie commence, lorſqu'en urinant moins que de coutume, le ventre s'enfle peu-à-peu par l'amas des

sérositez qui y dégouttent ; quand le malade est couché sur le dos, son ventre est également étendu, mais s'il se couche sur un des côtez, alors l'eau se portant toute dans le côté inferieur, elle y fait une grande poche par son propre poids & par son volume, & pour peu qu'il se remue, on entend l'eau floter dans la capacité comme dans un vaisseau à demi plein ; le scrotum se tuméfie dans la suite par une partie de la sérosité qui y distile du ventre, la verge & les lévres de la matrice deviennent boursouflées par la même sérosité, les cuisses, les jambes & les pieds déterminent par leur situation basse les humeurs à couler vers eux, & ces parties grossissent extraordinairement par l'affluence de ces eaux. La tête au contraire, la poitrine & les bras, amaigrissent tous les jours. Il faut encore observer ici que l'enflure des extrémitez inferieures precede toûjours l'anasarque & qu'elle succéde à l'ascite, celle-ci finissant par où l'autre commence.

Ses principeaux symptômes.

Plusieurs symptômes accompagnent cette maladie. Voici les principaux : la lenteur du poulx causée par le chile crud & indigeste, qui rendant le sang plus pesant & plus grossier retarde son mouvement ; la pesanteur de tout le corps, qui vient de ce que les esprits sont comme éteints dans les eaux ; la difficulté de respirer occasionné par la tension du ventre qui repoussant le diaphragme en en haut & diminuant le diamettre de la poitrine ne laisse pas aux poumons la liberté de s'étendre suffisamment : la soif excessive dépend de ce que l'humidité qui suinte des glandes de l'œsophage & de l'estomac pour entretenir la moiteur de ces organes & les rafraîchir, étant détourné ailleurs, ces mêmes parties s'échauffent & se déssêchent, excitant une altération continuelle. La fiévre lente est un effet de la crudité du chile & des autres le-

vains qui s'y trouvent confondus, & qui par leur fermentation dereglent les mouvemens du cœur, ou qui n'ayant qu'une petite quantité d'esprits ne peuvent qu'affoiblir l'action de ce muscle. Je ne parle point de la difficulté d'uriner qui est inséparable de toutes les hydropisies, parce que je la regarde comme cause, & non comme accident.

Cause de la pâleur des hydropiques

On remarque de plus la pâleur du visage & de tout le corps, laquelle n'abandonne point ces malades ; elle provient de deux causes, sçavoir de ce qu'il y a dans les vaisseaux trop de lymphe qui délaye & lave le sang, ou de ce que le sang n'a pas encore assez fermenté pour acquerir le degré de rougeur ordinaire. La premiere dépend du vice des reins qui ne séparent pas la sérosité du sang ; & la seconde d'une quantité exorbitante d'alimens indigestes insinuez dans la masse du sang, comme il arrive aprés une grande hémorragie. Les malades restent trés-long tems pâles, parce qu'il faut que le chile passe à travers les fornaises du cœur, & que là par la chaleur qu'il y trouve & par la compression qu'il y subit il soit élabouré attenué & fermenté à plusieurs reprises, pour devenir un sang rouge & capable d'imprimer à la peau cette couleur vermeille qui marque une santé entiere.

Prognostic de cette maladie.

Quant au prognostic des hydropisies, on peut répondre qu'elles sont toutes mortelles, fondé sur ce principe qu'il faut faire une regle generale de ce qui arrive le plus souvent ; & comme il en périt beaucoup plus qu'il ne s'en sauve, on doit plûtôt faire entrevoir que le malade en peut mourir, que d'aller témerairement assurer ou promettre la guérison. Néanmoins elles ne sont pas toutes mortelles absolument, puisque quelques-uns en sont guéris : Les mortelles sont principalement celles où le foye est devenu dur & schirreux, celles qui succédent à une maladie aigue, celles qui

sont inveterées & ausquelles il survient un flux de ventre, celles qui se trouvent en un sujet foible ou vieux, ou qui ne se peut tenir debout ni assis, & celles enfin qui sont accompagnées d'une grande toux. Les curables sont celles qui ne se rencontrant pas dans les mauvaises circonstances que je viens de dire, attaquent une personne robuste & jeune qui a assez de force & de courage pour faire les remedes & souffrir les opérations necessaires à la cure de ce mal.

Je ne sçay pourquoi il y en a qui mettent de la difference entre hydropisie naissante & hydropisie formée, car quand on s'aperçoit d'un amas d'eaux dans quelque capacité, cette maladie n'est pour lors que trop formée, & s'il ne paroît nulle part des sérositez extravasées, il n'y a point d'hydropisie : mais pour peu qu'on la soupçonne en quelque endroit il ne faut pas négliger d'y faire des remedes, car cette maladie croissant & augmentant incessamment, elle mene presque toûjours son malade au tombeau, quand on n'en arrête pas de bonne heure les progrés en resserrant les pores trop dilatez, ou les fibres relâchées, & en remêlant la sérosité dans la masse des autres humeurs, par médicamens, car le secours que le Chirurgien peut lui donner par le secours de la paracenthése, n'allant point à la cause, ne remédie qu'à l'accident. On y doit promptemét remédier.

Il s'agit de travailler présentement à la curation de cette maladie, & afin d'y réüssir on accomplira deux choses; la premiere, de vuider les eaux renfermées dans le ventre; & la seconde, d'empêcher qu'il ne s'y en amasse de nouvelles.

On fait sortir les eaux de deux manieres, ou insensiblement ou sensiblement, c'est-à-dire ou par la Pharmacie ou par la Chirurgie. Deux moyens d'évacuer les eaux

Les Médicamens que la Pharmacie fournit sont encore de deux sortes; ou ce sont des remedes Deux sortes de médicamens.

apliquez par dehors, ou des remedes pris intérieurement.

Propriétez de ceux qu'on aplique au dehors.

Ceux-là doivent être fortement déssicatifs. Fabrice dit qu'il a vû de trés-bons effets de l'usage d'une grande éponge trempée dans de l'eau de chaux & mise sur le ventre ; Galien conseille au malade de s'enfoncer tout nud dans un tas de bled parce que, dit-il, les laboureurs pour rendre les bleds plus gros & plus pesans y mettent des bouteilles pleines d'eau lesquelles se vuident peu-à-peu ; d'où la conséquence lui paroit juste, que si le bled à la vertu de tirer imperceptiblement l'eau des bouteilles, il pourra bien faire sortir celle qui est contenue dans le ventre ; & il ajoute qu'en Egypte on guérissoit les hydropique en leur exposant le ventre au Soleil, ou en les couchant sur du sable échauffé par les rayons de cet astre.

Vertus des remedes internes.

Les remedes qu'on prend par dedans sont en si grand nombre qu'il me seroit impossible de les raporter tous : ce sont ceux qui animant les urines les poussent vers les reins, & qui par leurs particules incisives & piquantes peuvent s'ouvrir un chemin pour s'évader ; on appelle ces remedes apéritifs ou diurétiques, dont les plus forts sont les sels de cloportes, de rue, d'armoise, de tartre, de geniévres, & de polycreste. Mr. le Prieur de Cabrieres qui a donné au Roy ses secrets, y a inseré pour un remede contre l'hydropisie une poudre faite de limaille d'acier & d'esprit de vitriol, dont il faisoit prendre six grains tous les jours : il mettoit encore boüillir du sceleri sauvage dans du vin rouge, y ajoutant un peu de sené & de crystal mineral, pour en donner à boire un petit verre tous les matins, préscrivant à ses malades d'user alternativement de ce vin & de cette poudre, & leur recommandant sur tout de répandre quelques goutes d'esprit de sel dans les boüillons. Avec ces remedes

Remede du Prieur Cabrieres

Il prétendoit guérir toutes sortes d'hydropisies ; mais quoi-qu'ils soient des meilleurs qu'on connoisse, il n'est pourtant par sûr qu'ils réüississent ordinairement. Si donc aprés s'en être servi la maladie va en agumentant, il faut avoir recours à la Chirurgie, qui nous propose deux moyens, l'un d'ouvrir le ventre, & l'autre de faire seulement des scarifications en quelque autre partie, comme au scrotum, aux cuisses, aux jambes, ou aux pieds. On les fait aux bourses & quelquefois à la verge, ou aux lévres de la matrice, quand ces parties sont tellement gonflées qu'il semble impossible de faire écouler ces eaux autrement que par de petites playes, par où elles suintent goute à gonte, faisant dés-enfler manifestement la partie à mesure qu'elles sortent. On est obligé d'en faire aussi aux cuisses, aux jambes & aux pieds proche les malleoles ou sur le tarse, pour décharger ou faire dégorger ces parties qu'on voit transparentes comme des bouteilles peines d'eau. La nature n'attend pas toûjours qu'on lui donne ce soulagement, car ces parties se crévent souvent d'elles-mêmes par l'abondance de la sérosité qui les emplit & les tend ; quand cela arrive le malade en paroît soulagé, mais il ne fait que trainer son lien.

Des remedes Chirurgiques.

Lieux qu'on doit scarifier.

On en voit à qui toutes les eaux de l'abdomen se vuident par ces ouvertures ; mais comme la source ne s'en tarit pas, elles ne se peuvent refermer. L'eau qui en coule sans cesse rend d'une chair blanchâtre & cadavereuse les bords de ces ulceres, & quelquefois la gangréne y survient manque de chaleur naturelle, qui se perd ou s'étouffe par la chûte continuelle de ces eaux. On n'assure point de lieux particuliers où il faille faire ces scarifications ; mais les plus propres sont aux endroits les plus transparens & où la tumeur menace de créver, si on ne luy procure au plûtôt une sortie. Fabrice prétend

Utilitez & inconveniens de ces ouvertures superficielles

mieux rencontrer quand il dit qu'il aplique un cautere à la jambe pour donner un égoût à ces eaux, & par ce moyen leur faciliter une issue. Il y a quelques Médecins modernes qui préferent les vessicatoires aux scarifications, mais cette pratique est mauvaise; car outre qu'ils n'ouvrent pas la peau comme la lancette, & qu'ils ne font que faire élever des vessies sous l'épiderme, c'est que la gangrenne y survient infailliblement & en peu de tems.

La ponction est plus salutaire.

Quoy-qu'il paroisse moins cruel de scarifier que de percer le ventre, toutefois je préfere la ponction par plusieurs considérations; la premiere, cest qu'on n'est pas obligé pour la faire d'attendre jusques à ce que les parties inférieures soient enflées & pleines d'eau, comme on fait aux scarifications; la seconde c'est que par la ponction on vuide plus d'eau en un quart d'heure, qu'on ne fait en huit jours par les scarifications, & ainsi on peut plus promptement secourir le malade: la troisiéme c'est que les eaux abbreuvant les muscles & les membranes de tous ces organes, elles en relâchent les fibres, de maniere qu'il leur en reste une foiblesse, dont ils reviennent rarement; & la quatriéme, c'est que la plûpart de ces hydropiques finissent par le sphacele qui survient souvent à l'endroit de ces ouvertures.

Raisons qui la font préferer aux scarifications.

Sans nous arrêter aux raisonnemens de ceux qui improuvent la paracenthese, je conseilleray toûjours de la faire, plûtôt que d'abandonner un malade à son sort, & que de le voir mourir sans secours. En effet ils nous représentent assez les difficultez qu'il trouvent à l'exécuter, mais ils ne nous enseignent rien de meilleur. Je prefereray donc à leur entêtement les expériences que j'en ay vûës sur plusieurs malades qui en sont bien guéris; & j'en croiray Paré, lorsqu'il dit qu'un crocheteur hydropique à Orleans fut guéri par un coup de

Cure faite par hazard.

couteau qu'un de ſes camarades lui donna dans le ventre en ſe battant avec lui : toutes les eaux s'étant écoulées par la playe.

La ponction qu'on ordonne pour tirer les eaux de l'abdomen, ſe peut faire en deux differens endroits de cette région, ſçavoir dans l'ombilic ou hors de l'ombilic.

Les endroits où on fait la ponction.

Celle qu'on pratique au nombril ne differe point de celle que je vous ay montrée dans l'hydromphale, on ſe ſert des mêmes inſtrumens, & on ſuit la même maniere d'opérer ; car ces deux maladies ne different que du plus au moins, c'eſt toûjours l'eau qu'il faut évacuer ; & il eſt arrivé quelquefois que penſant ne donner iſſuë qu'à une petite quantite de lymphe contenu dans la tumeur du nombril, on en a vû ſortir par la playe tout ce qui rempliſſoit le ventre, parce que ſouvent l'hydromphale n'eſt qu'un effet de l'aſcite.

Il y a deux méthodes de faire l'ouverture hors de l'ombilic, ou ſelon les Anciens avec la lancette, ou ſelon les Modernes avec le trocar. Elles ſont toutes deux bonnes; néanmoins il y en a une meilleure que l'autre, vous en jugerez aprés les avoir vûës.

Nous trouvons dans la plûpart de nos Auteurs des raiſonnemens aſſez inutiles ſur l'endroit du ventre où il faut faire l'ouverture : ils veulent qu'on ouvre le côté gauche quand l'hydropiſie vient du foye, le côté droit lorſqu'elle eſt cauſée par la ratte, & qu'on faſſe la ponction dans le milieu ſi on reconnoît que le mal vienne des inteſtins. Pour appuyer leur opinion, ils aportent trois ou quatre raiſons trés-peu ſolides : ils diſent qu'un côté déja affoibli par la maladie, ne le doit pas être encore par l'inciſion qui d'ailleurs étant faite dans ce même côté obligeroit le malade à ſe coucher ſur le côté opoſite, & pour lors le viſcere ſchirreux c'eſt à dire le foye, la ratte ou l'inteſtin, pendant en

Faux raiſonnemens ſur le choix de ces endroits.

en-bas, causeroit de la douleur par la pression qu'il feroit sur les parties saines; qu'il en arriveroit pis si le malade se couchoit sur la playe, parce que la section fait déja assez souffrir le côté blessé sans le fatiguer ainsi d'avantage; & enfin qu'il faut néanmoins être couché du côté du viscere malade pour le fortifier par la chaleur du lit.

Précaution pour le lieu de cette ponction.

Mais il est aisé de repondre que cette playe est trop petit pour augmenter considérablement le désordre plûtôt dans une situation que dans une autre; ou qu'on ne peut guéres sçavoir lequel du foy ou de la ratte est le plus offensé dans un hydropique: on n'aura donc aucun égard au raisons précédentes, & on fera la ponction indifferemment ou du côté droit ou du côté gauche, le Chirurgien prenant celuy qu'il trouvera plus à sa main. Toutefois je ne conseilleray point de percer dans le milieu du ventre à quatre doigts au dessous de l'ombilic, à cause des aponévroses des muscles de l'abdomen qu'il faudroit couper, lesquelles outre la douleur qu'elles feroient sentir au malade dans l'opération seroient trés-difficiles à se consolider: on peut donc faire la ponction à l'un des deux côtez, ou pour mieux dire, tentôt à l'un, & tantôt à l'autre; car comme on ne doit pas tirer l'eau toute en une seule fois, & que souvent on est obligé de l'évacuer à cinq ou six reprises, il faut pour lors ouvrir des deux côtez alternativement.

Il s'agit à present de vous enseigner la maniere de l'exécuter; & pour y procéder avec ordre, on doit examiner ici comme dans une entreprise importante, ce qu'il y a à faire avant l'opération, durant l'opération, & aprés l'opération.

Préparatifs pour cette opération.

Avant l'opération trois choses sont nécessaires, 1°. de preparer l'appareil; 2°. de situer le malade, 3°. de convenir du lieu où on doit faire la ponction.

Il faut avant tout dans cette opération aussi-bien que

que dans les autres, disposer son appareil qui consiste en instrumens, emplâtres, compresses & bandages convenables, tels que vous les voyez arrangez dans la planche XI. Les instrumens sont trois, une lancette B, une sonde C, & une canule D: la lancette doit être pareille à celles dont on fait les saignées, c'est-à-dire petite, afin de ne pas faire une trop grande ouverture: on envelopera la lame d'une bandelette de linge, & on n'en laissera de découvert qu'autant qu'il en faudra pour pénétrer jusqu'à l'eau. La sonde est un petit stilet d'argent semblable à ceux dont on a coutume de sonder les playes; elle doit être assez menue pour passer par la cavite de la canule qui sera de plomb ou d'argent; ayant les conditions suivantes, qui sont 1°. d'être bien lissée pour ne point blesser; 2°. d'avoir une arrête à sa tête, de crainte qu'elle ne tombe dans la capacité du ventre; 3°. d'être percée de toute sa longueur & à ses côtez; 4°. de n'être pas si longue qu'elle ne puisse toucher aux parties internes; 5°. d'avoir deux petits trous à sa tête pour passer un ruban E, E, qui l'empêchera de sortir; 6°. d'être proportionnée à l'instrument avec lequel on a fait la ponction; car si elle étoit plus grosse, elle ne pouroit pas entrer, & si elle étoit plus menuë les eaux s'échaperoient entr'elle & les bords de la playe.

Condition dés instrumens.

L'appareil étant préparé, on situera le malade; il y en a qui le mettent à son séant dans son lit, & d'autres qui le font lever pour le faire asseoir dans un fauteuil de commodité: cette derniere situation est la plus avantageuse, car outre que les eaux tombent librement dans un vaisseau mis entre les jambes du malade, c'est qu'on ne court pas le risque de répandre de l'eau dans le lit, qui doit être disposé à recevoir le malade incontinent aprés l'opération, ayant pour lors besoin de repos.

Situation du sujet.

On léve ensuite la chemise au malade pour luy

L'endroit où on doit percer le ventre hydropique.

découvrir le ventre, & on marque avec un peu d'encre l'endroit qu'on veut percer. Les Auteurs nous disent que ce doit être quatre doigts au dessous & à côté de l'ombilic, afin d'éviter les aponévroses, & de faire la ponction dans le corps des muscles de l'abdomen; mais si dans le tems que le ventre est gonflé & plein d'eau, on ne laissoit que quatre doigts entre le nombril & l'endroit où on applique la pointe de la lancette, il arriveroit indubitablement que la ponction se feroit dans ces aponévroses: il faut donc pour le plus sûr la faire sept ou huit doigts à côté & au dessous du nombril; & on verra que le ventre étant vuide & revenu dans son état naturel, elle ne se trouvera plus qu'à quatre doigts de ce milieu de l'abdomen, & il est à croire que les Auteurs l'on ainsi entendu. Ils ne conviennent pas encore si on doit faire l'incision en long, obliquement, ou en travers; ceux qui la proposent en long disent qu'on évite par-là de couper les fibres du muscles droit, ceux qui la font de biais prétendent ne pas endommager les muscles obliques, & ceux qui la recommandent en travers préferent la conservation du muscle transverse à celle des autres. Les premiers se trompent car en éloignant la ponction du nombril, elle ne se fait point sur les muscles droits; les seconds ne réüssissent pas dans leurs prétentions, car la faisant de biais, on coupe toûjours les fibres de l'un des deux obliques, parce qu'elles s'entrecroisent; mais il la faut pratiquer comme les derniers; c'est-à-dire en travers, vû que de cette façon l'incision sépare seulement les fibres du muscle transverse sans les couper, & lorsqu'on vient à ôter la canule elles se rapprochent les unes des autres & rejoignent les lévres de la playe du péritoine qui leur est adhérent, ce qui en avance la cicatrice.

Quelle direction doit avoir l'incision.

Les circonstances qu'il faut observer pendant

l'opération, sont celles-ci : Un serviteur doit être placé derriere le malade, afin qu'appuyant de ses mains les deux parties laterales du ventre, il fasse pousser au dehors l'endroit qui doit être piqué, & que la pointe de la lancette ne touche à aucune des parties contenues. Aprés cela le Chirurgien prend de sa main droite cet instrument B, qui plonge en travers jusqu'à ce qu'il ait percé les muscles obliques : là il fait une petite pause, puis tirant de l'autre main la peau un peu en bas, il acheve d'enfoncer la lancette jusques dans la capacité ; & lorsque par les eaux qui sortent aux deux côtez de la lame il reconnoît qu'il y est entré, il prend la sonde C, de la main gauche, & il l'introduit dans l'abdomen à la faveur de cette lame qui lui sert de conducteur ; puis ayant retiré la lancette, & l'ayant donnée à quelque garçon, il en reçoit de la même main le canule D, dans la cavité de laquelle il fait entrer le bout de la sonde, & aprés avoir changé de main il la pousse avec un peu de violence jusqu'à ce qu'elle soit dans la capacité ; alors retirant la sonde, il voit sortir l'eau par l'ouverture exterieure de la canule, de la même maniere que le vin sort d'un tonneau qu'on vient de percer.

Circonstances à observer au moment qu'on opére.

Ce n'est pas inutilement que je vous ay dit qu'il falloit percer le ventre en deux tems, & abaisser un peu la peau ; car par ce moyen la playe n'étant pas toute droite, l'ouverture des muscles sera bouchée par la peau qu'on aura tirée en bas, & la réünion s'en fera beaucoup plûtôt. Il faut bien se garder de tomber dans la faute que commit un Chirugien de Monfort, qui faisant cette opération à la femme d'un Officier du Roy, & voulant introduire la canule, quitta par mégarde la sonde, qui s'étant glissée dans la capacité du ventre, n'en put être retirée qu'aprés le mort de la malade ; & quoy-que cet accident n'ait point été la cause de cette mort,

Faute à éviter.

néanmoins le peuple qui ne s'en peut toûjours prendre qu'à quelque chose de sensible ne laissa pas de la luy imputer : il ne faudra donc point quitter la sonde, en la changeant d'une main, qu'on ne soit bien assûré de la tenir de l'autre.

De la quantité d'eau à faire écouler.

La quantité d'eau qu'on doit tirer cette premiere fois n'est point préscrite. On la reglera selon les forces du malade ; on en pourra évacuer deux, trois ou quatre pintes ; & si on en croyoit les malades, on en tireroit encore plus, parce qu'à mesure qu'elle sort ils se sentent soulagez, & ils respirent plus librement. Mais suivez en cela l'avis des bons Praticiens qui nous défendent de vuider le ventre tout à une fois ; & veritablement il vaut mieux le faire à trois ou quatre reprises, que d'aller tout à coup d'une extrême répletion à une extrême inanition, parce que les fortes & démesurées évacuations sont mortelles, & qu'en général tout ce qui excéde est ennemi de la nature qui procéde lentement & par degrez. Durant que l'eau sort, on peut donner au malade un doigt de vin ou quelque autre liqueur pour l'empêcher de tomber en foiblesse, & lorsqu'il y en a une quantité suffisante de sortie, on bouche le trou de la canule avec un petit tampon F de charpie : deux ou trois jours aprés on revient, & en ôtant seulement le tampon, on laisse sortir autant d'eau qu'on le juge à propos, & on continue ainsi à la tirer à plusieurs fois jusqu'à ce que le ventre soit entierement épuisé de ces sérositez étrangeres.

Ce qu'il faut faire aprés l'opération.

Immédiatement aprés la premiere évacuation, le trou de la canule étant bouché, on y appliquera un emplâtre G de figure quarrée, chargé d'un médicament astringent, & on le couvrira d'une compresse H, qui deborde un peu, on met un second emplâtre I, de même figure, & une autre compresse K par dessus, recouvrant le tout d'un troisiéme emplâtre L, encore plus grand, & enfin

d'une grande compresse M, qui comprime fortement l'endroit de l'ouverture. Ces emplâtres & ces compresses sont maintenues par la serviette N, dont on fait un bandage circulaire soutenu par le scapulaire O : on remet ensuite le malade dans son lit observant de ne le pas laisser coucher sur le côté où on a fait la ponction, de crainte que les eaux ne repoussassent le tampon au dehors, & qu'elles ne sortissent à contre-tems, ou en si grande quantité que cela mettroit le malade en danger de sa vie.

Voilà de qu'elle maniere se fait la paracenthese avec la lancette selon les Anciens : Voyons maintenant la méthode de la faire avec le trocar, selon les Modernes

Ceux-cy n'ont pas besoin d'autant de préparatifs que les Anciens pour exécuter la paracenthése : il ne faut que deux chose ; un instrument P, & un emplâtre Q. L'instrument est appellé trocar ou trois quarts, parce que sa pointe est triangulaire ; il a la figure d'un poiçon, & sa longueur est de deux ou trois travers de doigts, étant percé tout de son long comme une canule, excepté vers la pointe où il a lateralement quatre petits trous par où l'eau trouve moyen d'entrer dans sa cavité & de sortir hors du corps : il est muni, comme une canule d'une tête qui fait qu'en pressant dessus avec le pouce, on a assez de force pour l'enfoncer tout d'un coup ; puis en ôtant le pouce de dessus l'ouverture, on voit sortir l'eau comme d'un robinet. De ces trois-carts on en a fait qui sont emmanchez & dont l'aiguille est dans la cavité d'une petite canule. Pour mettre l'un ou l'autre en usage, on fait asoir le malade dans un fauteuil, & on commande à un garçon d'apuyer sur les côtez du ventre pendant qu'on en tire la peau un peu en haut ou en bas, à l'endroit qu'on a dessein de percer : puis on l'enfonce dans le ventre tout d'un coup, comme on fait un foret dans un

Méthode des Modernes.

muid de vin ; on met un baſſin au pieds du malade, qui reçoit l'eau qui ſort, & qu'on laiſſe écouler à diſcretion. Lorſqu'on trouve qu'il en eſt aſſez ſorti, il n'y a qu'à tirer le trocar ; l'eau ceſſe de ſortir dans le moment, & on n'en voit pas ſuinter une ſeule goute, parce que la peau, les mucles & le péritoine ſe rétabliſſant bouchent les ouvertures les uns des autres. On met ſeulement ſur la ponction un emplâtre de céruſe de la grandeur d'une piéces de quinze ſols. Quand il eſt beſoin de retirer de l'eau, on fait des ponctions nouvelles alternativement des deux côtez autant de fois qu'on le juge néceſſaire afin que l'un ne ſoit pas plus mal-traité que l'autre, faiſant en ſorte que les ponctions qui ſeront renouvellées ſur un même côtez ſoient ſéparées entr'elles d'environ deux doigts.

Raiſons de la préference qu'on donne à cette ſeconde méthode où le trocar eſt employé.

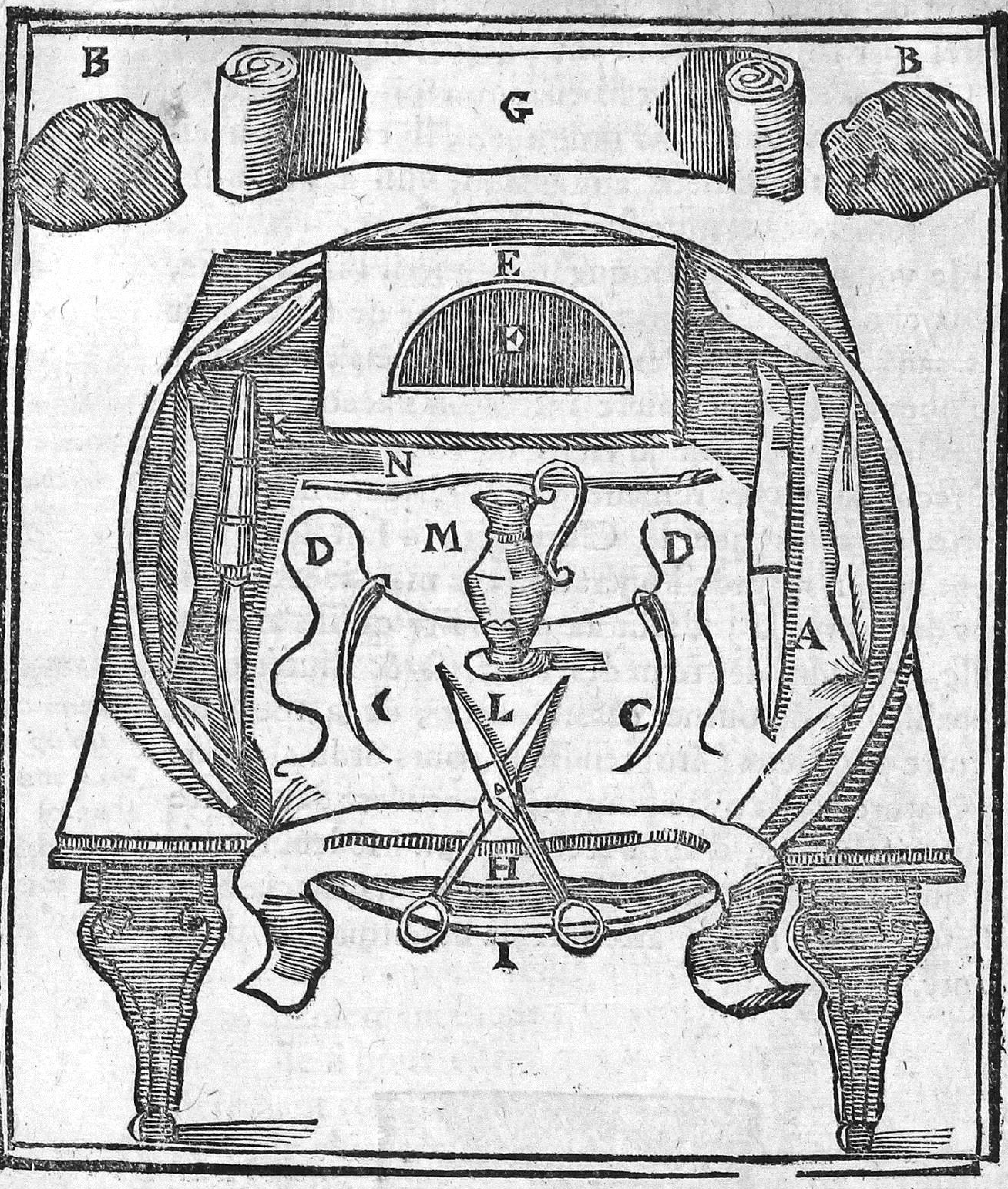
Cette ſeconde maniere l'emporte de beaucoup ſur l'autre, & luy eſt préferable par toute ſortes de raiſons ; il ne faut point un ſi grand appareil, la ponction eſt plus petite & par conſequent la douleur moindre, elle eſt auſſi plûtôt faite, on eſt ſûr que les eaux ne s'échapent point, & il ne faut ni compreſſe, ni bandage, qui ne font ſouvent qu'embaraſser. Je vous conſeille donc de vous en tenir à cette derniere méthode ; vous en verrez certainement de ſi bons effets que vous abandonnerez entierement comme moy, la méthode ancienne, pour ne vous plus ſervir que du trocar qui a conſervé la vie à pluſieurs, entr'autres à l'Ecuyer de Madame de Châteauneuf, à qui on a tité plus de ſix vingt pinte d'eau, par vingt-cinq ponctions, & qui continue toûjours de vivre.

En l'année 1705. Noſſeigneurs les Princes étant à Liancourt, M. Ducheſne & moy nous fumes priez de voir le Jardinier de M. le Duc de la Rochefoucault, il étoit hydropique, nous conclumes l'opération, & je luy tiray par le moyen du trocar

sept pintes d'eau, & comme nous fumes obligez de le quitter nous chargeâmes un Chirurgien de Clermont de lui faire une seconde ponction huit jours aprés, par laquelle il tira encore quatre pintes d'eau, il luy fit prendre ensuite pendant trois mois les remédes que nous avions ordonnez, il en fut parfaitement guéri, & deux ans aprés il vint à Versailles m'en remercier étant en trés bonne santé.

Je vous ay dit tantôt que pour guérir l'hydropisie, deux choses étoient nécessaires, l'une de faire sortir les eaux, & l'autre d'empêcher qu'il ne s'en amassât de nouvelles : la premiere intention s'accomplit par tous les moyens que je viens de vous faire voir ; & la seconde par les remédes pris intérieurement ; de sorte qu'aprés que le Chirurgien a fait de sa part tout ce qui regarde l'opération, le malade n'en doit pas demeurer là ; il faut au contraire qu'il s'assujettisse à prendre des remedes apéritifs & diurétiques capables de détourner ces sérositez, de la route du ventre & de leur faire prendre le cours ordinaire que la Nature leur a tracé pour être évacuées : dans cette sage résolution, il aura recours à un Médecin habile qui lui préscrive ce qui regarde la pharmacie & la diéte, d'où il doit attendre la confirmation de sa santé.

XII. Fig. DE L'OPERATION CE'SARIENNE.



Etimologie du mot de Césarienne.

L'Opération Césarienne est une incision qu'on fait au ventre d'une femme grosse pour tirer l'enfant contenu dans sa matrice, lorsqu'il n'en peut pas sortir autrement. On l'appelle Césarienne, parce que Scipion l'Africain ayant été tiré du ventre de sa mere par incision, fut surnommé César, pour cette raison ; & ce nom s'étant conservé

à ses descendans, & à ceux qui étoient venus au monde de même on appella Césarienne l'oppération qui avoit fait ainsi les Césars : Mais Pline qui en rapporte l'histoire, ne dit point si ce fut du vivant ou aprés la mort de la mere que cette ouverture se fit, circonstance qu'il ne devoit pas oublier. Il y a néanmoins apparence que la mere étoit morte; car il est rare de trouver des personnes assez cruelles pour faire une pareille opération à une femme vivante.

Il faut être aussi barbare que le fut Henri VIII. Roy d'Angleterre auteur du Schisme de ce Royaume. Il avoit épousé en troisiémes nopces Jeanne Seimer Demoiselle d'Anne du Boulen sa seconde femme : la Reine étant dans les douleurs de l'accouchement de son premier enfant, on vint demander au Roy lequel il vouloit qu'on sauvât ; ou la mere ou l'enfant, parce qu'on ne voyoit point de moyen de les conserver tous deux : L'enfant, répondit-il, car pour des meres j'en trouveray assez. Cette réponse ne laissa pas que d'étonner, quoy-qu'on ne dût point en attendre d'autre d'un Prince, qui de sept femmes qu'il eut, en répudia les unes, & fit décapiter ou mourir misérablement les autres, & qui venoit de renoncer à sa Religion.

En quelle occasion on a pratiqué cette opération.

Thevenin qui décrit cette opération, nous dit qu'elle se fait en trois occasions differentes ; sçavoir, quand la mere & l'enfant sont vivant, ou quand la mere est vivante & l'enfant mort, ou enfin quand la mere est morte & l'enfant vivant. Il est même assez hardi pour nous conseiller de la mettre en usage ; mais il ne nous marque point l'avoir faite, ni même qu'il l'ait jamais vû faire à personne.

Il y a quelques Auteurs modernes qui épousant son sentiment nous rendent cette opération si aisée par la déscription qu'ils en font, que si nous les en croyons, nous la pratiquerions dés qu'on trouve-

roit les moindres difficultez dans un accouchement : mais s'ils avoient été témoins d'une telle opération ; ils changeroient bien-tôt d'opinion, & ils conviendroient qu'un Chirurgien doit n'avoir pas d'humanité pour l'entreprendre.

Cruauté de cette opération.

Son idée seule feroit trembler les plus intrépides. Jugez aussi qu'elle resolution il faut avoir, pour aller à une femme vivante luy ouvrir le ventre, en luy faisant une incision de plus d'un demi pied de long ; ensuite foüillant dans la capacité de l'abdomen, faire une semblable playe au corps de la matrice ; puis percer les membranes & tirer un enfant par toutes ces ouvertures. Si cette opération effraye le Chirurgien, quand même il exécute aprés la mort de la mere : Quelle horreur ne doit-elle point imprimer quand elle est accompagnée des cris d'une mere qu'on fait souffrir avec une cruauté sans exemple, & d'une quantité de sang prodigieuse qui sortant par des si grandes playes peut faire périr la mere dans l'instant, & entre les mains de l'opérateur ?

Raisons qui la condamnent.

S'il est vray qu'une égratignure faite par un coup d'ongle à la matrice y cause des inflammations & souvent la mort, & qu'un ulcere pour petit qu'il soit, y devient presque toûjours incurable, quelle suite fâcheuse ne doit-on point attendre d'une incision longue de six ou sept pouces ? Ceux qui l'approuvent, avancent deux choses qui ne s'accordent point avec l'experience ; l'une que la femme ressent trés-peu de douleur quand on luy coupe la matrice, & l'autre que l'hémorragie qui en arrive n'est point si grande qu'on se l'imagine. La sensibilité de la matrice détruit le premier préjugé, puis que de l'aveu de toutes les femmes les douleurs qu'elles ressentent à cette partie sont insupportables, & un leger ulcere y est infiniment plus douloureux qu'en aucun autre endroit du corps ; le

grand nombre de vaisseaux qui arrousent l'uterus, & leur grosseur dans le tems qu'il renferme un enfant, condamnent la seconde raison qu'ils allèguent; car s'ils avoient ouvert une femme morte dans cet état ils seroient surpris d'y voir tant de veines & d'arteres; & ces vaisseaux, qui lors qu'une femme n'est pas enceinte ne passent point la grosseur d'une petite corde de luth, ont sur la fin de la grossesse, acquis le diametre d'un gros tuyau de plume à écrire: le moyen donc de couper tant de canaux remplis de sang, & d'empêcher en même tems qu'il n'en sorte une abondance terrible. Ce qu'ils répondent à cet article n'est nullement recevable; ils disent que l'enfant n'est pas plûtôt tiré de la matrice, qu'elle commence à reprendre son volume ordinaire, & qu'en se retrécissant elle bouche les orifices des vaisseaux que l'incision a ouverts; mais cet organne ne se resserre que peu à peu, & il luy faut deux ou trois jours au moins pour revenir dans son état naturel; & dans l'espace d'une demie heure au plus, une femme pourra perdre tout son sang jusqu'à mourir,

Histoires qui semblent la rendre praticable.

Ils ajoûtent qu'on a vû des enfans crever le sac qui les contenoit & tomber dans la capacité du bas-ventre où ils ont demeuré pendant plusieurs années sans que les meres en soient mortes, Il est vray que j'ay lû quelques histoires qui avancent ce fait. Mr. Bayle nous en a donné une arrivée à Thoulouse, dans laquelle il rapporte que l'enfant demeura vingt-cinq ans ou environ dans le ventre de sa mere: une autre semblable Histoire m'a été faite à Pont-à-Mousson. La cour y passant en l'année 1673. Frere Barbilart Apoticaire des Jesuites de cette Ville montra à la Reine qui visitoit leur Maison, un enfant qu'il gardoit dans l'eau de vie, & qu'il disoit avoir été trouvé dans

le ventre de sa mere aprés sa mort. Je luy demanday son sentiment sur un fait si particulier, & il me répondit en présence de sa Majesté qu'il croyoit que c'étoit un enfant jumeau avec la mere, qui avoit été conçû en même tems qu'elle, comme sont tous les jumeaux, & qu'il n'y avoit ici que cette difference, sçavoir que l'un avoit été formé dans le corps de l'autre. Je luy fis voir que son opinion n'étoit pas soutenable, puisque cette femme n'avoit point eû de grosseur dans le ventre jusqu'à l'âge de vingt-six ou vingt-sept ans, qu'étant devenue grosse & ayant atteint le terme de la grossesse, elle avoit certainement senti de grandes douleurs qui ne se terminerent point par un accouchement; que vray-semblablement l'enfant dans le tems de ses douleurs avoit crevé la poche qui le contenoit, & qu'étant sorti dans la capacité du ventre, il y avoit pû rester pendant les vingt années qu'elle porta cette grosseur, d'autant plus que les eaux mêmes où l'enfant flottoit dans cette poche s'étant épanchées dans le ventre avoient pû le conserver tout ce tems-là, parce qu'elles luy tenoient lieu de saumure dans laquelle il s'étoit racourci & comme pétrifié, n'ayant presque plus la figure d'un enfant.

Examen de ces histoires.

Ces deux histoires ne prouvent point la possibilité de l'opération dont nous parlons à l'égard d'une femme vivante, parce qu'il est certain que ces enfans trouvez dans le vuide de l'abdomen n'ont point été formez dans la cavité ordinaire de la matrice que nous appellons son fond, mais dans l'une des trompes, n'étant pas impossible qu'un œuf s'y soit arrêté, & qu'ayant pris accroissement jusqu'à une certaine grandeur, cette trompe qui ne pouvoit plus prêter davantage se soit rompue, pour permettre à l'enfant de tomber dans quelque endroit du ventre inférieur, & que les vaisseaux de

cette même trompe n'étant pas ſi conſiderable que ceux de la matrice ils n'ayent pas verſé aſsés de ſang pour cauſer la mort : ainſi je perſiſte dans mon ſentiment, qui eſt qu'un enfant quelques efforts qu'il faſse ne peut point créver la matrice, parce qu'elle peut s'étendre autant qu'il eſt beſoin pour le contenir ; & nous voyons même tous les jours qu'elle eſt capable d'en renfermer deux, & ſouvent juſqu'à trois ; qui ne la font point rompre.

Je ne mets point en doute ces deux hiſtoires que je trouve poſſibles de la maniere que je viens de dire : mais je ſuis plus aſsuré de celle-ci que je vais vous raconter en deux mots, & qui confirme ce que j'avance. Dans le mois de Juin 1681. une des femmes de chambre de Madame la Dauphine, étant groſse de ſix mois ou environ, fut ſurpriſe de douleurs exceſſives à la région de la matrice, les cris qu'elle faiſoit marquoient que cette partie n'eſt pas des moins ſenſibles ; les convulſions ſurvinrent, on vit ſon ventre s'enfler, & elle mourut un quart d'heure aprés. La Reine & Madame la Dauphine étonnées d'une mort ſi prompte, m'ordonnerent de faire l'ouverture de ſon corps, pour en ſçavoir la cauſe. Je la fis le lendemain en préſence de Monſieur Daquin alors premier Médecin du Roy, & de Monſieur Fagon premier Médecin de la Reine. Je trouvay la capacité du ventre toute pleine de ſang, & un enfant couché ſur les boyaux. J'examinay la matrice qui n'étoit pas ſemblable aux autres, elle avoit deux fonds, dans l'un je trouvay un faux germe, & dans l'autre qui étoit ſurnumeraire, avoit été formé l'enfant lequel y ayant vécu juſqu'au ſixiéme mois avoit crévé cette partie qui n'étant ni auſſi ferme, ni auſſi épaiſse que le fond d'un uterus ordinaire, n'avoit pû réſiſter davantage : mais les vaiſseaux qui

la nourrissoient ayant par leur rupture répandu le sang en abondance dans l'abdomen, la femme mourut en peu de tems. J'en donnay au public une rélation sous le titre d'Histoire Anatomique d'une matrice extraordinaire, avec les approbations de Messieurs les deux premiers Medecins.

Autres raisons qui en détournent.

Ce n'est pas seulement la cruauté de cette opération, & la mort presque inévitable qui la suit, qui nous doive ôter la pensée de la faire ; mais encore la Religion qui la défend : car ayant été mis en question lequel des deux on devoit sauver, ou de la mere, ou de l'enfant, lorsque les Accoucheurs ou les Sages - femmes se trouvoient dans l'impuissance de conserver la vie à l'un & à l'autre ensemble, Mrs, les Docteurs de Sorbonne, & les plus fameux Casuites, ont décidé qu'il falloit plûtôt sauver la mere que l'enfant. Sur ce principe, il faut bien se donner de garde de tenter sur elle une opération qui la tueroit infailliblement.

Il y en a qui nous disent qu'elle a été faite à Londres & à Amsterdam, & on entend tous les jours des bonnes femmes & des hommes aussi crédules qu'elles, soûtenir qu'on l'a faite à leurs voisines, ou à leurs commeres. Je mets toutes ces histoires au rang de celles qu'on débite sur les esprits & sur les sorciers, je n'en crois rien du tout. On publie tant d'extravagances, qu'un honnête homme doit se méfier de tout, & ne croire que ce qui est raporté par des gens dignes de foy ; & comme il n'y a pas un de nos celébres Chirurgiens qui osât la pratiquer, je suis en droit de l'improuver à leur exemple.

Réfutation d'un Moderne.

Un Auteur moderne qui conseille & qui approuve cette opération, dit pour authoriser son procedé, qu'une femme de Château - Thierry vint à l'Hôtel - Dieu de Paris, pour se faire traiter d'une hernie ventrale excessivement grosse ; qu'aprés

l'avoir panſée pendant trois mois elle mourut, & que cette femme ayant aſſuré de ſon vivant qu'on lui avoit fait autrefois l'opération Céſarienne, les Chirurgiens de ce lieu eurent la curioſité de l'ouvrir aprés ſa mort. Ils trouverent que la playe du ventre n'ayant pas été bien réünie, avoit donné occaſion à cette hernie de ſe former; & on remarqua au corps de la matrice, tant extérieurement qu'intérieurement des lignes qui déſignoient l'endroit où la cicatrice s'étoit faite. Je répons premierement que ces lignes pouvoient êtres celles qui s'y trouve naturellement, leſquelles ont trompé quelques Auteurs, & leur ont fait dire mal-à-propos, qu'elles ſéparoient la matrice en deux cavitez, dont la droite étoit pour les garçons, & la gauche pour les filles. J'ajoute que la playe du ventre pouvoit avoir été cauſée par quelque grand abcés à cette partie, & que ſi cette femme aſſûroit qu'on lui avoit fait cette opération, qu'elle n'étoit pas la premiere à qui aprés avoir accouché dans des convulſions & ſans connoiſſance, on avoit fais accroire qu'on luy avoit tiré ſon enfant par le côté: Et enfin je conclus, que quand même une telle hiſtoire ſeroit veritable, elle prouve que cette opération doit être miſe au rang de celles qui tuent les perſonnes ſur laſquelles on les pratique, puiſque cette femme n'a fait que traîner depuis ce tems-là une vie miſérable & pleine d'incommoditez, qui l'on à la fin conduite dans un Hôpital, où elle a trouve la mort. L'obſervation que nous allons rapporter, paroît favoriſer encore davantage l'opinion où nous ſommes préſentement.

Explication du fait qu'il rapporte.

Le ſieur Raleau Maître Chirugien de Xaintes, nous dit qu'en l'année 1689. il fit l'operation Céſarienne à la femme d'un Marchand de cette Ville, qui n'avoit pas pû accoucher aprés trois

Autre fait auquel on répond.

jours de travail ; qu'il exécuta en présence du sieur Jolain son confrere : l'enfant vécut deux jours, & la mere en guérit. En passant par Xaintes avec le Roy d'Espagne & les Princes, je fus loger chez M. Moreau habile Médecin, de qui je m'informay si cette histoire étoit véritable. Il me dit qu'il n'avoit point été présent à cette opération, qu'il avoit vû la malade quinze jours aprés avec trois ou quatre de ses confreres, & qu'ils l'avoient trouvée en état de guerison ; que cette femme en étoit demeurée boiteuse ; qu'elle n'avoit point eu d'enfans dans la suite, qu'aprés la mort de son mari elle s'étoit retirée de la Ville pour aller demeurer en une maison de campagne.

Mais cette histoire dont la fin semble avoir été plus heureuse que la précédente, justifie ce qu'on disoit de ce Chirurgien qu'il étoit trop entreprenant, puisque trois jours de travail ne sont pas un tems suffisant pour désesperer qu'une femme puisse accoucher par les voyes ordinaires ; que sçait-on si la matrice étoit bien cicatrisée ; & s'il n'y est pas resté une fistule ou un ulcere, qui suintant sans cesse, luy aura fait mener une vie languissante le peu de tems qu'elle a resté au monde aprés cette opération.

Je ne me rends point à de pareilles histoires, non plus qu'à la raison de ceux qui disent qu'il ne faut faire l'opération que quand il y a de l'impossibilité que la femme puisse accoucher autrement ; car vous trouverez trés-peu de femmes qui ne puissent accoucher naturellement : c'est toûjours l'impatience, ou de la femme, ou de l'accoucheur, ou des assistans qui fait désesperer que l'enfant sorte par la voye ordinaire, il n'y a qu'à differer ; si une matrice se trouvant d'une consistance trés-dure, est tardive à s'ouvrir, ne vous impatientez pas, elle fera en quatre ou en six jours ce

qu'elle

qu'elle n'a pas pû faire en deux. Il ne faut pas souvent se regler sur les cris de la femme, il y en a qui pour les moindres atteintes qu'elles commencent à sentir, se plaignent plus fort que d'autres ne font dans les plus grandes douleurs; c'est ce qu'il faut examiner, & sur tout prendre patience, parce que l'accouchement étant l'ouvrage de la Nature, elle en vient toûjours à bout, principalement quand l'Accoucheur & la Sage-femme lui aident par les moyens que l'art leur enseigne, & que la prudence leur fournit dans les cas particuliers. On doit donc s'en repporter à elle, puis qu'il est certain que toutes les femmes ont communément toutes les dispositions nécessaires pour accoucher, les unes plûtôt, les autres plûtard.

Confirmation des raisons précédentes.

Il y a cinq ans qu'à Versailles Madame la Comtesse de Clermont, grosse de son premier enfant, sentant les premieres douleurs de l'accouchement, se mit entre les mains de M. Mauriceau le plus célébre Accoucheur de Paris, aprés trois jours de douleurs & malgré tous les efforts de la mere, l'enfant n'ayant fait aucune démarche pour sortir, M. Dionis fils y fut appellé, ils firent l'un & l'autre tout ce que leur art leur inspiroit, & néanmoins l'enfant n'avançoit point; le cinquiéme jour les forces de la mere diminuant, & la voyant en état de mourir, si on ne la secouroit promptement; ils résolurent de l'avis & en présence des Medecins de la Cour de l'accoucher de force, c'est-à-dire, de tirer l'enfant avec le crochet, M. Dionis comme le plus fort travailla, il planta son crochet à la nucque du col de l'enfant, où ayant senti un point d'appuy ferme, en tirant fortement il fit avancer la tête & par conséquent le corps, dont il la délivra & luy sauva la vie: Si le sieur Raleau s'étoit trouvé à un pareil accouchement, il auroit fait l'opération Césarienne; Mais ici il

n'en fut pas question, & elle ne fut pas seulement proposée : Deux ans aprés cette Dame a eû un second enfant, dont M. Dionis l'a accouchée sans se servir d'instrumens, & aujourd'huy elle est grosse d'un troisiéme, dont il faut esperer qu'elle accouchera heureusement.

Par tout ce discours vous voyez bien que je suis entierement opposé à ceux qui conseillent de faire l'opération Césarienne à une femme vivante. M. Mauriceau qui a trés-bien écrit sur tout ce qui regarde les accouchemens, la condamne absolument dans ce cas : vous pouvez en voir les raisons dans le Chapitre où il parle de cette opération ; Mais je suis comme lui dans le sentiment qu'on la doit faire, & que même on est obligé par un commandement exprés de la Loy d'ouvrir le ventre à toutes les femmes dans le moment qu'elles viennent d'expirer.

Deux principaux motifs engagent le Chirurgien à faire l'opération Césarienne à une femme enceinte aussi-tôt qu'elle a expiré : l'un est pour tâcher de sauver la vie à l'enfant, l'autre est pour le baptiser.

Les cas où elle doit être faite.

Si un Chirurgien se trouve présent lorsqu'une femme grosse de huit ou neuf mois viendra d'être assassinée, ou tuée par quelqu'autre malheur, ou qu'elle aura subitement fini ses jours par une apopléxie, par une frayeur, &c. il n'est pas impossible qu'en luy ouvrant incontinent le ventre, il n'en tire l'enfant encore envie, & que par ce moyen, il ne le garentisse de la mort qui lui arriveroit indubitablement s'il séjournoit encore dans la matrice quelques instans aprés que le principe de la vie de la mere a été détruit. Il y a des exemples que des enfans tirez de cette maniere ont vécu l'espace d'une vie ordinaire. C'est pourquoy sans perdre de tems en raisonnemens, le Chirurgien

doit promptement en venir à l'opération, pour tâcher de sauver la vie à l'enfant, comme il est arrivé quelquefois.

Si la femme n'étoit grosse que de quatre, de cinq ou de six mois, il n'y auroit pas d'apparence pour lors que l'enfant pût long-tems survivre; néanmoins il faudroit faire l'opération Césarienne, dans l'esperance de trouver encore l'enfant vivant & de le baptiser avant qu'il mourût. Ainsi en quelque tems de la grossesse que ce soit, & par quelque cause de mort qu'une femme soit perie, il luy faut ouvrir le ventre; vû que s'il n'est pas possible de conserver la vie à l'enfant, du moins on a sujet d'esperer de pouvoir luy donner le Sacrement du Baptême; ce qui peut arriver plus sûrement & plus vîte que si on s'y prenoit d'une autre façon.

Le nom d'Embryoulkie que les Grecs ont donné à cette opération, étant dérivé de *Embryon* qui signifie enfant, & de *Helkein* qui veut dire tirer, nous fait voir qu'elle se pratiquoit avant qu'il y eût des Césars; comme aussi que Scipion l'Africain n'est pas le premier qui ait été mis au jour de cette maniere; & que si le nom d'opération Césarienne est demeuré, c'est qu'il est plus facile à prononcer que celuy d'Embryoulkie. Voici comment elle se fait.

Ceux qui conseillent cette opération à une femme vivante, disent qu'avec ce bistouri A, il faut faire une grande incision à la partie laterale du ventre, en traçant la figure d'un croissant, & ouvrir tout de suite le fond de l'uterus pour en tirer l'enfant par les ouvertures faites à ce viscere & au bas ventre par le même instrument; qu'on doit avec ces éponges B, B, imbiber tout le sang épanché par l'opération; qu'il ne faut point faire de suture à la matrice, parce qu'en se resserrant d'el- Moyen de l'exécuter.

le-même, les lévres de la playe se rapprochent l'une de l'autre : mais qu'il faut coudre le ventre comme à la gastroraphie, avec ces deux aiguilles courbes C, C, enfilées du cordonnet D, D; & la suture étant faite, la couvrir de l'emplâtre E, puis de la compresse F, ensuite du bandage circulaire G, qu'on fait tenir par le scapulaire H, ayant soin de pancer tous les jours cette playe, qui se guérit, à ce qu'ils nous témoignent, aussi facilement que celles des autres parties du corps.

Ceux qui ne la pratiquent que sur des femmes mortes, attendent qu'elles ayent rendu le dernier soupit, & au même instant le Chirurgien travaille avec toute la diligence possible. Pour cet effet on ne met point le corps sur une table, comme on fait dans les ouvertures ordinaires, on ne marque point avec de l'encre l'endroit où on doit faire l'incision, on ne la fait point dans l'un des deux côtez du ventre, parce qu'il y a plus d'épaisseur que dans le milieu, & pour abréger le tems on ne donne point à l'incision la figure d'un croissant, comme il y en a qui l'ordonnent. Il commence par mettre un baillon dans la bouche de la femme, afin de la tenir ouverte; il luy découvre le ventre, & avec le scapel K, il luy fait une incision longitudinale au milieu de l'abdomen, en commançant au dessous du cartillage Xiphoïde, & finissant au dessus des os pubis. Aussi-tôt qu'il a percé le péritoine en un endroit, il y introduit un des doigts de sa main gauche pour le soulever, & avec des cizeaux L, il acheve de l'ouvrir de toute la longueur du ventre. Il apperçoit d'abord la matrice, parce que l'épiploon est monté en haut & les intestins rangez à côté; & avec le même couteau il fend la matrice, en y faisant une incision capable de donner passage à l'enfant, qui se trouvera enveloppé de ses membranes qu'il faudra

Ce qu'on y doit observer.

déchirer ſi elles ſont tendres, ou couper ſi on les croit trop dures pour pouvoir les ouvrir & les écarter avec les ongles. L'enfant étant à découvert, on luy ſouleve la tête de la main gauche, & de la droite, luy verſant de l'eau contenue dans la burette M, on le baptiſe ſans aucun delay; puis on le tire de la matrice, on luy lie le cordon avec ce fil N, environ à un pouce du ventre, & on le coupe enſuite à un demi doigt au-deſſus de la ligature. Enfin on donne l'enfant à quelque femme, qui l'ayant enveloppé dans un chaufoir fort chaud, le porte auprés du feu, où on employe toutes ſortes de moyens pour le faire revenir de ſa foibleſſe, ſoit en le réchauffant, ſoit en le lavant avec du vin tiéde, ſoit en lui en ſoufflant au viſage, & lui ouvrant la bouche afin qu'il puiſſe avaler quelques goutes de liqueur ſpiritueuſe.

Sy je vous ay dit qu'il falloit tenir la bouche de la mere ouverte pendant l'opération, ce n'eſt pas que ſur ce chapitre je ſois dans l'erreur du menu peuple qui croit que l'enfant reſpire dans le ventre de ſa mere, & qui s'imagineroit que trouvant l'enfant mort, comme il arrive le plus ſouvent ce ſeroit la faute du Chirurgien qui n'auroit pas mis un baillon dans la bouche de la mere: je ſçay que cette circonſtance eſt inutile, mais il ne la faut pas obmettre, pour contenter les aſſiſtans, & pour éviter tous les ſots diſcours que feroient à l'encontre du Chirurgien quelques femmelettes, ou gens qui n'ayant aucune connoiſſance de l'anatomie, ne ſçavent pas qu'il n'y a point de communication de la bouche avec l'uterus.

Il ne faut pas faire l'ouverture à la matrice avec trop de précipitation, ni enfoncer le ſcapel trop avant tout d'un coup dans la penſée qu'elle auroit l'épaiſſeur de deux travers de doigts, comme l'ont avancé la plûpart des Auteurs; car on Autres précautions.

ne manqueroit pas de blesser l'enfant, puis qu'il est constant qu'elle est plus mince dans les derniers tems de la grossesse que dans les premiers, & que semblable aux autres membranes, elle diminue d'épaisseur à mesure qu'elle s'étend. Ce qui a trompé ces Anciens, c'est que l'ayant ouverte à l'endroit où le placenta étoit attaché, c'est-à-dire dans son fond, ils ont confondu l'épaisseur de cet arrierefaix avec celle de la propre substance de la matrice distinguée de ses vaisseaux sanguins & lymphatiques, qui sont véritablement fort gros, mais dont les tuniques sont trés minces. Ils nous ont fait là-dessus beaucoup de raisonnemens qui se détruisent par l'expérience même.

Le Chirurgien doit être instruit de cette disposition naturelle de la matrice, de crainte de se tromper en pareille occasion, mais pour peu qu'il ait d'adresse, il ne blessera pas l'enfant; car sous la matrice il y a des envelopes qui contiennent l'eau au milieu de laquelle nage cet enfant: ce qui facilite l'opération, & empêche qu'on ne le blesse, à moins que d'y aller inconsidérément & à l'étourdi.

Marques pour connoître si l'enfant est en vie dans l'uterus.

On connoît que l'enfant est vivant ou mort en touchant son cordon; si on y sent un battement, c'est signe qu'il est envie, & alors il faut le baptiser; & si on n'en sent point, il y a tout sujet de croire qu'il est mort. Sur quoy on fait alors une question; sçavoir si on doit le baptiser, ou non, parce qu'il y a des Casuistes qui veulent qu'on ait des signes certains de la vie pour administrer le Baptême, disant que ce seroit profaner ce Sacrement que de le donner à un cadavre. Pour moy je les baptise tous, & cela pour deux raisons: l'une est qu'il peut arriver qu'un enfant soit en vie & qu'il luy reste encore quelques soupirs à rendre, quoy qu'on ne sente point de pulsation manifeste à son cordon ombilical; auquel cas ce seroit tomber dans un in-

convenient fâcheux, que de refuſer le Baptême à un enfant vivant, parce qu'il n'auroit pas aſſez de force pour donner des ſignes certains de ſa vie. L'autre raiſon eſt que dans ces ſortes d'opérations, la chambre eſt toûjours pleine de parentes ou de voiſines, qui ont la plûpart une imagination timide & occupée des préjugez les plus déraiſonnables. J'en ay vû qui prenant un enfant qu'on venoit de tirer du ventre de ſa mere, où il avoit ceſſé de vivre depuis pluſieurs jours, le réchauffoient auprés du feu; & qui au moindre mouvement qu'elles lui voyoient faire, comme d'ouvrir tant ſoit peu une paupiere, de remuer la lévre, &c. s'écrioient & aſſûroient qu'il étoit vivant, ſans conſiderer que ces petits mouvemens ſont des effets de ceux qu'elles faiſoient faire à la tête de l'enfant en s'efforçant de le r'animer. Si dans une pareille occaſion un Chirurgien ne vouloit pas ondoyer l'enfant, il s'attireroit la haine publique, & toutes ces femmes ne lui pardonneroient jamais.

Comment on baptiſera l'enfant au ventre de ſa mere.

Il y a encore un expédient qui remedie à tout; c'eſt qu'en donnant le Baptême à l'enfant il le faut faire ſous condition en diſant ces paroles, avec intention de faire ce que l'Egliſe Chrétienne ordonne en pareille rencontre; *Si tu es vivant, je te baptiſe, Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit, ainſi ſoit-il.* De cette maniere, ſi l'enfant eſt vivant, il eſt bien baptiſé, s'il eſt mort, on ne baptiſe point un cadavre; & les plus ſcrupuleux ne peuvent point blâmer un tel procedé, puiſque l'Egliſe même ne baptiſe les enfans ondoyez dans une néceſſité preſſante, que ſous condition, & qu'en cas qu'ils ne l'ayent pas été, lorſqu'on a été obligé de les ondoyer.

Quand je préſcris au Chirurgien, comment il doit ſe comporter pour baptiſer un enfant, je ſuppoſe qu'il n'y ayt point de prêtre pour le faire, &

qu'on ait été tellement pressé qu'on n'ait pas eu le tems d'en avertir un, comme quand une femme vient de recevoir quelque coup dont elle sera morte à l'instant. Mais lorsque la maladie donne quelque loisir, il ne faut pas manquer d'envoyer querir un Prêtre sur-tout de la Paroisse, & de le prier d'attendre auprés de l'agonisante le moment de pouvoir baptiser son enfant : le Chirurgien alors ne se doit mêler que de ce qui est du fait de l'opération.

C'est au Chirugien à ne rien négliger pour découvrir si l'enfant est vivant ou non, parce que selon la coutume observée en beaucoup de pays si l'enfant survit la mere, le pere est héritier de tous les effets mobiliers ; au contraire, s'il est mort devant la mere, ce sont les parens de la mere qui en héritent : de sorte que s'il intervient un procés entre le pere & les parens, comme il est souvent arrivé, c'est au Chirurgien à en décider ; il est maître de faire perdre ou gagner le procés à l'un ou aux autres, & les Juges ne prononcent que sur son raport : c'est ce qui le doit engager de le faire avec sureté, du côté de la conscience.

Ce qu'il y a à faire aprés l'extraction de l'enfant.

L'opération faite avec toutes les précautions que je viens de vous marquer, si l'enfant est vivant la parenté en aura soin ; mais s'il est mort il faut le prendre & le remettre dans le ventre de la mere, puis le recoudre de la même maniere qu'on fait les cadavres qu'on vient d'ouvrir.

Voilà, Messieurs, toutes les operations qui se pratiquent sur le ventre inférieur, entre lesquelles vous ne voyez point les cautérisations du ventricule, du foye, & de la ratte, que quelques Medecins se sont imaginez pouvoir être faites. Ils prétendent que lorsque ces parties sont comme endormies, ou qu'elles font paroître trop de lenteur dans leurs fonctions, en conséquence de quelque intem-

perie froide qui rallentit leurs actions, il faut les réveiller, & les réchauffer par l'application de plusieurs fers chauds ou ardens sur la région la plus prochaine de ces parties ; mais les douleurs que les malades doivent essuyer dans ces sortes d'opérations, sans aucun fruit, nous les font rejetter, & accuser de cruauté ceux qui seroient capables de les mettre en usage.

Adoucissement de la nouvelle Chirurgie.

La bonne Chirurgie a retranché le feu de toutes les opérations qui se font sur les chairs, elle ne se sert plus que de quelques boutons de feu sur les os qui sont insensibles, encore ne les employe-t'elle que rarement, elle a abandonné ces manieres rudes aux Maréchaux qui tourmentent avec des fers rouges les pauvres chevaux qu'ils pourroient guérir autrement : & si leur méthode de se servir du fer & du feu fait horreur à ceux qui leur voyent pratiquer sur des animaux qui ne s'en plaignent pas, que seroit-ce si on voyoit brûler le ventre d'un homme qui par ses cris toucheroit le cœur le plus endurci ?

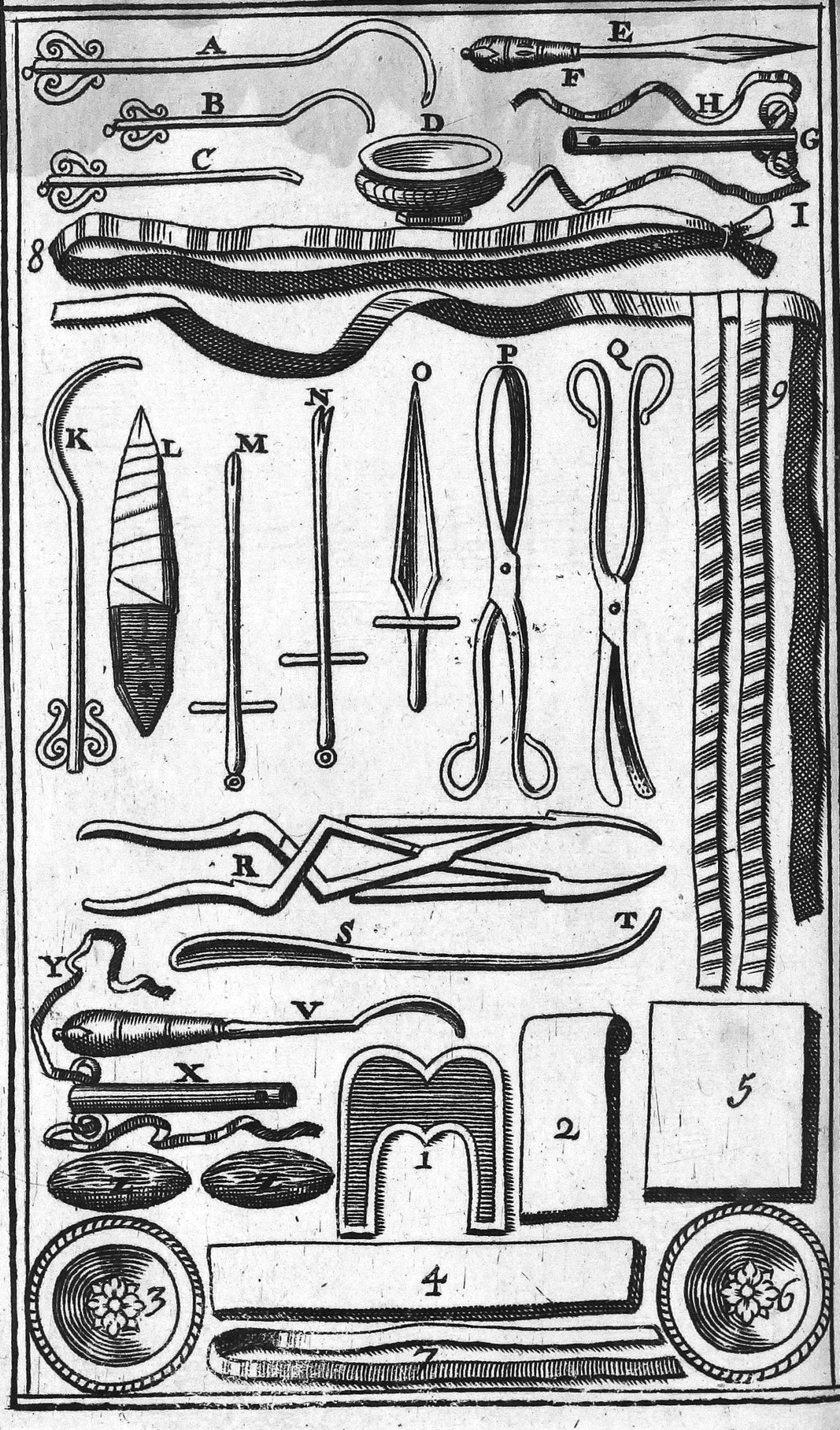
Condamnation de ceux qui entreprenoient de dératter.

Il y a environ trente ans qu'il s'éleva une certaine secte de Chirurgiens qui s'applaudissoient de s'être avisé les premiers d'une nouvelle opération qu'ils prétendoient mettre en pratique, elle consistoit à ôter la ratte, ce qu'ils appelloient *dératter*. Ils regardoient cette partie comme inutile, & même nuisible, parce qu'ils n'en connoissoient peut-être par les usages ; & dans cet esprit ils vouloient qu'on fist une incision à l'hypocondre gauche, qu'on en tirât la ratte, & qu'aprés avoir fait une ligature à ses vaisseaux on la retranchât hardiment. Sur ce qu'ils l'avoient fait à quelques chiens qui n'en étoient pas morts sur le champ ; ils s'efforçoient de publier les avantages que l'homme recevroit de cette opération ;

Mais tous les animaux à qui on la faisoit étant morts peu de tems aprés, il ne s'est pas trouvé un seul homme qui en ait voulut subir l'épreuve. C'est donc avec juste raison qu'il n'est plus mention de ces cruelles opérations, qui n'ayant été conçûes que par des cerveaux creux, ont trouvé leur sépulture dans ceux de leurs inventeurs.

Fin de la seconde Démonstration.

FIG XIII POUR LA LITHOTOMIE . p. 155



OPERATIONS DE CHIRURGIE,

TROISIE'ME DEMONSTRATION.

Les Opérations qui se pratiquent sur la vessie, sur la verge, & sur la matrice.

LEs mêmes raisons, Messieurs, qui nous ont obligé de commencer nos opérations par celles qui se pratiquent sur le ventre inférieur, nous engagent à les continuer par celles que demandent les maladies qui arrivent à la vessie, à la verge, & à la matrice; ces parties n'étant guéres moins sujettes à se corrompre que toutes les autres du bas ventre; c'est pourquoy nous allons travailler à les séparer de nôtre sujet.

Une des plus grandes & des plus difficiles opé-

rations de la Chirurgie est celle de tirer une pierre de la vessie : Hippocrate la trouvoit si pénible & si dangereuse qu'il avoit resolu de ne la plus entreprendre ; & la plûpart des Chirurgiens d'aujourd'huy à l'exemple des Anciens se défendent comme eux de la faire, laissant exécuter cette opération à ceux qui en font leur capital, & qui aportent tous leurs soins pour s'y rendre habiles.

L'extraction de la pierre est une opération trés-difficile.

Etimologie de lithotomiste.

Les Grecs nommoient ces sortes de Chirurgiens *lithotomoi*, & nous les appellons aujourd'huy des lithotomistes, parce que cette opération s'appelle lithotomie : ce mot est composé de deux dictions grecques, de *lithos*, qui signifie pierre, & de *temnein*, qui veut dire couper ou séparer. Cette étimologie, quoique juste, a trouvé des censeurs qui ont prétendu qu'elle ne convenoit point à l'opération dont il s'agit, puisqu'on n'y coupoit point la pierre ; & que le mot de *Kystitomie* signifioit mieux ce qui s'y pratiquoit, étant dérivé de *Kystis*, vessie & de *temnein*, qui signifie diviser à cause qu'elle consistoit dans une incision qui se fait à la vessie. Mais on répond que le nom de Kystitomie est celuy qu'on donne & qui convient parfaitement à l'opération qui se fait à la vessie, pour en tirer l'urine qu'on ne peut faire sortir autrement ; vous en demeurerez d'accord quand je vous démontreray une telle opération. D'ailleurs sous le nom de lithotomie sont connues & décrites dans nos Auteurs toutes les opérations qui se pratiquent pour les pierres ; & ce seroit embarasser les Chirurgiens & fatiguer inutilement les étudians que de les vouloir obliger à se servir d'un nouveau nom qui ne feroit pas mieux entendre la chose qu'elle est déja connue de tout le monde par le mot usité : ajoutez que quoiqu'ordinairement on ne rompe pas la pierre, néanmoins la fin pour laquelle on incise la vessie, étant pour en tirer les pierres, pour les en sépa-

Objection & réponse.

rer & les en détacher lorsqu'elles y tiennent, pour les y atténuer quand elles sont molles & friables, ou pour les briser en morceaux, quand elles sont trop grosse, & qu'on peut plus commodément les dégager par parties, on ne pouvoit pas donner un nom qui exprimât mieux cette opération que celuy de lithotomie.

On entend donc par lithotomie une opération de Chirurgie, par le moyen de laquelle on tire de la vessie les pierres qui y son contenues, & sous le nom de pierre nous comprenons generalement toutes sortes de corps étranges; comme des grumeaux de sang, des membranes, des chairs endurcies, qui par leur masse, leur grosseur, & leur consistance empêchent le cour de l'urine & nous obligent d'en venir à la même opération pour en débarrasser la vessie. Définition de cette opération.

Nous trouvons tous les jours des pierres dans les reins & dans la vessie, tant des hommes que des femmes, & il en est peu qui ne vuident avec les urines du sable ou du gravier ou quelque petite pierre: mais il est difficile de sçavoir comment ces corps étrangers se peuvent engendrer. Il faut toutefois qu'un Chirurgien s'efforce d'en déveloper le secret; c'est pourquoy, sans nous rebuter des difficultez, nous allons proposer ce que nous pensons sur la maniere de leur génération. Des pierres dans les reins & dans la vessie.

Tous nos Auteurs qui jusqu'à présent ont écrit sur cette matiere, & entr'autres Fernel, qui aprés Hippocrate, s'est donné le plus de peine pour l'expliquer, nous ont dit que les pierres étoient formées de la partie la plus visqueuse & la plus terrestre de l'urine, que la portion la plus subtile de cet excrément étant consumée par la chaleur des reins; la plus grossiere se pétrifioit, & s'endurcissoit de même que les pots de terre molle s'affer- De l'origine du calcul.

missent & deviennent solides par la chaleur du fourneau; & que lorsque les pores par lesquels l'urine se sépare du sang se trouvoient trop étroits, les particules les plus épaisses de l'urine s'embarassant dans ces conduits, s'y pétrifioient par leur séjour & par la chaleur de ces parties, où elles grossissoient par une continuelle apposition de matieres l'une sur l'autre : de sorte que selon eux, il y a trois causes de génération pour les pierres; la matérielle, sçavoir ce qu'il y a de plus gluant & de plus terrestre dans l'urine; l'instrumentale, qui sont les passages trop étroits des reins où cette matiere est arrêtée; & l'efficiente attribuée à la chaleur du lieu, qui la désséchant, en forme du gravier ou des pierres.

Trois causes du calcul selon les Anciens.

Ils étoient confirmez dans cette opinion, parce qu'on observe tous les jours que les enfans sont plus sujets à la pierre que les grandes personnes, & principalement ceux qui sont nourris d'alimens grossiers & terrestres : en voici la raison. Les enfans mangeant fort souvent ne peuvent pas faire bien exactement la digestion, & entr'autres les enfans de païsans qui ne se nourrissent que de pain lourd, mal cuit & mal fait, de fromage, & de légumes indigestes; il reste un suc crud & mal digeré qui étant porté aux reins avec le sang, s'embarrasse dans les porositez de leurs caroncules mamillaires, & y séjournant s'endurcit & devient pierreux par la chaleur naturelle qui fait exprimer à ces mamelons ce qu'un tel suc a de plus séreux; de maniere que ces trois causes dont nous venons de parler, se rencontrant plus fréquemment aux enfans, il ne faut pas s'étonner si on en trouve tant qui ont la pierre.

La preuve de ce que j'avance est manifeste dans les écrouelles, les óreillons, les excroissances, & tous les gonflemens de glandes qui arrivent trés-

souvent dans le bas âge : la matiere de ces tumeurs est un suc crud distribué aux glandes où il s'embarasse & séjourne à raison de l'étroitesse du passage ; & la chaleur en est la cause efficiente, parce qu'en consommant ce qu'il y a de plus liquide, elle y endurcit tellement cette matiere, qu'elle devient toute pierreuse.

Quels sont ceux en qui la pierre s'engendre plus fréquemment.

Ceux qui ont souvent visité l'Hôtel-Dieu ou la Charité de Paris qui sont les deux endroits où on taille le plus de personnes, conviendront que de trente à qui on fait cette opération il y en aura d'ordinaire plus des deux tiers qui n'auront pas dix ans, & qui sont presque tous enfans de villageois ; ce qui marque évidemment que la premiere & la plus générale cause de la pierre est la méchante nourriture, & que cette production trouve son principe dans les alimens terrestres, mal cuits & mal digerez ; & ce que nous lisons dans les Auteurs qui ont traité ce sujet, sçavoir qu'on ne tailloit autrefois que depuis l'âge de six ans jusqu'à quatorze, nous prouve que le nombre de ceux qui étoient affligez de la pierre a été de tout tems plus grand dans la jeunesse que dans un âge plus avancé.

Principes de la formation des pierres, selon les Modernes.

Cette opinion sur la cause de la génération des pierres a paru si vray-semblable à tous nos Anciens, qu'avant eux on n'a osé la contester : mais il s'est trouvé de nos jours des gens qui ont été plus hardis & qui ont avancé que ceux qui croyent que les pierres résultent de la matiere la plus grossiere du sang sont dans l'erreur, soutenant au contraire qu'elles étoient formées des corpuscules les plus subtils de cette humeur. Pour défendre leur hypothêse ; ils distinguent dans l'urine deux principes; l'un est un sel volatil & urineux semblable à l'esprit de nitre, & l'autre un souphre étheré qui tient de la nature de l'esprit de vin : ils appellent le premier, esprit coagulateur ; & ils veulent qu'étant

mêlez avec un autre esprit qu'ils trouvent dans ce liquide excrémenticiel & qu'ils nomment esprit terrestre & stiptique, il s'en fasse un condensation qui forme un corps pierreux.

Pour prouver cette opinion ils ont recours à la Chimie, & disent que si on mêle de l'esprit de vin avec de l'esprit de nitre, ou avec de l'esprit de sel ammoniac, il s'en fait d'abord aprés quelque fermentation un coagulum, qui peut devenir un corps solide & compacte comme de la pierre.

Loin de condamner ceux qui sont de ce sentiment, je les juge au contraire trés-dignes de louanges d'avoir travaillé à pénétrer dans une cause si cachée: mais aussi il ne faut pas qu'ils croyent que nous devions les suivre aveuglément; c'est à nous à examiner sans prévention ce qu'ils nous proposent, à le confronter avec ce que nous en ont dit les Anciens, & à prendre le parti où nous trouverons plus de solidité que de vray-semblance.

Ce dernier systême est de l'ingenieux Vanhelmont, qui avec ces trois esprits dont je vous ay parlé, a besoin d'un autre esprit de putréfaction, excité par un ferment corruptif qu'il cherche dans l'odeur de l'urine, pour mettre les autres en action & faire la coagulation de la pierre: mais quoyque l'imagination ait de la peine à se représententer tous ces principes, néanmoins cette opinion moderne ne nous est pas inutile; car en la conciliant avec l'ancienne, elles produisent ensemble dans nous des lumieres qui nous procurent la connoissance veritable de la génération de cette substance tartareuse dont la pierre est formée.

Des parties où le calcul prend naissance.

Il y en a qui font deux sortes de pierres, l'une qu'ils disent être formée dans les reins, & l'autre dans la vessie: ils les differencient en ce qu'ils veulent que celle du rein soit plus petite, plus legere, & plus rouge; & que celle de la vessie soit plus grosse,

grosse, plus dure, & plus blanche, ajoutant que les vieillards sont plus sujets à avoir le calcul dans les reins, & les jeunes dans la vessie : mais ces observations ne sont pas certaines, car aux jeunes comme aux vieux on trouve des pierres de toutes couleurs, de toutes figures, & de toutes grosseurs ; & aux uns comme aux autres, elles commencent à se former dans le rein, & elles s'augmentent dans la vessie : voici comment.

Le principe essentiel, ou le fondement de la pierre est toûjours quelque particule d'un chile grossier & mal digeré, qui étant porté avec la sérosité urinaire aux reins, & s'insinuant dans un des petits tuyaux des corps mammillaires qui filtrent cette sérosités s'y embarrasse & s'y arrête, de maniere qu'avec le secours des esprits coagulateurs ou des acides, elle s'y endurcit & devient pierreuse : la partie tartareuse de l'urine venant ensuite à toucher ce petit commencement de pierre, elle s'y attache, s'y unit & en augmente le volume ; & tous les jours un nouveau tartre de l'urine s'y joignant elle croit jusqu'à ce que le cours continuel de ce fluide l'oblige à se détacher & à tomber dans le bassinet, d'où elle est conduite par l'uretere dans la vessie ; & alors trouvant un espace vaste & libre elle y séjourne plus aisément, & s'y grossit de plus en plus par de nouvelles applications de matieres, jusqu'à ce qu'enfin causant par son volume, par son poids, ou par ses pointes des douleurs & des incommoditez insuportables, on est contraint de la tirer par l'opération.

Comment les pierres sont formées

Ce premier principe que quelques-uns ont nommé la semence de la pierre & qui en est apellé le noyau par Fernel, n'ayant pû passer par les mammelons des glandes rénales, s'augmente par des couches de nouveau tartre, de la même maniere qu'on fait les dragées dont le noyau est or-

De la semence & du germe ou noyau de la pierre.

dinairement un petit anis qui se couvre de plusieurs envelopes de sucre fondu où le confiturier le trempe de tems en tems : car si on casse une pierre, vous remarquerez le noyau avec les differentes couches qui seront de plusieurs couleurs suivant les diverses matieres dont elle est faite, de même que cassant un anis de Verdun, on voit les couches de plusieurs sortes de sucre dont il est composé.

Exemples de grosses pierres restées dans les reins.

Quand je vous ay dit que les pierres quelque tems aprés leur formation tomboient dans le bassinet, vous devez avoir entendu que cela arrive trés-souvent, mais non pas toûjours, car quelquefois elle est d'une telle figure qu'elle ne peut se débarasser du tuyau où elle a pris naissance : alors elle s'y grossit comme elle feroit dans la vessie, & elle peut s'y accroître tellement qu'elle cause la mort. Il y en a plusieurs exemples, & le plus fameux de ceux qui sont venus à ma connoissance, c'est celuy du Pape Innocent XI. qui étant mort le 13. Aoust 1689. fut ouvert : on luy trouva deux pierres une dans chaque rein, celle du rein gauche pesoit neuf onces, & celle du droit six. J'ay trouvé ce fait si particulier, & le volume de ces calculs si extraordinaire, eû égard à la capacité naturelle du lieu où elles se rencontrerent, que je les ay fait graver sur un dessein qui m'en fut envoyé de Rome, afin de vous en faire voir la grosseur & la figure.

Pierres trouvées dans les reins du Pape INNOCENT XI.



Lorsqu'une pierre se détache du rein, & qu'elle prend le chemin de la vessie, si elle est petite elle coule aisément dans cette poche ; mais si elle est grosse étant obligée de dilater l'uretere pour se faire passage elle cause des douleurs d'autant plus grandes que par ses inégalitez & par ses angles aigus elle déchire & pique la membrane nerveuse

De la douleur néphrétiques.

de ce tuyau. On appelle ſouvent cette maladie colique néphrétique, mais c'eſt improprement, puiſque ce nom de colique ne doit être donné qu'aux maux qui regardent le colon : elle eſt mieux nommée douleur néphrétique, de *nephri* qui veut dire rein, à cauſe que ce qui fait la douleur vient du rein, & non de l'inteſtin colon.

De la cauſe des douleurs néphrétiques.

Ces douleurs néphrétiques ſont excitées par du ſable, par du gravier, ou par une pierre; quand c'eſt du ſable, les douleurs ſont legeres, à moins qu'il ne ſoit en une trés-grande quantité; lorſque c'eſt du gravier, elles ſe font ſentir davantage, parce que les particules du gravier ſont rudes, irrégulieres & plus groſſes que celles du ſable; & quand c'eſt une pierre, elles ſont trés-vives : on a pour lors recours aux remedes generaux qu'on ordonne ſuivant les accidens qui preſſent le plus.

Caractere de la douleur néphrétique.

Les ſignes qui nous aprennent que c'eſt une douleur néphrétique, ſont qu'elle commence à l'endroit du rein, qu'elle ſe continue le long de l'uretere, & qu'elle répond à la région de la veſſie; on ſent un engourdiſſement dans la cuiſſe, le teſticule du même côté eſt tiré en haut par le muſcle cremaſter qui ſouffre, on a de la peine à uriner, & on vomit dans cette occaſion. Je vous renvoye à la pratique ordinaire pour les remedes qui conviennent à ce mal; je ne vous en ay parlé, que pour vous faire concevoir pourquoy on a raiſon de ſoupçonner que celuy qui urine difficilement peut avoir une pierre dans la veſſie, ſur tout lorſque cette difficulté aura été précédée par des douleurs néphrétiques.

Aprés vous avoir expliqué comment la pierre ſe fait, il faut que je vous diſe ma penſée ſur la formation du ſable. De même que vous voyez que la partie tartareuſe du vin eſt adhérante à la ſurface intérieure du muid où il eſt renfermé, qu'elle s'attache aux vaiſſeaux où on fait boüillir des liqueurs épaiſſes,

& que même il se forme une croute au dedans des tuyaux par où l'eau coule continuellement ; aussi ces sortes de corpuscules contenus dans l'urine se collent-ils dans le bassinet & le long des ureteres ; & y étant coagulez par un esprit acide, ou par l'entrelacement & l'union étroite de leurs parties branchuës s'y pétrifient, & en boucheroient à la fin les conduits, si l'humeur glaireuse que les glandes des ureteres séparent sans cesse pour en enduire les cavitez, de crainte que leurs membranes ne soient offencées par les sels urineux n'obligeoit ce tartre de se détacher petit à petit pour se laisser entrainer par l'urine dans la vessie où il tombe par petites particules séparées comme du sablon ; & il est peu de personnes qui n'en vuident tous les jours avec l'urine.

Conjecture sur la production du sable.

Ce sablon est souvent blanc, & quelquefois rougeâtre ; on le trouve au fonds du pot de chambre, & même lorsqu'on y laisse séjourner l'urine, on s'apperçoit que ce même tartre s'attache aux parois du pot & y fait une croute, d'où on conjecture assez surement qu'il y a dans l'urine une matiere propre à être condensée, & un esprit capable de faire cette pétrification.

Monsieur Tolet qui a trés-bien écrit de la lithotomie aprés l'avoir long-tems pratiquée à l'Hôpital de la Charité de Paris, sous l'illustre M. Jeannot alors le plus célébre Lithotomiste, nous dit qu'il a taillé un Soldat Italien qui s'étoit fouré un ferret d'aiguillette par l'uretre dans la vessie, qui se forma une pierre de la matiere qui se joignit à ce ferret, & s'y endurcit par succession de tems. Il arriva la même chose à un autre à qui un coup de mousquet fit entrer une bale dans la vessie où elle servoit de base à une pierre dont il le falut délivrer par la taille quelques années ensuites. Ces expériences confirment bien la pensée de Fernel en

Expérience d'une occasion extraordinaire du calcul.

ce qu'il dit que toutes les pierres ont un noyau.

Des pierres sablonneuses.

Il y a aussi une nature de pierre qu'on appelle sablonneuse, laquelle est formée dans la vessie de plusieurs petits grains de sable qui se joignent ensemble par le moyen d'une glu qui leur sert de ciment : cette espece de pierre se compose en peu de tems, mais elle n'est pas si dure que celle qui est faite par plusieurs couches posées les unes sur les autres, aussi se brise-t'elle facilement sous la tenette quand on la veut tirer.

Dilatation des ureteres dans les calculeux.

Je vous ay dit que les pierres passoient par les ureteres pour aller du rein dans la vessie : ceux à qui cela est arrivé, ont l'uretre dilaté à proportion des pierres qui sont passées par ce conduit qui n'ayant ordinairement que la grosseur d'un tuyau de plume, se trouve néanmoins souvent de la grosseur du pouce, & quelquefois de celle d'un intestin ; & quoyque cette partie soit capable d'une telle extension, on voit cependant en quelques-uns des pierres arrêtées dans sa cavité, ce qui arriva à Mr. Colbert, qu'on ouvrit aprés sa mort, & à qui on trouva des pierres trés-grosses retenues dans le milieu des ureteres, ce qui luy avoit fait souffrir durant les derniers jours de sa vie d'effroyables douleurs néphrétiques. Mais ces sortes de pierres restées dans les reins ou dans les ureteres ne peuvent point être tirées par la Chirurgie, c'est pourquoy passons à celles qui se rencontrent dans la vessie qui font le sujet de nôtre opération.

Deux sortes de preuves de l'existence d'une pierre dans la vessie.

Avant que d'y venir il faut être assuré qu'il y ait une pierre dans la vessie. Les signes qui nous l'indiquent sont de deux sortes. Les premiers qu'on appelle communs ou équivoques, peuvent dépendre de plusieurs maladies de la vessie, autres que celles qui sont causées par la pierre. Les seconds sont nommez propres ou univoques, ils ne conviennent qu'à la pierre seule.

Les signes équivoques sont en trés-grand nombre; le malade ressent dans la région de la vessie une douleur continuelle, qui s'augmente lorsqu'il veut uriner; c'est ce qui luy fait differer le plus qu'il peut cette fonction; mais la douleur en est encore plus violente, à cause que l'urine par le long séjour qu'elle fait dans la vessie, étant plus échauffée & plus âcre, elle irrite davantage les parties par où elle passe pour sortir; outre que le malade poussant avec vehemence pour en accelerer l'évacuation, l'intestin rectum s'allonge au dehors par les efforts qu'il fait pour pisser. Cet accident arrive rarement aux personnes avancées en âge, mais souvent aux enfans; c'est ce qu'on appelle le fondement sorti. Les urines sont quelquefois blanches, crues, & tenues, & d'autrefois troubles, bourbeuses & sanglantes; & lorsqu'on les laisse reposer, on voit au fonds un sédiment blanc semblable à du pus, avec de la mucosité & du sablon. Le malade sent au périnée une pesanteur causée par le poids de la pierre, il porte souvent sa main à la verge qu'il tire pour se soulager; il luy survient des érections involontaires, produites par une irritations qui de l'uretre se communique aisément aux nerfs caverneux; il éprouve un picotement qui répond au bout de la verge; il a de la peine à uriner; souvent l'urine ne sort que goute à goute, & quelquefois elle est entierement supprimée.

Signes douteux.

Sortie du fondement.

Sédiment de l'urine.

Irritation à l'uretre.

Difficulté d'uriner.

Quoy-que tous ces symptômes dénotent ordinairement l'existence de la pierre dans la vessie, ils n'en sont pas néanmoins des signes si fideles qu'il y faille croire absolument; car ils conviennent aux inflammations & aux ulceres de la vessie & de l'uretre; & c'est ce qui les a fait appeller équivoques. On doit donc avoir recours à d'autres qui soient infaillibles.

Marques univoques & certaines.

Les ſignes que nous appellons univoques, parce qu'ils ne ſe peuvent raporter qu'à la pierre, & qu'ils ne nous trompent point, ſont deux : l'un eſt le doigt de l'Opérateur, & l'autre la ſonde. Voici comment on s'y prend pour ſe ſervir de l'un & de l'autre.

Maniere de ſonder avec le doigt.

Le Chirurgien ayant rogné ſes ongles, il frottera de quelques huile ſon doit indice ou celuy du milieu ; On ſe ſert communément d'huile d'olive ; Puis ayant fait aſsoir le malade ſur le bord du lit couché à la renverſe, les cuiſes hautes & écartées, il luy introduira ce doigt dans l'anus, où il le pouſera le plus avant qu'il pourra, & n'y ayant que l'épaiſseur du rectum & de la veſſie entre ſon doigt & la pierre qu'elle renfermera, il luy ſera aiſé de ſentir ce corps étrange, ſur tout lorſqu'appuyant de ſon autre main contre la région hypogaſtrique du malade, il pouſsera vers le rectum ce qui ſera engagé dans la veſſie. Aux femmes la matrice étant placée entre ce boyau & la veſſie, le Lithotomiſte ne pourroit ſentir la pierre s'il en uſoit de même qu'aux hommes, c'eſt pourquoy il faut qu'il inſinue ſon doigt dans leur vagin : mais aux filles pour pluſieurs raiſons que je paſse ſous ſilence, il ne doit point ſe ſervir du doigt, ni dans le vagin, ni dans le rectum, il faut qu'à leur égard il ſe ſerve de la ſonde.

Il n'eſt pas auſſi facile de ſonder un homme qu'une femme ; là longũeur & la figure courbe de l'uretre d'un homme, ſont la cauſe des difficultez qu'il y a d'y faire entrer la ſonde, il faut de l'adreſse & de l'habitude pour y réüſir. On prend une ſonde de la longueur de dix à onze pouces, & de la groſseur d'un petit tuyau de plume à écrire, faite d'argent pour l'ordinaire, ayant dans la moitié de ſa longueur la figure d'un

croissant, & son autre moitié étant droite. Le bout de cette premiere moitié tant soit peu plus menu que l'autre est mousse, & l'extrémité de celle qui est droite est garnie de deux anneaux, afin de la tenir plus ferme. On graisse toute la sonde avec de l'huile & on se met en devoir de la faire entrer dans la vessie, en introduisant la partie courbe la premiere dans l'uretre.

Il y a deux manieres de sonder, c'est au Chirurgien à choisir celle qu'il a le plus accoutumé de pratiquer; l'une en prenant la verge du malade avec deux doigts de la main gauche, sçavoir le pouce & l'indice, & l'élevant en haut pendant qu'on tient la sonde avec les deux semblables doigts de la main droite, en sorte que la partie concave du croissant regarde le ventre du malade. Alors en ayant introduit doucement le bout dans l'uretre on la pouce jusqu'à ce qu'on soit à la racine de la verge qu'on baisse au même instant, afin que la pointe de la sonde montant en haut elle puisse en passant par dessous l'os pubis aller jusques dans la vessie. L'autre maniere differe de la précédente, en ce que le dos de le sonde regarde le ventre du sujet, & que l'ayant poussée jusqu'à la racine de la verge, on fait faire un demi tour à l'instrument, en le penchant conjointement avec la verge vers l'aine droite, & ensuite le baissant; par ce moyen la pointe de la sonde recevant une legere impultion entrera dans la vessie: & c'est de cette derniere façon que sondent presque tous les Lithotomistes, qui font voir leur adresse en donnant ce tour de maître. Si la sonde étant prête d'entrer dans la vessie on sent quelque obstacle, il ne faut rien forcer, parce qu'il peut être causé par une petite valvule qu'on nomme verumontanum, qui est à l'endroit où les vaisseaux éjaculatoires percent l'uretre, & pour peu qu'on forçât on ne

Premiere méthode de sonder avec l'instrument.

Seconde méthode.

Inconvenient à éviter.

manqueroit pas d'endommager cette valvule ; c'eſt pourquoy il faut alors retirer la ſonde de la longueur d'un travers de doigt pour la repouſer enſuite en s'éloignant de cet obſtacle, on trouve ainſi le chemin de la veſſie.

Facilité à ſonder les femme.

L'uretre d'une femme étant courte & droite, on n'a pas beaucoup de peine d'y introduire la ſonde. La malade étant couchée à la renverſe on luy écarte les nymphes avec la main gauche, & on découvre l'orifice de l'uretre, qui eſt un petit trou rond, placé entre ces deux crêtes au deſſous du clitoris. On prend de la main droite, une ſonde de la même groſſeur que celle des hommes, longue de ſix à ſept pouces, & de figure droite, & l'ayant huilée on l'inſinue doucement dans la veſſie ; & tant aux hommes qu'aux femmes, en tournant la ſonde à droite & à gauche, s'il y a quelque pierre on ne tarde pas à le reconnoître par la réſiſtance qu'elle fait à la ſonde, & par le bruit même qu'on entend en frappant du bout de la ſonde ſur ce corps.

Neceſſité de la lithotomie.

Si par la ſonde on eſt aſſuré qu'il y ait une ou pluſieurs pierres dans la veſſie, le ſeul moyen de les tirer, c'eſt par l'opération qu'on fera de l'une des deux manieres que je vais vous démontrer dans peu de tems ; car c'eſt un abus de croire qu'il y ait des remédes capables de diſſoudre un calcul dans les reins ou dans la veſſie. Tous ceux qui ſe ſont vantez d'en avoir trouvé ſont des charlatans & des impoſteurs, qui profitant de l'état pitoyable du malade & de la frayeur qu'il a d'une telle opération, luy promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. Je ne blâme point un malade qui cherche à s'épargner de la douleur, il n'y a rien de ſi naturel que de s'abandonner entre les mains de ceux qui nous font entrevoir une guerison ſûre & facile ; mais ces ſortes de gens ſont d'autant plus

dignes de punition que leurs promesses choquent le bons sens. Il n'y a point de dissolvant assez actif tel qu'il puisse être, pour fondre une pierre hors de la vessie ; à plus forte raison il est impossible d'en trouver qui fassent dans la vessie même, aprés avoir passé par tous les differens chemins qu'il doit tenir pour y parvenir, étant pris par la bouche. S'il étoit assez puissant pour un tel effet, que ne feroit-il point sur l'estomac, sur les intestins, sur les vénes lactées, sur le canal thorachique, dans le cœur, dans les poumons, dans les arteres, dans les reins & dans les ureteres; toutes les parties qu'il faut qu'il touche avant que de venir à la vessie où est la pierre qu'ils prétendent dissoudre : & s'ils veulent le séringuer par l'uretre ; l'urine n'empêchera-t'elle pas qu'il n'agisse, ou ne bléssera t'il pas plûtôt la vessie, qu'il ne rongera la pierre ?

Abus sur le dissolvant de la pierre.

C'est donc une foible ressource que d'esperer le guérison par des remédes quand la pierre est une fois formée, il n'y a que l'opération qui la puisse tirer de la vessie : ainsi c'est au malade à prendre son parti genereusement, & à s'y disposer au plûtôt, lorsque la sonde l'a rendu certain, que tous les maux qu'il ressent sont des effets d'une pierre dans la vessie ; car plus il differera, plus la pierre grossira, & plus l'opération en sera difficile & douloureuse. Mais si en sondant il ne s'est point trouvé de pierre, & que cependant le malade ressente les accidens qu'elle a coutume de causer, & particulierement la suppression d'urine qui est le plus facheux de tous, il faut que le Chirurgien le secoure le plus promptement que faire se pourra ; soit qu'il la regarde comme maladie d'elle-même ; ou comme l'effet d'une autre maladie.

Une pierre endurcie n'est plus en état d'être attenué par les remédes.

La retention totale de l'urine demande un prompt secours.

De la suppression de l'urine.

LA suppression d'urine est d'une telle importance, qu'on ne peut guéres retenir son eau plus d'un jour sans être réduit à l'extrémité. Ce mal ne demande point de retardement quand le Chirurgien est arrivé : car souvent dans ces sortes de maladies on ne l'envoye chercher qu'aprés que le malade a passé un tems considérable sans uriner, & pour peu qu'on differe la vessie s'emplit de plus en plus, la douleur & le péril augmentent ; c'est pour cela qu'il faut sur le champ travailler, pour lors les momens sont chers, & on ne peut trop-tôt satisfaire à l'impatience du malade qui implore nôtre secours avec empressement.

Ces raisons m'ont engagé à vous faire voir les moyens de remédier aux suppressions d'urine avant que de vous démontrer l'opération qu'on fait pour l'extraction de la pierre. Il faut aller au plus pressé, parce qu'on est dans une nécessité indispensable de pisser ; mais pour la taille on peut choisir tel tems, telle saison & tel jour qu'on veut.

Trois especes de suppression d'urine.

Il y a trois sortes de suppression d'urine qui ont chacune leur nom particulier ; l'une se nomme Dyssurie, l'autre Strangurie, & la troisiéme Ischurie.

De la Dyssurie.

Lors que le malade ne pisse qu'avec difficulté, on appelle cette incommodité Dyssurie ; ce mot est dérivé de *dys*, qui veut dire difficile, & d'*ouron*, qui signifie urine, parce qu'alors elle sort difficilement & avec douleur.

De la Strangurie.

Quand le malade ne pisse que goute à goute, cela se nomme Strangurie, qui vient de *Stranx*, goute, & d'*ouron*, urine, parce qu'il n'en sort qu'une goute à la fois, ce qui a aussi fait appeller cette maladie pisse-goute.

De l'Ischurie.

Si l'urine ne sort point du tout, c'est une Ischu-

rie, mot dérivé d'*Ischein*, retenir, & d'*ouron*, urine, car pour lors l'urine est retenue & la suppression en est entiere.

Il y a deux sortes de suppressions d'urine, l'une quand cet excrément est contenu dans la vessie & qu'il ne peut point en sortir; & l'autre lorsqu'il est arrêté audessus de la vessie.

Autre difference de suppression d'urine.

On trouve cinq ou six causes qui empêchent l'urine de sortir de la vessie: 1°. quand quelque pierre est placée à l'embouchure de l'uretre & qu'elle en ferme le passage; alors il faut la reculer avec une bougie, ou avec la sonde, ou bien en faire l'extraction. 2°. Quand l'uretre est affaissé & comme plissé, ce qui arrive aux vieillards, lorsque la verge n'a plus d'érection, on y remédie par des fomentations chaudes & aromatiques, qui donnent de la vigueur à la partie. 3°. Quand il survient une inflammation au col de la vessie, ou au conduit de l'urine; on se sert en ce cas de médicamens qui appaisent la douleur & qui temperent l'ardeur du sang. 4°. Quand c'est une pituite crasse & lente qui est contenue dans la vessie, on la tire par la sonde. 5°. Lorsque la vessie étant trop pleine, les fibres qui étoient excessivement étendues perdent leur mouvement de ressort & ne peuvent plus comprimer l'urine pour l'obliger de sortir; ce qui arrive souvent aux enfans aprés avoir été longtems sans pisser: on leur frotte le penil ou pubis avec des huiles, comme celle de capres, & on a recours à la sonde. On ajoute un sixiéme empêchement qui est la carnosité, qu'il faut consumer; mais je ne suis pas bien persuadé qu'il y en ait.

Des obstacles qui se forment à l'excrétion de l'urine contenue dans la vessie.

Nous trouvons deux causes qui empêchent l'urine d'être portée dans la vessié: la premiere est une fiévre maligne & continue, qui par sa trop

Des causes qui empêchent que

l'urine ne s'écoule dans la vessie.

grande chaleur, enflamme tellement les parties, & particulierement les reins, que les pores trop resserrez, ou les fibres trop relâchées, ou bien les fermens se trouvant mal conditionnez la séparation de la sérosité excrémenticielle du sang en est interceptée ; & la seconde, c'est lorsque l'urine est retenue au dessus de la vessie par des pierres, ou dans les reins, ou dans les ureteres qui luy bouchent le passage.

Marques par où on distingue si l'urine est retenue dans la vessie.

On connoît que la supression de l'urine est dans la vessie, par la tumeur, la douleur, & la retension que le malade ressent à l'endroit du pénil ; au contraire si cette liqueur est suprimée au dessus de la vessie, cette région est enfoncée, molle, cave & sans douleur ; & lorsque l'urine ne peut pas être séparée du sang, il devient trop aqueux, les forces diminuent de jour en jour & le malade meurt.

Prognostic touchant ces supressions.

Le jugement que le Chirurgien doit faire sur les suppressions d'urine, c'est que celles qui se font de l'urine retenue dans la vessie par quelque cause que ce soit, se peuvent guérir ; mais que celles qui se font audessus de la vessie sont trés-souvent mortelles, n'y ayant d'esperance qu'en quelque crise que la nature seule peut produire par un effort extraordinaire ; & il est toûjours certain qu'on obtient la guérison des suppressions d'urine, lorsqu'elle est dans la vessie par deux moyens, ou par le secours des médicamens, ou par celuy des instrumens.

Des médicamens qu'on y employe.

Les médicamens sont les bains, les embrocations, les emplâtres, les onctions, les humectations, les fomentations, &c. appliquez sur la verge, sur le pénil, ou au périnée, ou bien on en introduit par la verge dans la vessie. Je ne vous en feray point ici la description ; mille Auteurs en ayant parlé.

La cure qu'on obtient par le secours des instrumens est double, ou palliative, ou curative. Celle qu'on appelle palliative, c'est lorsqu'on ne tente point de lever la cause qui subsiste toûjours, quoy qu'on arrête ou qu'on adoucisse le symptôme; comme quand on ne fait que repousser la pierre pour donner passage à l'urine, une pierre pouvant quelquefois se conserver quarante ans dans la vessie. La curative c'est quand on ôte & la maladie & la cause; comme lorsque l'humeur obstruante & l'urine sortent à l'aide de l'instrument qu'on a introduit dans la vessie.

Deux sortes de cure pour ces maux.

Cette opération est appellé Cathéterisme; à cause que l'instrument dont on se sert, se nomme en Grec *Catheter*, dérivé de *Cata*, qui veut dire dedans, & de *Ein*, qui signifie envoyer. C'est une sonde creuse & courbe qui sert à tirer l'urine de la vessie & à reconnoître les maladies de ce viscere. Les François la nomment *algalie*, mot Arabe, & communément une sonde.

Du cathéterisme.

De ces sondes il y en a pour les deux sexes; celle qui est marquée par A, est une des grandes pour les hommes; l'autre figurée par B, est plus petite pour les enfans; & cette troisiéme C, est pour les femmes. Vous remarquerez que celles des hommes sont beaucoup courbées, pour s'accommoder à la figure de l'uretre & du col de la vessie; & que celle des femmes est presque droite & plus courte, parce qu'elles ont l'uretre plus droit & plus court que les hommes. Il faut être muni des unes & des autres. On en trempe le bout dans l'huile qui est dans ce petit vaisseau D, afin qu'elles entrent avec plus de facilité.

Les Anciens faisoient ces sortes de sondes de corne, on les a ensuite fabriqué de cuivre, mais à présent on les fait toutes d'argent. Il faut qu'el-

Leur matiere, leur grosseur & leur figure.

les soient creuses dans toute leur longueur, & que leur cavité soit garnie d'un stilet : il ne faut pas qu'elles soient percées par l'extrémité qu'on introduit dans la vessie, mais par les parties laterales de cette extrémité, parce qu'en touchant aux membranes de la vessie par ce bout, s'il étoit percé elles le boucheroient, & l'urine ne pourroit pas entrer dans la sonde, mais étant ouvert à côté, quand même la sonde toucheroit la vessie, l'urine peut s'échaper aisément. Elles ne doivent point être si foibles qu'elles soient en danger de plier ; ni trop grosses, de crainte de faire de la douleur ; & elles doivent être unies & bien polies pour pouvoir entrer avec facilité.

Quoy-que je ne vous fasse voir ici que trois sondes, néanmoins le Chirurgien peut en avoir de plusieurs grosseurs, de petites pour les plus petits enfans, de moyennes pour les jeunes gens, & de grandes pour les hommes ; mais il suffit qu'il en ait de deux sortes pour les femmes, une petite pour les filles, & une plus grande pour celles qui sont plus âgées.

Il s'agit d'introduire la sonde dans la vessie pour en faire sortir l'urine ; & comme il n'y a point de difference entre l'introduction qu'on en fait pour reconnoître s'il y a une pierre, & celle-ci, vous vous ressouviendrez de ce que j'en ay dit cidevant.

Ce qui reste à faire aprés l'introduction de la sonde.

La sonde étant entrée dans la vessie il faut en tirer le stilet, afin que l'urine se puisse écouler par le canal de la sonde. L'urine étant toute sortie on retire doucement la sonde, & on recommence cette opération autant de fois que le malade veut pisser, & aussi long-tems que la suppression persevere.

De la ponction du Periné'e.

IL n'est pas toûjours au pouvoir du Chirurgien de tirer l'urine par la moyen de la sonde, parce qu'il y a souvent des obstacles à l'introduction de cet instrument dans la vessie, quelque adresse qu'ait le Chirurgien il ne peut quelquefois venir à bout de le faire entrer dans ce viscere. Les Lithotomistes mêmes qui sont dans la pratique journaliere de sonder, y ont renoncé à de certains sujets par des empêchemens insurmontables qu'ils y trouvoient.

Obstacles qui s'y présentent.

Ces empêchemens sont ou une inflammation au col de la vessie & aux prostrates, laquelle gonfle tellement ces parties que rien ne peut passer par l'uretre; ou des callositez le long de ce conduit, causées par des cicatrices d'ulceres qui l'étrecissent de maniere que la sonde ne peut passer quelque effort qu'on fasse pour la pousser; ou enfin des tumeurs, ou quelques productions membraneuses qui boucheront l'uretre, comme il arrive à de certains vieillards en qui ce canal se plisse de façon que ni l'urine ni la sonde ne s'y peuvent ouvrir un passage.

Nécessité de la ponction.

Il ne faut pas néanmoins laisser périr un malade, & il n'y a qu'une ponction au périnée qui puisse lui sauver la vie, parce qu'il faut qu'il pisse ou qu'il meure; c'est au Chirurgien à en avertir les parens ou les amis du malade, & à leur faire le prognostic tel que le demande la nature de la maladie. Ayant ensuite disposé l'apareil, il faudra situer le malade sur le bord du lit & le coucher à la renverse les deux cuisses écartées & les jambes ployées de maniere que les talons touchent les fesses, faisant tenir les jambes en cet état par deux serviteurs

Méthode d'exécuter cette opération.

& par un autre lever le scrotum en enhaut; puis l'Opérateur prendra un instrument fait exprés en forme de scalpel, étroit, pointu & long de quatre ou

cinq pouces, tel qu'il est marqué par E. Il le plongera droit jusques dans la vessie, en commençant la ponction à côté du raphé, au même endroit où se fait l'incision dans la lithotomie; & il connoîtra qu'il est dans la vessie par l'urine qui sortira à côté de l'instrument; mais il faut avant que de le retirer, couler une sonde droite F, à côté du bistouri jusques dans la vessie. Cette sonde se conduit de la main gauche, & l'instrument se retire de la main droite, dont on prend ensuite une canule d'argent G, longue de quatre pouces, qui a deux anneaux à sa tête, dans lesquels sera passé un ruban H, long d'une aulne & demie. On passe le bout posterieur de la sonde dans l'antérieur de la canule, ce qui sert à conduire celle-ci dans la vessie; car si on retiroit l'instrument qui a fait la ponction avant que d'avoir introduit la sonde, on se mettroit en risque de ne pas pouvoir retrouver son chemin en voulant y fourrer la canule; c'est pourquoy la précaution de la sonde est absolument necessaire. Aprés que l'urine aura été toute vuidée par la canule, on en bouchera l'ouverture extérieure avec une petite tente de linge I, & on la laissera dans la playe. Le ruban passé dans les deux anneaux de la canule sert à l'attacher à une ceinture, afin qu'elle ne sorte point de la playe. Toutes les fois que le malade veut pisser on ôte la petite tente, & ainsi on vuide la vessie autant de fois qu'elle se remplit.

Forme de l'instrument perçant & de la canule.

Tente pour boucher la canule & l'ouvrir quand on veut.

Des trois accidens que j'ay marquez qui obligent de faire cette ponction, il n'y en a qu'un dont on puisse esperer la guérison, qui est l'inflammation du col de la vessie ou des prostrates: car l'opération étant faite on travaille à remedier à cette inflammation par des saignées, des fomentations, des linimens & d'autres remedes anodins: lorsqu'elle est moderée, que l'enflûre est diminuée, ou qu'elle est venue à suppuration, comme il arrive quelque-

Une des causes du mal à laquelle on peut remédier.

fois ; on ôte la canule ; on bande étroitement la playe, & en ce cas on voit que l'urine prenant son cours ordinaire sort d'elle-même par la verge. Mais quand des callositez dans le conduit de l'uretre, ou un affaissement causé par la vieillesse ont obligé de faire cette ponction, il faut se resoudre à porter la canule le reste de sa vie. On doit alors au lieu de tente de linge se servir d'un bouchon d'argent à visse, qui la fermera si exactement que l'urine ne suintera point, & le malade pourra vaquer à ses affaires ; avec pourtant la sujetion de ne pouvoir uriner qu'en débouchant la canule, comme j'en ay vû plusieurs qui en ont porté jusqu'à leur mort.

Causes incurables.

Cette opération quoiqu'elle ne consiste que dans une simple ponction, demande qu'un Chirurgien sçache par l'anatomie la disposition des lieux où il la fait, tant pour conduire son scalpel droit dans la vessie, que pour connoître qu'elles sont les parties que son instrument peut offenser en chemin faisant; il faut aussi qu'il l'ait vû faire plusieurs fois avant que de l'entreprendre, car elle effraye un Chirurgien qui n'est pas fort versé dans l'anatomie, ou qui n'a jamais vû faire cette ponction : mais ceux qui en possedent la pratique la trouvent une des plus faciles de la Chirurgie.

La connoissance de la structure de la partie est ici requise.

Voilà la maniere dont on s'est servi jusqu'à présent pour faire la ponction au périnée ; mais celle que nous a aporté Frere Jacques pour tirer la pierre de la vessie & dont je vous feray l'histoire tantôt, m'a donné occasion de penser qu'on pourroit faire plus surement cette ponction à l'endroit de la vessie où il fait l'incision pour le calcul, c'est-à-dire dans le corps même de cet organe proche son col ; de sorte qu'il ne faut pas plonger le scalpel dans l'uretre, & le faire passer par le col de la vessie, qui dans une inflammation est tellement tumefié que rien n'en peut sortir ; & qu'on

Nouvelle maniere de pratiquer cette ponction.

est en danger d'entamer ce col avec l'instrument pour luy faire un passage ; ce qui peut redoubler les accidens & frustrer le malade du fruit qu'il attend de l'opération : Mais si on enfonçoit l'instrument à un doigt du périnée, & qu'on perçât la vessie dans son corps prés de son col, je crois que l'opération en seroit plus sûre & moins douloureuse, puisqu'on ne perceroit point l'uretre, qu'on n'offenseroit point le col de la vessie, & que l'inflammation diminuée ou passée, l'urine sortiroit par son chemin ordinaire en ôtant la canule, & fermant la playe qu'on panseroit à la maniere accoûtumée, & qui se guériroit aussi facilement que les autres ; car on sçait à présent que les playes de la vessie ne sont pas mortelles comme on le croyoit autrefois ; pourvû qu'elles ne soient pas d'une grande étendue, & que quelque membrane voisine se puisse coller contr'elles ; cette opération se doit appeller Kistitomie, parce qu'effectivement, on ouvre le sac urinaire.

Avantages de la méthode qu'on vient de proposer.

DE L'EXTRACTION DE LA PIERRE.

Quand le doigt ou la sonde nous ont assûré qu'il a une pierre dans la vessie, il en faut nécessairement venir à l'opération ; c'est au Chirurgien pour lors à parler au malade en honnête homme, s'il veut se distinguer des Charlatans & des Coureurs de Provinces, à qui l'ignorance & la pauvreté font faire mille bassesses & dire mille impostures ; il faut qu'il porte son prognostic selon l'esperance & la crainte que lui donne l'état du malade, ne promettant pas plus qu'il ne peut tenir, comme font quelques-uns de ceux qui pratiquent l'opération dont nous parlons.

Circonstances à observer avant l'opération.

Pour exécuter cette opération en bon Praticien & méthodiquement, il faut faire réflexion sur trois choses, & resoudre ce qu'on doit faire devant l'opération, durant l'opération, & aprés l'opération.

On réduit ce qu'il faut faire avant l'opération, à cinq circonstances ; la premiere à choisir le tems, la seconde à disposer le malade par quelques remédes généraux, la troisiéme à convenir si on la fera par le petit ou par le grand apareil, la quatriéme à dresser les apareils, & la cinquiéme à bien situer son malade.

Pour faire toutes les opérations on établit deux tems, l'un de nécessité qui ne veut pas qu'on differe, & l'autre d'élection qui permet de choisir celuy qu'on trouve le plus à propos. Les Anciens ont donné la préference au second pour l'opération de la taille, ils nous ont préscrit de ne la faire que dans le Printems & dans l'Automne : Mais c'est une erreur de croire qu'on ne doive jamais la faire que dans ces deux saisons, car pourvû qu'on évite le tems des excessives chaleurs & celuy du trop grand froid, j'estime qu'on la peut faire pendant le reste de l'année ; c'est une cruauté de voir souffrir des malades qu'on peut soulager promptement. J'ay vû Mr. de Corneille Gentilhomme Ordinaire du Roy, mourir en attendant le Printems, qu'on auroit pû guérir si on l'avoit taillé lorsque le tems de nécessité le demandoit. Il en est de cette opération comme des Eaux Minelales ; on a crû jusques-ici qu'on ne pouvoit les prendre qu'au Printems & en Automne, & que dans les autres saisons elles étoient mortelles : mais des personnes illustres nous ont désabusé de cette prévention, y ayant recouvré leur santé en tous les tems de l'année, & les plus célébres Médecins, Mr. Fagon entr'autres, y envoyant presqu'aussi souvent des malades en Hyver & en Eté qu'en des saisons plus temperées.

Deux tems qui regardent la pratique.

Erreur touchant l'usage des Eaux Minerales.

C'est une précaution nécessaire avant l'opération que de préparer son malade. On le saigne une fois ou deux suivant ses forces, on lui donne plusieurs

Préparation du sujet quelque tems avant la taille.

lavemens, & on le purge deux fois, s'il est replet, & selon que Mrs. les Médecins le jugent à propos: car ce sont eux qui doivent préscrire les remedes généraux, & qui souvent de leurs conseils & de leur présence assistent le Chirurgien dans ces opérations. La réüssite dépend quelquefois d'avoir bien préparé le malade, & le Chirurgien ne doit point opérer le jour ni le lendemain d'une purgation, de craint qu'un reste de medecine venant à sortir pendant l'opération, ne la troubla.

Invention du grand apareil.

Avant Jean de Romanis Médecin de Crémone, qui fut le premier qui inventa l'extraction de la pierre par le grand apareil, & qui le pratiqua à Rome l'an 1520. on tailloit toûjours par le petit apareil; mais aujourd'hui comme on se sert de l'une & de l'autre maniere, il faut avant que d'opérer, que le Chirugien prenne son parti, & qu'il resolve duquel des deux moyens il prétend se servir, afin de préparer ce qui lui est nécessaire ou pour l'un ou pour l'autre.

Instrumens necessaires pour le petit apareil & pour le grand.

Il ne faut que deux instrumens pour le petit apareil, qui sont un bistouri pour faire l'incision sur la pierre, & un crochet pour faire sortir ce corps étrange lorsqu'il est à découvert; mais il en faut bien davantage pour l'autre maniere; c'est ce qui l'a fait apeller le grand apareil. Ils sont exposez les uns & les autres sur la table qui est à la tête de cette Démonstration; vous devez y jetter les yeux.

Commodité de la Gibeciere du Chirurgien.

Afin que l'Opérateur travaille plus commodément, il doit avoir attaché devant luy une Gibeciere dans laquelle il mettra tous ses instrumens, excepté le bistouri garni, qu'il fait tenir par quelque serviteur qui le donnera en tems & lieu. On tire deux utilitez de la Gibeciere, l'une qu'on cache aux yeux du malade ce nombre d'instrumens qui l'épouvanteroit, & l'autre que l'Opérateur les trouve sous sa main lorsqu'il en a besoin,

ſans être obligé de les demander.

Le Lithotomiſte ayant donc mis un tablier autour de lui, attaché la Gibeciere par deſſus le tablier, & garni ſes bras de deux grandes manches de toile, il ſongera à ſituer ſon malade. Dans les Hòpitaux on a une chaiſe faite exprés, mais dans les maiſons des particuliers on ſe ſert d'une table haute, afin que le Chirurgien n'étant point obligé de ſe baiſſer puiſſe opérer plus à ſon aiſe. On met le malade ſur le bord de la table, aprés l'avoir garnie d'un matelas, ſous lequel on aura renverſé une chaiſe pour former un plan incliné, parce qu'il faut que le malade y ſoit appuyé en arriſe: enſuite avec deux écharpes longues de cinq ou ſix aulnes chacune, & larges de deux ou trois doigts, on le lie de maniere qu'il ne puiſſe point interrompre l'opération par aucun mouvement, n'étant plus en ſon pouvoir de remuer. Deux Serviteurs prennent ces écharpes qu'ils plient en deux, ils mettent le milieu derriere le col du malade, & deſcendant en faiſant quelques loſanges autour de chaque bras, les cuiſſes étant pliées contre le ventre & les talons contre les feſſes, on lie tellement enſemble le bras, la cuiſſe & la jambe de chaque côté, qu'on eſt abſolument maître du malade. Il faut cinq ſerviteurs, deux qui tiennent à droite & à gauche les jambes & les cuiſe du malade, & qui les écartent l'une de l'autre le plus qu'ils peuvent; le troiſiéme monte ſur la table derriere le malade, & apuye de ſes deux mains ſur ſes épaules; le quatriéme eſt ſitué au côté droit du malade, pour luy relever les bourſes d'une main, & de l'autre tenir pendant qu'on fait l'inciſion la ſonde toûjours engagée dans l'uretre juſqu'à la veſſie; & le cinquiéme pour préſenter le biſtouri à l'Opérateur, le reprendre aprés que la playe eſt faite, & donner enſuite ce qu'on peut avoir beſoin.

Situation du malade.

Moyen d'empêcher qu'il ne ſe remue & ne faſſe manquer l'Opérateur.

Des divers offices des ſerviteurs ou aides.

On pose sous la table une cuvette ou un sceau plein d'eau tiéde pour laver les instrumens trop ensanglantez pendant l'opération, ayant eû soin de mettre sur une assiete de l'huile d'olives, pour graisser les sondes avant que les employer, ou ses doigts avant que de les introduire dans l'anus. Voilà ce qu'il y a à observer avant l'opération.

Le tout ainsi préparé il faut travailler le plûtôt que faire se pourra, par ce que je supose qu'on soit déterminé sur la maniere dont on doit opérer, vû qu'on peut tirer la pierre de la vessie ou par le petit apareil, ou par le grand comme j'ay dit. Je vais vous les démontrer, vous jugerez ensuite lequel est le meilleur; car je ne vous parle point de la maniere dont on dit que quelques Arabes & des Juifs tiroient la pierre, qui étoit sans faire incision, en dilatant l'uretre à force de le souffler, parce que je la crois impossible, quand la pierre excéde seulement la grosseur d'une trés-petite olive.

Maniere de tirer la pierre chez les Arabes.

Le petit apareil a pris son nom de ce que trés-peu d'instrumens suffissent pour le pratiquer; sçavoir un bistouri & un crochet : mais depuis qu'on a mis en usage le grand apareil on ne taille plus que les enfans par le petit. C'est pour cela qu'on n'a pas besoin ici de tant de serviteurs, il n'en faut que deux, l'un pour tenir l'enfant, & l'autre pour relever la verge & le scrotum. Le premier doit être un homme fort, qui s'étant assis sur une chaise assez haute, met un oreiller sur luy, & pardessus, un drap qui pend jusqu'à terre de peur qu'il n'ait les jambes ensanglantées : il prend l'enfant sur ses genoux, & ayant passé ses mains sous les jarrets du malade, il luy empoigne les deux bras, qu'il écarte de maniere que cet enfant est retenu dans une situation trés-commode pour être taillé. Le second serviteur releve les bourses avec ses deux mains puis l'Opérateur ayant frotté d'huile deux doigts

Du petit apareil usité seulement à l'égard des enfans.

de sa main gauche, sçavoir l'indice & celuy du milieu, il les introduit doucement dans l'anus & les pousse fort avant; la paume de cette main étant tournée en enhaut, il sent alors la pierre qui est dans la vessie, & il l'amene avec les deux doigts proche le col de ce viscere, & la poussant le plus qu'il peut en dehors, il fait que la pierre produit une tumeur aparente, sur laquelle il fait de sa main droite avec le bistouri L, son incision proportionnée à la grosseur de la pierre. Il ne faut point craindre d'apuyer le tranchant de ce couteau sur la pierre de crainte de l'émousser, il faut au contraire fendre exactement tout ce qui se rencontre de la tumeur jusqu'à la pierre sans épargner le col de la vessie, afin qu'il ne reste aucun filament qui puisse y retenir ce corps. L'incision faite l'Opérateur rend le bistouri, & de la même main prend un crochet V, qu'il coule derriere la pierre pour la pousser en dehors, à quoy il est aidé par les deux doigts qui sont dans le fondement. La pierre étant sortie sans se casser, il faut examiner s'il n'y en a point encore d'autres, parce qu'il faudroit les tirer de la même maniere, ou bien avec la tenette, si on ne pouvoit pas faire autrement.

De l'incision qu'on doit faire.

Usage du crochet.

Examen à faire aprés l'extraction.

Cette opération quoyqu'aisée à faire, n'est pas aprouvée par tous les Lithotomistes. Ils trouvent qu'elle est souvent accompagnée de circonstances qui la rendent fâcheuse: par exemple, si la pierre est graveleuse, inégale, & qu'elle ait plusieurs angles aigus, on cause des douleurs horribles au malade en la pousant pour l'aprocher du perinée, ses pointes ou inégalitez piquant pour lors la vessie qui est trés-sensible. Ils ajoûtent qu'étant raboteuse on ne peut que difficilement achever l'incision sur son corps, & cela embarrasse l'Opérateur qui passe un tems trés-long à faire cete incision aussi exacte qu'elle doit être, pour permettre à la pierre de

Inconveniens du petit apareil.

ſortir librement. Ce ſont ces inconveniens qui font que pluſieurs Opérateurs préferent le grand apareil au petit.

Du grand apareil plus communément uſité.

On apelle donc la ſeconde maniere de tailler, le grand apareil, parce qu'on employe beaucoup d'inſtrumens pour la mettre à execution ; c'eſt celuy qu'on pratique le plus ſouvent, & qui juſqu'à préſent a été jugé le meilleur. Le malade étant ſitué comme je vous ay dit, & tenu ferme par les écharpes & par les ſerviteurs diverſement poſtez, l'Opérateur prend une ſonde K, canelée ou creuſée en goutiere ſur le dos de ſa courbure, & porportionnée au ſujet en grandeur & en groſſeur ; & aprés l'avoir trempée dans de l'huile il l'introduit dans la verge & la pouſſe juſqu'au dedant de la veſſie. Il cherche la pierre avec le bout de cet inſtrument avant que de faire l'inciſion, pour s'aſſurer de rechef s'il y en a une ; car il ne ſeroit pas impoſſible qu'il ſe fût trompé la premiere fois en ſondant, s'il ne la trouvoit pas cette ſeconde fois, il ne devroit point paſſer outre ; mais ſentant ce corps au bout de la ſonde, il la fait tenir d'une main par un ſerviteur qui la pouſſe en enbas par la tête, afin que la partie courbe & la premiere introduite de cet inſtrument repouſſant en dehors l'extremité intérieure de l'uretre, faſſe mieux connoître & ſentir à l'Opérateur l'endroit où il doit couper. Le même ſerviteur tient de l'autre main les bourſes élevées, & le Chirurgien avec deux doigts de la main gauche, ſçavoir le pouce & l'indice, faiſant bander la peau du périnée, il prend de la main droite le biſtouri L monté, que luy préſente l'un de ſes aides qui eſt à ſon côté droit, & qui doit ſe ſouvenir de le préſenter par le manche & non pas par la pointe, comme fit celuy à qui Mr. Maréchal, aujourd'huy premier Chirurgien du Roy ; l'avoit donné à tenir lorſqu'il tailla Mr. le Duc de

De l'impulſion de la ſonde canelée introduite dans le col de la veſſie.

Avis ſur la manire de préſenter le biſtouri à l'Opérateur.

Grammont, & qui lui tenant ce bistouri la pointe en devant le blessa à la main, ce qui faillit à troubler l'operation; l'Opérateur fera ensuite avec toute l'assûrance dont il est capable l'incision au périnée à côté du raphé, qui va du milieu des bourses à l'anus; il ouvre les tégumens & l'uretre, avançant sont instrument jusques dans la canelure de la sonde qui luy sert de guide pour ne couper que ce qu'il veut. Cette incision doit avoir de longueur depuis deux jusques à quatre travers de doigts, selon la grosseur de la pierre. Il y a des Lithotomistes qui tiennent eux-mêmes la sonde de la main gauche pendant qu'il incisent de la droite; cela dépend de l'abitude qu'on a contractée, ou des maîtres de qui on a été instruit. L'incision n'est pas plûtôt faite, qu'on rend le bistouri au même serviteur qui l'a présenté.

Longueur de l'incision.

On se servoit autrefois de deux conducteurs faits en forme de petites épées, dont le premier M, avoit un bec qui se continuoit dans presque toute sa longeur, & qu'on glissoit aisément dans la goutiere de la sonde jusqu'à la vessie, & le second N, avoit une canelure à son bout qui lui servoit à se conduire sur le premier dans ce même organe, & entre ces deux conducteurs on introduisoit la tenette; mais presque tous les Opérateurs ont substitué à leur place le gorgeret O, qu'ils trouvent beaucoup plus commode. L'Opérateur le cherche dans sa Gibeciere de la main droite, & de la gauche il prend du serviteur la tête de la sonde qu'il luy avoit fait tenir; puis mettant le bec qui est au bout du gorgeret dans la canelure de cette sonde, il le conduit par le moyen d'une telle canelure jusques dans la vessie, dont il facilite l'entrée à cette machine, en éloignant du ventre avec la main gauche la tête de la sonde, ce qui fait que la sonde & le gorgeret entrent de compagnie dans la vessie.

Des conducteurs à épée.

Du gorgeret qu'on leur prefere.

Du dilatatoire & des accidens qui arrivent de son usage.

Quelques-uns aprés avoir fait une incision de médiocre longueur & retiré la sonde, se servent du dilatatoire R, pour agrandir la playe : ils prétendent que la playe agrandie par le dilatatoire se guérit plûtôt que celle à qui on donne par incision une longueur considérable ; parce que selon eux les fibres du col de la vessie ne sont point coupées, mais seulement séparées par le dilatatoire. Toutefois cette pratique n'est pas aprouvée universellement ; il y en a qui aiment mieux faire l'incision plus grande, que de se servir du dilatatoire : ils croyent que la violente douleur qu'il excite peut causer une fluxion sur la vessie, & produire de fâcheux accidens ; & veritablement dans le tems qu'on donne les deux coups du dilatatoire, l'un en large & l'autre en long, on entend le malade redoubler ses cris ; ce qui prouve l'excés du mal qu'il resent pour lors, c'est pourquoy on conseille de s'en servir le moins qu'on pourra. La sonde étant retirée de la main gauche, l'Opérateur prend le gorgeret de cette même main, & de la droite il prend une tenette P, dans la gibeciere. Il s'en sert ordinairement de droite qu'il introduit fermée dans la vessie par le moyen de la cavité creusée le long du gorgeret. Immédiatement aprés cette introduction il retire de la main gauche le gorgeret qu'il remet dans la gibeciere, & avec la tenette fermée il cherche la pierre de tous côtez dans la vessie; il ne faut pas qu'il ouvre & referme la tenette pendant qu'il fait cette perquisition, parce qu'en l'ouvrant souvent il pourroit meurtrir la vessie, ou la pincer en la refermant. Lorsque la pierre se fait sentir au bout de la tenette, l'Opérateur met les deux mains à cet instrument, il l'ouvre doucement & tache d'y charger la pierre dont il connoît la grosseur par la distance qu'il y a d'un anneau de la tenette à l'autre, & si elle lui paroît trop grosse pour pouvoir

De quelle façon on doit se servir de la tenette introduite.

la faire ſortir par l'inciſion qu'il a faite, il tourne la pierre déja chargée, & la relâchant dans la veſſie il tâche de la charger d'une autre maniere; parce qu'il arrive ſouvent qu'une pierre ayant la figure d'un œuf, c'eſt-à-dire, plus longue que large, la premiere fois on l'aura chargé par ſa partie la plus longue, & une ſeconde fois on la ſaiſira par le côté le plus étroit, & pour lors la ſortie en ſéra beaucoup plus aiſée; & ſi au contraire on s'obſtinoit à vouloir dégager ce corps étant ſaiſi par ſa longueur, on feroit ſouffrir le martyre au malade, & quelquefois inutilement. Il eſt des pierres tendres & graveleuſes qui ſe caſſent ſons la tenette; quand cela arrive, il en faut tirer les morceaux le mieux qu'on peut, & il en eſt de ſi groſſes qu'il eſt impoſſible de les tirer, on les laiſſe alors, plûtôt que de tuer le malade pour les avoir. S'il y en a deux, ce qu'on connoît par le bouton T, qui eſt au bout de la curette S, aprés que la premiere a été tirée on remet la tenette dans la veſſie & on la charge comme la précédente: s'il y en avoit davantage, comme il s'en eſt trouvé quequefois dix ou douze, on y retourneroit avec la tenette autant de fois qu'il reſteroit de pierres à tirer. Quand la la pierre s'eſt logée à droite ou à gauche dans un des côtez de la veſſie, & qu'on ne peut pas la toucher avec la tenette droite, on en prend une courbe Q, avec laquelle on la peut charger dans quelque endroit de la veſſie qu'elle ſoit cantonnée. Il eſt des pierres écailleuſes, de la ſuperficie deſquelles il ſe détâche quelques fragmens en les chargeant dans la tenette; il en eſt de graveleuſes qui s'écraſent ſous la tenette, & ſouvent il y a au fond de la veſſie un ſablon & un gravier qu'il eſt néceſſaire de vuider aprés l'extraction de la pierre. Dans ces occaſions on ſe ſert de la curette S, avec laquelle on évacue à pluſieurs fois ce qui eſt au fond

Maniere de ſaiſir la pierre.

De ce qu'il faut faire quand la pierre ſe caſſe, qu'elle eſt trop groſſe, ou qu'il en reſte d'autres.

Les occaſions de ſe ſervir de la curette.

de la vessie, l'opération n'étant point parfaite lors qu'il y reste quelque chose d'étranger. Ayant bien nettoyé la vessie, on prend une canule X, dont on trempe le bout dans l'huile rosat, & on l'introduit doucement dans la playe, pour l'y laisser durant quelques jours selon la necessité; on l'attache à une ceinture avec un cordon Y, & passé dans deux anneaux qui sont à la tête de ce tuyau, afin qu'elle ne puisse point sortir de la playe.

De la cure du malade aprés qu'on lui a tiré la pierre.

Aprés vous avoir fait observer ce qu'il a à faire devant & durant l'opération, il faut finir par vous faire remarquer ce qu'on fait aprés l'opération. La canule étant engagée & assûrée, qui est ce qui acheve l'opération, on met sur la playe une compresse quarrée, & épaisse qu'on y fait tenir par un garçon, afin d'empêcher l'air d'entrer dans la vessie, jusqu'à ce qu'on vienne à panser le malade. Pour s'y préparer on le délie aussi-tôt en luy ôtant les deux écharpes, & on le porte à deux dans son lit qu'on a eu soin de garnir de quelques draps en plusieurs doubles, afin que le sang ou l'urine qui s'échape les premiers jours ne gâte point le matelas. Si on n'a pas mis avant l'opération la bande qu'on apelle le collier 8. ni celle qu'on nomme le Té double marqué 9. on les met au malade avant que de le panser; puis ayant aproché l'apareil du pansement, on ôte la compresse, on met sur la playe les deux plumaceaux Z, Z, couverts d'astringens, ensuite l'emplâtre à queue 1. & une grosse compresse 2. par dessus. On fait tout de suite une embrocation d'huile rosat qu'on a mise dans un petit plat 3. au Scrotum, à la verge & sur tout le bas ventre; on releve les bourses avec une compresse longitudinale 4. qu'on apelle la trousse, & on met sur le ventre celle qu'on nomme la ventriere 5. Toutes ces compresses sont trempées

De la maniere de le bander & de le panser les premiers jours.

dans l'oxicrat qui est dans la terrine 6. & arrêtées par le bandage Té marqué 9. dont les deux branches viennent se croiser sur la playe & remontent par les aines pour s'attacher au circulaire qui tourne autour du corps. On lie ensemble les deux jambes par une petite bande nommée la Jarretiere 7. afin qu'elle ne puissent pas s'éloigner l'une de l'autre, & r'ouvrir la playe, & on met en travers sous les jarrets une traversine qui tient le genoux un peu élevez : on finit par donner quelques restaurans au malade, ou quelque liqueur qui puisse un peu rapeller ses forces abattues. Je ne parleray point des accidens qui suivent cette opération, ni du pansement & du traitement qu'il faut observer pour en obtenir la guérison ; il faudroit un volume entier pour circonstancier toutes ces choses, je vous renvoye au livre de Mr. Tolet, qui a assez bien traité cette matiere.

En quelles rencontres on ne doit point tenter l'extraction de la pierre.

Mr. Thevenin Chirurgien ordinaire du Roy & Juré à Patis, nous aprend qu'il est des occasions où il ne faut pas essayer de tirer la pierre de la vessie, par exemple, lorsqu'on juge que la pierre est trop grosse, ou que le malade est si vieux & si foible qu'il ne pourroit suporter l'effort de la taille, ni la violence des symptômes qui suivroient une incision aussi grande que le demanderoit le volume de la pierre : mais si ce corps étrange tombant sur le col de la vessie la bouchoit & causoit trés-souvent une retention d'urine, on seroit obligé de le repousser avec la sonde pour permettre à cet excrément de s'échaper, & comme les fréquentes entrées & sorties de la sonde pourroient irriter le passage & y causer la gangréne, il propose l'opération qui suit.

Moyen de soulager le malade dans ces occasions.

Il faut situer le malade de la maniere qu'on fait au grand appareil, puis introduire une sonde canelée courbe dans la vessie, & sur la sinuosité de l'instrument on fait une incision comme si on vouloit

tirer une pierre, excepté que la playe doit être beaucoup plus petite : incontinent aprés on fait entrer un stilet dans la vessie, le glissant le long de la canelure de la sonde ; ce stilet sert à y conduire une canule d'argent longue de quatre doigts, en le passant dans la cavité de la canule : on retire ensuite le stilet, & on attache la canule à une ceinture, par un ruban passé dans les deux anneaux qui sont à sa tête. On laisse continuellement dans la playe cette canule, qui empêche la pierre de se présenter davantage au col de la vessie & de flotter deçà & delà, ce qui fait vivre le malade avec moins de douleur jusqu'à ce que ses forces se soient rétablies pour soûtenir la taille : mais quelquefois la canule lui sera si peu incommode, qu'il aimera mieux la porter avec patience, que de s'exposer à la taille, dont il pourroit mourir. Il faut que cette canule ferme à visse pour retenir & vuider l'urine quand on veut. On peut par le moyen de cette canule faire commodément des injections dans la vessie pour beaucoup de maladies ausquelles elle est sujette.

Canule qui repoussant la pierre donne passage à l'urine.

Voilà la maniere que Mr. Thevenin nous enseigne pour faire cette opération. Suivant cette méthode, il faut neçessairement que le malade urine par la canule, car elle remplit le col de la vessie; c'est pourquoi je conseillerois d'introduire une canule de la même façon que je fais à la ponction du périnée, je veux dire dans le corps de la vessie auprés de son col : il n'y a nul accident à craindre de la percer en cet endroit, & le malade en recevroit les deux mêmes utilitez qu'il reçoit de la maniere qu'enseigne Mr. Thevenin, qui seroit d'uriner quand on en auroit envie, & d'empêcher que la pierre ne tombe & ne pese sur le col de la vessie, Mais un autre avantage que luy procureroit la maniere que je propose, c'est que le col de la vessie étant libre, & la pierre soûtenue par le bout

Moyen plus avantageux de placer la canule.

bout de la canule qui doit entrer dans la capacité de cet organe la longueur de plus d'un doigt, l'urine s'échaperoit, & sortiroit par l'uretre son chemin ordinaire ; de sorte que le malade n'auroit plus que la seule incommodité de retenir le canule sans être obligé de l'ouvrir toutes les fois qu'il voudroit décharger sa vessie du poids de l'urine, au lieu qu'il faudroit qu'il débouchât autant de fois cette canule, quand elle occupe le passage de l'urine.

La troisiéme maniere d'extraire la pierre s'apelle le haut apareil ; parce qu'on tire la pierre par la partie supérieure de la vessie ; cette maniere n'est plus en usage aujourd'huy. Nicolas Franco Chirurgien de Lauzane, est le premier qui l'ait pratiquée ; il dit l'avoit faite à un enfant dont la pierre étoit si grosse, qu'il ne put pas la tirer par le grand apareil. Il nous aprend que pour l'exécuter il faut faire introduire deux doigts par un serviteur dans l'anus du malade, & au lieu d'aprocher avec les doigts la pierre du col de la vessie, comme au petit apareil ; il faut au contraire la pousser vers le fond de ce viscere, ensuite faire une incision au bas de l'hypogastre directement au dessus de l'os pubis, & un peu à côté de la ligne blanche: les muscles étant coupez, on ouvre la vessie dans son fond, qui naturellement est tourné en enhaut, puis avec un crochet on en tire la pierre comme au petit aparail. Quoique Franco nous dise que cette opération lui a réüssi, il nous disuade pourtant de la faire, sans nous en dire aucune raison. On nous asûre que Monsieur Bonnet a pratiqué souvent cette opération à l'Hôtel-Dieu de Paris avec un heureux succés, & que même Monsieur Petit luy a vû faire. Je ne trouve point cette opération si périlleuse qu'on pourroit s'imaginer ; je la crois au contraire moins dangereuse que le petit & que le grand apareil, d'autant plus que cette

DU HAUT APPAREIL.

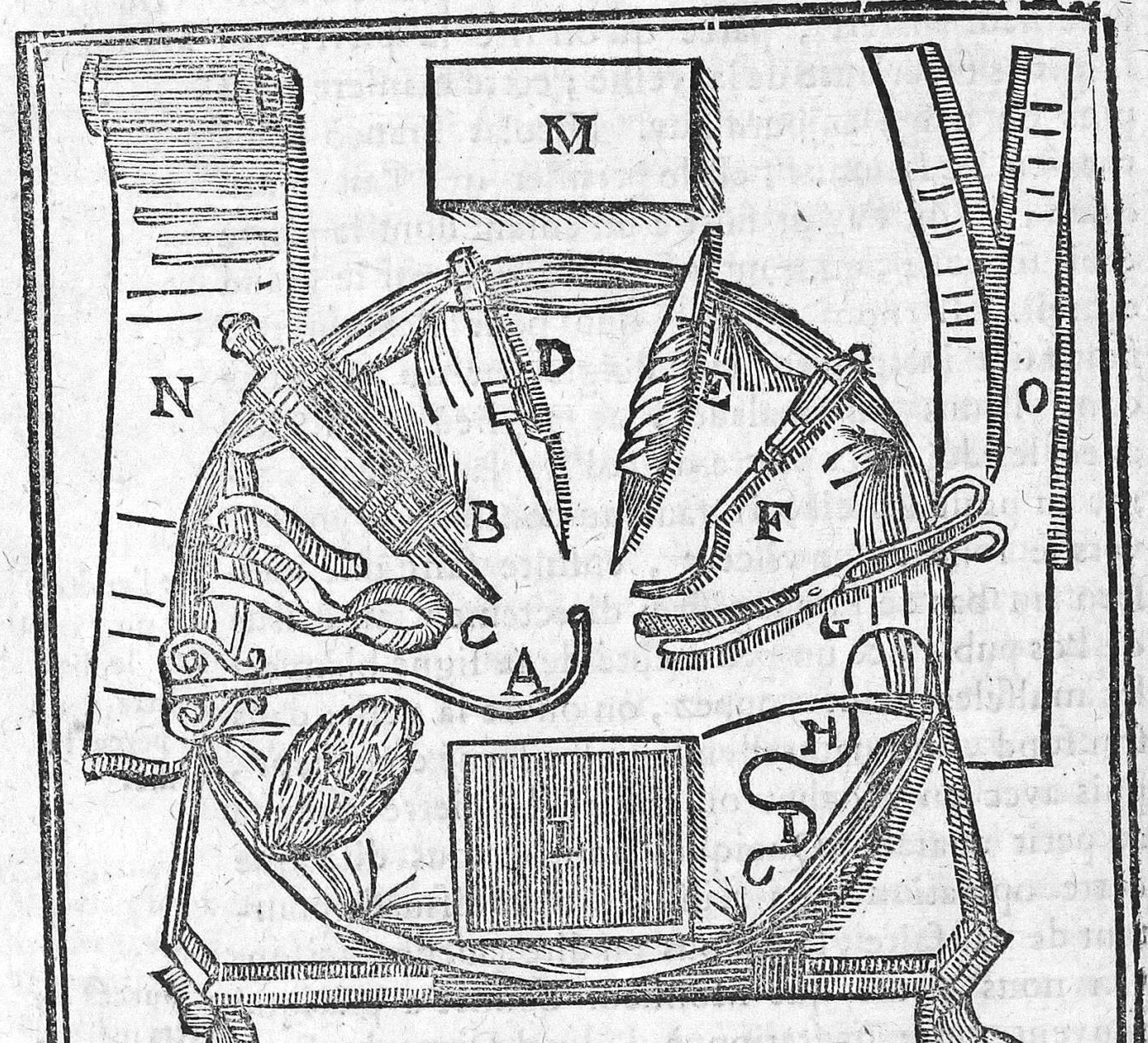
De l'endroit où on y ouvre le bas ventre, & on y perce la vessie.

Succés de cette méthode.

Premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

duplicature du péritoine dans laquelle les Anciens plaçoient la vessie, ne se trouve point, comme je l'ai fait voir dans l'Anatomie que j'ay donnée au public; la vessie est placée hors du péritoine, de sorte qu'on peut l'ouvrir sans toucher à cette membrane, ny sans ouvrir la capacité du bas ventre. Voici donc la maniere dont on peut se conduire.

XIV. Fig. POUR LE HAUT APPAREIL.



POur pratiquer heureusement cette opération, il faudroit introduire dans la vessie une sonde creuse A, dont l'ouverture extérieure seroit assez ample pour y faire entrer le bout de la seringue B, avec laquelle on empliroit la vessie d'eau qui auroit un degré de chaleur pareil à celuy de l'urine. On feroit une ligature à la verge avec cette bande C, afin qu'en seringuant l'eau ne s'échapât point de la vessie à côté de la sonde ; & lorsqu'on jugeroit par la quantité de l'injection que la vessie dût être pleine, on en retireroit la sonde ; & on resserreroit un peu la ligature de la verge, afin de comprimer l'uretre assez pour empêcher l'eau de sortir ; ensuite le malade assis dans une chaise presqu'à son séant, on luy feroit une incision longitudinale avec le scalpel D, entre les deux têtes des muscles droits, & les deux piramidaux ; aprés quoy appuyant du doigt sur le fond de la vessie, on sentiroit la fluctuation de l'eau dont elle seroit gonflée, & pour lors on feroit avec une grosse lancette armée E, une ponction à cet organe dans ce même endroit. On connoîtroit aisément quand la vessie seroit ouverte, par l'eau qui en sortiroit, & aussitôt avec le crochet F, on pourroit faire sortir la pierre ; ou bien on plongeroit une tenette G, longue & étroite dans l'ouverture par laquelle l'eau s'écouleroit, & ayant trouvé la pierre dans la vessie, il seroit pour lors facile de la charger, & de la tirer par cette ouverture. La playe se guériroit sans peine, parce que tenant le malade en une situation presque droite dans son lit, l'urine qui se porte continuellement dans la vessie, ne pourroit point monter jusques à la playe pour en empêcher la réünion, comme elle fait aux deux autres manieres d'opérer ; & de plus l'urine trouveroit toûjours son chemin ordinaire pour s'écouler. Si la playe faite au ventre paroissoit trop grande, & qu'on

Moyens de rendre l'opération heureuse.

Du lieu où doit porter le scalpel.

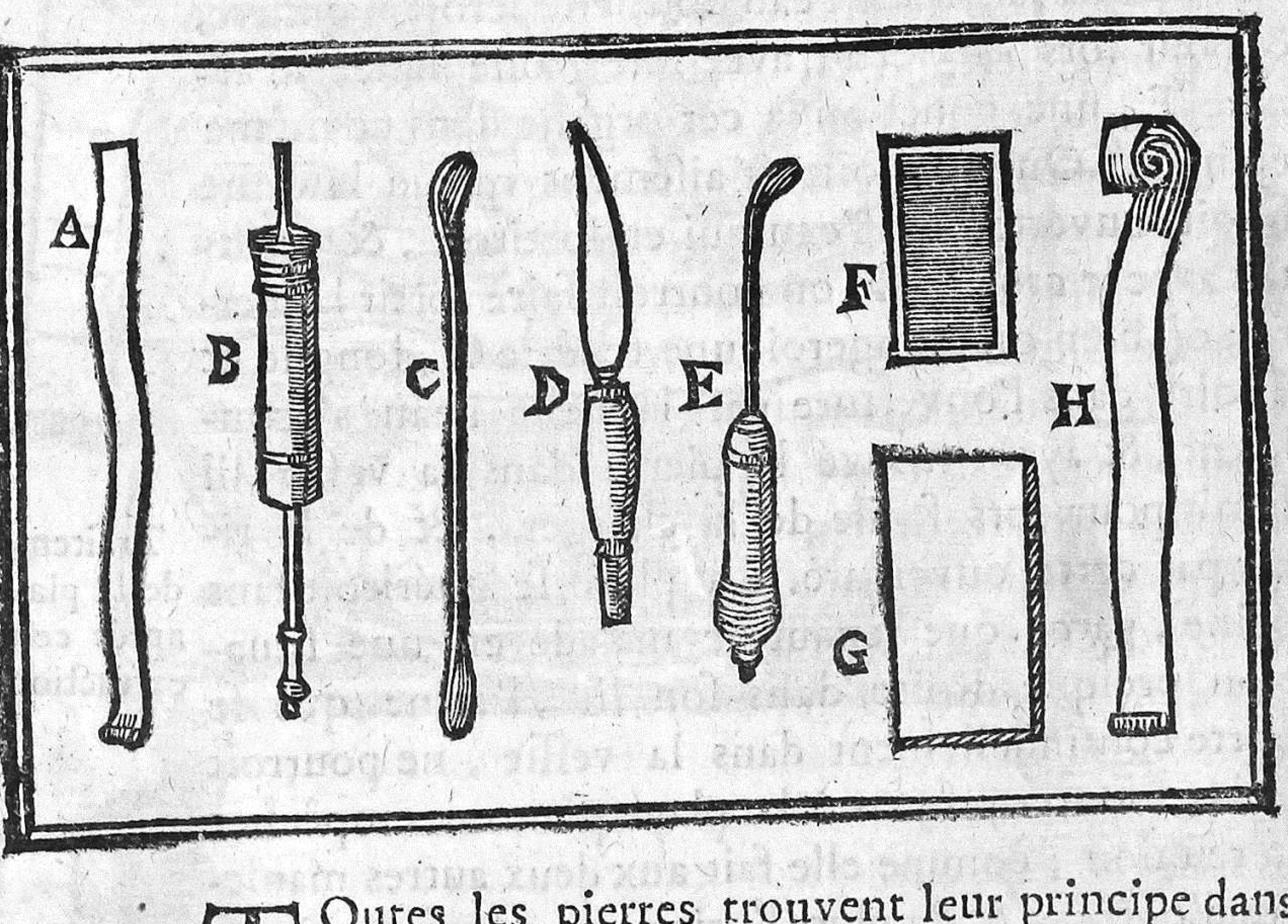
Traitement de la playe aprés cette extraction.

crût ne pouvoir pas la réünir avec facilité on pourroit faire un point avec cette aiguille courbe H, enfilée d'un fil ciré I, & mettre ſur la playe ce plumaceau K, couvert du baume d'Arceus, puis l'emplâtre L, la compreſſe M pardeſſus, & le bandage circulaire N fait avec une ſerviette, pour finir par le ſcapulaire O, qui aſſurera tout l'apareil.

Cette maniere paroît la meilleure ; mais avant que de lui donner la préference ſur les deux autres, il faut qu'elle ſoit confirmée par pluſieurs expériences, dont la premiere ſe pourroit tenter ſur quelque criminel condamné à mort, & qui auroit la pierre. Je ne ſuis pas le ſeul qui approuve cette opération ; c'eſt le ſentiment de pluſieurs Medecins & Chirurgiens, & ſur tout celui de M. Fagon premier Medecin du Roy, dont l'approbation l'emporte par les connoiſſances particulieres qu'il a dans la Nature.

Approbation de cette méthode.

XV. Fig. POUR LA PIERRE DANS L'URETRE.



TOutes les pierres trouvent leur principe dans le rein, & groſſiſſent dans la veſſie ; mais elles n'y ſéjournent pas toutes ; il y en a beaucoup

qui suivent le courant de l'urine, & qui sortent avec elles quand elles sont encore petites : mais quand une pierre a acquis une médiocre grosseur, & qu'elle a trouvé moyen d'entrer dans l'uretre, elle s'y arrête souvent, & soit par sa grosseur, soit par ses inégalitez elle y cause de si grandes douleurs qu'on est obligé d'avoir recours au Chirurgien qui doit sans differer travailler à la faire sortir d'autant plus que cette pierre bouchant le passage, le malade ne peut point uriner, ce qui auroit des suites trés-fâcheuses, s'il n'étoit promptement secouru.

Nécessité d'un prompt secours.

Il est tres-facile de connoître l'endroit où la pierre est arrêtée, le malade le montre luy même, & pour peu qu'on y touche, on sent une dureté causée par ce corps étranger. Le Chirurgien doit d'abord essayer avec ses doigts de la faire couler le long de l'uretre ; il est aidé à cela par l'urine, qui la pousse pour la faire sortir. Mais lorsqu'il ne peut pas la faire avancer sans de grandes douleurs, il faut qu'avec cette bandelette A, il lie la verge au dessus de la pierre du côté du penil, & dans le reste du canal de la verge il injecte de l'huile d'olive avec une petite séringue B : la ligature empêche que l'injection ne repousse la pierre, & qu'elle ne retourne sur ses pas. Le Chirurgien essaye derechef de faire avancer la pierre en dehors, ce qui s'exécute avec bien moins de douleur, le canal ayant été huilé ; s'il voit qu'elle ne puisse pas sortir sans un plus grand secours, il prend une petite curette C, longue de quatre ou cinq pouces, qu'il trempe dans l'huile pour la fourrer dans la verge, & en pousser le bout à côté & au-delà de la pierre, & parce moyen la tirer au dehors. Cet expédient réüssit souvent ; mais s'il lui manque, il faut qu'il en vienne à l'opération sans retarder un moment.

Ce que l'Opérateur doit tenter d'abord.

Ligature faite au delà de la pierre.

Utilité de l'injection d'huile.

Le Chirurgien ôtera cette premiere ligature pour tirer la peau qui couvre cette partie, le plus

Préparation pour

l'incision de la verge au droit de l'uretre.

qu'il pourra vers la racine de la verge, & il remettra ensuite la même ligature au dessus de la pierre; puis tournant de la main gauche la verge, afin que l'uretre soit en enhaut & tenant la pierre assujettie entre deux doigts, il fait avec un petit scalpel D, une incision sur le corps de la pierre, coupant les tégumens & l'uretre suivant la longueur de la partie; ensuite il prend une petite curette E emmanchée, faite en forme de cure-oreille, qu'il coule sous la pierre qu'il fait sortir aussi-tôt par ce moyen. La pierre étant tirée, on ôte la ligature, & la peau revenant dans sa place ordinaire, bouche la playe qu'on a faite à l'uretre; c'est la raison pourquoy avant l'opération on tire la peau, afin que les playes de la peau & de l'uretre ne se trouve plus vis-à-vis l'une de l'autre. On panse ces playes, comme on fait les plus simples avec une emplâtre de céruse F, une compresse G, & une bande H, dont on fait des circulaires autour de la verge. L'urine passant par l'uretre, le nettoye & le guérit avec le secours de la Chirurgie.

Usage de la curete.

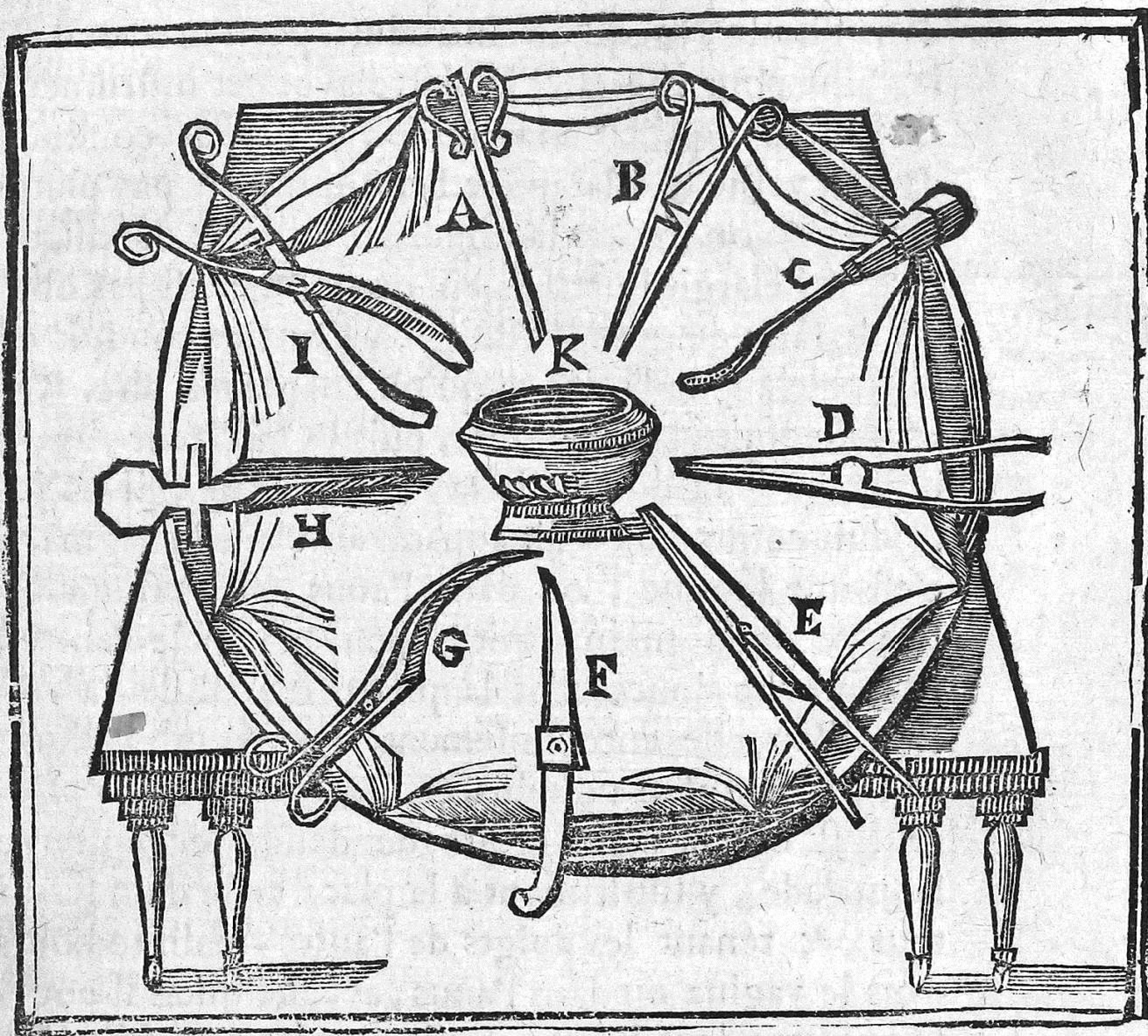
Pansement de la playe.

J'ay vû souvent que la pierre aprés avoir fait tout le chemin de l'uretre s'arrêtoit à son extrémite; cela arrive à ceux dont l'ouverture du gland est plus petite qu'elle ne doit être, ce qu'on remarque assez souvent vers l'insertion de l'uretre à la racine du gland. On m'apporta un jour un enfant qui avoit une pierre arrêté au bout de l'uretre, on en voyoit même une des extremitez qui sortoit; je me servis de la pointe d'une lancette, pour débrider en haut & en bas cette partie du conduit de l'uretre, & avec des petites pincettes je tiray la pierre. La pellicule qui couvre le gland en retrecissoit l'ouverture; ceux à qui cette disposition arrive, sont plus long-tems à pisser que les autres. En coupant les deux petites brides qui serrent l'entrée de l'uretre, on y remédie aisément, &

Maniere de dégager un calcul retenu au bout de l'uretre proche le gland.

c'est pour lors une des plus legeres opérations de la Chirurgie.

Fig. XVI. DE LA TAILLE POUR LES FEMMES.



Quoique l'uretre des femmes soit plus court & plus large que celui des hommes, & que par cette disposition les petites pierre, le sable & le gravier puissent sortir facilement avec l'urine ; elles ne sont point pour cela exemptes d'avoir quelquefois dans la vessie des pierres qui les incommodent autant que celles des hommes, & qu'il faut leur ôter par l'opération. Les femmes sont sujettes à la pierre.

On taille ordinairement les femmes de deux manieres, ou par le petit apareil, ou par le grand apareil. Deux manieres de tirer la pierre aux femmes.

La premiere sans incision

Dans le petit appareil, outre qu'on y employe peu d'instrumens, on ne fait aucune incision, voici comment : La femme étant située dans une chaise haute, panchée en arriere, les cuisses écartées & élevées, on prend la sonde droite A, qu'on trempe dans l'huile, & qu'on introduit par l'uretre dans la vessie pour chercher la pierre avec cet instrument. La canelure qui est à la sonde, sert pour conduire dans la vessie le dilatatoire B, qui n'y est pas plûtôt entré, qu'on retire la sonde ; & avec le dilatatoire on élargit l'uretre, en quoy on n'est pas obligé de faire de grands efforts, vû que ce conduit est dilatable au de-là de ce qu'on en peut croire. On retire ensuite la machine, puis l'Opérateur, ayant huilé ses deux doigts de la main gauche, il les introduit comme on a dit auparavant dans le vagina, si c'est une femme, ou dans l'anus, si c'est une fille ; & de sa main droite appuyant sur le ventre, il approche doucement la pierre du col de la vessie, d'où elle entre aisément dans l'embouchure de l'uretre qu'on aura dilatée. Lorsqu'il voit la pierre, il ôte sa main droite de dessus le ventre de la malade, y substituant à la place celle d'un serviteur, & tenant les doigts de l'autre main toûjours dans le vagina ou dans l'anus, avec lesquels il pousse la pierre dans l'uretre, il prend un crochet C, qu'il coule derriere la pierre, pour la faire sortir dehors comme aux enfans qu'on taille par le petit appareil.

Usage du dilatoire.

La seconde en coupant de l'uretre.

Il y a des Opérateurs qui prétendent que le grand apareil est moins douloureux que le petit ; ce qui fait qu'ils luy donnent la préference : vous en pourrez décider, quand je vous auray expliqué celuy qui nous reste. Il faut situer le malade sur la chaise, luy mettre les écharpes comme aux hommes, la faire tenir par des serviteurs, & luy glisser dans l'uretre la sonde A, ou un conducteur G, qui

puisse servir de guide à un dilatatoire simple fait exprés pour les femmes. En voilà de deux façons, l'un sans ressort D, & l'autre avec un ressort, qui le fait ouvrir plus commodement. On peu se servir de l'un & de l'autre; mais le dilatatoire à ressort est plus d'usage. Ayant écarté doucement l'uretre, & le dilatatoire étant ouvert, il faut avec un bistouri étroit F, ouvrir à droit & à gauche un peu de l'orifice externe du canal de l'urine. On en ouvrira un peu plus ou moins, selon qu'on jugera que la pierre sera plus ou moins grosse: on retire ensuite le dilatatoire, & sur la sonde ou sur le conducteur G, qu'on aura passé dans l'uretre, on conduit la tenette I dans la vessie, & on retire le conducteur: avec la tenette on cherche & on saisit la pierre qu'on doit tirer au dehors par de petits mouvemens qu'on fait alternativement de côté & d'autre sans grande violence. On peut se servir d'un petit gorgeret H, plus étroit que celui qu'on employe pour les hommes; & il y en a qui se contentent d'une sonde creuse. Le moins d'instrumens dont on peut se servir, c'est toûjours le meilleur: dans la tasse K, il y a de l'huile pour en froter tous les instrumens à mesure qu'on les fait servir.

Differens dilatatoires.

Les mouvemens qu'on doit donner à la tenette.

De toutes les femmes qu'on taille, il y en a plus des trois quarts à qui il reste un écoulement involontaire d'urine, sur tout de celles dont on a tiré une grosse pierre. Cet accident est immanquable par la trop grande dilatation qui force & rompt le resort des fibres de l'uretre & du sphincter. Si on pouvoit tirer la pierre par le haut appareil, on éviteroit cette incommodité; mais je n'ose pas la conseiller, avant que d'en avoir vû plusieurs expériences: toutefois comme ce moyen a pû réüssir à des hommes; je ne doute point qu'il ne convienne aussi aux femmes. Il seroit donc à souhaiter que ceux qui sont dans un usage ordinaire de tailler, fissent des esais

Inconvenient de ces opérations.

Moyens de l'éviter.

de cette pratique sur des sujets privez de vie, qu'ils se hazardassent de la tenter sur des femmes qu'ils préverroient ne pouvoir être délivrées que trés-difficilement, & avec beaucoup de danger par le grand & le petit appareil, qui seront toûjours plus pénibles aux malades, que le haut appareil.

Histoire de Frere Jacques.

CE qui s'est passé à la Cour & à Paris au sujet du Frere Jacques, regarde tellement les Lithotomistes que j'ay crû qu'il étoit à propos d'en rapporter l'histoire en cet endroit. Je le feray trés-fidélement, afin que le public informé de la verité puisse juger si la maniere d'opérer de ce nouveau Lithotomiste doit être préferée à celles qu'on a pratiquées jusqu'à présent.

Conduite & maniere de vie du Frere Jacques.

Dans le mois d'Août de l'année 1697. arriva à Paris une espece de Moine, qui avoit l'habit de Recolet avec cette difference seulement, qu'il étoit chaussé & qu'au lieu de capuchon il portoit un chapeau. Il se faisoit apeller Frere Jacques, & il paroissoit simple & ingenu; il étoit sobre ne vivant que de potage & de pain; il n'avoit point d'argent, & ne demandoit que quelques sols pour faire repasser ses instrumens, ou pour faire racommoder ses souliers. Il s'étoit fait une Religion à sa mode, avec des vœux dont il laissoit la liberté à son Evêque de le dispenses quand il voudroit.

Les propositions qu'il fit en arrivant à Paris.

Il venoit pour lors de Bourgogne: & étoit porteur de quantité de certificats des opérations qu'il avoit faites en differens endroits. Il se fit connoître à la Charité par Mr. Maréchal, présentement premier Chirurgien du Roy, & trouva mauvais de ce qu'il ne vouloit pas le laisser tailler dans cet Hôpital, étant venu exprés à Paris, disoit-il, pour apprendre aux Chirurgiens une maniere particuliere

d'exécuter cette opération : Mais comme on n'expose point les malades de l'Hôtel-Dieu ni de la Charité pour faire des expériences, on lui donna un cadavre à qui on avoit mis une pierre dans la vessie ; il la tira de la maniere qu'il a accoutumé de faire, en présence des Chirurgiens de la Charité, qui dés cette premiere fois ne furent pas contens de sa façon d'opérer.

Sa reception à la Cour.

Frere Jacques peu satisfait de l'accueil qu'on luy avoit fait à Paris, en partit dans le mois d'Octobre suivant pour aller à Fontainebleau où la Cour étoit pour lors ; il s'addressa à Mr. Duchesne premier Medecin des Princes, à qui il rendit quelques lettres de recommandation qu'il avoit pour luy, & à qui il fit voir tous ses certificats. Mr. Duchesne fut charmé du récit que lui fit Frere Jacques tant du dessein qui l'avoit conduit à Paris & à la Cour, que de sa maniere d'opérer, & du grand nombre d'opérations qu'il en avoit faites ; & par un zele qu'on ne peut assez louer, il en parla à Mr. Fagon premier Medecin du Roy, à Mr. Bourdelot premier Medecin de Madame la Duchesse de Bourgogne & & à divers autres, qui tous conclurent qu'il le falloit voir travailler. Il se présenta un garçon Cordonnier de Versailles, qui étoit alors à Fontainebleau, & qui avoit la pierre. Mr. Duchesne le fit mettre chez une garde ; & luy fit fournir tout ce qui lui étoit nécessaire. Frere Jacques lui fit l'opération en présence de Messieurs les Medecin & de M. Felix qui étoit premier Chirurgien du Roy. L'opération réüssit heureusement, & ils en sortirent tous trés-contens, & même Mr. Felix retira chez lui Frere Jacques qu'il logea & qu'il nourrit pendant tout le voyage.

Premier sujet qui se présente.

Succés de son opération.

Cette opération fit beaucoup de bruit, elle fut publiée par toute la Cour : Mr. Duchesne en informa les Princes, & leur rendoit compte tous les

Eloge qu'on fit de sa méthodes

matins de la santé du malade. Il regardoit Frere Jacques comme un homme envoyé de Dieu pour soulager ceux qui sont affligez de la pierre, par une méthode plus aisée & moins dangereuse que celle qui se pratiquoit. Effectivement les commencemens de l'opération du Cordonnier furent heureux; elle fut faite promptement, le malade pissa par le conduit ordinaire peu de tems aprés l'opération; elle ne fut accompagnée d'aucun accident fâcheux, & on vit dans les rues ce Cordonnier se promenant trois semaines aprés avoir subi la taille.

Pratique du Frere sur les hernies.

Sur ce que Frere Jacques dit qu'il avoit encore une maniere particuliere de guérir les hernies, on luy chercha des enfans & des hommes qui eussent des descentes; il en fit trois ou quatre opérations en présence des mêmes Medecins & Chirurgiens, qui lui ayant vû ôter le testicule qu'il tiroit par l'incision faite dans l'aine, & qu'il retranchoit sans hésiter; n'aprouverent point cette façon d'opérer; mais au contraire la condamnerent, persuadez qu'on doit conserver les testicules comme parties nécessaires.

Défaut de cette méthode.

Cette derniere opération par laquelle à l'imitation de ces coureurs de campagne il émasculoit tous ceux à qui il la faisoit, ayant donc été unanimement rejettée, on s'en tint à celle qui regardoit la pierre, & voici comment il la pratiquoit.

Maniere de tailler du Frere.

La préparation chez luy n'étoit comptée pour rien; il ne se soucioit point que le malade eût été saigné & purgé avant l'opération. Il fait asseoir le malade sur le bord d'une table exposée au jour, il le couche ensuite à la renverse, lui mettant seulement un oreiller sous la tête, & il le fait tenir les deux cuisses écartées & ployées en enhaut les talons proches les fesses par deux hommes trés-forts, parce qu'il ne le lie point, s'en fiant sur la force de ceux qui le tiennent. Il introduit dans la verge une sonde graissée, qui n'est point canelée, dont le bout

luy sert à pousser de la main gauche en dehors l'endroit de la vessie où il doit faire son ouverture; puis prenant de sa main droite un bistouri long fait en forme de poignard, il le plonge proche la pointe de la fesse gauche deux doigts loin du périnée, & le poussant droit vers la région de la vessie, il l'ouvre dans son corps le plus prés de son col qu'il peut: il ne retire point le bistouri qu'il ne l'ait ouverte autant que le demande la grosseur de la pierre. Il se sert d'un conducteur pour conduire la tenette, qui est à peu prés semblable aux nôtres; & souvent avant que d'introduire cet instrument, il examine avec son doigt fourré dans la playe l'endroit où peut être la pierre. Quand elle est chargée, il la tire promptement & rudement ne réflechissant nullement sur les mauvaises suites que peuvent avoir les violences qu'il fait pour l'extraire. S'il y en a plusieurs, il les tire de même que la premiere, & lorsqu'il les voit toutes dehors, il croit avoir tout fait: car il ne songe pas méme à aprêter un apareil, & il ne s'embarrasse point de panser ses malades, ne se servant ni d'astringens, ni de défensifs, se contentant d'un peu d'huile & de vin pour tout remede apliqué sur la playe; & lorsqu'on lui a representé le besoin que le malade a d'estre bien pansé, il a répondu, Je lui ay tiré la pierre; Dieu le guérira.

L'endroit où il enfonce son poignard.

Il abandonne son malade, aprés lui avoir tiré la pierre.

La Cour partant pour Versailles, Frere Jacques prit le chemin de Paris où sa réputation l'avoit devancé. Il y trouva tout le monde informé de ce qu'il avoit fait à Fontainebleau, & chacun s'empressa de luy procurer des sujets, croyant leur faire plaisir, que de les mettre entre les mains du Frere. Il en tailla cinq ou six, dont il en mourut quelques-uns. Il vint à la Charité de Versailles en tailler quatre, entre lesquels il y avoit un Irlandois à qui il trouva au lieu de pierre dans la vessie une bale de plomb couverte d'une matiere graveleuse,

Son retour à Paris.

Nouvelles épreuve qu'il y fit.

qui l'incommodoit autant & plus qu'auroit fait une pierre, & qui obligea de le tailler : ce malade avoit reçû quatre ou cinq ans auparavant un coup de mousquet dans le bas ventre, dont la bale avoit percé la vessie, y avoit séjourné & s'y étoit grossie jusqu'au jour de l'opération : ce qui fait voir que les playes de la vessie se guérissent aisément, & qu'on pourroit sans crainte tirer les pierres par le haut apareil. De ces quatre malades il y eut une petite fille âgée de sept ans qui mourut trois jours aprés l'opération. Mr. Felix m'envoya chercher pour aller avec lui en faire l'ouverture ; nous trouvâmes la vessie ouverte dans son corps proche son col, c'est-à-dire en l'endroit où il a coutume de l'ouvrir ; nous vîmes au vagin une playe de la longueur de l'ongle, elle avoit été faite par le tranchant du bistouri en le poussant le long du vagin pour aller à la vessie. Frere Jacques dit à cela que les playes du vagin n'étoient d'aucune conséquence, & qu'il luy arrrivoit souvent de le percer. On étoit trop prévenu en sa faveur, pour concevoir de cet aveu aucune impression contre lui on attribua la mort de cette enfant à plusieurs vers qu'on lui trouva dans les boyaux, & dont elle avoit vuidé quelques-uns avant que de mourir.

Exemple de la guerison d'une playe faite au corps de la vessie.

Il luy est ordinaire de percer le vagin.

On se servit de l'autorité des Magistrats & entr'autres de M. le premier Président, pour faire ordonner, que dans le Printems qui s'approchoit, & qui est la saison où on taille à l'Hôtel-Dieu & à la Charité de Paris, ce seroit Frere Jacques qui tailleroit dans ces lieux, car on étoit entêté que sa méthode étant la meilleure, il falloit s'en servir & abandonner desormais celle qu'on avoit mise en pratique jusques alors. Il fit en plusieurs fois environ cinquante opérations dans l'un & l'autre de ces Hôpitaux. C'étoit un empressement inconcevable pour le voir travailler ; il n'y avoit pas un Medecin

Le Frere est proposé pour tailler aux Hôpitanx de Paris.

ni un Chirurgien qui ne tâchât d'y entrer ; il falloit des gardes pour empêcher la foule, & il y a eu jusques à deux cens personnes à la fois présens à ses opérations.

De tous ces taillez le nombre de ceux qui moururent, fut plus grand que de ceux qui guerirent ; on aprenoit tous les jours la mort de quelqu'un, & il en mourut à la Charité jusqu'à sept en un même jour. Cette quantité de morts qui devoit ouvrir les yeux aux partisans trop zelez de Frere Jacques, fit un effet tout contraire ; car ne voulant pas avouer qu'ils avoient porté leur jugement en sa faveur avec trop de précipitation, ils rejettoient la cause de tant de malheurs sur les Chirurgiens de la Charité, disant hautement qu'il falloit que par jalousie, contre ce nouvel Opérateur ils eussent empoisoné ces malades, prétendant qu'ils ne pouvoient être péris en si grand nombre & si promptement, que par quelque cause étrangere à l'opération.

Evénemens peu favorables de ses opérations.

On n'a pas eu de peine à justifier les Chirurgiens de ces calomnies : l'ouverture des corps de ces morts a été la preuve de leur innocence; la maniere dont ils en ont usé à l'égard de Frere Jacques qui ne peut pas faire la moindre plainte contr'eux, & l'acueuil qu'ils font à tous ceux qui leur aportent quelque chose de nouveau dans la Chirurgie, montrent qu'ils ne cherchent qu'à la perfectionner ; & s'ils alloient en foule pour le voir travailler, c'étoit plûtôt pour aprendre la maniere qu'on publioit merveilleuse, que pour la critiquer ou la condamner. C'est donc à tort qu'on les a accusez ; il n'y a qu'à examiner & la nature & les suites de cette opération pour être convaincu que la cause de tous ces desastres lui doit être uniquement attribuée ; & il faudroit plûtôt s'étonner de ce que ses malades ne périssoient pas tous par les inconvéniens terribles qu'on a vû accompagner cette opération que je vais vous rapporter.

Veritables causes de ses mauvais succés.

Sa maniere inconsiderée d'enfoncer le bistouri.

N'y ayant rien qui retienne la pointe du bistouri, Frere Jacques le pousse d'ordinaire trop avant, ce qui fait qu'il perce la vessie de part en part, vû que pressant le ventre du malade il contraint le fond de la vessie de s'aprocher de son col; ainsi pour peu que le bistouri soit entré dans cet organe, il en touche bien-tôt le fond, qu'on a aussi trouvé ouvert à beaucoup de ceux qui sont mort; & c'est la raison pourquoi Frere Jacques ne vouloit point tailler ceux qui n'avoient que de petites pierres, parce que cherchant la pierre en tatonnant avec la pointe du bistouri; il la trouve aisément l'orsqu'elle est grosse, & difficilement quand elle est petite: la grosse arrête le bistouri, sur laquelle il coupe de la vessie autant qu'il en juge necessaire pour la pouvoir tirer; mais la petite ne l'arrêtant point, il a souvent percé la vessie en trois ou quatre endroits.

Vessie percée en trois ou quatre endroits.

Col de la vessie coupé.

On a trouvé quelquefois qu'il avoit coupé le col de la vessie en travers, de sorte qu'elle étoit tout à fait séparée de l'uretre, parce que n'ayant rien rencontré qui conduisit le bistouri, il alloit couper ce col au lieu du corps qu'il prétendoit ouvrir proche cette partie, & alors connoissant son erreur, il étoit obligé de faire une autre ouverture auprés de ce même col pour en tirer la pierre; or jugez si une vessie ainsi coupée peut se guerir, & s'il ne faut pas que le malade périsse.

Il est souvent arrivé que Frere Jacques ouvroit aussi le rectum, parce que le bistouri coulant le long de ce boyau pour aller à la vessie, & l'approchant de trop prés un des deux tranchans de l'instrument y faisoit une incision longitudinale; on ne peut pas douter que le rectum n'ait été ouvert, vû les matieres fécales qui sortoient par la playe. Il y a même eu quelques-uns qui ne sont pas morts de cet accident, & à qui les gros excrémens sortent encore par une fistule qui leur en est restée.

Rectum ouvert par ce même Lithotomiste.

Je vous ay déja dit que Frere Jacques ne s'étonnoit point quand il avoit ouvert le vagin ; cela luy arrivoit à presque toutes les femmes qu'il tailloit ; il prétendoit que la playe n'en étoit point mortelle, ni même dangereuse, & qu'elle se guérissoit facilement. Je luy en ay vû tailler deux, à qui l'incision faite, le sang sortoit par l'orifice externe de la matrice ; ce qui étoit une preuve certaine que le vagin étoit ouvert.

On m'a dit même qu'il y a quelques femmes à qui il avoit ouvert le vagin & le rectum tout ensemble ; les gros excremens leur sortant par le col de la matrice ; de maniere que ces pauvres femmes étoient dignes de compassion, vû qu'elles se trouvoient en même tems trois playes considérables en trois parties differentes, sçavoir à la vessie, au vagin & au rectum.

L'intestin, la vessie & le vagin traversez ensemble.

Il ne suffit pas d'avoir bien fait l'opération, il est de l'habileté du Chirurgien de bien traiter le malade, & de le conduire à sa parfaite guérison. Frere Jacques étoit hardi à travailler, mais il ne se mettoit point en peine de procurer à la playe une bonne cicatrice : son talent étoit d'aller de ville en ville, & de tailler tout ce qui se présentoit; il quittoit aussitôt ses malades, & les abandonnoit sans se soucier des suites ; & c'est la raison pourquoy il avoit tant de certificats, parce qu'il se hâtoit de les prendre de ceux qui avoient été présens à l'opération, & qui pouvoient rendre témoignage de son adresse & de son habileté à tirer la pierre. Mais s'il eût attendu à les demander aprés la guérison, ils n'auroient pas parlé avec tant d'éloge qu'ils faisoient immédiatement aprés l'opération. Par exemple, si Frere Jacques eût demandé des certificats à Messieurs les premiers Medecins de la Cour aussi-tôt qu'il eût taillé ce Cordonnier à Fontainebleau, ils eussent été trés-avantageux pour luy ; mais aprés l'avoir

Plusieurs certificats donnez à ce Frere.

Guérison imparfaite du premier sujet qu'il tailla.

vû languir à Versailles, & mourir deux ans aprés qu'il eut été taillé, parce que l'urine s'écouloit toûjours par la playe; les certificats alors rendant témoignage de la verité n'auroient point été favorables à ce Lithotomiste.

La mort prompte & cruelle de M. le Maréchal de Lorge, qui arriva le lendemain de l'opération que luy fit Frere Jacques, a désabusé tout le monde; ses partisans même n'ont pas osé entreprendre de l'excuser; ils sont convenus de sa faute, & M. Fagon qu'on pressoit de se mettre entre les mains du Frere, a pris le bon parti en se mettant entre celles de M. Maréchal qui l'a heureusement tiré d'affaire quoique les circonstances de ces deux opérations fussent semblables; car il y avoit à chacun un fungus dans la vessie. Mr. Maréchal a sauvé la vie à Mr. Fagon, & Frere Jacques à tué M. le Maréchal de Lorge; ce qui doit faire mettre une grande difference entre le Charlatan & le bon Chirurgien.

Il perd son credit & va ailleurs où sa reputation ne se conserve pas longtems.

Tous les faits que je viens de raporter, ont été cause que les aplaudissemens qu'on donnoit à Frere Jacques n'ont pas continué, & que sa réputation a changé à son déshonneur peu de tems aprés sa naissance; & ceux qui le vantoient le plus, ont été obligé de se taire. Il a pris le parti d'aller à Orleans, à Lyon & en d'autres villes du Royaume où il à opéré comme à Paris. Les premieres lettres qu'on en a reçût écrites par ceux qui l'avoient vû travailler, publioient sa grande dexterité; mais les dernieres, à l'exemple de celles de Paris, ne luy étoient point avantageuses, de sorte qu'il n'est presque plus mention de Frere Jacques: aparemment qu'il retournera à son premier exercice, & qu'il se contentera d'aller de village en village tailler charitablement aux dépens des pauvres malheureux qui luy tomberont entre les mains.

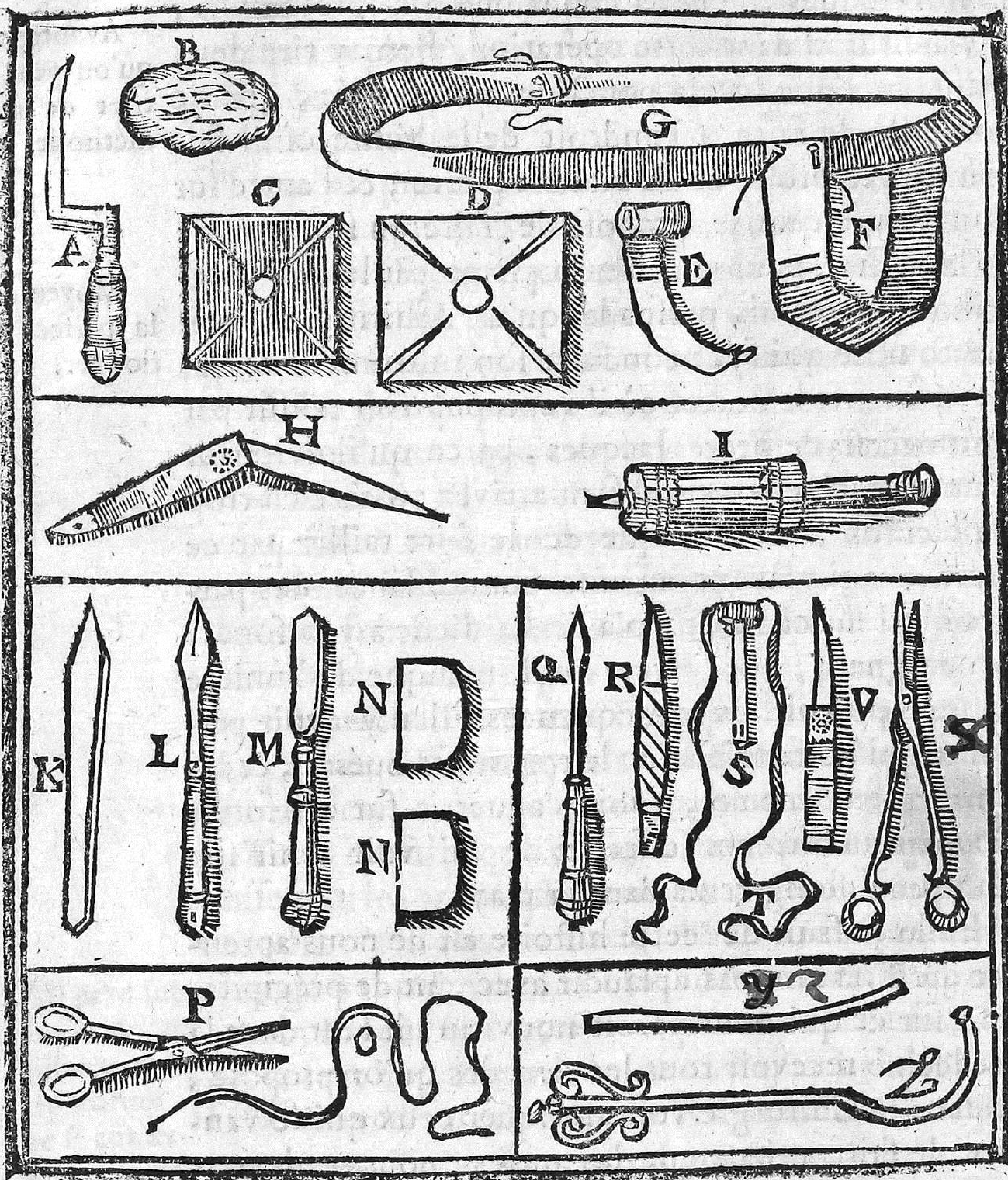
Quoique je n'aprouve pas la maniere d'opérer de Frere Jacques, je ne la condamne pas absolument; il y a du bon dans cette opération. J'en ay tiré deux utilitez, l'une sur la ponction au périnée, que je conseille de faire à l'endroit de la vessie où il fait son ouverture pour en tirer la pierre; & l'autre sur l'ouverture que je propose de faire au fond même de la vessie, pour en tirer la pierre par le haut apareil. Enfin je suis persuadé qu'un Chirurgien bon Anatomiste qui sçait conduire son instrument, & qui est maître de le porter où il veut, pourroit réüssir par la maniere de Frere Jacques, parce qu'il éviteroit tous les accidens qui lui sont arrivez : mais c'est trop exposer un malade, que de le faire tailler par ce Frere, qui n'ayant aucune connoissance des parties qu'il faut couper, n'a de hardiesse à y enfoncer son poignard, que parce qu'il manque de lumiere pour en prévoir les conséquences. Il n'y avoit personne qui ne tremblât en le regardant opérer, & les Chirurgiens même, quoiqu'aguerris sur ces sortes d'opérations étoient effrayez de lui voir tenir son couteau si long-tems dans la playe.

Avantages qu'on peut tirer de sa méthode.

Moyen de la perfectionner.

Enfin le fruit de cette histoire est de nous aprendre qu'il ne faut pas aplaudir avec tant de précipitation sur ce qui nous paroît nouveau; il faut dans la Medecine recevoir tous les remedes qu'on propose, & dans la Chirurgie voir pratiquer ceux qui se vantent de faire mieux que les autres : nous ne devons pas tête baissée donner dans toutes les nouveautez. En les examinant, on prend le bon, & on en laisse le mauvais. C'est ainsi que les arts se sont augmentez, & c'est ainsi que la Chirurgie est montée par degrez à la perfection où elle se fait admirer aujourd'huy.

F. XVII. POUR LES OPERATIONS SUR LA VERGE.



La verge est sujette à beaucoup de maux.

DE toutes les parties de nôtre corps, il y en a peu qui soient sujette à un plus grand nombre de maladies que la verge : de celles qui l'attaquent, les unes se guérissent par des remédes tant généraux que particuliers, & les autres demandent l'opération de la main. C'est de ces derniers que j'ay à vous entretenir, en vous enseignant ce qu'il faut faire pour les guérir.

La verge a trois parties qui sont ordinairement soumisses aux opérations ; sçavoir , le prépuce , le gland , & l'uretre. Au prépuce on en fait deux, le phymosis , & le paraphymosis ; au gland trois , car on le sépare lorsqu'il est adherant , on en ôte les porreaux , & on le perce lorsqu'il est bouché; & à l'uretre deux , qui sont d'en consumer les callositez , & d'en tirer une pierre lorsqu'il y en a d'arrêtée. Je vous ay démontré cette derniere en faisant l'opération pour la pierre , je vais vous montrer les autres. Voilà celles qui sont utiles , & qu'on doit nécessairement sçavoir : il y en a trois autres qu'on doit rejetter comme inutiles , ce sont celles du recutili , de la circoncision & du bouclement, dont je ne vous parleray qu'autant qu'il faut que vous en sçachiez , pour être les premiers à les condamner.

Trois parties de la verge soumises aux opérations.

Par le recutili , les Anciens entendoient une opération qu'ils faisoient à la verge , lorsque le gland étoit trop découvert. Ils la pratiquoient en deux maniere , l'une en faisant une incision circulaire à la peau de la verge vers sa racine , & tirant cette peau jusqu'à ce que le gland fût recouvert ; & l'autre aprés avoir rehausé le prépuce sur la verge , ils incisoient au rond la peau interne du prépuce proche le gland : puis à l'une & à l'autre de ces manieres ils lioient le bout du prépuce sur une petite canule de plomb pour laiser sortir l'urine , & procuroient une cicatrice entre les deux lévres de l'incision. Ils faisoient cette opération à ceux qui ayant le gland toûjours découvert se sentoient incommodez par le frottement continuel de la chemise , & qui vouloient à quelque prix que ce fût l'avoir recouvert.

De l'opération du Recutili.

La Circoncision se faisoit à une indisposition toute oposée au recutili ; c'étoit lorsque le gland ne se pouvoit pas découvrir. On faisoit une ligature au

De la Circoncision.

bout du prépuce au dessus de ce qu'on en vouloit couper, qui étoit environ l'épaisseur d'un ou de deux écus, puis avec des ciseaux on coupoit cette extrémité du prépuce, qui fait quelquefois un cercle si étroit, qu'il empêche qu'il ne se rebrousse sur le gland. Cette opération n'est plus en usage que chez les Juifs & les Turcs qui en font une cérémonie, & un mystere de leur Religion : les Chrétiens ne la pratiquent point, mais les Rabins & les Mouftis la font à tous les enfans mâles de leur Loy, peu de tems aprés leur naissance.

Du bouclement des garçons.

Je ne sçay pas qui est l'inventeur du bouclement des garçons ; mais cette opération choque le bon sens. On tiroit le prépuce en dehors, & le traversant d'une aiguille enfilée on y laissoit un gros fil jusqu'à ce que les cicatrices des trous fussent faites ; puis retirant le fil, on passoit à la place une grosse boucle de fer qu'on y laissoit tout le tems que le sujet étoit dans un âge incapable de travailler à la génération. Ils prétendoient que cette boucle l'empêchant d'avoir commerce avec des femmes, jusques à l'âge de vingt-cinq ans qui est le tems qu'on l'ôtoit, les forces ne se dissipoient point, & qu'elles se conservoient pour engendrer des enfans forts & en état de servir la Republique.

Inutilité de ces trois opérations.

Voilà trois opérations trés-inutiles, sur tout en ces pays Septentrionnaux & temperez où le prépuce n'est pas sujet à se racourcir, ni à se ralonger excessivement comme dans ces régions chaudes, où la Circoncision est souvent nécessaire, & où la passion d'amour porte de si bonne heure les hommes aux embrassemens. Venons aux opérations de pratique.

LE nom de phymosis est dérivé du verbe Grec *phimoein*, qui veut dire, serrer ou étrecir, parce que l'extremité du prépuce est tellement étroite qu'elle ne permet pas au gland de se découvrir; de sorte que cette maladie n'est autre chose que le prépuce trop serré, dont l'extrémité forme une bride circulaire, qui empêche que le gland ne soit libre dans son usage: ce mal survient ou naturellement, ou par accident.

Du Phymosis.

Son étimologie.

Cette indisposition est apellée naturelle, quand l'enfant a dés sa naissance le bout du prépuce fort étroit. Il y en a plusieurs à qui cela est arrivé, & à qui en croissant il s'est peu à peu élargi, de sorte que le gland s'en est dépouillé naturellement; mais il y en a d'autres à qui le prépuce est tellement serré, qu'il leur est impossible d'apercevoir l'extrémité du gland. On pretend que cela leur cause deux incommoditez, l'une de nuire à la génération, en empêchant que la semence ne soit lancée avec assez de vitesse pour être receuë de la matrice; & l'autre, qu'il s'engendre une crasse blanchâtre entre le prépuce & le gland, laquelle ne pouvant pas être détachée s'aigrit par son séjour, picote & cause un prurit au gland, qui en est d'autant plus fatigué qu'il est trés-sensible dans ces personnes. Ces raisons néanmoins ne sont pas suffisantes pour en venir à l'opération: car pour repondre à la premiere, je vous diray que j'en ay vû qui avec cette indisposition ne laissoient pas que de faire des enfans; il y en a mille exemples: & on remédie aisément à la seconde incommodité en tenant avec les doigts le bout du prépuce serré quelque tems, pendant que le sphincter de la vessie est lâché pour pisser, l'urine pour lors remplissant le prépuce balaye & nettoye le gland de la crasse qui s'y étoit amassée & qu'elle

Phymosis naturel.

Inconveniens de cette indisposition.

entraîne avec elle en sortant rapidement quand on quitte le prépuce.

Phymosis accidentel.

Cette maladie est nommée accidentelle lorsqu'elle est causée par des chancres ou ulceres veroliques, qui se cantonnent tout autour du gland, ou par une boursouflure & une inflammation de la verge, qui fait que le gland trop serré pour lors par le prépuce tumefié pourroit tomber en mortification: dans ces deux occasions il faut en venir promptement à l'opération qui consiste dans une incision qu'on fait au prépuce depuis son extrémité jusqu'à la couronne du gland. Voici la maniere de s'en acquitter.

Situation du malade.

Ayant avant l'opération préparé le malade, s'il est necessaire, & disposé l'apareil, on le fait asseoir dans un fauteuil un peu panché en arrire; & alors le Chirurgien prend de sa main droite un instrument fait exprés, qui ne sert qu'à cette opération; il est emmanché, & a la pointe & le tranchant comme un ganif. Vous le voyez marqué A, & comme il est pointu on met au bout une petite boule de cire grosse comme un grain de coriandre, qui empêche qu'il ne pique en le glissant entre le gland & le prépuce. Lorsque la pointe de l'instrument est parvenue à la couronne du gland, l'Opérateur tient ferme la verge de sa main gauche, puis poussant l'instrument il en perce le prépuce qu'il coupe depuis la couronne du gland jusqu'à son extrémité en retirant l'instrument à luy: il faut faire en sorte que les deux membranes du prépuce soient coupées également. On laisse couler un peu de sang pour dégorger la verge, puis on pense la playe, mettant un plumaceau B, couvert d'astringent, un emplâtre C, fait en croix de Malte, & percé dans son milieu, afin qu'il y ait une issuë pour l'urine, avec une compresse D, de même figure, trempée dans

Maniere d'opérer.

Pansement de la playe.

l'oxicrat, & une petite bande E, avec laquelle on fait des circulaires autour de la verge: on met ensuite la verge dans un petit suspensoir F, attaché à une bande circulaire G, autour du ventre, afin qu'elle ne pende point en en-bas, & que la fluxion n'y soit pas excitée.

Cette opération est absolument necessaire à ceux qui ont le prépuce serré par des chancres, ou par des ulceres veroliques autour du gland. Pour guérir ces maux, il les faut panser, ce qu'on ne peut pas faire qu'on n'ait découvert le gland: si on n'y faisoit point de remedes, ces chancres rongeroient la verge, ou produiroient la verole; c'est pourquoi on aura recours à l'opération. Mais on la doit éviter à ceux qui impatiens d'avoir leur gland découvert, veulent qu'on leur fasse: j'ay évité de la faire à quelques-uns qui ayant le prépuce étroit de naissance, n'avoient point d'autre raison de la demander, que l'envie d'être faits comme les autres.

A qui il importe qu'on fasse cette opération.

Je ne sçay point la raison pourquoy on ordonne de faire l'incision à un des côtez de la verge; ce n'est pas pour éviter les vaisseaux, car il y en a également dans toute la circonference du prépuce: pour moy je la fait à la partie moyenne & supérieure de la verge; je trouve qu'en cet endroit, l'incision est plus profonde, le gland se découvre mieux à droit & à gauche, & la difformité est moins grande que quand on la fait à un des côtez.

L'endroit où on dois plûtôt faire l'incision.

DU PARAPHYMOSIS.

LE mot de Paraphymosis est composé de *para* qui veut dire grandement, ou au de-là, & de *phimoein*, qui signifie serrer, parce que le glande est tellement serré à sa racine par le rebroussement du prépuce, au de-là duquel il est avancé, qu'il tomberoit en mortification, si on n'y remedioit promptement. Cette maladie est toute contraire au phy-

mosis : dans celle-ci le gland est trop couvert, & à celle-là il est trop nud. Il y a des Auteurs qui font deux sortes de paraphymosis, l'un qui arrive naturellement, & l'autre par accident.

Paraphymosis de naissance.

Celuy qu'ils apellent naturel est lors que le prépuce étant naturellement trés court, il se retrousse tout entier derriere la couronne du gland, & on ne le recouvre plus : lorsque ceux qui ont cette legere incommodité demandent du secours, quelques Auteurs veulent qu'on leur fasse l'opération du recutili, dont nous avons parlé ; mais elle ne se pratique plus : ceux qui ont été circoncis sont sujets à cette espece de paraphymosis, parce qu'on a retranché du prépuce.

Paraphymosis qui vient de quelque effort.

Le paraphymosis accidentel, est lorsque par violence on a fait remonter le prépuce par dessus la couronne du gland, & qu'étant naturellement étroit, il ne peut plus descendre & recouvrir le gland, étant arrêté au dessus par la largeur de la couronne. Cela arrive souvent à des enfant dont le gland n'a point encore été découvert, & qui par fantaisie le voulant voir ont par force fait remonter le prépuce au dussus du gland, & a de nouveaux mariez qui font des efforts pour dépuceler de jeunes filles qu'ils auront épousées ; car alors par la violence que la verge fait pour entrer, le gland se découvre, & ne se peut plus recouvrir. J'ay vû un jeune homme à qui cela arriva le jours de son mariage, & qui trois jours aprés me vint trouver avec un furieux paraphymosis, croyant que c'étoit du mal venerien que sa femme luy avoit donné : je luy en fis la réduction, & luy dis que c'étoit au contraire une preuve que sa femme étoit pucelle, & que si elle n'eut pas été sage, elle luy auroit épargné la douleur qu'il venoit d'endurer.

Il faut que ceux qui nous ordonnent de guérir les paraphymosis par médicamens ne soient gué-

res instruits de cette maladie : je ne comprens pas comment on peut se fier à des huiles, à des cerats & à des cataplasmes pour le traitement d'une maladie aussi pressante, & qui veut qu'on ne differe pas un moment à réduire la partie en son état naturel, à moins qu'on ne veuille exposer la verge à tomber en gangréne. Au phymosis il faut avant que de travailler préparer son apareil ; mais au paraphymosis il faut commencer par revêtir le gland de son prépuce, ensuite on prépare les remédes & les bandes nécessaires. Le pytoyable état d'une verge attaquée d'un paraphymosis, & les douleurs que ressent le malade demandent un secours plus prompt que n'est celuy des topiques, ordonnez souvent par des gens qui ne connoissent pas le peril où est cette partie.

Aplication des médicamens inutiles en cette rencontre.

Il faut donc en venir à l'opération, qui consiste à faire descendre le prépuce sur le gland pour le recouvrir ; c'est ce qu'il faut faire sur le champ, & ne point quitter le malade qu'il ne soit recouvert. Pour y parvenir, on met d'abord tremper la verge dans de l'eau froide un peu de tems, afin que par la fraîcheur de l'eau les esprits étant repercutez le gland puisse diminuer de son volume qui est pour lors fort gros & trés-dur ; puis prenant la verge entre les deux doigts indices & du milieu des deux mains, dont les dos regardent le ventre du malade, on amene le prépuce sur le gland qu'on repousse en même tems avec les deux pouces, tâchant de le faire rentrer dans sa bourse. S'il n'y avoit pas longtems qu'il fût découvert, on pourroit esperer de réüssir de cette maniere ; mais comme ces sortes de maladies ne se déclarent au Chirurgien qu'à l'extrémité, quand la verge est beaucoup enflée, qu'il y a des bourlets au prépuce pleins d'un eau roussâtre qui le tuméfient extraordinairement, & qu'il s'est même fait de- crevasses circulaires qui séparent

A quoy se reduit l'opération.

en partie le gland de la verge, on est obligé de faire avec la pointe de la lancette H, de petites incisions à la membrane interne du prépuce pour débrider l'endroit par où il serre trop le gland; on fait autant de ces petites incisions qu'il en faut pour laisser la liberté au prépuce de descendre par dessus le gland, ce qui n'est pas difficile pour lors, en prenant la verge de la maniere que je viens de dire.

Traitement du malade aprés l'opération.

Quand le gland est rentré dans sa loge, l'opération est finie. On prépare son apareil qu'on pose de la même maniere qu'on fait au phymosis, on fait une embrocation sur le ventre qu'on couvrira d'une compresse trempée en oxicrat, on en met une autre sur les bourses, on saigne le malade quelque tems aprés l'opération, on luy tient le ventre libre par des lavemens rafraîchissans, on lui fait observer un bon regime de vivre pour éviter les tristes suites d'une pareille maladie; & au bout de quelques jours, il sera bon de faire avec la seringue I, des injections détersives sous le prépuce pour mondifier & nettoyer les playes des petites incisions qu'on a été obligé d'y faire, & ensuite on en procucure la cicatrice.

Conseil de quelques Auteurs à éviter.

Je trouve dans quelques-uns de ces nouveaux Auteurs qui ont écrit des Opérations, qu'on doit presser avec les deux pouces autour du gland pour le faire rentrer, & non pas pousser contre son extrémité vers la racine de la verge, parce qu'étant molet, on l'élargiroit en le poussant ainsi, & on l'empêcheroit de rentrer dans sa place. Ceux qui nous donnent ce précepte, nous font connoître qu'ils ne sont gueres Chirurgiens, parce que s'ils avoient pratiqué cette opération, ils sçauroient que pour lors le gland est tellement tuméfié & dur, que quelques efforts qu'on fasse pour le recouvrir, il est impossible de le rendre plus large en poussant contre son extrémité: il faut s'en raporter à ceux

qui sont dans l'usage actuel des choses ; & personne ne peut mieux instruire les autres sur le fait des opérations, que ceux qui les ont pratiquées depuis un grand nombre d'années.

DE L'ADHERENCE DU PREPUCE AVEC LE GLAND.

L'Adhérence qui se fait quelquefois du prépuce avec le gland est apellé symphysis, de *syn*, qui veut dire ensemble, & de *phyein* qui signifie attacher, parce que pour lors le prépuce est fortement attaché avec le gland. On a vû des enfans venir au monde ayant le prépuce collé avec le gland ; il est trés-difficile à séparer quand cela vient de la naissance, parce que ces deux parties ayant été formées ensemble se trouvent jointes dans toute leur circonference, & comme ne faisant qu'une même partie continuë. Il faut néanmoins tâcher de les séparer, avec une petite feuille de mirthe K, un peu tranchante qu'on coule doucement entre le gland & le prépuce, prenant garde de ne pas percer le prépuce qui est mince, & qui ne se repareroit pas aisément. On peut encore en tirant le prépuce en enhaut avec la pointe d'un scalpel L, disséquer & séparer les deux membranes du prépuce & du gland, de même qu'un Anatomiste sépare deux membranes contigues l'une à l'autre, & si en faisant cette opération on ne pouvoit pas se dispenser d'anticiper sur l'une ou sur l'autre de ces parties, il faudroit couper plûtôt du gland que du prépuce : mais un Chirurgien adroit sépare ces parties sans les offenser, & aprés cette séparation il insinue tous les jours dans l'intervalle des parties désunies une feuille de myrthe d'yvoire, pour en empêche la réünion.

Maniere d'inciser.

Du symphysis accidentel de son origine.

Il arrive souvent que cette cohérence vient aprés l'opération du paraphymosis, car si on néglige de cicatriser les playes faites à la partie interne du

prépuce, il ne manquera point de se coller avec le gland ; ou bien aprés des ulceres ou chancres qu'on n'auroit pas eû soin de guérir parfaitement. Dans ces cas il n'est pas si difficile à être separée, parce qu'il n'est adherent qu'aux endroits des ulceres, & non pas dans la totalité ; comme quand ce mal vient de naissance. C'est une incommodité qui chagrine les gens mariez, parce que pour lors le devoir conjugal ne s'accomplit pas dans la perfection. C'est ce qui les fait recourir au Chirurgien qui sépare ces parties de la maniere que je viens de dire : la séparation en étant faite, on coule entre le prépuce & le gland de petits linges N, N, trempez dans une eau dessicative, comme est l'eau vulneraire ; ce qu'on continue jusques à ce que le tout soit entierement cicatrisé.

Pansement du malade aprés l'opération.

DES PORREAUX DE LA VERGE.

IL vient souvent à la verge des petites excroissances verrucales qu'on nomme des porreaux ; les Italiens les appellent *porrifigli*, parce qu'elle ressemblent à des figues. Ces excroissances sont faites d'une chair molle, baveuse & découpée fort menu ; elles se multiplient bien vîte, c'est pourquoi on ne doit pas differer d'y remédier. Ces sortes de porreaux viennent presque toûjours d'une cause impure contractée par des attouchemens veneriens, ce qui oblige d'avoir recours au Chirurgien, sans quoy il ne feroient que croître & se reproduire en divers endroits.

Deux moyens de les guerir.

On nous propose deux moyens pour guérir ces maladies, l'un par médicamens, & l'autre par Chirurgie.

Choix des médicamens.

Les médicamens dont on se sert, sont de deux sortes, les uns qui mortifient ces chairs en les rendant blanches & fletries, de vives & rougeâtres qu'elles étoient, telle est la poudre de Sabine pulverisée & appliquée dessus ; les autres qui les con-

sument en les corrodant & les rongeant peu à peu, comme font les onguens de Calcitis ou d'Egyptiac.

Moyens Chirurgiques.

La Chirurgie a aussi deux moyens pour les ôter, la ligature & les ciseaux. On se sert de la ligature à ceux qui ont la base étroite, on les lie avec cette soye O, fine & rouge, & ils tombent ordinairement en deux jours. Mais comme il y en a souvent beaucoup, & que rarement se peuvent-ils lier, on a bien plûtôt fait de les couper avec les ciseaux P, le plus proche de la peau que l'on peut. Il faut laisser écouler le sang qui en sort, jusqu'à la quantité d'une poilette, puis laver la verge dans du vin tiéde, & avec la pointe d'une pierre de vitriol toucher les endroits dont il sort du sang; le vitriol a deux bons effets l'un d'arrêter le sang, & l'autre de cautériser l'endroit qu'il touche en brûlant les petites racines qui tombent ensuite avec l'escarre.

Comment on doit achever l'opération.

Il ne faut pas attendre la parfaite guérison des porreaux de la verge sans le secours des remedes généraux, parce qu'étant produits par une espece de virus il faut user de tisannes sudorifiques; les pillules ou la panacée mercurielle en emporte la cause, si on veut les guérir absolument.

De l'uretre qui n'est pas percé.

Lorsque l'uretre n'est point percé, c'est une indisposition qui vient de naissance: il est peu de Chirurgiens qui n'ayent été apellés pour secourir des enfans nouveaux nez, à qui l'uretre n'étoit point ouvert à son extremité, & qui par conséquent ne pouvoient point pisser; d'où il est manifesté que la serosité dans laquelle nage l'enfant pendant qu'il est dans la matrice, n'est point de son urine, comme il y a beaucoup d'Auteurs qui l'ont crû, puisque ces enfans imperforez ne pouvoient point avoir uriné, & que néanmoins ils avoient des eaux comme les autres.

L'opération consiste à faire au plûtot une ouverture, parce que l'enfant ne pourroit vivre long-tems sans rendre son urine. On fait cette ouverture à l'endroit où elle devroit être avec cette feuille de myrthe Q, emmanchée longue & pointue, ou bien avec la lancette R. Ce trou est fort aisé à faire quand il ny a à percer que la peau qui couvre le gland. Mais quand ce sont les parois du conduit qui sont adherens, il faut profonder jusqu'à ce que l'urine sorte, qui est la fin qu'on se propose ici. Il faut faire l'ouverture plûtôt grande que petite, pour plusieurs raisons; & je trouve qu'il est inutile de mettre ensuite dans la playe une canule de plomb pour empêcher que les bords ne se reprennent, puisque l'urine qui passe souvent par ce conduit ne leur permet pas de se recoler.

Maniere de faire l'opération.

Ce n'est pas le seul défaut qui arrive au gland, que de n'être pas percé, il y en a encore trois autres qui demandent la main du Chirurgien pour les guérir, sçavoir quand le trou est trop petit, quand il n'est pas percé dans son extremité, & enfin quand le filet est trop court. Voyons les opérations qu'il faut faire pour corriger ces trois défauts.

Trois autres defauts du gland.

SI le trou du gland est trop petit, l'urine ne peut sortir que comme un filet, ou goute à goute, on est trop de tems à pisser, & la semence ne peut être éjaculée assez promptement. On doit donc élargir cette ouverture, ce qui se fait ou par remedes; ou par un instrument; les remedes sont une tente de moëlle de sureau, ou un morceau d'éponge préparée, qu'on met pour élargir peu à peu le passage; & qu'on grossit à mesure que l'ouverture s'aggrandit; mais cette maniere est trop lente, je conseille de se servir de la lancette avec laquelle on accroît le trou par ces deux extremitez en haut & en bas. Cette opération s'accomplit en un moment, étant plus

Les moyens de remedier au premier.

plus prompte & moins douloureuse que la tente ; la canule de plomb n'est pas plus nécessaire ici, que quand le gland n'est point percé.

Cause & inconvenient du second.

Il arrive quelquefois que le gland n'est pas percé dans l'endroit ordinaire, & qu'il l'est au dessous proche le filet : ceux qui ont cette incommodité, sont obligés de lever la verge en enhaut pour uriner ; elle est apellée hypospadias de deux mots Grecs *hypo* qui veut dire dessous, & de *spazein* qui signifie percer. Cela procede souvent de ce qu'un enfant étant venu au monde sans ouverture au gland, & les parens ne s'en étant point aperçûs, l'urine qui cherchoit à sortir, s'est fait un chemin proche le filet, qui est l'endroit de l'uretre le plus mince ; ceux qui ont l'uretre percé de cette maniere ne peuvent engendrer, parce que la semence se répandant aux côtez du vagin, elle ne coule que lentement & sans vigueur vers l'orifice interne de la matrice ; c'est pourquoi cette indisposition demande nécessairement l'opération.

Je en connei[...] qui a plusi[...] enfans quoy qu'il ait catt[...] incomodité ayant pour t[...] le trou natur[...] de l'uretre

Comment on doit le reparer.

Il faut avec une feuille de myrthe pointue Q, percer le gland comme il le doit être naturellement, puis dans l'ouverture qu'on vient de faire, mettre une petite canule de plomb S, assez longue pour aller au delà de l'ouverture inférieure qui est à l'uretre, & pour conduire l'urine dehors par la nouvelle ouverture : on travaille ensuite à refermer l'ancienne, en rafraîchissant les bords par de petites incisions, & procurant la cicatrice : il faut laisser la canule dans l'uretre en la tenant attachée & liée avec ce cordon T, jusqu'à la parfaite guérison, afin que l'urine ne sortant plus par la premiere ouverture n'en empêche pas la réünion. Si on ne peut pas faire refermer ce trou, il y a quelques Auteurs qui commandent pour lors de couper le dessous du gland depuis la premiere ouverture jusqu'à la seconde, en le taillant comme une plume à écrire avec ce petit

cette maladi[...] et arrive pa[...] un accident

Conseils de quelques praticiens.

bistouri V : de cette maniere l'urine & la semence sortiront à plein tuyau, & seront séringuées où elles doivent aller.

Cause extraordinaire d'une ouverture faite à l'uretre loin du gland.

J'ay vû des enfans qui avoient l'uretre percé à deux ou trois doigts loin du gland ; c'étoit des enfans sujets à pisser au lit, qui pour éviter le foüet dont on les menaçoit & dont on les regaloit souvent, s'étoient lié la verge avec du fil, croyant ce moyen infaillible, & à qui cependant l'urine poussant pour sortir, avoit fait, aprés de violentes douleurs, une ouverture proche la ligature, par où cette serosité sortoit toûjours dans la suite. Pour les guerir il faut mettre dans l'uretre une canule de plomb qui passe au delà de l'ouverture, dont on tâchera de procurer la réünion.

Incomodité du troisiéme défaut.

L'operation qui le geurit.

Il y en a qui par une disposition avec laquelle ils sont nez, ont le frein de la verge trop court ; ce frein tire en enbas le gland particulierement dans le tems de l'érection : d'où vient que l'ouverture étant pour lors trop en dessous, si on ne levoit pas la verge en enhaut, on pisseroit sur ses jambes ou sur ses pieds, & la semence ne peut point être lancée droit dans la matrice, ce qui nuit à la generation. Par un petit coup de bistouri ou de ces ciseaux X, on coupe ce frein en travers, de la même maniere qu'on coupe le filet qui est dessous la langue, & ainsi on remedie par une opération fort legere aux deux incommoditez que cela causoit. J'en ay vû quelques-uns à qui un chancre ayant rongé le frein, les a guéris de cette incommodité, mais je ne conseillerois pas de se servir d'un remede aussi dangereux.

DE LA CARNOSITE'.

QUoyque carnosité soit un terme géneral qui signifie toute chair superflue engendrée en quelque partie du corps que ce soit, neanmoins l'usage fait entendre par ce mot une excroissance de chair

qui occupe & embarrasse le conduit de l'urine. On a crû la réalité de cette maladie si bien établie par nos Anciens que personne n'a osé la contester : ils disoient que l'humeur virulente d'une gonorhée sortant sans cesse des prostastes, corrodoit par son acrimonie le conduit de l'urine, & que de ces ulceres il en croissoit une chair fongueuse qui faisoit cette maladie. Ceux qui prétendoient avoir des remedes particuliers pour la guerir avoient interest de confirmer cette erreur, plûtôt que d'en désabuser, & d'autant plus qu'une telle maladie ayant été abandonnée des veritables Chirurgiens, étoit devenue le partage de ces coureurs ou distributeurs de secrets.

Erreur commune sur ce mal.

Jean-Baptiste Loiseau Maître Chirugien de Bordeaux dans des Observations Chirurgicales qu'il a laissées par écrit, nous dit qu'il fut apellé pour traiter d'une carnosité le Roy Henri IV. qu'il l'en avoit pansé & gueri, & qu'il en fut recompensé par une charge de Chirurgien de sa Majesté que le Roy luy donna. Cette histoire quoyque mémorable, ne prouve point qu'il y ait des carnositez ; elle fait voir que ce Mr. Loyseau fait le mysterieux, & tient un peu du Charlatan en publiant ce qu'il a fait sans dire ni les moyens, ni les remedes dont il s'est servi. S'il avoit été vray que le Roy eut eû une carnosité, & qu'il luy eût consumée, il falloit qu'en écrivant cette histoire il ne fit point un secret ni de la methode, ni des drogues qu'il avoit employées à une guérison pour laquelle il avoit été si liberalement gratifié ; mais puisqu'il se taît sur l'essentiel, je la tiens apocrife.

Exemple remarquable.

Raison de ce doute.

Quand on voyoit à quelqu'un une difficulté d'urine, & que l'urine sortoit deliée, fourchue, & de travers, que le malade voulant pisser étoit contraint d'aller à la selle par les efforts qu'il faisoit pour pousser son eau dehors, & que la croyant toute sortie il en demeuroit néanmoins encore dans la vessie,

on traitoit cela de carnosité : mais quelque diligence que j'aye faite en ouvrant des corps qu'on accusoit d'en avoir, je n'en ay point encore remarqué; & je n'ay trouvé aucun Chirurgien qui ait assuré d'en avoir vû, j'entends parler de ceux qui sont dignes de foy.

Experience qui autorise ce doute.

Je sçay qu'il y a beaucoup de gens qui ont les accidens dont je viens de parler, mais ils ne sont point causez par des carnositez ; ce sont des suites d'une ou de plusieurs chaudepisses qui ont ulceré & corrodé l'uretre en plusieurs endroits : or les cicatrices qui se font à ces ulceres étant durs & tenant de la nature de la callosité, elles étrecissent le conduit de l'urine qui n'a plus par conséquent tant de facilité pour sortir, & ce sont ces mêmes cicatrices qui empêchent le passage de la sonde qu'on croyoit arrêtée par la carnosité.

Reponse à une objection.

Quoiqu'on connoisse la veritable cause de cette maladie, elle n'en est gueres moins difficile à guerir : pour cela il faut débarasser l'uretre de ces cicatrices calleuses qui en rendent le passage si étroit, que l'urine ne sort que comme un filet ; & pour cet effet la sonde ne pouvant point s'ouvrir le chemin, on aura recours aux médicamens ; car c'est se tromper que d'esperer d'en venir à bout avec des sondes tranchantes décrites par Ambroise Paré, & par d'autres Auteurs ausquels je vous renvoye pour en juger.

Remede qu'on doit apliquer à ce mal.

Le Chirurgien preparera son remede catheretique plus ou moins fort, selon que la cicatrice sera plus ou moins vieille ; il prendra une bougie Y, dont l'extremité qu'il fera entrer dans la verge, sera un peu creuse, afin de mettre de son remede dans cette petite cavité ; puis il introduira la bougie dans l'uretre en la poussant doucement jusqu'à ce qu'elle soit arrêtée par la cicatrice, & la laissant dans la verge afin que le remede qui touchera pour lors la

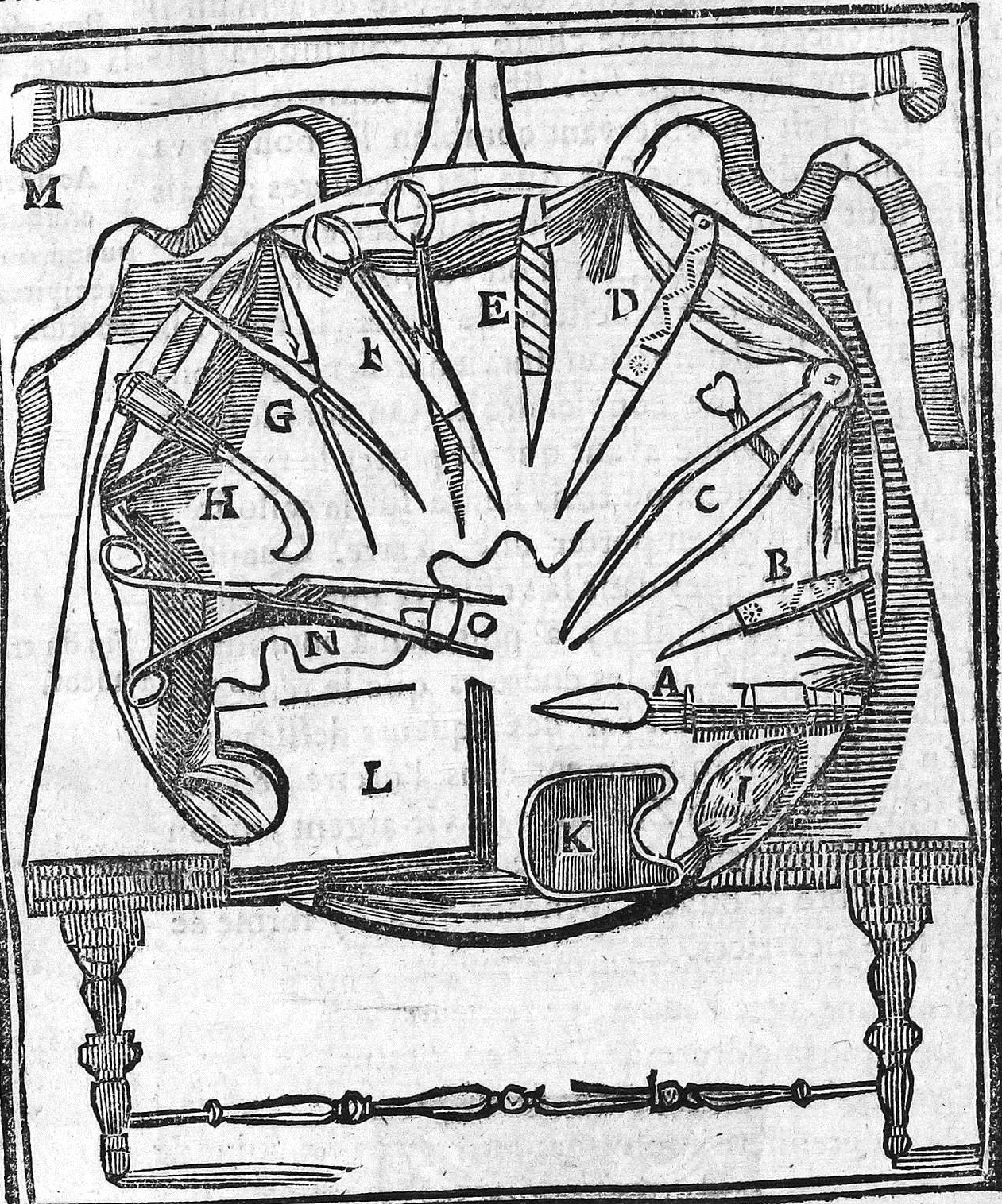
dureté agissant dessus, en consume une partie dont dont il tombera une petite escarre; le lendemain il recommencera la même chose, & continuera jusqu'à ce que le passage soit libre. Il connoît le progrés qu'il fait en observant combien la bougie va plus loin les dernieres fois que les premieres; mais il ne faut point s'impatienter dans cette opération qui demande du tems, car si on vouloit faire son remede plus corrosif à dessein de hâter la cure, la douleur & l'inflammation surviendroient en rongeant plus qu'il ne conviendroit. On aura soin de faire pisser le malade avant que de porter le remede, afin que restant deux ou trois heure sur la callosité, il ait le tems d'en emporter une escarre. Quand la bougie entre jusques dans la vessie, & que le malade urine à plein canal, il n'y a plus rien à consumer; il faut alors dessécher les endroits que le remede a touchez, ce qu'on fait par des liqueurs dessicatives qu'on seringue fréquemment dans l'uretre, & par une sonde de plomb Z, frottée de vif-argent, qu'on y introduit souvent, afin d'entretenir le conduit toûjours libre & ouvert, pendant qu'il s'y forme de nouvelles cicatrices.

Progrés de la cure.

Accidens à craindre quand on precipite l'opération.

Fin du traitement.

F. XVIII. DES OPERATIONS SUR LA MATRICE.



LA matrice n'est pas moins sujette à la Chirurgie que toutes les autres partis du corps : elle est attaquée d'une infinité de maladies dont plusieurs ne se guerisse que par la main du Chirurgien; elle est incontestablement l'organe le plus sensible du corps ; & il faut que le Chirurgien la traite avec plus de délicatesse & de précaution que les autres.

De ces maladies qui demandent l'opération, il y en a qui arrivent à l'orifice externe de l'uterus, & d'autres à son fond : celles de l'orifice externe sont de deux sortes, sçavoir quand il est bouché, & quand il y croît quelque chose d'étranger ou contre nature : celles du fond se réduisent toutes à l'accouchement & à ses suites.

Diverses maladies de la matrice.

Cet orifice se peut trouver bouché en deux endroits differens, ou aux lévres, ou aux caroncules ; & il faut que le Chirurgien fasse une ouverture dans l'un & dans l'autre de ces endroits, c'est pourquoi il ne peut trop exactement en connoître les differences pour ne se point tromper.

Clôture de l'orifice externe.

Quand les deux lévres sont jointes ensemble, elles le sont totalement ou en partie. Elles ne le peuvent être dans toute leur étendue que par un vice de naissance, parce qu'ayant été separées naturellement l'urine qui sort sans cesse ne leur permet plus de se joindre ensemble d'un bout à l'autre : si elles ne le sont qu'en partie, cela peut s'attribuer à la premiere conformation, ou bien à quelque accident arrivé aprés la naissance, comme des ulceres mal pensez ou des pustules survenues dans une petite verole entre les lévres qu'elles auront collées & jointes en partie l'une avec l'autre, en se cicatrisant.

Differentes causes de la jonction des lévres de cette partie.

Lorsque la clôture de l'orifice externes se trouve à l'endroit des caroncules mirtiformes, elle s'est faite dés la premiere conformation, n'y ayant point de cause externe qui les puissent unir absolument. Il y a d'ordinaire de petit filets membraneux qui tiennent les quatre caroncules comme liées ensemble, & qui les serrant font qu'elles ressemblent à un bouton de rose à demi épanouy : ce sont ces fibriles qui en se rompant à la premiere aproche du mari, lorsque la verge les force pour entrer, versent quelquefois des goutes de sang, ce qui est la marque du pucelage; mais quand au lieu de simples fibres la na-

Liaison naturelle des caroncules.

Jonction défectueuse qui leur arrive.

ture en formant le fœtus a mis une forte membrane; qui rassemblant les caroncules ne leur permet point de laisser entrer la verge dans le vagin, alors le mari fait des efforts inutiles, il ne peut forcer cette barriere, & il faut que le Chirurgien avec son bistouri lui en ouvre le passage.

Fausse opinion sur ce sujet.

Cette disposition a jetté les Anatomistes anciens, & le peuple dans deux erreurs differentes. Elle a fait que plusieurs Anatomistes ont supposé une membrane transversale dans le col de l'uterus, à laquelle ils ont donné le nom d'hymen; & parce qu'ils ont vû en quelques sujets ces caroncules jointe par une membrane, ils ont établi pour certain qu'elle se trouvoit dans toutes les filles, & ils en faisoient la veritable preuve de la virginité, persuadez que quand elle n'y étoit point, il falloit que la fille eût été déflorée par quelque chose qui étoit entré dans le vagin. J'ay cherché cette membrane dans plusieurs filles que j'ay ouvertes à tout âge, & qui assurément avoient été sages, je ne l'y ai jamais trouvée; c'est pourquoi avec tous les Anatomistes d'aujourd'huy je la crois imaginaire. L'autre erreur est populaire: ceux qui par cet obstacle n'ont pû consommer leur mariage, on crû qu'on leur avoit noué l'aiguillette; car le peuple prétend que dans le tems que le Prêtre marie quelqu'un, un des assistans par un nœud qu'il fait à une aiguillette peut en prononçant de certaines paroles arrêter la consommation du mariage; mais c'est une folie que d'être dans cette pensée. Quand un mariage ne peut pas être consommé, il n'en faut point chercher de cause surnaturelle, ni croire que ce soit un effet du pouvoir des sorciers qui n'ont de force que sur des esprits foibles & trop credules: ce défaut est toûjours naturel, & si on en examine bien le principe, on le trouvera dans les parties génitales de l'homme ou dans celles de la femme, & souvent dans leur imagination.

Autre prévention.

De toutes ces incommodités la plus pressante c'est lorsqu'une fille venant au monde, elle n'a point la vulve percée ; il faut l'ouvrir au plûtôt : mais on ne s'en aperçoit ordinairement que le deuxiéme ou troisiéme jour aprés la naissance, en remarquant que l'enfant n'est point mouillé ; alors l'opération est plus facile qu'immédiatement aprés la naissance, parce que l'urine sortie de la vessie, étant arrêtée par les levres jointes ensemble, les pousse en dehors par la tumeur qu'elle y fait ; & ainsi la peau étant fort tendue on voit la ligne où on doit faire l'ouverture longitudinale, de maniere que prenant le scalpel A, ou un bistouri B, on coupe la peau qui joint les lévre, & on y fait une ouverture proportionnée à la figure & à la grandeur qu'elle doit avoir naturellement.

Necessité de l'opération quand la vulve est entierement fermée.

Maniere d'opérer.

Les Grecs on nommé les lévres de la matrice *pterigomata* de *pteri* qui veut dire les aîles, à cause de la ressemblance : quand elles ne se tiennent qu'en partie, l'opération en est moin difficile, parce que l'ouverture qui y est demeurée aide beaucoup à achever la séparation ; on ne la fait souvent qu'aux grandes filles qui sont prêtes à se marier. On apelle cette maladie *simphisis*, comme celle du prépuce, de *sym*, qui veut dire ensembie, & de *phyein*, qui signifie attacher. Pour faire cette opération avec sureté, il faut coucher la fille sur le bord d'un lit les jambes en bas & écartées, puis avec ce petit dilatatoire C, qu'on tient de la main gauche & qu'on a mis dans l'ouverture restée, on dilate les deux lévres par le moyen d'un scalpel A, dont on se sert de la main droite. On sépare peu à peu les endroits unis faisant en sorte de ne pas couper plus d'une levre que de l'autre, il faut éviter que la pointe du scalpel ne touche ou les nymphes, ou les caroncules, ou le clitoris, si c'est à la partie supérieure qu'est l'agglutination ; c'est pour cela qu'il faut couper, en reti-

Ce qu'il faut faire quand la vulve n'est close qu'en partie.

Conduire à tenir dans cette opération.

rant l'instrument à soy, & ne le point faire avec trop de précipitation. On voit par là que cette séparation est plûtôt une dissection qu'une opération; la cure ne consiste qu'à apliquer sur les playes superficielles qu'on a faites, des remedes désicatifs qu'on tient sur le lévres par un bandage fait en double T, & à empêcher qu'elles ne se recollent ensemble.

Union vicieuse des caroncules.

Lorsque l'obstacle est aux caroncules, il faut encore que le Chirurgien y travaille, parce que la verge ne pouvant pas entrer dans le vagin, la conception ne se peut pas faire. On ne reconnoît l'impossibilité de cette introduction qu'aprés le mariage, & c'est dans cette occasion qu'on croit avoir l'aiguillette nouée, comme je l'ay déjà expliqué; mais la cause en étant naturelle il la faut chercher dans une liaison trop étroite de ces caroncules, à laquelle il faut remedier.

Deux sortes de telles liaisons contre nature.

Cette liaison est de deux sortes, car ou les caroncules sont liées par des filets membraneux trop forts qui ne leur permettent pas de s'écarter, & alors il n'y a qu'un très-petit trou dans leur milieu par où les menstrues peuvent s'écouler, & par où la verge ne peut point passer: ou elles sont jointes par une membrane assés ferme qui bouche entierement l'ouverture, & qui comme une barriere transversale empêche que rien ne puisse entrer ni sortir du vagin: ces deux obstacles quoique differens l'un de l'autre ne se levent que par la main du Chirurgien.

Moyen de les distinguer l'une de l'autre.

On ne fait confidence au Chirurgien de ces incommoditez, qu'aprés avoir tenté plusieurs fois & inutilement de rompre cet embarras, & aprés que le mari & la femme lassez & épuisez par divers efforts n'ont pû y parvenir: le Chirurgien en reconnoît la veritable cause en touchant du doigt indice ces caroncules; si ce sont des filets qui les lient, il sentira le bout du doigt serré comme par un anneau; & si c'est une membrane, il n'y trouvera point d'ouverture.

Il ne faut pas s'imaginer que ces maladies ne soient pas en effet telles que je vous les propose, plusieurs Chirurgiens en peuvent rendre témoignage : j'en ay vû à quelques-unes & entr'autres à une jeune Dame mariée depuis peu, qui fut plusieurs mois sans pouvoir consommer son mariage, & qui n'auroit jamais eû cette satisfaction sans le secours de la Chirurgie. Fabricius d'Aquapendante nous raporte deux histoires qui confirment ce que j'avance: l'une est d'une servante que plusieurs écoliers ne purent pas dépuceler, & qui aprés avoir fait échouer toute leur vigueur contre les liens de ces caroncules fut obligée d'avoir recours à luy : l'autre est d'une fille qui n'étant point percée ne pouvoit pas être reglée, ses ordinaires étant retenues par une membrane qui joignoit les caroncules, & les fermoit entierement, ce qui lui causoit une pesanteur dans le vagin avec des douleurs insupportables, il fit une ouverture longitudinale à cette membrane, d'où il sortit quantité de sang noir & puant, dont elle fut soulagée, & il la guérit parfaitement. Il y a même un Auteur qui a fait un Traité Latin intitulé *de imperforatis*.

Exemples de ces indispositions & des incommoditez dont elles sont accompagnées.

Il s'agit à présent de faire voir comment on sépare ces caroncules. La femme étant couchée sur le bord d'un lit les jambes ouvertes, on écarte les lévres de la matrice & les nimphes pour découvrir les caroncules : on fait tenir la lévre & la nimphe gauche par un serviteur, pendant qu'on tient écartée de sa main gauche l'autre lévre & l'autre nimphe ; puis l'Opérateur prend de son autre main un bistouri D, droit & à dos, avec lequel il donne quatre coups, un à chaque espace d'entre les caroncules pour les débrider ; de maniere que les quatre petites incisions ont la figure d'une croix de S. André, ou de la lettre X, parce que les caroncules se trouvent situées l'une en haut, l'autre en bas, & les deux autres latérale-

Maniere de séparer les caroncules.

Leur débridement.

ment. Ces caroncules ainsi débarrassées de leurs liens, s'écartent & laissent une ouverture suffisante pour l'entrée de la verge, & c'est la fin pour laquelle on fait cette opération.

Comment on perce la membrane qui les assemblent quelquefois.

Quand une membrane bouche entierement le vagin on met la femme dans la même situation, & avec une lancette montée E, on fait une seule ouverture longitudinale à cette membrane, telle que la fit Fabricius à cette fille qui n'étoit point percée; le sang retenu dans le vagin posse cette membrane en dehors, & en facilite l'ouverture. On ne peut pas déterminer la grandeur des incisions ou de l'ouverture, cela dépend de la prudence du Chirurgien. Si on consultoit le caprice de quelques maris, on les feroit trés-petites : mais si on regarde l'avantage des femmes, on les fera plûtôt grandes que petites, parce qu'elles en accoucheront plus facilement.

4 Opérations sur la matrice decrites par les Auteurs.

Je trouve dans nos Auteurs quatre opérations differentes, qu'ils ordonnent de faire à la matrice, ce sont, 1o. l'excision des nimphes, 2o. l'amputation du clitoris, 3o. l'extraction du cercosis, 4o. les hermaphrodites. Ces opérations se pratiquent si rarement, qu'elles pourroient être retranchées du nombre des autres : j'ay jugé à propos néanmoins d'en instruire le jeune Chirurgien, parce qu'il faut qu'il n'ignore de rien de ce qui regarde sa profession, & qu'il pourroit arriver que dans quelques cas extraordinaires il seroit obligé de les faire.

Retranchement d'une portion des nimphes.

Les nimphes sont des corps membraneux, longs & plats situez dans la grande fente à côté de l'orifice externe de la matrice; on prétend qu'elles croissent quelquefois tellement qu'elles pendent hors des grãdes lévres, & alors il en faut couper ce qui excéde leur grandeur ordinaire. Pour cet effet ayant situé la femme à la renverse, & tenant les lévres écartées, on prend une des nimphes dont on coupe avec des cizeaux F, ce qu'il y a de superflu, en la tenant fer-

me avec les pinces G, ensuite on en fait autant à l'autre, observant de n'en pas plus ôter de celle-cy que de celle-là & de ne les pas couper trop prés de leurs racines, parce que l'usage des nimphes est de donner en s'étendant moyen à l'orifice externe de s'élargir dans les accouchemens, ce qu'il ne pourroit pas faire, si elles étoient entierement coupées, d'autant que les cicatrices qui seroient en leur place, ne prêteroient pas.

Si le clitoris ne sortoit point des bornes que la Nature luy a préscrites, il n'auroit pas besoin d'opération, mail il croît quelquefois tellement qu'il devient long & gros comme la verge de l'homme : cela arrive fréquemment aux Egyptiennes. Les Européennes qui l'ont plus gros que les autres, sont apellées des Ribaudes, parce qu'elles en peuvent abuser & se polluer avec d'autres femmes ; c'est ce qui en a fait proposer l'amputation, pour ôter à ces femmes le sujet d'une lasciveté continuelle : mais il en est peu qui se soumettent à cette opération, car si une femme est sage, elle n'en abusera pas ; si elle est débauchée, elle ne se privera pas volontairement d'une partie qui contribue au plaisir qu'elle trouve dans sa débauche. Si néanmoins un Chirurgien est obligé de retrancher cette partie, il la prendra de la main gauche pour la couper avec ce couteau courbe H, le plus prés de sa racine qu'il pourra, évitant de toucher ni à l'uretre, ni aux lacunes qui sont autour du clitotis, ce qui causeroit s'il offençoit ces endroits, un écoulement involontaire de l'urine ou de la liqueur séparée par les glandes voisines du clitoris. Cette opération n'est pas si dangereuse qu'on pourroit se l'imaginer, parce que ce n'est qu'une partie superflue qu'on ampute. Il n'y a que le sang qui en sort, qui pourroit étonner le Chirurgien : mais s'il laisse bien dégorger les vaisseaux, & qu'il mette sur la playe un gros

Amputation du clitoris.

Pretexte pour cette opération.

Hémorragie à arréter.

plumaceau I, couvert de poudres astringentes, un emplâtre K, une compresse épaisse L, un bandage M, qui comprime le tout; il arrêtera bien-tôt le sang à cause que les vaisseaux pressez entre l'os pubis & le bandage ne pourront plus en verser.

Extirpation du cercosis.

On apelle cercosis une excroissance de chair, qui sortant de l'orifice de la matrice le bouche & le remplit; elle est quelquefois si longue qu'elle ressemble à une queuë de regnard, c'est ce qui lui a fait donner ce nom dérivé de *Kerkin*, qui veut dire tromper, parce que la queuë leur sert à tromper les autres animaux. Cette chair est assez semblable à celle des polypes, aussi l'emporte-t'on de la même maniere; c'est-à-dire, ou par extirpation en l'arrachant comme le polype avec cette pince N, faite en bec de grue, ou par ligature en la liant tout proche sa racine avec ce fil O, ou par incision en la coupant entierement avec ce couteau courbe H, ou avec le scalpel A. C'est au Chirurgien à se servir du moyen qui lui sera le plus commode pour emporter cette chair, & il se conduira d'ailleurs avec les circonspections necessaires pour en consumer les racines, & procurer la cicatrice.

Instrumens avec quoy on arrache cette chair.

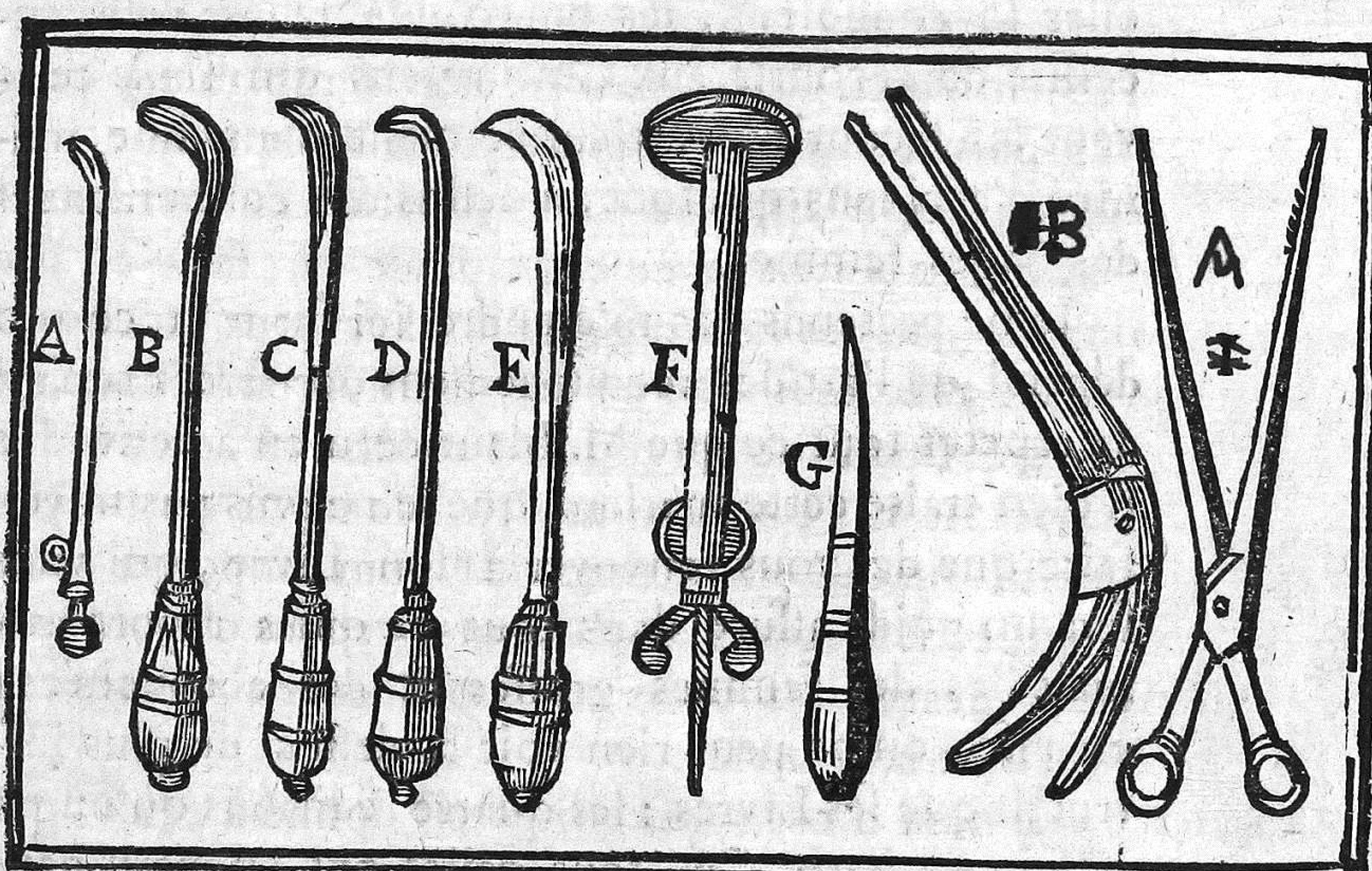
4. Sortes d'Hermaphrodites.

Le nom d'hermaphrodites est donné à ceux, qui en naissant aportent les deux sexes; il est dérivé d'*Hermés*, qui veut dire Mercure, & d'*Aphoditi*, qui signifie Venus, c'est-à-dire, homme & femme tout ensemble. On en trouve de quatre sortes, 1°. Ceux qui sont véritablement hommes, ayant les parties de l'homme parfaites, & celles de la femme imparfaites. 2°. Ceux qui au contraire sont femmes en effet, & ne sont hommes qu'imparfaitement. 3°. Ceux qui ne sont ni hommes ni femmes, les deux sexes n'étant point dans leur perfection. 4°. Ceux qui sont effectivement hommes & femmes, & qui peuvent se servir également des partis génitales des deux sexes: les loix ordonnent pourtant d'opter, &

défendent de ne mettre en usage que le sexe dont ils auront fait choix. On ne peut pas préscrire qu'elles opérations on doit faire à ces sortes de dispositions : qui sont presque toutes differentes : on peut seulement dire que le fait du Chirurgien ne consiste qu'à ôter ce qui est unutile, & à retrancher les parties qu'il jugera superflues ; comme sont les organes, dont l'usage leurs doit être interdit, pour rendre les autres plus vigoureux.

Ce qu'on y pratique.

Fig. XIX. POUR LES ACCOUCHEMENS.



QUoyque les accouchemens soient ordinairement executez par des matrones à qui on a donné le nom de Sages-femmes, ils sont néanmoins compris dans le nombre des Opérations de la Chirurgie, & celuy qui en fait profession ne se peut pas vanter de la sçavoir, s'il n'est instruit de tout ce qui concerne l'art d'accoucher : mais la Chirurgie est d'une si grande étendue qu'il est difficile qu'un homme seul puisse en posséder assez parfaitement toutes les parties ; c'est ce qui a fait que les accouchemens ont été le partage des femmes, comme les maladies des os celuy des Bailleurs, & celles des

Un Chirurgien ne doit point ignorer l'art d'accoucher.

yeux, des dents, de la pierre, celuy de differens Opérateurs qui ne s'attachent uniquement qu'à une de ces sortes de maladies.

Pudeur indiscrette de quelques femmes.

La pudeur qui est la vertu des femmes a beaucoup contribuë à introduire les matrones, parce qu'il s'en est trouvé d'assez scrupuleuses pour aimer mieux s'exposer à accoucher seules que de se confier à des hommes; mais aujourd'huy elles sont presque toutes désabusées de cette opinion. Les malheurs qu'elles ont vû arriver par l'ignorance de celles à qui elles se confioient, les ont convaincues de la nécessité de recourir aux Chirurgiens qui seuls peuvent les secourir, particulierement dans une infinité d'accidens qui sont au dessus des connoissances des Sages-femmes.

Je ne pretends pas m'étendre ici sur tout ce qui dépend de l'art des accouchemens, je serois obligé de repeter tout ce que M. Mauriceau en a écrit; il a si bien traite cette matiere, que je ne puis pas mieux faire que de vous renvoyer à son Livre, qui vous sera un guide assuré dans tout ce qui a raport aux maladies des femmes grosses & des accouchées; en effet on ne peut rien voir là-dessus de plus instructif que ses Livres: les quatre éditions qu'on en a faites à Paris, & tous celles qui on paru dans les pays étrangers nous en prouvent l'utilité, & nous font voir qu'il a porté fort loin l'art d'accoucher.

Six occasions où le secours du Chirurgien est necessaire aux femmes pour leur delivrance.

Mon dessein n'est donc pas de traiter cette matiere dans toute son étendue, mais seulement d'apprendre au jeune Chirurgien ce qu'il faudroit qu'il fist dans les occasions les plus pressantes; car il peut être appellé tous les jours pour secourir des femmes dans des accouchemens laborieux qui demandent la main du Chirurgien, pour leur sauver la vie. Je réduit ces occasions à six qui sont, 1°. de faire l'extraction d'un faux germe;

germe, 2°. de tirer l'arriere-faix resté dans la matrice, 3°. De délivrer une femme d'une mole, 4°. D'accoucher une femme dans la perte de sang, 5°. De tourner un enfant qui presente toute autre partie que la tête, 6°. De faire l'extraction d'un enfant mort.

A quoi l'on reconnoît un faux germe dans la matrice.

QUand un Chirurgien est apellé par une femme qui est dans une perte de sang, il faut qu'il en examine la cause; si elle a des douleurs qui prennent par intervalles & s'il sort des caillots, il est certain qu'il y a un faux germe, car si c'étoit ses ordinaires qui eussent été retenues le sang couleroit comme il sort des vaisseaux: il s'informera depuis quel tems la femme étoit enceinte, pour juger de la grosseur du faux germe, & si elle a eu déja des enfans; car si c'est sa premiere grossesse elle souffrira beaucoup & long-tems, parce que la matrice ne s'étant point encore ouverte, elle a plus de peine à donner issuë à ce corps qu'elle contient, & qui étant mollasse n'est pas capable de lui faire une grande distention. Quoique les douleurs & les caillots de sang fassent connoître au Chirurgien qu'il y a un faux germe, il en est plus assuré quand il l'à touché: il trouve l'orifice interne de la matrice un peu ouvert, & en y introduisant le doigt indice il sent le corps étrange qu'il doit tirer le plûtôt qu'il peut. Ayant donc glissé un doigt, il le tourne dans cet orifice pour tâcher de le dilater plus qu'il ne l'est, & d'y faire entrer un second doigt & ensuite un troisiéme, s'il le peut sans violence, avec lesquels il pince le faux germe pour l'attirer peu-à-peu dehors. S'il ne peut pas l'avoir d'abord, aprés avoir tourné son doigt autour du faux germe, pour le détacher de la matrice, il laisse la femme un peu en repos pour voir si la perte continue, parceque souvent elle cesse quand il n'est plus attaché par aucun vaisseau à

Extraction du faux germe.

la matrice; pour lors on attend qu'il sorte de lui-même, ou par le moindre effort que fait la femme comme lorsqu'elle se presente au bassin. Mais si le flux de sang continuoit avec excés, la femme pourroit mourir, avant que le faux germe fût sorti. Pour la délivrer, il faut avec ce petit dilatoire marqué A dont on introduit le bout dans l'orifice interne dilater doucement cet orifice pour procurer l'issuë du faux germe, ce qu'on fait mieux avec cet instrument qu'avec les doigts: si aprés cette dilatation les doigts n'ont point encore de prise sur ce corps étrange, on prend une tenette faite en forme de bec de gruë marquée B dont on glisse le bout le long de son doigt, jusques sur ce corps, qu'on pince avec l'instrument pour en faire l'extraction, prenant bien garde de ne point se tromper en pinçant quelques partie de la matrice au lieux du faux germe. Les breuvages que les Sages-femmes donnent pour exciter la sortie de ces corps étranges sont inutiles quand il n'y a rien qui presse, & pernicieux lorsqu'il y a une perte, parce qu'ils l'augmentent. Ce qu'il y a de meilleur dans ces occasions, ce sont de petits boüillons peu nourrissans donnez de demie en demie heure, parce que passant promptement dans la masse du sang, ils réparent le sang perdu, & entretenant la circulation ils empêchent que la malade ne meure.

A quoi l'on doit travailler dans un flus de sang continuel.

Du traitement de la malade dans ces circonstances.

LA femme n'est pas plûtôt accouchée qu'il la faut débarrasser d'une masse de chair qu'on apelle arriere-faix ou placenta, & cela avant que de faire la ligature du cordon. J'ai dit ailleurs qu'on devoit lier le cordon promptement, de peur que differant trop l'enfant ne perdît beaucoup de sang par les arteres ombilicales, qui ont leurs embouchures ouvertes par le détachement de l'arriere-faix. Mais le Chirurgien remédie à cet inconvenient en serrant le cordon tourné autour

Comment on doit sauver la mere en pourvoyant à l'enfant.

de ses doigts, ce qui empêche le sang de passer & de sortir par ces arteres ; ainsi il a le tems de délivrer la femme sans préjudicier à l'enfant : au contraire s'il tardoit davantage à extraire l'arriére-faix, la matrice se refermant ne lui permettroit plus de l'executer avec la même facilité qu'aussi-tôt que l'enfant est sorti. Il faut que le Chirurgien tenant le cordon, en tourne une partie autour de deux doigs de sa main gauche, & que le prenant de sa droite le plus proche de l'arriere-faix qu'il pourra, il le tire doucement, & que par de petites secousses il l'ébranle pour achever de le détacher, s'il ne l'est pas entierement.

De divers mouvemens qui soulagent la malade.

Si on oblige la femme de soufler dans sa main fermée, si on la fait tousser ou éternuer, si elle pousse en en bas comme pour faire une selle, si on luy fait retenir son haleine, si elle se met les doigts dans la bouche pour s'exciter à vomir, ou si la garde presse légerement avec le plat de la main le ventre de l'accouchée en le frottant de haut en bas ; toutes ces differentes agitations aideront la sortie de l'arriere-faix, qu'il ne faut pas tirer trop rudement : car il en arriveroit un de ces trois accidens, ou l'on casseroit le cordon, ou l'on occasionneroit une perte de sang, ou l'on attireroit la matrice au dehors. De quelque cause que ce soit que le cordon ait été rompu, soit qu'on ait tiré trop fort, soit que le placenta ait été trop fortement attaché, soit qu'étant gros & squirreux il n'ait pas pu suivre le cordon, ou que l'enfant étant mort & le cordon pourri, il se soit rompu aisément, il le faut tirer le plus promptement qu'il est possible, parce que le séjour de ce corps étrange dans la matrice peut causer de accidens terribles.

Cause de la ruptuee du cordon.

Précaution à prendre

Le Chirurgien se rognera de fort prés les ongles des doigts de la main droite qu'il oindra

en tirant l'arrierefaix.

d'huile ou de beurre, & qu'il introduira dans le fonds de la matrice, en y fourrant d'abord deux ou trois doigts qui ouvriront le passage au reste de la main; il y trouvera l'arriere-faix qu'il distinguera aisément d'avec la matrice, pour peu qu'il soit versé dans les accouchemens, ou qu'il ait lû les Anatomistes sur ces parties. Si le placenta est tout-à-fait détaché, on l'empoignera & on l'amenera dehors sans peine; & s'il est encore adhérent on le séparera adroitement en glissant le côté de la main entre l'arriere-faix & la surface interne de la matrice, à quoi l'on réüssit quelquefois sans beaucoup de fatigue, & de la même maniere qu'on sépare les parties d'un gâteau feüilleté: mais s'il tient fortement, on en fera la séparation avec douceur & lentement, prenant garde de ne point égratigner l'uterus. Mr Mauriceau conseille d'y laisser plûtôt quelque petite portion du placenta attachée, laquelle a coutume de sortir par les vuidanges, que de trop tirailler la matrice dont il pourroit s'ensuivre une inflammation perilleuse: il faut tâcher néanmoins de l'avoir entier, pour le montrer aux assistans & empêcher par là tous les contes des commeres qui dans ces occasions parlent souvent sans raison. Si l'arriere-faix a séjourné dans la matrice, & qu'il ait commencé à s'y corrompre, ce qui arrive quand il y a long-tems que l'enfant est mort, il faut aprés l'avoir tiré faire des injections préparées avec l'orge, l'aigremoine, & le miel qui nettoyent & entrainent ce qui par son séjour incommoderoit la matrice: on se sert pour cet effet d'une seringue qui est particuliere pour les femmes, ayant son canon courbé & percé par le bout comme un arrosoir.

Il faut faire sortir toutes les parties de l'arrierefaix.

Injections necessaires aprés l'extraction.

Définition d'une mole.

LA mole est une substance charnue, beaucoup plus dure que celle de l'arriere-faix; elle rem-

plit le fond de la matrice à laquelle elle est adherente par plusieurs petits vaisseaux qui lui aportant sa nourriture, c'est pourquoi elle n'a ni cordon ni arriere-faix duquel elle puisse comme l'enfant recevoir un suc nourricier qui doit par conséquent lui venir immédiatement des vaisseaux de l'uterus.

Difference des moles, de leur consistance & de leur forme.

Il y en a de petites, de moyennes & de grandes. Les premieres sont de petits corps d'une nature charnue & membraneuse que quelques femmes vuident aprés leurs ordinaires ou ensuite des pertes de sang; aussi ne sont-elles pas veritablement des moles, mais des grumeaux de sang qui par leur séjour se coagulent & s'endurcissent. Les moyennes sont d'une substance plus dure plus rouge, ayant la figure d'un gésier de poule, & la grosseur d'un petit œuf; c'est ce qu'on apelle faux germe, parce qu'on prétend que n'y ayant pas eu dans l'œuf descendu de l'ovaire à la matrice des principes suffisans pour former un enfant, la conception demeure imparfaite, & il n'en resulte qu'une petite masse de chair qui est ordinairement rejettée hors de la matrice entre le deuxiéme & le troisiéme mois de la grossesse. Les grandes moles sont des masses de chair ou des amas de vessicules qui se tenant toutes les unes aux autres par de petites queues comme des grains de raisin occupent toute la capacité de la matrice & la tiennent tendue comme si c'étoit un enfant, avec cette difference que la mole la gonfle plus également & ne la pousse pas si en pointe que fait un enfant.

Signes de l'éxistence des moles.

La femme grosse d'une mole n'a point de lait au sein, elle ne sent rien remuer, & quand elle se couche sur le côté la mole y tombe comme si c'étoit une grosse boule pesante. Cette femme en est plus incommodée que d'un enfant, par des lassitudes dans les cuisses & dans les jambes, par des difficultez d'uriner, & par une pesanteur qu'elle sent au bas

du ventre causée de ce que la mole par son propre poids entraine la matrice en en bas. Ces incommoditez legeres dans le commencement deviennent insuportables dans la suite, ce qui l'oblige d'avoir recours au Chirurgien, pour en être délivrée. Il en procurera la sortie en deux maniéres, sçavoir en tâchant que la femme la pousse d'elle-même au dehors, ou bien en l'allant chercher pour l'extraire par l'opération de la main. Comme on doit toûjours commencer par les moyens les plus doux, avant que d'en venir aux plus forts, si la femme n'a ni fiévre ni perte de sang, on lui donnera un purgatif un peu violent, & des clisteres acres & piquans qu'on réiterera à plusieurs reprises, afin d'exciter des épreintes qui fassent dilater la matrice pour donner passage à la mole; on peut mettre en usage le beurre dont on frotera l'orifice interne pour le rendre plus souple & plus dilatable; on se sert d'injections émolientes, de la saignée du pied, ou du demi bain, comme on le jugera à propos. Si la mole n'est que d'une grosseur médiocre & peu adherente, elle pourra sortir par le secours de tels remedes, mais si elle est d'un volume excessif & fortement attachée, il faut la main du Chirurgien. En ce cas aprés avoir rogné ses ongles, & frotté sa main d'huile ou de beurre, il l'introduira dans la matrice de la femme qui doit être située à la renverse sur le bord du lit; & la coulant doucement entre l'uterus & la mole pour la détacher en commençant par l'endroit où elle est le moins adherente il poursuivra ainsi jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait séparée, sans interesser la matrice, & y procedera de la même maniere que j'ai dit pour l'extraction de l'arriere-faix resté dans la matrice aprés la rupture du cordon. Mais si elle est si grosse qu'elle ne puisse pas sortir, on se servira pour lors

Deux maniéres d'en délivrer une femme.

Sçavoir par les médicamens & par l'opération de la main.

de ce crochet marqué B avec lequel il la tirera, si elle est assez solide pour qu'il ait prise sur elle; ou bien il la coupera en deux ou en plusieurs parties avec ce crochet tranchant marqué E, afin de l'avoir par morceaux, ne pouvant pas faire autrement. Il faut remarquer que les moles sortent ordinairement vers les huitiéme mois de la grossesse, & qu'il est rare qu'elles aillent jusqu'à deux & trois années, ou davantage, comme l'ont écrit plusieurs Auteurs, & entr'autres Ambroise Paré qui nous dit que la femme d'un Potier d'étain en a porté une pendant dix-sept ans.

Observation sur la sortie des moles.

QUand un Chirurgien est apellé par une femme grosse qui a une perte de sang, il faut avant que de rien faire qu'il en examine la cause pour sçavoir si c'est un flux menstruel, ou si c'est une vraye perte de sang. Il y a des signes certains par lesquels on peut faire la difference de l'un d'avec l'autre; le flux menstruel coule peu-à-peu & sans douleur, il vient dans des termes reglez, & finit aprés quelque espace de tems comme de deux ou de trois jours, il n'est point accompagné de caillots, & n'est jamais excessif. Mais la perte vient avec douleur & presque toûjours subitement, le sang sort en grande abondance, & continue à couler sans relâche; car si elle paroît cesser pour quelques momens, le sang n'en sort pas moins des vaisseaux, en tombant dans le vagin il s'y caille; ces grumeaux venant à être poussez dehors, le sang recommence à couler plus fortement, desorte que la mere & l'enfant périroient si on ne la secouroit en l'accouchant promptement. Il ne faut pas être surpris de ce que je dis qu'il y a des femmes grosses qui ont leurs ordinaires, nous en avons tant d'exemples qu'on ne peu pas en douter; les unes ne les ont que les premiers mois, d'autres vuident quelque chose jusqu'au cinquiéme ou

Maniére de traiter une femme grosse dans une perte de sang.

Signes par lesquels on distingue le flux menstruel de la perte de sang.

ſixiéme mois, & il y en a à qui elles coulent pendant toute la groſſeſſe; c'eſt ce qui fait que les femmes ſe trompent quelquefois ne ſçachant pas bien ſouvent ſi elles ſont groſſes, ni en quel terme elles ſe trouvent. Je connois une Dame de la premiere qualité qui a eu douze enfans, & qui a toûjours été reglée dans ſes groſſeſſes.

Traitement de la femme dans l'écoulement des mois.

Quand ce ſont les ordinaires qui fluent, il faut ſeulement faire tenir la femme en repos, mais lors que c'eſt une perte, le Chirurgien examinera ſi elle vient du fond de la matrice, ou ſi elle ne vient que des vaiſſeaux du vagin & de l'orifice interne. Le moyen de s'en aſſurer, c'eſt de tâter avec le doigt ſi l'orifice interne eſt dilaté, & ſi l'introduiſant dans cet orifice on va juſqu'aux membranes de l'enfant, c'eſt une marque certaine que le ſang vient du fond de la matrice: mais s'il eſt clos & bien fermé, le ſang s'échape infailliblement des vaiſſeaux qui arroſent cet orifice & le vagin: c'eſt pourquoi il n'y a pour lors qu'à faire garder le lit à la femme, la ſaigner, la ſéparer de ſon mari pour quelque tems & ne lui donner aucun remede, crainte de l'émouvoir & d'exciter ou d'augmenter par-là cette perte. Pluſieurs femmes ont porté leurs enfans juſqu'à leur terme ordinaire, quoique le ſang qu'elles perdoient fût quelquefois accompagné de caillots: quand le ſang vient du fond de la matrice, c'eſt toûjours parceque l'arriere-faix en eſt ſéparé ou totalement ou en partie, comme il ne ſe reprend jamais, il faut abſolument que la femme en accouche. Cette des-union ſe peut faire par trois cauſes, ou par la trop grande abondance du ſang de la mere, ou parce que le cordon ſera tourné autour de quelque partie de l'enfant qui en ſe remuant tiraillera l'arriere-faix & l'obligera à ſe décoler de la matrice, ou enfin par une chute ou par quelque coup qu'aura reçû la mere: de quelque cauſe que procéde la perte de

Dans la perte de ſang qui ne provient point du fond de l'uterus qu'on trouve clos.

Trois cauſes du détachement du placenta qui produit la perte de ſang pour laquelle il en faut venir à l'opération.

sang, il n'y a que la sortie de l'enfant qui puisse sauver la mere & son fruit. Si toutefois le sang ne flue qu'en petite quantité, si l'évacuation n'est pas continuelle, si la femme a des forces suffisantes, & s'il n'y a aucun autre accident fâcheux, on peut attendre le terme de l'accouchement sans l'avancer, parce que le sang humectant la matrice fait qu'insensiblement elle se dilate & permet à l'enfant de sortir, & pour lors c'est un pur ouvrage de la Nature qui ne manque guéres de ressources pour réüssir dans ce qu'elle fait. Mais si le sang sort trés-copieusement & qu'il coule sans interruption comme s'il sortoit d'un gros vaisseau ouvert, ou si la femme tombe dans des sincopes ou en convulsion, il ne faut plus differer l'accouchement; qu'elle soit à terme ou non, qu'elle ait des douleurs, ou qu'elle n'en ait point, il n'y a que ce seul moyen pour lui éviter la mort.

En quels cas on doit differer.

Où on est obligé d'accoucher la malade.

Ces sortes d'occasions sont les plus fâcheuses pour un Accoucheur. Si d'un côté il fait réflexion sur ce qu'il doit craindre pour luy-même, il connoît qu'il hasarde sa réputation, parce que si la femme meurt en l'accouchant ou peu de tems aprés être accouchée, comme il arrive trés-souvent, à cause qu'il n'y a plus assez de sang pour entretenir la circulation, alors le public injuste ne manquera pas de luy en attribuer la faute; & si d'un autre côté, il regarde la femme, il sçait qu'il faut qu'il l'accouche, ou qu'il la laisse mourir, c'est ce qui fait qu'il y a des Accoucheurs qui évitent autant qu'ils peuvent de se trouver dans ces embarras. Cependant la Charité Chrétienne doit l'emporter, & sans balancer, il faut qu'il prenne en honnête homme le parti de secourir la malade. Mais avant que de travailler, il mettra sa réputation à couvert en faisant son prognostic, & pour cet effet il assemblera les parens ou les amis dans une chambre

Circonstances fâcheuses Pour l'Opérateur.

prochaine & leur fera voir le peril où cette femme est, leur disant que l'unique moyen de la sauver, est de l'accoucher, que cependant il ne répond point de sa vie; mais qu'en l'accouchant elle peut en revenir, & que ne l'accouchant pas elle mourra indubitablement. Aussi-tôt le Chirurgien sans perdre de tems fera coucher la femme en travers sur le bord du lit, les jambes écartées & tenues ployées par deux personnes: une troisiéme étant derriere la femme pour empêcher qu'elle ne recule dans le tems de l'opération. Aprés avoir graissé sa main droite, il l'introduira dans le vagin, puis il avancera un doigt, ensuite deux, & enfin un troisiéme s'il le peut dans l'orifice interne de la matrice, avec lesquels il le dilatera peu-à-peu; si les membranes de l'enfant ne sont pas ouvertes, il les rompra avec les doigts, ce qui luy permettra de le toucher immédiatement, & de le retourner pour le tirer par les pieds. Si l'enfant est au dessous de huit mois, ce sont les pieds pour l'ordinaire qui se rencontrent les prémiers, parce qu'il n'a pas encore fait la culbute pour présenter la tête au passage, & alors on le dégagera facilement en le tirant par les pieds qui donnent plus de prise que toute autre partie; mais si c'étoit la face, ou le cul, ou un bras qui se presentât, on le repousseroit doucement pour aller chercher un pied qu'on tireroit dehors & qu'on tiendroit de la main gauche, pendant qu'on iroit chercher l'autre. Quand on les a tous deux on les assemble, & on les empoigne avec un linge chaud, afin qu'ils ne glissent pas en les tirant, pourveu que l'enfant soit bien tourné, c'est-à-dire, le visage en dessous; car s'il étoit en enhaut, on le retourneroit, afin que le menton ne fût point en danger d'être retenu par l'os pubis, au moment qu'il y seroit parvenu pour passer: quand l'enfant est sorti jusques au cartilage xiphoïde, on coule

Prognostic à faire devant les parens.

Situation de la malade.

Maniere de tirer un enfant qui se présente differemment.

Moyens d'achever l'opération.

une main à droite pour étendre le bras de l'enfant de ce même côté le long du corps, on en fait autant à l'autre bras ; & aprés cela l'enfant n'est plus arrêté que par la tête, qui est la derniere & la plus difficile à sortir. Il ne faut pas que le Chirurgien tire trop fortement, de crainte de la separer d'avec le corps ce qui est quelquefois arrivé : il ne faut pas aussi qu'il laisse trop long-tems l'enfant pris de cette maniere, pour éviter qu'il n'y meure, ce malheur est arrivé à un des fils du Duc de Savoye, par la faute de la Sage-femme. Il doit faire soutenir l'enfant par une personne, puis il coulera une main autour de la tête pour la débarasser peu à peu, & il mettra le doigt du milieu de son autre main dans la bouche de l'enfant pour empêcher que le menton ne s'accroche, & incontinent il fera tirer l'enfant par la personne qui le soutenoit : l'enfant sort de cette maniere avec bien plus de facilité que si le Chirurgien ne luy aidoit pas avec ses deux mains ainsi disposées. L'enfant étant sorti on délivre la femme aisément, parce que l'arriere-faix dans ces sortes de pertes est toûjours séparé de la matrice : aussitôt que la femme est accouchée l'écoulement du sang commence à diminuer, & cesse tout-à-fait peu de tems aprés, parce que la matrice en se resserrant bouche les orifices des vaiseaux qui versoient le sang, & qui étoient tenus ouverts par la distension que faisoit l'enfant, lorsqu'il étoit encore dans ce viscere, de sorte que si on ne tiroit point l'enfant, le sang sortiroit par ces mêmes embouchures jusqu'à la derniere goute. Avec toutes les peines que donnent ces accouchemens, le Chirurgien a quelquefois le chagrin de voir expirer une femme peu de tems aprés être accouchée : quand cinq ou six heures sont passées depuis son accouchement & qu'elle a eu le loisir de prendre des consommez

Précaution à prendre quand la tête est arrêtée au passage.

L'écoulement du sang cesse aprés la délivrance.

Cause du peril où la malade se trouve.

pour réparer le sang perdu, elle est sauvée. Mais si elle finit ses jours une demie heure ou une heure aprés sa délivrance, c'est qu'il n'y avoit plus de sang suffisamment dans ses vaisseaux pour y conserver son mouvement circulaire; & cette liqueur qui est le principe de la vie ne répandant plus de tous côtez la chaleur & la nourriture aux parties, la femme passe alors comme une chandelle qui s'éteint faute de suif pour entretenir sa lumiere. Ce qui doit consoler un Chirurgien dans une pareille conjoncture, c'est lorsqu'il sçait n'avoir rien à se reprocher, & qu'il croit avoir rempli son devoir, au risque même de ce qu'on en pourroit dire.

Comment on dégage un enfant qui présenre la main la premiere.

Lorsque la tête de l'enfant ne se présente pas au passage, l'accouchent s'apelle laborieux, parce que l'enfant n'étant pas dans sa situation naturelle, il ne peut gueres sortir de la matrice sans le secours du Chirurgien ou de la Sage-femme: or il se peut presenter dans une infinité de postures differentes; mais la plus fâcheuse de toutes, c'est lors qu'une main sort la premiere. Quand un Chirurgien sçait dégager un enfant dans ces sortes d'accouchemens, il est capable, sans contestation de secourir les femmes dans tous les autres, celuy-ci étant le plus difficile de tous: c'est ce qui fait que je le propose préferablement à tout autre, & que je m'attacheray à faire voir les moyens d'y réüssir. Si les Sages-femmes apelloient du secours quand elles sentent une main de l'enfant, aussi-tôt que les eaux sont percées, ont retourneroit l'enfant avec plus de facilité; mais elles n'en demandent souvent qu'aprés avoir tenté de délivrer l'enfant, en lui tirant le bras en dehors, ce qui l'ayant engagé dans le passage, rend encore l'accouchement plus laborieux. Le Chirurgien apellé dans une sembla-

ble occasion, aprés s'être informé depuis quel tems la main est sortie ; il commence par tâter le pouls de l'enfant pour sçavoir s'il est mort ou non ; s'il sent le battement du pouls, il doit l'ondoyer en jettant de l'eau sur cette main, parce qu'il ne peut répondre de l'avoir vivant. Ayant pris cette précaution, il fera situer la femme sur le bord du lit, couchée à la renverse, les jambes écartées & retenues par deux personnes, & il se mettra en état de retourner l'enfant pour le saisir par les pieds ; car il ne faut point qu'il prétende le pouvoir sauver autrement ; il arracheroit plûtôt le bras de l'enfant qu'il ne le feroit sortir à force de le tirer par ce membre. Quand un bras est dans le passage l'enfant est de travers ayant la tête dans un des côtez de l'uterus & le corps dans l'autre, de maniere qu'il est impossible qu'il sorte dans cette situation : il faut donc le retourner, & afin d'y parvenir, le Chirurgien examinera la main de l'enfant pour sçavoir si c'est la droite ou la gauche, & de laquelle de ses deux mains propres il doit se servir ; il observera encore si la paume de la main de cet enfant est en dessus, ce qui lui feroit connoître que l'enfant est sur le dos, car si elle étoit en dessous il seroit sur le ventre. Ces observations l'ayant déterminé, il frotera sa main de beurre ou d'huile, il l'introduira doucement dans la matrice le long du bras de l'enfant qu'il empoignera proche l'épaule pour le pousser du côté de la tête de ce même enfant, & l'obligeant de se reculer du passage, il donnera moyen aux pieds de s'en aprocher, pour les pouvoir trouver plus promptement & s'en assurer. Il doit aussi-tôt qu'il en a un, le tirer au dehors, ce qui fait que l'enfant se retourne de luy-même pour se situer favorablement : mais quelquefois avant que d'aller chercher l'autre pied, il sera à propos qu'il lie le premier avec

Maniere de disposer la malade.

Observation des differentes postures de l'enfant.

Comment on s'assure du pied de l'enfant.

un ruban, parce que si l'enfant retiroit pendant qu'on tâche d'avoir l'autre, on seroit obligé de cercher le premier une seconde fois. Quand on a un pied, on glisse la main jusqu'au haut de la cuisse du même côté, d'où on passe à l'autre en glissant jusqu'au pied qu'on amene au passage avec le premier, pour les tirer tous deux à la fois, le tenant envelopez d'une toile chaude afin qu'ils ne glissent pas. Si l'enfant est sur le ventre, on continue à le tirer au plûtôt; mais s'il est sur le dos, on le retourne à mesure qu'on le fait avancer en dehors, on se conduit pour le reste de la maniere que j'ay dit ci-devant. Si le bras s'étoit tellement poussé au dehors, ou qu'il fût si gros qu'il ne permît pas au Chirurgien de pouvoir introduire sa main, & qu'on eût des certitudes de la mort de l'enfant, Ambroise Paré conseille de couper ce bras; & pour cet effet on le tire en dehors le plus qu'on peut, on coupe les chairs avec le bistouri, puis on rompt l'os qui secasse comme une rave, ou bien on le coupe avec des tenailles incisives, un peu plus haut que les chairs coupées, afin que le bout de l'os ne puisse blesser la matrice. M. Mauriceau dit pourtant qu'on ne doit qu'à la derniere extremité retrancher un bras, mais que si on y étoit obligé, il conseille de le tordre deux ou trois tours pour rompre par ce moyen les ligamens qui l'attachent à l'omoplate; qu'alors la séparation s'en fera aisément à cause du peu de consistance & de fermeté des parties, & que se faisant dans l'article, elle n'aura aucune suite fâcheuse: mais il veut qu'on soit assûré que l'enfant ne vit plus, ce qu'on connoîtra certainement, si en touchant son pouls, on n'y sent point de battement. Quantité d'Auteurs anciens nous disent qu'il faut réduire à la posture naturelle, toutes celles qui sont contre nature, c'est-à-dire, qu'il faut faire en sorte

La réduction à la posture naturelle est une mauvaise pratique.

que tous les enfans prennent dans la matrice une posture pour venir au monde la tête la premiere : mais l'experience journaliere nous montre que cela ne se peut presque jamais exécuter. Il est impossible d'amener une tête dans le passage, parce qu'elle n'a point de prise ; mais il n'est pas difficile d'y attirer les pieds, parce qu'on les peut empoigner & les conduire où on veut : ainsi nous ferons mieux de suivre le sentimeut de M. Mauriceau, qui prétend que toutes les fois que l'enfant se presente en mauvaise posture, par telle partie du corps que ce puisse être, le plûtôt fait & le plus sûr, c'est de le tirer par les pieds.

Signes d'un fœtus qui n'a plus de vie.

IL y a des signes qui font connoître que l'enfant est mort dans la matrice ; les principaux sont si la femme sent une grande pesanteur au bas de l'hypogastre, si son ventre ne se soutient plus, & si son enfant tombe comme une boule du côté qu'elle se couche, si en touchant l'ombilic, on n'y trouve point de pulsations, si un bras ou une jambe de l'enfans étant sorti on voit que l'épiderme s'en sépare facilement, s'il sort de la matrice des humidités noirâtres, puantes, & cadavereuses, & enfin si la mere ne sent plus remuer son fruit : alors le Chirurgien n'a plus lieu d'attendre de secours de la part de l'enfant, qui comme une masse de plomb, ne peut faire aucun effort pour sortir, que par sa propre pesanteur, ce qui rend l'accouchement trés-long & trés-penible. On ne doit pas non plus esperer beaucoup de la mere, dont les douleurs sont si foibles & si lentes dans cette occasion, qu'elles ne suffisent pas pour pousser l'enfant au dehors : il arrive même quelquefois qu'elle n'en a aucune ; & cela met le Chirurgien dans la néceßité de la secourir, sans quoy elle ne pourroit accoucher. Si l'enfant est en bonne situation, il faut tâcher de reveiller les douleurs qui sont

Danger de la mere en pareil cas.

comme endormies, ce qu'on fait par des lavemens forts & acres qui picotant les boyaux excitent des épreintes qui peuvent faciliter la sortie de l'enfant. Je ne suis point d'avis de faire prendre des potions, parce que si elles sont composées de médicamens doux, elles n'ont aucune vertu, ce sont des remedes de bonnes femmes: si au contraire elles sont faites de drogues fortes & violentes, elles seront dangereuses & pourront causer des accidens cruels & souvent la mort. Si ces lavemens n'ont pas eu l'effet qu'on attendoit, il faut que l'Accoucheur travaille, & qu'il tâche par l'opération de la main de retirer le plûtôt qu'il pourra cet enfant mort. Pour y parvenir, il fera situer la femme de la maniere que j'ay dit ci-devant; & s'il y a long-tems qu'elle n'ait uriné, il introduira cette sonde creuse marquée A, ointe d'huile, dans la vessie, pour en évacuer l'urine qui remplissant cet organe incommoderoit dans l'accouchement; puis coulant la main droite dans la matrice, s'il ne trouve pas que la tête de l'enfant soit trop engagée dans le passage, il la repoussera, & glissant cette main par dessous le ventre de l'enfant, il ira chercher les pieds pour le retourner & le faire sortir, ainsi en observant les circonstances marquées dans l'article précedent, & prenant garde sur tout de ne point tirer trop fort, quand la tête demeure accrochée, de peur de décapiter cet enfant, ce qui arriveroit à raison de sa pourriture, si on le tiroit avec trop de précipitation. Quelques précautions que prennent les habiles Accoucheurs, il peut leur arriver que l'enfant se décole, parce qu'il sera tout corrompu: en un tel cas il ne faudra pas laisser séjourner la tête dans la matrice où elle sera restée seule. Pour en faire l'extraction on se sert de ce crochet mousse B, avec lequel on embrasse la tête d'un côté, pendant que le Chirurgien de son

Moyens de la délivrer.

Inconveniens à éviter.

autre

autre main l'apuye contre ce même crochet pour la conduire dehors. Mais si la tête de l'enfant s'étant présantée la premiere étoit tellement avancée & engagée dans le passage, qu'elle ne pût être repoussée sans faire trop de violence à la femme, il faudroit tâcher d'en procurer la sortie en cet état : & comme la tête est ronde & glissante à cause des humiditez dont elle est abbreuvée, le Chirurgien n'a sur elle aucune prise avec ses mains, il faut donc qu'il ait recours au crochet marqué C ; qu'il poussera le plus avant qu'il pourra entre la matrice & la tête de l'enfant, conduisant cet instrument au dedans d'une de ses mains, & la pointe en étant tournée du côté de la tête où elle doit s'accrocher dans un endroit solide, de telle sorte que le crochet ne puisse glisser : étant ainsi affermi on amenera la tête dehors en apliquant la main gauche au côté oposé au crochet pour aider à la dégager & à la conduire plus directement hors du passage. Si la main ne suffisoit pas, on prendroit un second crochet marqué D, qu'on introduiroit de la même maniere que le précedent & qu'on attacheroit à la tête du côté où on avoit la main : avec ces deux crochets on tirera l'enfant également, quelque gros qu'il soit. Si la tête étant sortie, l'enfant étoit arrêté par les épaules, on les dégageroit en coulant un ou deux doigts de chaque main jusques sous les aisselles pour achever de tirer l'enfant par ce moyen tout-à-fait au dehors. Quand il faut couper l'enfant par morceaux, soit que le passage ne puisse être assez dilaté, soit que les parties de l'enfant soient excessivement grosses, on se servira d'un crochet E, fait en couteau courbe.

Usage du crochet pour tirer la tête de cet enfant.

Moyen de tirer l'enfant arrêté par les épaules.

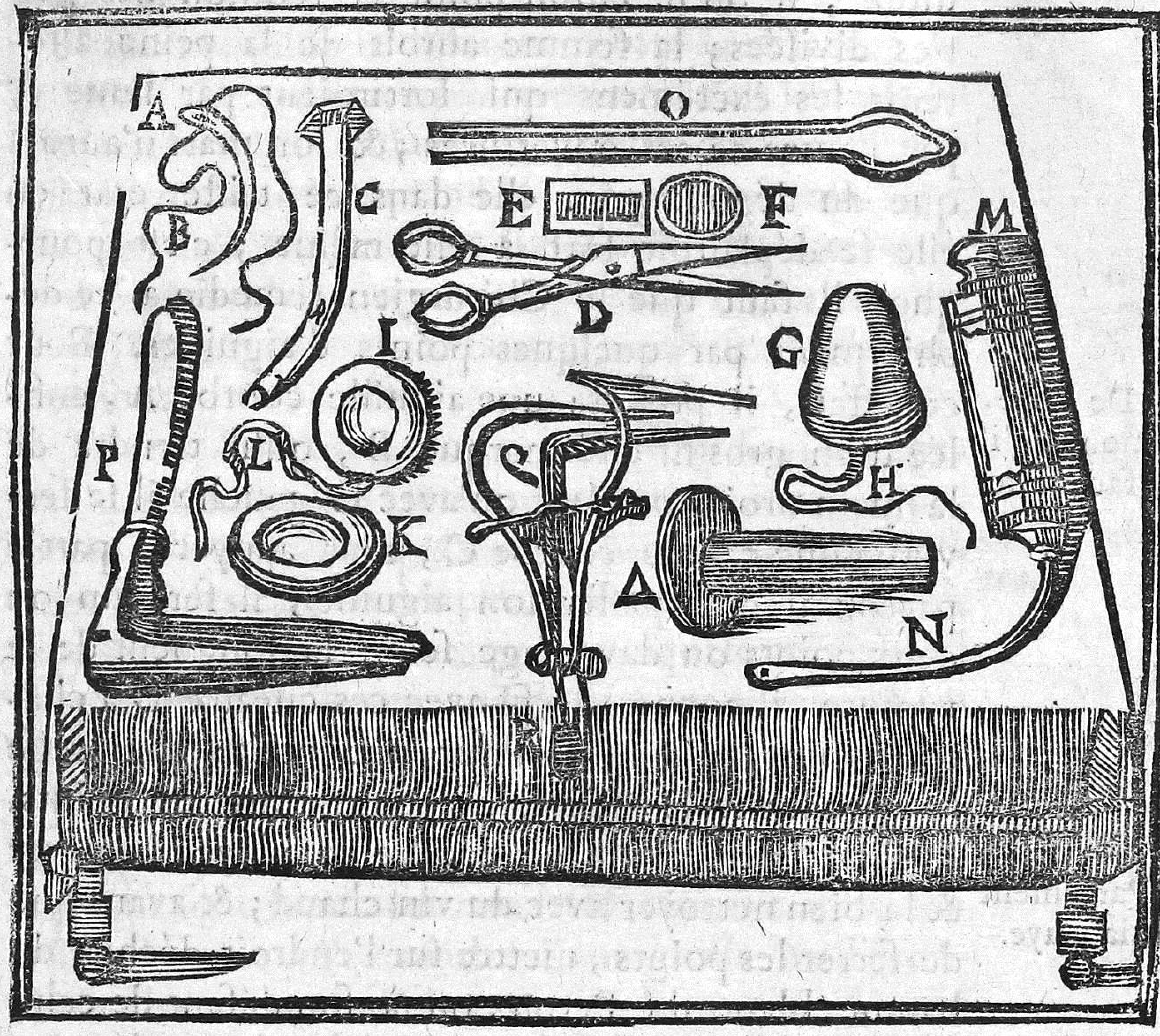
Voila la méthode dont on s'est toûjours servi : mais Mr. Mauriceau a inventé un instrument qu'il apelle tire-tête, & qu'il croit incomparablement meilleur que le crochet ; il lui a donné ce

Avantage du tire-tête.

nom à cause de son usage qui est de s'attacher à la tête de l'enfant, lorsqu'elle est fortement engagée entre les os du passage. Vous le voyez ici marqué par la lettre F, avec d'instrument pointu désigné par la lettre G : il est monté de toutes ses piéces capables de s'attacher à la tête d'un enfant. Je vous renvoye pour une plus ample instruction à son inventeur qui vous montrera la maniere de s'en servir. Mais soit du crochet, soit du tire-tête qu'on se serve, il faut être trés certain que l'enfant soit mort avant que de les employer : quel spectacle affreux seroit-ce que de trouver l'enfant encore vivant & presque expirant aprés l'avoir ainsi tiré ? Il faut donc éviter de tomber dans ce terrible inconvenient, en ne mettant en usage les instrumens qu'aprés des preuves incontestables de la mort de l'enfant ; & ce seroit encore mieux de se servir de ses mains si elles pouvoient supléer à tout & de n'employer les ferremens qu'à la derniére extrémité. Ces deux instrumens, l'un marqué par H & l'autre par I, sont quelquefois d'une grande utilité à l'accoucheur.

A quoi l'on doit prendre garde avant que de se servir de ces instrumens.

XX. Fig. SUITE DES ACCOUCHEMENS.



LES Accouchemens ſont ordinairement ſuivis de tant d'accidens fâcheux, qu'il ſeroit difficile de les raporter tous. Je ne vous parlerai que de deux, parce qu'ils demandent l'opération de la main. L'un eſt la rupture de la fourchette, & l'autre la deſcente de la matrice.

De deux principales incommoditez qui ſurviennent aux accouchemens laborieux.

On a donné le nom de fourchette à la partie inferieure de la vulve, parce qu'elle en a la figure. Elle fait la ſéparation de la grande fente d'avec l'anus. Il eſt arrivé pluſieurs fois, que par un accouchement rude & laborieux, cette partie s'eſt rompue; de ſorte que de deux ouvertures, ſçavoir de celle de la matrice & de celle de l'anus

Rupture de la fourchette.

il ne s'en étoit fait qu'une. Cette affligeante indisposition seroit accompagnée de plusieurs incommoditez , si on ne faisoit point la réünion des parties divisées ; la femme auroit de la peine à retenir ses excrémens qui sortiroient par l'une & par l'autre de ces ouvertures ; & son mari n'auroit que du dégoût pour elle dans ce triste état où elle se déplairoit fort à elle-même ; c'est pourquoy il faut que le Chirurgien remedie à ce déchirement par quelques points d'aiguilles. Pour cet effet , il prendra une aiguille courbe A , enfilée d'un gros fil ciré marqué B , qu'il tiendra de la main droite pendant qu'avec la gauche il se servira d'une canule courbe C , pour apuyer la partie par où il doit passer son aiguille ; il fera un ou deux points ou davantage selon la longueur de la rupture , il coupera le fil avec ces ciseaux D à chaque point qu'il nouëra sur une petite compresse longitudinale E , qui suffira pour tous les points.

De l'opération qu'il y faut faire.

Il faut , avant que de coudre la playe, la laver & la bien nettoyer avec du vin chaud ; & avant que de serrer les points , mettre sur l'endroit déchiré du baume blanc du Perou , ou à son défaut de celui d'Arcæus , pour servir de glu à la playe ; du côté de la vulve on mettra sur cette playe un emplâtre astringent F tant pour la tenir réünie , que pour la défendre de l'urine qui par son acrimonie causeroit de la douleur , & empêcheroit la réünion. Il faudra faire tenir les cuisses de la malade jointes l'une contre l'autre jusqu'à parfaite guérison , & pour empêcher qu'elle ne les écarte , on y mettra une petite bande apellée jarretiere , comme on fait aux taillez.

Pansement de la playe.

Des descentes de matrice.

IL n'y a guéres de maladies plus fréquentes que les descentes & que les chutes de matrice , une infinité de femmes en sont attaquées & ces in-

dispositions sont d'autant plus difficiles à guérir, que par pudeur les femmes les souffrent long-tems avant que de s'en plaindre.

Il faut faire de la difference entre sa descente & la chute de la matrice, la premiere c'est lorsque le fonds descendant de sa place, tombe dans le vagin; & la seconde arrive quand ce même fonds tombant plus bas sort entierement au dehors; de sorte que la descente n'est proprement qu'une relaxation du corps de la matrice, & la chute en est une précipitation.

Toutes les descentes de matrice ne sont pas égales, car l'uterus ne fait souveut que causer une pesanteur dans le vagin, d'autres fois il descend jusques sur les caroncules; & alors avec le doigt on sent l'orifice interne fort proche: quelquefois aussi descendant plus bas cet orifice interne paroît à l'exterieur de la partie honteuse.

Diversitez des décentes & des chutes.

Les chutes ou précipitations de matrice sont de deux sortes; l'une quand la matrice tombe dehors sans que sont fonds soit renversé, on voit alors son orifice interne à l'extrémité d'une grosse masse ronde & charnue qui est le corps de la matrice: l'autre quand cette partie n'est pas seulement tombée dehors, mais que son fond est entierement renversé, en sorte qu'elle semble n'être qu'un gros morceau de chair sanglâte qui pend entre les cuisses de la femme.

C'est toûjours une relaxation des ligaments larges de la matrice qui lui permet de descendre ou de tomber, & jamais une rupture de ces ligaments, comme quelques-uns se sont imaginez. Il y a mille accidens qui causent ces relâchemens; je ne vous les raporterai pas ici; je vous dirai seulement que les principaux sont des suites d'accouchemens laborieux. Nous n'entendons parler ici que des accidens qui dépendent de quelques maladies, car il pourroit se faire qu'un coup d'épée,

Causes de toutes ces indispositions.

ou de quelque autre instrument séparât ces liens.

Symptomes qui les accompagnent.

Dans ces maux les femmes ressentent une extrême douleur à la région des reins & des lombes, elles se plaignent d'une grande pesanteur au bas du ventre, souvent accompagnée d'une difficulté d'uriner, & elles ont besoin d'être promptement secourues, si elles veulent guerir; car plus ces infirmitez vieillissent, plus il est difficile d'en obtenir la cure qui ne consiste qu'en deux points, le premier de remettre la matrice dans sa place naturelle, & le second de l'y contenir & de l'y affermir.

Comment on léve la cause de ce mal.

Les simples descentes de matrice ne demandent pas une grande opération, il en faut avant toutes choses, examiner la cause. Si l'uterus est seulement gonflé par la supression des ordinaires, ce qui le rend pesant, il en faut procurer l'évacuation; & si c'est par la foiblesse de ses ligamens qu'il descend trop bas, il faut les fortifier par des médicamens astringens & corroboratifs boüillis dans le gros vin où on trempe des compresses qu'on apliquera sur les reins & sur le ventre aprés l'avoir fait remonter à sa place; ce qui s'accomplit quelquefois en faisant simplement coucher la femme, ou en apuyant de la paume de la main sur son bas-ventre, en poussant la matrice en en haut, ou bien en introduisant dans le vagin une bougie △ faite en canule; on la remet ainsi dans l'instant en son lieu naturel. Quelques-uns prétendent que la verge du mari conviendroit mieux qu'une bougie; mais ils se trompent, car la sympatie qu'il y a entre ces parties, fait qu'elles ne se quittent pas volontiers: la verge, à la verité, pousse le fond de l'uterus où il doit être, mais aussi-tôt qu'elle se retire il la suit, & il retombe même un peu plus bas qu'il ne faisoit avant cette action.

Moyens de remplacer la matrice.

Dans les chutes de matrice où le fonds n'est point renversé, le plus difficile n'est pas de la remettre en sa place, mais c'est de l'y retenir étant remise.

Le remede le plus sûr pour empêcher que la matrice ne retombe est de se servir d'un pessaire qu'il faut introduire dans le col de la matrice, afin qu'en soûtenant le fond de ce viscere il le tienne dans sa situation ordinaire. La matiere dont on fait les pessaires est communément de liege pour être plus legers, on les trempe dans de la cire fonduë pour en remplir les vuides, afin que les inégalitez ne blessent point ; on en peut faire d'argent, & ils en seroient plus propres. On leur donne deux differentes figures, les uns sont ovalaires tel qu'est celui que vous voyez marqué G, qui est fait comme un œuf ; sa grosseur & sa longueur sont proportionnées au col de la matrice, dans lequel il doit entrer & demeurer aprés y avoir été introduit : il y a un cordon H, qui a deux usages, l'un pour le tirer lors qu'on le juge à propos, & l'autre pour l'attacher à un autre ruban qui est autour du corps pour l'empêcher de tomber à terre en cas qu'il vint à sortir en marchant, à quoi ils sont sujets, particulierement dans le tems des menstruës. Il y a des pessaires formez autrement, les uns sont circulaires, tel que celui qui vous est représenté par I, & les autres un peu ovalaires, comme celui qui est marqué par K, ayant la figure d'un petit bourlet : ils sont dans leur milieu percez d'un trou assez grand qui donne passage aux ordinaires & qui recevant l'orifice interne dans leur cavité l'apuyent & le retiennent ; ils sont un peu larges afin qu'entrant avec un peu de force ils en tiennent mieux. A l'un des deux il y a un cordon qui sert à le retirer quand on veut, à l'autre il n'y en a point parce qu'il y en a qui le trouvent inutile, prétendant que le doigt suffit pour le faire sortir. Ces pessaires étant une fois placez ne se doivent pas retirer pour les nécessitez naturelles, parce qu'étant trouez les excretions de la matrice peuvent sortir librement; & s'ils sont bien faits ils n'incommoderons point &

Pessaires pour la retenir dans son lieu.

Manieres d'apliquer ces instrumens.

Utilitez de ces pessaires.

n'empêcheront pas la femme qui le portera de voir son mari, & même de devenir grosse, comme il est arrivé à plusieurs, parce que l'orifice interne peut recevoir la semence éjaculée. Au moyen de ces pessaires percez on peut faire avec cette seringue à femme M, dont le tuyau N est courbe pour faciliter à la malade le moyen de se seringuer elle-même, des injections qui fortifient & qui nettoyent la matrice, de maniere que pour toutes ces raisons ces derniers sont préferables à l'ovalaire.

Cause ordinaire des chutes de matrice.

Dans les chutes de matrice où le fond est absolument renversé comme on feroit une bourse en la retournant, il faut promptement le repousser en dedans : Et comme cet accident arrive trés-souvent par la faute des Sages-femmes qui en tirant trop fort le cordon pour avoir l'arriere-faix, aménent en dehors le fond de la matrice qui y est encore adhérent, aussi tôt qu'elles s'aperçoivent que le fond a suivi l'arriere-faix, il faut qu'elles l'en séparent, & remettent ce fond en le repoussant dans sa place, ce qui se fait pour lors facilement, parce que l'orifice interne a été extrémement dilaté pour laisser sortir l'enfant. Mais si la Sage-femme differe, cet orifice se resserre peu-à-peu, & on a en ce cas beaucoup de peine à faire rentrer le fond dans son lieu, & souvent une femme meurt avant que d'être secourue, comme je l'ay vû arriver. Néanmoins si le Chirurgien étoit apellé assez tôt pour remédier à un renversement total de la matrice qu'il connoîtra en voyant entre les cuisses une espece de scrotum sanguinolent, il commencera par la faire uriner, & lui faire donner un lavement, s'il y a long-tems qu'elle n'a été à la selle : il la fera coucher à la renverse les fesses plus élevées que la tête, puis aprés avoir fomenté avec du vin & de l'eau tiede tout ce qui est sorti, il le repoussera doucement dans le lieu qui lui est des-

Il est dangereux de differer à remettre le fond de la matrice.

Maniere de faire cette opération.

tiné ; si ce fond fait trop de peine à rentrer, on y fera une embrocation d'huile d'amandes douces, ce qui en aidera la réduction, en rendant les fibres de cet organe plus molasses & plus extensibles. Mais si malgré tous les efforts du Chirurgien, la matrice ne peut être remise, soit à cause qu'elle sera trop tuméfiée, soit a cause qu'on aura trop attendu, elle est en grand danger de se gangrener en peu de tems ; il y a des Auteurs qui conseillent pour lors de l'extirper, & qui nous assurent d'avoir vû des femmes qui en ont gueri. Pour moi je croirai l'extirpation de la matrice mortelle, jusqu'à ce que j'en sois desabusé par quelque experience.

L'extirpation de la matrice est trop hazardeuse.

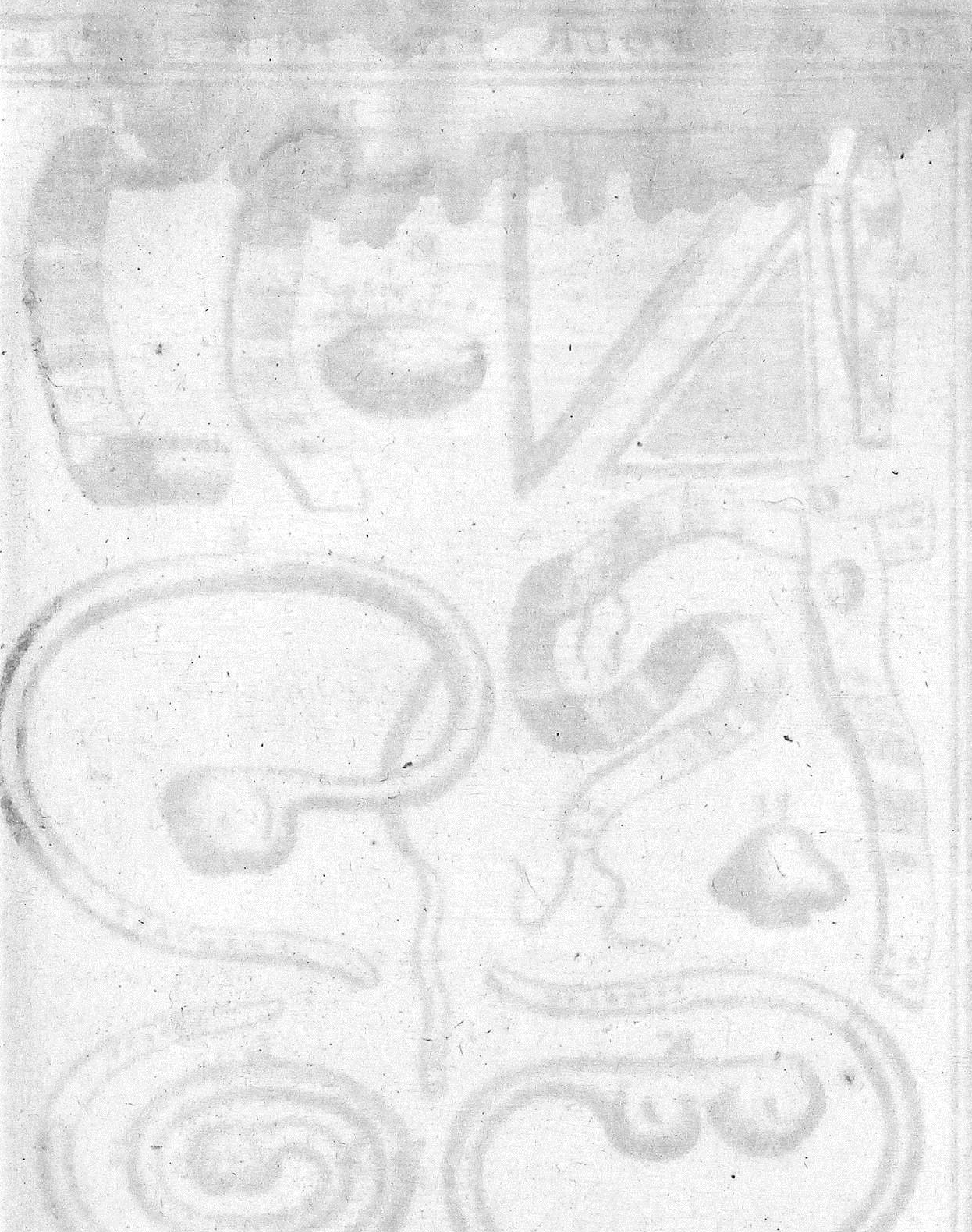
Il y a encore plusieurs indispositions qui arrivent tant aux orifice de la matrice qu'à son col, qui sont des suites des accouchemens laborieux ; mais comme elles ne demandent pas l'opération de la main, je ne les raporte point, j'ay crû les devoir laisser à la prudence du Chirurgien qui avant toutes choses doit les connoître par lui-même, & ne s'en point raporter aux femmes, qui souvent ne sont pas des recits fideles. Si le mal est au col de la matrice, il faut qu'il se serve de ce petit dilatatoire O, qui étant introduit dans le vagin, en écartera les lévres & donnera moyen de découvrir le mal en quelque endroit qu'il soit de ce fourreau : mais s'il y avoit quelque ulcere à l'orifice interne qu'on voulût voir, on se serviroit de cet autre dilatatoire à deux branches marqué P, ou bien de ce troisiéme qu'on apelle *speculum matricis*, miroir de la matrice Q. Il a trois branches, lesquelles jointes ensemble sont poussées doucement dans le col de la matrice, puis en tournant la visse marquée R, elles s'éloignent l'une de l'autre, & par l'espace qu'elles laissent entr'elles permettent qu'on voye distinctement l'orifice interne ; ce qui assure de la nature des maux qu'il peut avoir, & qui facilite les moyens d'y porter les remedes necessaires.

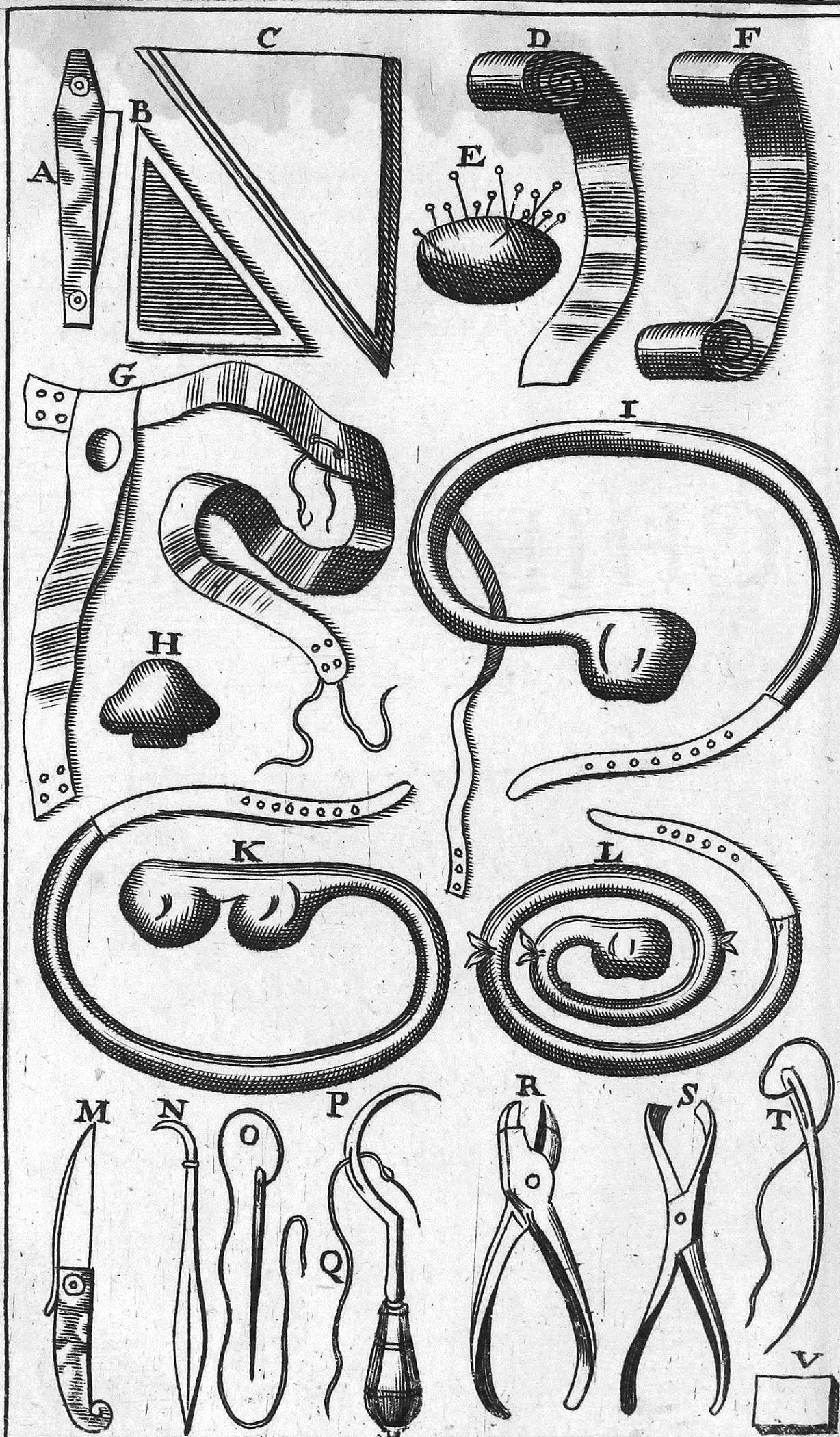
Moyen de connoître les autres maux de la matrice avec le dilatatoire.

Commoditez du *speculum matricis*, ou miroir de la matrice.

Aujourd'huy néanmoins de trés habiles Accoucheurs ne ſe ſervent pour cela que trois doigts d'une main, qu'ils engagent l'un aprés l'autre dans le vagin, où les écartant peu à peu quand ils ſont introduits tous enſemble ils dilatent ce conduit triangulairement en piramide, ainſi que le *ſpeculum* le montre, autant qu'il faut pour apercevoir tout ce qui embarraſſe l'uterus, dont on ſent ainſi, au toucher, comme aux yeux les indiſpoſitions d'une maniere qui incommode moins la malade, & qui inſtruit davantage.

Fin de la troiſiéme Démonſtration.




A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
L
M
N
O
P
Q
R
S
T
V

OPERATIONS DE CHIRURGIE,

QUATRIE'ME DEMONSTRATION.

Les Opérations qui se font aux aînes, au scrotum & à l'anus.

PREMIEREMENT DES HERNIES.

Pourquoy le scrotum & l'anus ont souvent besoin de la Chirurgie.

CETTE Démonstration, Messieurs, ne sera pas moins remplie que les autres, quoyque je la renferme dans les Opérations qui regardent le scrotum & l'anus. En effet ces deux parties étant des égoûts les plus communs de tout le corps sont sujettes à une infinité de maladie qui demandent toutes les lumieres

de l'Opérateur & toute l'adresse de sa main pour en obtenir la guérison.

Les hernies ne sont pas de nouveaux maux.

C'est une erreur de croire que les hernies ou descentes soient des maladies nouvelles ; car si on entend dire communément qu'elles étoient autrefois inconnues, & que ce n'est que depuis quelques années qu'on voit tant de gens en être affligez, ce n'est pas qu'elles ne fussent connues du Chirurgien, mais c'est qu'on prenoit alors soin de les cacher, & que la plûpart de ceux qui avoient des descentes, n'en informoient personne. Mais depuis qu'on a inventé des bandages fort commodes pour repousser les parties dans leur lieu naturel, & divers médicamens pour resserrer & fortifier les fibres relâchées, & sur tout depuis que Monsieur le Prieur de Cabrieres est venu du Languedoc à la Cour aporter au Roy plusieurs remedes qu'il disoit infaillibles pour la guérison de quantité de maladies, entre lesquels il y en avoit un particulier pour les hernies ; ceux qui avant ce tems-là cachoient ces maux, n'ont plus fait scrupule de les montrer dans l'esperance d'être guéris par ce remede.

Remedes du Prieur de Cabrieres.

Le Prieur de Cabrieres étoit un homme font charitable, qui distribuoit beaucoup de remedes dans sa Province ; il n'étoit point interesé ni charlatan, quoiqu'il fût fort mysterieux, & qu'il fist secret de tout. La grande réputation qu'il s'étoit acquise dans sa Province, fit souhaiter de le voir à la Cour, il y arriva environ l'année 1680. il eut quelques conferences avec le Roy, à qui il déclara son secret pour guérir les descentes, priant instamment sa Majesté de ne le rendre public qu'après sa mort.

Soins charitables du Ray.

Sa Majesté lui tint parole quoiqu'elle fut fâchée de voir le Public frostré de ce secours : mais sans manquer à ce qu'elle avoit promis au Prieur

elle trouva moyen de soulager ceux qui avoient des descentes ; elle voulut par une bonté singuliere, se donner la peine de composer elle-même ce remede, & d'en faire distribuer charitablement à tous ceux qui luy en faisoient demander. Pour cet effet le Roy commandoit qu'on luy aportât dans son cabinet quatre ou cinq sortes de drogues qu'il spécifioit à ses Apoticaire ; comme ce remede ne consistoit que dans le mélange d'un esprit de sel avec du vin, ainsi que vous allez voir par la description que je vous en donneray, sa Majesté ne se servant que de l'esprit du sel faisoit jetter secretement les autres drogues, & cela dans la vûe de tenir religieusement la promesse qu'elle avoit faite à ce Prieur.

Ce fut pour lors qu'on découvrit combien de gens étoient affligez de descentes, par le grand nombre de ceux qui venoient demander ce remede. On s'addressoit au premier Valet de Chambre du Roy en quartier, on luy donnoit un petit billet de l'âge de celui ou de celle qui avoit besoin du remede : quelques jours aprés on retournoit querir un petit panier d'ozier dans lequel il y avoit trois bouteilles de chopine chacune pleine de vin mélangé, dont on prenoit pendant vingt & un jour de la maniere que je vous le raporteray : il y avoit aussi dans ce panier des emplâtres convenables & particuliers à cette maladie.

Distribution gratuite du remede pour les descentes.

De ceux qui ont pris ce remede les uns ont assuré d'en avoir été gueris ou soulagez, les autres ont dit qu'il ne leur avoit rien fait, ce qui montre que ce remede est dans les differentes personnes qui en usent d'une vertu inégale, comme tous les autres, & qu'il n'y en a point d'infaillibles. Je conseilleray néanmoins de s'en servir, car quoique le bandage aidé de l'emplâtre astringent suffise souvent pour la cure de cette infirmité, il est vray

Divers succés de ce remede.

toutefois que l'esprit de sel mêlé dans le vin, ne peut faire que du bien, étant pris intérieurement, en communiquant aux parties remises dans leur place, une astriction qui est essentielle pour guérir ces maladies.

La distribution de ce remede s'est faite pendant quatre ou cinq années, c'est-à-dire tout autant de tems que le Prieur de Cabrieres a survécu à la déclaration qu'il en avoit faite à sa Majesté. Immédiatement aprés sa mort, le Roy fit publier la maniere de s'en servir, avec la composition de l'emplâtre qui doit contribuer à l'efficacité du breuvage, afin que tous ses sujets pussent eux-mêmes préparer le remede contre une maladie qui n'est que trop familiere; & voici une copie de l'imprimé du Roy.

Remede du Prieur de Cabrieres pour les descentes, donné au Public par la bonté du Roy. Les originaux en son demeurez entre les mains de sa Majesté.

La dose du remede est differente selon les âges, mais la préparation en est toûjours semblable, même pour les enfans à la mamelle, bien que le bandage seul ait coutume de les guerir. Voici la maniere de le préparer & d'en user.

Depuis deux ans jusqu'à six.

préparation de ce même remede selon les divers âges.

Prenez de l'esprit de sel bien rectifié trois ou quatre goutes, mêlez-les dans une cuillerée ou deux de vin que vous ferez avaler tous les matins à jeun pendant vingt & un jours de suite.

Depuis six ans jusqu'à dix.

Prenez quatre scrupules de cet esprit de sel, mêlez les fort exactement dans une chopine de bon vin rouge, & en ordonnez tous les matins environ la quantité de deux onces, en telle sorte

que cette dose dure pour sept jours, aprés lesquels vous renouvellerez le remede, jusqu'à ce que le malade en ait pris vingt & un jours de suite.

Depuis dix ans jusqu'à quatorze.

Prenez deux gros du même esprit de sel avec une chopine de vin rouge.

Depuis quatorze ans jusqu'à dix-sept.

Versez cinq gros d'esprit de sel sur une chopine de vin rouge.

Depuis dix-sept ans, & durant tout le reste de la vie.

Versez cinq gros d'esprit de sel sur une chopine de vin rouge.

Recepte de l'Emplâtre.

Description de l'emplâtre.

Prenez du mastic en larmes, - - - - - demi-once.
Ladanum, - - - - - - - - - - - - trois dragmes.
Trois noix de cyprés bien sechées.
Hypocystis, - - - - - - - - - - - - une dragme.
Terre sigillée, - - - - - - - - une dragme.
Poix noire, - - - - - - - - - trois onces.
Térébenthine de Venise, - - - - une once.
Cire neuve jaune, - - - - - - une once.
Racine de grande consoude séchée, demie-once.

Pulverisez ce qui le doit être, & faites cuire le tout en remuant toûjours jusqu'à ce qu'il soit réduit en bonne consistance d'emplâtre, pour vous en servir comme il s'en suit.

Maniere de traiter les descentes.

Qualitez du bandage.

Il faut avoir un bon bandage qui tienne bien ferme, & mettre sur la rupture aprés avoir rasé le lieu une emplâtre ou deux s'il est nécessaire :

on observera de prendre le remede à jeun, & de battre la bouteille avant que de verser le vin dans le verre, pour l'avaler incontinent; & il ne faut ni boire, ni manger, que quatre heures aprés avoir pris le remede.

Observation à faire durant l'usage de ce remede.

On en prendra vingt & un jours durant, & s'il fait mal à l'estomac, on peut passer un jour ou deux sans en user.

Pendant qu'on prend le remede on est obligé de porter le brayer jour & nuit, de ne jamais s'asseoir, demeurant seulement debout ou couché, & marchant beaucoup: il est défendu d'aller à cheval, en carrosse ou en charrette, on doit toûjours aller à pied ou en batteau, & ne faire aucun excés de bouche ni d'autres

Il faut porter le brayer jour & nuit durant trois mois, aprés les vingt & un jours du remede.

On ne peut monter à cheval qu'aprés les trois mois, & quand on y montera, il faut encore porter le brayer autant qu'on croira en avoir besoin pour laisser affermir les parties.

C'Est la regle ordinaire de faire la description de la maladie, avant que d'en donner le remede, mais l'histoire du Prieur de Cabrieres nous a engagez à changer cet ordre; & il n'importe que le remede des hernies, soit au commencement ou à la fin de cette Démonstration, puisqu'il sera également utile au Public.

De la nature des hernies.

Les hernies, qu'on apelle aussi hergnes ou descentes, sont des tumeurs aux aînes & au scrotum, formées par l'intestin & par l'épiploon, qui se glissent dans ces parties.

Cette definition convient aux hernies faites de parties, non pas à celles qui sont faites d'humeurs; car il y en a de plusieurs especes dont nous allons établir les differences.

De

De toutes les tumeurs qui viennent au scrotum, les unes sont hernies, les autres apostêmes. Les premieres sont de trois sortes, sçavoir l'enterocéle, l'épiplocéle, l'enteroépiplocéle; & les autres se raportent à cinq principales qui sont l'hydrocéle, la pneumatocéle, la sarcocéle, la cyrcocéle, & l'humorale : de maniere que de ces tumeurs les unes sont veritablement hernies, & apostêmes par ressemblance, telles sont les trois premiéres; & les autres sont de veritables apostêmes, & des hernies en aparence, telles sont les cinq derniéres.

Différences des hernies.

Toutes ces maladies ont chacune des signes qui les font connoître, & qui les différencient les unes des autres; le Chirurgien les doit sçavoir pour ne se point tromper, & pour faire à chacune les opérations qui lui conviennent : quand je les auray examinées les unes aprés les autres, je vous feray voir les opérations qu'elles demandent pour parvenir à la guérison.

Je commence par l'enterocéle; ce mot est dérivé d'*Enteros*, qui signifie intestin, & de *Kele*, qui veut dire descente; ainsi cette maladie est une descente de l'intestin, que nous apellons ordinairement hernie.

Etimologie d'enterocéle

Il y en a de deux sortes, l'une complete, quand l'intestin tombe jusques dans le scrotum, c'est pour lors une veritable enterocéle; & l'autre incomplete, quand il s'arrête dans l'ayne, & qu'il y fait une tumeur semblable à un bubon, & alors on l'apelle bubonocéle.

Deux sortes d'enterocéle

C'est toûjours quelque grand effort qui cause cette maladie, ainsi que nous le remarquons aux enfans qu'on laisse trop crier, à ceux qui sont dans un travail violent, & à des hommes qui portent de trop pesans fardeaux, parce que les intestins extrémement pressez cherchent à s'échaper par les productions du peritoine.

Causes de ces maladies

Les hernies arrivent ou par la rupture, ou par la ſimple dilatation du peritoine; quand le peritoine eſt rompu, l'inteſtin tombe tout d'un coup dans les bourſes, & y fait une groſse tumeur, mais auſſi rentre-t-il dans ſa place avec la même facilité qu'il y eſt tombé; mais lorſque cette membrane ne fait que prêter & s'étendre inſenſiblement, l'inteſtin tombe peu à peu, ſe gliſsant doucement dans la production du peritoine, qui eſt l'envelope commune du bas ventre, & même ſouvent il s'arrête dans l'ayne, & ne tombe pas dans le ſcrotum.

De la deſcente de l'épiploon dãs la production du peritoine.

L'épiplocéle eſt une tumeur faite d'une partie de l'épiploon, qui a été pouſsé dans une des productions du peritoine; ce mot eſt compoſé d'*Epiploon*, qui déſigne cette coëffe graiſseuſe qui flote ſur les boyaux, & de *Kele*, deſcente.

L'hernie faite de l'épiploon, n'eſt ni ſi groſse, ni ſi douloureuſe, ni ſi preſsante que celle qui eſt faite par l'inteſtin. J'en ay pourtant vû une à un garçon de Verſailles, qui étoit de la groſseur du poing; nous en fimes l'opération ſur le champ M. Felix & moy, parce que cette partie demandoit une promte réduction, y ayant les mêmes accidens que ceux qui ſont cauſez par l'étranglement de l'inteſtin. Nous trouvâmes la plus grande partie de l'épiploon renfermée dans cette tumeur où elle étoit alterée par le ſéjour qu'elle y avoit faite, & nous fumes obligez de la lier, & d'en faire l'extirpation, comme cette opération le demande.

Hernies compoſées des deux précedentes.

L'enteroépiplocéle eſt une hernie faite de l'inteſtin & de l'épiploon, qui de compagnie ſortent de leur place pour tomber dans le ſcrotum; l'étimologie que je vous ay donnée de l'entérocéle & de l'épiplocéle vous fait aiſément comprendre d'où dérive le nom de cette hernie compoſée.

Cette hernie fait une tumeur plus groſse que

les autres, parce qu'elle est produite par plus de parties, & elle est même plus fréquente, en ce que quand l'intestin trouve à se glisser, l'épiploon qui le recouvre & qui se prolonge aisément l'accompagne presque toûjours.

Ces trois sortes d'hernies arrivent également au côté droit & au côté gauche, & quelquefois à tous les deux ensemble; il y en a qui prétendent que l'épiplocéle vient plus souvent au côté gauche qu'au droit, parce que, disent-ils, l'épiploon étant attaché au fond de l'estomac descend plus bas de ce côté-là que de l'autre, & par consequent qu'il peut plus facilement entrer dans la production du peritoine.

Pourquoy l'épiplocéle est plus fréquente au côté gauche.

Les causes de toutes ces descentes sont les mêmes, sçavoir, rupture & dilatation; mais elles ont des signes par lesquels on les distingue & dans le tems de leur sortie, & dans le tems de leur rentrée. L'enterocéle, ou si vous voulez, la partie qui le forme, sort avec impetuosité & tout d'un coup; elle rentre de même lorsqu'on la repousse avec adresse, & en rentrant elle fait entendre un gargouillement qui marque que c'est l'intestin qui étoit dehors: au contraire l'épiplocéle se produit avec lenteur, & l'épiploon ne rentre qu'avec peine & sans bruit. On connoît que c'est un enteroépiplocéle, quand aprés l'intestin réduit, ce qu'on a connu par une espéce de gargoüillement qu'il a fait, la tumeur n'est que diminuée, & ne disparoît pas entiérement.

Des signes propres de ces maladies.

Sur ces maladies le Chirurgien tire son prognostic de deux choses, de l'âge du malade & de la nature de la descente; si c'est un jeune homme, il en peut promettre la guérison, mais si c'est une personne avancée en âge, il y aura peu d'espérance de succés dans le traitement de la maladie: aussi voit-on tous les jours les enfans & les jeunes gens en guérir; au lieu

Prognostic qu'on en doit tirer.

que quand un homme a passé trente ans, il est en danger de porter sa descente le reste de sa vie. Quand l'hernie est petite ou récente, & qu'elle ne provient que de la dilatation, elle est curable ; au lieu que si elle est vieille, ou grande, on n'en guérit que trés-rarement : j'en ay vû de grosses comme la forme d'un chapeau, elles étoient incurables, & ce sont de telles descentes ou ruptures qui font dire au public que quand un homme est rompu, il ne guérit point. Ceux qui sont incommodez de ces maladies, qu'on apelle plus communément hergnes, étant presque toûjours de mauvaise humeur, ont fait donner le nom de hergneux aux gens fâcheux & peu sociables.

Situation du malade.

Le fait du Chirurgien est de soulager promptement ceux qui sont affligez de ce mal ; la premiére chose qu'on doit faire c'est de coucher le malade sur le dos, la tête un peu plus basse que les fesses, les cuisses & les genoux à demi pliez ; puis avec les cinq doigts d'une main d'embrasser la tumeur, & en la comprimant doucement de faire rentrer les parties qui étoient sorties de leur place : il ne faut rien précipiter, & il est plus à propos d'employer quelque-tems à repousser ces parties, que de les meurtrir en se hâtant trop de les rétablir. Aussi-tôt que l'intestin & l'épiploon ont été remis dans leur lieu, le malade ne sent plus de douleur : mais il ne suffit pas à l'Opérateur d'avoir achevé cette réduction que le malade fait souvent luy-même, il doit empêcher qu'ils ne retombent, & faire ensorte de leur fermer ce pasage pour toûjours, si cela est possible.

Maniére d'opérer.

Comment on empêche la rechute de la partie.

Le moyen le plus sûr pour y parvenir, c'est le bandage, & même sans lui on ne peut pas esperer d'en guérir ; c'est pourquoi il en faut préparer un qui soit proportionné à l'âge & à la grosseur de la personne à qui on doit l'apliquer. Remarquez qu'au des-

centes comme aux luxations, il faut commencer par remettre en leur place les parties déplacées, & ensuite tailler les bandes; car si on commençoit par faire son apareil, le malade souffriroit en attendant la réduction qui deviendroit plus difficile, tant dans les descentes que dans les luxations qui ne demandent aucun délay.

On laisse le malade couché dans la même situation qu'il étoit quand on a réduit les hernies. S'il avoit du poil, il faudroit le raser avec ce rasoir A, avant que de mettre l'emplâtre, puis prendre un morceau de cuir qu'on coupe en triangle B, pour l'accommoder au ply de l'ayne, & qu'on couvrira de l'emplâtre *contra rupturam*, décrite cy-aprés: on fait une compresse C, de même figure, mais un peu plus grande, parce qu'il faut qu'elle déborde toûjours l'emplâtre, & on doit avoir une bande D, d'environ quatre aulnes de long, & large de deux doigts, faite de toile: ces trois choses préparées, on pose l'emplâtre sur l'endroit des anneaux des muscles de l'abdomen, par où les parties rentrées avoient passé pour sortir; on met ensuite la compresse qui doit être fort épaisse pour mieux comprimer, & on prend la bande dont on met le chef sur la hanche oposée à celle où étoit la hernie. Ayant passé cette bande sur le ventre & sur l'ayne affligée, on la tourne autour de la cuisse du même côté, puis remontant entre les bourses & la cuisse, on la repasse sur la même ayne où elle fait une croix, & se portant sur la hanche de ce même côté, elle va faire le circulaire autour du corps pour revenir passer par dessus la même hanche où elle a commencé, & faire le même chemin décrit par la précédente circonvolution: on continuë ainsi le bandage jusques à la fin de la bande qu'on arrête sûrement à l'endroit où elle finit. Il faut remarquer que ce

Du pansement.

Conduite du bandage.

bandage doit être un peu ſerré pour bien contenir ; & qu'il faut mettre une épingle à chaque circonvolution qui paſſe par deſsus la compreſſe, tant pour l'affermiſſement & la ſeureté du bandage, que pour empêcher la compreſſe de tomber quand le malade ſe promenera ; c'eſt pourquoi on aura pluſieurs épingles ſur une pelote E : ce bandage eſt apellé inguinal, d'*inguen*, qui ſignifie l'ayne.

Comment on traite la hernie qui ſe fait des deux côtez.

Quand la deſcente eſt des deux côtez, aprés la reduction faite de part & d'autre, on y met deux emplâtres, & deux compreſſes de la même figure que la précedente. On prend enſuite une bande F, roulée à deux chefs, de ſix aulnes de long, & large comme la premiere : on en aplique le milieu ſur l'épine du dos vers ſa fin, puis les deux chefs allant l'un à droit & l'autre à gauche pour faire le circulaire ; ils vont paſſer ſur le penil, d'où chacun coulant par deſſus une des aynes, & faiſant le tour de la cuiſſe de ſon côté, il remonte par deſſus la même ayne où il ſe croiſe ; puis retournant tous deux faire un nouveau circulaire, ils reviennent repaſſer ſur les aynes, comme ils ont fait la premiere fois, ce qu'ils continuent juſques à ce qu'on ſoit à la fin de la bande : ce bandage eſt apellé le double inguinal.

Pratique pour les enfans à la mamelle.

Ces bandages, quoyque ſimples, guériſſent ſouvent les enfans ; mais quand ils ſont à la mamelle, ou qu'ils ne ſont pas encore nets, il faut leur en changer tous les jours : on montre la maniere de le faire à celle qui a ſoin de l'enfant, & pourvû qu'elle ne le laiſſe pas crier, elle le guérira auſſi bien qu'un Chirurgien.

Aplication du bandage à champignon pour les enfans plus avancez en âge.

Aux enfans plus âgez, & qui commencent à courir, il faut un bandage plus ferme : on ſe ſert pour lors de celui du champignon G, ainſi apellé, parce que la principale piéce du bandage

à la figure d'un Champignon H qui est fait de bois de poirier ou de buis. On aplique le dos de ce champignon justement au droit de la descente où il est arrêté par un circulaire fait de toile ou de futaine, auquel tiennent deux branches d'une étoffe aussi ferme, qui passent entre les bourses & les cuisses pour l'empêcher de remonter, le tout étant attaché avec de petites aiguillettes de figure & de grandeur proportionnées au sujet : si la descente étoit double, on mettroit un second champignon qui seroit arrêté de la même maniére que celuy-cy.

Ceux qui sont plus forts, & qui agissent beaucoup, ont besoin d'un bandage qui contienne encore mieux ; ce qui a fait inventer les bandages d'acier, qu'on apelle brayers : vous en voyez un marqué I. Ils sont faits d'un cercle d'acier forgé, batu, & applati, qui environne les trois quarts du corps, & dont l'extrémité qui doit poser sur la descente, est allongée en en bas en forme d'écusson, & c'est de là que son nom est tiré ; ce cercle d'acier est garni de coton enfermé dans du chamois, de crainte qu'il ne blesse. Au défaut de ce cercle, qui n'acheve pas le tour du corps, il y a une courroye percée de plusieurs petits trous pour s'attacher à l'écusson, où il y a une pointe d'acier qui entre dans l'un des trous de la courroye pour le serrer plus ou moins selon qu'il est nécessaire : au derriere du bandage on coud une branche faite de toile double qui passant entre la cuisse & les bourses vient s'attacher à l'écusson de même que la courroye.

De l'employ des Chirurgiens herniaires.

Plusieurs gens à Paris s'occupent uniquement à la cure des hernies, & à la fabrique de ces bandages ; ce qui les fait apeller Chirurgiens Herniaires ; On les reçoit à S. Cosme où ils sont obligez de faire une espece de chef-d'œuvre avant que de pouvoir travailler pour le public : il y en a de tres-

Des brayers pour les adultes.

habiles, à qui même beaucoup de Chirurgiens s'addressent pour ces ſortes de bandages; mais en Province on n'a pas cette commodité. C'eſt pour cela que le Chirurgien doit être inſtruit de la ſtructure de ces machines pour en fabriquer luy-même, lorſqu'il ne pourra pas en avoir d'ailleurs.

Raiſon de la diverſité des brayers.

De ces ſortes de bandages, il s'en trouve dont l'écuſſon eſt plus large, & d'autres dont il eſt plus long; les premiers ſont pour ceux qui ſont gras, & les ſeconds pour les perſonnes maigres: quelques-uns ont double écuſſon K, pour les malades affligez d'une deſcente de chaque côté. Enfin il y a de ces bandages qui ſont briſez par le moyen de deux ou trois petites charnieres qui leur permettent de ſe plier, comme ces demi aulnes que les marchands portent dans leur poche.

Commodité de ces machines.

L'aplication de ces inſtrumens eſt aiſée à faire, ceux qui en portent les ôtent & les remettent ſans peine par l'habitude qu'ils en ont contractée. Mais une circonſtance eſſentielle à obſerver, c'eſt de ne point mettre le bandage que la deſcente ne ſoit entierement rentrée; car s'il reſtoit une partie de l'inteſtin ou de l'épiploon dans l'ayne, le bandage la meurtriſſant, y cauſeroit de la douleur, de l'inflammation, & peut-être la grangrenne par la ſuite.

Cas extraordinaire à remarquer.

Il arrive quelquefois qu'il n'y a dés la naiſſance qu'un des teſticules dans le ſcrotum, & que l'autre n'y étant pas deſcendu eſt demeuré dans l'ayne, où il fait une petite tumeur dont les parens venant à s'apercevoir ont recours au Chirurgien, la prenant pour une deſcente. C'eſt à lui de bien examiner le fait, car s'il alloit entreprendre de faire rentrer le teſticule dans la capacité de l'abdomen, ou s'il le comprimoit par un bandage, croyant que ce fût une deſcente, il cauſeroit des douleurs horribles qui pourroient avoir des ſuites trés-fâcheuſes.

On a inventé de nos jours une espece de brayer qu'on apelle bandage à ressort L, parce qu'on a attaché à l'écusson un ressort qui pousse le coussin contre la partie sur laquelle il est posé. Ceux qui se servent de ces sortes de brayers, prétendent que quand on plie la cuisse, il se fait dans l'aîne un angle enfoncé qui empêche le bandage ordinaire d'apuyer sur l'endroit de la descente, & qu'on remedie à cet inconvenient par le resort qui presse continuellement, & presqu'également cet endroit : c'est aussi la raison pour laquelle le Prieur de Cabrieres défendoit de s'asseoir, & ordonnoit qu'on se tint toûjours debout ou couché pour éviter la chûte de l'intestin occasionnée par le ployement de la cuisse : toutefois ce nouveau bandage n'est plus gueres usité. C'étoit le nommé Blegny qui s'en disoit l'inventeur : ce nom seul qui n'est que trop connu, fait assez ressouvenir combien cet homme étoit remuant, & combien d'entreprises differentes il a fait pour s'établir dans le monde ; comme il a joué un des principaux rôles entre ceux qui en imposent au public, je vais en peu de mots vous raporter son histoire.

Du bandage à ressort.

Histoire du nommé Blegny.

AYant été pendant quelques années Clerc de la Compagnie de S. Côme, où il entendoit tous les jours parler de la Chirurgie dans les Actes qui s'y font, il crut en sçavoir autant ou plus que les Maîtres qui la composent : il prit un privilege, se logea au Faubourg S. Germain, & se maria avec une Sage-femme. Il établit chez luy des Conferences de Medecine & de Chirurgie, dans lesquelles il annonçoit chaque fois quelque secret de son invention, les coins des rues étoient pleins d'affiches qui informoient tout Paris des élixirs, des casolettes, des caffetiers merveilleux avec

lesquels il devoit faire des miracles. Il trouva de l'accés auprés de Monsieur Daquin premier Medecin du Roy, qui se servit de lui pour faire la description du remede Anglois du sieur Talbot, à qui le Roy avoit donné une somme considerable pour rendre ce remede public. Il obtient de Monsieur le Chancelier le privilege de faire imprimer chaque mois un Journal qui contenoit tous les faits extraordinaire qui arrivoient dans la Medecine & dans la Chirurgie, tant en France que dans les pays étrangers. Mais ce privilege dont un autre auroit profité, & qui avoit son utilité, luy fut ôté l'année suivante par l'abus qu'il en fit, en s'en servant pour écrire des invectives, pour déchirer la reputation des Auteurs. Il eut l'agrément d'acheter la charge de Chirurgien ordinaire de MONSIEUR: Mais peu d'années aprés, son caractere étant connu, il eut ordre de s'en défaire. Enfin, connoissant que la Chirurgie ne se contente pas de paroles, qu'il faut des effets, il crut qu'il réussiroit mieux dans la Medecine, il prit des Lettres de Docteur de la Faculté de Caën, & comme Medecin fit valoir les talens qu'il avoit de tromper tout le monde. Il entreprit de faire revivre un Ordre du St Esprit, autrefois établi à Montpellier, il en portoit la Croix, se fit apeller le Chevalier de Blegny, & fit des procés à ceux qu'il croyoit avoir usurpé les revenus attachez à cet Ordre. Tous ces moyens ne luy ayant pas réussi, il loua une maison à Pincour, afin d'y établir une espece d'hôpital pour les étrangers malades, où pour une certaine somme par jour ils devoient être logez, nourris, pensez & médicamentez: mais le Roy informé que ce n'étoit qu'un prétexte pour cacher les débauches qui s'y faisoient, donna une Lettre de Cachet pour l'arrêter, il fut mis au Fort-Levêque, & de-là quelque tems aprés conduit au Château d'Angers, où il

a été enfermé pendant sept ou huit ans : il en est sorti depuis quatre années, & aprés avoir couru l'Italie, il est venu mourir à Avignon. Il étoit assez bien fait, toûjours proprement vêtu, il parloit & écrivoit trés-aisément ; il étoit studieux, inventif & loberieux, & s'il avoit fait un bon usage des avantages naturels qu'il avoit, il n'auroit pas fait une fin aussi malheureuse.

Description d'un emplâtre éprouvé pour les hernies.

Je vous ai promis la description de l'emplâtre qu'il faut apliquer aux hernies, la voici telle qu'elle est dans la Pharmacopée de Charras, je la raporte ici pour épargner la peine de l'aller chercher ailleurs.

On écorchera des anguilles, & en ayant lavé les peaux avec de l'eau de chaux, on les fera cuire à petit feu, dans une lessive claire de cendres ordinaires, jusqu'à ce que ces peaux y soient tout à fait dissoutes & réduites en une colle qu'on passera par un tamis de crin : aprés en avoir pesé quatre onces, on les mettra dans un pot de terre verni, où on ajoutera trois onces & demie de gomme ammoniac dissoute dans de fort vinaigre, coulée & épaissie, avec trois dragmes de sel de saturne, autant de chaux d'étain, & pareille quantité de pierre hématite subtilement pulverisée, pour mettre cuire toutes ces choses à feu lent, les agitant sans cesse avec une spatule de bois jusqu'à ce qu'elles ayent acquis la consistence des emplâtres, y ajoûtant sur la fin une demie once d'huile de myrrhe distillée.

Quoique nous ayons la composition de plusieurs emplâtres excellens pour la guerison des hernies, il est venu néanmoins à la Cour une femme nommée Mademoiselle Devaux veuve d'un de nos maîtres Chirurgiens de Paris, qui disoit avoir trouvé parmi les papiers de son mari la composition d'un emplâtre infaillible pour les hernies, elle s'adressa à Mrs. Fagon, Boudin & Felix : ils en parlerent au Roy, & elle fut envoyée aux Invalides pour faire

Experiences faites aux Invali- plâtre de des de l'em- Mademoiselle Devaux

des expériences de son emplâtre. Sur le raport favorable qui en fut fait, & dans lequel on témoignoit que plusieurs en avoient été guéris, le Roy luy fit donner quatre cent pistoles, & Mr. de Barbesieux cinq cens livres de pension pour traiter les Soldats Invalides qui se trouveroient attaquez de cette maladie.

Je ne vous donne point la composition de cet emplâtre, parce que je ne la sçay pas ; mais je sçay que la réputation que Mrs. les Medecins avoient donnée à ce remede, ne s'est pas soûtenue, que le public a trouvé qu'ils luy avoient donné leur aprobation un peu trop legerement, & qu'il ne produit aucun effet, non plus que tous les autres qu'on a inventez pour les hernies, qu'il ne soit soutenu du bandage.

Diverses opérations anciennes sur la hernie lesquelles sont presentement inusitées.

Nos Anciens ne se sont pas contentez de trouver dans les bandages les moyens de guérir les hernies, ou du moins de les soulager, ils en ont cherché dans les opérations de Chirurgie, & ils ont crû en avoir rencontré de trois ou quatre sortes qui toutes sont plus mauvaises les unes que les autres : les bons Chirurgiens les ont abandonnées, & elles ne sont pratiquées aujourd'huy que par des charlatans, qui s'embarrasent peu des suites de leurs opération. Je vais vous montrer la maniere qu'ils nous ont proposée pour les faire, non pas dans le desein que vous les mettiez en pratique, car je suis sûr que vous les allez condamner ; mais parce qu'il faut qu'un Chirurgien sçache le bon & le mauvais de sa Profession, le premier pour le suivre, & le second pour l'éviter.

Celuy qui a cru avoir le mieux réussi dit qu'il faut faire avec ce bistouri droit M, une incision longitudinale dans l'aîne qui suive le chemin que font les vaiseaux spermatiques ; qu'ayant découvert avec cette feuille de mirthe N, dont le bout

eſt en déchauſsoir pour s'en ſervir en cas de beſoin, la production du péritoine qui les enferme, il la faut coudre tout de ſa longueur, y faiſant la ſuture du Pelletier avec cette éguille droite O, enfilée d'un fil ciré; que par ce moyen on retreſſit cette production trop dilatée, & on empêche l'inteſtin de s'y gliſser. Celuy qui a inventé cette opération l'apelle irréprochable, parce qu'elle conſerve les vaiſseaux & le teſticule dans leur entier; il luy a donné même le nom de Royale, parce qu'en conſervant ces parties, elle laiſse la liberté au teſticule de faire ſa fonction qui eſt de donner des ſujets à ſon Roy. Je n'ay jamais vû pratiquer cette opération, & je ne la crois pas aiſée à faire, car je ne puis pas m'imaginer qu'on puiſse retreſſir la production du péritoine avec la même facilité qu'on feroit un doigt de gand qui ſeroit trop large. Thevenin lui-même qui nous en donne la deſcription, avouë qu'elle eſt difficile & ſujette à la recidive.

Premiere Opération & ſes inconveniens.

D'autres ſe ſont perſuadez qu'il feroit plus avantageux de faire une opération qu'on apelle le point doré, mais elle n'a pas moins ſes difficultez, que la précédente; vous en jugerez. Ils veulent que le malade étant couché ſur une table la tête plus baſse que les feſses on lui faſse une inciſion tranſverſale dans l'aîne aſsez profonde, pour découvrir les vaiſseaux ſpermatiques contenus dans le prolongement du péritoine en évitant de les offenſer, & qu'enſuite on prenne cette aiguille courbe P emmanchée, qu'on aura enfilée d'un fil d'or Q, pour la paſser par deſſous les vaiſseaux & la production; puis ayant defilé l'aiguille on tourne le fil d'or avec cette pince R, deux ou trois tours, prenant garde qu'il ne preſse point trop les vaiſseaux & qu'il permette au ſang de couler dans leurs cavitez: on coupe les extremitez du fil avec cette tenaille inciſive S, & on le reploye pour le laiſser dans la playe, faiſant en ſorte que ce

Du point doré.

qui est reployé ne blesse point les parties ; ils veulent qu'on travaille à cicatriser la playe où ils laissent le fil d'or, & ils disent que souvent ce fil tombe de luy-même, & que la playe étant cicatrisée, on est parfaitement guéri de la descente.

Le fil de plomb peut être substitué au fil d'or.

Ceux qui substituent un fil de plomb à la place du fil d'or, pensent avoir mieux rencontré, disant que le plomb est ami de l'homme, & que n'étant pas si pointu que le fil d'or, il peut rester enfermé dans la playe sans la blesser.

Les fils d'or & de plomb son désaprouvez par quelques-uns qui veulent qu'on se serve d'un gros fil de chanvre ciré qu'on passe deux fois autour des vaisseaux, sans les trop presser, & que l'ayant lié & coupé proche le nœud qu'on en aura fait, on le laisse dans la playe qu'on fera cicatriser au plûtôt.

Et le fil de chanvre ciré au fil de plomb.

Les Sectateurs de ces Opérations prétendent que ces fils d'or, de plomb ou de chanvre, serrant la production du péritoine empêchent l'intestin ou l'épiploon d'y tomber, & qu'ainsi elles se doivent pratiquer à toutes les hernies faites par dilatation. Mais puisqu'il nous est permis de reflêchir sur ces opérations, nous dirons qu'il en peut arriver deux inconveniens trés fâcheux, soit que le fil demeure dans la playe, soit qu'il en sorte.

Deux accidens à craindre de ces opérations.

Le premier, c'est que dans un effort l'intestin trouvant toûjours les anneaux des trois muscles de l'abdomen assez dilatez pour le laisser sortir, il peut se nicher entre la ligature & les anneaux, & y faire une hernie incomplette, & même un étranglement; & quoiqu'on fasse la ligature le plus proche des anneaux qu'il est possible, comme le préscrivent les Auteurs, des efforts violens pourront toûjours pousser cette ligature, & la faisant descendre, laisser la liberté aux parties de se loger dans le domicile qu'elles s'étoient fait.

Le second accident qui arrive infailliblement si

le fil sort de la playe, c'est qu'en ce cas il doit avoir coupé les vaisseaux, & par conséquent ôté la communication qu'ils avoient avec le testicule qui devenant par là inutile, châtre un homme & le prive de la fécondité, sans une necessité absolue; ce qui rend ces opérations pernicieuses, & qui doit empêcher un Chirurgien de les mettre en pratique.

2. Inconvenient.

On a encore rafiné sur ces opérations, & il y en a qui afin d'épargner l'incision qu'on faisoit pour découvrir la production du péritoine prennent une aiguille courbe T, enfilée d'un gros fil de chanvre bien ciré, & ayant passé l'aiguille proche des annneaux par dessous la production du péritoine, lient les deux bouts du fil sur une petite compresse V, & les serrent de tems en tems, jusqu'à ce que le fil ayt coupé ce qu'il embrassoit, & qu'il tombe de luy même: cette opération ne doit pas être moins condamnée que les précedentes, parce qu'elle coupe & ruine les vaisseaux qui rendoient le testicule propre à la génération.

Autre opération.

Raison qu'on a de la condamner.

Une personne de la premiere qualité a néanmoins produit depuis peu à la Cour un de ces Opérateurs, & l'honorant de sa protection, le vante, comme un homme incomparable qui guérit toutes sortes de descentes; mais en bonne justice de tels empiriques mériteroient une punition exemplaire,

Quelques Auteurs nous disent qu'on obtient la guérison des descentes par la Chirurgie en deux manieres; la premiere en conservant le testicule, & la seconde en ôtant le testicule: pour la premiere maniere, ils nous proposent les quatre ou cinq opérations que je viens de vous faire voir, mais est-ce conserver le testicule que de luy ôter ses fonctions.

4. Opération aussi blamable que les précedentes.

La seconde est d'ôter le testicule, & voici comment ils s'y prennent. On fait dans l'aîne une incision qui découvre les vaisseaux, & pasant le doigt par dessous, on fait sortir par la playe le testicule en-

velopé de ſes membranes, on lie les vaiſseaux le plus proche des anneaux que faire ſe peut, & on les coupe enſuite un demi doigt au deſsous de la ligature; on laiſse le bout du fil aſsez long pour le retirer quand la nature le ſépare en traitant la playe à l'ordinaire. Cette maniere empêche certainement que la hernie ne ſe reproduiſe; mais il eſt peu de gens qui aux dépens de leurs teſticules demandent la guériſon de cette infirmité.

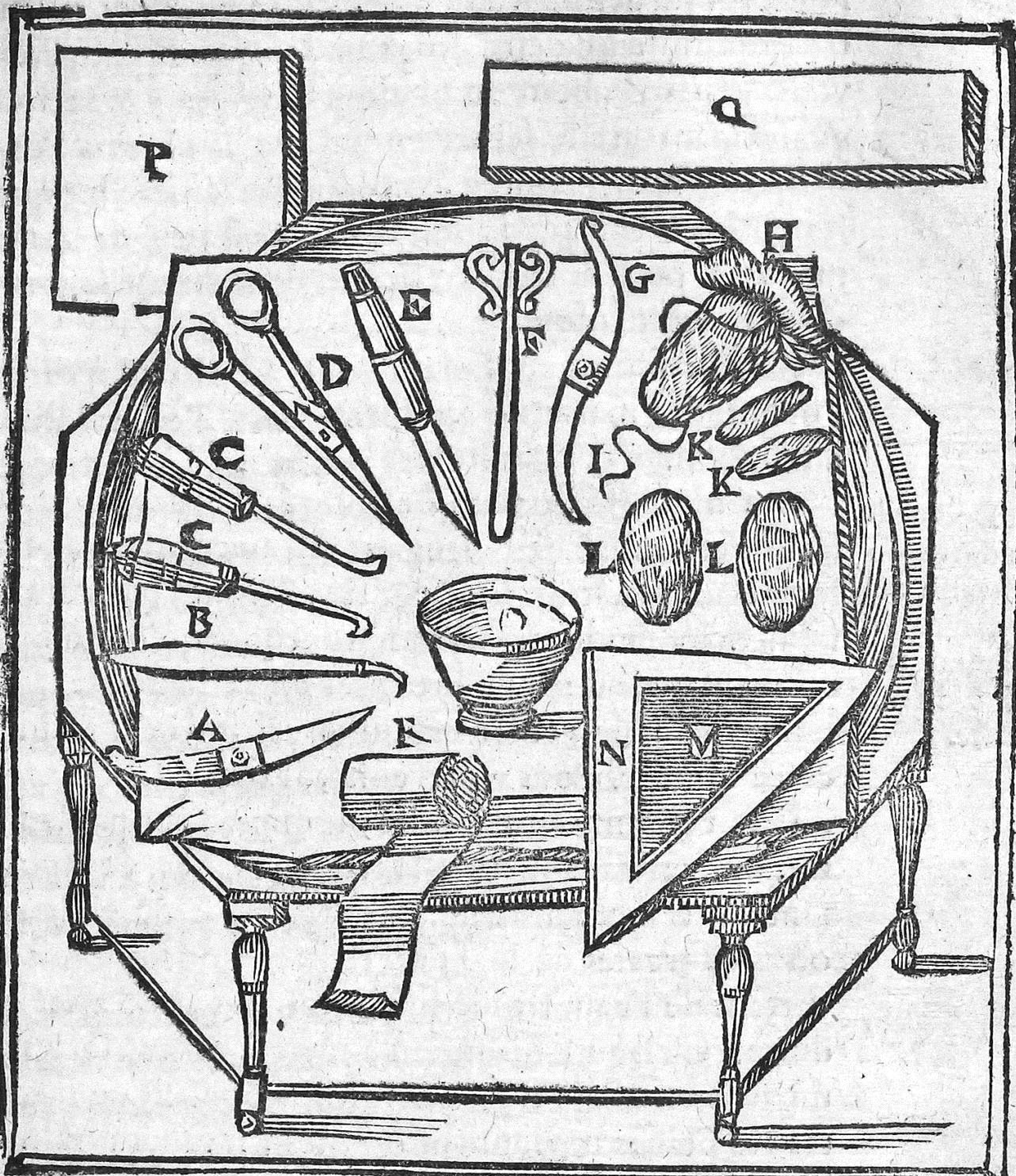
Adreſſe de quelques Opérateurs à cacher le teſticule qu'ils ont ſéparé.

Les Opérateurs ambulans ſont adroits à ſéparer ces organes, ſans que les ſpectateurs s'en aperçoivent, ils font la ligature des vaiſseaux, avant que de tirer le teſticule hors dn ſcrotum, & avec leur petit doigt paſsé par deſsous ces vaiſseaux qu'ils coupent, ils le font ſortir & le cachent dans leur main, pour le mettre dans leur gibeciere ſans être vûs; on a connu un de ces Opérateurs qui ne nourriſsoit ſon chien que de teſticules; le chien ſe tenoit ſous le lit ou ſous la table proche ſon maître en attendant ce morceau friand dont il le regaloit auſſitôt aprés qu'il en avoit fait l'extirpation à l'inſçû des aſſiſtans qui auroient juré que le patient avoit toutes ſes parties.

Chien nourri de teſticules.

Les teſticules ſont des parties ſi neceſsaires à l'homme qu'on ne doit les ôter que dans une néceſſité trés-preſsante: c'eſt pourquoy on condamne ces ſortes d'Opérations, comme contraires aux Loix divines & humaines: elles ſeroient cependant excuſables ſur un Religieux qui préfereroit la guériſon d'une hernie à ſes teſticules qui lui doivent être inutiles, & il en tireroit pour lors deux avantages; le premier c'eſt que ces organes ne le tourmenteroient plus; & le ſecond, c'eſt qu'il ſeroit guéri d'une fâcheuſe maladie.

FIG. XXII. DU BUBONOCELE.



LE Bubonocele est une tumeur dans l'ayne qui a la figure d'un bubon, & qui est placée dans l'endroit où il vient. Son nom est dérivée du *Vouvon* qui signifie ayne, & de *Kele* qui veut dire hergne ou descente, de sorte que cette tumeur est un bubon par ressemblance, & réellement une descente.

Du Bubonocele & son étimologie.

Le Chirurgien ne doit pas se tromper sur le jugement qu'il doit faire de ces sortes de tumeurs, car s'il alloit prendre un bubonocele pour un

bubon & que croyant y trouver de la matiere il l'ouvrit, il tueroit le malade : c'est pourquoy il faut qu'il examine ce mal en observant que le bubon vient peu à peu, & le bubonocele tout d'un coup, s'informant si le malade avoit une hernie, & s'il n'a point fait quelque effort. S'il fait attention sur les accidens qui accompagnent ces maladies, il verra qu'au bubonocele il y a des douleurs violentes, que le vomissement ne cesse presque point tant que la tumeur subsiste, & que même ce qu'on vomit a l'odeur des matieres fécales, ce qui n'arrive point au bubon.

Differences du Bubon d'avec le Bubonocele.

On a donné le nom de miserere à ces maladies lorsqu'elles sont dans leur paroxisme, parce qu'alors les malades sont dignes de pitié, & font compassion : ils demandent un trés-prompt secours qu'on se mettra en devoir de leur procurer en tâchant de faire rentrer dans le ventre ce qui en est sorti, & qui fait cette tumeur. Pour y parvenir, il faut essayer la réduction comme aux hernies; si on ne peut pas la faire, on mettra le malade la tête en en bas, & repoussant la tumeur avec plus d'adresse que de violence, on s'efforcera de la faire rentrer; quelquefois en versant de l'eau froide sur la tumeur, elle a été réduite. C'est au Chirurgien à mettre toutes sortes de moyens en usage pour en venir à bout : que si toutes ses peines deviennent inutiles, il faudra qu'il se serve du cataplasme suivant.

De quelle maniere on travaille à soulager un homme affligé du miserere.

Ayant pris des mauves & des guimauves avec leurs racines, du melilot, & de la camomille, de chacun deux poignées, & un demi litron de graines de lin concassées, on les fera boüillir dans trois pintes d'eau à gros bouillons, & à grand feu, jusqu'à ce que les plantes soient pourries de cuire, & l'eau toute consumée, pour passer ensuite le résidu par un tamis de crin; & quand on en aura une quantité suffisante, on y ajoûtera un morceau de beure frais, ou

Préparation d'un cataplasme propre à ce mal.

Comment on use de ce remede.

d'axonge de porc, des huiles de lis & de camomille, pour faire cuire le tout en consistence de cataplasme.

Ce cataplasme fait d'herbes emollientes doit être trés-gras pour mieux amolir, & relâcher ; il le faut mettre fort épais, & le laisser douze heures sur la partie ; en le levant pour en substituer un nouveau: on tentera encore la réduction qu'on obtient souvent aprés l'usage de ces cataplasmes sans être obligé d'en venir à l'opération.

Danger du malade quand ces moyens ne réussissent pas.

Si deux ou trois jours se passent sans qu'on ait pû faire rentrer cette hernie, si la douleur & les vomissemens augmentent au lieu de diminuer, le Chirurgien doit avertir le malade du peril qui le menace, & lui proposer l'opération comme le seul moyen de luy sauver la vie, il faut aussi que tirant à part les parens, il leur fasse voir le danger où le patient se trouve, afin qu'ils lui conseillent de regler les affaires de sa conscience & de sa famille.

De l'opération qui lui est alors nécessaire.

Quand un Chirurgien a parlé avec fermeté au malade, & qu'il l'a resolu de prendre un des deux partis, qui son ou de se résoudre à mourir, ou de souffrir l'opération, il n'y en a point qui ne choisisse celui de l'opération, on ne veut point mourir, & quoiqu'on soit asuré de souffrir de grandes douleurs, on les préfere toûjours à la mort ; j'en ay vû même qui presoient tellement, qu'ils ne vouloient pas donner le tems de préparer l'apareil, & j'en ay trouvé d'autres qui la souffroient avec une patience angelique, ce qui fait voir qu'il n'y a rien qu'on n'endure pour éloigner cette derniere heure.

Disposition du malade & de l'Opérateur.

Ayant fixé le tems & préparé l'apareil, tel que vous le voyez gravé sur la planche XXII. on aproche le malade sur le bord du lit, observant que le côté où est la tumeur soit le plus sur le bord du lit, & par consequent le plus proche de l'Opérateur, & on lui met un carreau sous les

fesses ; le Chirurgien étant agenouillé auprés du lit, & ayant placé un serviteur à sa droite, & un autre à sa gauche pour le servir, il commence à operer en prenant la peau de dessus la tumeur qu'il pince, & qu'il fait tenir par un serviteur pour la couper avec un bistouri droit A : il fait une incision de deux pouces de long, puis écartant les lévres de la playe il déchire avec un déchaussoir B les membranes qui envelopent la tumeur ; il est aidé par deux garçons, qui au moyen de ces deux érignes mousses C C, éloignent encore les lévres de la playe : il évite icy de se servir d'instrumens tranchans, de crainte d'offencer l'intestin, qui est toûjours trés-proche de ces membranes : elles sont néanmoins quelquefois si dures, qu'on est obligé de les couper avec ce scapel E. C'est pour lors que la patience est requise, & qu'on doit aller doucement dans l'aprehension de tout gâter, si on se pressoit d'expedier ; car il n'y va pas moins que de la vie pour le malade si on perce le boyau, & de la réputation du Chirurgien qui auroit fait cette faute.

Conduite de l'opération.

Aprés avoir déchiré ou dissequé ces membranes, on découvre la poche qui renferme l'intestin ; on l'ouvre doucement & avec grande circonspection en se servant du déchaussoir ou du scapel : il ne faudra point s'étonner si aprés l'avoir un peu ouverte, on en voit sortir de la sérosité, cette poche en contient presque toûjours ; j'y en ay remarqué une si grande quantité, que cette eau quelquefois rejallissoit jusqu'au ciel du lit. Quand la liqueur est sortie, on introduit une sonde creuse F dans l'ouverture qui lui a donné passage, & avec des ciseaux D dont une branche est dirigée par la canelure de la sonde, on ouvre la poche selon toute sa longueur, & on voit pour lors l'intestin à découvert : on tire au dehors une fois

Sortie de la serosité.

Observation à faire en ouvrant la poche.

plus d'intestin qu'il n'en est entré dans la poche, afin que les matieres dont il est plein, étant contenues dans un plus grand espace facilitent la reduction de ce viscere. On prend ensuite la même sonde creuse F qu'on introduit dans les anneaux des muscles par où le boyau est sorti, & la levant en enhaut, de sorte que le boyau n'y soit point embarrassé, on coule la pointe du bistouri courbe G dans la canelure de cette sonde, & le levant en même tems qu'on le retire, on coupe le bord du dernier anneau qui est celui qui fait l'étranglement : en l'incisant on entend un bruit comme si on coupoit du parchemin. La playe étant débarrassée de la sonde & du bistouri, on y porte le doigt pour sentir si le passage est libre, & s'il est bien débridé ; alors faisant rentrer l'intestin peu à peu, on continuë jusques à ce qu'il soit tout remis dans la capacité du ventre, ayant observé de repousser le premier ce qui en étoit sorti le dernier; puis on dit au malade de se remuër un peu à droite & à gauche, afin que par ce mouvement les intestins reprennent chacun leur place ordinaire.

Bruit qu'on fait en coupant le dernier anneau.

S'il n'y avoit que l'intestin dans la tumeur, l'opération seroit finie quand il seroit rentré ; mais si l'épiploon étoit sorti avec lui, il ne doit pas être remis avant que d'avoir été lié, car peu de tems aprés que l'épiploon a été touché de l'air il s'altere, & il faut faire l'extirpation de ce qui en a été corrompu : c'est pourquoy on prendra un fil où il y ait une aiguille enfilée à l'un des bouts, & avec ce fil on liera la partie de l'épiploon qui étoit dans la tumeur, & aprés l'avoir liée & noüée, on passera l'aiguille à travers l'épiploon noüé, afin que le fil ne coule pas; puis on coupera avec des ciseaux l'épiploon au dessous du nœud, & on repoussera ce qui est noüé, c'est-à-dire, la

Pratique à tenir quand l'épiploon est sorti accompagné de l'intestin.

Comment on coupe de l'épiploon.

portion saine au dedans de l'abdomen le plus diligemment qu'il se pourra.

Il faut observer deux choses dans la ligature de l'épiploon ; la premiere, qu'en la faisant on doit tirer assez de ce viscere au dehors pour la faire sur une partie de l'épiploon, qui n'a pas encore été alterée par l'air : & la seconde, c'est que la ligature étant faite, il faut laisser un bout de fil de la longueur d'un pied qui sorte de la playe, pour pouvoir retirer le nœud fait à l'épiploon quand la nature l'aura separé.

Circonstances qui rendent ces opérations difficiles.

Toutes les opérations du bubonocele ne sont pas si aisées à faire que celle que je viens de vous enseigner. Il y a souvent des circonstances qui la rendent trés-difficile, l'adherence en est une des plus embarrassantes & des plus pénibles, comme je l'ay vû quelquefois, & entr'autres à un porteur de bled à Paris, qui avoit une vieille descente negligée, l'intestin faisant sa résidence dans le scrotum, où par un long séjour, & par des viscositez ordinaires dans ces parties, il s'étoit attaché aux membranes voisines, & par un nouvel effort un autre partie des boyaux s'étoit glissée dans les anneaux des muscles, & il s'y étoit fait un étranglement qui obligea de faire l'opération. Ce dernier boyau réduit, je trouvai le premier trés-adherent ; il fallut le dissequer avec un scapel pour le dégager, ce que je fis avec beaucoup de patience dans la crainte d'ouvrir l'intestin, je coupois plûtôt de la membrane du scrotum que de celle de ce conduit, & enfin je réüssis, le malade guérit, & il n'eut plus de descente le reste de sa vie, quoi qu'il continuât de porter du bled.

Histoires sur ce sujet.

Je fis cette opération à la femme d'un tailleur logée dans la ruë du Bel-air à Versailles, en presence de Monsieur Moreau premier Medecin de Madame la Dauphine ; l'intestin étant réduit, je

le priay de metrre le doigt dans la playe pour lui faire connoître que le tout étoit rentré dans sa place. Ayant pansé la malade, nous sortimes ensemble, & nous en retournant il me dit que cette femme en mourroit. Je lui demanday sur quoi il en portoit un tel jugement ? Il me dit que le boyau étoit crevé, parce que son doigt sentoit la matiere fécale. Je l'asuray que cet intestin étoit dans son entier, & que mes doigts sentoient encore plus mauvais que le sien, parce qu'ils avoient resté davantage dans la playe ; & de fait, la malade guérit, & se porte encore bien aujourd'hui, quoiqu'il y ait plus de quinze ans qu'elle a souffert l'opération. Cette mauvaise odeur provenoit de ce que le plus liquide des matiéres fécales enfermées & presées dans l'intestin avoit pasé par ses porositez comme par un tamis trés-fin, & avoit fait cette impression de puanteur, dont nous nous étions aperceus, ce qui n'a pas empêché que la malade n'en soit rechapée.

On s'assure avec le doigt fourré dans la playe que l'intestin est réduit.

D'où vient la mauvaise odeur qu'on sent dans la playe.

Il y a un malheur à craindre dans cette opération, c'est que souvent pour avoir attendu trop tard, on trouve le boyau gangrené & pourri qui se déchire comme du papier moüillé : cela arrive d'ordinaire aux gens de qualité qui different longtemps à prendre leur parti, à cause du grand nombre de personnes qui leur sont attachez, & qui leur proposent plusieurs remedes qu'ils veulent faire, avant que de se soûmettre à l'opération qui par ce retardement est devenuë inutile ; ce que le Chirurgien doit connoître par la rougeur ou par la lividité qu'on peut remarquer à la tumeur, par la diminution des forces du malade, par l'augmentation des symptômes, & par l'ancienneté de la maladie : dans un état si déplorable le Chirurgien ne doit point entreprendre l'opération, puis qu'il n'y a plus d'esperance de guérir.

Pourquoi il est dangereux de differer l'opération.

Signes ausquels on reconnoît qu'elle est inutile.

L'inteſtin & l'épiploon étant rentrez dans l'abdomen, le malade ne ſent plus de douleur, la tranquillité ſuccede aux plaintes qu'on luy entendoit faire, & il goûte dans ce moment les fruits de l'opération. Mais avant que de le panſer on obſervera deux choſes pour rendre l'opération parfaite : la premiere, c'eſt de couper toutes les membranes qui faiſoient la poche ; & la ſeconde, c'eſt que ſi l'hernie étoit tombée de l'ayne dans le ſcrotum, il faudroit l'ouvrir tout de ſon long, afin d'empêcher qu'il ne ſe fît un ſac dans ſon fonds qui recevroit les matiéres au tems de la ſupuration.

Deux circonſtances à obſerver pour accomplir l'opération.

Toutes ces circonſtances obſervées, l'opération eſt finie, il s'agit de panſer la playe au plûtôt. On commence par mettre la tente H, qui ſera enduite pour cette premiere fois auſſi bien que les plumaceaux, de jaunes d'œufs mélangez avec de l'huile : il faut que cette tente ſoit chaperonée & attachée à un fil I, & qu'elle ſoit aſſez groſſe pour occuper l'ouverture des anneaux, & même qu'elle y entre de force ; on remplit de bourdonnets K K le reſte de la playe, on la couvre avec des plumaceaux plats L L, on met l'emplâtre M, & par deſſus, la compreſſe N, qui ſera épaiſſe pour mieux contenir la partie. On fera ſur le ventre & ſur les bourſes une embrocation d'huile roſat contenuë dans la taſſe O : on apliquera la compreſſe quarrée P ſur le ventre, & la longitudinale Q ſervira de trouſſe au ſcrotum. Ces compreſſes ſeront trempées dans du vin chaud, & la bande R les retiendra toutes. Le bandage eſt un inguinal qui a la forme du ſpica, dont les circonvolutions ſe feront autour du corps & de la cuiſſe, la bande remontant entre la cuiſſe & les bourſes comme au bandage des hernies pour faire auſſi une croix dans l'ayne,

Panſement du malade.

Qualité du bandage qu'il demande.

& chaque fois qu'elle y passe, on y attache une épingle, afin de rendre le bandage plus ferme.

Un Medecin qui a écrit des Opérations, conseille de ne point faire ici de bandage, d'aprocher les cuisses l'une de l'autre, & de les attacher avec une petite bande qu'on nomme jarretiere, pour les empêcher de s'écarter, de même qu'on en use à l'égard de ceux qu'on vient de tailler. Il en parle dans cette occasion, comme beaucoup de Sçavans à qui dans le cabinet il naît des pensées que la pratique détruit, cette idée en est du nombre : s'il avoit exécuté plusieurs fois l'opération que nous examinons, ou qu'il eût un peu reflechi, en la voyant faire, il seroit convaincu que la principale intention qu'on y doit avoir, est de si bien fermer & bander la partie ouverte, que les intestins & l'épiploon, qui ont une disposition à sortir, ne le puissent faire ; car pour peu qu'on leur en laissât la liberté, ils retomberoient encore plus aisément, qu'avant l'opération, parce que les anneaux coupez, leur en ouvrent mieux le chemin. Si à la taille on ne met qu'un bandage simplement contentif, c'est qu'on a intention de laisser sortir les grumeaux de sang, & le gravier ; mais ici on en a une toute oposée, sçavoir d'empêcher que ce qui est rentré dans le corps n'en puisse ressortir, & il n'y a que le bandage qui remplisse ce dessein.

Le bandage doit être fort serré.

Quoique l'opération soit bien faite, & que par conséquent les vomissemens dussent finir, ils continuent souvent pendant quelques jours : mais il ne faut pas s'en étonner, cela arrive, parce que le mouvement peristaltique des boyaux étant de pousser en en bas ce qu'ils contiennent, quand les choses sont dans leur état ordinaire, prend une direction toute contraire dans le tems de l'étranglement, lorsque le passage étant bouché, les matieres sont obligées de revenir en haut par un mouvement

Pourquoi les vomissemens continuent quelquefois après l'opération.

antiperiſtaltique qui dure quelques jours aprés l'opération, les boyaux n'ayant pas encore repris leur reſſort & leurs contractions naturelles : il y en a qui font avaler au malade des bales de plomb, mais cette pratique eſt dangereuſe ; il eſt plus à propos de lui donner quelques verres de ptiſanne laxative, pour conduire les matieres par le chemin qu'elles doivent tenir. J'en ay donné toûjours heureuſement, & auſſi-tôt que le malade avoit fait une ſelle, le vomiſſement ceſſoit : j'ay l'obligation de cette pratique à Mr. Moreau premier Medecin de Madame la Dauphine, à qui je l'ay vû ordonner pluſieurs fois avec ſuccés.

Remede pour ces maux.

En allant audevant de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, nous ſéjournâmes quelques jours à Lyon ; dans ce tems-là Mr. Pariſot habile Chirurgien de Lyon, fit l'opération du Bubonocelle à une Demoiſelle dans le Couvent des Nouvelles Converties. Les Medecins s'allarmerent de ce que les vomiſsemens n'étoient point ceſſez auſſi-tôt que l'opération eut été faite, & ſuivant leur coutume, ils en accuſerent l'Opérateur, diſant qu'ils n'avoit pas aſsez débridé les anneaux comme ils lui avoient ordonné dans le tems de l'opération. On me pria d'y aller, je trouvay l'opération fort bien faite, on avoit fait avaler à la malade pluſieurs bales de plomb, & trois ou quatre onces de vif argent par deſſus, prétendant qu'il couleroit plus vîte que les balles. Il y avoit quatre Medecins dont Mr. Falconet étoit du nombre, je leur fis voir les ſuites fâcheuſes que pouvoit avoir cette pratique, en leur repreſentant que la portion des boyaux qui avoit été enfermée dans la tumeur ayant dû être dilatée par les matieres qu'elle avoit contenues, & par conſéquent étant affoiblie, ces bales & ce vif argent pouvoient s'arrêter dans cet endroit comme dans une poche, & par leur peſanteur faire crever le boyau,

Hiſtoire ſur ce ſujet.

& causer inti la mort : je leur raportay la pratique de Mr. Moreau, & on donna sur l'heure un verre de purgatif, & deux heures aprés un autre ; aussi-tôt que le ventre se fut ouvert le vomissement cessa, la malade guérit, & les Medecins furent forcez de rendre justice à Mr. Parisot.

Mauvais procedé de quelques Medecins à l'égard des Chirurgiens & des Apoticaires.

Je fus étonné du procedé de ces Medecins à l'égard des Chirurgiens qu'ils traitent cavalierement, & qu'ils controllent toûjours dans le tems même de l'opération ; ces Messieurs disent pour leur raison que les Opérateurs feroient incessamment des fautes, s'ils n'étoient assistez du conseil des Medecins. Mais si un Chirurgien a besoin d'être secouru pendant qu'il travaille, il ne peut l'être mieux que par un autre Chirurgien expert dans les opérations.

Les Chirurgiens ne sont pas les seuls que les Medecins de Lyon fatiguent, les Apoticaires en sont encore plus persecutez. Ces Docteurs ayant comme entrepris de ruiner ceux-ci, envoyent tout le monde acheter les médicamens qu'ils ordonnent, chez les P P. Jesuites, qui y ont une fameuse Apoticairerie ; & les mêmes ont encore depuis sept ou huit an établi des Sœurs de la Charité à l'Hôpital qui font & débitent toutes sortes de compositions ; le pretexte qu'ils ont pris pour autoriser cette nouveauté, c'est que par ce moyen, disent-ils, les pauvres profitent du gain qu'on fait de la vente de ces drogues. Mais ces Messieurs qui prétendent par là faire valoir leur autorité, ne font point attention qu'en perdant la Chirurgie & la Pharmacie, ils font un tort considérable à la Medecine qui seroit respectée de tout le monde, s'il y avoit de l'union entre les trois Corps qui la composent.

Le lendemain de l'opération en pansant le malade, on n'ôte point la tente, & si elle étoit sortie

Pansement du malade le lendemain de l'opératiõ

d'elle-même, on la remettroit : quand elle est bien placée dans les anneaux, on l'y laisse deux ou trois jours, & on se sert d'un digestif animé, pour éviter la pourriture qui ne vient que trop facilement à ces parties ; on y verse même quelques goutes du baume de Fioraventi pour vivifier la playe, & on aura soin de mettre la tente assez grosse afin qu'elle occupe tout le passage ; on ne la diminue qu'à mesure que les chairs revenant ne lui permettent plus d'y entrer sous un si gros volume. Enfin la playe étant guérie & cicatrisée, on fera porter une bonne compresse & un bandage pendant deux ou trois mois, dans la crainte que par quelque nouvel effort, le boyau ne trouve moyen de retourner dans l'endroit d'où on l'a chassé ; c'est ce qui est survenu quelquefois faute de précaution.

Pourquoi le malade doit porter le bandage plusieurs mois ensuite

Avantage de cette opération.

L'avantage qu'on tire de cette opération, c'est que quand elle a été bien faite, & qu'on est bien guéri d'un côté, on n'a plus de desente à craindre de ce côté-là, parce que la cicatrice de toutes ces parties retient les boyaux & l'épiploon dans leur place. Elle peut arriver de l'autre côté, & il y a des exemples d'opérations qu'on a été obligé de faire à la même personne des deux côtez en differens tems.

De la Hernie des Femmes.

Aprés vous avoir instruits des moyens de guerir tant par le bandage que par l'opération, les hernies qui viennent aux hommes, il est à propos de parler de celles ausquelles les femmes sont sujettes, afin de leur donner le sécours dont elles n'ont pas moins besoin que les hommes dans ces cruelles maladies.

A quelles hernies les femmes sont sujettes.

Les femmes ne sont pas affligées, à la verité d'autant d'especes de hernies que les hommes, elles n'ont que celles que nous appellons proprement, hernies, sçavoir celles qui sont faites de par-

ties, comme l'enterocéle, l'épiplocéle, & l'enteroépiplocéle, ne connoissant point celles qui resultent d'un dépôt d'humeurs, & qui ne sont hernies qu'en aparence, vû que les femmes n'ont point de scrotum, qui est le lieu où ces maladies s'engendrent; & par la même raison leurs hernies sont presque toûjours incomplettes, les parties étant le plus souvent obligées de s'arrêter dans l'aîne, parce qu'elles ne trouvent point de bourse telle que le scrotum pour s'y glisser, & former une hernie complette.

Causes des hernies des femmes.

Les femmes ont à la matrice deux ligamens qu'on apelle ronds à cause de leur figure, & inférieurs à cause de leur situation; ils naissent des parties laterales du fond de la matrice, un de chaque côté, & en descendant ils passent par les anneaux des trois muscles de l'abdomen, puis se dilatant en forme de patte d'oye, ils vont s'inserrer & se perdre dans les cuisses: le chemin qu'ils font est presque semblable à celui des vaisseaux spermatiques des hommes, & c'est par ce même chemin, qu'à l'occasion de quelque effort, les intestins & l'épiploon se glissent, & font aux femme des hernies qu'on a autant de peine à guérir que celles des hommes.

Usage des ligamens ronds de l'uterus.

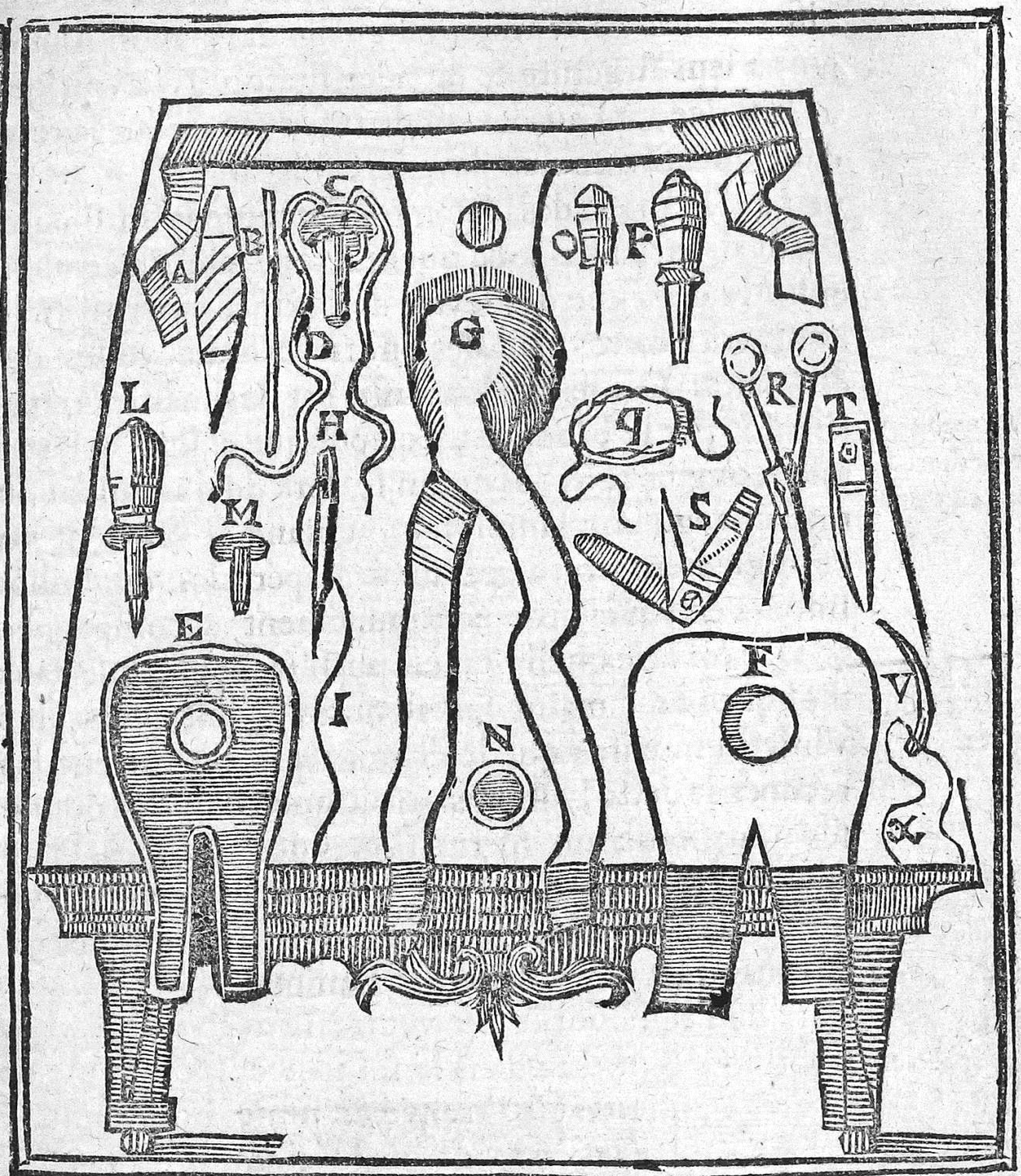
Jusqu'à present tous les Anatomistes ont crû que l'usage de ces ligamens étoit d'empêcher le fond de la matrice de se porter trop en enhaut: mais le fond & le col de la matrice n'étant qu'une même continuité, & celui-ci tenant si fortement aux parties voisines, il n'est pas possible que celuy-là change de place. Je trouverois les femmes bien malheureuses, si pour une utilité aussi imaginaire que celle-là, elles étoient obligées de souffrir des incommoditez réelles, comme sont les douleurs que leur font ces ligamens dans la grossesse, & les hernies ausquelles elles sont sujettes, & dont elles

seroient exemptes, s'il n'y avoit point de passage pour eux. J'y reconnois un autre avantage, & je prétends qu'ils amenent le fond de l'uterus vers l'orifice externe, comme je l'ay dit dans mon Anatomie; leur structure & la nécessité qu'il y avoit que la matrice vint au-devant de la semence pour la recevoir, prouve ce que j'avance.

Les hernies des femmes demeurent ordinairement dans l'aîne, & quelquefois elle descendent jusques dans une des lévres de l'orifice externe étant toûjours causées par des efforts comme celles des hommes. On les guérit aussi par les mêmes remedes, & par le bandage, excepté que celui d'acier ne leur convient pas, & qu'on se sert de l'inguinal ou du bandage à champignon. Quand il survient un étranglement, on a recours à l'opération du bubonocelle qui n'est pas communément accompagnée dans le sexe de circonstances aussi fâcheuses que dans les hommes; mains les femmes y sont aussi plus assujetties, parce que le chemin par où passent les ligamens ronds, est plus étroit que celui qui donne issuë aux vaisseaux spermatiques des hommes. J'ay fait plusieurs fois cette opération; & j'ay observé que le nombre des femmes à qui je l'ay pratiquée, a été plus grand que celui des hommes.

Moyens de remedier à ces hernies.

F. XXIII. POUR LES OPERATIONS DU SCROTUM.



JE vous ay montré, Messieurs, le moyen de guérir les hernies, il faut à present vous faire voir les opérations que demandent celles qui ne sont que des hernies aparentes & des veritables tumeurs. Je vous ay dit qu'il y en avoit de cinq sortes, sçavoir, l'hydrocele, le pneumatocele, le sarcocele, le circocelle, & l'humorale. Cinq sortes de tumeurs au scrotum.

Etimologie d'hydrocele.

Le mot d'hydrocele vient d'*hydros*, qui veut dire eau, & de *Kele* qui signifie descente, de sorte que cette maladie est un amas d'eau dans les bourses, ce qui l'a fait apeller hydropisie du scrotum. Elle a des signes qui la distingue de la descente, qui se fait tout d'un coup, les parties tombant avec précipitation dans le scrotum ; au lieu que l'hydrocele se forme peu à peu par la distillation de quelque serosité, qui tombe goute à goute des parties superieures, & qui enfin remplit cette partie, où l'eau distillée est pour l'ordinaire contenue dans les mambranes communes, & quelquefois dans les propres du testicule ; & dans ce dernier cas, la tumeur est plus difficile à guérir, tant parce que la resolution ne s'en fait pas si aisément, quand on la traite par medicamens, que parce qu'il faut percer plus de membranes, si on est obligé d'en venir à l'opération.

Les jeunes y sont plus sujets.

Durant la jeunesse on est plus sujet à cette maladie que dans un âge avancé : j'ay vû des enfans venir au monde avec de l'eau dans le scrotum, & on reconnoit cette lymphe par la transparence des bourses tumefiées : car en mettant une lumiere derriere le scrotum on le voit clair comme une vessie pleine d'eau.

Une des causes de l'hydrocele.

Quand l'hydrocele succede à l'hydropisie, & que c'est de l'eau dont le bas ventre se décharge dans le scrotum, & même dans la suffisance spongieuse de la verge, qui en est abreuvé & toute boursouflée, il faut aller à la cause du mal, si on veut guérir, puisqu'à mesure qu'on vuideroit ces parties, l'abdomen fourniroit de nouvelle eau qui les tiendroit toûjours pleines ; mais quand il n'y a que de l'eau dans les bourses, on entreprend la cure en deux manieres, ou par medicamens, ou par Chirurgie.

Les medicamens réüssissent, lorsque l'habitude du corps est bonne d'ailleurs, & qu'il n'y a de l'eau qu'en petite quantité dans la partie. On se sert

pour

pour cela de remedes dessicatifs tant generaux que particuliers. Je laisse aux Medecins à ordonner les generaux, mais comme Chirurgien je vous diray que l'aplication des remedes astringents & dessicatifs, enguerit beaucoup : ainsi faites bouillir dans du vin rouge l'absinte, l'écorce de grenades, le cumin, la camomille, le melilot, & un peu d'alun, & de ce vin chaud bassinez le scrotum sur lequel vous laisserez toûjours une compresse trempée dans cette liqueur ; ou bien on fera des cataplasmes avec les quatre farines resolutives & les poudres de cumin, de roses, de camomille, & de melilot, cuites dans une lessive de sarment : On peut aussi apliquer sur les bourses une éponge trempée dans l'eau de chaux. Tous ces remedes sont excellens, & j'en ay vû guerir, quoiqu'il y eût plus de demi septier d'eau dans le scrotum. Et même j'avouëray que j'ay vû de tres-gros hydroceles negligez se guérir parfaitement sans l'aplication d'aucun remede, non pas même du suspensoir.

Cataplasmes & autres remedes contre ce mal.

Je ne propose pas de pareils exemples comme une regle qu'on doive suivre : j'ay vû plusieurs hydroceles qui ne cédoient pas à la vertu des medicamens même les plus puissans, & où il a fallu recourir à l'opération qui s'accomplit diversement selon l'intention que doit avoir le Chirurgien ; car on peut avoir deux desseins sur cette maladie, l'un d'obtenir une guerison palliative, & l'autre d'en procurer une éradicative.

On apelle palliative celle qui n'a pour but que de pallier le mal, & d'en diminuer les symptômes en vuidant simplement les eaux contenuës, sans s'embarrasser du retour.

Cure palliative.

L'éradicative est celle qui non-seulement remedie au present, mais qui en ôtant les racines, & allant à la cause empêche qu'il ne revienne.

Cure éradicative.

Trois manieres d'opérer pour la guerison palliative.

L'opération qu'on fait pour guerir palliativement s'acheve en vuidant les eaux contenuës dans le scrotum, ce qu'on execute en trois manieres, ou par la ponction faite avec la lancette, ou par le seton, ou par le trois-carts.

Comment on fait la ponction avec la lancette.

On prend une lancette à seigner A, & aprés l'avoir ouverte on l'entortille d'une petite bande de linge, ne laissant de découvert de la pointe de cet instrument que ce qu'on croit devoir entrer pour aller jusques à l'eau; on fait tenir les bourses par un serviteur qui éleve les testicules pour les éloigner de cette pointe, & qui pousse l'eau vers le bas du scrotum, où la ponction se doit faire. Alors le Chirurgien prend de sa main droite la lancette qu'il enfonce jusqu'à ce qu'il voye sortir la serosité, puis de la main gauche il coule sur le plat de l'instrument un stilet B dans les bourses: il retire aussi-tôt la lancette, & de la même main qu'il la tenoit, il prend une petite canule C qu'il conduit dans la playe, en passant le bout du stilet dans la cavité de la canule, qui glissant ainsi le long du stilet, entrera tres-facilement; le stilet étant retiré, on laisse par le moyen de la canule évacuer toutes les eaux. Il y en a qui veulent qu'elle y reste quelques jours, afin de favoriser le suintement des humiditez dont la partie est penetrée, & en ce cas on met à la canule un petit ruban D pour l'attacher: mais ordinairement aprés que les eaux sont sorties, on ôte ce tuyau, & on met sur l'ouverture un emplâtre de ceruse E, puis une compresse F trempée dans du vin astringent, & le suspensoir G, afin que les testicules n'étant plus soûtenus par les eaux le soient par le bandage. Voila comment la plûpart de nos Anciens faisoient cette opération.

Opération avec le seton

Mais quelques-uns d'entr'eux ont soutenu que par le moyen du seton on pouvoit plus commodément tarir les eaux, particulierement quand il y

avoit un hydrocéle de chaque côté : ils disent qu'il faut prendre une grosse aiguille droite H, assez longue, enfilée d'une méche I qu'on passera au travers des bourses du côté gauche au côté droit, prenant garde d'offencer les testicules ; puis on y laissera la méche, dont un des bouts sortira par l'entrée que l'aiguille aura faite, & l'autre par celui de sa sortie. De ces deux bouts de méche l'eau distile continuellement jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus une seule goute dans les cavitez ; quand tout est évacué on retire la méche, on met deux petits emplâtres sur les deux ouvertures, puis la compresse & le suspensoir comme à la précédente operation.

Les Modernes ont inventé un petit instrument apellé trocar ou troiscart L, parce que sa pointe est triangulaire ; il ressemble au trocar avec lequel on fait la paracentése à l'abdomen, excepté que celui-ci est un peu plus petit : cette ressemblance d'instrumens est cause que quelques-uns ont nommé l'opération de l'hydrocéle la paracentése du scrotum. On s'en acquite ainsi : aprés avoir élevé le scrotum avec la main gauche, & le pressant, afin que les eaux poussent vers la partie inferieure où on va faire la ponction, on enfonce tout d'un coup cet instrument qui perce avec facilité les membranes, parce qu'elles sont tenduës, & l'ayant retiré, on laisse dans la playe la petite canule d'argent M qu'on y a insinuée pendant que l'instrument y étoit encore pour la diriger ; & par ce moyen on tire les eaux jusqu'à la derniere goute : on se contente pour tout apareil de mettre le petit emplâtre de ceruse N sur l'ouverture faite par l'instrument.

Maniere de se servir icy du trocar.

Ces trois manieres ne sont que palliatives, comme je vous ay dit, & elles n'ont pour but que de tirer l'eau contenuë dans le scrotum sans s'embarrasser des suites ; car quelques mois aprés l'eau

commence à s'y amasser de nouveau & peu à peu ; les bourses étant devenuës aussi grosses que la premiere fois, on fait une nouvelle ponction qu'on recommence autant de fois qu'il s'amasse de l'eau dans ces parties.

Ce qu'il faut faire pour guerir radicalemẽt ce mal.

Quand on veut guerir radicalement un hydrocéle, il ne suffit pas d'avoir vuidé les eaux, il en faut empêcher le retour en remplissant la cavité où elles ramassoient. Pour y parvenir, aprés avoir préparé le malade par les remedes generaux, on aplique une traînée de cauteres potentiels le long de la tumeur ; & quand les cauteres ont fait leur effet, il faut sur l'escarre ouvrir la tumeur toute de sa longueur, & jusques au fond du scrotum, afin qu'il ne reste point de sac : on emplit la playe de plumaceaux, on procure la supuration qui entraine avec elle les escares & les membranes alterées par le séjour que les eaux y ont fait : on ne touche point aux tuniques ou membranes propres du testicule qu'il faut défendre & conserver le mieux qu'il est possible. Toutes ces parties ayant suffisamment supuré, & la playe étant bien mondifiée, on travaille à procurer une bonne cicatrice qui se fait par l'union du testicule au scrotum, & aux membranes qui se joignent tellement ensemble que ne restant plus de vuide entre ces parties, on n'a aucun sujet de craindre la recidive.

De toutes ces méthodes la derniere est la meilleure & la plus seure, mais c'est aussi la plus longue & la plus douloureuse ; ce qui fait que le Chirurgien la propose souvent inutilement, les malades ne voulant point s'y soumettre : ils préferent la cure palliative, & aiment mieux souffrir à plusieurs fois la douleur que fait la ponction, que de s'abandonner courageusement entre les mains de l'Operateur, qui en les délivrant d'une maladie fort incommode particulierement aux gens mariez leur procureroit une guerison certaine.

LE mot de Pneumatocéle, vient de *Pneuma* qui signifie esprit ou air & de *Kele* descente, de maniere que cette maladie est un amas d'air & de vents dans le scrotum.

Du Pneumatocéle.

Son étimologie.

Il y en a de deux sortes, l'une quand les vents sont répandus dans l'intervale des fibres des membranes communes de ces parties, qui sont pour lors dans un boursouflement semblable à celui qu'on voit aux chairs des animaux que les bouchers ont soufflées immédiatement aprés les avoir tuez, & l'autre quand les vents sont renfermez dans la cavité du dartos: de même que les eaux dans l'hydrocéle, les vents n'occupent quelquefois qu'un des deux côtez, & d'autre fois ils remplissent les deux cavitez de cette membrane.

Ce mal est de deux sortes.

On distingue ces deux sortes de pneumatocéle en les touchant: quand c'est un boursouflement, on sent un emphiséme, & la tumeur obéit au doigt; mais quand les vents sont dans les cavitez du dartos, la tumeur resiste & le scrotum est tendu comme un balon. J'ay vû de petits gueux qui se perçoient le scrotum, & qui en souflant au dedans par le moyen d'un chalumeau de paille, l'emplissoient tellement de vents qu'il devenoit d'une grosseur extraordinaire: ils se couchoient ensuite à la porte d'une Eglise le scrotum découvert, où touchant de pitié les passans ils en recevoient des charitez dont ils avoient l'obligation à cette maladie suposée.

Sa formation.

Le pneumatocéle fait par boursouflement se guérit par des remedes chauds & résolutifs étant pris interieurement qu'apliquez sur la partie: l'usage du rosolis du Roy dont je vous ay donné la description en parlant de la tympanite, y est excellent, de même que tout ce qui fortifie & qui augmente la chaleur naturelle, parce que cette maladie ne vient que par un défaut de vigueur ou un relâchement de

ressorts qui rend la digestion imparfaite : on se servira exterieurement de cataplasmes fortifiants & carminatifs, & on fera des fomentations avec du vin dans lequel on aura mis bouillir les roses, le cumin, la camomille, le melilot & toutes les herbes aromatiques, qui en rapellant la chaleur à cette pattie, en dissiperont les vents.

Lorsque les vents sont dans la capacité du scrotum, on y fait de petites ponctions avec cette aiguille emmanchée O pour les faire sortir : s'ils ne s'évacuoient pas par ces ouvertures trop petites, on auroit recours au troiscart P, comme à l'hydrocéle. Les vents étant sortis par le moyen de la petite canule, on y fait les mêmes fomentations que cydessus, on y met une compresse trempée dans le même vin le plus chaud qu'il se peut souffrir, & le suspensoir qui est d'une grande utilité dans cette occasion.

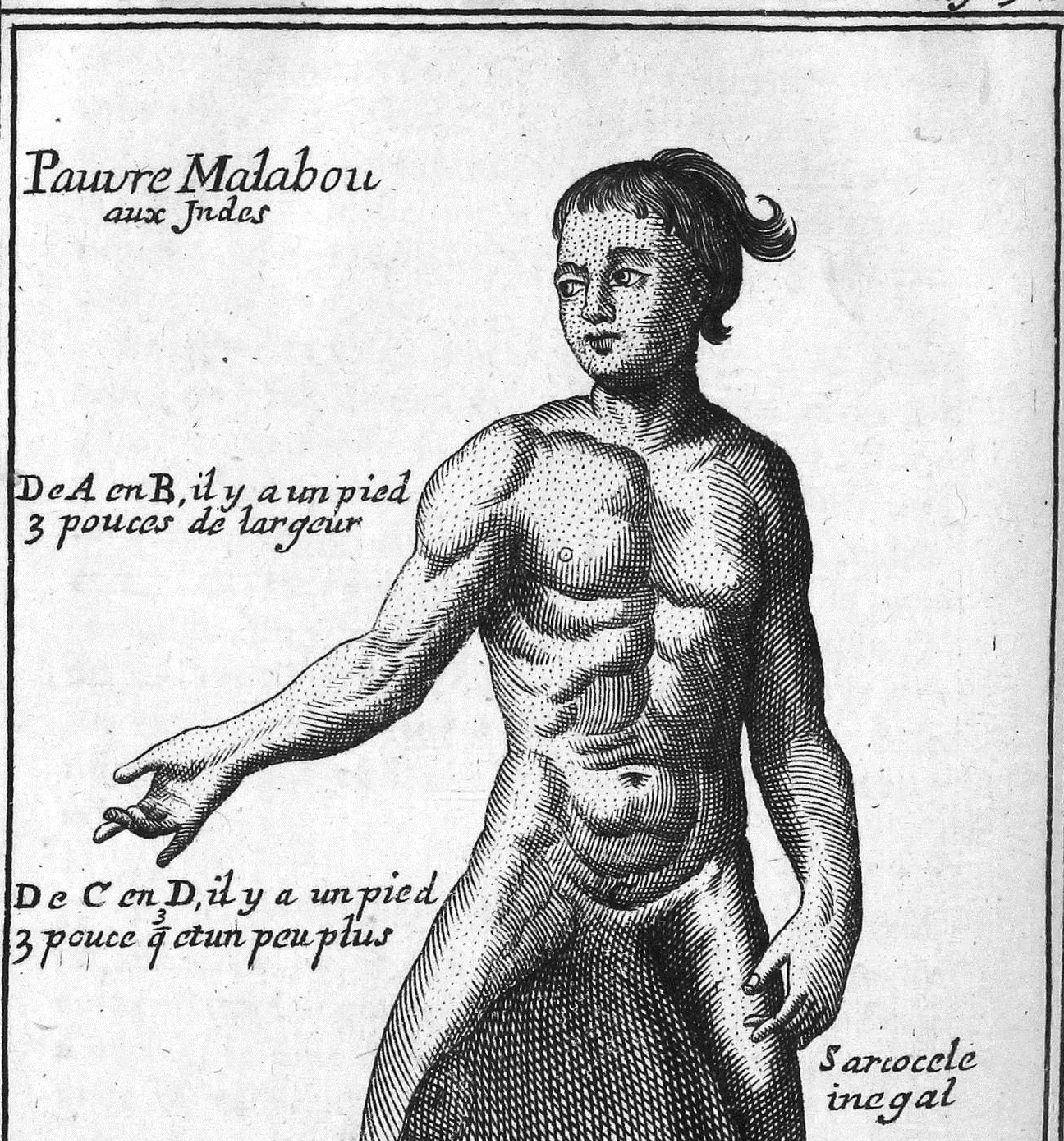
Du Sarcocele.

LE mot de sarcocéle est dérivé de *Sarx* qui signifie chair, & de *Kele*, hergne : c'est une tumeur contre nature engendrée proche le testicule & faite d'une chair dure & squirreuse, souvent accompagnée de vaisseaux variqueux.

D'où dérive ce terme.

Cette tumeur est quelquefois produite d'une chair fongueuse & insensible qui prend naissance & qui croît sur le testicule, comme on voit venir de gros champignons sur des arbres ; cette chair resulte d'un sang grossier & visqueux qui n'ayant pû être reporté à la masse se convertit en chair, en s'infiltrant & s'arrêtant dans des parties fibreuses en plus grande quantité qu'il n'est necessaire pour leur nourriture, & souvent c'est quelque coup, ou quelque froissure soufferte au testicule qui donne lieu à la génération de cette substance, parce qu'y ayant dilaceration aux fibres des membranes du testicule, le sang qui s'y porte fait une échymo-

Causes de ce mal.


Pauvre Malabou
aux Indes
De A en B, il y a un pied
3 pouces de largeur
De C en D, il y a un pied
3 pouce 3 q̃ et un peu plus
Sarcocele
inegal
A
B
D
la Lettre E.
marque l'en
droit par où
il urine

se & produit une chair fortement attachée à ces membranes. La difference qu'il y a de ces sortes de tumeurs d'avec les veritables descentes, c'est qu'elles sont inégales, raboteuses, & dures, qu'elles commencent par une petite dureté qui augmentant insensiblement devient extrémement grosse : ces fongus croissent de la même maniere que fait cette chair qui vient dans les narines, qu'on apelle polipe, c'est le contraire dans les descentes, elles surviennent tout d'un coup, & la tumeur est plus égale & plus molle.

Il y a des sarcocelles de toutes sortes de grosseurs, Fabricius dit en avoir vû de la grosseur de la forme d'un chapeau ; mais en voici un que je vous presente qui est si prodigieusement gros, qu'il paroîtroit incroyable s'il n'avoit été mandé par une personne qui n'est pas capable & qui n'a aucun interêt d'en imposer au public.

C'est à un pauvre Malabou à qui cette effroyable tumeur est survenuë dans le scrotum & qui la porte encore presentement, il est à Ponticheri dans les Indes Orientales, & c'est un R. P. Jesuite qui me l'a mandé, & qui aprés en avoir fait désigner la figure me l'a envoyée : la voilà que j'ai fait graver, & voici la Lettre qu'il m'a écrite, que je raporte icy sans y avoir changé un seul mot.

COmme je suis fort persuadé que vous êtes curieux sur tout ce qui regarde le corps humain, j'ai crû que je vous ferois plaisir de vous faire part d'une curiosité des Indes, qui me paroît fort extraordinaire.

Il est venu cette année un pauvre Malabou de cinq lieuës d'icy qui avoit un sarcocéle inégal dur comme une pierre, il avoit un pied trois pouces & six lignes de longueur, & un pied trois

pouces de largeur sur le devant, parce que sur le derriere il étoit plus petit; il avoit de circonference trois pieds six pouces & sept lignes, il pesoit autant que je l'ay pû juger soixante livres. J'ay cru que je ne devois pas manquer à vous en envoyer la figure, ce que je fais avec bien du plaisir, afin que vous en puissiez mieux juger: voicy comme cela lui est arrivé à ce qu'il m'a dit.

A l'âge de dix ans il luy vint une tumeur au scrotum, les Malabous la luy percerent, il en sortir de la matiere bien loüable, l'ayant pensé pendant quelque tems ils firent fermer cette playe, trois ou quatre mois aprés il commença de sentir une pesanteur à cette partie, il n'y fit rien de quelque temps, & ensuite il commença à s'enfler un peu; il fut trouver l'homme qui l'avoit traité autrefois; cet homme lui mit quelques remedes, cela ne pût pas l'empêcher de croître de la grosseur que vous voyez dans cette planche, au commencement il ne pouvoit point marcher, mais la misere l'obligea d'aller demander l'aumône de portes en portes, il s'est accoûtumé de marcher peu à peu, & de present il ne lui fait pas beaucoup de mal, mais cela l'embarrasse fort par sa pesanteur, & parce qu'il est obligé de marcher fort large.

L'année prochaine je vous envoyerai le derriere de la figure, afin que vous en puissiez mieux juger; s'il se presente quelqu'autre chose, je vous en ferai part, suposé que cela vous fasse plaisir, comme je n'en doute pas; & si j'osois, Monsieur, vous demander la même chose, je le ferois, mais ne l'osant pas, je vous laisse la liberté de le faire ou de ne le pas faire.

Que si vous me jugez capable de quelque chose dans ce païs-cy vous me feriez un sensible plaisir de m'employer en tout ce qui dépendra de moy;

je vous feray voir par mon attachement que je n'ay pas de plus grand plaisir au monde, que de rendre service à une personne qui a tant de zele pour la conservation du corps humain ; J'espere, Monsieur, que vous en serez bien persuadé, puisque je suis avec respect de tout mon cœur,

Monsieur,

Vôtre trés-humble & trés-obéissant serviteur,
MAZERET,
de la Compagnie de Jesus.

A Ponticheri ce 15. Février 1710. au Royaume de Carvata, aux Indes Orientales.

THevenin propose d'abord l'opération qui selon luy est l'amputation tant de cette chair superflue, que du testicule ; mais un prudent Chirurgien n'ira pas si vîte. Il ne faut pas qu'il ait recours à l'opération avant que d'avoir tenté des remedes plus doux, & il n'est pas impossible dans les commencemens de fondre cette chair ; ce que j'ay vû réüssir avec un emplâtre porté long-tems & soutenu d'un suspensoir : je prenois de l'emplâtre de Diabotanum, du Divin, & du Devigo, de chacun égales parties que je faisois dissoudre, avec de l'huile de lis, & dont je couvrois un morceau de cuir qui envelopoit le testicule;je renouvellois cet emplâtre tous les huit jours, & j'en ay vû de bons effets. A l'égard des duretez qui restent à ces parties aprés une chaudepisse qui sera tombée sur les testicules ; les remedes externes & les cataplames dont on a coutume de se servir, font résoudre le plus subtil de l'humeur, mais le plus grossier dont les membranes du testicule sont abreuvrées s'y deséchant, y forme une dureté qu'on fond avec les trois emplâtres que j'ay dit, mêlez ensemble.

Si la tumeur au lieu de diminuer grossit, il faut pour lors en venir à l'opération: mais on ne doit pas d'abord se déterminer à emporter le testicule. Je conseille de ne jamais prendre ce parti que quand il est impossible de faire autrement; car les testicules sont des parties si précieuses pour la conservation du genre humain, que nous sommes obligez d'en avoir un soin singulier: & pour cet effet on apliquera une trainée de cauteres au scrotum le long de la tumeur, on procurera la chute des escarres, & ensuite ayant découvert la chair attachée au testicule, on tâchera de la consumer petit à petit par les remedes que l'art enseigne, usant ou de poudres, ou d'onguens corrosifs, & faisant tous les jours tomber un nouvel escarre, afin de manger la tumeur, & d'en dégager le testicule, qui par ce moyen pourra être conservé. J'ay vû des personnes guéries par cette pratique, mais cette chair étoit presque insensible, & en la consumant les remedes faisoient trés-peu de douleur au malade: j'en ay rencontré aussi dont la chair étant plus solide & plus vive, causoit une si grande douleur au patient, qu'on ne pouvoit employer aucun remede corrosif, & alors il en falloit venir à l'amputation. Lorsqu'on ne peut pas l'éviter, & qu'il faut avoir recours à cet extrême remede, l'ouverture ayant été faite par les cauteres, on sépare le testicule des membranes communes, & aprés l'avoir tiré du scrotum, on fait une ligature aux vaisseaux spermatiques avec un fil Q, & on les coupe avec les cizeaux R, un demi doigt au dessous de l'endroit lié; anciennement le Chirurgien cauterisoit avec un fer chaud l'extremité de ces conduits, comme font les mareschaux aux chevaux qu'ils coupent, & cela pour éviter l'hemorragie: mais aujourd'huy on se contente d'une ligature qui est moins cruelle & qui suffit pour arrêter le sang. On laisse passer

Usage des cauteres.

De l'amputation des testicules.

hors de la playe un grand bout de fil, pour retirer l'escarre des vaisseaux lorsqu'il viendra à tomber, & on emplit de plumaceaux la place du testicule retranché, on fait supurer les membranes, on mondifie la playe, & ensuite on en procure la cicatrice.

Je sçay qe le Chirurgiens a plûtôt guéri le malade quand d'abord il a emporté & la chair & le testicule : je préfere pourtant de tenter la consomption de cette chair avant que de se resoudre à son extirpation : car il faut pour l'une & pour l'autre faire l'ouverture avec les cauteres ; & on ne retarde la seconde opération que de quelques jours pendant lesquels les remedes pourront trouver la chair obéïssante, ce qui donnera au Chirurgien l'avantage d'avoir guéri le malade en lui conservant le testicule, & en tout cas il aura suivi la regle qui lui est préscrite par les plus grands Maîtres qui est d'éprouver les remedes doux avant que d'en venir au plus rudes.

LE Varicocéle & le Cirsocéle sont deux maladies comprises sous le Kirsokéle qui veut dire une dilatation des vaisseaux, tant de ceux que nous apellons spermatiques que de ceux dont le scrotum & le dartos sont parsemez. L'étimologie de ce mot se déduit de *Kirsos* qui signifie varice, & de *Kele*, hernie. Les Auteurs Latins ont donné le nom de *Ramex*, à cette maladie.

DU VARICOCELE ET DU CIRSOCELE.

D'où vient le nom de cirsocéle.

Il y a deux sortes de cirsocéle, l'un quand les veines du scrotum & du dartos sont dilatées, alors on l'apelle varicocéle, & l'autre quand la dilatation est aux vaisseaux spermatiques ce qu'on nomme cirsocéle.

La vûe seule fait connoître le varicocéle, sans qu'il soit besoin d'y toucher, on aperçoit des vaisseaux gros & tortueux qui rampent sur le scrotum

en forme de ceps de vigne, & qui sont pleins d'un sang épais & grossier, dont le cours ayant été rallenti dans les veines du scrotum, a causé durant le séjour qu'y a fait cette humeur incessamment augmentée par de nouvelle qui l'a suivie, une dilatation considérable des tuniques de ces tuyaux, en quoi consiste ce que nous nommons varices.

C'est l'attouchement qui manifeste le cirsocéle, on sent les vaisseaux attachez à la partie supérieure du testicule durs & gros comme les vers de terre, dont ils ont la forme ordinaire, étant tortueux comme quand ces vers se racourcissent; c'est la même cause qu'au varicocéle, c'est-à-dire, un sang gluant & compacte qui a de la peine à remonter pour se reméler à la masse.

Causes de ces maux.

Je dis avec tous les Auteurs que ces maladies sont causées par la grossiereté du sang; mais il y faut ajoûter deux dispositions qui dépendent de la méchanique & de la structure de ces parties. La premiere, c'est que le sang porté dans les vaisseaux du scrotum n'ayant en lui-même aucun mouvement qui le fasse avancer, il y doit séjourner jusqu'à ce qu'il soit contraint d'en sortir par l'action de quelque organe: La seconde c'est que n'y ayant ni muscles ni membranes qui puissent presser les canaux pour obliger le sang à continuer sa route, la portion de cette humeur qui n'a pas pu remonter & celle qui aborde de nouveau, contraignent par leur séjour les tuniques de ces mêmes conduits de s'élargir; car deux choses font couler le sang quand il est dans les veines, l'une est l'impulsion du sang artériel, que la puissante contraction du cœur, & le propre ressort des arteres lancent dans les parties, & l'autre la pression des muscles & des membranes. Ce dernier secours manque ici, il n'y a donc que le premier qui puisse produire ce mouvement, & souvent il n'est pas assez fort pour obliger le sang de

continuer sa route, ce qui contribue à ces maladies, principalement quand le sang est trop épais.

En vous disant que ces maladies étoient des dilatation des vaisseaux du testicule & du scrotum, ou du dartos, j'ay entendu parler des veines seulement, car elles ne viennent jamais aux arteres : si une artere se dilatoit, ce seroit une anévrisme, & il y auroit pulsation; mais ici c'est toûjours l'engorgement des veines qui fait le varicocéle, & le cirsocéle. Ils n'arrivent qu'aux veines.

Ces maladies ne font point une extrême douleur, elles sont suportables, & elles ne causent qu'une pesanteur & une inquiétude qui chagrinent ceux qui en sont affligez, & qui leur font avoir recours au Chirurgien. Elles sont plus ordinaires aux gens replets & sanguins,& le plus souvent à ceux qui vivent dans la continence, & rarement à ceux qui usent des plaisirs du mariage.

La cure n'en est pas aisée : on peut la tenter au varicocéle, mais elle n'est pas heureuse dans le cirsocéle, c'est pourquoi le Chirurgien ne doit pas témérairement en promettre la guérison.

Si c'est un varicocéle, il faut commencer par ordonner plusieurs saignées pour désemplir les vaisseaux, & faire observer un régime de vivre exact, pour éviter la plénitude, puis mettre sur la partie une grosse compresse trempée dans un vin astringent & pardessus un suspensoir qui soutienne & presse ces parties pour faciliter au sang son cours ordinaire. Les Anciens cautérisoient ces veines en plusieurs endroits avec des cauteres actuels & pointus; mais cette pratique trop cruelle n'est plus en usage. C'est avec bien plus de raison qu'aujourd'huy on les ouvre avec la pointe de la lancette S, quand par les remedes genéraux, comme par le vin astringent & le suspensoir, le malade ne se trouve point soulagé: le Chirurgien ouvrira donc ces veines dans les endroits où elles sont le plus tuméfiées, il en fera Préparation du malade.

dégorger tout le ſang, il ſe ſervira du même vin & du ſuſpenſoir, & par ce moyen il pourra parvenir à la guériſon en donnant paſſage au nouveau ſang pour continuer ſa circulation.

L'extirpation du teſticule eſt pire que le mal.

Si c'eſt un cirſocéle, tous les Auteurs conviennent, qu'il n'y a qu'un ſeul moyen d'en guérir, qui eſt l'amputation du teſticule: je trouve le remede pire que le mal, c'eſt ce qui a fait que je ne m'en ſuis jamais ſervi. Je conſeille pour lors de ſe faire ſaigner de tems en tems, de ne point trop manger, de ne pas faire d'exercice violent, & de porter toûjours un ſuſpenſoir qui épargne la douleur que cauſeroit le teſticule s'il n'étoit pas ſoutenu; & à moins qu'on n'y ſoit obligé par une néceſſité indiſpenſable, on ne doit point propoſer la guériſon de cette maladie aux dépens d'un teſticule, puiſque d'ailleurs on la peut rendre ſuportable par le moyen que je viens de dire.

De l'Hernie humorale.

LA cinquiéme & derniere eſpece de maladies qui arrivent au ſcrotum, & à qui on a donné le nom de hernie par reſſemblance, eſt l'hernie humorale, ainſi apellée, parce qu'elle eſt faite d'humeurs qui ſe jettent dans cette poche.

Définition.

La hernie humorale eſt donc un dépôt d'humeurs qui ſe fait peu à peu dans le ſcrotum, de ſorte que c'eſt proprement un abſcés qui ſe produit dans cet endroit.

Cauſes.

Quand un corps eſt cacochyme, & que par la corruption du ſang il y a diſpoſition à abſcés, le dépôt ſe peut faire au ſcrotum comme par tout ailleurs; mais ordinairement cet abſcés eſt déterminé à telle ou telle partie par une cauſe primitive comme ici un coup ou une chute qui aura froiſſé ou meurtri le ſcrotum, ou ſi aprés la ponction faite à une hydrocéle, on n'a pas porté un ſuſpenſoir, ou qu'on ait fait un exercice violent, il en pourra arriver une

fluxion sur cette partie qui abscedera ensuite, comme je l'ay observé à un Maître d'Hôtel de la Reine, de quoi on vouloit imputer la faute au Chirurgien qui en avoit fait la ponction, quoy-qu'il l'eût trés-bien faite. Une chaude-pisse mal pansée & qui sera tombée sur le testicule, y peut faire un abscés; & plusieurs autres accidens sont capables de faire naître ce mal.

Les humeurs qui se jettent dans le scrotum ne sont jamais en petite quantité, tant à cause de sa situation basse, que parce qu'il est capable de les recevoir & de les contenir.

On connoît cette maladie par la tumeur & par la tension des bourses, par la douleur & par la rougeur qui y surviennent, & par la fiévre qui l'accompagne, ce qui engage le Chirurgien à avoir promptement recours aux remedes generaux & particuliers. Signes.

La saignée ne doit point être épargnée dans cette occasion, le régime de vivre doit être leger, ne prenant de la nourriture que pour ne pas mourir de faim; il faut tenir le ventre libre par des clysteres doux & anodins, & sur tout être couché afin de ne pas procurer aux humeurs un moyen de tomber encore sur la partie affligée. Préparation du malade.

Le Chirurgien tentera la résolution par des remedes & des cataplasmes chauds & astringens apliquez sur la partie: on les prépare avec les quatre farines, les poudres de roses, de camomille, de melilot, d'écorces de grenades, & la terre cymolée, le tout cuit avec l'hydromel & la lessive de sarment: ils doivent être renouvellez souvent, parce que les nouveaux font plus d'effet, & parce que cette maladie est pressante. Si aprés l'usage de ces remedes il ne voit point de diminution, & qu'au contraire il s'aperçoive de quelque disposition à la gangrêne qui attaque bien vîte cette partie, il ne faut point qu'il en differe l'ouverture.

Opération.

Quand la necessité pressera il fera l'opération sur le champ avec la lancette à abscés T ; mais s'il la peut retarder de deux ou trois heures, il faudra qu'il aplique une trainée de cauteres sur laquelle il fera son ouverture aprés qu'ils auront eû leur effet. Cette maniere est préferable à la lancette, parce que l'escarre étant tombé l'ouverture est plus grande, & on peut plus commodément porter les remedes convenables pour mondifier la playe, qu'il pansera ensuite avec des onguens vivifians & balsamiques pour resister à la pourriture qui n'est que trop frequente aux abscés de ces parties, parce qu'elles sont d'un tissu fort lâche, & que les filtres qu'elles renferment peuvent recevoir beaucoup d'humeurs. J'ai vû, entr'autres un malade où le scrotum & le dartos étoient si gangrenez qu'ils tomberent tous entiers, & les testicules furent tous dépouillez de leurs membranes communes : il guerît néanmoins par l'adresse & les bons soins du Chirurgien.

De la relaxation du scrotum.

Quand le scrotum est trop relâché, on apelle cette indisposition Racossis derivé du mot Grec *Racos*, qui signifie un morceau de linge usé ou mouillé, parce qu'en cet état le scrotum est tellement mince, allongé & pendant, qu'il ressemble à du linge usé & mouillé ; mais ce mot de Racossis est pris en deux manieres, ou pour la maladie, ou pour l'opération qui y convient. Quand c'est pour la maladie, il vient de Racos, comme je vous ay dit ; quand c'est pour l'opération, il est dérivé de *Rossein*, qui signifie couper, parce qu'elle consiste à couper du scrotum ce qui en est trop relâché.

On doit moins regarder ce relâchement comme une maladie, que comme une infirmité à laquelle on remedie en assujettissant la personne à porter un suspensoir qui ne la fatigue point & qui ne l'empêche

pêche pas de faire toutes les fonctions necessaires à la vie.

Cette relaxation vient d'une abondance d'humiditez qui abreuvent cette partie & qui la font étendre plus qu'elle ne doit, comme il arrive à une peau qui étant mouillée est plus capable d'extension que lorsqu'elle est seche. Cause.

Les remedes dessicatifs & astringens conviennent à sa guérison; tels sont l'eau de chaux, le vin dans lequel on aura fait boüillir de l'absinthe, de la noix de galles, & du cumin. Ces remedes doivent être préferez à l'opération, qu'on ne doit faire qu'à ceux qui veulent en guérir promptement & radicalement, & qui malgré tout ce qu'on leur peut dire, sont déterminez à la souffrir. Medicamens qui y conviennent

Pour se mettre en état de la faire, il faut, comme à toutes les autres opérations, disposer son apareil, qui consiste en une paire de ciseaux, une aiguille enfilée d'un fil ciré, quelques plumaceaux plats couverts d'un astringent, un emplâtre de ceruse, une compresse, & un suspensoir.

Avant l'opération on fera relever les testicules par un serviteur; puis tirant le scrotum en enbas, on coupera ce qu'on jugera de superflu avec ces ciseaux R, de la méme façon qu'on coupe un morceau de drap qu'on trouve trop long; ensuite avec l'aiguille V enfilée d'un fil ciré X on joindra par la suture du pelletier les deux bords de la peau coupée, & on mettra les plumaceaux sur cette suture, & qu'on couvre de l'emplâtre & de la compresse, & enfin du suspensoir. Maniere d'operer.

Aprés l'opération on porte le malade dans le lit qu'on lui fait garder pendant quelque tems; on pansera cette maladie comme une playe simple, & lors qu'on croira que la reünion sera faite on ôtera le fil, & aprés la parfaite guérison on lui fera porter encore le suspensoir pendant quelques mois.

Utilité qu'on en retire.

Quoique cette opération soit peu pratiquée, elle a néanmoins son utilité lors qu'elle est une fois faite; car les testicules étant ainsi soutenus & ne pendant point, ils ne tirent plus par leur propre poids les vaisseaux spermatiques, & ne causent plus cette inquietude chagrinante qui désole ceux qui ont une telle incommodité.

De la castration,

Cette opération devroit être defenduë.

SI je vous ay parlé jusqu'à present de plusieurs opérations de Chirurgie, & si je vous les ay démontrées, ce n'a été que pour vous instruire des moyens de les bien faire, & par leur secours de guérir une infinité de maladies qui les demandent. Mais en vous entretenant aujourd'huy de la castration, mon intention est moins pour vous l'enseigner que pour vous détourner de la pratiquer, & vous faire voir qu'une opération aussi pernicieuse au genre humain & à l'Etat doit être absolument bannie.

L'Auteur de la nature n'a pas voulu rendre les êtres particuliers immortels par eux-mêmes, mais il a permis qu'ils se perpetuassent en se produisant les uns les autres chacun dans son espece. Pour entendre la maniere dont se fait la generation, il faut sçavoir que de chaque animal il se fait un écoulement d'une certaine matiére, qui en se joignant dans un lieu convenable, avec ce qui se dégage d'un animal d'un autre sexe, engendre un troisiéme animal qui tient de l'espece des deux; & de chaque plante il se sépare une graine capable de produire une plante semblable à celle dont elle a été separée. Ce qui se détache de la femelle est apellé un œuf, parce qu'il renferme en petit un animal que les corpuscules communiquez par le mâle vivifient. C'est un moyen uniforme dont Dieu s'est servi pour former tout ce qui a vie, l'homme même n'étant pas excepté de cette

régle generale : il y a cette seule difference que les animaux volatiles, les poissons & les insectes couvent l'œuf hors d'eux-mêmes, mais la femme & les femelles des autres animaux le couvent audedans d'elles-mêmes, de sorte qu'on peut dire que tous les êtres viennent des œufs, donnant ce nom aux graines, parce qu'elles y ont un grand raport ; mais tous ces œufs seroient infeconds si la semence masculine n'étoit filtrée par les testicules des mâles; si donc on les ôte à l'homme, on rend les femmes steriles, & ainsi on empêche la plus belle opération de la nature, sçavoir la conservation perpetuelle du genre humain par les reproductions successives. C'est pourquoi les Royaumes & les Republiques ont interest de s'oposer à la castration ; ceux à qui on la fait sont tous gens qui restent fort inutiles étant incapables de faire fleurir les sciences, d'entretenir le commerce, & de cultiver la terre, n'ayant aucune vigueur pour soutenir les travaux, & pour resister aux ennemis.

Les animaux & les plantes se produisent par des œufs

On excuse les Turcs chez qui cette amputation est en usage ; la pluralité des femmes qui leur est permise par leur loy, les engage d'avoir plusieurs domestiques pour les garder, & comme par la chaleur du climat les femmes de ce païs sont fort amoureuses, & qu'au défaut du mari elles satisferoient leurs passions avec les esclaves, ainsi qu'il est arrivé trés-souvent, ils font châtrer ces esclaves avant que de les mettre avec leurs femmes, & on les apelle pour lors Eunuques, à qui on coupe en ce tems-cy la verge & les testicules, de crainte qu'ils ne se servent de cette partie pour badiner avec elles.

Pourquoi la castration est permise chez les Turcs.

Chez les Italiens la castration est aussi fort fréquente ; mais c'est par un autre motif. Ils sont tellement amateurs de la musique, qu'aussi-tôt qu'ils voyent un enfant qui a de la disposition à bien chan-

Est frequente en Italie.

ter, ils le font châtrer pour lui conserver la voix; faisant cette opération aux jeunes gens dans un tems où ils n'en prévoyent pas les consequences. Mais par la suite ils ont tout le loisir de se repentir de l'avoir soufferte; comme je l'ay souvent ouy dire aux Italiens de la Musique du Roy, lesquels sont au desespoir de se voir pour le seul agrément de la voix qui leur reste, dans un état d'imperfection qui les separe de la familiarité des autres, & les expose au mépris du beau sexe.

C'est encore une erreur de croire que les châtrez soient exempts de certaines maladies, comme de la goute, de la ladrerie, ou de l'élephantiasis, & de la mort subite: l'experience fait voir qu'avec les maladies communes à tous les hommes, les châtrez ont encore plusieurs défauts qui leur sont particuliers, ils sont puants, ils ont un teint jaune, le visage ridé & la voix effeminée, ils sont insociables, dissimulez, fourbes, & on ne leur voit pratiquer aucune vertu humaine.

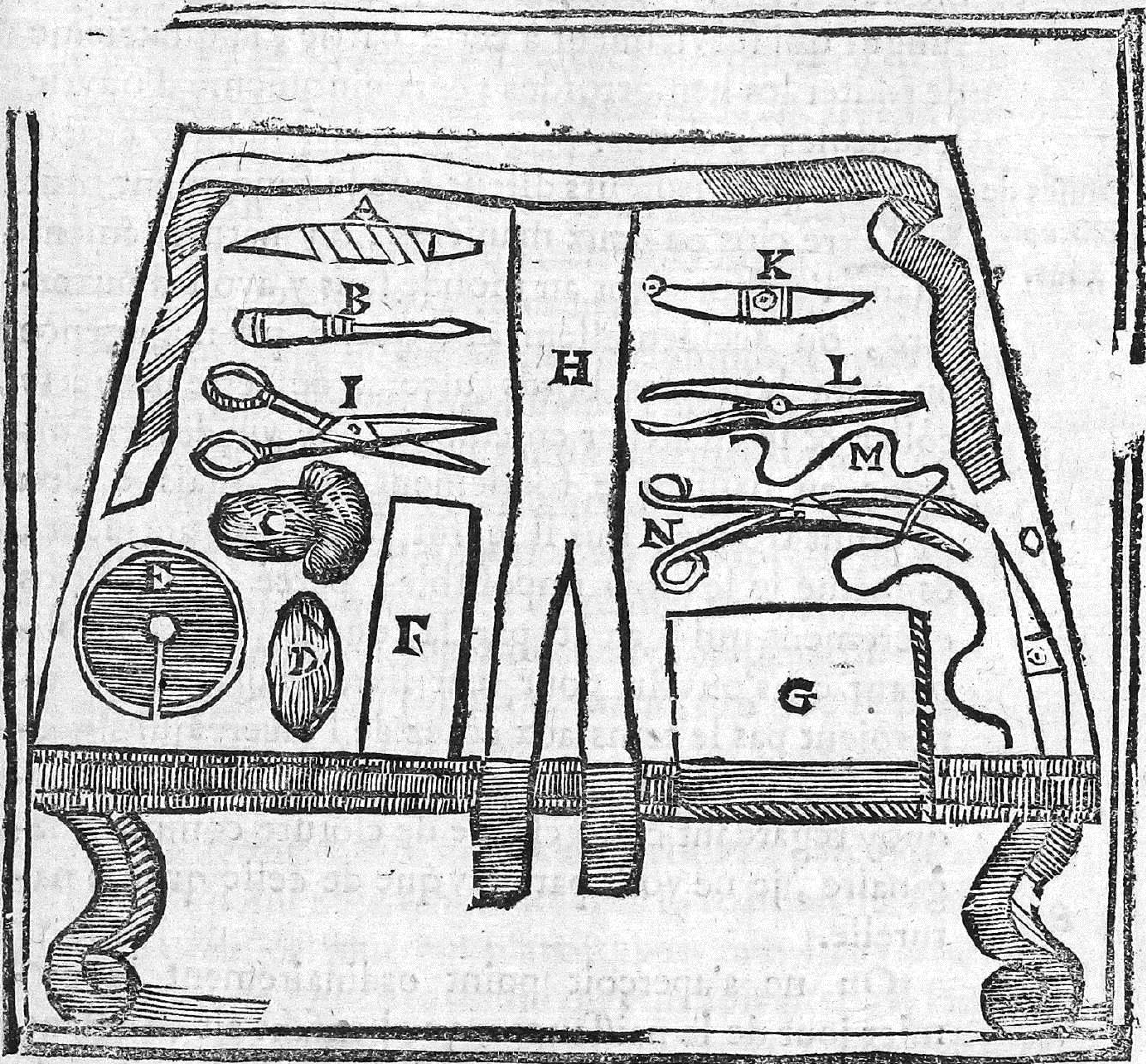
Vices des châtrez.

C'est donc avec raison que je condamne la castration, & que je ne prétends point vous faire voir comment elle s'execute. S'il y a des Chirurgiens assez barbares pour vouloir l'entreprendre, je les envoye aux Maréschaux & aux Chaudronniers qui la font aux chevaux & aux chiens; & qui les en instruiront mieux que moy, parce que je ne l'ay point faite, ni n'ay jamais voulu la voir faire. Je vous dirai seulement que s'il arrivoit que ces parties fussent corrompues & que la personne ne pût guérir autrement que par l'extirpation, il faudroit aprés avoir ouvert les membranes du scrotum, sans offenser les vaisseaux spermatiques ni leur guaine, lier ces vaisseaux environ un doigt audessus de ce qu'on veut retrancher, & aprés l'incision laisser pendre un bout de fil au dehors de la playe, afin qu'ils ne puissent pas répandre du sang dans le ven-

Maniere de faire la castration.

tre aprés y avoir été remis, & qu'on ait la liberté de retirer la portion que la nature ſéparera : traitant au reſte cette playe avec les digeſtifs, les défenſifs, l'embrocation, & ſe ſervant des compreſſes & du ſuſpenſoir ſans oublier les remedes généraux, pour éviter la fluxion qui ne manqueroit de s'y faire.

FIG. XXIV. POUR LES OPERATIONS A L'ANUS.



L'Anus a ſes maladies autant & plus qu'aucune autre partie du corps, parce qu'étant l'égout des impuretez les plus groſſieres, & comme un évier par où ſortent toutes les immondices de la cuiſine, il doit être ſouvent irrité & ſujet à des dépôts à raiſon des matiéres âcres qui ſont déterminées vers cet endroit. De ces maladies les unes

De l'anus, & ce que c'eſt.

se guérissent par remedes, soit universels, soit particuliers, & les autres par l'opération de la main : c'est de ces dernieres dont je vais vous parler & en même tems vous montrer les opérations qu'elles demandent, & que je réduits à cinq, sçavoir la premiere de percer l'anus quand il est clos, la seconde de remettre le boyau quand il est tombé ; la troisiéme de guérir les condilomes, crétes, ragades, & fungus qui surviennent à cette partie, la quatriéme de traiter les hemorroïdes ; & la cinquiéme d'ouvrir les fistules de l'anus.

Il demande cinq opérations.

Causes de la clôture de l'anus.

QUelques Auteurs disent que le fondement peut être clos en deux manieres, ou naturellement quand l'enfant vient au monde sans y avoir d'ouverture, ou accidentellement, quand par négligence on aura laissé les bords ulcerez de cette partie se coller & se cicatriser ensemble. J'ay vû des enfans avoir en naissant le fondement clos, mais je n'en ay point trouvé à qui il se fût fermé par accident, & même je le crois impossible, parce que les gros excremens qui sortent par là tous les jours l'obligeant de s'ouvrir pour leur livrer passage ne donneroient pas le tems aux côtez de l'ulcere qui s'y seroit formé, de se joindre ensemble : c'est pourquoy regardant cette espece de clôture comme imaginaire, je ne vous parleray que de celle qui est naturelle.

On ne s'aperçoit point ordinairement le premier jour de la naissance, que l'enfant ait ce défaut, mais le deuxiéme ou le troisiéme, quand il ne se salit point, on en doit chercher la cause : il faut que le Chirurgien y remedie aussi-tôt qu'on s'en est aperçû, parce que l'enfant periroit, si on ne donnoit promptement issuë aux excremens retenus : les mêmes excremens facilitent quelquefois l'opération ; car en poussant la membrane qui leur sert de barriére, ils découvrent l'endroit où on doit

en faire l'ouverture. Si cette membrane est mince, on la perce aisément; mais si elle est épaisse & forte, comme je l'ai vû dans un sujet où la marque de l'anus ne paroissoit presque point, on a plus de peine à y faire le trou necessaire. On peut pour cela se servir de la lancette A, ou du bistouri B, & l'enfoncer jusqu'à ce qu'on voye sortir une matiere noire apellée mœconium que les enfans rendent immédiatement aprés leur naissance. Cette ouverture se fera par deux incisions qui s'entrecroiseront où doit être le milieu de l'ouverture du fondement, ce qui la disposera davantage à prendre la figure ronde de l'anus, que si on n'avoit fait qu'une simple incision en long. Aprés qu'on aura donné à l'enfant le tems de se vuider, on mettra une tente de charpie C enduite d'une jaune d'œuf battu avec un peu d'huile; on doit proportionner la grosseur & la dureté de la tente, en sorte qu'elle ne puisse faire que peu de douleur, & qu'elle laisse la liberté à de nouveaux excremens de la pousser dehors, en cas qu'il y en eût à sortir: puis on apliquera le plumaceau D, & l'emplâtre E, ensuite la compresse F, & pardessus l'autre compresse G, le tout étant retenu par la bande figurée en T marquée H.

Maniére l'ouvrir.

Pansemen

Il est inutile de se sevir d'une tente canulée comme on feroit dans d'autres ouvertures, parce qu'on ne doit point aprehender ici que la réünion se fasse. Si le premier jour on n'avoit pas fait l'ouverture assez ample, ni de la figure qu'elle doit être, il faudroit la reformer le lendemain; & pour perfectionner cette opération, on débrideroit par le moyen de la pointe du bistouri chaque pli de la circonference de l'anus, en découpant en forme de rosette la membrane qui en faisoit la clôture, afin qu'il ne restât rien qui pût dans la suite l'empêcher de s'ouvrir autant que les gros excremens le demanderoient pour sortir, & de se fermer exactement aprés leur sortie.

Comme on rectifie cette opération.

L'apareil.

Cette opération n'a pas besoin qu'on en prépare l'apareil avant que de la faire, parce qu'en premier lieu on perdroit des momens qu'il faut employer à soulager l'enfant qui souffre, & que le tems qui se passe nécessairement entre l'opération & le pansemen pour donner moyen à l'enfant de vuider le mœconium & les excremens retenus, est suffisant pour cette preparation.

REDUCTION DU BOYAU RECTUM.

CEt intestin tombe quelquefois, & se pousse en dehors aux enfans quand on les a laissé trop crier, & aux adultes qui se seront efforcez en differentes occasions : il se retourne pour lors, comme on feroit un doigt de gand, & il sort plus ou moins selon les efforts qu'on a faits : je l'ay vû sortir de la longueur d'un demi pied, & de la grosseur du bras. Cet accident arrive à ceux qui ont une pierre dans la vessie, par les efforts qu'ils font pour pisser ; & souvent durant l'opération de la pierre non seulement ce boyau pousse au dehors avec violence les excremens qu'il contenoit, mais encore il sort lui-même, y étant excité par les douleurs qu'on souffre dans cette opération, ce qui ne doit point empêcher l'Operateur de continuer son chemin, car aprés que la pierre est retirée, il remet facilement l'intestin dans sa place. Les espreintes causées par la dissenterie font souvent sortir ce boyau, & d'autrefois il tombe au dehors par les rudes douleurs d'un accouchement laborieux ; on ajoûte aux efforts extraordinaires, pour cause de ce mal la foiblesse ou la paralisie des muscles releveurs de l'anus, ou bien l'excessive abondance des humiditez qui abreuvent ces parties.

Causes de la sortie du boyau.

Un Chirurgien ne se peut pas méprendre sur cette maladie, puis que le premier coup d'œil la fait reconnoître ; ainsi sans perdre de tems à questionner le malade ou les assistans sur ce qui peut en être la

cause, il faut qu'il se mette en état de faire la reduction au plûtôt, & pour cet effet il ne s'embarrassera point de disposer l'apareil qu'il n'ait remis le boyau dans sa place. S'il peut avoir promptement du vin chaud, il en bassinera le boyau sorti avec un linge ou une éponge, puis le comprimant doucement avec ses doigts, & le repoussant il le fera rentrer, ce qui s'accomplit quelquefois avec assez de facilité. Ceux qui sont sujets à cette chute, en peuvent faire eux-mêmes la réduction, comme ceux qui ont des descentes se les réduisent souvent avec moins de peine que ne feroit un autre. Il y a des enfans qui par leurs cris continuels en rendent la reduction plus difficile, auquel cas on prendra le tems que l'intestin se retressit par un mouvement vermiculaire qui luy est propre; car les efforts seroient inutiles, si on le repoussoit dans le tems qu'il grossit par son mouvement peristaltique.

La plus grande difficulté de cette opération n'est pas de remettre le boyau, c'est de le retenir en sa place quand il est remis; pour y parvenir on met sur l'anus aussi tôt que la réduction est achevée, une compresse qu'on fait tenir par quelqu'un pendant qu'on prépare l'apareil, de crainte que le boyau ne ressorte durant ce tems-là.

L'apareil ne consiste qu'en deux compresses fort épaisses, dont l'une est longitudinale F, pour la placer entre les deux fesses, & l'autre quarrée G, pour apuyer sur l'anus avec un bandage en T marqué H, dont le chef pendant est fendu en deux pour les passer à côté des bourses, & les attacher au circulaire qui tourne autour du corps. On trempe les compresses dans un vin astringent fait avec l'absinthe, la noix de Galles, l'écorce de grenades, l'alum, & les fruits verds du bois de gayac, le tout bouilli dans du vin rouge. Il faut avoir de ce vin tout prêt, parce que si le boyau retomboit, au

De l'apareil.

moment qu'on va à la ſelle, il faudroit avant que de le réduire, le baſſiner avec ce vin, qu'on fait chauffer toutes les fois qu'on s'en veut ſervir. Ce remede eſt excellent pour guerir ces chutes du rectum, car en même tems que par ſon aſtriction il reſſerre les fibres du boyau, par ſa chaleur il en fortifie les muſcles releveurs.

Divers expediens pour empêcher la rechute.

Ce qu'il y a de plus embarraſſant dans ces ſortes de maladies, c'eſt que toutes les fois qu'on ſe préſente au ſiege le boyau retombe, ou bien il eſt prêt à tomber; pour l'éviter on ordonne que le malade ſoit aſſis entre deux ais fort étroits, qui ſerrant les feſſes empêcheront le boyau de ſortir; il faut qu'il ait les jambes étendues, & qu'il s'éforce le moins qu'il eſt poſſible pour ſe décharger des excrémens. On peut auſſi faire à un ais un trou de la grandeur d'une piece de trente ſols, & mettre au tour de ce trou un petit bourlet, qui comprenant la circonference de l'anus l'empêchera de tomber pendant que le malade va à la ſelle: ſi c'étoit un enfant, ſa mere ou celle qui a ſoin de lui, mettant deux de ſes doigts à côté de l'anus quand les excrémens s'évacuent, elle préviendra la fréquente ſortie de ce boyau: & enfin toutes les fois qu'il ſort, il faut le baſſiner avec le vin décrit cy-deſſus, puis le rétablir, & maintenir toûjours deſſus avec le bandage une compreſſe trempée dans le même vin, ce qui l'accoutumera à reſter dans ſa place, comme je l'ay vû arriver pluſieurs fois.

Abus des cauteres.

Il y a eu des Auteurs aſſez cruels pour conſeiller d'apliquer tout autour de l'anus pluſieurs cauteres actuels à pointes d'olive rougir au feu, pour cauteriſer la circonference de cette partie; ils prétendent par ce moyen conſumer l'humidité qui en relâche les muſcles releveurs, & eſperent que les cicatrices qui en reſteront, reſſerrant l'anus l'empêcheront de retomber. Je n'ay jamais vû prati-

quer cette opération, & je crois que si un Chirurgien la vouloit mettre en usage, il ne trouveroit personne qui ne s'y oposât, & avec justice, puisqu'on peut guerir ces maladies sans se servir du fer ardent qui fait horreur à ceux même qui en entendent parler.

Le sieur Blegny qui ne manquoit pas d'inventions, vouloit qu'on retint le boyau dans sa place avec le jabot d'un coq d'inde, lequel on soufloit pour le faire enfler aprés qu'on l'avoit introduit dans l'anus, ce qui empêchoit bien que le boyau ne descendit. Mais comme il faut ôter cette machine & la remettre toutes les fois que le malade veut aller à la selle, & que c'est dans de telles occasions que le boyau retombe, je la crois de peu d'utilité, & trés-incommode à s'en servir, d'autant plus que les compresses & le bandage font le même effet, & ne sont pas si embarrassans. Invention de Blegny.

DES CONDILOMES, CRESTES, RAGADES, ET FUNGUS.

CE mot de condilome est dérivé de *Kondylos*, qui signifie jointure; il a été donné par ressemblance, à cause que les petites tumeurs, qui font les condilomes, sont semblables aux tumeurs que font les jointures.

Le condilome est un tubercule ou une éminence calleuse qui s'éleve dans les replis de l'anus, ou bien une enflure & un endurcissement des rides de cette partie; il vient souvent de ces tumeurs aux orifices de l'uterus; elles sont causées par fluxions d'humeurs grossieres & terrestres sur cet endroit, où on observe quelquefois de l'inflammation & de la douleur, & toûjours de la dureté qu'il faut ramollir par médicamens doux, rafraîchissans & émoliens: on en a vû qui cédoient à ces remedes, & qu'on a guéris sans être obligé d'en venir à l'opération. Mais quand les remedes generaux & particuliers n'ont pas réüssi, la main Cause de condilome. Remedes.

y doit prêter secours.

On ne peut pas marquer précisement la maniere de faire l'opération, parce qu'elle dépend de la figure du condilome ; s'il a la base étroite, il le faut lier avec du fil de lin ou de la soye, & l'ayant bien serré à diverses reprises on attendra qu'il tombe de luy-même : si sa base étoit trop large, pour souffrir la ligature, il la faudroit couper avec des ciseaux la tenant ferme par des pincettes, & on l'emporteroit ainsi tout d'un coup. Mais si les ciseaux n'y convenoient point, parce qu'il n'auroit pas une figure commode pour cela, ou qu'il seroit trop dur, on se serviroit du bistouri K, avec lequel on le couperoit trés-proche de la racine ; & s'il en sortoit beaucoup de sang, ce qui est presque ordinaire à cause de la quantité des veines qui arrosent l'anus, on l'arrêtera avec des poudres astringentes, & ensuite on pansera la playe par des remedes mondifians pour détruire & consumer les racines, & par des dessicatifs pour en obtenir la cicatrisation.

Manieres d'opérer.

Il survient autour du fondement des excroissances qu'on apelle des crêtes, parce qu'elles ressemblent à des crêtes de coq ; il est rare qu'on n'en remarque qu'une à la fois, il y en a d'ordinaire plusieurs ensemble qui bordent l'anus. Quand ces sortes de crêtes sont petites & qu'elles n'incommodent point, je conseillerois de les laisser & de n'y point toucher ; mais lorsqu'elles croissent trop & qu'elles embarrassent, il faut s'en défaire, & c'est toûjours par l'opération qu'on y parvient ; elle se fait ou par ligature, ou par cauterisation, ou par amputation. De ces trois manieres la derniere est la meilleure, parce qu'elle est la plus prompte & la plus sure : le Chirurgien prendra de la main droite une paire de ciseaux I, & de l'autre il tiendra une crête qu'il coupera tout

Des crêtes qui viennent en cette partie.

Utilité de l'amputatiõ.

proche de l'anus, les emportant toutes de même les unes aprés les autres, & dés qu'il aura laissé couler une poëlette ou deux de sang pour dégorger la partie, il répandra des poudres astringentes pour arrêter cet écoulement; dans la suite il pansera toutes ces petites playes avec des remedes qui les puissent cicatriser au plûtôt.

Les ragades sont des scissures, gersures ou crevasses qui paroissent à l'anus. Ce mot de ragade vient du verbe Grec *rizein*, qui veut dire couper, parce que l'anus est tout entrecoupé de ces sortes de fentes qui font des petits ulceres longs qui incommodent beaucoup, particulierement quand l'anus est forcé de s'ouvrir pour la sortie des excremens: l'acreté des humeurs, & la dureté des excremens sont les causes de ces maladies, qui dans leur commencement sont guéries avec des remedes dessicatifs, comme est l'eau vulneraire; mais en viellissant, elles deviennent dures & calleuses, & alors il faut consumer la callosité, pour en esperer la guérison. Des ragades.

Il y a deux moyen d'ôter la callosité; l'un est le caustique, & l'autre le fer. Il y a des Praticiens qui se servent d'onguens corrosifs & mordicans, les autres préferent le bistouri K, avec lequel ils renouvellent & rafraichissent ces sortes d'ulceres. Pour moi je suis d'avis d'employer ces deux moyens, de commencer par le bistouri avec lequel on coupera les callositez en plusieurs endroits, & d'en venir ensuite à des onguents moins corrosifs, que si on s'étoit servi d'abord de ces sortes de remedes. Par là on acheve de consumer ces duretez avec moins de douleur, peu à peu on desseche la partie, & avec des drogues convenables on procure la cicatrise des playes qu'on a faite ou renouvellées. Deux moyens de les traiter.

Il arrive encore à l'anus une excroissance de chair, à qui on donne le nom de fic, de sarcome,

Du fic ou mal de Saint Fiacre.

& de fungus, ou de champignon ; c'est ce que le vulgaire apelle mal de S. Fiacre. Cette carnosité s'engendre & croît de la même façon que ces champignons qu'on voit aux chênes, il en vient aussi au col de la matrice, & en plusieurs autres parties du corps, mais celles de l'anus sont plus difficiles à guérir, parce qu'à raison de sa situation, les humeurs s'y portent en plus grande quantité, ce qui fait qu'il en sort une sanie tres-puante.

Cure.

L'opération consiste à extirper ce fungus, [redacted], qui par succession de tems venant à croître incommoderoit de plus en plus le malade. On prépare le corps par des remedes generaux, comme la saignée & la purgation, puis avec le bistouri K, on coupe le fungus tout proche sa racine, ensuite de quoi on apliquera sur la playe l'huile de vitriol temperée, les poudres de sabine, & d'autres remedes pour consumer ce qui pourroit rester de ses racines. Si la base en étoit étroite, il le faudroit lier avec le fil M, qu'on conduit avec la pincette N ; & qu'on serre tous les jours jusqu'à ce que le fungus soit tombé.

Du fungus malin commun à Rome.

Il y a encore une espece de fungus malin enraciné dans le rectum : on entretient un hôpital à Rome pour y traiter ceux qui en sont affligez. J'ay vû panser ces malheureux à qui on n'épargne ni le fer ni le feu ; & les cris qu'ils font quand on les panse, ne touchent point de pitié ni les Chirurgiens, ni les assistans, parce que ce mal est une suite du commerce infame qu'ils ont eû avec des hommes, de même que les maux veneriens en sont une des caresses qu'on a faites à des femmes débauchées, & que ces tumeurs rebelles sont regardées comme un effet de la justice Divine, qui punit ceux qui commettent de tels pechez. Mais comme heureusement ces sortes de maux ne sont point connus en France, je n'en parleray pas davantage.

Des Hemoroïdes.

SElon Fabicius l'étimologie d'Hémoroïdes vient du mot Grec *hæma*, qui signifie sang & du verbe *rheo*, qui veut dire fluer, pour marquer que c'est un flux de sang. Thevenin dit qu'elles ont pris leur nom d'un serpent apellé hemoroïs ou coule-sang, dont la morsure excite un flux de sang en plusieurs endroits du corps de celui qui en a été mordu. Elles ont donné leur nom aux arteres & aux veines hémorroïdales, parce que ces maux viennent toûjours à l'extremité des vaisseaux du fondement.

Leurs diverses especes.

Les hemorroïdes sont des tumeurs douloureuses en forme de varices, pleines d'un sang grossier, & faites par la dilatation des extremitez des veines qui entourrent l'anus. Il y en a de quatre especes qui sont differentes entr'elles selon la matiere dont elles sont composées. On apelle uvales celles qui sont pleines d'un sang pur & naturel, qui ne péche qu'en quantité : meurales celles qui sont produites d'un sang épais, grossier & noir : verrucales celles qui sont dures & pleines d'un sang aduste & mélancolique : & vessicales celles qui sont formées d'une humeur crue & pituiteuse. Ces noms leur sont donnez, parce qu'elles ressemblent à un grain de raisin, à une meure, à une verrue, & à une vessie.

Opinion des Anciens.

Les Anciens ont établi plusieurs autres differences entre les hemorroïdes ; ils en font d'internes & d'externes, disant que les unes viennent de la veine cave, les autres de la veine porte, que celles-là vuident un sang plus pur, & celles-cy un sang plus grossier ; que celles qui procédent de la veine cave déchargent les plétoriques, & que celles de la veine porte purgent la cacochimie. Mais la circulation du sang nous aprend que ces veines n'aportent rien à l'anus, & qu'elles ne font au contraire que reporter dans la veine cave le sang qui a été envoyé par les arteres ; ainsi toutes ces veines ne

ſont remplies que d'un même ſang, qui ayant de la peine à remonter & ſéjournant dans ces vaiſſeaux les dilate peu à peu, & forme les tumeurs qu'on appelle hemoroïdes.

De l'origine de ces maux.

On a aſſigné pluſieurs cauſes aux hemoroïdes, & on y a fait beaucoup de raiſonnemens inutiles : mais ſans nous embarraſſer de ce que les Anciens nous en ont dit, il n'y a qu'à examiner la mecanique de la partie pour s'inſtruire de la veritable maniere dont les hemoroïdes ſe produiſent.

Explication de leur formation.

Dans mon Anatomie j'ay fait voir que les arteres hemoroïdales jettoient plus de branches au rectum qu'il n'en falloit pour le nourrir, qu'un grand nombre de ces arterioles finiſſoient aux glandes dont il eſt parſemé, que ces glandes ſeparoient & filtroient une partie des impuretez du ſang, leſquelles étoient verſées par les vaiſſeaux excretoires de ces filtres dans le rectum, & que cette multitude de conduits étoit neceſſaire pour purifier le ſang. J'ay ajouté que nous payons bien cher ce ſervice par les hemoroides qui en proviennent ; & de fait la lymphe la plus déliée ſe ſeparant du ſang quand il paſſe des arteres hemoroïdales dans les veines du même nom, il doit être plus épais & plus peſant lorſqu'il eſt dans ces veines, & par conſequent il ne peut remonter que difficilement, d'autant plus qu'il n'y a ni muſcles, ni aucune partie qui puiſſe lui aider à s'avancer vers les gros troncs, parce que le rectum eſt dans un baſſin oſſeux où ce liquide ne ſouffre aucune compreſſion qui favoriſe ſon cours, ainſi que font les muſcles au ſang qui eſt obligé de remonter des extremitez ; & cette humeur ne peut monter que lorſque les veines hemoroïdales en étant extrêmement remplies par les arteres qui leur en fourniſſent inceſſamment, ſe déchargent dans des veines ſuperieures qui ont plus de facilité de ſe vuider. Les efforts qu'on fait

par

par quelque cause que ce puisse être, & particuliérement pour pousser les excremens dehors, contribuent beaucoup à la production des hemorroïdes, parce qu'au lieu d'aider le retour du sang ils le pousent vers l'anus où étant obligé de séjourner dans les veines hemoroïdales comme dans un sac, il les forces de s'étendre & de causer cette cruelle maladie, dont presque personne n'est exempt.

Les hemoroïdes sont faciles à connoître, on n'a qu' à y porter les doigts, ou y jetter les yeux pour appercevoir dans la circonference de l'anus, des tumeurs de differente grosseur. Il y en a de grosses comme des noizettes, d'autres comme des noix, & d'autres comme de petits œufs; leurs couleurs varient selon la longueur du tems que le sang y a séjourné. Ce sont des externes dont je parle, je n'en connois point d'autres; car pour des internes je n'en ay jamais vû, & même je ne conçois pas comment il s'y en pourroit former: je sçay seulement que plusieurs appellent hemoroïdes internes d'autres sortes de maladies qui arrivent au rectum.

Leur differences sensibles.

La guerison des hemoroïdes est trés-difficile, pour ne pas dire impossible. Les Auteurs nous proposent deux sortes de guerison; sçavoir la paliative & l'éradicative. Je conseilleray toûjours à un Chirurgien de les traiter palliativement, n'étant gueres dans le pouvoir de la Medecine & de la Chirurgie de les guerir radicalement.

De leur cure.

Avant que de rien entreprendre, il faut examiner si elles sont sourdes ou si elles sont fluantes. On appelle sourdes celles d'où il ne coule point de sang, & fluantes celle qui en rendent de tems en tems. Je dis de tems en tems, parce qu'elles n'en versent en grande quantité que lors qu'on va à la selle, & que le reste de la journée ce n'est qu'un suintement qui ne fait que gâter la chemise.

Quand les hemoroïdes ne fluent que médiocrement, il n'y faut point toucher : on feroit autant de tort à un homme qui a cette legere incommodité, principalement quand la nature s'y est habituée, de l'en vouloir guerir, qu'à une femme à qui on voudroit suprimer ses ordinaires; c'est la santé de beaucoup d'hommes, & il y en a même qui sont reglez comme des femmes, & qui se trouvent indisposez quand ce flux leur a retardé de quelques mois. Mais quand il est excessif, qu'il diminuë les forces du malade qui en amaigrit & devient d'une couleur bazanée, il faut travailler à le moderer, & non à le suprimer : Et pour lors on observera deux regimes, l'universel, & le particulier. Par l'universel on entend la diéte par laquelle on évite tout ce qui peut faire trop de sang, la saignée qui desemplit; les potions & les breuvages qui humectent & adoucissent l'acreté des humeurs sont d'un grand secours; il faut aussi éviter le grand travail & s'éloigner des sujets de chagrin ou de colere; & sur tout s'abstenir de l'usage des médicamens stiptiques & des alimens qui épaississent le sang, comme ris, coings, gros vin, eau ferrée. Et par le regime particulier, on entend les remedes apliquez sur la partie, qui doivent être astringents, comme de petits sachets faits de sauge & de son fricassez avec l'huile rosat, de mirthe, &c.

Application de quelques remedes.

Aux hemoroïdes sourdes qui ne sont point coulantes & où il y a de l'inflammation & de la douleur, il faut commencer par apaiser ces accidens, ce qu'on procurera au moyen des remedes doux apliquez sur la partie, comme de la casse mondée, de la pomade faite avec le populeum & le jaune d'œuf, du lait dans lequel on aura fait boüillir du cerfeuil, du plantain & du boüillon-blanc, & plusieurs autres petits remedes qui sont en un nombre

infini, & dont il y a autant de sortes que pour la goutte & les maux de dents.

Lorsqu'aprés tous ces remedes les hemoroïdes ne diminuent point, & que la douleur & la tension subsistent, ou que même elles augmentent, il faut trouver moyen de vuider ces tumeurs, ce qui se fait en deux manieres, ou par l'aplication des sangsuës, ou par la ponction avec la lancette. Les sangsuës sont préferables, tant parce que le malade les craint moins que la lancette, qu'à cause qu'elles font une ouverture plus petite & qui se guérit plus aisément : on aplique donc une sangsuë sur chaque hemoroïde, on l'y laisse succer jusqu'à ce que l'hemoroïde soit vuide, aprés quoi on fait tomber la sangsuë ; puis on use d'un liniment fait d'huile d'œufs, de poudre de ceruse & de litarge brulée, mettant sur les hemoroïdes un plumaceau imbibé de ce liniment, une compresse pardessus, & un bandage qui les pressant un peu empêche qu'elles ne se remplissent si-tôt.

De l'usag[e] des sangsuë[s] & de la lan[-]cette.

S'il arrivoit que les sangsuës ne mordissent pas, ou qu'on crût le sang trop épais pour être tiré par leur moyen, en sorte qu'on fût contraint de se servir de la lancette O, il en faudroit faire les ouvertures au plus bas lieu pour les vuider plus commodément, & ne faire ces ponctions que de la grandeur qu'on jugeroit necessaire pour donner issuë à ce sang ; on se sert ensuite du liniment & de l'appareil cy-dessus.

Le malade se sent soulagé immédiatement aprés que les hemoroïdes ont été desemplies, & la cessation de la douleur & de la tention luy fait gouter une tranquilité fort agréable ; mais il en reste un suintement continuel par ces ouvertures qui devient trés-incommode : il n'y a pourtant personne qui ne le doive préferer aux douleurs qui ont précedé, & aux suites fâcheuses qui en arrive-

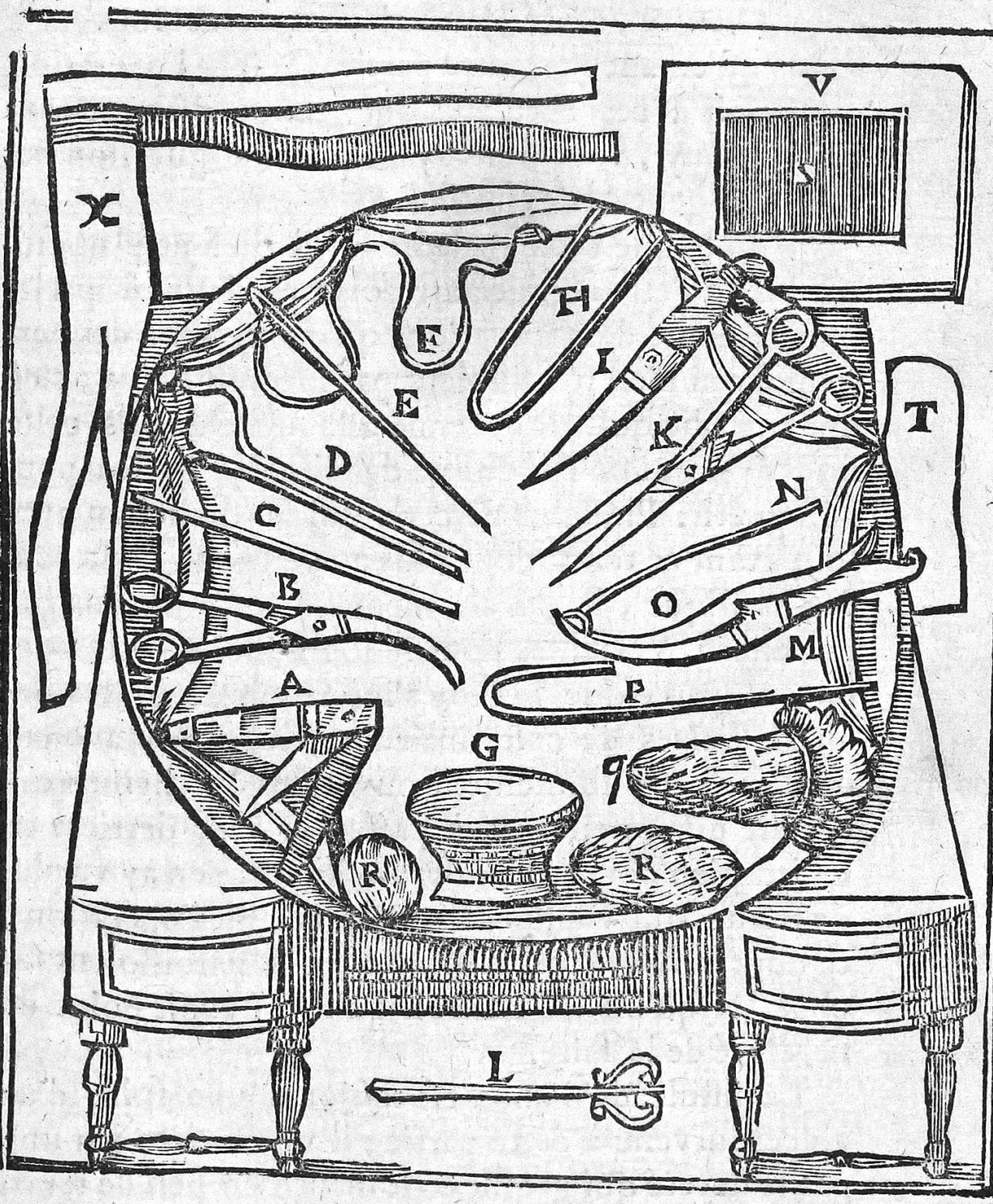
roient, si on le suprimoit. Il se trouve néanmoins des malades qui s'impatientant dans la saleté de ce mal, oublient les raisons essentielles qu'ils ont de ne pas chercher d'être gueris radicalement; & à quelque prix que ce soit veulent qu'on leur fasse les opérations necessaires pour détruire entiérement cette infirmité : c'est au Chirurgien à s'en défendre en representant au malade qu'outre les douleurs de l'opération, il peut luy en arriver de plus considerables que ceux dont il veut s'exempter, en luy disant que tous nos Anciens ne prognostiquent que malheurs à ceux qui sont absolument gueris des hemoroïdes; & lui proposant au reste l'expedient dont tous les Chirurgiens conviennent, qui est de laisser une de ces petites tumeurs pour conserver un léger suintement, & ne point s'exposer au hazard d'être attaqué de toutes les maladies dont ces fameux Praticiens nous ont menacés.

Préparation du malade.

Quand le malade a pris sa résolution, on le prépare par une ou plusieurs saignées selon ses forces, & par quelques purgations. On lui donne un lavement peu d'heures avant que d'operer pour vuider le rectum, & ensuite on le fait coucher sur le bord du lit, le ventre en dessous & les pieds en bas; & les fesses étant tournées du côté du jour, on les fait écarter par deux serviteurs : puis l'Operateur prenant de la main gauche avec des pincettes L, la poche de chaque hemoroïde, il les coupe l'une aprés l'autre avec des ciseaux I, qu'il tient de la main droite, observant d'en laisser une des plus petites pour le maintien de la santé, comme nous avons dit. S'il restoit quelque portion de ces sacs qu'on n'eût pas pu couper à cause du sang qui embarrasseroit dans l'opération, on la consumeroit par la suite avec des onguens propres pour cet effet: l'apareil est semblable à ceux des précedentes ope-

tration, & à celui que je vais vous faire voir à la fistule de l'anus.

FIG. XXV. POUR LA FISTULE A L'ANUS.



L A fistule est apellée par les Grecs *Syrinx* flûte, dérivé du verbe grec *sirizein* sifler, & cela par métaphore, à cause que ce mal a une cavité longue & étroite semblable à celle des flûtes : elle est définie, un ulcére profond & caverneux dont l'entrée est

DE LA FISTULE A L'ANUS.

Définition de ce mal.

étroite & le fond plus large, avec issuë d'un pus acre & virulent, & presque toûjours accompagné de callosité.

Il arrive des fistules en plusieurs parties de nôtre corps ensuite des abscés & des playes de la poitrine, du bas ventre, & des jointures; & plus souvent à l'anus qu'en aucune autre partie. Ce sera l'opération qui se fait à ces dernieres que je vous démontreray aujourd'huy, vous renvoyant pour la guérison des autres au general des fistules.

Il semble que cette maladie soit à present plus fréquente qu'elle n'étoit autrefois, on entend parler tous les jours des Operations qu'on en fait à des personnes qui n'en paroissoient pas incommodées; c'est une maladie qui est devenuë à la mode depuis celle du Roy à qui on fut obligé de faire l'opération pour l'en guérir. Plusieurs de ceux qui la cachoient avec soin avant ce tems n'ont plus eu de honte de la rendre publique, il y a eu même des Courtisans qui ont choisi Versailles pour se soumettre à cette operation, parce que le Roy s'informoit de toutes les circonstances de cette maladie. Ceux qui avoient quelque petit suintement ou de simples hemorroïdes ne differoient pas à presenter leur derriere au Chirurgien pour y faire des incisions; j'en ay vu plus de trente qui vouloient qu'on leur fist l'opération, & dont la folie étoit si grande qu'ils paroissoient fâchez lorsqu'on les asuroit qu'il n'y avoit point de nécessité de la faire.

La fistule de l'anus est toûjours une suite d'un abscés survenu à cette partie; il commence par une petite dureté qui grossit & se meurit en peu de tems; on la prend ordinairement pour une hemoroïde, c'est ce qui fait que souvent on neglige de la montrer au Chirurgien. Cet abcés venant à percer ou dans l'intestin ou au bord de l'anus, on se sent soulagé, & pour lors on se croit gueri sans le secours du Chi-

Cause.

rurgien, c'est en quoy on se trompe; car la matiere ne s'étant fait qu'un petit trou par où elle s'écoule, il demeure dans l'endroit où elle étoit un vuide d'où il sort continuellement du pus, & qui ne se guérit qu'en ouvrant ce sac pour le mondifier, & y faire revenir une bonne chair qui le remplisse entierement.

Il n'en faut point differer l'Operation.

Quand on implore le secours de la main avant que l'abcés soit percé, le Chirurgien ne doit point attendre qu'il s'ouvre de luy-même, parce que la matiere rongeroit dans toute la circonference de la partie pour se donner issue, & comme le boyau est plus tendre que la peau elle aura plûtôt fait une ouverture dans l'intestin qu'elle n'aura percé la peau pour se répandre au dehors; & d'ailleurs cette purulence séjournant entre l'intestin & les parties charnuës, elle les separe de maniere que le boyau en étant denué, il ne se peut jamais réünir avec les chairs voisines que par l'opération. Il faut donc pour prévenir ces accidens, ouvrir ces abscés de bonne heure, & n'attendre point une grande fluctuation comme aux autres abscés, mais on les doit prendre sur le verd, c'est-à-dire, qu'on n'attendra pas une maturité parfaite. Il n'en faudra pas faire l'ouverture avec des cauteres, de crainte de perdre du tems & de donner par la douleur qu'ils feroient, occasion à un plus grand dépôt d'humeurs sur cette partie, & à la mortification; car la gangrene y survient en trés-peu de tems. Il fera d'abord avec une lancette A, une ouverture pour évacuer la matiere, puis avec des ciseaux B, il coupera du côté qu'est le grand vuide, suffisamment pour porter les remedes dans le fond de la cavité, afin de la mondifier & de l'incarner. Mais si mettant un doigt dans la playe qu'il aura faite & un autre dans l'anus, il trouve le rectum dénué, ce qu'il connoîtra par le peu d'épaisseur qu'il sentira entre ses deux doigts, il faut

qu'il incise cet intestin, jusqu'à l'extremité de l'abscés, en quoy il se dirigera en insinuant une des branches de ces ciseaux dans la playe & l'autre dans l'anus, pour couper tout ce qui sera entre deux, & même il faut qu'il coupe du boyau un peu plus avant que le fond de l'abscés, parce qu'on doit plûtôt risquer de faire l'incision plus grande qu'il n'est necessaire de l'épaisseur de deux écus, que moindre de l'épaisseur d'un écu : l'abscés ainsi bien ouvert sera pansé de la maniere que nous ferons voir tout à l'heure dans l'operation de la fistule.

Voila ce qu'on doit pratiquer pour éviter la fistule : mais quand elle est formée, soit par la timidité du Chirurgien qui n'aura pas assez ouvert, soit par l'opiniâtreté du malade qui n'aura pas voulu se resoudre à l'ouverture, il faut examiner la nature de la fistule avant que de prendre son parti pour l'Operation.

Trois sortes de fistules.

On établit en général trois especes de fistules : la premiere quand l'ucere est ouvert en dehors & non en dedans, la seconde quand il perce l'intestin sans avoir d'issuë en dehors, & la troisiéme quand il communique au dehors & au dedans. Les premieres sont apparentes & se découvrent aisément, la sonde qu'on y introduit fait connoître si elles sont superficielles, ou profondes. On est certain de l'existence des secondes, lorsqu'on voit qu'il sort du pus avec les excremens, & particulierement quand un abscés a precedé, & on sent avec le doigt index fourré dans le fondement si l'ouverture est proche ou éloignée de l'anus. Les troisiémes se manifestent en mettant une sonde C dans la fistule, & le doigt dans l'anus ; car si on sent le bout de la sonde avec le doigt, on est assuré que le boyau est percé ; ce petit dilatatoire D, introduit dans l'anus est trés-commode pour en juger : on appelle ces derniè-

tes fistules, complettes, & les premieres, borgnes, parce qu'elles n'ont qu'une ouverture.

Chacune de ces especes se divise encore en plusieurs sortes, dont les unes sont prés de l'anus, les autres en sont éloignées d'un ou de deux travers de doigts; quelques-unes sont au bord du boyau; & il y en a de plus profondes; on en trouve qui n'ont qu'une sinuosité, & beaucoup en ont plusieurs en forme de pate d'oye, on nomme ces differens sinus des clapiers; telles tendent vers le rectum, & telles vers la vessie ou vers les os des hanches, enfin elles sont ou nouvelles, ou vieilles & calleuses.

Subdivision des fistules.

C'est au Chirurgien à tirer son prognostic suivant la nature de la fistule, & sans promettre plus qu'il ne peut tenir, il le fera toûjours douteux; car quelque apparence qu'il y ait d'y réüssir, il arrive néanmoins souvent des accidens qui empêchent de pouvoir executer ce qu'on a promis.

Le prognostic.

On nous propose trois moyens pour guerir les fistules, sçavoir le caustique, la ligature, & l'incision; aprés que nous les aurons examinez tous trois, nous deciderons lequel est le meilleur.

Trois manieres de traiter ces maux.

Il y a environ trente ans qu'à Paris un nommé le Moyne s'étoit acquis une grosse réputation pour la guérison des fistules, sa methode consistoit dans l'usage du caustique, c'est-à-dire, qu'avec un onguent corrosif, dont il couvroit une petite tente qu'il fouroit dans l'ouverture de l'ulcere, il en consumoit peu à peu la circonference, ayant soin de grossir tous les jours la tente, de maniere qu'à force d'agrandir la fistule, il en découvroit le fonds: s'il y avoit de la callosité il la rongeoit avec son onguent qui luy servoit aussi à ruiner les clapiers, & enfin, avec de la patience, il en guerissoit beaucoup. Cet homme est mort vieux & riche, parce qu'il se faisoit bien payer, en quoy il avoit raison, car le public n'estime les choses,

qu'autant qu'elles coutent : ceux à qui le ciseau faisoit horreur, se mettoient entre ses mains, & comme le nombre des poltrons est fort grand, il ne manquoit point de pratique.

On opére par la ligature.

Thevenin prefere la ligature aux deux autres manieres pour guerir la fistule à l'anus ; il assure qu'il n'en a vû aucune qu'elle n'ait parfaitement guerie ; & voici comment il conseille de la faire. Le malade situé sur ses pieds, ayant le corps courbé & apuyé sur le bord d'un lit, on luy ordonnera d'abord d'écarter les jambes & les cuisses qu'on fera tenir fermes par deux serviteurs, de crainte qu'il ne les resserre, & qu'il ne se tourmente durant l'opération : le malade ainsi disposé, il faudra que le Chirurgien mette dans l'anus le doigt index de sa main gauche aprés l'avoir frotté d'huile d'amande douce ou de quelque chose de graisseux, afin qu'il entre plus doucement, puis de sa main droite, il prendra une sonde E, de fil de laiton, ou d'argent recuit, enfilée d'un double fil F, de lin crud ou de crin de queuë de cheval pour couper plus promptement : il introduira cette sonde dans l'orifice de la fistule, & en ayant rencontré le bout avec le doigt qu'il a dans le boyau, il la recourbe & la tire au dehors par l'anus, amenant avec elle un des bouts du fil, lequel étant passé, on en fait une ligature à nœud coulant avec l'autre bout qui sort par la fistule, & de jour en jour on le resserre jusques à ce que le lien ait coupé ce qu'il a embrassé. Si la fistule étoit borgne, l'intestin n'étant point percé, il ne faudroit point faire difficulté de le percer avec l'extremité de la sonde, ce qui s'execute aisément en l'apuyant sur le bout du doigt qui est dans l'anus ; ensuite de quoy on recourbe la sonde, & on lie les deux bouts du fil de la façon que nous venons de dire.

La troisiéme maniere est l'incision : comme

c'est la plus pratiquée & la plus universellement suivie, je m'y étendrai davantage que sur les autres, afin de n'oublier aucune circonstance, & d'en instruire exactement les jeunes Chirurgiens. Pour cet effet on observera qu'avant l'opération il faut choisir son tems; car si on se trouvoit en Eté ou en Hyver, l'excés de la chaleur ou du froid obligeroit d'attendre que l'air se fût moderé, & on peut differer sans danger quand la fistule n'est pas recente: il faudroit ensuite preparer le corps par des saignées & des purgations convenables à la constitution du sujet, & ayant determiné le jour & l'heure on disposeroit l'apareil tel que vous le voyez sur la planche XXV.

Usage de l'incision.

On donne un lavement deux heures avant l'opération pour vuider l'intestin, de crainte que les efforts qu'elle pourroit exciter ne poussassent des excremens dans le nez du Chirurgien, comme cela est arrivé quelquefois; c'est pourquoy il ne doit pas se placer directement derriere le malade, mais un peu à côté pour éviter cette fusée qui seroit tres-desagreable: le malade sera situé sur le bord du lit, ayant un traversin sous le ventre pour élever les fesses qui seront tournées du côté du jour, les cuisses écartées & assujetties par deux serviteurs, de peur qu'il ne remue dans le tems qu'on opérera.

Préparation du sujet.

2°. Durant l'Opération le Chirurgien ainsi que dans la ligature aura de l'huile G, dont il frotera le doigt indice de sa main gauche, afin qu'il entre dans l'anus sans douleur, & il prendra de la droite un stilet H, qu'il introduira dans la fistule par son ouverture exterieure, le conduisant jusqu'à ce qu'il sorte par le trou qui sera au boyau, ce qu'on sentira avec le doigt fourré dans l'anus; puis avec le bout de ce même doigt on reployera le stilet, & on le fera sortir par le fondement, de telle façon que

Troisiéme maniere d'operer.

tout ce qu'on doit couper se trouve embrassé entre les deux anses du stilet : puis avec un bistouri I, ou des ciseaux K, on coupera en une ou deux fois cette chair embrassée par le stilet, s'assurant qu'on aura coupé tout ce qu'il faudra quand le stilet sera entierement debarrassé, on met ensuite le doigt dans le fond de la fistule qui souvent se trouvera pleine de sinuositez ou de clapiers qu'il faut ouvrir jusques dans leur fond autant qu'on le pourra, & si avec le doigt on sent de la callosité dans la fistule, on fera avec le même bistouri plusieurs petites incisions à ces endroits endurcis afin que les remedes puissent mordre dessus & les consumer : Il y en a qui au lieu du stilet se servent de cette sonde canelée L, qu'ils reployent comme le stilet même, & dont la canelure leur aide à conduire la pointe des ciseaux.

Perfectionnement de cette opération.

Voilà comment jusques à présent tous les bons Praticiens ont fait cette opération : on a toutefois depuis quelque tems raffiné sur les moyens de la faire plus promptement, & on a inventé un bistouri courbe M, ou bout duquel est attaché un stilet N, de sorte qu'au lieu de deux instrumens separez, ce n'en est qu'un composé d'un stilet & d'un bistouri qui tiennent ensemble, & voici comment on l'employe. Il faut d'abord par une petite incision faite avec la pointe du bistouri ordinaire, élargir l'orifice externe de la fistule, afin de pouvoir passer plus aisément le bistouri qui portera un stilet long, pointu, recuit & non trempé pour pouvoir se reployer sans peine ; ce bistouri doit être courbe, mince, étroit, ayant le tranchant couvert de cette chape O de carton ou d'argent faite exprés pour être introduite dans la fistule sans rien blesser : l'instrument ainsi disposé on pousse le stilet dans la fistule, & on le ramene par le fondement ; & le bistouri étant entré aprés le stilet,

on retire doucement la chape qui envelopoit le tranchant ; puis tenant d'une main le bout du stilet & de l'autre le manche du bistouri, en tirant à soy on tranche tout d'un coup toute la fistule, aprés quoy il faudra comme à l'ancienne maniere porter le doigt dans le fonds pour en connoître les sinuositez & les callositez, ausquelles on remediera, comme nous avons dit.

Voilà deux manieres de faire l'opération de la fistule complette, elles sont toutes deux également bonnes, parce qu'elles ouvrent la fistule jusques dans son fonds, & elles ne different qu'à raison des instrumens avec lesquels on les pratique. Voyons maintenant ce qu'il faut faire aux fistules qu'on appelle borgnes.

Pratique pour les fistules borgnes.

Je vous ay déja enseigné en faisant l'opération avec la ligature que quand l'intestin n'étoit pas ouvert, il le falloit percer, pour embrasser toute la chair que le fil devoit couper, c'est encore une necessité absoluë de le percer ici avec le stilet, sans quoy l'opération seroit imparfaite ; mais le boyau est si tendre qu'il resiste trés-peu : quand le le stilet a fait son trou à l'intestin dans le fonds de la fistule, on le retire par l'anus, & on continue l'opération de la maniere que je viens de vous montrer.

De la fistule qui n'est pas ouverte en dehors.

Si la fistule est seulement ouverte dans le boyau, & qu'elle ne le soit point en dehors, l'opération en est plus difficile, car pour l'accomplir il faut trouver moyen de faire une ouverture en dehors. pour y parvenir on examinera s'il ne se fait point quelque petite tumeur autour de l'anus, qui indique que ce soit le fonds externe de la fistule, & si on n'y apperçoit point à la peau quelque alteration, ou de la rougeur qui marque l'endroit du vuide, parce que sur de telles aparences il seroit à propos d'ouvrir ces endroits pour y passer l'instrument

& continuer l'opération comme ci-dessus. Quand il n'y aura rien au dehors qui fasse connoître où il faut ouvrir, on prendra ce stilet P, qui est plié en deux & dont un des bouts est plus long que l'autre le tenant par le bout le plus long, on l'introduira dans l'anus, & au moment qu'on le retire en le conduisant avec le doigt engagé dans l'intestin on tache de faire entrer le bout du stilet le plus court dans l'ouverture de la fistule, puis tirant à soy on sentira à l'exterieur le bout du stilet, sur lequel on ouvrira la partie, & avec l'instrument qu'on y glissera comme ci-dessus, on achevera l'opération.

Pansement de la playe.

30. Aprés l'opération il faut panser la playe avec un gros tampon de charpie Q, en forme de tente qu'on trempera dans un liniment composé d'huile & de jaune d'œuf, & qu'on fera entrer par force dans l'anus pour écarter les levres de la playe, qu'on garnira ensuite de plumaceaux RR, couverts du même liniment : l'emplâtre S, la compresse longitudinale T, puis la quarrée V, y doivent être apliquées par ordre, & retenues par le bandage X. On mettra le malade au lit ; ou bien on le laissera en repos jusques au soir qu'on lui tirera trois poilettes de sang, pour éviter qu'il ne se fasse un depôt d'humeurs sur la partie affligée.

Ces sortes de playes sont embarrassantes à panser, à cause que c'est le chemin par où passent les gros excremens, & que souvent il survient un devoyement qui oblige de lever l'apareil, & de panser frequemment. On laisse pour lors un garçon Chirurgien qui couche dans la chambre du malade, & qui le repanse toutes les fois qu'il a été à la selle ; mais on tâche de regler cette évacuation en sorte qu'elle ne se fasse qu'une fois le jour, on envoye le garçon, qui une heure avant le pansement leve l'apareil afin que le malade se présente

à la chaise percée, où il demeure quelque tems pour faire une bonne selle : on lave la playe avec du vin tiede avant que de la panser aprés que le malade s'est vuidé les intestins. On se sert toûjours du tampon couvert d'un digestif fort animé, pour mondifier & pour empêcher qu'il ne croisse de mechantes chairs, ce qui arrive trés-souvent dans ces parties ; on continue la même chose tous les jours, & on a soin de ne diminuer la grosseur du tampon qu'à mésure que les chairs emplissent le fond de la fistule ; on desseche ensuite la playe, & on travaille à y procurer une bonne cicatrise.

Jugement des trois manieres d'opérer ci-devant expliquées.

Il n'est pas difficile de décider laquelle de ces trois manieres est preferable aux autres. Le caustique fait une douleur continuelle pendant cinq ou six semaines qu'on est obligé de s'en servir. La ligature ne coupe les chairs qu'aprés un long espace de tems & il ne faut pas manquer de la serrer tous les jours, ce qui ne se fait pas sans douleur. L'incision cause à la verité une douleur plus vive, mais elle est de si peu de durée qu'elle ne doit point allarmer une personne qui veut guerir sans crainte de retour ; car outre qu'elle acheve en une minute ce que les deux autres manieres n'operent qu'en un mois, c'est que par celles-ci la guerison est douteuse, & qu'elle est sûre par l'incision.

Ces raisons ont determiné le Roy à prendre le parti de subir l'incision, aprés avoir examiné tous les autres moyens qu'on luy proposoit pour le guerir de la fistule, dont je vais vous faire l'histoire en peu de mots.

Histoire de la fistule à l'anus survenue au Roy.

Dans l'année 1686. il survint au Roy une petite tumeur proche l'anus, en tirant du côté du perinée, elle n'étoit ni enflammée, ni beaucoup douloureuse. Elle grossit peu à peu, & aprés avoir meuri elle se perça d'elle-même, parce que le Roy ne

voulut pas souffrir que Mr. Felix son premier Chirurgien en fit l'ouverture, comme il le proposoit. Ce petit abscés eut la suite ordinaire de ceux où on ne fait pas d'ouverture suffisante pour porter les remedes dans le fonds de la cavité; il ne se fit qu'un petit trou à la peau par où la matiere s'écoula, il continua à supurer, & enfin il devint fistuleux.

Le seul moyen de guerir étoit l'opération; mais on ne trouve pas toûjours dans les Grands cette déference necessaire pour obtenir la guerison. Mille gens proposoient des remedes qu'ils disoient infaillibles, & on éprouva une partie de ceux qu'on jugeoit les meilleurs, mais pas un ne réüssit.

On dit à Sa Majesté que les eaux de Barege étoient excellentes pour ces maladies, le bruit même courut qu'Elle iroit à ces eaux; mais avant que de faire ce voyage on trouva à propos de les éprouver sur divers sujets; on chercha quatre personnes qui avoient le même mal, & on les envoya à Barege aux dépens du Roy, sous la conduite de Mr. Gervais Chirurgien ordinaire de sa Majesté lequel fit des injections de ces eaux dans leurs fistules pendant un tems considerable, il les y traita de la maniere qu'il crut convenable pour leur rendre la santé, & il les ramena tout aussi avancez dans leurs guerison que quand ils étoient partis pour y aller.

Experience.

Une femme vint dire à la cour qu'étant allée aux eaux de Bourbon pour une maladie particuliere, elle s'étoit trouvé guerie par leur usage d'une fistule qu'elle avoit avant que d'y aller. On envoya à Bourbon un des Chirurgiens du Roy avec quatre autres malades qui revinrent dans le même état qu'ils étoient, quand ils partirent.

Un Jacobin s'adressa à Monsieur de Louvois, &

luy

lui dit qu'il avoit une eau avec laquelle il guerissoit toutes sortes de fistules; un autre se vantoit d'avoir un onguent qui n'en manquoit aucune; il y en eut d'autres qui proposerent des remedes differens, & qui citoiens mêmes des cures qu'ils prétendoient avoir faites. Ce Ministre qui ne vouloit rien negliger pour une santé aussi précieuse que celle du Roy, fit meubler plusieurs chambres à la surintendance, où on mit des malades qui avoient des fistules, & on les fit traiter en presence de Monsieur Felix par ceux qui se vantoient de les pouvoir guérir. Une année s'écoula pendant toutes ces differentes épreuves sans qu'il y en eût un seul de guéri.

Mr. Bessiéres qui avoit examiné le mal, étant interrogé par sa Majesté sur ce qu'il en pensoit, répondit librement au Roy que tous les remedes du monde ne feroient rien sans l'opération.

Le Roy enfin à qui Monsieur de Louvoy & Monsieur Felix rendoient compte de tout ce qui se passoit, voyant qu'il n'y avoit d'esperance de guérit que par l'operation sur laquelle Monsieur Felix insistoit toûjours, s'y détermina; mais il ne voulut en informer personne, il attendit qu'il fût de retour de Fontainebleau, & un matin qu'on ne s'étoit apperçut de rien, on fut étonné qu'allant au lever du Roy on apprit qu'il s'étoit fait faire l'operation, & qu'il avoit constamment souffert toutes les incisions que Monsieur Felix avoit jugé à propos de lui faire.

Ceux qui assisterent à cette operation.

Ce fut le 21. Novembre 1687. que cela se passa. Monsieur Felix à qui le Roy avoit laissé la liberté de prendre tel Chirurgien qu'il lui plairoit pour l'aider dans cette occasion, choisit Monsieur Bessiéres qui fut present à cette operation, où il n'y avoit que Monsieur de Louvoy, avec Messieurs Daquin & Fagon. La cure fut trés-bien conduite, &

le Roy en a été parfaitement guéri. Il recompensa aussi en Roy tous ceux qui lui rendirent service dans cette maladie; il donna à Monsieur Felix cinquante mille écus, à Monsieur Daquin cent mille livres, à Monsieur Fagon quatre-viogt mille livres, à Monsieur Bessiéres quarante mille livres, à chacun de ses Apoticaires qui sont quatre douze mille livres, & au nommé la Raye garçon de Monsieur Felix, quatre cent pistoles.

Récompenses données par le Roy à ceux qui le traiterent.

pyême. C'est par celle-cy que nous allons commencer.

D'où vient le mot d'empyême.

La plûpart des Auteurs ayant égard à l'étimologie d'empyême qui signifie changement en pus ou en sanie, nous disent que ce mot se prend pour une transmutation de matiere en pus dans quelque partie du corps qu'elle se fasse, & particuliérement pour une collection ou un amas de pus dans la capacité de la poitrine ; mais la coutume de le prendre pour l'ouverture qu'on est obligé de faire à la poitrine afin d'en tirer du sang, du pus ou de l'eau, a prévalu : j'appelleray donc cette ouverture empyême, aussi cétte opération n'est-elle connuë que sous ce nom par les Praticiens. Ainsi quand je parleray d'empyême j'entendray une playe qu'on a fait à la partie inférieure de la poitrine entre deux côtes pour donner issuë à ce qui est épanché dans sa capacité.

Nécessité de cette opération.

Trois sortes de matieres obligent d'en venir à l'empyême, sçavoir, du sang qui sortant de quelques vaisseaux sanguins qui auront été coupez sera tombé sur le diaphragme, du pus qui s'y sera épanché ensuite d'une pleuresie, ou de l'eau qui s'y sera amassée peu à peu dans une hydropisie : voila trois differentes occasions où on fait l'empyême, & où il est absolument nécessaire ; mais la plus pressante de toutes c'est quand par une playe au poumon le sang tombe dans la poitrine dont il rempliroit bientôt la cavité, avec danger d'étouffer dans peu de tems le malade, si on ne luy donnoit issuë par une ouverture qu'on ne doit pas differer, ce qui m'engage à vous en faire voir l'opération avant que de vous entretenir des autres.

Diversité des playes de la poitrine.

Entre les playes de la poitrine les unes ne pénétrent point dans sa capacité, & alors elles sont regardées comme simples ; les autres sont pénétrantes, & de ces derniéres quelques-unes sont sans lé-

ſion des organes internes, & en ce cas elle ne demandent que la réünion; & d'autres avec léſion des parties contenuës, & celles-cy encore ſont ou ſans épanchement de ſang dans la poitrine, ou bien elles ſont accompagées de ſang répandu dans cette moyenne region : ce ſont de ces derniéres dont j'ay à vous parler, parce qu'elles ne ſe peuvent guerir que par l'empyême qui évacuë ce ſang dont le malade ſeroit ſuffoqué, ſi on ne le faiſoit ſortir.

Signes d'une playe pénétrante.

Les moyens pour connoître que la playe eſt pénétrante, ſont trois; l'attouchement, la vûë, & la ſonde. Si en touchant aux environs de la playe vous ſentez un emphiſême, c'eſt-à-dire, une bourſouflure ſemblable à celle des animaux qu'on ſoufle aprés les avoir tuez, c'eſt ſigne qu'elle pénétre dans la capacité, ce gonflement n'ayant pu venir que de ce que le vent pouſſé au dehors par les poumons s'eſt répandu dans les eſpaces des muſcles de la poitrine, & ſous les tegumens. On remarque par la vûë ſi la playe eſt grande, & ſi elle pénétre, car le ſang qui s'en échape, eſt rendu écumeux par l'air qui s'y mêle, & qui ſort de la playe avec bruit, en étant chaſſez l'un & l'autre avec viteſſe par les poumons qui s'étendent, ou par les muſcles qui reſſerrent la poitrine; alors on ne peut douter que la capacité ne ſoit ouverte, & que même le poumon ne ſoit bleſſé. Il y en a qui approchent de l'ouverture une chandelle allumé, & ſi la flâme vacille, c'eſt ſigne que le coup a entré dans la poitrine, l'air qui en ſort étant l'unique cauſe de ce petit mouvement. D'autres diſent que ſi le bleſſé étoit trés-foible, il ſaudroit appocher un miroir de la playe, & que ſi la glace ſe terniſſoit, ce ſeroit ſigne qu'il ſortiroit de l'air & que la playe pénétreroit : mais la plus ſûre preuve c'eſt par la ſonde, car ſi l'introduiſant dans la playe elle entre dans la capacité de la poitrine, il n'y a pas lieu de

Preuve la plus certaine d'une telle playe.

douter que la playe ne pénétre. Cependant quoique souvent on ne puisse pas avec la sonde trouver le chemin qu'à fait l'instrument, il n'en faut pas conclure que la playe soit bornée à la surface, il y a des épées étroites qui n'entrant que de biais font une si petite playe qu'on ne peut pas y conduire la sonde, & particuliérement si le blesée étoit en garde lorsqu'il a receu le coup : il faudra donc en ce cas situer la personne comme elle étoit lorsqu'elle a éré blessée, & si avec cela la sonde n'entroit point, on dilateroit exterieurement la peau sans differer, quand d'ailleurs on a des signes que le dedans est offensé.

Par où on connoît qu'il y a du sang épanché.

Il ne suffit pas de sçavoir si une playe pénétre ou non, il faut connoître s'il y du sang épanché dans la poitrine, & trois choses nous en instruisent, 1o. la situation de la playe, 2o. les excretions, 3o. les accidens qui l'accompagnent.

L'Anatomie nous apprend qu'il y a une artere & une veine intercostales qui sont placées dans une scissure qui regne le long de la partie inferieure de chaque côté : si le tranchant de l'instrument qui a fait la playe, a coupé les muscles intercostaux directement sous la côte, il doit avoir ouvert ces vaisseaux, d'où il en sera suivi un épanchement de sang dans la poitrine.

Signe d'une playe au poumon.

Si la playe est grande, & qu'il en sorte beaucoup de sang, c'est signe qu'il doit y en avoir dans la capacité : & principalement quand on entend un siflement à la playe causé par l'air qui en sort, cela marque qu'il y a ouverture au poumon, & comme il est tout plein de vaisseaux, il ne peut pas être blessé qu'il n'y en ait d'ouverts qui versent du sang dans cette capacité disposée à le recevoir.

On connoît le sang épanché par les accidens qui arrivent immédiatement aprés la blessure, on sent une grande pesanteur sur le diaphragme, causée par

le poids du sang qui s'y est répandu, une forte tention à la poitrine du côté de la playe, le blessé a de la peine à respirer, & tombe souvent en syncope. et non polle succomber ~~alla~~ sopra la parte op

Les playes de la poitrine ne guérissent pas facilement.

Si par le défaut de ces signes le Chirurgien juge qu'il n'y a point de sang épanché, il doit travailler à guerir la playe le plûtôt qu'il pourra, & quelque soin qu'il y apporte, ce ne sera pas si tôt qu'il seroit à souhaiter, parce que les playes de la poitrine sont plus difficiles à guerir que les autres, pour quatre raisons, la premiére à cause que l'air, qui entrant par la playe sans être modifié ni échauffé comme celui qui passe par la bouche, ne peut pas manquer d'incommoder les poumon; la seconde, parce que le mouvement continuel de la poitrine s'opose à le réünion qui se doit faire; la troisiéme consiste dans la difficulté qu'il y a de porter les médicamens à une playe des poumons; & la quatriéme, en ce que les matieres n'ont pas la liberté de sortir d'elle-mêmes, & qu'on a de la peine à les tirer quand elles sont dans le fond de la poitrine.

Abus dans la pratique.

Il ne faut point s'arrêter à l'opinion de quelques Anciens qui vouloient que par une suture on fermât toute les playes de la poitrine, prétendant que l'air étranger qui y entroit, étoit extrémement pernicieux; nous rejetterons aussi le sentiment de ceux qui conseillent de les tenir trés-longtems ouvertes: s'il n'y a point de sang épanché, il faut les fermer au plûtôt; s'il y en a, on les tiendra ouvertes pour le faire sortir, & ainsi c'est le sang qui doit en ceci regler la conduite du Chirurgien.

Quand il y a épanchement de sang, il est nécessaire de le vuider, & pour cet effet le Chirurgien se doit servir des moyens les plus doux avant que d'en venir aux extrêmes; on nous en propose trois, le premier est de situer le malade de maniére que le sang puisse sortir par la playe, ce qu'on

Cure de la playe où il y a épanchement de sang.

exécute en luy faisant baisser la tête, luy élevant les cuisses, & le couchant sur sa playe même; le second est d'aider au sang à sortir en serrant le nez au blessé, lui ordonnant de retenir un peu son haleine, & lui ébranlant un peu le corps; & la troisiéme, c'est de se servir de l'instrument appellé pyoulque ou tirepus A, qui est une seringue dont le canon est courbé pour s'accommoder à la figure de la playe; on introduit ce canon jusqu'à l'endroit où le sang est tombé, puis retirant le manche de la seringue, on l'emplit de cette humeur extravasée, & ainsi on la pompe à plusieurs fois.

Si par ces moyens on n'a pas pû vuider la poitrine, il la faut ouvrir pour donner issuë de quelque maniere que ce soit à cette matiere; on s'y prend de deux façons, l'une en dilatant la playe, & l'autre en faisant une contr'ouverture.

Comment on doit dilater l'ouverture.

La dilatation de la playe se doit faire quand l'ouverture est dans la partie basse de la poitrine, soit anterieurement, soit posterieurement, car il n'est pas rare que la playe se trouve vers l'endroit où l'on feroit l'empyéme, & quand même elle seroit de quelques doigts plus haut, il faudroit se contenter de la dilater; ce qu'on fait en fourrant une sonde creuse B dans la playe, pour y conduire la pointe d'un instrument qui doit être ou un bistouri droit C, ou un courbe D, & on observera de faire toûjours enbas les incisions aux tegumens & aux muscles exterieurs pour faciliter la sortie du sang. Car pour la dilatation qu'on fait aux muscles intercostaux, elle ne peut être qu'à l'endroit de la playe qui se rencontre entre deux côtes; on met ensuite le blessé dans une situation convenable à l'évacuation du sang, on ne peut mieux le situer que de le coucher sur la playe.

Observation d'une playe de poitrine.

Un des Gendarmes de Monseigneur le Duc de Bourgogne fut blessé à Beffort en 1703. par un

de ces camarades qui lui donna un coup d'épée dans la poitrine directement sous la mamelle droite ; & comme ce malheur lui étoit arrivé à demy lieuë de cette-ville, la poitrine avoit eu tout le tems de s'emplir avant qu'on me fût venu chercher pour le panser. Je me contentay de dilater la playe suffisamment pour évacuer le sang qui l'étouffoit, & je ne le pansay point ce premier jour ; je le fis coucher sur la playe pendant toute la nuit, & à mesure que le sang sortoit, il respiroit plus librement. Le lendemain je trouvay la poitrine toute vuide, je le pensay & le laissay entre les mains d'un Chirurgien de la ville qui le guerit, de maniere qu'un mois aprés, il nous vint rejoindre à l'armée.

Si la playe est à la partie superieure de la poitrine & qu'on soit certain qu'il y a du sang épanché, il faut de nécessité faire une contre ouverture, qui sera ce qu'on appelle Empyéme. Elle se doit faire à la partie déclive ou penchante de la poitrine en deux endroits ; sçavoir, en la partie anterieure, ou en la posterieure.

Quand on choisit la partie anterieure de la poitrines l'opération se fait entre la deuxiéme & la troisiéme des vrayes côtes en comptant de bas en haut ; le blessé en tire cet avantage qu'il peut se panser luy-même quand il est obligé de quitter son Chirurgien, soit par ce qu'il ne sera pas en état de le payer, ou parce qu'il sera obligé de changer de lieu, & quelquefois la longueur de la maladie impatiente tellement qu'on ne veut plus s'assujettir aux heures du Chirurgien. Mais l'incomodité de se pancher ou de se coucher sur le ventre pour faire sortir le sang ou le pus, fait préferer la partie posterieure, parce qu'étant couché sur le dos la matiere se porte, aisément à l'ouverture, & sort sans qu'on fasse faire aucune violence au poumons.

En quel lieu on doit faire la contr'ouverture.

Si on se détermine de la faire à la partie poste-

rieure, on enfonce le bistouri entre la troisiéme & la quatriéme des vrayes côtes, comptant de bas en haut; c'est-à-dire, une côte plus haut que par devant, afin d'éviter le diaphragme qui monte moins haut pardevant que par derniere. Sans m'embarrasser de compter les côtes, je la fais quatre doigts au dessous de l'angle de l'omoplate, & à quatre doigts de l'épine, qui est l'endroit où les côtes s'avancent le plus en dehors; mais on doit sur tout faire l'empyéme du côté de l'épanchement, & on tachera de ne se point tromper sur cet article.

L'Opération ayant été resoluë sur la nécessité pressante d'empêcher que le blessé n'étouffe, il ne faut point s'amuser à dresser l'apareil, on aura assez de tems pour cela pendant que le sang s'écoulera de la poitrine, & on ne doit point recommander au blessé de se tenir en son séant, il y est toûjours porté de luy-même, parce que c'est la situation où il peut mieux respirer. Aprés luy avoir tourné le dos du côté du jour & sa chemise relevée, on pincera les tégumens à l'endroit qu'on voudra ouvrir, & le Chirurgien les faisant tenir d'une main par un serviteur dans le tems qui les soulevera luy-même de la main gauche, il les coupera avec un bistouri droit C qu'il tient de la main droite, puis ayant lâché les tégumens il achevera de traverser les muscles entre deux côtes, tournant le dos de son bistouri du côté de la côte superieure, pour ne pas percer les vaisseaux qui sont le long de la lévre inferieure de cet os. Les muscles étant coupez, il ouvrira la plévre avec la pointe de ce même instrument, qu'il retirera ensuite pour y porter son doigts, afin de sçavoir si l'ouverture est suffisante; aprés quoy il fera pancher le malade en arriere pour faciliter la sortie du sang qui se repand pour l'ordinaire en abondance, & on ne doit rien appréhender en le laissant tout sortir; car quand il est une fois hors de ces vais-

ſeaux, il ne fait qu'incommoder en quelqu'endroit qu'il ſejourne.

On prépare une tente de linge E, qui ſelon les Auteurs doit avoir ſix conditions : la premiere, qu'elle ſoit d'une groſſeur proportionnée à la grandeur de la playe ; la ſeconde qu'elle ſoit molle de crainte de faire de la douleur ; la troiſiéme, qu'elle ſoit courte & mouſſe à la pointe, de peur de bleſſer le poumon ; la quatriéme qu'elle ſoit un peu applatie pour s'accommoder à l'eſpace qui eſt entre les deux côtes ; la cinquiéme, qu'elle ait une tête G, afin qu'elle n'entre pas dans la capacice, & un fil H, qui y ſoit attaché pour la retirer de la poitrine en cas qu'elle y tombât ; & la ſixiéme, qu'elle ſoit trempée en quelque liqueur vulneraire. Le ſang étant ſorti, on met dans la playe une tente auſſi conditionnée, on fait une bonne embrocation aux environs de la playe qu'on couvre avec des plumaceaux plats I I, & un grand emplâtre K, de gratia Dei. On poſe une compreſſe quarrée L par deſſus, & puis le bandage circulaire qu'on fait autour du corps avec la ſerviette M, ployée en trois ou en quatre, & qu'on aſſure dans ſon lieu en l'attachant au ſcapulaire N, par devant & par derriere.

Conditions de la tente qu'on doit préparer.

Panſement de la playe.

C'eſt s'arrêter à des minuties que de ſe mettre en peine s'il faut conſerver les fibres des muſcles intercoſtaux externes, ou celles des internes, & de balancer à couper ſelon la rectitude des fibres des uns, plûtôt que ſelon la direction des fibres des autres : il les faut couper également les une & les autres, & prendre garde ſeulement que le tranchant du biſtouri ne touche aux côtes, de crainte que l'inciſion faite à leur perioſte ne leur donnât occaſion de ſe découvrir par la ſuite.

Quelques Auteurs ont prétendu raffiner en conſeillant de ne point couper la plévre avec la pointe de l'inſtrument, & voulant qu'aprés avoir coupé

Mauvaiſe maniere d'ouvrir la playe.

les muscles & être parvenu à la plévre, on la pousse avec une grosse sonde mousse pour la faire crever ; ils disent que de cette maniere on ne risque point d'offencer le poumon avec la pointe du bistouri. Mais cette methode est blamable, car pour éviter un mal qui n'arrive jamais à un habile Chirurgien, ils en font deux qui peuvent avoir des suites facheuses ; l'un c'est qu'ils separent la plévre des côtes aux environs de la playe par l'impulsion qu'ils font pour l'ouvrir ainsi, & le second c'est qu'en rompant les fibres de cette membrane elle souffre un éffort qui peut y causer fluxion & inflammation.

C'est la coutume dans le traitement des playes, que de lever le premier appareil au bout de vingt-quatre heures, mais les playes de la poitrine ne donnent point ce tems. Quand le malade se sent oppressé, ce qui arrive quelquefois six ou huit heures aprés l'opération, il faut le repanser afin de donner issuë au nouveau sang sorti de ses vaisseaux ; c'est pourquoi on aura des appareils tout prêts pour panser le malade autant de fois que la necessité le requerrera : sur tout il ne faut pas épargner la saignée du bras, parce cette espece de revulsion empêche cette humeur de s'echaper par la playe du poumon.

On ne doit avoir égard qu'à la playe faite par l'opération, car la premiere n'étant pas considerable on doit la laisser renfermer aussi-tôt qu'elle y sera disposée : on en tire pourtant une utilité dont on profite jusqu'à ce qu'elle soit guerie puis qu'étant obligé de faire des injections dans la poitrine pour nettoyer & entraîner le pus & les humiditez sanieuses qui y tombent, on seringue par la playe superieure des liqueurs qui doivent sortir par l'inferieure où la pente est naturelle, de maniere que ces injections aprés avoir lavé la poitrine, s'écoulent ainsi sans effort & sans incónvenient.

Voilà pour ce qui regarde l'opération qu'on aura jugé nécessaire dans certaines playes de poitrine, & qu'on ne doit pas faire legerement comme on vouloit que je la fisse à Mr. de la Bonoisiere Ecuyer du Roy qui fut blessé à Versailles en 1701. à la mamelle droite d'un coup d'épée, qui étant entrée de biais dans la capacité de la poitrine, perçoit le médiastin & alloit se perdre dans la cavité gauche : les accidens qui survinrent le troisiéme jour, sembloient indiquer qu'il y eût du sang épanché; ceux qui le voyoient avec moy étoient d'avis que je fisse l'empyême, je leur dis que je regardois sa grande difficulté de respirer comme un effet de l'inflammation causée au médiastin, à raison de la playe qui le perçoit : il est vray que le malade ne pouvoit se tenir couché ; mais je ne remarquois point de tension à la poitrine, ni de pesanteur au diaphragme : je persuadai au pere du blessé de prier Mr. Felix de le venir voir, & de nous assister de son conseil ; il fut de mon sentiment, on ne fit point d'opération, & le malade fut parfaitement bien guéri.

Autre observation d'une playe de poitrine.

Dans la même affaire qui se passa à minuit Mr. Messier Lieutenant des Gardes de la porte de sa Majesté reçut un coup d'épée à la partie inferieure de la poitrine du côté droit; aussi-tôt qu'il fut rentré chez lui, on alla chercher un succeur ; il vint un tambour du Regiment des Gardes qui lui suça sa playe, & qui l'assura que dans deux jours il seroit guéri. Le lendemain au lever, on dit au Roy que de deux personnes qui avoient été blessées la nuit précedente, celui qui s'étoit fait succer se portoit bien, & que celui que avoit été pansé par les Chirurgiens se mouroit. Cette nouvelle se répandit comme veritable ; mais l'aprés-midi du même jour Mr. Messier se confessa & reçut les sacremens, parce qu'il étoufoit : il m'envoya chercher me priant de lui faire ce que

Histoire d'une guérison tentée par un succeur.

je jugerois à propos. Je luy dis que je le croyois guérit sur le recit qu'on en avoit fait au Roy ; mais que je le trouvois trés-mal par la nature de sa playe & des accidens qui l'accompagnoient : un autre l'auroit peut-être laissé perir entre les mains de son succeur, mais je crus qu'il étoit de mon devoir, de le secourir dans une nécessité aussi pressante : la playe êtant à la partie infereure de la poitrine, je la dilatay, & fis une ouverture suffisante pour donner issue au sang repandu ; dés ce moment il commença à se sentir soulagé, je continuay à le panser & je l'ay trés-bien guéri.

L'opération de l'empyême se fait encore, quand il y a du pus épanché dans la cavité de la poitrine, ce qui arrive pour l'ordinaire ensuite d'une pleuresie ou d'une peripneumonie.

Définition de la pleuresie.

La pleuresie est une inflammation de la plévre causée par un sang boüillant & impetueux qui s'extravase & se grumele dans cette membrane : Il y en a qui sur les picotemens que le malade ressent prétendent qu'elle est produite par une bile échauffée qui s'amasse entre les côtes & la plévre ; elle est toûjours accompagnée d'une fiévre aiguë, d'une respiration fréquente & difficile, & d'une douleur piquante & interne ; les Grecs l'appellent *pleuritis* du mot *plevron*, qui signifie le côté, parce qu'elle se fait violemment sentir au côté de la poitrine.

Caractere de la peripneumonie.

La péripneumonie est une inflammation du poumon excitée par le dépôt qui s'y fait d'une matiere purulente qui succede à la fluxion de la poitrine, & dont les signes sont une frequente & petite respiration, avec fiévre & rougeur de visage : ce mot de péripneumonie est dérivé de *peri* qui veut dire autour, & de *pneumon*, qui signifie poumon, parce que cette maladie se forme souvent dans la membrane qui envelope les poumons.

Ces deux maladies sont trés-violentes, & elles expédient leurs malades en peu de tems. Quand l'humeur qui fait la pleuresie est encore renfermée dans la plévre, & que celle qui fait la péripneumonie est dans la substance du poumon ou dans ses membranes, ces deux maladies sont pour lors de la juridiction de la Medecine ; je veux dire que les Medecins doivent pour les guerir, diriger la cure par la diette & par la Pharmacie, aussi-bien que par la Chirurgie qui pourra y employer les frictions, les ventouses, & sur tout les saignées : mais quand ces matieres morbifiques ont abscedé, & que le pus est épanché dans la poitrine, elles sont principalement soumises à la Chirurgie, parce qu'il n'y a point d'autre moyen pour les évacuer que la main du Chirurgien.

Ce qui oblige d'en venir à l'empyéme.

C'est à luy à examiner avant que de l'entreprendre s'il est constant qu'il y ait de la matiere daus la poitrine, pour ne pas tomber daus la faute que commit un Chirurgien d'ailleurs habile, qui fit l'empyême à Mr. le Duc de Mortemart, & qui ne trouva rien dans la poitrine ; il eut beau alleguer que l'opération avoit été ordonnée, & que tous les parens la souhaitoient, il fut blamé de tout le monde.

Histoire à ce sujet.

Une affaire presque semblable arriva à Versailles en 1703. à un des Chirurgiens du Roy, lequel étoit venu de Rouen se donner pour le plus expert Chirurgien de l'Univers. Mr. Helvetius vint voir le nommé Berteville Tapissier du Roy, malade depuis longtems & se plaignant d'une douleur à l'hypocondre droit. Ayant touché l'endroit il crut qu'il y avoit de la matiere, & il conseilla à ce Chirurgien de l'ouvrir ; ce qu'il fit à l'instant, il ne s'y rencontra rien à evacuer & le malade mourut deux heures aprés l'operation. L'avantage qu'en tira ce pauvre malade, fut d'être

en peu de tems délivré pour toûjours de la douleur qu'il souffroit & de celle dont il pouvoit être menacé dans la suite. Un frater auroit été excusable d'avoir eu cette soumission, parce que ses lumieres sont trés-bornées : mais un Maître Chirurgien doit être sûr de son fait, & il ne doit point tenter une opération de cette conséquence sur la bonne foy d'autruy.

Plusieurs sont dans la pensée que la nature seule peut guérir ces maladies, ils disent qu'elle a trois voyes naturelles pour se débarrasser des matieres, par les crachats, par les urines, & par les selles ; mais ce sont des especes de miracles qu'il ne faut pas toûjours esperer. Je sçay qu'il n'est pas impossible qu'elle évacue par un de ces trois moyens l'humeur extravasée qui sera encore ou dans le poumon ou dans la plévre ; mais aussi-tôt que l'abscés est crevé, & que le pus est répandu dans la capacité de la poitrine, il n'y a que l'empyéme qni l'en puisse faire sortir.

Signes d'un abscés dans la plévre.

Les signes qui nous marquent qu'il se forme un abscés dans la plévre sont une inflammation, une douleur aiguë & perçante qui attaque tout d'un coup, une pesanteur, que fiévre lente & continuë accompagnée de frissons, un pouls dur, serré & profond, une toux seche avec alteration, & une difficulté pressante de respirer.

Les signes qui nous indiquent que l'abcés se fait dans la substance du poumon, sont que le malade sent une douleur fixe & sourde, qui ne vient que peu à peu, il ne respire qu'avec peine, la fiévre continue avec une soif immoderée qui ne l'abandonne point, ses crachats sont purulens, ses yeux affaissez & enfoncez, ses joues rouges & vermeilles, & tout le corps devient sec & atrophié.

Les signes qui nous avertissent que l'abscés, soit de la plévre soit des poumons est crevé, & que la matiere

matiére est épanchée sur la diaphragme, sont une diminution de tous ces symptômes pour quelque tems, la douleur est à la verité moins aigue, se faisant sentir vers les fausses côtes, & le malade éprouve quelque soulagement; mais il survient des accidens qui ne sont pas moins dangereux que les premiers; car outre la difficulté de respirer, le pouls s'éleve, la fiévre s'augmente & devient ardente, on a une grande inquiétude, & on est fatigué d'une pesanteur sur le diaphragme accompagnée du fluctuation: on ne peut se tenir couché que sur le côté malade; car si on se couche sur le côté oposé, on ressent une douleur plus vive, & une pesanteur beaucoup plus grande, causée par la matiére qui charge le mediastin: c'est alors qu'il faut avoir recours à l'opération comme le seul moyen de guérir.

Signes de la matiére épanchée sur le diaphragme.

Pour frayer une issuë à cette matiére, on peut ouvrir la poitrine en deux maniéres, ou par l'incision, ou par le cautere potentiel; car pour le trepan de la côte & le cautere actuel que quelques Auteurs nous proposent, ce sont des moyens trop cruels pour nous en servir.

Deux maniéres d'ouvrir la poitrine.

L'ouverture qu'on fait à la poitrine par incision pour en tirer du pus est semblable à celle qu'on pratique pour en évacuer du sang; je viens de vous la faire voir, c'est pourquoi il n'est pas nécessaire de la repeter ici: il y a seulement quelque difference qu'il faut observer, c'est que la pleuresie étant abscédée, il se fait quelquefois une élevation entre deux côtes dans l'endroit où étoit l'abscés, & il faut pour lors faire l'ouverture sur cette tumeur que la nature semble produire pour nous indiquer le lieu par où le pus cherche à se faire jour.

La seconde maniere de faire l'empyême, c'est par le cautere potentiel. Ayant marqué l'endroit qu'on veut ouvrir, on y aplique une pierre à cau-

tere O, & pardessus, un petit morceau de bois P rond & creux pour la presser & la faire mieux pénétrer, on prétend que par cette compression une seule pierre fait autant que trois : ensuite sur l'escarre, on ouvre la capacité avec le bistouri. Mais quoique Thévenin nous dise que cette façon soit & la plus aisée & la plus en usage, je ne l'ay pourtant point vû pratiquer; & comme le cautere peut en brulant les muscles intercostaux aller jusqu'aux côtes & les découvrir, & que l'escarre venant à tomber il reste une playe trop grande pour arrêter la canule & pour nous laisser maîtres de retenir la matiere, ces inconveniens font que je conseillerai toûjours de s'en tenir à l'incision.

Proportion de la canule.

A l'empyême qu'on fait ensuite d'une playe de poitrine, on se sert d'une tente de charpie ou de linge, mais à celui qu'on pratique à l'occasion d'une rupture d'abscés, on met une canule d'argent dont on bouche l'ouverture avec un petit tampon, afin de pouvoir laisser sortir tant & si peu de pus qu'on le juge à propos; c'est pourquoy il faut faire l'incision d'une grandeur proportionnée à la grosseur de la canule, qui doit occuper toute l'ouverture, & avoir une tête R qui l'empêche d'entrer dans la poitrine, & qui soit percée de deux petits trous SS pour y passer un cordon T qui entourre le corps, afin qu'elle ne sorte que quand on veut; lorsque les côtes sont trop serrées, il faut que le corps de la canule soit plat comme celle qui est marquée V, pour s'ajuster aux espaces de ces os, & ouverte de toute sa longueur de même qu'à côté de son extrémité interne X, pour laisser évader le pus avec facilité.

Comment on panse le malade.

Toutes les fois qu'on panse le malade on ôte seulement le petit tampon qui bouche l'ouverture de la canule, & aprés l'avoir ôté si le pus ne sort point, il faut avec une grosse sonde mousse repousser le

poumon qui apuyant sur le bout de ce tuyau empêche cette évacuation : les injections qu'on fait par le moyen de cette seringue Z étant entrées par la cavité de la canule, on la bouche pour un moment, puis ôtant le tampon, pour peu que le malade se panche, elles sortent par le même conduit. Ces injections sont necessaires pour laver la poitrine ; il y a même des Praticiens qui laissent dans la capacité ces liqueurs adoucissantes & détersives durant l'intervale d'un pansement à un autre, pour empêcher que la matiere par son acreté ne fasse impression sur les parties : ces médicamens injectez de doivent être ni amers ni piquans, de crainte d'exciter la toux ; ce seront simplement des décoctions de plantes vulneraires, de l'eau de scabieuse & de pas-dâne, &c. ausquelle on peut ajoûter le vin où on aura dissout le miel rosat, pour nettoyer & préserver de la pourriture.

Signes de mauvais & de bon augure.

Si la matiere qui en sort est de mauvaise odeur & d'une vilaine couleur, & qu'elle s'évacuë en grande quantité ; si la fiévre subsiste, si le malade amaigrit notablement, & que ses forces diminuent ; ces signes ne promettent rien que de sinistre : mais si le pus est égal, blanc, bien cuit, de bonne odeur & en petite quantité si les forces se soutiennent, & que le malade soit obéïssant, il guérira. On ôte la canule quand la matiere commence à se tarir, ce qui doit arriver dans les quarante jours, car ce tems passé la playe dégénere en fistule, & il faut des années pour en achever la cure.

Je vous ay dit qu'il y avoit trois humeurs, le sang, le pus, & l'eau ou la lymphe, dont l'épanchement nous obligeoit d'ouvrir la poitrine pour l'en dégager : je vous ay parlé des deux premieres, examinons ce qu'il faut faire à la troisiéme.

De l'hydropisie de poitrine.

Il s'amasse quelquefois dans le thorax des sérositez qui distillant peu à peu remplissent une de ses cavitez & souvent les deux ensemble ; c'est ce qu'on apelle hydropisie de poitrine, laquelle est causée comme celles des autres parties du corps, ou par la rupture de quelque vaisseau lymphatique, ou par un défaut de fermentation qui rend les humeurs trop aqueuses, ou qui empêche la séparation de la lymphe par les urines, & par d'autres voyes. On connoît cette maladie par la toux séche où le malade ne crache rien, par le frisson, par une fiévre lente, par la courte haleine, par l'enflure des jambes & sur tout par une fluctuation & un gargoüillement qu'on entend dans la poitrine quand le malade se remuë, comme on en entendroit dans un vaisseau à demi plein d'eau qu'on agiteroit. Si le malade ne peut se tenir couché que d'un côté c'est une marque qu'il n'y a de l'eau que dans le côté où il peut demeurer ; mais s'il a autant de peine à se tenir sur l'un que sur l'autre des côtez, & qu'il affecte de rester sur le dos, c'est signe qu'il y a de l'eau dans les deux cavitez de la poitrine.

Ses signes.

Médicamens à essayer avant que d'ouvrir la poitrine.

Il faut essayer de vuider cette eau par les hydragogues, c'est-à-dire, par des remedes sudorifiques, aperitifs, & diuretiques, qui tous vont a évacuer les serositez, & dont je vous ay parlé dans l'hydropisie du ventre. Quand par ces remedes qui poussent par les sueurs, par l'insensible transpiration, & par les urines on n'a point pû réüssir, on en vient à l'ouverture de la poitrine, laquelle s'accomplit de la maniere que je viens de vous montrer.

Il ne faut pas s'étonner si quelquefois aprés avoir ouvert la plévre on ne voit sortir ni eau ni pus, quoy qu'il y en ait dans la poitrine : quand le poumon est adhérent à la plévre à l'en-

droit où on a fait l'opération, rien ne ſe peut échaper, & il faut alors que le Chirurgien introduiſe ſon doigt dans la playe, & qu'il ſépare doucement les filamens qui font cette adherence, aprés quoy il verra ſortir ce qui étoit contenu dans cette cavité. La ſeule crainte de rencontrer cette adherence qui cependant eſt fort rare, m'empêche de propoſer la ponction avec le trois-cars △ comme plus facile & plus ſure pour l'hydropiſie de la poitrine; car avec un ſimple trou fait entre deux côtes à la partie inferieure du thorax on tireroit les eaux contenues, on ſoulageroit le malade à l'inſtant, & on éviteroit une grande playe qu'on fait par l'empyême, & qu'il faut panſer long-tems, le trois-cars ne laiſſant aprés luy qu'une petite ouverture qui ſe guérit d'elle-même: mais avec cet inſtrument on ſeroit en danger de percer les poumons s'ils adhéroient aux côtes.

Inconvenient de l'uſage du trocar & ſes avantages.

LEs fiſtules du thorax ſuccédent aux playes de cette partie, & quelque attention que le Chirurgien ait pour empêcher ces playes de devenir fiſtuleuſes, ſouvent il ne peut l'éviter, les plus habiles les ont toûjours regardées comme un écueil contre lequel pluſieurs ont échoüé par les difficultez preſque inſurmontables qu'il y a de cicatriſer ces ſortes de playes: mais un Chirurgien ne doit jamais ſe rebuter, il les ſurmonte quelquefois dans le tems même qu'il n'oſoit eſperer de réüſſir, il faut qu'il donne toute ſon aplication pour connoître les obſtacles à la guériſon, & qu'il n'épargne point ſa peine pour les vaincre.

DES FISTULES DE LA POITRINE.

Difficulté du traitement de ces maux.

Aprés avoir cherché les raiſons qui tendent ces fiſtules incurables, on a trouvé que ce pouvoit être l'une des cinq ou ſix cauſes que je vay vous rapporter.

La premiere est le mouvement continuel du thorax; la seconde est le peu de disposition de la plévre à se réünir parce qu'elle est mince; la troisiéme, est l'alteration qui survient aux côtes découvertes ou endommagées; la quatriéme est la situation de l'orifice externe de la fistule, laquelle est superieure à l'égard de la situation de son orifice interne; la cinquiéme, la fécondité de la matiere, quand la fistule succéde à une péripneumonie; & la sixiéme, quand ce pus vient des os du sternum, ou qu'il se traine obliquement d'un espace intercostal à l'autre.

Il dépend du génie & de l'experience du Chirurgien de trouver les moyens de soulager ou de guérir ceux qui ont de ces fistules qu'on croit incurables; & qui effectivement ne le sont pas entre les mains d'un Opérateur entendu.

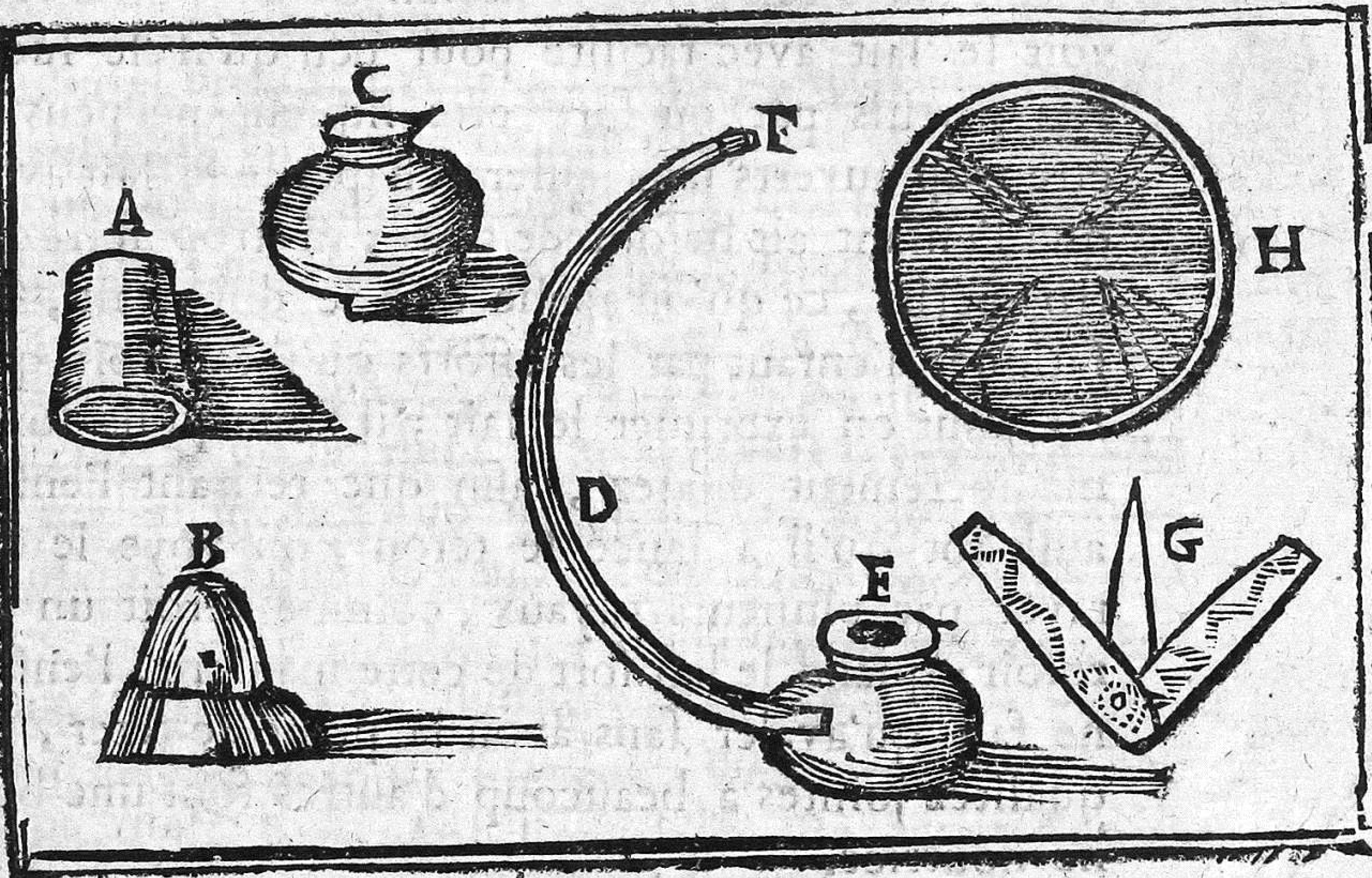
Moyens d'y remedier.

Si c'est le mouvement continuel de la poitrine qui s'opose à la réunion, il faut mettre le malade au lit, l'empêcher de criér, de parler, & de faire aucun effort. Si c'est la plévre qui ne se peut réünir à cause de son peu d'épaisseur, il faut par l'entremise des chairs des muscles intercostaux ausquelles elle est adherente aprocher les lévres de sa playe & en procurer la cicatrice, ayant auparavant consumé la callosité s'il y en avoit. Lorsque les côtes seront découvertes & cariées, on les fera exfolier avec un petit bouton de feu qui sera conduit le long d'une canule jusques sur la côte alterée. Quand la fistule est oblique ou tortueuse, il faut couper toute la sinuosité jusques dans son fonds. Si ensuite d'un abscés au poumon la supuration trop abondante entretient la fistule, il faut en épuiser la source, ce qu'on fera par un bon regime, par les remedes généraux, & par le conseil d'un prudent Medecin. Si le sinus vient des os du sternum, ou bien de quelque côte voisine ou

Pratique pour divers cas.

éloignée, il faut dans cette occasion que l'industrie du Chirurgien se fasse voir en inventant des remedes & d.s instrumens capables de découvrir & d'emporter les obstacles qui empêchent la guérison.

Fig. XXVII. POUR LE MAMMELON.



Des Operations qu'on pratique aux Mammelles.

Les mammelles qui sont un des principaux ornemens de la femme, & qui sont si necessaires pour la nourriture de l'enfant, ne sont pas plus exemptes de maladies & ne sont pas moins soumises à la main du Chirurgien que les autres parties du corps, & il est souvent obligé d'y faire des opérations trés-cruelles.

Division des maladies de ces organes, & des opérations qu'elles exigent.

On distingue les maladies qui y arrivent & les opérations qu'elles demandent, en deux, sçavoir en celles du mammelon, & en celles de la mammelle.

Le mammelon est cette éminence qui sort du milieu de la mammelle, où aboutissent tous les conduits lactez qui versent le lait dans la bouche de l'enfant. Quand le mammelon est trop petit, l'enfant a de la peine à le prendre & ne fait que

le chifonner ; & s'il est trop gros, il emplit trop la bouche de l'enfant qui ne peut point le succer : mais pour le choisir d'un volume médiocre & proportionné, il doit être de la grosseur d'une noilette & un peu plus long, afin que l'enfant le tenant entre son palais & sa langue en puisse recevoir le lait avec facilité pour pen qu'il le succe. Les pertuis par où sort cette liqueur ne peuvent être trop ouverts sans laisser échaper le le lait avant que l'enfant ait besoin de teter ; ni trop serrez ou trop petits, ce qu'on apelle être de dur trait, sans fatiguer l'enfant par les efforts qu'il faudroit qu'il fist pour en exprimer le lait ; il faut qu'ils soient médiocrement dilatez, afin que retirant l'enfant aussi-tôt qu'il a lancé le teton, on voye le lait arayer par plusieurs tuyaux, comme feroit un arrosoir : quand le lait sort de cette maniere, l'enfant ne fait qu'avaler sans avoir la peine de teter, ces qualitez jointes à beaucoup d'autres font une bonne nourrice.

Mammelon non formé.

Aux femmes qui n'ont point encore été nourrices le mammelon a quelquefois de la peine à se former ; l'enfant ne peut pas le prendre, & quand il le tient il le lâche aussi-tôt, parce qu'il n'est pas assez avancé en dehors, & c'est ce que les femmes apellent, n'avoir pas encore la corde rompuë, parce qu'il semble être retenu comme par une petite corde. Le moyen de le former c'est de faire teter la femme par un enfant de trois ou quatre mois, qui étant plus fort que le sien nouvellement né embouchera mieux le mammelon ; ou bien de la faire teter par la garde, ou par une de ces femmes qui sont dans l'habitude de faire les bouts des nouvelles accouchées. On mettra ensuite ce petit chaperon marqué A, fait de buis & figuré camme un dé que les femmes mettent dans leurs doigts quand elles veulent coudre,

cave dans son milieu, pour recevoir le mammelon, & percé dans son bout à ses côtez pour laisser sortir le lait qui se peut échaper. Ce chaperon qu'on ôte seulement dans le tems qu'on veut donner à têter, est propre pour former le mammelon : cet autre marque B est encore plus commode, parce qu'il a un bord fait comme celuy d'un chapeau qui empêche qu'il ne blesse la mammelle.

Effets de la voracité des enfans.

Il y a des enfans voraces qui ne trouvant pas suffisamment de lait pour les rassasier, succent le mammelon avec tant de violence qu'il y vient des fentes & des crevasses à la base où il semble se vouloir séparer de la mammelle. Ce malheur est arrivé à plusieurs des Nourrices du Roy ; à celles qui n'avoient pas assez de lait pour contenter sa faim, il leur mordoit les bouts jusqu'au sang, & comme elles ne pouvoient pas y resister, on étoit obligé d'en changer souvent : heureusement il se trouva Madame Ancelin, native de Montesson, qui ayant du lait en abondance s'est trouvée la seule qui ait pu satisfaire au grand apetit de ce Prince ; elle l'a nourri pendant seize mois, & jusqu'à ce qu'il ait été en état d'être sevré ; ainsi c'est elle qui a donné le fondement à cette forte santé qu'il a presque toûjours eue, & qu'il a encore aujourd'huy.

Du caillement du lait aux mammelles.

Souvent aprés les couches, le lait se portant avec affluence dans les mammelles, s'y caille & s'y durcit, ce qui peut venir de ce que la femme aura senti du froid, ou de ce qu'elle aura trop-tôt découvert son sein, ou bien de ce qu'elle aura mis quelque habillement qui l'aura trop pressée : c'est en quoi les femmes ne sçauroient trop se précautionner, il faut qu'elles tiennent leur sein bien couvert de linges matelassez, parce que la chaleur empêche le lait de se grumeler, & luy ouvre les routes qu'il doit

prendre pour ſortir à celles qui ne veulent pas être nourrices.

Cet accident arrive quelquefois aux nourrices, quand il a y quelque obſtruction dans les glandes du ſein, quand elles auront été trop long-tems ſans donner à têter, ou quand le froid les aura ſaiſies : elles diſent pour lors qu'elles ont poil, & cette indiſpoſition leur donne la fiévre pendant vingt-quatre heures & plus. Lorſque le mal vient d'obſtruction, il faut faire un liniment d'huile d'amandes douces ſur le ſein, & ſe ſervir de petits cataplâmes anodins & émolliens; ſi c'eſt de l'exceſſive quantité du lait il y faut remedier par la ſaignée, & par la diete; & ſi le froid en eſt la cauſe, il faut par la chaleur reparer le deſordre qu'il a fait.

Ce qu'on pratique dans la retention du lait.

C'eſt au Chirurgien de tâcher d'évacuer le lait grumelé dans le ſein, où par ſon ſéjour il ne manqueroit pas de cauſer un abcés : il y a deux manieres pour l'en faire ſortir, ou inſenſiblement, ou ſenſiblement.

Comment on évacue le lait.

Inſenſiblement, c'eſt-à-dire par reſolution, en ſe ſervant de cataplaſmes doux, émolliens & reſolutifs; ſi ces premiers ne réüſſiſſent pas, on en fera de plus forts avec les quatre farines & la terre cimolée cuites dans l'hydromel y ajoutant l'huile roſat.

Senſiblement, en faiſant ſortir le lait par le mammelon. On propoſe pour cela trois moyens, l'un de ſe ſervir d'une petite ventouſe de verre, C dont l'ouverture ne ſera grande qu'autant qu'il faut pour recevoir le mammelon, on la plonge dans de l'eau bouillante d'où on la retire quand elle eſt échauffée pour l'apliquer ſur le ſein : le mammelon étant dans ſon ouverture elle s'y attache, & aprés qu'on la couverte d'un linge bien chaud, on la laiſſe s'emplir de lait, & on la leve enſuite pour la vuider & la remettre autant de fois qu'on le juge à propos. L'autre expedient eſt de ſe faire têter par une

femme ſaine & nette, qui ayant empli ſa bouche de lait, le crache pour recommencer à le ſuccer ainſi juſqu'à ce que le ſein ſoit vuide. Le troiſiéme moyen eſt de ſe têter ſoy-même avec un inſtrument D, apellé têtine, & par les Italiens *lattecole*. Si une femme trouve que la petite ventouſe n'eſt pas commode, ou que ſa têteuſe luy fait trop de douleur, elle ſe pourra têter elle-même avec cet inſtrument de verre apliqué ſur le mammelon par ſon extremité la plus large E, la femme ayant dans la bouche le bout F du col de la même, machine: de cette maniere elle ſe fera moins de douleur, & elle continuera juſqu'à ce que le ſein ſoit entierement deſempli.

Uſage de la têtine.

Si malgré tous ces expediens le lait ſejournoit dans la mammelle, il ne manqueroit pas d'abſceder, à quoy il eſt d'autant plus ſujet, que peu de changement ſuffit pour le convertir en pus. Dans cet état il faut faire à la mammelle une ouverture avec la lancette G, auſſi-tôt qu'on y ſent de la fluctuation, pour empêcher que le pus ne cauſe du déſordre dans une partie auſſi délicate & auſſi ſenſible.

Abſcés du lait dans les mammelles.

C'eſt une erreur de bonne femme que de croire qu'on ne doit point employer le fer aux maladies du ſein, on trouve des femmes aſſez obſtinées pour ne le vouloir pas ſouffrir, il les faut pour lors, laiſſer ſe gouverner ſelon leur caprice, elles payent ſouvent bien cher leur entêtement; car outre qu'elles ſouffrent plus long-tems en attendant que le pus ronge la peau pour ſe donner iſsuë, c'eſt qu'au lieu d'un trou que feroit la lancete, il s'en fait quelquefois cinq ou ſix qui mettent un ſein dans un pitoyable délabrement, & alors elles ſe repentent de leur obſtination.

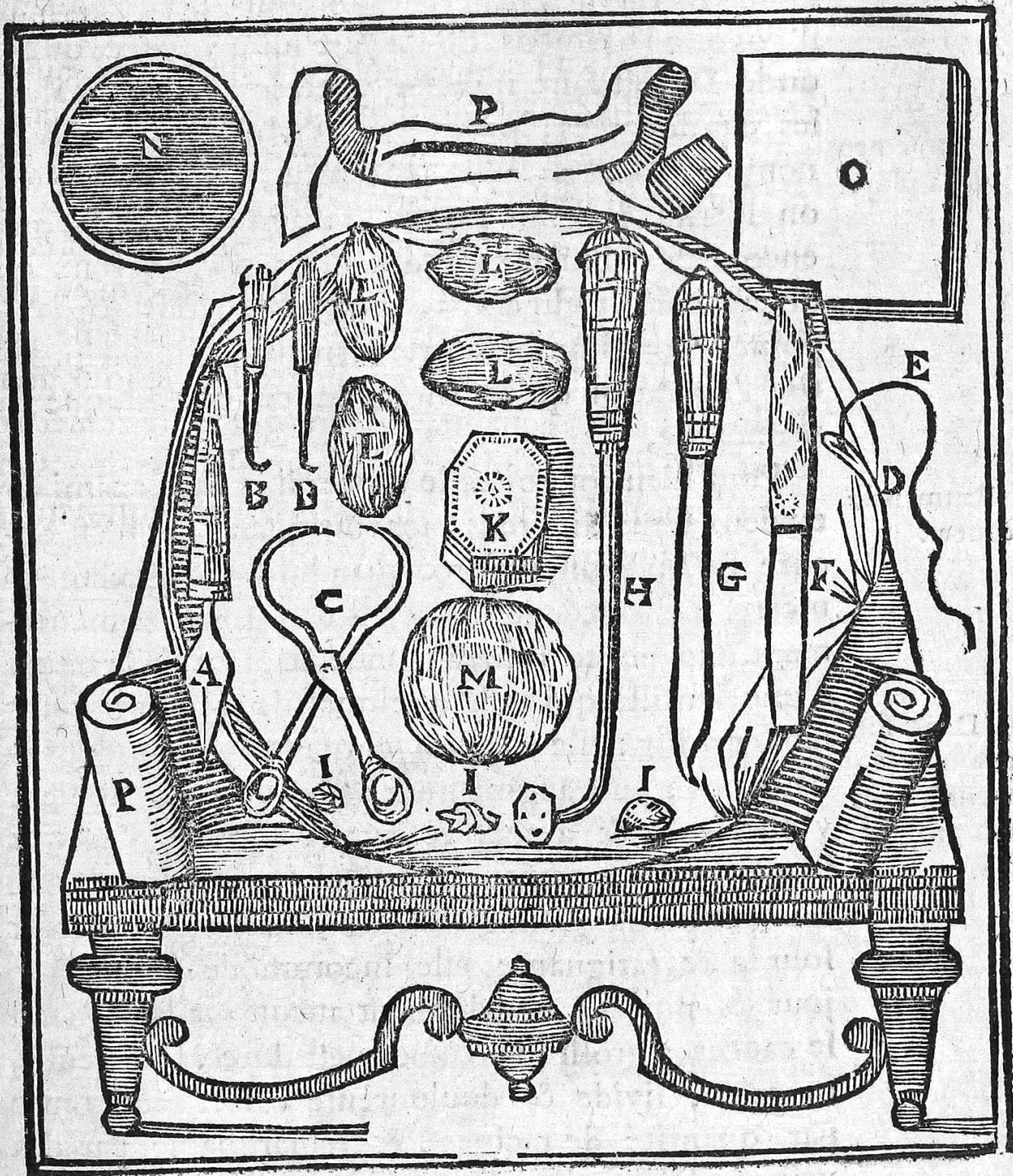
Erreur des femmelettes

Mais quand une femme eſt ſoumiſe à ſon Chirurgien, il faut qu'il prenne une lancette envelopée d'un petit linge qui ne laiſſe de découvert de la lame

qu'autant qu'il est necessaire pour faire l'incision qui ne doit être que deux fois longue comme celle d'une saignée, pour évacuer seulement la matiere. On ne se sert point de tente à ces sortes d'abcés il suffit d'un emplâtre H coupée en croix de Malte, qu'on releve autant de fois qu'il y a de nouvelle matiere à faire sortir : pour moi, aprés que l'ouverture est faite, j'use toûjours d'un pareil emplâtre que je compose avec l'onguent divin étendu sur un morceau de cuir dont je couvre tout le sein, & je m'en suis trés bien trouvé. La malade se panse elle même, en relevant l'emplâtre trois ou quatre fois le jour pour l'essuyer, & le rechauffant avant que de le remettre: trois ou quatre emplâtres renouvellez de tems en tems amollissoient les duretez & conduisoient à une parfaite guerison.

Pansement de la playe.

Fig. XXVIII. POUR L'OPERATION DU CANCER.



Du cancer.

LE cancer est d'un consentement unanime le plus horrible de tous les maux qui attaquent l'homme ; quoique la rage & la peste tuent en moins de tems, elles ne me paroissent pas si cruelles que le cancer qui mene aussi surement, mais plus lentement l'homme au tombeau en lui causant des douleurs qui lui font tous les jours souhaiter la mort.

Raison de ses differens noms.

Le cancer n'attaque pas seulement le sein, mais encore plusieurs autres parties où il n'exerce pas moins sa fureur; il prend differens noms, quand il vient aux jambes on l'apelle loup, parce que si on le laissoit faire il ne les quitteroit point qu'il ne les eût devorées; lorsqu'il s'attache au visage il se nomme *noli me tangere*, parce que si on y touche, on l'irrite & il fait plus de ravage: on remarque encore des tumeurs & des ulceres chancreux en divers endroits du corps, dont je ne vous parleray point aujourd'huy, me renfermant à vous démontrer l'opération qu'on fait au cancer qui attaque la mammelle,

Examen du cancer.

Pour bien connoître le cancer il le faut examiner en deux tems differens, sçavoir quand ce n'est encore qu'un apostême, & quand il est degeneré en ulcere. Le cancer apostêmé est dans son commencement une petite tumeur ronde & plate de la figure d'une lentille qui reste quelquefois tres-long-tems sans grossir, elle est souvent sans douleur dans sa naissance, puis augmentant peu-à-peu, la douleur y survient, & à mesure que la tumeur s'accroît la douleur augmente jusqu'à devenir insuportable non pas par sa grande violence, mais c'est qu'étant sourde & fatiguante elle incommode le malade jour & nuit ne luy donnant aucun repos. Quand le cancer a grossi, la tumeur est dure, squirreuse, inégale, livide & douloureuse, fort adherente par quantité de racines, & remarquable par des veines pleines d'un sang noir éparses sur toute sa superficie.

Dans son commencement & dans son progrés.

Dans son ulceration.

Dans les premiers jours que le cancer est ulceré, il paroît comme une écorchure d'où il suinte une serosité acre & corrosive qui par la suite, rongeant la tumeur, y fait une ouverture qu'on a definie un ulcere aparent, rond, horrible & puant, avec des lévres, grosses, dures, noueuses & renversées,

de couleur livide ou obscure, & environnées de veines remplies d'un sang mélancolique.

On a donné le nom de cancer à cette maladie, soit apostêmée, soit ulcerée, parce que quand elle est encore apostême, les vaisseaux gonflez qu'on y aperçoit ressemblent à des expansions de pattes d'écrevices; ajoûtez qu'en cet état la tumeur est tellement enracinée dans les glandes de la mammelle, qu'on ne peut non plus l'en arracher, que de faire quitter à un chancre ce qu'il a empoigné avec ses pattes faites en tenailles; & lors qu'il y a ulcere, ce mal déchire la partie en s'avançant de dehors en dedans par le progrés de ses racines, en quoi il paroît aller à reculons comme les écrevisses ont coutume de faire. Etimologie.

Les causes des cancers, selon quelques-uns, sont externes & internes: les premiéres se raportent à une forte contusion, ou bien à une compression, lesquelles donnent lieu à la lymphe de s'arrêter dans les glandes des mammelles des femmes, de s'y épaissir, & d'acquerir de l'acreté par son séjour. La principale des causes internes est dans le vice des liqueurs séparées d'un sang terrestre & visqueux, tout rempli d'acides coagulans qui formant des obstructions dans les glandes, y retiennent la lymphe & l'y disposent à s'aigrir jusqu'à corrompre la substance glanduleuse qui la renferme. Causes.

De vingt femmes qui auront des cancers il y en aura quinze qui seront dans l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, où la nature a coûtume de faire cesser les évacuations menstruelles. Ce mal est fort frequent dans les couvents de filles. M. Duchesne & moy, dans le voyage que nous fismes en 1700. avec les Princes, nous en vîmes dans presque toutes les Villes où nous passâmes. les malades approchoient toutes de cinquante

ans, ou si elles étoient plus jeunes elles n'étoient pas bien reglées ; car il y a tant de raport du sein à la matrice, qu'aussi-tôt que les ordinaires sont prêtes de venir, ou qu'elles retardent de quelques jours, le sein ne manque pas de durcir & de faire de la douleur.

Marque du cancer au sein.

On connoît un cancer au sein par la tumeur de la partie qui paroît inégale à cause du gonflement des glandes qui sont dures & engorgées, il est souvent adherent à la poitrine, les veines du sein sont aparentes & pleines d'un sang brûlé, & quand il y a de la lividité sur la pointe de la tumeur, c'est signe qu'elle ulcerera bien-tôt. Lorsqu'il est ouvert la douleur est incomparablement plus grande, parce que la serosité qui en sort est piquante & corrosive comme de l'eau forte, & que rongeant sans cesse ces parties, elle ne donne aucun relâche à la malade.

Opinion singuliére sur sa cause.

Il y en a qui croyent que le cancer ulceré n'est autre chose qu'une multitude prodigieuse de petits vers qui dévorent & consument peu à peu toute la chair de la partie : ce qui a donné lieu à cette opinion, c'est qu'avec le microscope on a quelquefois vû de ces insectes dans les cancers, & que mettant sur l'ulcere un morceau de veau, la malade sent mois de douleur, parce que, dit-on, ces vers rongeant pour lors ce veau ils laissent la malade en repos pour quelque tems. Cette opinion a eu ses partisans & ses censeurs, je n'entreprendray point ici de les accorder.

Le prognostic.

Le prognostic n'en peut être que fâcheux, puisqu'il n'y a point de maladie plus affligeante & qui doive donner plus d'aprehension au malade que le cancer ulceré ; & il n'y en a point aussi qui fatigue plus le Chirurgien, & qui lui donne plus de peine, parce que ce mal est presque toûjours incurable. Si on en croyoit Hippocrate, il ne faudroit point toucher aux cancers, car en y touchant

chant, remarque cet Auteur, vous aigriſſez le mal & vous avancez la mort du malade. En effet en traitant le cancer on peut troubler la lymphe & les autres-ſucs qui ſe diſtribuent à la partie, & les mettre en une fermentation qui les aigrira & qui dévelopant les ſels y cauſera d'étranges ravages dans la ſuite.

Mais comment réſiſter aux perſecutions d'une pauvre malade qui ſouffre & qui implore vôtre ſecours ? l'abandonnera-t-on à la rigueur de ſon mal qui la tourmente jour & nuit ? non, un Chirurgien ne doit point être ſi cruel : il doit chercher les moyens de la guérir, & ſi cela n'eſt pas dans ſon pouvoir, il faut du moins qu'il travaille à adoucir ſon mal & à lui rendre ſuportable.

Quand je conſeille de ſe ſervir de remedes qui pallient le mal, j'entens qu'on le faſſe aux cancers ulcerez, dont les bords ſont renverſez, & où il y a une notable déperdition de ſubſtance : il faut à l'égard de ceux-là uſer de médicamens doux, qui apaiſent ou diminuent la douleur, comme des ſucs de plantain & de morelle, des plumaceaux trempez dans une décoction vulneraire pour en garnir la playe. Il y en a qui ne mettent dans l'ulcere qu'un petit morceau de rouelle de veau ; car ſoit qu'il y ait des vers ou des ſéroſitez rongeantes, leur plus grande action s'exercera ſur le veau & non ſur la chair : c'eſt ainſi qu'avec de petits remedes, il faut amuſer la malade, puis que de tels maux il n'en faut attendre que la mort.

Remedes palliatifs.

Avant que de vous montrer l'opération, je vous diray que depuis cinq ou ſix ans trois Medecins nous ont donné chacun un Traité du Cancer. L'un eſt Mr. Gendron docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier, neveu de M. l'Ab-

Trois Auteurs modernes ſur cette maladie.

bé Gendron, qui pansa la Reine Mere du Roy, du cancer qu'elle avoit à la mamelle. L'autre est de M. Alliot Conseiller Medecin du Roy & de la Bastille, Fils de M. Alliot Medecin de Bar-le-Duc, qu'on fit venir en 1665. pour panser la même Reine de ce mal. Et le troisiéme est M. Helvetius Docteur en Medecine & trés-connu à Paris sous le nom de Medecin Hollandois.

Ces Auteurs se sont fait des idées particulieres sur la nature du cancer, & en ont établi tous trois chacun un systême different : c'est à nous à embrasser celui qui nous paroîtra le plus vray-semblable, les voicy en peu de mots.

Systême du premier.

M. Gendron dit que le Cancer est une transformation des parties nerveuses glanduleuses, & des vaisseaux limphatiques en une substance uniforme, dure, compacte, indissoluble, capable d'acroissement & d'ulceration ; & il ajoûte qu'il ne reconnoît pour cause de cette transformation que la cessation des filtrations de la partie, qui par la perte de son ressort & l'affoiblissement des tuyaux, devient un tout capable d'accroissement par une disposition mécanique des parties contiguës, ce qui le rend irreduisible à son premier état ; & il soutient que l'ulceration dépend des seuls incidens attachez à l'extrême accroissement du corps transformé, qui par une pression actuelle ou par des alterations dans le sang qui en font la lividité, cause la rupture de la peau, qui est au cancer ce que le perioste est aux os, & offre ensuite la masse chancreuse aux impressions de l'air dans les circonstances de sa structure hors d'œuvre, c'est-à-dire, dans un état à s'augmenter par ses racines qui ont une espece de végetation, pour se répandre au voisinage, & une conformation de pores pour corrompre les humeurs dont elle sont imbibées.

M. Alliot dit que le cancer est une tumeur trés-dure, quelquefois pierreuse, inégale & livide, toûjours accompagnée de douleurs plus ou moins violentes, suivant que les circonstances qui s'y rencontrent sont plus ou moins fâcheuses. Il ajoûte que le cancer pris generiquement est une tumeur squireuse puisqu'elle est trés-dure, mais douloureuse, à la difference du squirre qui est indolent. Il regarde la rougeur, l'inégalité, la lividité, les veines éparses comme signes équivoques & accidentels, & il considere la douleur comme le caractere specifique & individuel du cancer. Il prétend que l'humeur mélancolique qui forme le squirre, est chargée d'un acide beaucoup moins dévelopé que dans le cancer, où il ne parvient au degré de corrosion que lors que ses pointes aiguës & tranchantes ont surmonté & anéanti, pour ainsi dire, le sel volatil, savoneux & balsamique du sang, & que piccotant pour lors & déchirant les parties nerveuses & membraneuses par leur mouvement dereglé, elles excitent enfin ces douleurs horribles qu'on ressent dans le cancer.

Idée que le second donne de ce mal.

M. Helvetius croît que la source & l'origine du cancer n'est autre chose qu'une petite coagulation de quelque goutte d'humeur dans une glande, que cette coagulation vient d'ordinaire par un accident exterieur, comme coup, chute, serrement, ou efforts; qu'à mesure qu'il s'amasse de l'humeur dans la glande le cancer grossit, qu'en grossissant la douleur devient plus grande, parce que les filets nerveux pressez par la tumeur, font des élancemens plus ou moins douloureux selon que ce pressement est plus ou moins violent; que le mal augmente par les remedes qu'on y applique, parce que ces remedes échauffent & par-là reveillent & aigrissent l'humeur qui reste comme assoupie tout le tems qu'elle n'est irritée

La source du cancer selon le troisiéme.

par aucune chose qui la puisse mettre en mouvement; que les remedes soit fondans soit absorbans qui causent de l'effervescence, font que le levain occupant plus d'espace qu'auparavant, produit des douleurs effroyables, & que ne pouvant plus être contenu dans la glande où il s'étoit jetté, il la créve & forme un ulcere qu'on apelle un cancer ouvert, dont le ferment se répand ensuite dans les parties voisines.

Leurs diverses méthodes de traiter ce mal.

Ces Auteurs ne sont pas seulement en contestation sur la nature du cancer, ils ne s'accordent point encore sur la maniére de le traiter. Ils nous proposent tous trois des méthodes differentes: M. Gendron ne demande que de la palliation dans le cancer & défend la cure éradicative: M. Alliot veut qu'on consume la tumeur chancreuse avec son escarotique absorbant: & M. Helvetius ordonne l'extirpation du cancer par l'opération; & voici surquoi leurs sentimens sont fondez.

Selon Mr. Gendron.

Mr. Gendron propose de ne traiter que palliativement toutes sortes de cancers, soit devant; soit aprés leur ulceration. Il apelle cancers occultes ceux dont la tumeur chancreuse est adherente, il en prouve l'incurabilité par les racines profondes qu'elle a jettées dans les parties interieures, & il prétend qu'alors il ne s'agit que d'offrir au malade des secours palliatifs, qui en cette occasion se réduisent à retarder autant qu'il est possible les désordres successifs attachez au progrés de tels cancers, ayant pour cet effet égard a la situation du mal, à sa cause, à l'âge, au sexe & au temperament du malade, sur quoi il nous avertit qu'il est important pour y réüssir de se défaire du préjugé de l'existence d'un acide corrosif comparé à l'eau forte & à l'arsenic, de crainte qu'étant persuadez que tout le secret de la palliation ne consiste que dans l'usage de certains absorbans, specifiques à

cet acide ſupoſé, loin d'arrêter le progrés de ces maux nous ne fuſſions cauſes de leur irritation. Enfin il ne raporte nullement l'incurabilité des cancers tant occultes qu'ulcerez au caractere indomptable d'une humeur acide, mais ſeulement aux circonſtances attachées à la ſtructure & à l'accroiſſement de la ſubſtance chancreuſe: ſi ces ulceres ſont incicatriſables, c'eſt que les fibres de la peau ne peuvent plus ſe lier & s'unir avec celles de la maſſe de nouvelle transformation.

Mr. Alliot prétend que la cure du cancer conſiſte dans la mortification des acides par les alcalis & par les abſorbans; qu'il s'agit de mortifier le ferment aigre & carcinomateux engagé dans la partie malade, en conſumant les chairs & les glandes qui en ſont infectées; que pour dompter ce monſtre il faut abſorber un acide trés-exalté & trés-corroſif par un abſorbant proportionné à la nature de cet acide qu'on veut détruire, & que tel eſt l'effet que produit le cauſtique mitigé qui a été trouvé par Mr. ſon pere, propoſé dans une Thêſe imprimée à Paris en 1665. & qu'on a rectifié pour le donner au public, comme on le voit à la fin du livre de cet Auteur, qui ſoutient que ſon abſorbant ſeul conſume pied à pied les chairs imbibée par le virus carcinomateux; que par ſon uſage on connoît de jour en jour ce qu'on fait en ſuivant à la piſte cet acide corrupteur, en le mortifiant & l'abſorbant juſqu'où il a pû pénétrer, ſans crainte d'aucuns accidens. Il aſſure que l'activité de ſon eſcarotique, n'eſt ny trop douce ny trop violente, qu'il ne ſe fond point comme les cauſtiques ordinaires, & qu'il n'attaque que l'acide ſon adverſaire, lequel étant enfin détruit & anéanti diſſipe toute la dureté & fait ceſſer la douleur, la ſupuration loüable intervenant qui chaſſe les derniéres eſcarres, aprés quoi on déterge, on incarne, & on procure une bonne & ſolide cicatrice.

Selon Mr. Alliot.

Effet d'un cauſtique mitigé.

Suivant M. Helvetius.

M. Helvetius regarde le cancer dans trois états differens : il dit 1°. que dans le commencement c'est un mal trés-peu considerable & facile à guérir, soit en dissolvant cette petite portion d'umeur qui n'est encore qu'imparfaitement coagulée, soit en la consumant par quelque petit remede caustique. 2°. Que quand l'humeur s'est entiérement endurcie, & que la tumeur a grossi par la jonction d'une nouvelle humeur, qui vient incessament se coaguler avec la premiére, il faut bien se donner de garde d'appliquer aucun remede, de peur d'irriter cette humeur, de la mettre en mouvement, & d'en disperser le levain ; mais qu'il faut en ce cas ouvrir la peau dans l'endroit où est la tumeur & extirper la glande qui la forme, puisque par là on emporte en même tems le mal & la cause du mal. 3°. Que quand le cancer est venu à un tel état, qu'il s'est ouvert, que le ferment s'est répandu, & que le malade s'y sent tirer par de petites cordes, il faut faire aussi-tôt l'amputation de toute la partie chancreuse, & de toute la mammelle, parce qu'alors on peut emporter d'un seul coup tout ce qu'il y a de ferment, & tout ce qui en a été imbu.

Je vous ay fait en abregé l'exposition de ces trois sentimens, pour tâcher de vous donner une idée de la nature des cancers, & pour vous indiquer diverses maniéres de les traiter. Vous avez entendu parler trois habiles Medecins ; voyons à present ce que la Chirurgie nous ordonne de faire, car ce n'est point par des paroles, mais par des effets qu'on peut vaincre & détruire ce cruel mal.

La Chirurgie commande l'opération pour prévenir la mort qui seroit infaillible sans son secours, lorsque le cancer est confirmé, parce qu'on peut souvent le détruire dans sa naissance : il faut donc emporter avec le couteau cette masse de chair, & le plus promptement est toûjours le meilleur, aprés

avoir déterminé si c'est une extirpation, ou une amputation qu'on veut faire ; car ce sont deux opérations differentes l'une de l'autre.

L'extirpation se pratique quand le cancer n'est point ouvert, & qu'il n'est encore qu'une tumeur de la grosseur d'une noix, ou au plus d'un petit œuf. On fait une incision cruciale à la peau sur cette élévation, on separe de la glande avec le scapel A les quatre lambeaux de la peau qui font les quatre angles de la playe, puis avec quelque instrument on tient ferme la glande pour la dissequer dans toute sa circonference, & la lever toute entiere : on se servoit autrefois d'une ou deux érignes B B pour tenir la glande comme on fait aux tumeurs enkistées, mais M. Helvetius a inventé une tenette C fort commode, à laquelle il a donné son nom en l'apellant tenette Helvétienne. Comment on extirpe le Cancer.

C'est une opération qui a fait beaucoup de bruit à Paris, on convient qu'elle peut réüssir, pourveu que la malade soit jeune & d'une bonne constitution ; & on conseille même de l'entreprendre, quand le cancer n'occupe pas toute la mammelle, que la tumeur n'est point adherente à ses parties voisines, & qu'elle est mobile par tout : Mais pour chanter victoire il ne faut pas avoir pris une glande engorgée pour un cancer caracterisé, comme font quelquefois ceux qui se vantent d'en avoir gueri des milliers. Une femme à qui je mis un emplâtre fait de mucilage & de devigo dissout avec l'huile de lis sur une petite tumeur qu'elle avoit au sein, & qui se dissipa par ce remede, dit quelques années aprés à M. Dodart le pere, que je l'avois guerie d'un cancer. Il vint chez moy me demander avec quels remedes j'avois fait cette guerison ; je ne me fis point honneur d'une cure que je n'avois point faite, & je lui avoüay que ce n'étoit point un cancer, mais seulement une glande tumefiée qui s'étoit fondue en un mois de tems. Histoires sur cette matiere.

Il y a ſept ou huit ans que Madame la Marquiſe de Blanſac en avoit une pareille dont elle a été guérie; & Madame la Marquiſe de Dangeau en avoit auſſi une au ſein il y a trois ans, qui s'eſt évanoüie par les remedes qu'on y a faits : ſi on avoit fait l'extirpation de ces glandes, on ne manqueroit pas de publier que ç'auroient été des cancers.

Neceſſité de l'imputation.

L'amputation ſe fait quand le cancer occupe toute la mammelle, ou qu'il eſt ulceré ayant des lévres horribles à voir, dures & renverſées; car il n'y a point d'autre moyen pour délivrer une perſonne de cet affreux mal que de couper entierement la mammelle, ce qu'on execute, en obſervant ce qu'il y a à faire avant, durant, & aprés l'opération.

Prépatatifs.

Avant l'opération il faut préparer la malade par ſaignées, purgations, opiâtes, & autres remedes qui y conviennent. On attendra que ſes ordinaires ſoient paſsées ſi elle eſt encore réglée; & le jour étant pris on diſpoſera ſon apareil qui conſiſte en une aiguille enfilée d'un cordonnet, un raſoir ou un coûteau, des eaux ſtiptiques, des poudres aſtringentes, de petits boutons de vitriol en cas de beſoin, des plumaceaux en quantité, un emplâtre, des compreſses, une ſerviete, & un ſcapulaire.

L'appareil.

Dans l'opération il faut ſituer la malade commodément pour elle & pour le Chirurgien, c'eſt-à-dire, à demi couchée à la renverſe, le bras du côté de la tumeur doit être élevé, & porté en arriere, afin qu'elle paroiſse davantage, & que le muſcle pectoral ſoit un peu retiré de deſsous la tumeur. On en marque enſuite avec de l'encre toute la circonference qui eſt l'endroit où on doit faire l'inciſion; puis on paſse une aiguille courbe D à travers le corps de la tumeur, elle eſt enfilée d'un cordonnet E, dont on lie les deux bouts, & dont on fait une anſe qui ſert à ſoutenir la tumeur, & en la tirant à l'éloigner des côtes.

Il est inutile de passer l'aiguille deux fois, on peut épargner cette douleur, car on soutient aussi bien avec une anse simple qu'avec une double; puis avec un rasoir F, ou un grand couteau plat G que je trouve plus commode que le rasoir qui peut ployer dans l'opération, on coupe à l'endroit marqué, & on enleve tout le corps de la mammelle en peu de tems: il se trouve plus de facilité dans cette opération, qu'on ne s'étoit imaginé avant que de la faire, car la mammelle se separe aussi aisément des côtes, que quand on léve l'épaule d'un quartier d'agneau.

Commment on opere.

Aprés l'opération, on laisse couler le sang pendant quelque tems, on presse même avec la main tout autour de la playe pour faire dégorger des veines ce sang noirâtre qu'elles reportoient de la tumeur. On ne se sert plus de boutons de feu, ni de cette platine rouge H, qu'on aprochoit de la playe pour dessecher & consumer à ce qu'on croyoit le reste de l'acide dévorant qui pouvoit être demeuré; ces fers chauds faisoient fremir, & n'étoient d'aucune utilité, vû qu'il ne manque point d'être entraîné avec ce qui s'exprime de la playe. Si le sang sort trop copieusement, on met les petits boutons de vitriol III, sur les ouvertures des arteres qui le versent, & on se sert de poudres astringentes qu'on a dans cette boëte K; mais s'il n'y a point d'hémorragie, on couvre seulement la playe avec des plumaceaux secs LLLL, & par dessus on en met un grand M, fait d'étoupes, & couvert de poudres astringentes incorporées avec le blanc d'œuf: on employe l'emplâtre Diacalciteos N, puis la compresse O, & la serviette PP, dont on fait un circulaire autour du corps, & qu'on attache au scapulaire Q. Mr. Helvetius fait mettre sur la poitrine une serviette pliée en plusieurs doubles & trempée dans la biere & le beurre frais fon-

Ce qui reste à faire aprés l'opération.

Du pansement.

du battus ensemble. C'est un remede qu'on pratique en Hollande, & qui empêche l'inflammation à ce qu'il nous aprend.

Il ne suffit pas d'avoir fait l'amputation du cancer, il faut par une bonne conduite tâcher d'en guerir la playe, à quoy il n'est pas toûjours dans le pouvoir du Chirurgien de parvenir. Le cancer étant ôté on usera des mêmes remedes que s'il subsistoit encore; c'est à dire qu'on observera un regime de vivre exact, qu'on évitera avec soin les alimens acides, terrestres & dans lesquels on soupçonnera des sels fixes corrosifs, parce qu'ils coagulent le sang; au contraire la nourriture doit être pleine de sels alkalis volatils, parce qu'ils disolvent le sang & empêchent qu'il ne s'arrête dans les parties. Il faut respirer un air subtil, afin de rendre la lymphe plus fluide & plus coulante, le ventre sera tenu libre, & si quelque évacuation est arrêtée on fera tous ses efforts pour la provoquer. On bannira tout sujet de colere, de chagrin & de tristesse, parce que ces passions coagulent les liqueurs; au contraire la joye & la tranquillité de l'esprit contribuent à une douce fermentation du sang, & à une distribution égale des esprits animaux par toutes les parties du corps. Enfin il faudra se servir de medicamens qui adoucissent l'acrimonie des serositez, comme font les diaphorétiques, & les alkalis, tant fixes que volatils, dont vous trouverez beaucoup de sortes dans la Pathologie de Verduc à laquelle je vous renvoye.

Qualité des onguens.

Le fait du Chirurgien est de panser la playe avec des onguens qui absorbent cette serosité maligne, dont les parties voisines demeurent abbreuvées: s'il restoit encore de ces petits filamens qui attachoient le cancer aux espaces intercostaux, il faudroit par des escarotiques les détruire peu à peu; le remede de Mr. Alliot est excellent dans cette

occaſion. On peut pareillement ſe ſervir de l'onguent que Mr. Helvetius a donné par écrit dans ſa Lettre ſur le cancer; & ſur tout on évitera les remedes qui font trop de douleur. Quand la playe eſt bien mondifiée, & que les chairs ſont belles & vermeilles, il en faudra procurer la cicatrice qui tarde toûjours trés-long-tems à ſe faire, tant à raiſon de la figure ronde de la playe, que par la qualité de l'humeur qui a cauſé le mal & qui d'ordinaire eſt rebelle à toutes ſortes de remedes. Quand la playe eſt cicatriſée, il ne faut pas diſcontinuer l'uſage des remedes internes pendant quelques années, de crainte qu'une nouvelle humeur ne ſe jette ſur quelque autre partie & ne faſſe un nouveau cancer.

Hiſtoire d'une amputation.

Je finiray cet article par l'hiſtoire d'un cancer qui fut amputé à Marſeille il y a environ quatre ans. En paſſant par cette ville avec les Princes, nous fumes priez M. Duchêne & moi de la part de Mr. le Bailli de Noailles de voir Madame de Montreuil incommodée depuis long-tems d'une tumeur au ſein droit. Deux des plus fameux Medecins & deux Chirurgiens s'y trouverent à l'heure marquée par Mr. Duchêne. Un de ces Medecins s'efforça par un long diſcours de prouver que la premiere cauſe de cette tumeur venoit de ce que cette Dame avoit voulu nourrir un de ſes enfans il y avoit dix ans: l'autre crut avoir mieux rencontré, en prétendant que le mari ayant eu un mal de galanterie l'avoit pû communiquer à ſa femme, & que c'étoit la veritable cauſe de la maladie en queſtion. Quand ce fut à moy à parler, je leur dis qu'ils avoient raiſonné en habiles Medecins qui ne demeurent point court ſur les cauſes des maladies, & qui leur en trouvent ſouvent de fort éloignées; que pour moy qui raiſonnois en Chirurgien, je jugeois que c'étoit un cancer bien conditionné;

que ſans m'étendre en de longs argumens , pour leur prouver , ils n'avoient qu'à le regarder , & que je ne trouvois point d'autre remede dans l'état preſent que l'amputation ; Mr. Duchêne qui fut de mon ſentiment conſeilla à la malade de prendre ſa reſolution ſur cette opération , n'y ayant nul autre moyen de lui ſauver la vie.

Le lendemain Madame de Montreuil m'ayant fait prier de l'aller voir , je lui confirmay ce que nous luy avions dit le jour précedent , je lui repreſentay qu'il n'y avoit qu'à choiſir ou l'opération ou la mort : luy ayant fait voir que l'operation paroiſſoit plus affreuſe qu'elle n'étoit douloureuſe & de fâcheuſe ſuite , elle s'y détermina comme tous les malades qui préferent la vie à la perte de quelque membre. Elle auroit ſouhaité que je luy euſſe fait cette amputation ; mais elle étoit dans le tems de ſes ordinaires , & les Princes n'ayant plus que deux jours à reſter , je ne pus pas la contenter. Il n'y avoit à Marſeille aucun Chirurgien qui eût fait cette opération , & la Dame ne pouvoit ſe faire transporter ailleurs , le carroſſe l'incommodant trop , parce que la maſſe chancreuſe étoit tres-peſante , & que le moindre ébranlement , même celui de la chaiſe à porteur , lui cauſoit des douleurs trés-violentes. Elle choiſit Monſieur Geofroy Chirurgien Major de la Marine avec qui je conferay ſur cette opération. Je lui conſeillay de la faire , en mettant la malade en ſon ſéant panchée ſur le dos dans un fauteuil à cremillere pour la laiſſer à demie couchée aprés l'opération , de ne paſſer ni aiguille ni cordonnet à travers la tumeur pour lui épargner cette peine , de ſoutenir la maſſe avec la main gauche , pendant qu'il feroit l'inciſion de la droite , lui diſant qu'ainſi il enleveroit le cancer & la mammelle ſans faire une extrême douleur. Cela fut exécuté quinze jours aprés nôtre départ, comme

Obſervation à faire.

nous l'avions projetté : nous reçûmes des nouvelles de la réüssite de cette opération, & enfin nous avons apris la parfaite guerison de la malade.

Des Bosses.

LA Gibbosité est une courbure de l'épine qui demande toute l'adresse du Chirurgien pour être corrigée. Le secret ici ne consiste qu'à conserver à l'homme dans toutes les parties de cette colomne osseuse cette juste proportion que le Créateur y a mise, & à la rétablir quand elle est déchute de sa perfection. Mais il y a souvent dans la machine des defauts qui viennent de la nature, qu'il n'est pas possible de reparer.

Description de l'épine.

L'épine est composée de trente os qu'on apelle vertebres, elles sont posées les unes sur les autres, & attachées ensemble par des ligamens qui leur laissent la liberté de se mouvoir de côté & d'autre. La tête est posée sur la pointe de cette colomne, les côtes & les bras sont articulez à ses côtez, & les cuisses à sa partie inferieure. Elle est comme la base qui porte & soutient tout l'édifice du corps ; & c'est elle qui par sa droiture fait la belle taille, & qui en se courbant en quelque maniere que ce soit rend l'homme difforme & bossu.

L'épine se déjette en cinq façons.

On remarque que l'épine se courbe & se déjette en cinq manieres principales ; 1. en dedans & alors il y a un creux au milieu du dos ; 2. en dehors où elle forme une grosseur qu'on apelle une bosse ; 3. ou bien à droit ce qui fait qu'on a l'épaule droite plus haute que la gauche; 4. ou à gauche ce qui éleve l'épaule de ce dernier côté davantage que celle de l'autre ; 5. ou enfin obliquement & en S, quand une partie se jette à droit & l'autre à gauche. De toutes ces perversions celle qui arrive le plus rarement, c'est la courbure en dedans, à cause de la structure des vertebres & de l'impulsion que les par-

ties internes font ordinairement contre l'épine de dedans en dehors.

Causes externes & internes.

On peut devenir bossu par cause externe, ou par cause interne : par cause externe, comme un coup ou une chute, à quoy on n'aura pas remedié d'abord, des efforts en portant de pesans fardeaux, l'habitude, comme celle des vignerons qui sont toûjours panchez pour l'abourer la terre & pour travailler aux vignes, ou la mauvaise coutume de faire des reverences en se penchant trop en devant, & de s'humilier, comme ces Religieux qui ont sans cesse la tête baissée. Les causes internes, sont une trop grande chaleur qui dessechant quelques ligamens des vertebres les empêche de prêter assez pour donner à l'épine toute l'étendue qu'elle doit avoir, ou un excés d'humiditez qui abreuvant ces mêmes ligamens d'un suc glaireux les relâchent & leur permet de s'alonger au de là des bornes : mais je croy que la foiblesse y a autant & plus de part que toutes ces causes, nous en avons eu un facheux exemple dans une personne de la famille Royale.

Histoire de Monseign. le Duc de Bourgogne.

Ce Prince a été fort droit & de belle taille jusqu'à l'âge de huit à neuf ans : dans ce tems là on commença de s'apercevoir qu'il cherchoit à s'apuyer, & qu'il se panchoit d'un côté pour se soutenir sur le bras de son fauteuil ; on examina l'épine, & on trouva qu'elle se courboit du côté droit, prenant la figure d'un croissant : on reconnut qu'étant d'un temperament tres-delicat, c'étoit la foiblesse de l'épine & de ses ligamens qui n'étant pas capables de soutenir la pesanteur des parties du corps qui sont depuis la ceinture jusqu'au haut ployoient sous le fais. On lui fit de petits corsets de baleine pour affermir l'épine, & un fauteuil commode pour apuyer cette partie de toute sa longueur : à ce fauteuil il y avoit des cordons qui passant par dessous les aisselles suportoient toute

la charge du corps & soulageoient les vertebres du poids des parties superieures. Mais quelque precaution qu'on ait prise & quelque invention qu'on ait mise en usage pendant plusieurs années, on n'a pas pû éviter que sa taille ne se soit gâtée ; toutefois le cœur & les poumons n'en étoient point pressez, ni les fonctions vitales incommodées ; mais la Nature foible sur cet article avoit recompensé ce defaut par mille bonnes qualitez de l'esprit, par un genie superieur, par un courage & une sagesse qui ne se rencontre point ailleurs.

Ce defaut n'est pas hereditaire.

La gibbosité n'est pas toûjours un mal hereditaire qui passe du pere à l'enfant : nous voyons des peres & des meres avec cette impefection avoir des enfans fort droits, & on voit des peres & des meres de belle taille, faire des enfans bossus, c'est un malheur attaché à chaque sujet en particulier, & un defaut dont on ne doit chercher la cause que dans celui qui en est affligé.

Il ne faut pas que le Chirurgien prétende rendre bien droit un enfant qui aura de la disposition à être bossu, il ne peut ni par ses soins, ni par toute sa bonne conduite qu'empêcher ce vice d'augmenter jusqu'au degré de difformité où il seroit parvenu si on n'avoit aporté du secours : c'est pourquoi il ne promettra point aux parens plus qu'il ne peut accomplir, comme font des couturieres, des tailleurs, & des fabricateurs de corps de fer qui pour tirer de l'argent, assurent de donner une taille aussi belle, comme si on n'avoit jamais été contrefait.

On ne sçauroit pas prescrire positivement & en particulier ce qu'il faut faire à la gibbosité : si l'épine se jette en dehors, on couchera l'enfant sur un matelas un peu dur, l'y tenant sur le dos & sans chevet, afin que la tête & l'epine soient au même niveau : si elle se porte à droit ou à gauche, il faut par le moyen de petits corsets fait exprés

comprimer doucement l'endroit qui pousse. L'usage des croix de fer attachées à l'épine, aux épaules & au col est excellent pour tenir ces parties égales les unes aux autres ; c'est au Chirurgien industrieux à inventer des machines capables de combatre la difformité, & de la corriger autant qu'il se peut, prenant garde sur tout de ne point presser les parties contenues dans la poitrine, lesquelles ne peuvent avoir trop de liberté dans leurs mouvemens si nécessaires à la vie.

De l'ouverture qu'on fait à la jugulaire.

LA saignée de la jugulaire se fait à l'une des veines de ce nom. Il y en a quatre, deux internes qui reçoivent le sang des sinus de la duremere, & qui le versent dans les souclavieres, & deux externes qui recevant le sang de toute la face & des parties externes de la tête le vont décharger dans la même souclaviere ; ce sont ces dernieres que le Chirurgien est obligé d'ouvrir dans de certaines maladies.

On apelle ces deux dernieres externes, parce qu'elles sont plus superficielles que les autres, elles sont assez aparentes lorsqu'elles sont pleines, on les voit étendues selon la longueur du col, & il y en a une à droit, & l'autre à gauche.

L'ouverture de ces veines embarrasse le Chirurgien, pour deux raisons, l'une c'est qu'il ne peut gueres serrer le col pour les faire gonfler, de crainte de trop presser la trachée artere qui est le passage de la respiration ; & l'autre c'est que la peau qui les couvre n'étant pas ferme il a de la peine à l'assujettir: il faut toutefois l'ouvrir, & voici comment on s'y prendra.

On met le malade en son séant, ou sur le lit, ou dans un fauteuil: on prendra un mouchoir pour servir de ligature qu'on roule comme un boudin, on en met le milieu derriere le col en sorte que les deux

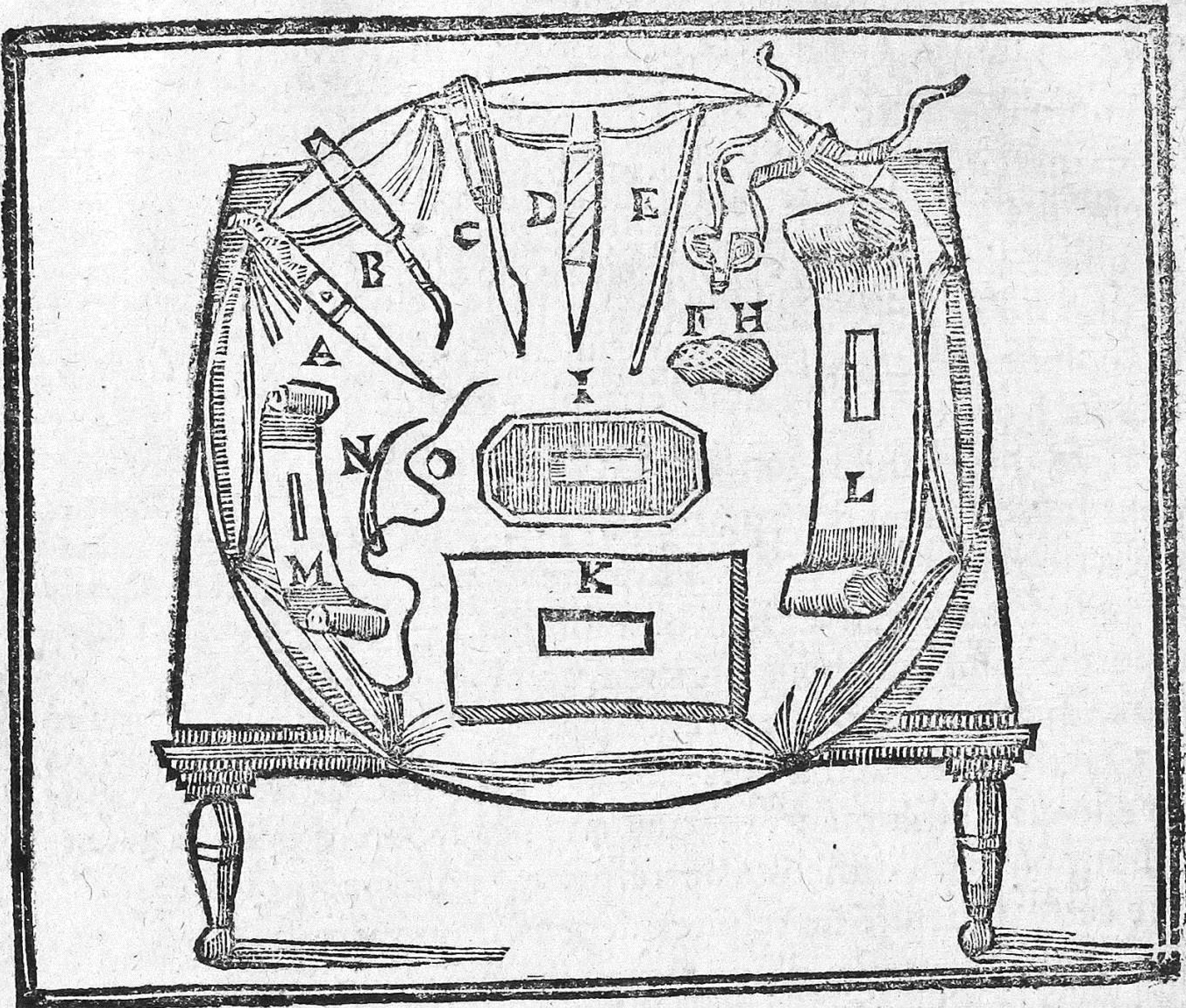
bouts

bouts qui viennent se croiser sur le milieu du sternum, & qu'on donne à tenir au malade avec ses deux mains, afin qu'il ne serre lui-même qu'autant que cela lui laisse la liberté de respirer. On tient à la bouche une lancette ouverte comme dans une saignée ordinaire, on la prend de la main droite ou de la gauche selon le côté où il faut faire la saignée, & de l'autre main affermissant la peau en la tirant entre deux doigts on fait la ponction dans la veine, puis l'élevation pour fendre le vaisseau en retirant la lancette : cette ouverture doit être plus grande qu'aux saignées du bras, parce que ces veines du col sont plus grosses.

Ce qu'on met sur la playe aprés la saignée.

On tire la quantité de sang nécessaire & telle que l'a ordonné le Medecin qui est presque toûjours present à ces sortes de saignées, parce qu'il arrive quelquefois que le malade s'évanoüit par la perte subite que les organes renfermez dans la tête font d'une partie du sang qui les animoit ; ou bien il survient d'autres symptômes critiques qui doivent faire changer le traitement de la maladie : la ligature étant ôtée le sang ne coule plus, parce qu'il tombe en droite ligne dans la souclaviere ; mais on ne laisse pas que d'y mettre une compresse, & par dessus une bande qu'on tourne autour du col, & qu'on serre médiocrement; c'est une des saignées que les Aspirans qui se font passer Maîtres à Paris ont coutume de faire dans la semaine des saignées.

FIG. XXIX. POUR LA BRONCOTOMIE.



DE LA BRONCOTOMIE.

LA Broncotomie est une opération par laquelle on ouvre la trachée-artére pour donner moyen à l'air d'entrer dans les poumons, quand d'ailleurs il y a quelque obstacle qui ne luy permet pas de s'y insinuer. Fabricius dit qu'il a toûjours regardé cette opération comme une des principales & des plus nécessaires. Et veritablement aussi-tôt qu'on a fait à un pauvre malade qui étouffe manque de respiration, une petite ouverture entre deux bronches ou deux anneaux de la trachée-artére pour donner entrée & issuë à l'air, vous le voyez revenir comme de la mort à la vie, dés le même instant; & cet effet est si sensible & si prompt qu'il paroît un miracle.

Ce mot de Broncotomie est derivé de *Broncos* qui signifie Bronches, & de *temnein* qui veut dire couper : on ne coupe pas neanmoins les bronches dans cette Opération, on fait seulement une légere division entre deux bronches. Le nom de laringotomie que quelques-uns luy ont donné ne lui convient pas, parce qu'on ne touche point au larynx, & qu'au contraire on recommande de s'en éloigner le plus qu'il est possible, afin que l'incision ne puisse point augmenter l'inflammation qui est aux muscles de larynx. Ethimologie de ce mot.

Il y a une grande contestation entre les Auteurs, pour sçavoir si on doit pratiquer, ou rejetter cette opération ; les uns & les autres ne manquent point de raisons pour apuyer leur opinion : je vais vous les raporter, afin que vous jugiez avec plus de lumiére sur ce que vous devez entreprendre. Contestation entre les Auteurs sur ce sujet.

Ceux qui désaprouvent cette opération disent qu'elle est absolument inutile en beaucoup d'occasions où il y a difficulté de respirer, comme lorsque cette difficulté de respirer dépend d'une apoplexie, d'une pleuresie, d'une peripneumonie, ou d'une plénitude dans le conduit de la trachée artére, & qu'il n'y a que dans l'esquinancie où elle peut avoir quelque avantage : mais qu'en ce cas on l'ordonne si tard, & quand le malade est si prés d'étouffer qu'en la pratiquant on avance sa mort, & on encoure la honte & le mépris du public qui au lieu de s'en prendre à la maladie qui étoit mortelle accuse le Chirurgien d'avoir égorgé le malade ; & Fabricius même qui loüe cette opération, dit que les Chirurgiens de son tems n'osoient l'entreprendre, & qu'à leur imitation il ne l'a jamais faite.

Les raisons de ceux qui la conseillent sont qu'on ne la fait que comme l'extrême remede, tous les autres ayant été inutiles, & le malade étranglant & suffoquant faute de respirer, & quand on a des si-

gnes que ce qui empêche l'air d'entrer est au dessus du larynx : ils ajoûtent que cette Operation n'est point dangereuse d'elle-même & qu'elle ne peut avoir de mauvaises suites, la playe qu'elle fait étant de celles qui se guerissoit avec un peu de patience; qu'elle n'est pas des plus mal aisées à executer; que quand même on n'en tireroit pas le fruit qu'on s'étoit proposé, & que le malade mourroit, ce ne seroit point l'Operation, mais la maladie qui l'auroit tué : que le Chirurgien remplit son devoir en tentant un remede incertain plûtôt que de laisser perir le malade; & qu'enfin on ne doit point se soucier des faux raisonnemens du public qui ne sçachant pas les conséquences nécessaires d'un mal, à coutume d'en attribuer les sinistres évenemens aux circonstances qui les accompagnent.

La maladie qui nous oblige de faire la broncotomie est l'esquinancie; mais comme il a y plusieurs sortes d'esquinancie, & que cette Operation ne convient qu'à une d'elles, on est obligé de la bien distinguer des autres.

Deux sortes d'esquinancie.

On établit en général deux especes d'esquinancie, la fausse & la vraye. La fausse est un dépôt de serositez ou de pituite qui abreuve les glandes de la gorge sans fiévre, sans inflammation, & sans grande difficulté d'avaler & de respirer : le vraye est une inflammation & un gonflement des muscles du larynx avec fiévre, chaleur & ardeur à la gorge, respiration difficile, suffocation & douleur en cette partie; le malade ne peut rester couché, & toutes les matiéres liquides comme les bouillons & la boisson qu'il veut avaler, luy reviennent par le nez.

Division des vrayes esquinancie.

Mais il y a deux sortes de vrayes esquinancies, l'une externe, & l'autre interne : celle-là est une inflammation des muscles exterieurs du larynx dans laquelle la gorge paroît plus tumifiée en dehors qu'en dedans, & allors elle est moins dangereuse,

parce que la tumeur se jettant en dehors ne presse point les passages de l'air ni ceux du boire & du manger : l'interne consiste dans l'inflammation & l'enflure des muscles internes du larynx qui sont quatre petits muscles situez interieurement dans le larynx, deux qu'on apelle ariténoïdiens, & les deux autres tiroaritenoïdiens ; leur action est de fermer le cartilage aritenoïdes qui a la forme du bec d'une aiguiere : quand ces muscles sont enflez ils font tellement clorre le cartilage que l'air ne pouvant passer les malades sont prêts d'étouffer ; c'est cette esquinancie qu'on juge mortelle par cette raison, & qui a besoin de nôtre secours.

On supose que le malade aura été saigné des bras copieusement, & même de la jugulaire, que tous les remedes ordonnez & necessaires en pareille occasion où il s'agit de relâcher les fibres musculeuses & de diminuer l'effervescence du sang, auront été pratiquez, qu'on est certain que l'empêchement de la respiration est au larynx, que le malade a des forces suffisantes, qu'il y a lieu d'esperer qu'en faisant entrer l'air dans les poumons on lui sauvera la vie, & qu'il periroit infailliblement sans l'opération dont tous conviennent unanimement : & voici comment on doit s'en acquitter.

Précaution avant que d'operer.

Avant l'opération il faut disposer l'apareil tel que vous le voyez sur la planche XXIX. on le mettra dans un bassin qu'on fera tenir auprés de soy par un serviteur, puis on situera le malade à son avantage. Les uns veulent qu'il soit couché pour la commodité de l'Operateur, d'autres prétendent qu'il soit assis, afin d'avoir la respiration plus libre pendant l'opération : il y en a qui le font coucher à demi, la tête panchée en arriere pour mieux presenter le col ; & d'autres s'oposent à cette situation, disant que c'est le moyen de faire étrangler le malade quand le col est enflamé & qu'il y a une enflure

considerable : mais on laisse à la discretion du Chirurgien de placer son sujet de la maniere la plus commode pour l'un & pour l'autre. Ensuite il marquera l'endroit où il veut faire son ouverture : quelques-uns veulent que ce soit entre la deuxiéme & la troisiéme des bronches quand la tumeur n'est pas grosse, & quand la gorge est fort enflée, ils conseillent d'ouvrir entre la troisiéme & la quatriéme pour s'éloigner du larynx ; mais quelquefois cette partie est si tuméfiée, ou le malade si gras qu'on ne peut pas au toucher compter les cartilages, il faut alors marquer l'endroit un pouce au dessous du larynx.

Premiere partie de l'opération.

Dans l'operation il faut pincer la peau à l'endroit désigné, la faire tenir d'un côté par un serviteur, & de l'autre la tenir soy-même de la main gauche; puis avec un petit bistouri droit A couper les tégumens sur le lieu marqué, & les ayant lâchez, on séparera avec un déchaussoir B les muscles sternotiroïdiens qui montent du sternum le long de la trachée-artére pour s'aller inserer aux parties laterales du cartilage tiroïde : ces muscles étant séparez l'un de l'autre, on découvre les bronches de la trachée-artere, qui sont des anneaux cartilagineux posez & attachez les uns sur les autres, formant par leur union un conduit toûjours ouvert qu'on nomme la trachée ou l'âpre artére. On prend ensuite un petit instrument fait comme un perce-lettre apellé broncotomiste C, ou à son défaut une lancette armée D & environnée d'une bandelette pour la tenir ferme avec son manche, on la plonge entré deux anneaux, & on ne l'enfonce point trop avant de crainte de piquer la trachée-artére dans sa partie posterieure. Avant que de retirer l'instrument on introduit dans l'ouverture un stilet E, qui sert à y faire entrer une canule d'argent F, qui doit être courte de peur de toucher au fonds de la trachée-artére, percée de son long & à son extré-

Seconde partie.

De la canule.

mité, pour laisser la liberté à l'air d'entrer & de sortir, & qu'on choisit plate pour s'accommoder à l'espace d'entre les deux bronches, & ayant deux petits anneaux à sa tête pour y passer un ruban G, & l'attacher autour du col; quand la canule est placée, l'air entre & sort librement, & l'operation est finie.

Quelques-uns veulent qu'on exécute cette operation par une ponction seule, & qu'avec le broncotomiste ou la lancette on ouvre la peau & l'entre-deux des cartilages bronchiques, & qu'on ne tire point l'instrument entré dans la trachée-artére, avant que d'y avoir mis un stilet pour y conduire la canule, de cette maniere l'operation est plûtôt accomplie, moins cruelle, & plus aisée à guerir. Bonne pratique de quelques-uns.

Aprés l'operation on fait une petite pose pour laisser respirer le malade pendant quelques tems, puis on le panse en mettant sur l'ouverture un petit morceau d'éponge H, trempé dans du vin chaud, & exprimé avant que de le mettre : il n'y faut point fourrer de cotton, ni de charpie, de crainte que l'air n'en fist entrer quelque particule dans la trachée-artére, ce qui causeroit une toux violente, comme à ceux à qui il est tombé quelque goute de liqueur dans le larynx pour avoir voulu rire ou parler en beuvant; & c'est ce qu'on apelle faire du vin de Nazaret. Si l'éponge étoit trop fine ou trop épaisse, & que l'air eût de la peine à entrer, il la faudroit changer, ou n'en point mettre, parce qu'on ne fait cette operation que pour laisser la liberté à l'air de faire son chemin. On met ensuite un emplâtre I, une compresse K, & un bandage fenestré L, qu'on ne serre que médiocrement, à cause que ces parties étant nerveuses & trés-souples, elles ne peuvent souffrir la contrainte sans incommoder beaucoup. Pansement.

Cet appareil ne doit subsister que trois ou quatre

Moyen de refermer la playe.

jours ; car dans ce tems ou le malade meurt, ou l'obstacle qui interdisoit l'entrée à l'air est levé, de sorte que l'inflammation étant cessée, l'enflure diminuée, & l'air reprenant sa route ordinaire, on ôte la canule, & on travaille à guerir la playe. Pour cet effet on en raproche les lévres l'une de l'autre avec un bandage incarnatif M qui se fait en posant le milieu de la bande derriere le col, d'où on vient la passer par devant pour croiser les deux chefs de la bande sur la playe ; par ce moyen & avec un baume qu'on met dessus on tâche de recoler au plûtôt ces deux lévres.

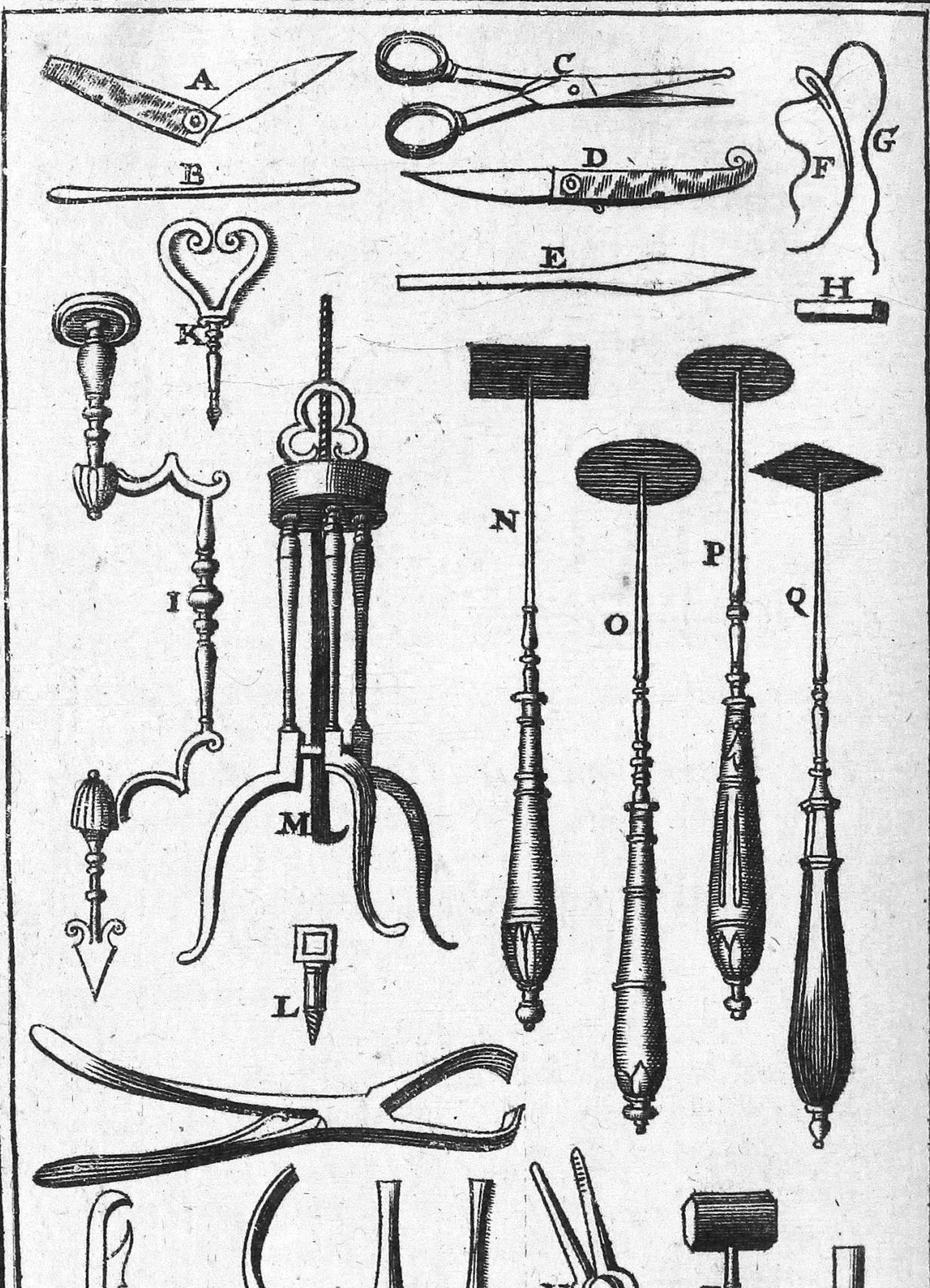
Si le bandage ne réüssissoit pas, il faudroit faire quelques points avec cette aiguille courbe N, enfilée d'un fil cire O ; car on ne sçauroit trop tôt reboucher la playe de la trachée-artére, vû que l'air qui entre par cette ouverture, est regardé comme un air étranger, parce qu'il n'est point modifié & temperé comme il doit être par la bouche & par les narines, avant que de toucher à une substance aussi délicate que celle des poumons qu'il pourroit fatiguer par la suite. Entre les mains d'un bon Chirurgien la cure de cette playe est facile, parce qu'il la traite avec méthode, & suivant les regles constantes de la meilleure pratique.

Fausse opinion.

Il y a des Auteurs qui la croyent difficile & même impossible ; ils disent que ces parties étant cartilagineuses elles ne peuvent pas se reprendre comme les charnuës ; mais l'experience détruit cette raison. Fabricius nous assure qu'une servante qui s'étoit coupé la trachée artére, en guérit ; & j'ai pansé à Saint Germain un homme qui reçut un coup de pistolet étant à une chasse de Sanglier, la balle entroit par le côté droit du col, & sortoit par le gauche, lui perçant la trachée-artére, dont néanmoins je l'ay parfaitement bien guéri.

Constanzo Tricò

XXX POUR LES FRACTURES DU CRANE



p. 409

OPERATIONS DE CHIRURGIE,

SIXIE'ME DEMONSTRATION.

Des Opérations qui se pratiquent à la Tête, & aux Yeux.

PREMIEREMENT DU TREPAN.

MESSIEURS, de toutes les opérations particulieres que demandent les maladies de la tête, n'y en ayant gueres de considerables & d'usitées que celle du Trepan; nous y joindrons celles qui se font aux yeux & aux parties qui en dependent, afin de remplir le tems destiné à nôtre Démonstration.

Il est bien vray que les Anciens en pratiquoient un grand nombre à cette partie : ils faisoient au front trois incisions en long jusqu'à l'os de la longueur de deux doigts, pour couper tous les vaisseaux

qui étoient entre deux taillades ; ils apelloient cette opération, *hispospatisme*, du nom de l'instrument dont ils se servoient, qui auroit la figure d'une spatule. Ils faisoient encore au dessous de la suture coronale une incision qui s'étendoit d'une temple à l'autre & penetroit jusqu'au crane duquel ils separoient le pericrane : ils avoient donné à cette opération le nom de *periskitisme*, derivé de *peri* autour & de *Skitizein* qui veut dire écorcher ou racler. Ils apliquoient aussi des cauteres ou potentiels ou actuels sur la suture coronale pour corriger, à ce qu'ils prétendoient, l'intemperie froide & humide de la tête : leur dessein étoit d'empêcher par de tels moyens le depôt des humeurs sur les yeux & sur beaucoup d'autres parties, & ainsi de les préserver d'une infinité de maladies ; mais on les a trouvé si cruels & si peu utiles qu'on ne les pratique plus aujourd'huy.

L'opération du trepan que je me propose de vous demontrer ne convient point aux playes du cuir chevelu, ni à celles des tégumens de la tête, c'est pourquoi je ne vous parleray pas de ces playes ; & comme elle ne se fait qu'aux blessures du crane, desquelles même il y en a quelques-unes où elle n'est pas necessaire, il faudra vous en établir les differences afin que vous soyez instruits de celles qui en ont besoin, & de celles où on se dispense de la faire.

Les especes de fractures du crane sont en grand nombre, elles ont toutes leurs noms particuliers ; & comme ce sont les Grecs qui les ont nommez, la barbarie & la rudesse de leur prononciation pourra effrayer le jeune Chirurgien à qui ils paroîtront au commencement difficiles à retenir : mais pour peu qu'il s'y accoutume il demeurera d'accord qu'il étoit mal-aisé de leur en trouver de plus convenables, & dont l'étimologie fît aussi bien entendre la nature de ces playes.

Differentes sortes de fractures du crane.

Je les reduis à douze que je vais vous expliquer les unes aprés les autres. Je raporterai d'abord leur nom Grec, & je vous dirai ensuite celui que les Latins leur ont imposé, puis nous viendrons au nom François sous lequel nous les connoissons; cette methode vous en donnera une idée qui s'imprimera dans vôtre memoire sans beaucoup de peine.

Hedra derivé d'*hezein* qui veut dire seoir, en Latin *sedes* ou *vestigium*, en François *marque* ou *siége*, est une tres-simple incision au crane où le coup ne laisse que la marque sans penétrer au-delà. — De celle qu'on nomme *hedra* ou siége.

Eccope est derivé de *en* qui signifie entre, & de *coptin* couper, en Latin *incisio* ou *excisio*, en François *coupure*, *incision*; c'est une solution de continuité en l'os, laquelle ne s'étend pas plus loin dans la partie que l'instrument qui a fait le coup. — L'eccope.

Diacope vient de *dia* qui signifie par, & de *coptin* couper, en Latin *præcisio* ou *dissectio*, en François *taillade*, *dissection*; c'est une espece de fracture au crane dont le coup a été donné de biais, & où la piece de l'os n'est qu'à demi emportée. — Diacope.

Aposkeparnismos est tiré de *apo* qui signifie decouper, & de *skeparnos* une hache ou doloire, en Latin *dedolatio*, en François *dedolation*; c'est une solution de continuité au crane où la piece est emportée & coupée comme si la doloire ou la hache y avoient passé. — De l'aposkeparnismos.

Trichismos qui vient de *trix* un poil, en Latin *rima capillaris*, en François *fente capillaire*; est une fracture ou la fente du crane est si fine & si deliée, qu'elle ressemble à un cheveu; pour la decouvrir, il faut quelquefois mettre de l'encre sur le crane, & aprés l'avoir essuyé, on aperçoit la fente par le trait que cette teinture y laisse. — Du trichismos.

Rogma de *Rygnyin*, qui veut dire diviser, en Latin *rima*, *scissura*, en François *fente* ou *félure*, est — Du rogme.

une fente aparente, qui s'étend au de-là de l'instrument avec quoi on a frapé, & par laquelle l'os ne s'écarte point de sa place, ses pieces divisées restant égales & continues; ces fentes se font au crane comme celles qui se font aux pots de terre.

Definition de l'apikima. *Apikima* de *apo* & de *ikima* qui veulent dire redoublement de fracas ou de bruit par écho, en Latin *resonatio*, en François *contrecoup* ou *contrefente*, est une espece de fracture du crane faite en la partie oposée à celle qui a reçû immediatement le coup.

Du Tlasis. *Tlasis* ou *phlasis*, en Latin *contusio*, & en François *contusion* ou *collusion*, c'est-à-dire écachement ou froissure est une contusion en l'os, causée par quelque effort externe, ou bien une dépression ou un enfoncement fait avec violence à la superficie exterieure du crane, laquelle est rentrée en dedans sans aucune fente, comme se font les enfonçures aux pots d'étain.

De l'entlasis ou écrasement. *Entlasis* ou *Ecphlasis*, en Latin *introitus desidentia* ou *illisio*, en François *embarrure*, *desidence*, ou *écrasement*, c'est une fracture du crane où il y a plusieurs fentes & où il est brisé en plusieurs morceaux.

De l'ecpiesma. *Ecpiesma* derivé de *ec* qui veut dire dehors & de *piezein* presser, en Latin *depressio*, en François *enfonçure*, ou *embarrure avec esquilles*, c'est une rupture du crane en plusieurs pieces, dont quelques-unes ou toutes pressent & blessent les membranes.

De l'engissoma. *Engissoma* derivé de *en* qui signifie dedans, & de *gissin* courber, en Latin *appropinquatio*, en François *approchement*, c'est une fracture du crane, en laquelle un des bouts de l'os séparé est enfoncé sur la dure-mere, l'autre bout relevé en dehors, faisant le pont-levis.

Du camarosis. *Camarosis* de *camare*, qui veut dire une voute, en Latin *testudinatio* ou *fornicatio*, en François *vouture* est une espece de fracture du crane où le milieu

de l'os fracturé s'éleve en forme de voute, & reſſemble au dos d'une tortue.

Mais je reduis toutes ces fractures du crane ſous trois genres, ſous l'inciſion, ſous la fente, & ſous la contuſion, qui renferment les douze fractures dont je viens de vous parler.

Reduction de toutes ces fractures.

L'inciſion eſt une petite playe au crane qui ne va pas plus loin que l'inſtrument qui l'a faite : elle en contient quatre qui ſont les premieres, ſçavoir l'*hedra* qui n'eſt qu'une ſimple marque ; l'*eccope*, qui eſt une petite inciſion ; le *diacope*, qui n'enleve point la piece de l'os ; & l'*Apoſkeparniſmos*, qui emporte la piece comme un coup de hache : ces quatre playes du crane ne demandent point le trépan.

De l'inciſion.

Le fente eſt une ſolution de continuité au crane qui va plus loin que l'arme qui a donné le coup, elle comprend trois ſortes de fractures, ſçavoir, le *trichiſmos*, ou la ſciſſure capilaire, le *rogme* ou la fente aparente, & l'*apichima*, ou le contre-coup : L'Opération du trepan convient à ces trois eſpeces.

La contuſion eſt une dépreſſion violente faite par quelque inſtrument contondant qui rompt & ſépare les parties du crane qui étoient unies enſemble ; elle a ſous elle cinq autres eſpeces de fractures, ſçavoir, le *tlaſis*, ou l'enfonçure ſans fracture aparente, l'*entlaſis*, ou l'écachement & la briſure de l'os, l'*ecpieſma*, où les eſquilles preſſent la dure-mere, l'*engiſſoma*, où l'os eſt en forme de pont-levis, & le *camaroſis*, où l'os eſt en voute & fait comme le dos d'une tortuë. Ces cinq ſortes de fractures ne ſe peuvent guerir ſans le ſecours du trépan excepté le *tlaſis* où l'os peut aux enfans faire reſſort & ſe remettre immediatement aprés le coup reçû.

De la contuſion.

On convient de toutes ces fractures du crane ;

excepté de l'*apékima*, qui est le contre-coup,

Du contre-coup.

Tous les Anciens ont établi comme certain, & ils nous en parlent comme s'ils l'avoient vû arriver plusieurs fois, ils veulent que ce soit l'air du dedans de la tête, lequel étant poussé par la violence du coup à la partie oposée à celle qui a été immediatement frapée, fait fendre celle-là plûtôt que l'autre, quand elle y est beaucoup plus disposée, & ils apellent cette playe contre-fente. Mais quelques Modernes la contestent, croyant prouver par des raisons physiques & démonstratives que le contre-coup ne se sçauroit faire, parce que le crane est composé de plusieurs pieces jointes ensemble, ce qui doit amortir le coup; & qu'il n'en est pas de même du crane que des pots de terre qui par une vertu élastique se cassent quelquefois à la partie oposée à celle qu'on frape; car la grande liaison de leurs particules fait qu'elles resistent toutes à la fois, & lorsqu'il y a moins d'union & de fermeté en un endroit qu'en un autre, c'est là où ils se brisent. On ajoute que ces mêmes Anciens donnant pour usage aux sutures d'empêcher qu'une fracture ne passe d'un os du crane à un autre, semblent contredire au principe sur lequel ils fondent le contre-coup: on soutient enfin que s'il s'est trouvé des fentes en d'autres endroits qu'en celuy où le coup avoit été directement apliqué, cela vient par un second ou troisiéme coup reçû, ou par une autre chute dont le blessé ne se ressouvient point, parce que la force du premier coup, ou de la premiere chute l'ayant tout étourdi l'aura empêché de sçavoir ce qui se sera passé ensuite.

Histoires qui le prouvent.

Je serois assez porté à suivre le sentiment des Modernes, si deux faits qui me sont tombez entre les mains, ne me confirmoient pas dans l'opinion des Anciens; les voici. A Versailles en 1690. un

Palfrenier de M. le Duc de Chevreuse, allant abreuver ses chevaux tomba la tête sur le pavé, on le reporta à l'Hôtel ayant perdu connoissance. Je fus apellé aussi-tôt, & je lui trouvai une playe sur le coronal; je la dilatai assez pour y apliquer le trepan; le lendemain ayant vû une fracture a l'os, je le trepanai, il demeura toûjours sans connoissance. Trois jours aprés une tumeur ayant parru sur l'occipital, je l'ouvris, & remarquant qu'il étoit fracturé, j'y fis un second trepan; il sortit par l'un & par l'autre beaucoup de sang, & à mesure que ce sang sortoit le jugement lui revenoit; je continuai à le panser, & il guerit.

En 1692. une fille de neuf ans se trouvant auprés de gens qui jouient aux quilles; la boule jettée en l'air au lieu de tomber dans le quillier tomba sur la tête de la petite fille qui en fut assommée, on la porta chez son pere qui tenoit un cabaret auprés des Recolets. On me vint chercher, j'observai deux grosses contusions sur les parietaux, j'ouvris la plus grosse où j'aperçus l'os fracturé, & je la trepanay; deux jours aprés, l'autre contusion ne diminuant point, je fus obligé de l'ouvrir, & y ayant trouvé une fracture, je ne me pus pas dispenser d'y faire encore un trepan, la connoissance lui revint peu à peu, les accidens se dissiperent à mesure que les playes supuroient, & elle en guerit. La premiere de ces histoire prouve le contre-coup de devant en derriere, & la seconde montre qu'il se peut faire d'un côté de la tête à l'autre, car il n'est pas vray qu'ils ayent reçû chacun deux coups differens, & justement aux endroits où on établit les contre-coups.

Les signes des fractures du crane tirez des meilleurs Auteurs & mis en ordre par les Modernes, sont de deux sortes, ou sensibles, ou rationels. *Deux sortes de signes.*

Les signes sensibles, sont ceux qui tombent sous les sens du malade & du Chirurgien. Ceux qui re-

gardent le malade, sont d'avoir ouy du bruit & un craquement à l'os au moment qu'il a été blessé; d'entendre lorsqu'on frape sur l'os découvert, un son comme celui d'un pot fêlé; de sentir un ébranlement douloureux qui lui repond à la playe quand il serre quelque chose entre les dents: ce dernier signe n'est pourtant pas constant & certain, j'en ay vû à qui ont faisoit serrer un mouchoir entre les dents, & qui en le tirant ne sentoient point de douleur à la playe, quoi qu'ils eussent le crane fracturé, & d'autres qui en sentoient, quoi qu'il n'y eût point de fracture, parce que la playe étant au muscle crotaphite ou au environs, l'effort & le mouvement de la machoire s'y communiquoit aisément.

Les signes sur lesquels le Chirurgien se fonde, sont tirez de trois choses, 1o. de la vûe, lorsque la fracture est tellement aparente qu'il la découvre par ces yeux; 2o. du toucher quand il la peut sentir avec le doigt; 3o. de la sonde qui luy fait rencontrer des inégalitez à l'os.

Les signes rationels dépendent 1o. de la cause efficiente; 2o. de la nature de la playe; 3o. des accidens.

Considerations sur la cause efficiente.

A la cause efficiente il faut considerer trois choses; 1. celuy qui a frapé, sçavoir s'il est fort & robuste, s'il étoit en colere, s'il a frapé avec violence, & s'il étoit situé plus haut que celui qui a été blessé toutes circonstances qui dénotent que le coup a porté avec plus de force; au lieu que des circonstances opposées marquent le contraire: 2. avec quoi on a frapé, par exemple; si c'est un bâton, on doit avoir égard à sa qualité, s'il est gros ou menu, à sa masse s'il est d'un bois pesant ou leger, à sa figure, s'il est égal ou inégal, s'il est rond, quarré, ou triangulaire; & enfin à la qualité & à la forme de sa substance; si c'étoit un instrument de fer ou de plomb, tranchant ou obtus & contondant;

ou bien ſi c'étoit une pierre ſçavoir ſi elle étoit groſſe ou petite, ſi elle eſt tombée de fort haut.

Touchant la nature de la playe il faut examiner 1. ſa grandeur, car plus elle eſt grande plus on a lieu de ſoupçonner une fracture ; 2. ſi elle eſt accompagnée d'une inſigne contuſion, ce qui marquera que le coup aura été contondant ; 3. ſa ſituation, parce qu'étant ſur un os mince comme le pariétal, il pourra plûtôt y avoir fracture que ſur un os épais & dur comme l'occipital. Sur la nature de la playe.

Sur les accidens, on obſervera de quelle nature ils ſont, car il y en a de primitifs & de conſecutifs ; ceux-là arrivent dans l'inſtant de la bleſſûre ; par exemple le bleſſé aura été d'abord étourdi comme un bœuf qu'on aſſomme, & il ſera tombé comme un ſac de bled ; il lui ſera ſurvenu auſſi-tôt un flux de ſang par la bouche, par le nez, ou par les oreilles avec perte du jugement, de la voix & de la memoire : les conſecutifs viennent enſuite de la fracture, comme les nauſées, le vomiſſement, la fiévre & l'aſſoupiſſement. Et ſur les ſymptômes.

La connoiſſance de tous ces ſignes eſt avantageuſe au Chirurgien pour porter ſon jugement qu'il tire de trois choſes, de la nature de la playe, de la partie, & des accidens : 1. de la playe, en ce qu'elle pourra être grande ſeulement ſoit en apparence, comme celles où il y a de grands fracas ainſi qu'on en voit à l'armée ; ſoit en conſequence, comme celles qu'on nomme *trichiſmos* & *rogme* qui ne paroiſſent que de petites fentes & qui quelquefois ſont plus dangereuſes que des embarrures : 2. de la partie qu'on prend ici ou univerſellement de tout le corps comme de l'âge, de la temperature, & des forces ; ou particulierement, ſçavoir de l'endroit où eſt la playe qui ſera plus dangereuſe à la partie anterieure, parce que les os y ſont plus minces, qu'à la poſterieure où ils ont plus d'épaiſſeur ; le peril étant encore

plus éminent sur les temples, à cause de la délicatesse de ces os & du muscle crotaphite qui est trés-sujet aux convulsions : elles sont aussi trés-dangereuses sur le sommet de la tête au droit de la fontanelle, parce que l'os y est trés-mince, & que le coup y tombe plus à plomb ; sur les sinus sourcilliers à cause de la liqueur mucilagineuse qui en sort ; plus sur les sutures qu'ailleurs par le déchirement des petites fibres, & des vaisseaux qui vont & qui viennent pour la communication de cet endroit avec la dure-mere, ce qui fait un épanchement de sang dans ces parties. 3. Des accidens qui sont ou universels, comme la fiévre, la phrénesie, la convulsion & la paralysie ; ou particuliers qui sont ou bons comme une petite tumeur, une chair vermeille & une supuration louable, ou mauvais comme une couleur livide ou noirâtre, une grande contusion tant des chairs que de l'os, une matiére ou sanieuse ou d'une consistence visqueuse, des lévres blafardes & aplaties & une âpreté de l'os qui devroit être uni, poli & égal.

Premiere précaution.

Faisant attention sur tout ce que je viens de vous dire le Chirurgien formera son prognostic qui doit toûjours être douteux particulierement aux playes de tête, car il y en a qui ne paroissent que légeres dans le commencement, & qui dans la suite conduisent le malade au tombeau ; il faut se tenir sur ses gardes, beaucoup saigner pour empêcher l'extravasion du sang dans le cerveau, & ne pas imiter le Chirurgien d'une personne de qualité de la Cour, lequel ne voulut point saigner un Lieutenant des cent Suisses du Roy, qui étant tombé à la chasse s'étoit fait une grande contusion à la tête ; le sang épanché s'abscéda, & il mourut dans les quarante jours.

C'est une erreur dont il faut se desabuser de croire qu'aprés les quarante jours le peril soit

paſſé : il eſt vrai qu'au bout de ce terme on a lieu de bien eſperer ; mais il s'en eſt tant vû qui aprés ce tems ſont morts de leurs bleſſures, qu'on ne doit rien promettre de poſitif. Si le bleſſé fait quelque débauche de vin ou de femme, s'il eſt expoſé aux grandes chaleurs ou au grand froid, s'il eſt d'un temperament délicat, & que ſon pouls ne reprenne pas ſa premiere vigueur, ou enfin s'il n'a pas ſoin de ſe conſerver, il eſt en riſque même aprés le ſoixantiéme jour. Les Juriſconſultes ont reglé entr'eux que les dangers étoient paſſez dans les quarante jours, & que ſi un bleſſé expiroit aprés ce tems, ce n'étoit plus à cauſe de la playe ; parce qu'il falloit aux Juges un terme pour condamner ou pour abſoudre ceux qui avoient bleſſé : mais un Chirurgien prudent ne doit répondre de rien qu'au delà du centiéme jour.

La cure des playes de tête differe des autres.

La cure des playes de tête, quand le crane n'y eſt point intereſſé, ne differe de celles des autres parties qu'en quelques circonſtances qui ſont à obſerver. 1. Il faut avant toutes choſes raſer les cheveux, mais pour le faire avec moins de douleur on les humectera avec de l'eau & de l'huile mêlées enſemble, à quoi on donné le nom d'hydræleum ; prenant garde qu'il n'entre point de poil dans la playe : que ſi on n'avoit pas pu empêcher qu'il n'en fût entré, il la faudroit laver avec du vin tiéde avant que de la panſer. 2. On eſt oblige de ſe munir davantage contre le froid aux playes de tête qu'aux autres, parce qu'il eſt ennemi du cerveau, & il n'y faut jamais rien apliquer qui ſoit actuellement froid. 3. Dans le commencement on couchera le malade ſur la partie opoſée à la playe pour éviter la fluxion & la douleur & dans la ſuite l'inflammation étant paſſée à la ſupuration ſurvenant on le fera coucher ſur la partie bleſſé, afin que le pus puiſſe ſortir de la playe avec plus de facilité.

Les playes où le crane eſt d'abord découvert, &

Traitement des playes de tête où le crane se découvre.

celles où il se découvre par la supuration qui se fait du pericrane dans la suite, l'os n'étant point offensé, n'ont besoin d'être traitée que comme les playes simples. On doit faire supurer plus long-tems celles qu'une contusion a causées, que celles qui ont été faites par incision, & quand le crane n'est que trés-peu découvert, il ne faut point trop tamponner la playe, laissant à l'os la liberté de se recouvrir, ce qu'il fait quelquefois sans s'exfolier, sur tout aux enfans. Mais quand il est beaucoup dénué, il en faut attendre l'exfoliation, qui arrive en plus ou en moins de tems selon que l'os est plus ou moins sec ou humide; & on ne mettra sur l'os rien d'onctueux, mais seulement un plumaceau plat imbibé d'eau de vie ou d'esprit de vin chargé d'une teinture d'aloës, ou bien on versera sur l'os un peu du baume blanc de Fioraventi. L'exfoliation qui se fait n'est pas toûjours sensible, c'est-à-dire, qu'on ne voit pas une feuille d'os se séparer toute d'une piece, car elle est quelquefois insensible s'en allant avec la supuration par petites parcelles imperceptibles : mais soit qu'elle se fasse d'une maniére ou d'une autre, quand on voit une chair attachée à l'os on la laisse réünir avec celle des lévres de la playe pour en produire une bonne cicatrice.

Figure des incisions pour préparer au Trépan.

Quand on a des signes que l'os est offensé, & qu'on croit devoir en venir au Trépan, si la playe n'est pas assez large pour le pouvoir apliquer, on la dilatera. Les incisions qui se font à ces playes doivent être en X ou en T ou en V ou en 7 de chifre : ce sont les figures les plus ordinaires qu'on donne à ces incisions selon la situation de la playe. Celles qui sont en X, qu'on apelle aussi cruciales parce qu'elles ont la figure d'une croix, se font sur le milieu des os coronal & parietaux. Quand la playe aproche de quelque suture, on les fait en T retranchant la jambe qui auroit avancé sur la suture ; mais

on en prolonge aussi la jambe oposée pour découvrir suffisamment le crane. Celles qu'on fait proche du muscle temporal ou des sutures sont figurées en V ou en 7 pour tâcher de ne point dépouiller ces parties : mais en general on s'acommode à la figure & à la situation de la playe qui ne nous permet pas toûjours de les former comme nous le voudrions.

Pratique pour les differentes contusions.

Quand il n'y a point de playe, & que nous trouvons a la tête une grosse contusion faite par quelque grand coup reçu, ou par une chute, que le blessé a perdu connoissance, qu'il saigne ou du nez, ou de la bouche, ou des oreilles ; il faut au plûtôt ouvrir la contusion par une incision qu'on fera avec la lancette à abscés A. Si elle est beaucoup élevée, & qu'en l'ouvrant on trouve le pericrane separé du crane, c'est signe que le coup a été trés-grand, & qu'il en faudra venir au trépan : on se sert pour lors d'une petite sonde plate B, qui est d'argent, qu'on coule entre le pericrane & le crane pour connoître jusqu'où va cette séparation, & pour nous en faciliter l'ouverture qui doit être proportionnée à la grandeur de ce qu'il y en a de separé. Mais si la contusion étoit legere, & que les symptômes ne fussent point pressans, on tâcheroit de la resoudre en rasant l'endroit, le bassinant avec l'esprit de vin, mettant l'emplâtre de betoine par dessus, saignant le blessé, & lui faisant garder un grand repos ; souvent on en guerit sans faire d'ouverture.

Apareil.

Si le Chirurgien est obligé ou de dilater une playe, ou d'ouvrir une contusion, il faut qu'il prépare quantité de charpie, qu'il ait des poudres astringentes, & même quelques boutons de vitriol, en cas d'hemorragie : enfin son apareil disposé, il fera garnir le lit, c'est à dire, mettre un drap en plusieurs doubles sous la tête à cause du sang qui se répan-

dra, puis la faisant tenir par un serviteur, il incisera ce qu'il jugera necessaire, se servant pour cela de l'instrument qui luy sera le plus commode. Si c'est une playe, & que la sonde coule entre le pericrane & le crane, il peut glisser la pointe de ses ciseaux C par le même chemin, & le découvrir ainsi; & lorsque le tout sera adherent, il employera le bistouri droit D, & apuyant le doigt index sur le dos de cet instrument, il coupera jusqu'au crane, & ensuite avec une feuille de myrthe E, il soulevera les bords de la playe en les écartant, & separant le pericrane avec le moins de violence qu'il se pourra, pour diminuer la douler qui ne manque point d'être trés-vive dans ce moment, à raison de la tension des membranes nerveuses ausquelles on cause des divulsions. La playe se trouvant suffisamment dilatée, on la garnira de charpie séche, pour cette premiere fois, afin d'imbiber & d'épuiser le sang qui en coule: si l'hemorragie étoit grande, le fonds de la playe étant garni de gros bourdonnets pour en relever les lévres, on acheveroit de la couvrir avec des plumaceaux plats chargez d'astringens, sur lesquels on étendroit un grand emplâtre, des compresses & pardessus tout, le couvre-chef que je vous ay fait voir dans la premiere Démonstration au nombre des bandages.

Maniere de faire cette opération.

Si on avoit ouvert une artere qui jettât beaucoup de sang dont les compresses & le bandage fussent traversez sans le pouvoir arrêter, il faudroit lever l'appareil, pour mettre sur l'endroit par où on verroit sortir ce sang un petit bouton de vitriol: mais la meilleure maniere est celle que nous propose Paré, sçavoir de passer un aiguille courbe, enfilée d'un fil ciré G, par dessous le vaisseau qui entrant d'un côté & perçant le cuir chevelu sort de l'autre, de telle façon que le fil embrassant l'artere on la lie en faisant un nœud avec les deux bouts du fil sur

Comment on arrête le sang d'une artere coupée.

une petite compresse de linge H, & par ce moyen on arrête surement le sang, & on évite l'escarre que fait le bouton de vitriol.

Le lendemain au bout des vingt-quatre heures, qui est le tems ordinaire où on leve les apareils, on voit l'os à découvert, on l'examine pour connoître s'il est offensé, prenant garde de ne se point tromper; car ayant fait l'incision la veille, la pointe du bistouri pourroit avoir laissé au crane un trait en long qui ressembleroit à une fente: on ne se méprendra pas aussi sur les sutures, qui dans quelques sujets séparent en deux l'os coronal ainsi que l'occipital, & qu'on traiteroit comme des fractures. Si on trouve une enfonçure, il faut la relever: si c'est une simple fente, il faut la ruginer suivant l'ancienne pratique, s'il y a des esquilles qui piquent la dure-mere, on les ôtera; s'il y en a qui ayent des pointes qui sortent en dehors, on les coupera; & s'il y a une embarrure, il faudra trépaner.

Diverses pratiques pour differens cas.

Je vous ai dit que le crane étoit quelquefois enfoncé par une contusion qu'on apelle *tlasis*; qu'aux enfans le crane faisant ressort il se remettoit en son premier état: mais quand il ne se retabliroit pas, si l'enfonçure est petite & sans accidens, il faut la laisser; elle peut demeurer, & le blessé guerir sans suites fâcheuses; au lieu que si elle étoit grande & qu'elle pût presser la dure-mere & le cerveau, il faudroit faire ensorte de la relever. A ce dessein on fera un petit trou dans le milieu de l'os avec le perforatif I, qui sert à y attacher un tirefonds K, dont le bout est à visse, au moyen duquel tirant de dedans en dehors, on tâche d'élever l'enfonçeure: si la main ne suffit pas on accroche un autre petit tirefons L, à cet élevatoire triploïde M, ainsi apellé parce qu'il a trois pieds, qu'on pose sur la tête, puis tournant la visse qui est à sa partie superieure on fait peu à peu rehausser ce qui étoit deprimé: les os ayant repris

leur égalité, on ôte l'élevatoire & le tirefonds, on panse la playe comme celle où l'os est simplement découvert, & on continue ainsi jusqu'à guerison, à moins, qu'il ne survienne des accidens qui obligent d'en venir au Trépan.

Anciennement quand on trouvoit une fente au crane on se servoit de la rugine avant que de recourir au Trépan; c'est une Opération qu'on rangeoit sous la seconde espéce d'entamure qui se pratique aux parties dures, par le moyen de laquelle on ratissoit de l'os autant qu'on le jugeoit nécessaire. L'usage en étoit si commun que parmi les instrumens du Trépan il y avoit toûjours des rugines, & les couteliers y en mettent encore aujourd'hui quand on ne leur défend pas d'en faire. De ces rugines il y en a de pointues, de rondes, d'ovalaires, & de plates, dont on se servoit alternativement : par exemple, à une fente ou bien à une scissure on commençoit à ratisser avec cette rugine plate marquée N, puis avec cette ovalaire O, ensuite avec la ronde P, qui enfonçoit plus avant, & on finissoit avec la pointuë Q qui alloit jusques au fonds, observant de mouiller de tems en tems d'eau froide ces rugines quand on s'en servoit actuellement, de crainte qu'elles ne s'échauffasent en frotant contre l'os. Aprés qu'ils avoient trouvé le fonds de la fente ou de la scisure, ils répandoient des poudres céphaliques faites d'aristoloche, de myrrhe, & d'aloës, & par ce moyen ils croyoient s'exempter du trépan : mais à present on ne se sert plus de rugines, lorsqu'il y a une fente, parce qu'en tel cas il y a toûjours sur la dure-mere du sang épanché que la rugine ne peut faire sortir, & qui demande absolument le Trépan pour avoir issuë, de peur que par son séjour venant à se corrompre il ne ne causât le dernier malheur. On ne perd donc point à ruginer, un tems qu'on doit employer à soulager le malade.

Si par l'ouverture on rencontre une embarrure apellée *ekpiesma*, dont une ou pluſieurs esquilles preſſent la dure-mere, on fera ſes efforts pour les relever ou les ôter ſi elles ne tiennent pas beaucoup. On les releve avec l'un de ces trois élevatoires, le premier R eſt courbe, le ſecond S eſt plat, & le troiſiéme T eſt droit & un peu recourbé par le bout : ou bien on les emporte avec cette pincette V faite en bec de corbin. J'ay vû des fracas où aprés avoir ôté beaucoup de piéces oſseuſes, la dure-mere étoit decouverte à la grandeur d'environ la moitié de la main, & dont cependant les bleſsez ont guéri. J'ay dit qu'il falloit relever ou ôter les eſquilles, mais c'eſtoit en ſupoſant qu'il y eût priſe ; car s'il ny en avoit point, il faudroit faire un trépan ſur l'os ſtable & ſain proche de la fracture : en gliſſant un élevatoire dans le trou du trepan, on relevera les unes aprés les autres toutes les eſquilles qui preſſoient la dure-mere ; & s'il étoit beſoin de les ôter, on tireroit dabord la plus aiſée à dégager, ce qui donneroit la facilité de retirer toutes les autres. Uſage des élevatoires.

Quand la fracture eſt un engiſſoma où il y a des pointes d'os relevées en dehors, quelques-uns ordonnent de les couper avec ces tenailles inciſives X, & ſi on ne peut en venir à bout avec celles-là, ils veulent qu'on prenne ces autres Y qui ſont à viſſe, & qui les couperont infailliblement, parce qu'une viſſe peut avoir incomparablement plus de force qu'une main. On a auſſi inventé un petit marteau Z dont la tête eſt de plomb, & un petit ciſeau d'acier △ bien tranchant, avec quoi on peut tailler ces eſquilles, comme on feroit une pierre, & le marteau étant de plomb les coups n'ébranleront pas tant le cerveau que s'il étoit d'une autre matiére ; mais je n'aprouve pas ni les tenailles, ni le ciſeau & ſon marteau ; car ſi la pointe d'une piece d'os ſort en Des tenailles. Du marteau de plomb & du ciſeau.

dehors, il faut que l'autre bout pousse en dedans : & qu'ainsi travaillant rudement pour détacher cette piece, on risqueroit d'endommager la dure-mere. Si je vous ay raporté ces opérations anciennes, ce n'a pas été pour vous en conseiller, ni pour vous en dissuader entierement l'usage ; mais seulement pour vous mettre devant les yeux diverses idées de pratique, afin que vous jugiez de celles qui doivent être suivies ou abandonnées en differentes rencontres.

Enfin si la fracture est telle qu'il faille absolument trépaner, c'est une opération qui ne doit point être differée ; & comme elle est une des plus considerables de la chirurgie, & qu'on a le plus d'occasion de pratiquer, le Chirurgien ne peut être trop circonspect & trop attentif sur tout ce que l'art exige pour la bien exécuter.

Toutes les peines que les Anciens se donnoient à inventer ces rugines, & ces autres instrumens que vous venez de voir, étoient pour se deffendre de ne trépaner que le plus tard qu'ils pouvoient : il falloit qu'il leur fût impossible de relever une enfonçure ou une contusion, & de redresser une embarrure, ou qu'ils eussent des signes certains d'un sang épanché sur la duremere, pour les déterminer à cette opération. Ils attendoient que les accidens leur marquassent sûrement la necessité indispensable de la faire, & quelquefois ces mêmes accidens étoient si long-tems à paroître, que le trépan devenoit inutile quand ils avoient pris leur resolution : mais aujourd'hui qu'on est aguerri sur cette opération, on previent les symptômes, & il suffit d'avoir des marques qu'ils peuvent venir, pour aller au devant d'eux sans leur donner le tems de causer tout le desordre dont ils sont capables. Par exemple, si d'abord qu'un coup aura été reçû à la tête le blessé tombe, & qu'il perde connoissance, en voila assez pour le trépaner, ces accidens arrivez à l'instant de la bles-

Symptômes qui doivent déterminer à trépaner.

sure marquent que la commotion ayant été grande, il doit y avoir du sang extravasé : si on attend à connoître que ce sang soit abscedé, par des signes certains, comme la fiévre, la douleur de tête, l'assoupissement, alors quoique le trépan donne issuë à cette matiere purulente, les mauvaises impressions & le déreglement qu'elle a fais par son séjour, ne peuvent être reparés par tous les avantages de l'opération, & le malade n'y peut gueres survivre.

Ce discours n'est que pour vous encourager dans la pratique de cette opération, & vous prouver que les moment en sont chers, & qu'il les faut bien employer. Un jeune Seigneur étant à la chasse avec Monseigneur le Duc de Bourgogne, tomba & reçût une grande contusion sur un des pariétaux qui fut offensé ; je lui fis l'incision cruciale, & je le trépanai en présence de M. Felix, le tout ayant été executé dans les premiéres vingt-quatre heures, le coup l'avoit tellement étourdi & stupefié, qu'il ne sçavoit pas avant sa guérison avoir été trépané : ce fut cet étonnement qui nous fit juger qu'il devoit y avoir du sang épanché dans la tête, & nous y en trouvâmes beaucoup : si nous avions attendu d'autres accidens pour nous le confirmer, nôtre opération differée n'auroit peut-être pas eû un si heureux succez. Enfin si on blâme également ceux qui vont trop vîte, comme ceux qui different trop, il vaut encore mieux s'exposer a pécher avec ceux-là ; car quoyqu'en suivant cette maxime on puisse trépaner quelqu'un que la suite temoigneroit avoir pû s'en passer, il est toutefois plus à propos dans une occasion douteuse d'avancer le trépan, parcequ'en l'avançant il ne peut d'ordinaire rien arriver de sinistre, & qu'en le differant il n'y va pas moins que de la vie.

Histoire sur ce sujet.

Le trépan dont le mot dérive du verbe Grec *trépenein* qui veut dire *tourner*, est une opération de Chirurgie mise sous la premiere espéce d'entameure:

Parties où l'on aplique le trépan.

on l'aplique aux parties dures, avec un instrument fait en forme de scie ronde, qu'on tourne pour enlever une partie du crane auquel cette opération convient presque uniquement. Il y a des Auteurs qui l'ordonnent au sternum & aux côtes : je l'ay vû faire au sternum ; mais inutilement, car le blessé mourut ; & je ne l'ay vû jamais pratiquer aux côtes, je ne comprends pas aussi comment elle s'y pourroit faire sans casser des os si minces : c'est pourquoy nous ne la pratiquerons qu'à la tête où elle est absolument necessaire en plusieurs rencontres, puisqu'il est indubitable que quantité de personnes lui ont obligation de la vie.

Lieu où le trépan réüssit.

Le trépan est plus heureux dans de certains païs que dans d'autres ; à Avignon & à Rome ils guerissent tous : mais aussi les maux de jambes y sont funestes, & pour en guerir il faut sortir de la ville de Rome. A Paris le trépan est asez heureux, & encore plus à Versailles où on n'en meurt presque point : Mais ils perisent tous à l'Hôtel-Dieu de Paris à cause de l'infection de l'air qui agit sur la dure-mere, & qui y porte la pourriture. C'est en quoi les Administrateurs ne sont point excusables, vu que l'Hôpital est asez riche pour avoir un lieu dans un des Fauxbourgs de Paris où ils mettroient ceux qui seroient blesez à la tête ; par ce moyens ils en échaperoit beaucoup ; mais ils ont la cruauté de voir qu'il ne s'en sauve pas un seul, manque de cet expedient qui ne dépend que d'eux.

Raisons qui empêchent de trêpaner sur certains endroits.

Tous les Auteurs nous marquent six endroits où ils nous defendent de trépaner ; 1°. sur la fontaine de la tête aux enfans, parceque l'os n'y est pas asez solide pour suporter le trépan ; 2°. sur les sutures, à cause des vaisaux à qui elles donnent pasage pour entretenir le commerce de la dure-mere avec le di-

ploë. 3o. Sur les ſinus ſourcilliers, à raiſon de leurs cavitez où ſe filtre une humeur qui rendroit la playe incurable. 4o. Sur les temples tant à cauſe du muſcle temporal que parceque les os s'y articulant en maniére d'écailles, la piece d'os qu'on voudroit enlever, ſe ſépareroit en deux. 5o. Aux parties déclives ou inferieures de la tête, parce que le cerveau dans ſon mouvement continuel pouſſeroit la duremere en dehors. 6o. Sur les grandes embarrures, puiſque ces os ne tenant pas ferme, on ne pourroit pas apuyer deſſus le trépan ſans les enfoncer ſur la duremere. Ces précautions ſont juſtes & fondées en raiſon; mais il ne faut pas les garder à la rigueur : quand le bleſſé eſt en peril, il faut aller ſon chemin, & courir plûtôt le riſque des inconveniens attachez à ces endroits, que de laiſſer perir le malade; il faut pourtant s'en éloigner autant que la figure & la ſituation de la playe le peuvent permettre. C'eſt au Chirurgien à faire de ſon mieux dans de pareils cas : mais qu'il n'ait pas l'inhumanité de voir expirer ſon bleſſé faute du trépan qui en a guéri une infinité qu'on croyoit deſeſperez.

Dans pluſieurs opérations il y a deux tems, l'un d'élection, & l'autre de néceſſité; mais dans celle-cy nous ne connoiſſons point le tems d'élection, à moins que ce ne ſoit pour l'avancer ou pour la differer de quelques heures; il n'y a que celuy de néceſſité qui nous determine, & elle eſt toûjours preſſante tant par les accidens préſens, que par ceux qui peuvent ſurvenir à tous momens, & qu'il faut prévenir, c'eſt pourquoi on doit aller au plus ſeur qui eſt de trépaner promptement.

Il ne faut point ſe ſervir du trépan exfoliatif, je ne ſçay point qui peut l'avoir inventé, car cette maniere de percer l'os en le ratiſſant, & en enlevant pluſieurs feuilles les unes aprés les autres, doit beaucoup ébranler la tête, & faire plus de

Inconvenient du trépan exfoliatif.

mal qu'elle ne procure d'utilité : il a dans son milieu une pointe qui sert à l'arrêter ; mais qui peut blesser la dure-mere, parce qu'on n'a pas la liberté de l'ôter comme on fait l'aiguille aux trépans ordinaires. Je ne suis pas le premier qui en ait condamné l'usage, puisqu'on a suprimé cet instrument, & que vous ne le voyez plus parmi les trépans nouvellement faits ; je vous le presente dans la planche XXXI. afin que vous soyez convaincus de son défaut.

Des trépans ordinaires.

Dans les trépans il y a trois couronnes, l'une petite, l'autre moyenne, & l'autre plus grande, on demande de laquelle des trois il faut se servir, & quelle quantité d'os il faut ôter. Les Auteurs répondent qu'en general il faut préferer la plus petite, parce qu'on ne doit découvrir du cerveau que le moins qu'on peut, & qu'une grande ouverture est plus difficile à guerir : mais il est des occasions où la grande couronne convient mieux ; par exemple à deux scissures, quand elle peut les embrasser toutes deux à la fois, il vaut mieux s'en servir que d'être obligé de faire deux trépans avec une petite.

Nous avons remarqué six endroits où il est défendu de trépaner, voyons ceux où on doit apliquer le trépan ; generalement parlant c'est toûjours à l'endroit du coup, mais en particulier il y a des circonstances où on a raison de s'en éloigner, c'est ce qu'il nous faut observer avant que de venir à l'operation.

Circonstances à observer pour l'aplication du trépan.

1°. Quand la playe est aux parties superieures de le tête il faut trépaner à la partie la plus inferieure de la playe pour faciliter l'écoulement du sang, & des matieres : & lorsque la blessure est aux parties inferieures, nous devons apliquer le trépan au plus haut lieu, pour nous éloigner de la base du cerveau.

2o. Si c'eſt une fente, il ne faut poſer le trépan ni ſur le milieu de la fente, ni loin d'elle, mais il faut que les dents de la couronne ſoient ſur la fente, afin que l'os étant obligé de s'exfolier, les eſquilles ſe puiſſent ſeparer plus commodément.

3°. Dans une grande contuſion que le tire-fonds & l'élevatoire triploïde n'auront pas pu relever, on apliquera le trépan dans le milieu de l'enfonçure, afin que mettant les élevatoires dans le trou qu'il aura fait, on eſſaye de la remettre dans ſon niveau.

4°. Quoique la contuſion ſoit legere ſans ſciſſure, & qu'elle ne paroiſſe que comme un écachement ſemblable à celui que fait un coup de marteau ſur du bois, il ne faut pas laiſſer que de trépaner, parceque les fibres de l'os y ſont deſunies : & alors c'eſt à l'endroit de la contuſion que l'operation doit être faite.

5°. Quand c'eſt un ecpieſma, c'eſt-à-dire une embarrure où il y a pluſieurs eſquilles qui preſſent & fatiguent les membranes interieures, il faut poſer le trépan ſur l'os voiſin qui doit être ſtable & ferme pour pouvoir ſoûtenir les petits efforts qu'on fait à le percer, & pour avoir la facilé de relever les eſquilles ſeparée en apuyant ſur lui les inſtrumens preparez pour cet effet.

6°. Pour un engiſſoma où une piece d'os fait le pont levis, & pour un camaroſis où le milieu de l'os fracturé reſſemble au dos d'une tortuë, il faut trépaner ſur la partie voiſine, afin de remettre enſuite ces os dans un état qui ne puiſſe nullement incommoder la dure-mere.

Tout étant bien conſideré, & l'operation reſoluë, le Chirurgien fera attention à tout ce qui doit être prêt avant que de trépaner, aux choſes qui ſont à obſerver en trépanant, & à la conduite qu'il tiendra aprés avoir trépané.

Avant que de trépanr ; il faudra s'il eſt poſſi-

Disposition du lieu pour le blessé.

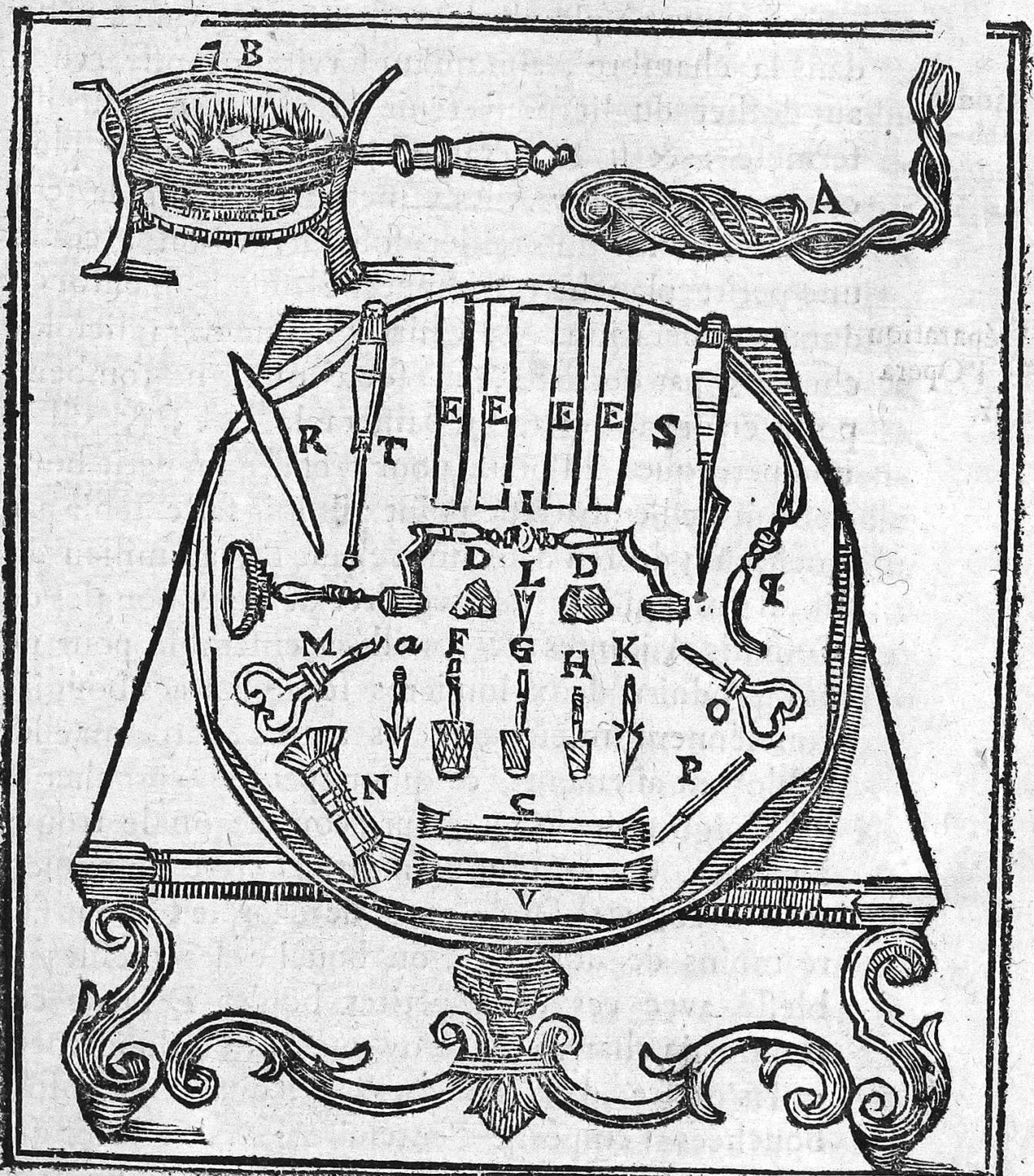
ble, mettre le blessé dans une chambre éloignée de la ruë & de tout bruit, en un lieu tranquile, & où il ne puisse pas entendre le son des cloches ; il doit y avoir à la porte une portiere en dedans, & à la fenestre un double chassis, afin que l'air froid & les vents n'y puisent entrer ; il seroit bon que le lieu fût médiocrement spatieux pour y entretenir un air moderé.

De l'apareil.

Le Chirurgien disposera l'apareil qui consiste en premier lieu aux instrumens dont il a besoin pour faire l'opération ; secondement aux choses necessaires pour penser aprés l'opération : c'est pourquoi il aura deux bassins, dans le premier il mettra les instrumens que vous voyez sur la planche XXXI. & dans le second tout ce qui pourra servir au pansement & que je vous montreray sur la planche XXXII.

FIG.

Fig. XXXI. POUR LE TREPAN.



ON doit avoir préparé ces inſtrumens dans une chambre voiſine en les arrangeant dans un baſſin, ou dans un plat ſur lequel on aura étendu une ſerviette ployée, & les recouvrir d'une autre ſerviette avant que de les apporter dans la chambre du bleſſé, afin qu'il ne ſoit point éffrayé à

Situation du bleſſé.

leur aspect : Le malade sera mis dans une situation convenable, c'est-à-dire, la tête tournée de maniere que la playe se trouve au lieu le plus élevé, pour y apuyer à plomb le trépan ; on avance le lit dans la chambre, afin qu'un serviteur puisse rester au dossier du lit pour tenir la tête avec plus de fermeté ; & si l'Operateur juge cette place plus commode pour luy, il s'y mettra : on pose la tête du malade sur un oreiller sous lequel on a coulé une petite planche qui empêche qu'elle n'enfonce durant l'opération. Le Chirurgien se fera lier les cheveux par derriere, en sorte qu'ils ne tombent point en devant quand il baissera la tête, & s'il a une perruque, il l'ôtera pour prendre un petit bonnet qui ne l'embarrasse point : il doit faire tenir par quelqu'un du feu dans un réchaut B, au milieu du lit, il faut qu'il se fasse éclairer de deux bougies de Commis A jointes & tortillées ensemble pour ne pas produire deux lumieres separées ; ces bougies conviennent mieux que les autres, parce qu'elles se ployent aisément, & qu'on peut les aprocher & les éloigner de l'Operateur, comme on le trouve à propos. On découvre ensuite la playe qu'on nettoye avec cette fausse tente de charpie C pour faire moins de douleur, on bouche les oreilles du blessé avec ces deux petites boules D D de coton ou de charpie : je croy que le bourdonnement qui s'excite dans ses oreilles, quand elles sont bouchées l'empêche d'entendre le petit bruit que fait la couronne du trépan en sciant le crane ; j'en ay pourtant vû à qui on oublioit de faire cette ceremonie, & qui n'en ont pas été plus mal. Si les lévres de la playe n'étoient pas assez relevées, & qu'elles fussent en danger de toucher aux dents de la couronne, il faudroit au moyen de ces quatre petites bandelettes EEEE, passées par dessous ces lévres, & dont on feroit tenir les bouts par celui qui tient la

Préparation de l'Operateur.

De la dilatation de la playe.

tête, ou par quelque autre garçon, les écarter les unes des autres : mais si la playe est suffisamment dilatée & assez grande pour que les lévres ne puissent pas toucher à l'instrument, il faut sans perdre de tems se disposer à faire l'opération.

Choix à faire de la couronne du trépan.

En trepanant il y a des circonstances encore plus essentielles à observer, que celles que je viens de vous marquer. Le Chirurgien doit commencer par le choix de la couronne dont il se veut servir, c'est pourquoi en voilà trois de differentes grandeurs, une grande F, une moyenne G, & une petite H; & s'étant déterminé sur ce choix par la nature & par la figure de la playe même, il prendra celle qu'il croira convenir ; il la presentera sur l'endroit où il a resolu de l'apliquer, observant qu'elle ne puisse pas toucher aux levres de la playe & du pericrane, ce qui feroit une douleur trés-vive au malade dans l'opération, & il fera faire un tour ou deux à cette couronne, pour marquer la circonference où le trepan doit se borner, & pour en reconnoître le milieu. Il prendra ensuite le virebrequin I, sur lequel il montera le perforatif K, qu'il posera dans l'endroit marqué par la pointe de la pyramide qui étoit dans la couronne, & tournant cinq ou six tours il y fera un petit trou de la profondeur d'une demi ligne, lequel servira à loger la pointe de cette pyramide & à conduire la couronne de maniere qu'elle ne vacille ni d'un côté ni d'un autre. Le perforatif étant ôté du virebrequin, on y monte à sa place la couronne G dont on se doit servir, on l'ajuste sur l'endroit tracé, & l'Operateur tenant de la main gauche la pomme du virebrequin, sur laquelle il apuye le front, il le tourne de la main droite du côté oposé aux dents de la scie, afin qu'elles coupent. Il tourne d'abord doucement, jusqu'à ce que la couronne soit un peu entrée dans l'os pour aller plus vîte & diligenter

Usage du vire-brequin & du perforatif.

De la couronne.

dans ces commencemens où il n'y a encore rien à craindre. On ne peut pas prescrire combien il faut apuyer, c'est à l'Operateur à en juger; car s'il apuye trop il aura de la peine à tourner, & s'il ne presse pas assez, il n'avancera point: il faut qu'il tourne uniment, & non point par secousses, & lorsqu'il croira avoir enfoncé environ une ligne, il levera la couronne, & en ôtera la pyramide L, avec cet instrument M, parce qu'elle est alors inutile, vû que le cerne fait par la couronne se trouvera suffisant pour la conduire, sans le secours de cette piramide qui pourroit même piquer la dure-mere, si on oublioit de l'ôter. La pyramide en étant ôtée, on remet la couronne dans son cerne, & on continue de tourner jusqu'à ce qu'on soit parvenu au diploë, ce qu'on connoît par la scieure qui est rougeatre, & par le sang qui en sort assez souvent; on retirera la couronne ensuite pour la nettoyer de la scieure & du sang, avec les brossettes N, & avant que de la remettre on presentera le tire-fonds O, pour lui faire preparer sa place dans le trou fait par la pyramide, afin d'enlever par son moyen la piece d'os aprés qu'elle aura été cernée autant qu'il sera necessaire. Ayant ôté le tire-fonds, on rapliquera la couronne, on n'ira plus si vîte, parce que la seconde table est quelquefois plus mince que la premiere; on releve plusieurs fois la couronne pour la nettoyer. On sonde le circuit fait par la couronne avec cette plume P, taillée en curedent pour sçavoir, si la profondeur est égale, afin d'apuyer davantage du côté où l'os sera moins coupé: enfin on continue à relever la couronne, à la nettoyer, à ébranler la piece avec l'élevatoire Q, ou avec le tirefonds, & à sonder le cerne autant de fois qu'on le juge à propos jusqu'à ce que le crane soit entierement traversé. Quand la piece de l'os ne tient presque plus, on peut la lever avec la feuille de mirthe R, & s'il

Ce qu'on fait quand on est parvenu au diploë

Usage de la plume taillée.

De l'élevatoire & du tirefonds.

reſtoit de petites inégalitez au fonds du cercle qui pourroient piquer la dure-mere & l'incommoder dans ſes mouvemens, on les couperoit avec ce ganivet lenticulaire S, qu'on tourneroit autour du cercle, la lentille qui eſt au bout, empêchant de bleſſer les membranes : dans ce tems, on voit le ſang ſortir & remplir le trou du trépan par les pulſations du cerveau & de la dure-mere. On a coutume de ſerrer le nez du bleſſé, de lui faire retenir ſon haleine, & de repouſſer avec le lenticulaire T la duremere contre le cerveau, afin de faciliter la ſortie du ſang. Mais s'il s'écouloit de luy-même, comme il arrive ſouvent, il faudroit épargner ces petits efforts au malade, & ne point faire de compreſſion avec le lenticulaire, ayant ſoin avant que d'en venir au panſement, d'abſorber avec la fauſſe tente V, le ſang épanché.

Extraction du ſang extravaſé.

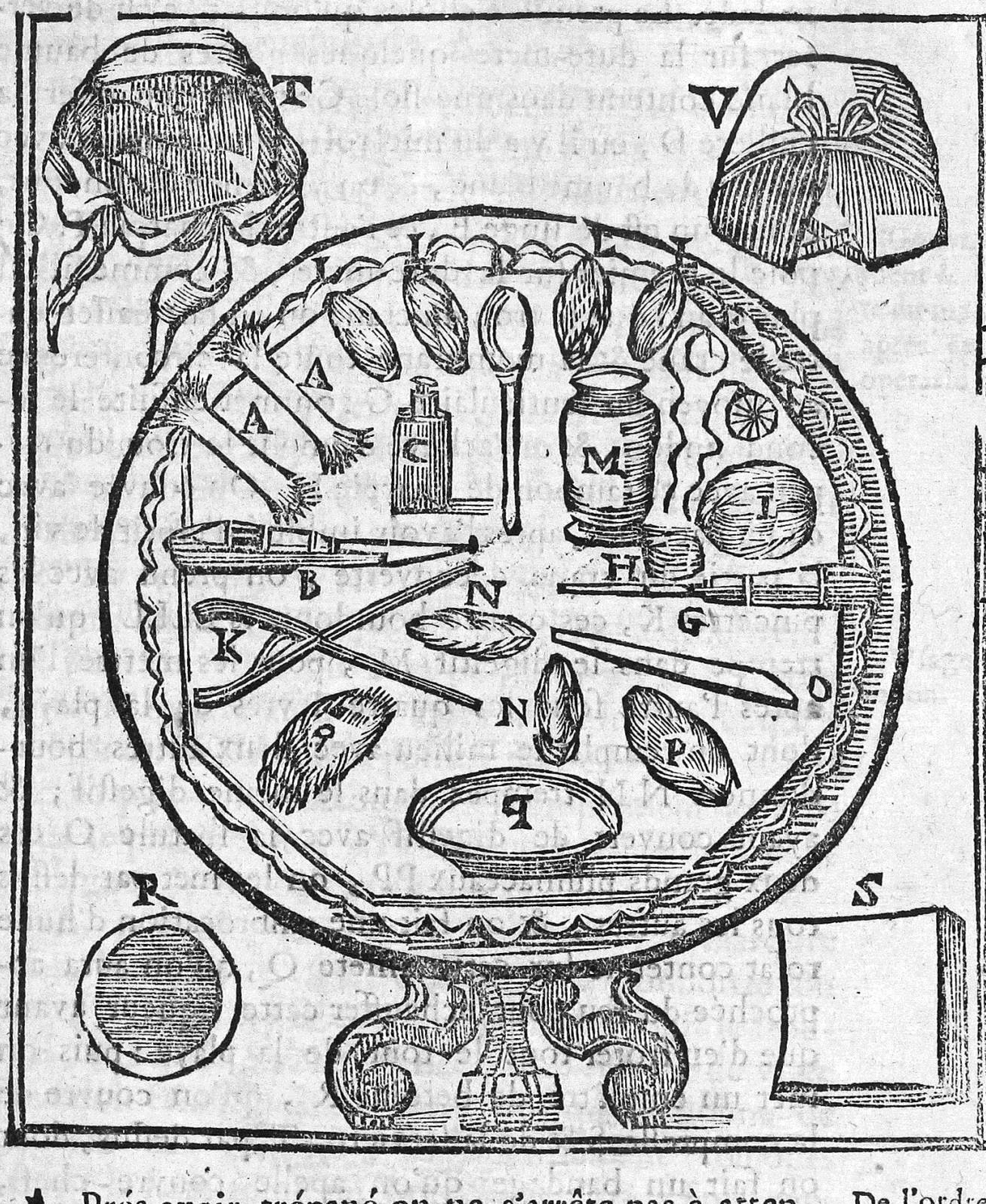
Ce ſeroit une faute dans l'operation que d'emporter la piece de l'os dans la cavité de la couronne qu'on viendroit à retirer, vû qu'on pourroit croire qu'ayant tourné plus qu'il ne falloit, les dents de cet inſtrument auroient endommagé la duremere, quoique ce malheur ſoit rare, à moins que d'avoir tourné long-tems comme un étourdi ; car la couronne étant faite en pyramide, elle ne peut pas tomber ſur la dure-mere auſſi-tôt que le crane eſt coupé, devant être arrêtée par l'endroit le plus large : mais quoique la faute dont nous parlons, ſoit trés-legere, on évitera néanmoins d'y tomber pour n'être point critiqué par les ſpectateurs. La premiere table de l'os peut s'enlever avant que la ſeconde ſoit coupée, mais quoique ſouvent ce ne ſoit pas la faute de l'Operateur, on ne laiſſe pas de l'en blâmer tacitement, c'eſt pourquoi il doit faire de ſon mieux pour n'encourir aucun reproche, puiſqu'un Chirurgien ne fait point d'operation conſiderable qu'il n'ait des cenſeurs ſeveres qui ne luy pardon-

Faute à craindre.

nent rien. Il ne faut point faire celle-cy avec précipitation, de peur d'offenser le cerveau & les membranes, il ne faut pas aussi aporter une lenteur capable d'impatienter le malade & les assistans, il est un milieu qu'on doit tenir, qui depend de la bonne conduite & de l'adresse du Chirurgien.

Lorsqu'il y a grand fracas & plusieurs fentes, on doit faire deux, trois ou quatre trepans, & même davantage si la necessité le demande. Une jeune fille âgée d'onze ou douze ans tomba sur un escalier en 1705. & se brisa tout un parietal avec une partie du temporal. M. Mareschal dés le lendemain la trepana en deux endroits, il lui fit apliquer un troisiéme trepan par son fils, & un quatriéme par mon fils qui étoit present. Le lendemain il lui en apliqua deux autres, & par la suite il la trepana jusqu'à douze fois, & elle en est trés-bien guerie. C'est la fille de Mr. le Vasseur logé à l'Extraordinaire des Guerres à Versailles. Cet exemple si rare fait voir qu'il ne faut point s'étonner sur la multitude des trepans.

FIG. XXXII. POUR LE PANSEMENT DU TREPAN.



APrés avoir trépané on ne s'arrête pas à attendre que tout le ſang épanché ſoit ſorti, il ſuffit qu'il ait la liberté de s'évacuer à tous momens par l'ouverture : on nettoye celui qui eſt dans le trou du trepan avec ces fauſſes tentes de charpie A A, & ſi on aperçoit qu'il y ait encore quelque petite pointe autour de ce trou, qui puiſſe piquer

De l'ordre & de la matiere du panſement.

la dure-mere, on la coupe avec ce ganivet lenticulaire B, aprés quoi on se met en devoir de panser le malade. La premiere choses qu'on fait, c'est de verser sur la dure-mere quelques goutes de baume blanc contenu dans une fiole C: on fait chauffer la cuillere D, où il y a du miel rosat pour le mêler avec un peu de baume blanc, & on y trempe les sindons, dont l'un est de linge E, & l'autre de charpie F. On pose le premier sur la dure-mere, & comme il est plus grand que le trou du crane on en fait passer entre le crane & la membrane toute la circonference au moyen du lenticulaire G: on met ensuite le second sindon, & on acheve d'emplir le trou du trépan avec ce tampon de charpie H. On couvre avec ce pumaceau I, aprés l'avoir imbibé d'esprit de vin, la partie du crane découverte, on prend avec les pincettes K, ces quatre bourdonnets LLLL, qu'on trempe dans le digestif M, pour les mettre l'un aprés l'autre sous les quatre lévres de la playe, dont on remplit le milieu avec deux autres bourdonnets N N trempez dans le même digestif; & ayant couvert de digestif avec la spatule O ces deux grands plumaceaux PP, on les met par dessus tous les autres, & on fait une embrocation d'huile rosat contenue sur cette assiete Q, qu'on aura approchée du feu pour échauffer cette liqueur avant que d'en froter tout le tour de la playe: puis on met un emplâtre de betoine R, qu'on couvre de la compresse S & de la serviette T par dessus, dont on fait un bandage qu'on apelle couvre-chef, tel que je vous l'ay enseigné. J'ajoûte à tout cet appareil un bonnet de laine V que je mets par dessus le bandage, car n'y ayant que deux doubles de linges sur la tête cette partie n'est pas asez munie contre le froid, veu qu'étant rasé elle y est plus sensible; c'est pourquoy ce bonnet est necessaire pour tenir la partie chaudement. On la met ensui-

Du bandage & du bonnet.

te dans une ſituation convenable ; la meilleure pour le malade eſt de ſe coucher ſur la playe pour aider le cerveau par cette pente à pouſſer au dehors ce qui l'incommode.

Quand on a achevé de panſer le bleſſé on lui recommande de demeurer fort en repos & même de ne pas parler ; on revient le ſaigner deux ou trois heures aprés l'opération : ſa nourriture ne ſera que de bouillons qu'il prendre de quatre en quatre heures, beuvant dans ces intervales autant de ptiſane qu'il en voudra. Le lendemain avant que de lever l'apareil on fermera les rideaux du lit, au milieu duquel on mettra un réchaud plein de braiſe allumée qui ne puiſſe nullement entêter tant pour purifier l'air qui doit toucher la dure-mere que pour échauffer les remedes & les linges néceſſaires au panſement : on ne laiſſera jamais le cerveau à découvert, & pour cet effet on aura un nouveau ſindon tout prêt à mettre auſſi-tôt aprés avoir levé celui qui y eſt, & on ne s'amuſera point à tant eſſuyer les lêvres de la playe, les recouvrant promptement, parce que le plûtôt fait, c'eſt toûjours le meilleur pour épargner de la douléur au bleſſé.

Gouvernement & diéte du malade aprés cette operation.

Uſage du ſindon.

La conduite de la cure ne ſe peut pas marquer dans le détail, c'eſt au Chirurgien à connoître ſon ſujet, à le traiter ſelon les diſpoſitions où il le trouve, & à ne ſe point relâcher ſur le regime de vivre qui doit être trés-exact. Pour peu qu'on donne de liberté aux malades, ils s'émancipent toûjours trop ; la faim étant un bon ſigne, ils la faut conſerver long-tems dans cet état. Les remedes huileux & pourriſſans ne valent rien aux playes de tête, les balſamiques & les ſpiriteux y ſont tres-bons ; c'eſt pour cela qu'il faut ſe ſervir du baume blanc, ou de l'eſprit de vin ; le digeſtif doit être animé, & encore n'en faut-il pas uſer long-tems. Les compreſſes ſeront trempées dans un vin où

on aura fait bouillir toutes sortes d'aromatiques; excepté des roses dont l'odeur pourroit offenser. Si la dure-mere demeuroit dans ses bornes on continueroit le même pansement : mais si elle poussoit dans le trou du trépan, on feroit en sorte de l'empêcher d'y entrer, en remplissant ce trou de petits tampons. Il vient quelquefois des fongus en forme de champignons qui naissent de la dure-mere: quand ils sont grands il faut les couper, ou les lier par le pied, afin qu'ils se dessechent, & qu'ils tombent; s'ils son petits, il faut les consumer avec les poudres de sabine, d'ocre & d'hermodates brûlées. Les chairs des lévres de la playe croissent quelquefois tellement qu'elles couvrent l'ouverture du trépan, en ce cas on les tiendra sujettes avec des plumaceaux trempez dans de l'eau de vie, ou dans de l'eau vulneraire; au reste il faudra suprimer les onguents, & n'user que de remedes dessicatifs en attendant le tems de l'exfoliation.

De la cure des champignons.

De l'exfoliation.

Les os s'exfolient les un plûtôt, les autres plus tard, cela dépend de l'âge, de la grandeur de la fracture, & de la dureté de l'os; mais ordinairement c'est entre le quarantiéme & le cinquantiéme jour. L'usage des poudres céphaliques est inutile pour avancer l'exfoliation, qui étant un pur ouvrage de la nature doit être attendu patiemment, de crainte de la troubler dans les voyes qu'elle seule sçait tenir pour cela : tout le circuit du trou fait par la couronne, & ce qui a été découvert de la surface du crane souffre l'exfoliation qui tombe quelquefois en une seule esquille semblable à un anneau, & souvent en plusieurs qui se détachent à mesure que la chair qui se produit dessous, les pousse dehors. Il ne faut point par trop d'impatience arracher ces esquilles, quand même elles branleroient, cela n'avanceroit de rien, & peut au contraire reculer la guerison. Quand l'exfo-

liation est entierement faite tant du crane, que de la dure-mere, (car elle s'exfolie, ou se pêle comme les autres membranes,) il en sort une chair qui se joignant avec celle qui naît du crane, & avec celle des lévres de la playe, il se forme de toutes ces trois nouvelles chairs ensemble une espece de cal, qui bouchant le trou du trépan remplace l'os qu'on a ôté : on procure pardessus tout cela une bonne cicatrice, qui est le sceau de la guerison.

Naissance de nouvelles chairs.

De l'Operation pour l'hydrocephale.

L'Ethimologie d'hydrocephale vient de *hydros*, qui veut dire *eau*, & de *kephale*, qui signifie *tête*, de maniere que c'est une espece d'hydropisie où la tête est si pleine d'eau qu'elle en est toute inondée.

Il y a des hydropisies generales & particulieres, nous avons parlé des premieres en faisant la paracentese : quant aux autres elles prennent leur nom des endroits où elles sont placées : comme on apelle hydrocéle, hydropisie du scrotum, on nomme celle de la tête hydrocéphale. Les unes & les autres viennent de la même source, & elles ne different qu'en situation ; car ce sont toûjours des séparations d'un limphe qui des glandes par les vaisseaux lymphatiques se dégorge dans ces parties, ou une abondance excessive de serositez dans les humeurs, qui les produit.

Deux especes d'hydrocephale.

On fait de deux sortes d'hydrocéphales, sçavoir d'externes quand les eaux sont hors du crane, ou d'internes, quand elles sont sous ce casque osseux. Des premieres il y en a encore de deux sortes, les eaux sont ou entre les tégumens & le pericrane, ou bien elles sont entre le pericrane & le crane : des internes ils y en a trois especes, la premiere quand l'eau est contenuë entre le crane & la dure-mere ; la seconde, quand elle est entre cette membrane, & la

pie-mere ; & la troisiéme quand elle est dans les ventricules & dans la propre substance du cerveau.

Cause de ces maux.

Ces maladies qui sont particulieres aux enfans viennent de causes internes comme toutes les autres hydropisies ; elles peuvent aussi avoir une cause externe comme un rude accouchement, dans lequel la tête de l'enfant aura été trop pressée, & se sera allongée pour sortir ; ou bien si aprés l'accouchement la sage-femme voulant faire la capable se sera ingerée de repaîtrir la tête du nouveau né, ce qu'elle ne doit jamais faire, parce que le cerveau reprend assez de lui-même sa figure naturelle, & que sa substance glandulense est si molasse que peu de violence suffit pour en rompre le tissu.

Signes.

L'hydrocéphale externe est aisée à connoître par l'enflure & la boursouflure de toute la tête, par la molesse de la tumeur qui cede au doigt dés qu'on y touche : mais l'interne est plus difficile, on en juge en apuyant sur les sutures qui obéïssent, & qui sont éloignées les unes des autres ; on les connoît encore par le larmoyement, par la pesanteur de tête, & par l'assoupissement.

Prognostic.

Le Chirurgien peut entreprendre les hydrocéphales externes, j'en ay vû beaucoup qui ont gueri de de celles qui sont entre le cuir chevelu & le pericrane, car de celles qui sont entre le pericrane & le crane, je n'en ay jamais remarqué, & je ne comprends pas comment elles pourroient s'y faire, & être traitées, puisqu'il faudroit que le crane fût entierement separé de son envelope immediate : mais il peut assurer de toutes les internes qu'elles sont incurables & mortelles, sans gueres aprehender de se tromper.

Pratique des Anciens par l'aplication des cauteres & d'autres remedes externes.

Toutes les especes d'hydrocéphale demandent la main du Chirurgien, pour donner issuë aux eaux qui font la maladie. Les Anciens appliquoient deux cauteres potentiels, l'un sur le commencement de la suture sagittale, & l'autre sur la

pointe de la ſuture lambdoïde : les eſcarres étant tombées, ils laiſſoient ſortir la lymphe par ces deux ouvertures, & quand ils croyoient qu'il y avoit des eaux ſous le pericrane, ils l'ouvroient à ces deux endroits qui pouvoient tenir lieu d'égout : ils ſe ſervoient exterieurement de remédes céphaliques, & faiſoient des embrocations d'huile de camomille, de melilot, & d'anet, & par ce moyen ils prétendoient guerir ces ſortes de maux.

Je ſuis plûtôt pour les ſcarifications aux parties déclives de la tête par où les eaux, dont elle eſt abreuvée, peuvent ſuinter, & ſortir peu à peu, mieux que par les cauteres qu'on met trop proche des parties ſuperieures de la tête. Il y a dix ans qu'un enfant venant au monde aporta une hydrocéphale, on lui fit deux petites taillades longitudinales à la partie poſtérieure & inferieure de la tête par où toutes les eaux diſtillerent goute à goute : je conſeillay de les faire en cet endroit, parce que l'enfant étant couché les eaux avoient la liberté de s'écouler, je faiſois mettre par la nourrice une bonne compreſſe ſur la tête trempée dans du vin chaud qu'on renouvelloit ſouvent, cet enfant en guerit, il ſe porte encore bien aujourd'huy. Obſervation.

Quand l'hydrocéphale eſt interne, c'eſt-à-dire que les eaux ſont ſous le crane, il n'y a point d'autre moyen de les tirer que par le trépan, qui s'aplique de la même maniére que je viens de vous démontrer. Si les eaux ſe trouvoient ſeulement entre le crane & la dure-mere, & qu'il n'y en eût point ſous cette membrane, il y auroit eſperance de guериſon ; mais il eſt extrémement rare qu'il s'en amaſſe ſous le crane, & qu'il ne s'en répande pas dans les ventricules & dans les plus petits reduits du cerveau qui en doit être tout ſubmergé, ce qui paroît par les accidens qui accompagnent ces maladies, & c'eſt ce qui m'a fait avançer que toutes

les hydrocéphales internes étoient incurables & desesperées.

Des Operations sur les yeux, en general.

Les yeux sont sujets à plus de maux qu'aucune autre partie du corps.

De toutes les parties du corps les yeux son celles qui sont attaquées par un plus grand nombre de maladies, les Grecs en comptent plus de cent ausquelles ils ont donné autant de noms particuliers qui les distinguent les unes des autres. De cette multitude il n'y en a que peu qui ayent besoin du travail du Chirurgien, & c'est de celles-là dont je vay vous entretenir, & vous faire voir les opérations qui leur conviennent.

On considere principalement quatre parties dans l'œil; les paupiéres, les cils, les tuniques, & les angles, chacune desquelles requiert des opérations Chirurgiques qui lui sont propres.

Les paupiéres sont particuliérement sujettes à six sortes de maladies qu'on nomme 1. l'anchiloblepharon, où les paupiéres sont collées l'une à l'autre. 2. Le lagophtalmos, qui est une retraction de la paupiére superieure. 3. L'ectropion ou la relaxation de la paupiere inferieure. 4. Le crithe, qui est une petite tumeur au bord de la paupiere. 5. Le calazion, ou un amas d'humeurs semblable à un grain de grêle. 6. L'hydatis, c'est-à-dire une excroissance de graisse qui vient aux paupiéres.

Les cils ont trois maux propres, compris sous le nom de trichiasis; sçavoir 1. Le dystichiasis, qui est un double rang de cils. 2. Le phalangosis, quand les cils se tournent du côté de l'œil. 3. Le ptosis, quand par le relâchement de la paupiére les cils entrent dans l'œil.

Les tuniques en ont quatre. 1. L'hypopyon ou un amas de pus derriére la cornée. 2. Le pterigion, qui est une excroissance membraneuse dans l'œil. 3. Le proptosis, ou la chute de l'uvée. 4. L'hypochyma; nommé autrement Cataracte.

Les angles en ont trois, 1°. l'Eccantis, c'est une excroissance de chair au coin de l'œil ; 2°. l'Anchilops, ou l'abscés au grand angle de l'œil, & 3°. l'Ægilops, qui est la fistule lacrimale. Toutes ces indispositions font le nombre de seize, qui ont besoin d'autant d'opérations ausquelles on a imposé le nom des maladies qui y répondent : nous les allons examiner les unes aprés les autres.

FIG. XXXIII. POUR LES PAUPIERES.



DES OPERATIONS DES PAUPIERES.

DEs six opérations que nous avons à faire aux paupiéres, la premiere est l'Ankyloblepharon, dérivé de *Ankili*, qui veut dire curvité, & de *Blepharon*, qui signifie paupiére, en latin *Inviscatio*, en françois *agglutination*, de sorte que c'est

une maladie où les paupiéres sont jointe & collées ensemble, ce qui empêche qu'on ne puisse ouvrir l'œil. Cet accident peut venir de naissance, puisqu'on voit des enfans venir au monde avec d'autres ouvertures bouchées; mais il n'arrive le plus souvent qu'aprés une fluxion, ou aprés la petite verole: lors qu'on a resté long-tems sans ouvrir les yeux, les paupiéres ulcerées se collent & se cicatrisent ensemble. Tout le monde sçait qu'il faut séparer ces paupiéres; mais il apartient au Chirurgien d'en trouver les moyens. Si l'agglutination n'est pas parfaite, & qu'il y ait encore un peu d'ouverture à l'un des angles, il faudra qu'avec un instrument A, fait comme un bistoury courbe, garni d'un bouton à sa pointe, introduite dans cette ouverture, il coupe à plusieurs fois cette union en retirant cet instrument pour séparer successivement les deux paupiéres dans toute leur longueur. Si aprés cette séparation il trouve que l'une ou l'autre soit jointe à la conjonctive ou bien à la cornée, il doit l'en dés-unir, autrement l'operation seroit imparfaite: il s'en acquitera en tirant à soy la paupiére avec un petit instrument B, fait en forme de spatule, tachant de détacher la paupiére d'avec le corps de l'œil. Mais si l'adherence étoit trop forte il couperoit avec le scapel C, ce qui en fait la jonction, prenant garde de ne point inciser la cornée ni la conjonctive, coupant plûtôt de la membrane interne de la paupiére; ensuite on coule ces deux petits linges deliez D D, qu'on aura trempez dans quelque liqueur dessicative, entre le corps de l'œil & la paupiére pour éviter qu'il ne se recollent l'un à l'autre, ce qu'on continue jusqu'à parfaite guérison.

LA seconde est le Lagophtalmos, derivé de *Lagos* liévre, d'*Ophtalmos* œil, en Latin *Oculus Leporis*, & en françois *œil de Liévre*. C'est une

mala-

maladie où la paupiere superieure est tellement retirée que ne pouvant pas couvrir l'œil, il est obligé de demeurer ouvert quand le malade dort, comme aux liévres quand ils dorment. Cette indisposition peut venir naturellement dés la premiere conformation, ou par accident ensuite d'une playe, d'un ulcere, ou d'une brûlure; ou quelquefois par la dépravation du mouvement des muscles des paupieres: ainsi quand il y a convulsion aux releveurs & paralysie aux abbaisseurs, il faut que l'œil reste ouvert, ces muscles ne faisant pas leur devoir. On guerit ce mal, ou par la Pharmacie, c'est-à-dire, par remedes qui étant apliquez sur la partie, amollissent & relâchent ce qui la retient hors de son état accoutumé, ou la fortifient & la corroborent selon que le mal dépend de convulsion ou de paralysie. Mais si les remedes ne réüssissent pas, & qu'il y ait une cicatrice qui racourcisse la paupiere, on aura recours à la Chirurgie, & on commencera par mettre le malade dans une situation où il soit exposé au jour: on luy couvrira l'œil sain avec ce bandeau E, & on assujettira l'œil malade, avec le speculum oculi F, si faire se peut, ou bien entre le pouce & le doigt indice de la main gauche en tenant la paupiere fort baissée; puis avec un bistouri G, on fera à cette paupiere une incision en croissant, selon la direction des fibres du muscle fermeur, les pointes du croissant regardant en en-bas & aprochant des coins de l'œil. Cette incision faite on écarte les lévres de la playe le plus qu'on peut, & on la garnit de plumaceaux en forme de noyaux d'olives; & au contraire de toutes les autres playes dont on raproche les levres pour procurer la cicatrice, à celle-ci on les éloigne, pour faire naître une chair entre-deux afin d'allonger la paupiere. Lorsque le retirement de cette partie est si grand,

D'où vient ce mal.

qu'une incision ne suffit pas, on en fait deux de même figure éloignées de l'épaisseur d'un écu l'une de l'autre, & parce moyen rendant à la paupiere son premier usage, elle s'abaisse sur l'œil, qui avant cela ne se pouvoit clorre.

D'où vient le mot d'ectropion.

La troisiéme c'est l'Ectropion, dérivé de *Ec*, qui signifie dehors, & de *streptin*, qui veut dire tourner en Latin, *relaxatio*, en François, *relâchement*, ou *renversement*. C'est une maladie de la paupiere inferieure qui se relâche & se renverse tellement en en-bas, qu'elle ne peut plus s'étendre, ni s'élever assez pour couvrir l'œil. On assigne à cette incommodité trois causes differentes: la premiere est la paralysie ou la relaxation tant de la paupiere que du muscle fermeur: la seconde consiste dans une chair superflue qui s'est insensiblement accrue à sa partie exterieure: & la troisiéme pourra être quelque brûlure, cicatrice ou couture faite en sa pertie exterieure. La methode de la guerir est differente suivant la diversité de ces trois causes. Si la paupiere est relâchée, parce qu'elle aura été trop humectée, il y faudra employer des remedes desséchans; si elle est trop foible, on la fortifiera; & s'il y a paralysie, on usera de corroborans pour tâcher de luy rendre sa tension. 2. Si c'est une excroissance de chair, il faut l'ôter quand elle est encore jeune & petite, & on peut la consumer par medicamens cathéretiques; mais si elle est vieille & dure, on l'extirpera soit par ligature pourveu que la base en soit petite, avec ce fil H enfilé dans l'aiguille courbe I qu'on passera à travers l'excroissance, afin que la ligature ne s'échape pas, soit par incision, si on ne peut pas faire autrement; aprés quoy on usera de collires, ou de poudres astringentes, afin de cicatriser les endroits où on aura coupé. 3. Si une brûlure ou une cicatrice retire la paupiere en en-bas,

Trois origines de ce mal.

Remedes contre ces causes.

on fera à cette paupiere inferieure avec le biſtouri G, une inciſion qui ait la figure d'un croiſſant, comme celle que je viens de faire à la paupiere ſuperieure; avec cette difference ſeulement que les pointes du croiſſant à la ſuperieure regardoient en enbas, au lieu qu'à celle-ci elles doivent regarder en en-haut.

La quatriéme c'eſt le crithe, déduit de *crite* qui veut dire un *grain d'orge*, en Latin, *hordeolum*, en François, *orgueil*. C'eſt une petite tumeur longuette, fixe & arrêtée, de la figure d'un grain d'orge, qui vient aux bords des paupieres dans les cils. La matiere qui fait ces petites tumeurs eſt contenue dans un petit kiſte, & elle a de la peine à meurir & à ſupurer, c'eſt ce qu'on apelle un orgueilleux, & les bonnes femmes un orgeolet. Elles le ſouhaitoient autrefois à ceux qui refuſoient à une femme groſſe quelque choſe dont elle avoit envie. Pour les guerir il les faut faire venir à ſupuration, la moëlle de pommes cuites apliquée en cataplaſme eſt excellente pour les meurir; & lors qu'on y voit de la blancheur & qu'on croira la matiere cuite, on fera avec la pointe d'une lancette K, une petite ouverte ſuivant la longueur de la tumeur, puis en la preſſant entre deux ongles, on exprimera le pus & le kiſte tout enſemble; cela fait, la guériſon s'accomplit d'elle-même ſans aucun remede.

De l'incommodité appellée orgueil.

De ſa matiere.

De ſa cure.

La cinquiéme eſt le calazion, le periosis, ou le lithiaſis, en Latin, *lapis palpebræ*, & en François, *grain de grêle*. Ce ſont de petits tubercules durs comme de petites pierres, & ſemblables à des grains de grêle. Ils viennent tant à la paupiere ſuperieure qu'à l'inferieure: ils ſont mobiles, car quand on les pouſſe ils changent de place; c'eſt en quoi ils different de l'orgueilleux qui eſt toûjours fixe & arrêté. La cauſe de ces deux eſpeces

Du grain de grêle.

Differences de tous ces tubercules.

de tubercules est un endurcissement d'humeurs qui
s'assemblent par congestion entre les membranes des
paupieres, de telle façon qu'ils ne different entr'-
eux que du plus au moins de dureté & de des-
séchement de la matiere qui les compose. Pour les
guerir il ne faut attendre ni resolution, ni supu-
ration, il n'y a que la seule opération qui le puis-
se faire, & on s'y prend de la même maniére à

De l'opération.

l'un qu'à l'autre. On fait sur ces duretez pierreuses
les unes aprés les autres de petites incisions longi-
tudinales avec une lancette K pour les découvrir,
puis avec un crochet ou une érigne on tient la du-
reté pour la disséquer & la séparer avec cet instru-
ment M fait en feuille de mirthe tranchante, sans
rien emporter de la membrane des paupieres: on
met par dessus ces petites ouvertures un emplâtre
agglutinatif N pour en faire la réünion, puis la

Conseil.

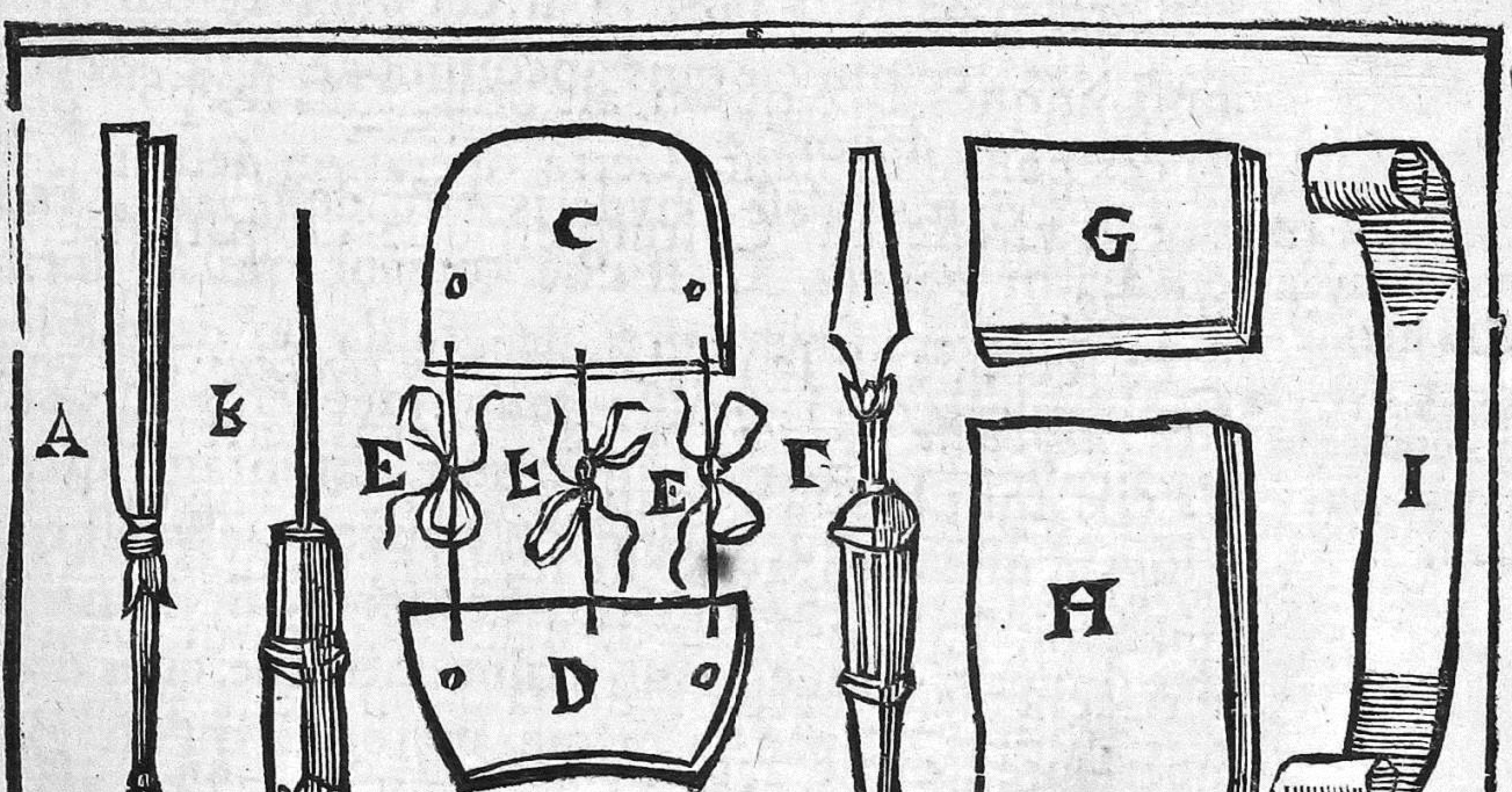
compresse & ensuite le bandeau E qui maintient
tout l'apareil. Il y en a qui veulent que si ces grains
paroissent plus au dedant de la paupiere qu'au de-
hors, on y fasse les incisions pour les tirer par de-
dans; si cela se pouvoit faire avec facilité je le con-
seillerois, mais il faut pour cet effet retourner la
paupiere, ce qui est plus incommode que de tra-
vailler par dehors.

De la tumeur hydatis.

La sixiéme c'est l'hydatis tiré de *hydor*, eau,
en Latin *aquula*. C'est une tumeur qui se forme
a la paupiere superieure, de graisse ou de matiere
semblable à de la graisse renfermée dans un kiste
particulier: cette tumeur paroît davantage quand
l'œil est fermé, que quand il est ouvert; elle est ron-
de & plate, & elle aproche beaucoup de la nature
des loupes. Il n'en faut point aussi chercher d'au-
tres causes, & par la même methode qu'on gue-
rit celles-ci, on doit traiter celle-là. L'emplâtre
Diabotanum avec lequel on fond & on dissout les
loupes, est souverain pour l'hydatis; je m'en suis

ſervi en pluſieurs qui ont gueri avec ce remede, j'en faiſois porter trés-long-tems un petit emplâtre P fait en croiſſant ſur du tafetas noir, & cela m'a réüſſi. Mais ſi la matiere au lieu de ſe fondre & de ſe reſoudre s'endurciſſoit, ou que la tumeur groſſiſt, il faudroit pour lors en venir à l'opération qui conſiſte à l'emporter avec ſon kiſte, comme on feroit une loupe : on tient la paupiere ferme, ſoit avec le ſpeculum oculi F, ſoit avec ſes doigts, & on fait une inciſion à la peau avec le ſcalpel C, ſelon la rectitude des fibres, prenant garde de ne pas ouvrir l'envelope qui renferme la matiere, afin de tirer le tout enſemble ; ce qui s'exécute avec aſſez de facilité ; car la tumeur étant découverte, pour peu qu'on la preſſe par les côtez elle ſe manifeſte au dehors, & avec une érigne on la fait ſortir toute entiere : on traitera enſuite la playe, comme on fait celles où on a extirpé des loupes.

FIG. XXXIV. POUR LES CILS.



Du Trichiasis.

SOus le nom de Trichiasis derivé de *trix* qui veut dire *poil*, sont comprises les maladies des cils, & les opérations qu'il leur faut faire : elles sont de trois sortes.

Du distichiasis.

La premiere est le distichiasis de *dis* qui veut dire *deux*, & de *stix* qui signifie *ordre*. C'est une maladie des paupieres, où par dessous les cils ordinaires & naturels il en croît & s'en nourrit encore un autre rang extraordinaire qui déracine souvent le premier, & qui piquant la membrane de l'œil y fait de la douleur, & y attire des fluxions. Pour la guerison de cette incommodité il n'y a point d'autre opération à faire que d'arracher ces cils surnumeraires avec de petites pincettes A semblables à celles dont on se sert pour arracher les poils de la barbe : tout le secret est d'empêcher qu'ils ne reviennent. Quelques-uns disent qu'en frottant la place avec du sang de grenouille, du fiel de veau, ou des œufs de fourmi ; il n'en repousse plus, cela est facile à essayer ; mais le plus sur est, aprés avoir arraché chacun de ces poils superflus, de cauteriser avec une aiguille chauffée B l'endroit d'où on l'a tiré & de continuer ainsi jusques à ce qu'on ait brûlé tous les pores par où ces poils sortoient. Cette opération demande autant d'adresse au Chirurgien que de patience au malade.

l'Opération qui s'y pratique.

Du hérissement des cils contre le globe de l'œil.

La seconde est le phalangosis de *phalanx* qui veut dire *rangée de soldats*, parce que dans cette maladie les cils sont hérissez contre l'œil de même que des armes d'une compagnie de soldats, pointées contre l'ennemi. Elle procede de deux causes qui sont ou le relâchement excessif de la peau de la paupiere superieure, ou le racourcissement de la membrane interne de la même paupiere, ce qui retirant en dedans le tarse de cette paupiere force les cils de tourner leur pointe contre l'œil, au lieu de l'avoir en

dehors : le Chirurgien examinera à laquelle des deux membranes il s'en doit prendre. S'il voit que l'externe ſoit relâchée par quelque humidité, il y apliquera des remedes qui la deſſéchent ou la fortifient, & en attendant qu'il y ſoit parvenu il mettra comme aux ſutures ſéches deux morceaux de cuir C D chargez d'un onguent emplaſtique, l'un ſur la paupiere, & l'autre ſur le front au-deſſus des ſourcils, & par de petits fils E E E attachez à ces emplâtres, il les liera enſemble de maniere qu'étant médiocrement ſerrez ils ſoutiennent la paupiere dans ſon état naturel. Si la faute en étoit à la membrane interne qui ſeroit trop retirée, il faudroit aprés avoir d'une main retourné la paupiere y faire avec ce ſcalpel F, une petite inciſion longitudinale pour la débrider, & lui donner moyen de s'allonger ; de cette façon les cils reprendront leur place, & l'œil n'en ſera plus incommodé.

Du traitement de ce mal.

La troiſiéme eſt le ptoſis de *piptin* qui veut dire *tomber*, parce que dans cette maladie les cils tombent dans l'œil. C'eſt un renverſement de la paupiere ſuperieure en dedans, de ſorte que le tarſe où les cils ſont plantez étant recourbé, ils entrent dans l'œil & le fatiguent beaucoup. Ce mal arrive par une humidité ſurperflue qui ramollit & relâche la paupiere ſuperieure, l'allongeant tellement que l'œil en eſt incommodé, & ne peut demeurer ouvert : Les Anciens nous propoſent une opération que peu de gens aprouveront, c'eſt de faire à la paupiere ſuperieure deux inciſions en forme de croiſſans dont les pointes ſe joignent enſemble, ces inciſion étant diſtantes l'une de l'autre de la quantité dont on croit que la paupiere & relâchée, d'écorcher enſuite & d'enlever de la peau qui eſt entre elles, puis de coudre la playe & ne la ſerrer qu'autant qu'il ſera neceſſaire à la partie pour couvrir l'œil. Cette opération qui d'elle-même eſt longue

Du proſis ou rabattement des cils dans l'œil.

Opération que faiſoient les Anciens.

& cruelle est exposée, aprés même qu'elle est faite, à deux grands inconveniens, dont l'un est que si on n'a pas ôté assez de la peau, on ait travaillé infructueusement, & l'autre que si on en enleve trop, l'œil ne puisse plus se couvrir ; c'est pourquoi je conseille d'abandonner cette opération, de se servir de la suture séche que je viens de vous démontrer ayant recours aux remedes astringens & confortatifs dont on trempera cette compresse G, & cette autre plus grande H, par dessus qu'on tiendra sur l'œil par le moyen de la bande I qui retiendra le tout.

Pratique des Modernes.

FIG. XXXV. POUR LES TUNIQUES DE L'OEIL.



Des opérations à faire aux tuniques de l'œil

IL y a quatre opérations qui se pratiquent aux tuniques de l'œil, par raport aux quatre sortes de maux qui peuvent les attaquer. La premiere est

l'hypopyon de *hypo*, qui veut dire deſſous, & de *pyon* qui ſignifie du pus ou de la bouë, pour marquer que cette maladie eſt une collection ou un amas de pus derriere la cornée, lequel provient d'ordinaire d'un épanchement de ſang qui s'y fait, ſoit par la plénitude des vaiſſeaux, ſoit par quelque coup ou chutte. Avant que ce ſang ſe ſoit tourné en pus, il fait des élancemens tres-vifs & tres douloureux, & quand il eſt devenu pus, ce qu'on connoit à la blancheur qui paroit à travers la cornée, il faut le faire ſortir ſi on veut terminer les douleurs que reſſent le malade. Quelques Anciens diſtinguent ce mal en deux eſpeces, apellant la premiére *onyx* mot grec qui ſignifie ongle, parce que le pus épanché & raſſemblé ſous la cornée repreſente la figure d'un ongle, & laiſſant le nom general d'hypopyon à la ſeconde eſpece qui ſe produit quand la matiére purulente eſt en plus grande quantité & qu'elle occupe la moitié du noir de l'œil. Pour la cure on tentera de diſſiper la matiére ſi elle ſe trouve en petite quantité ſous la cornée, uſant pour cela de fomentations & collires reſolutifs faits avec le fenugrec & le fenoüil, aprés quoi on en vient à l'opération où il eſt queſtion de faire une ouverture à la cornée avec la lancette A qu'on inſinue au plus bas lieu pour donner au pus une iſſuë commode. Il ne faut pas s'étonner, quand on voit s'écouler par l'ouverture l'humeur aqueuſe avec le pus, cette humeur ſe repare aiſément; mais la cicatrice qui ſe fait à la cornée eſt ſouvent un obſtacle conſidérable à la viſion. Aprés l'ouverture on ſe ſert de remedes repercuſſifs & anodins, & ſur la fin de la cure on employe les collires & les poudres déterſives & deſſicatives. Galien raconte que de ſon tems il y avoit un Médecin oculiſte nommé Juſtus qui guériſſoit l'hypopyon en branſlant & ſecouant la tête d'une certaine façon, ce remede ne coute rien à éprouver.

Des deux eſpeces de ce mal.

Uſage des collyres.

Du ptérigion.

La seconde est le pterigion derivé de *pterix* ; aile, parce que ce mal a la figure d'une aîle d'oiseau étenduë, on le nomme en latin *unguis*, à cause qu'il est de même couleur que l'ongle de l'homme. C'est une excroissance membraneuse en l'œil, laquelle prend ordinairement son origine du grand coin de l'œil, & rarement du petit, s'étendant sur la conjonctive, & quelquefois jusques sur la cornée où elle couvre l'œil est offusque la vûe. Il y en a de trois especes. La premiere est le membraneux dont nous venons de parler ; la seconde est l'adipeux, parce qu'il ressemble à une humeur congelée comme de la graisse, se rompant d'abord qu'on le touche pour le vouloir séparer, il a le même principe & les mêmes symptômes que le précedent. La troisiéme est nommée par les latins *panniculus*, en françois *drapeau*, à cause qu'il paroît comme un morceau de linge : il est plus malin que les autres, étant entrelassé de vaisseaux gros & rouges qui y causent inflammation & ulcere, ce qui le rend plus difficile à guérir. Toutes ces trois especes ne sont pas toûjours adherentes à la conjonctive en toutes leurs parties, mais seulement par leurs extremitez : c'est pour cela qu'on peut quelquefois passer une aiguille courbe & mousse entre la conjonctive & le pterygion. Il n'y a que deux moyens d'en procurer la guérison, qui sont de le consumer avec les poudres de verdet, de vitriol ou d'alun brûlé, quand il est jeune & petit ; & de l'extirper quand il est vieux, grand & dur ; mais ce dernier moyen n'est pas toûjours praticable, car aux pterygions gros & renversez qui sont carcinomateux, & dont la douleur se fait sentir jusques dans les temples, il ne faut point y toucher. Quand le Chirurgien entreprend cette extirpation, il doit aprés avoir preparé son sujet par les remedes generaux & aprés l'avoir situé commodément,

Ses especes.

faire renverſer une des paupiéres de l'œil par un ſerviteur, & renverſe l'autre lui même ; puis paſſer une aiguille B courbe, mouſſe & enfilée d'un fil C, par deſſous le pterygion, & avec les deux bouts du fil l'élever & le tirer à ſoy pour le ſéparer de ſes adherences avec un petit biſtouri D, prenant garde de bleſſer la cornée, & laiſſant plûtôt une petite partie du pterygion à la conſomption duquel on travaillera par la ſuite. Le reſte de la cure s'accomplit par collires & poudres deſſicatives ; on panſe le malade trois ou quatre fois le jour, lui faiſant ouvrir l'œil à chaque fois, de crainte que les paupiéres ne ſe collent à la conjonctive.

De l'Opération à ce mal.

De la cure.

La troiſiéme eſt le proptoſis derivé de *pro* qui veut dire *devant*, & de *piptin* qui ſignifie *tomber*. Ce nom qu'on pourroit donner à toutes ſortes de parties qui s'avancent hors de leur place, eſt attribué icy en particulier à l'œil lorſqu'il ſe forjette ou qu'il ſort ou qu'il deborde de ſon orbite par le relâchement ou par la rupture de la corné. La tumeur qui eſt faite par l'uvée prend differens noms ſelon qu'elle eſt plus ou moins groſſe, & ſelon les choſes auſquelles elle reſſemble ; on en fait de cinq eſpéces. La premiere où la tumeur eſt la plus petite s'appelle Myocephalon, parce qu'elle eſt faite comme la tête d'une mouche ; la ſeconde Staphylome, elle a la figure & la groſſeur d'un pepin de raiſin ; la troiſiéme Ragoïdis, c'eſt quand l'uvée ſort par l'entameure de la cornée, & qu'elle fait una tumeur ronde & noire ſemblable à un grain de raiſin meur ; la quatriéme eſt apellée Melon, parce que l'uvée ſortant en plus grande quantité elle fait une plus groſſe tumeur qui a la figure d'un petite pomme. La cinquiéme eſt nommée Ilos c'eſt à dire clou, elle arrive quand l'uvée pouſſée hors des paupiéres s'endurcit, & que la cornée devenant calleuſe la comprime, de maniére qu'elle repreſente la tête

Du proptoſis.

De ſes eſpeces.

d'un clou. Ces maux aportent deux grandes incommoditez, l'une est la perte de la vûë, & l'autre la difformité du visage : pour la premiere il n'y a point de remede, mais pour la seconde on peut la corriger en deux façons, ou par les médicamens, ou par l'Opération ; si la staphylôme est recent & causé par une inflammation qui souléve la cornée, il faut tâcher de digerer la matiere & de la resoudre par des remedes faits de mucilages de semences de thym & de fenugrec avec un peu de miel : mais si la matiére ne se resolvoit point, il faudroit lui donner issuë par l'Opération, c'est-à-dire avec la pointe de la lancette A. Toutefois si le staphylôme n'étoit point malin & qu'il eût la baze étroite, il seroit plus convenable de l'extirper par la ligature, ce qu'on exécute en deux maniéres. Pour cet effet la tête du malade étant apuyée sur les genoux du Chirurgien qui sera assis, cet Operateur mettra un nœud coulant E sur la pincette F sur laquelle il le fera glisser pour y passer la tumeur qu'il liera & qu'il serrera tous les jours avec ce nœud jusqu'à ce qu'elle tombe : ou bien il passera une aiguille G enfilée de deux fils H I de differentes couleurs, par le meilieu de la racine de la tumeur en tendant du grand coin de l'œil vers le petit ; les fils étant passez il ôtera l'aiguille, & prenant les deux bouts du fil de la même couleur il les liera ensemble d'un côté, il en fera autant de l'autre côté avec les deux bouts de l'autre fil ; & les serrant tous les jours, ces fils couperont peu à peu la tumeur. Pour faire ces ligatures, il se servira du *speculum oculi* K qui tiendra l'œil ferme durant l'Opération : on apliquera ensuite les remedes propres à diminuer la douleur, ayant soin en pasant le malade de ne point tirer les fils qui souvent sont adhérens & desséchés avec les remedes. Lorsqu'ils seront tombés d'eux-mêmes on pourra se servir d'un petit emplâ-

Traitement de ces maux

tre L, & on mondifiera l'ulcére, on l'incarnera, & on consolidera autant qu'il sera possible dans des maladies aussi délicates que celles de la cornée.

La quatriéme maladie des tuniques des yeux est l'hypochyma derivé de *hypo* dessous & de *chyin* fondre, parce qu'il semble que ce soit une humeur fonduë dans l'œil : on la nomme autrement cataracte de *keras*, qui veut dire corne, parce que cette humeur est sous la cornée qui ressemble à de la corne, c'est en latin *suffussio*, & en françois *cataracte*. Cette maladie est causée par une matiére étrangere qui s'amasse & s'épaissit imperceptiblement comme une petite pellicule entre la cornée & le cristallin dans l'humeur aqueuse au devant du trou de l'uvée, empêchant que les rayons de lumiere des objets ne frapent le cristallin. On la considere dans trois tems : 1. dans son commencement lorsque la personne croit voir au dehors des mouches ou des figures grotesques qui n'y sont point en effet, on l'apelle pour lors *imaginatio*, en françois *fantaisie & abusement* : 2. dans son état moyen lorsqu'elle se forme & s'épaissit, & qu'elle diminuë beaucoup la vuë, c'est ce qu'on nomme en latin *aqua*, & en françois *suffusion* : 3. quand elle est bien formée & qu'elle abolit entierement la vuë, on l'apelle en latin *gutta obscura* en françois *cataracte* du nom géneral.

De la cataracte.

Sa cause.

Les especes ou les differences des cataractes se tirent de trois choses : 1. de leur couleur, il y en a de couleur de plâtre, de perle, d'eau marine & de fer bruni, ce qui les fait apeller vertes, citrines, jaunes, ou noires : 2. de leur tissu, car les unes sont subtiles, deliées & transparentes qui permettent d'entrevoir, & les autres sont grosses & serrées qui privent absolument de la vision : 3. de leur quantité ou de leur étenduë, en ce qu'il y en a qui ne couvrent qu'une portion ou la moitié du trou de la prunelle, de sorte qu'on ne peut discerner que la

Ses differentes especes.

partie de l'objet qui se presente vis-à-vis de l'endroit qui n'est pas couvert, & d'autres qui couvrent totalement cette ouverture, ce qui cause une privation parfaite de la vûë.

Le Chirurgien doit tirer son prognostic de deux choses, du malade & de la maladie. 1. Si le malade est fort jeune ne passant pas trois ou quatre ans, ou bien s'il est âgé, que ses yeux soient rouges & chassieux, qu'il sente des douleurs de tête continuelles & véhementes, où qu'il ait une foiblesse naturelle de vûë, il ne faut point entreprendre l'operation. 2. Si la cataracte étoit jaune verte ou noire, elle ne seroit point guerissable, mais si elle est de couleur de perles, d'eau marine ou de fer bruni, la Chirurgie y remediera. Il faut encore examiner la substance de cette pellicule, ce qu'on fait en couvrant l'œil sain, frottant doucement sur la paupiére de l'œil qui est indisposé, & l'ouvrant soudainement; car si la prunelle se dilate; & qu'aussitôt elle retourne dans sa prémiere forme, la pellicule se peut abatre : mais s'il ne se fait point de dilatation, c'est signe qu'elle est adherente à l'uvée, ou qu'il y a obstruction dans le nerf optique; il n'y faut point travailler, parce qu'aprés l'avoir abatuë, la vûë ne se retabliroit pas. Il faut aussi observer si en même tems que la prunelle s'est dilatée par la friction, la cataracte ne s'est point divisée & separée, ce qui marqueroit que la matiére ne seroit pas encore assez liée & dessechée pour pouvoir suporter l'aiguille qui passeroit au travers comme dans de l'eau ou dans du fromage mou : il faut alors attendre qu'elle ait avec le tems, acquis de la consistance & de la fermeté qui la rende capable, de l'opération. Si le malade peut aisément juger des couleurs exterieures, la cataracte n'est pas encore meure; mais s'il ne peut pas distinguer les objets, & qu'ayant frotté l'œil mala-

de, comme nous avons dit, la pellicule demeure ferme sans se separer ni se diviser, cela fait connoître qu'il y a des fibres qui la lient, & qu'elle est d'une substance bonne & facile à abbatre.

On vient par deux voyes à la guerison de la cataracte, par les remedes ordinaires, ou par la Chirurgie : les remedes peuvent la guérir quand elle ne fait que de commencer ; mais il n'y a que la Chirurgie qui en puisse venir à bout quand la maladie est confirmée. Si elle commence, on pourra l'empêcher de croître, par un regime de vivre sobre & desséchant, par les saignées & les purgations, par une aplication de ventouses, de vessicatoires, de cautétes, ou de setons, & par l'usage des masticatoires, ou des poudres carminatives & digestives. La matiére conjointe, c'est-à-dire, celle qui commence à paroître dans l'oeil en forme de nuage, se dissipe d'ordinaire par des collires, & des poudres attenuantes, incisives & resolvantes : le sang de pigeon, qu'on fait tomber tout chaud dans l'oeil y est fort bon ; on dit que l'haleine d'un enfant qui a mâché de l'anis & du fenoüil, étant poussée dans cet organe est souvent un moyen efficace pour dissoudre la matiére morbifique, ou pour arrêter son progrés. Fabricius Hildanus a inventé une petite fiole de verre commode pour tenir une liqueur sur l'oeil, elle est en ovale pour s'ajuster à la figure de la partie, & elle a un conduit par en haut d'où, quand elle est apliquée sur l'oeil, on verse la liqueur dont on veut le baigner, & deux cordons qu'on attache derriere la tête pour la tenir ferme sur l'oeil : il a prétendu résoudre par ce moyen les humeurs dont les membranes pouvoient être abbreuvées, & dissiper ainsi une cataracte dans son commencement : en voici la figure marquée Z.

Préparation du malade.

De divers topiques.

Si par l'usage de tous ces remedes tant généraux que particuliers, on n'a pas pû détruire la cataracte, on la laissera meurir d'elle-même sans y rien faire, &

on attendra qu'elle ſoit aſſez raffermie pour apuyer l'inſtrument qui doit ſervir à l'abbatre ; ce qu'on accomplira, en conſiderant ce qu'il y a à faire avant, durant, & aprés l'opération.

Avant l'opération, la premiére choſe à quoi on doit ſonger, c'eſt de choiſir le tems, car elle nous permet celui d'élection, la néceſſité n'étant point preſſante : on a coûtume de la remettre au Printems, ou à l'Automne, & au declin de la Lune. On prépare le malade en le ſaignant & le purgeant plus ou moins ſelon le degré de plenitude où il ſe trouve : le jour choiſi qui ne doit être ni pluvieux ni venteux, mais clair & ſerain, étant arrivé, on diſpoſera tout ce qui conviendra au panſement incontinent aprés l'opération ; car pour les inſtrumens ils ſont bien-tôt prêts, puiſqu'il ne faut qu'une aiguille, dont le choix dépend de l'Opérateur. S'il a reconnu par la dilatation de la prunelle que la cataracte n'eſt point adherente à l'uvée, & qu'au contraire elle nage & vacille dans l'humeur aqueuſe, il doit ſe ſervir d'une aiguille ronde M & aſſez groſſe pour ne pas fendre ſi-tôt la cataracte, & pour l'abbatre avec plus de facilité en la rencontrant dans une partie plus large. S'il juge qu'elle ſoit attachée par des fibres en quelques endroits de l'uvée, il doit prendre une aiguille N dont la pointe ſoit en fer de lance pour couper ces fibres, s'il en eſt beſoin, & la détacher plus aiſément. L'une & l'autre de ces aiguilles ſeront montées ſur de petits manches O P pour les tenir avec plus de fermeté.

Situation du malade.

Durant l'opération on commencera par faire aſeoir le malade ſur un banc qu'il aura entre les jambes en un lieu bien clair, où même le Soleil puiſſe donner ; car on ne ſe ſert point de lumiére étrangere dans cette opération. Le Chirurgien s'aſeoira de la même façon ſur le même banc

banc le dos tourné au jour, & face à face du malade à qui un serviteur soutiendra contre son estomac la tête un peu panchée en arriere : On mettra une compresse & un bandeau sur l'œil sain du malade, afin qu'il ne s'effraye de rien ; puis l'Opérateur tenant l'aiguille par son manche de la main droite, s'il doit opérer à l'œil gauche, ou de la main gauche, si c'est à l'œil droit, il mâchera un peu de fenouil, qu'il souflera dans cet organe, afin d'exciter quelque mouvement à la prunelle, & par consequent à la cataracte, & d'abord qu'il aura dit au malade de tourner l'œil vers le nez, il plongera l'aiguille dans le corps de l'œil du côté du petit angle, & l'enfoncera en panchant le manche vers la temple, jusqu'à ce qu'il aperçoive cet instrument au travers de la cornée, & qu'il soit au milieu de la cataracte qu'il atteindra par le haut avec la pointe de l'aiguille, & qu'il abbaissera jusqu'au bas de la prunelle, où il la tiendra sujette pendant un petit espace de tems ; que si elle y demeure, l'opération est parfaite : mais si elle remonte aussi-tôt qu'elle est lâchée, il la faut abbatre de rechef avec la même aiguille, & la comprimer plus fort, afin qu'elle ne se releve plus.

Office du serviteur.

Maniere d'abbatre la cataracte.

Si quelque précaution qu'on ait prise pour connoître la nature de la cataracte, elle se trouve laiteuse, & qu'aussi-tôt qu'on la touche, elle s'épanouisse & se divise ne pouvant suporter l'aiguille qui passe à travers comme elle feroit dans du lait caillé, il faudra en tournant l'instrument de côté & d'autre la fendre en tant de petites particules, qu'elle se puisse dissiper, évitant bien de toucher à la membrane uvée qui est pleine de tant de venules, qu'il seroit difficile de n'en pas ouvrir quelqu'une d'où il se feroit un épanchement de quelques goutes de sang, lequel causeroit un hypopyon. Si la cataracte se trouvoit d'u-

ne nature toute oposée, qu'elle fût si dure que l'aiguille en la poussant fît un cri comme si c'étoit du parchemin, que des filamens l'attachassent si fort, qu'elle remontât comme un pont levis, aussitôt qu'elle seroit abbatue, il faudroit la trousser en la soulevant avec l'aiguille par sa partie inferieure, qui regarde la paupiere d'en bas, & la roulant autour de l'aiguille lui donner le sault, en la renversant tout d'un coup. L'opération étant finie, on retire l'aiguille, & on a coutume de montrer au malade deux verres, dans l'un desquels il y a de l'eau, & dans l'autre du vin rouge ; s'il distingue les couleurs, on est sûr que l'opération est bien faite, quelques Medecins recusent ce témoignage ; mais il est de pratique.

Pansement aprés l'opération.

Aprés l'opération, on mettra sur l'œil un défensif Q fait avec les blancs d'œufs, & les eaux de plantin, de roses, de morelle, & posant sur la temple un emplâtre astringent R pour prevenir la fluxion, on apliquera deux compresses S, T, trempées dans des eaux rafraichissantes, l'une sur l'œil, l'autre sur la temple, & un bandeau V par dessus pour couvrir les deux yeux. On mettra promptement le malade dans son lit où il sera couché sur le dos pendant quelques jours, la tête médiocrement haute, on le saignera le soir, & on lui tiendra le ventre libre. Il ne faut pas qu'il parle, ni qu'il prenne de la nourriture solide, de crainte qu'en la mâchant le mouvement ne fît ou relever la cataracte, ou tomber une fluxion sur l'œil : on ne lui fera ouvril l'œil que trois jours aprés, quoyqu'on soit obligé de changer fréquemment les remedes qui pourroient en se séchant le blesser par leur dureté. Dans le tems qu'on renouvellera les medicamens, il faudra que la lumiere soit placée derriere la tête du malade, afin qu'il n'en soit point incommodé ; & le pansement

Regime.

ſe doit faire ſans lui remuer la tête. Enfin il gardera un grand repos, & le jour n'entrera point dans ſa chambre que le tems des accidens ne ſoit paſsé.

La deſcription que je vous fais de la cataracte eſt celle que les plus fameux Oculiſtes en ont faite, & celle qui a paſsée pour conſtante juſqu'aujourd'huy. On a crû juſqu'à préſent que c'étoit une taye, ou pellicule qui ſe formoit & ſe plaçoit dans l'humeur aqueuſe entre la cornée & le cryſtallin: Mais Mr. Briſseau Medecin de l'Hôpital de Tournay nous a déſabuſé de cette opinion, en nous faiſant voir que c'étoit le cryſtallin même épaiſſi & endurci qui faiſoit la cataracte, & que par l'opération on croyoit avoir abbattu une pellicule, mais que c'étoit le cryſtallin qu'on faiſoit ſortir de ſa place par le moyen de l'aiguille, & qu'on plaçoit à la partie inferieure de l'œil. Il nous dit que la glaucome n'eſt point une maladie du cryſtallin, qu'elle eſt produite par l'épaiſſiſsement de l'humeur vitrée qui la rend opaque, & qu'aucontraire la goute ſerene eſt une diſsolution de cette humeur vitrée qui la rend aqueuſe.

Monſieur Briſseau a fait un Traité de ces maladies qu'il a fait imprimer à Paris en 1709. & qui ſe vend chez Laurent d'Houry, au bas de la ruë de la Harpe: il prouve ſon opinion par pluſieurs experiences qu'il a faites & qu'il raporte, & quoique cette découverte ne change rien dans la cure de ces maux, ny dans la maniere de faire les opérations qui leur conviennent; On lui a néanmoins obligation d'avoir éclairci la nature de ces maladies, & d'en avoir donné la juſte idée qu'on en doit concevoir.

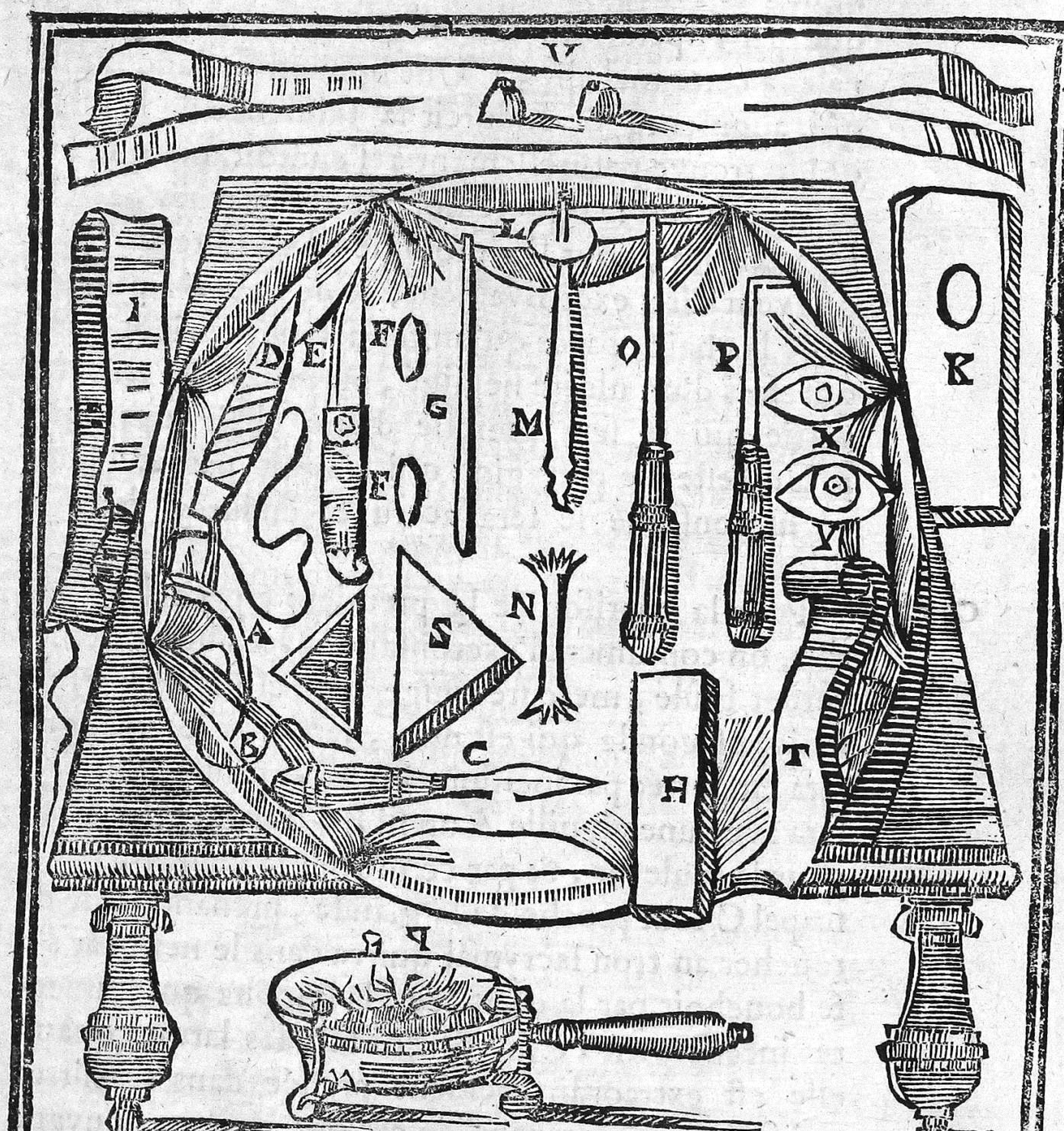
De l'extraction des corpuſcules étrangers

IL ne faut pas oublier une opération qui ſe preſente à faire tous les jours, c'eſt de tirer les choſes étrangeres qui ſont entrées dans l'œil. On a

qui ſont entrez dans l'œil.

ſouvent recours au Chirurgien quand on a eſſayé en vain de les faire ſortir en frotant & en ſoufflant dans l'œil, car la douleur qu'on éprouve contraint à demander un prompt ſoulagement : pour le donner on renverſera l'une ou l'autre paupiere, & on tâchera de découvrir le corps étrange pour le faire ſortir avec une petite curette X. Si on ne pouvoit pas le voir, il faudroit faire un petit bain à l'œil, en faiſant coucher le malade, & lui verſant dans le grand angle un peu d'eau tiéde qui venant à ſortir aprés avoir lavé le globe de l'œil pourra entraîner avec elle l'ordure ou le petit éclat qui fait la douleur : & ſi on ne peut pas l'avoir par ce moyen, on attachera au bout d'un brin de balay un petit morceau d'éponge Y trés-fine, qu'on aura trempé dans de l'eau, & ayant un peu élevé la paupiere, on en balayera tout le devant du corps de l'œil pour amener ſûrement avec cette petite éponge ce qui ſera entré dans l'œil ſous les paupieres. Le malade ſera ſoulagé à l'inſtant : on ſe ſervira enſuite d'eaux & de collires rafraîchiſſans pour éviter l'inflammation qui pourroit ſurvenir.

FIG. XXXVI. POUR LES ANGLES DES YEUX.



DEs trois opérations que le Chirurgien fait aux angles des yeux, la premiere est l'*e kanthis* de *ec*, qui veut dire *dehors*, & de *kanthos* qui signifie *angle de l'œil*, pour exprimer par ce mot que cette maladie est une excroissance de chair qui vient au grand angle des yeux. Il y en a de deux especes, l'une indolente, rougeâtre, tendre &

Des opérations qui se pratiquent aux angles des yeux.

De l'eckanthis.

flasque qui obéit facilement aux remedes ordinaires ; & l'autre qui est douloureuse, plombée, maligne, & rebelle aux remedes, & qui ne se guerit que par l'opération. On assigne trois causes principales à cette maladie ; 1. Une humeur mélancolique qui augmente & endurcit la substance de la chair qui se trouve naturellement à l'endroit marqué cy-dessus, & qui se rend semblable aux verruës, 2. Un *hypersarcosis*, dont l'étimologie est déduite de *hyper* qui veut dire excessivement, & de *sarcoein* produire de la chair, parce qu'un tel défaut provient quelque-fois d'un ulcére negligé, ou mal pansé en cette partie qui se sera remplie d'une chair superfluë ; 3. Un reste de pterygion qui n'ayant pas été coupé ni consumé se sera accru & endurcy dans la suite.

Cure.

Pour la guerison de la premiere espéce d'eckanthis, on consumera l'excroissance avec alum calciné, verdet brûlé, mercure rouge, ou esprit de vitriol; mais la seconde qui est dure, farouche & maligne sera emportée par incision. Pour l'executer, on passera avec une aiguille A un fil B à travers cette chair pour la soulever, & par ce moyen la couper avec le scapel C tout proche de la glande, prenant garde de toucher au trou lacrymal qui va dans le nez ; car s'il se bouchoit par la cicatrice, la lymphe qui humecte incessament l'œil, & qui fait les larmes quand elle est extraordinairement pressée dans ses filtres qui sont aux environs de ces organes, ne pouvant plus prendre ce chemin elle couleroit le long des jouës & causeroit un larmoyement continuel.

De l'*ankylops*.

LA seconde est l'ankylops, derivé de *anki* qui veut dire proche, & de *ops*, œil, en latin *abscessus ocularis*; c'est une tumeur, ou un abscés qui n'est pas encore ouvert, situé entre le grand coin de l'œil & le nez, & formé d'une humeur épaisse & gluante

à peu prés semblable à celle qui est contenuë dans les loupes, ce qui fait qu'il s'augmente peu à peu & se meurit avec une legere douleur. Pour parvenir à sa guerison, suposé que les remedes generaux ayent precedé, on apliquera sur la tumeur dans son commencement quelques remedes dessicatifs & astringens à dessein de reprimer, de consumer, & de tarir l'humeur qui s'amasse dans cette partie. Que si la tumeur perseverant fait juger par la rougeur & par l'inflammation qui y surviennent, qu'elle tend à la supuration, il faut l'ouvrir avec la lancette D : & si on croit que la matiere soit dans un kiste on le separera, ou bien on le consumera avec les trochisques *de minio*, ou le precipité de mercure, pour mondifier & cicatriser ensuite la playe : il faut remarquer qu'aussi-tôt que cette tumeur est ouverte, elle perd son nom d'ankilops pour prendre celui d'Ægilops, qui comprend la maladie dont je vais vous parler, & l'operation que vous allez voir.

Des remedes exterieurs.

L'operation.

De l'ægilops

LA troisiéme est l'Ægilops derivé d'*aix*, chevre, & de *ops*, œil, parce que les yeux de ces animaux sont tres-sujets à cette maladie : c'est ce que nous apellons la fistule lacrymale, qui consiste en un petit ulcere calleux & profond situé au grand coin de l'œil à l'endroit où est placé ce qu'on apelle la glande lacrymale qui n'est qu'un sac graisseux & charnu parsemé de plusieurs glandules presqu'imperceptibles. Cet ulcere commence toûjours par un petit abscés en ce lieu où la matiere qui se putréfie, a bien-tôt atteint l'os, parce qu'il y a peu d'espace entre lui & la peau, & qu'étant plus spongieux qu'un autre il est aussi plûtôt carié. Si d'abord qu'il y a un abscés au coin de l'œil, les malades vouloient permettre qu'on le perçât, on pourroit éviter la fistule, mais comme ils aprehendent qu'il n'en reste une cicatrice au visage, ils different tant que le petit

absés s'ouvre de lui-même, & il en arrive deux inconveniens assez tristes, l'un c'est que la matiere a eu par son séjour le tems de carier l'os, & l'autre c'est qu'il se fait à la peau un trou si petit qu'on ne peut pas porter de medicamens pour mondifier le fonds de l'ulcere, en sorte que suintant sans discontinuation la fistule est entretenuë jusques à ce que l'opération y remedie.

Difference de ces fistules.

De ces fistules les unes sont ouvertes par dedans, & les autres par dehors : les premieres procedent d'une humeur lente qui ne forme au dehors qu'une petite tumeur de la grosseur d'un pois, laquelle étant pressée avec le doigt jette par dedans l'œil, je veux dire entre les paupieres, une sanie sereuse, & quelquefois visqueuse & blanche. Les autres sont faites d'une matiere active & chaude, qui devenant âcre en croupissant, ronge l'os qui est mince & poreux, & en même tems se fait jour par dehors pour fluer perpetuellement jusqu'à ce qu'on en tarisse la source. Quand elles sont vieilles, elles apetissent l'œil, & l'atrophient ; la carie ronge ordinairement, & penetre jusque dans les os du nez, ce qui rend l'haleine forte & puante, & la guerison tres-difficile : mais quand la fistule est recente, & qu'elle a son orifice éloigné du globe de l'œil elle laisse beaucoup d'esperance d'un heureux succés dans le traitement, soit par les remedes, soit par l'opération.

Maniere de de traiter la playe.

En l'une & en l'autre manieres de procurer la cure des fistules lacrymales on doit préparer le corps par un bon regime de vivre, par saignées, purgations, ventouses & vessicatoires. Si on se veut donc servir de la voye la plus douce, qui est celle des medicamens, il faudra traiter autrement celle qui n'est ouverte qu'en dedans, que celle qui l'est en dehors.

Quand il n'y a qu'une petite éminence en de-

hors, & qu'en la preſsant la matiere qui la faiſoit s'écoule par dedans l'œil, on a ſujet de croire que cette matiere eſt benigne & douce, & qu'elle n'a pas aſsez d'acrimonie pour uſer la peau & ſe faire une iſsuë au dehors; & quand elle n'a pas pû percer la peau, on a raiſon de penſer qu'elle n'aura pas non plus été capable de ronger le perioſte, & que l'os n'eſt point decouvert, cette purulence pouvant s'amaſser dans un petit ſac entre la peau & le pericrane ſans cauſer aucun deſordre qui ait de mauvaiſes conſequences. Quand cela eſt ainſi, il n'y a pour guerir qu'à empêcher la matiere de s'acumuler dans ce vuide, & on y réüſſit par la ſimple compreſſion avec laquelle j'en ay gueri pluſieurs, & particuliérement des enfans. Je mets un petit emplâtre de ceruſe brûlée ſur l'endroit de la tumeur, & une petite compreſse triangulaire de l'épaiſseur d'un demi poulce par deſsus pour remplir le coin de l'œil: ſur cette compreſse j'en aplique une autre de même figure & de même épaiſseur, mais un peu plus large, les ayant trempées toutes deux dans une eau deſſicative, & je fais contenir le tout par une bande circulaire qui ſerrant les compreſses contre l'endroit du petit ſac, fait que l'humeur ne s'y amaſse plus, & que le vuide ſe recolle, pourvû qu'on continuë la même pratique pendant quelques mois.

Si la fiſtule eſt ouverte par dehors, & qu'on veuille tenter de la guerir par medicamens, on commencera par la dilater juſque dans ſon fond avec la racine de gentiane, ou l'éponge preparée, aprés quoi on la mondifiera avec l'apoſtolorum, l'ægiptiac, ou la poudre de mercure. Si l'os eſt carié on le touchera avec quelques gouttes d'huile de ſouffre ou de vitriol, dont on imbibera un trespetit morceau de cotton qui étant mis ſur l'os en corrigera l'alteration, faiſant enſorte de ne-

causer que peu de douleur par l'usage de ces remedes, de crainte qu'elle n'y attirat une fluxion : on apliquera sur toutes les parties voisines plusieurs compresses trempées dans des eaux rafraichissantes; aprés quoi l'ulcere sera mondifié, desseché, & cicatrisé suivant les methodes communes.

Traitement des parties voisines.

Tous les Praticiens disent que le remede le plus sur & le plus prompt pour la fistule lacrymale, c'est le cautere actuel dont on touche l'os pour le faire exfolier ; & comme cette opération est trés-delicate, & qu'elle demande pour être bien executée un sçavoir-faire acquis par de profondes reflexions & par un long usage, nous examinerons avec attention comme nous avons fait aux autres, ce qu'il y a à prévoir & à opérer avant que de cauteriser l'os : ce qu'on doit observer en le cauterisant, & la conduite qu'il faut tenir aprés l'avoir cauterisé.

Avant que de porter le feu sur l'os on regardera en premier lieu s'il n'y a point d'ouverture en dehors, ou si l'ouverture qu'on remarque est d'une grandeur suffisante. Quand il n'y en a point il en faut faire ; & quand elle est trop petite, il faut l'agrandir : pour cela les uns veulent, comme Thevenin, qu'on mette un cautere potentiel entre l'œil & le nez, le plus loin de l'œil que faire se pourra, prenant garde qu'il ne coupe le ligament du grand canthus, (ce qui rendroit l'œil éraillé,) & qu'en faisant une petite scarification sur l'escarre on dilate la fistule jusque dans son fonds, afin qu'elle soit capable de recevoir le cautere actuel. Les autres mieux fondez, ce me semble, prétendent qu'on doit ouvrir cette fistule avec le bistouri droit E, en faisant une petite incision en forme de croissant, pour s'éloigner de la jonction des deux paupieres, & que l'incision aille jusque sur l'os d'écouvert auquel on aplique de petits bourdonnets F F de

Préparation & précaution pour cauteriser.

charpie ſeche pour abſorber le ſang & les humiditez, poſant enſuite le reſte de l'apareil, pour attendre au lendemain à y mettre le fer chaud.

L'heure de cauteriſer étant venuë, & tout ſe trouvant preſt pour cet effet, le malade ſera aſſis dans un fauteuil de commodité qui aura une oreille pour lui apuyer la tête de côté, on relevera l'apareil pour reconoître avec une ſonde G ſi l'os eſt bien decouvert; puis avec une compreſſe H, & un bandeau I, on couvrira l'œil ſain, afin que le malade n'ait point l'aprehenſion du feu : on met ſur l'œil voiſin de la fiſtule une compreſſe K trempée dans des eaux refrigerantes, laquelle va juſque ſur la temple étant percée au droit de la fiſtule. Cette compreſſe doit être étenduë proprement pour ne point nuire à l'Opérateur, & ainſi moüillée pour empêcher que le feu n'agiſſe ſur les parties voiſines. La ſonde G qu'on refourre dans la playe ſert à conduire juſque ſur l'os un petit entonnoir L, qui a un manche M pour le tenir de la main gauche. On retire la ſonde aprés qu'on a poſé l'entonnoir, dans le trou duquel on inſinuë une fauſſe tente de charpie N, pour tarir le peu d'humidité qui pourroit abreuver le fond de la playe, & l'os étant à ſec on prend de la main droite le cautere actuel O tout rouge qu'on plonge dans la cavité de l'entonnoir juſqu'à l'os; l'y apuyant legerement : on en remet un ſecond P quand on croit que le premier n'aura pas ſuffi pour faire impreſſion à l'os & pour diſſiper toutes les humiditez dont il eſt penetré; c'eſt pourquoy on en fait toûjours chauffer deux dans ce rechaux Q plein de feu. Enſuite on retire cet entonnoir dont l'uſage eſt non ſeulement de conduire les cauteres actuels, mais encore d'épargner au malade la ſenſation douloureuſe du feu.

La cauteriſation ayant été faite, on bourre la

Pansement de la playe.

playe avec de petits bourdonnets de charpie, pardessus lesquels on met un petit emplâtre de ceruse R d'une figure convenable à la partie, couvrant l'œil d'un defensif & d'une compresse triangulaire avec le bandage ordinaire pour la fistule lacrimale : on le fera avec cette bande T. Dans la suite du pansement il faut empêcher que la chair ne se reproduise en trop grande abondance, & qu'elle ne recouvre l'os avant qu'il soit exfolié : c'est pourquoy dés qu'elle surmonte il faudra la consumer avec les poudres & les onguens dont je vous ay parlé. Quand on croit que cette séparation de l'os a été faite, ce qui n'est pas toûjours sensible, mais ce qu'on peut conjecturer assez surement par une bonne chair qui vient de l'os & qui y est fortement attachée, on laissera incarner la playe, & on en procurera la cicatrice.

De deux Opérations moins importantes mais frequentes.

Je finis, Messieurs, cette Démonstration par deux Opérations qui sont de nôtre sujet, & qui bien que peu considerables en aparence ne demandant pas toute l'industrie du Chirurgien, ont pourtant des utilitez assez grandes ; l'une est d'empêcher les enfans de loucher, & l'autre de mettre un œil de verre à la place de celui qui a été perdu.

LEs enfans sont louches, ou naturellement quand ils aportent ce vice en naissant, ou par accident pour avoir été couchez dans un faux jour où la lumiere leur venoit de côté, au lieu qu'on doit toûjours situer le berceau ensorte qu'ils ayent les pieds tournez vers la fenestre durant le jour, & le soir la chandelle vis à vis d'eux ; car ils ne manquent jamais de tourner leur vuë du côté de la lumiere, ce qui fait prendre dans une autre situation de leur lict la mechante habitude aux muscles de tirer le corps de l'œil inégalement. Dés qu'on aperçoit ce défaut, il y faut mettre ordre par le

moyen des beſicles V qui dirigent leurs yeux & les accoutument à regarder chaque objet droit au devant d'eux en ſe tenant dans une ſituation paralelle l'un par raport à l'autre. Les beſicles ſont des inſtrumens faits d'ébeine creux dans leur milieu du côté qui regarde les yeux, & percez d'un petit trou où quelquefois on met un verre qui conſerve encore ces organes qu'on doit munir de ces beſicles jour & nuit pendant quelques années, ſi on veut redreſſer ſurement une vuë qui aura été long-tems tournée de travers.

De l'œil artificiel.

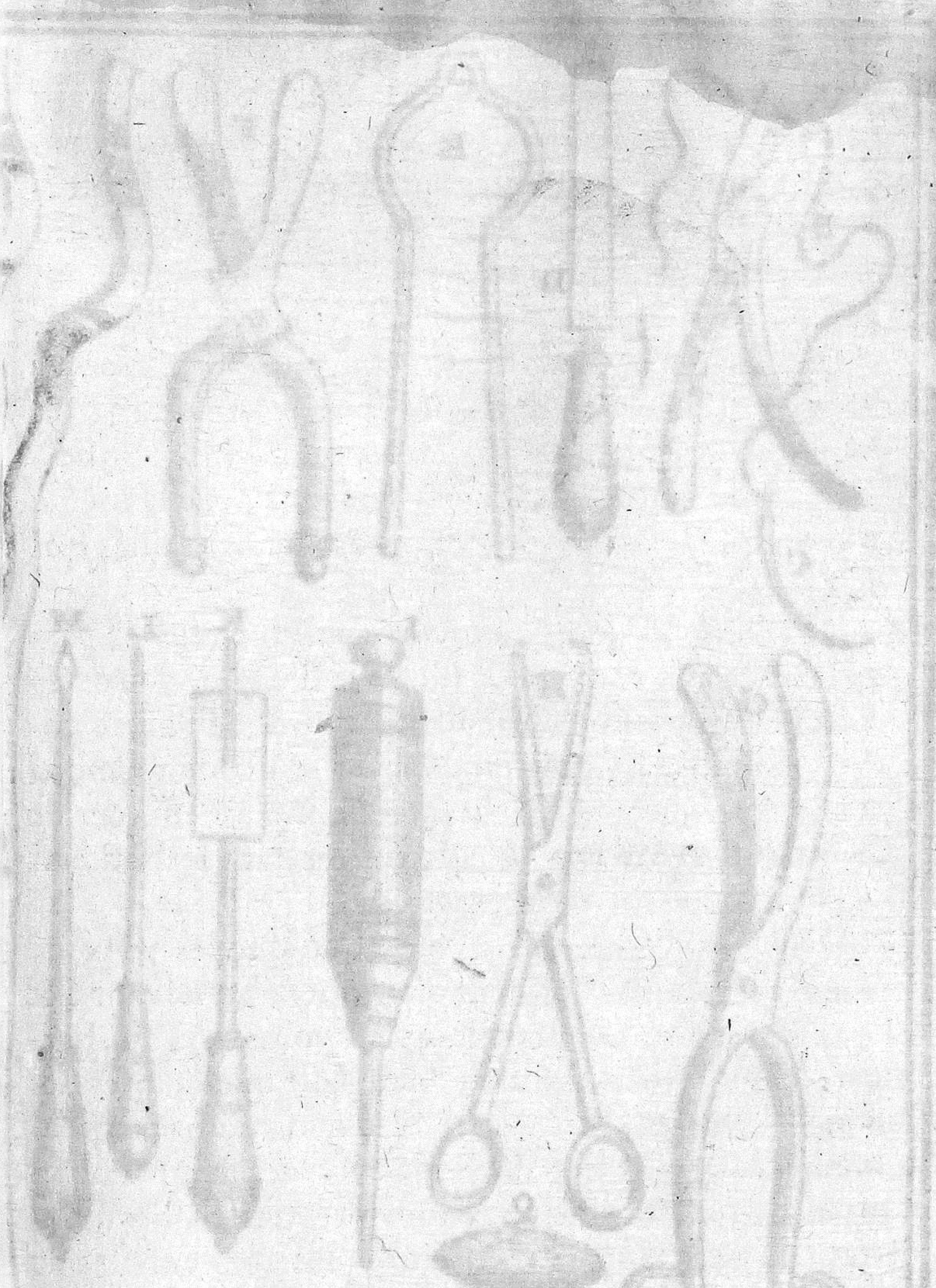
QUoyque la fabrique & l'aplication des yeux de verre, ne ſemblent être à preſent que du reſſort des Oculiſtes, c'eſt neanmoins une opération de Chirurgie, laquelle eſt compriſe ſous la quatriéme eſpece qu'on apelle Proteze, & qui ajoute à la nature ce qui lui manque. Quand un homme a perdu un œil par quelque accident que ce ſoit on en fait faire de criſtal tel que l'un de ces deux marqués X & Y, de même figure que l'œil qui reſte, & même un peu plus grands, car ils doivent être enclavez ſous les paupiéres pour y pouvoir tenir. Ils ſont peints de la même couleur que le naturel, & on les fait cuire au fourneau, comme le verre peint des Egliſes. Quand l'œil artificiel eſt bien placé, il paroit comme l'autre, excepté qu'il ne peut pas ſe mouvoir ſi ce n'eſt quand le corps de l'œil aveugle n'étant pas fort atrophié & reſſerré, le verre peut s'ajuſter deſſus; car alors on lui voit quelque mouvement qui depend de celui du globe de l'œil ſur lequel il eſt placé. Ceux qui s'en ſervent ſont obligés d'en avoir pluſieurs de reſerve, parce qu'ils peuvent tomber & ſe caſſer. Par le moyen de ces yeux artificiels on corrige une difformité choquante, & de la maniere qu'on les fait aujourd'hui il y faut regarder de prés pour s'apercevoir que c'eſt l'art qui a reparé le defaut de la nature.

Mais quoi-qu'on fasse porter à des enfans louches des bésicles ou d'autres masques semblables, pendant des années entieres, il est néanmoins trés-rare que leur vûë se redresse par ces sortes d'instrumens; c'est pourquoi je conseillerois de tenter d'autres moyens, qui seroienr, par exemple, d'asujettir les globes des yeux dans une situation droite, ou un peu plus tournée du côté oposé à celuy où ils se dirigent par dépravation, y employant des especes d'yeux artificiels ou des demi-spheres creuses qu'on assureroit par quelques bandelettes, & dans lesquelles les yeux seroient fixement engagez, par la même mécanique dont on use pour redresser des tailles qui se déjettent.

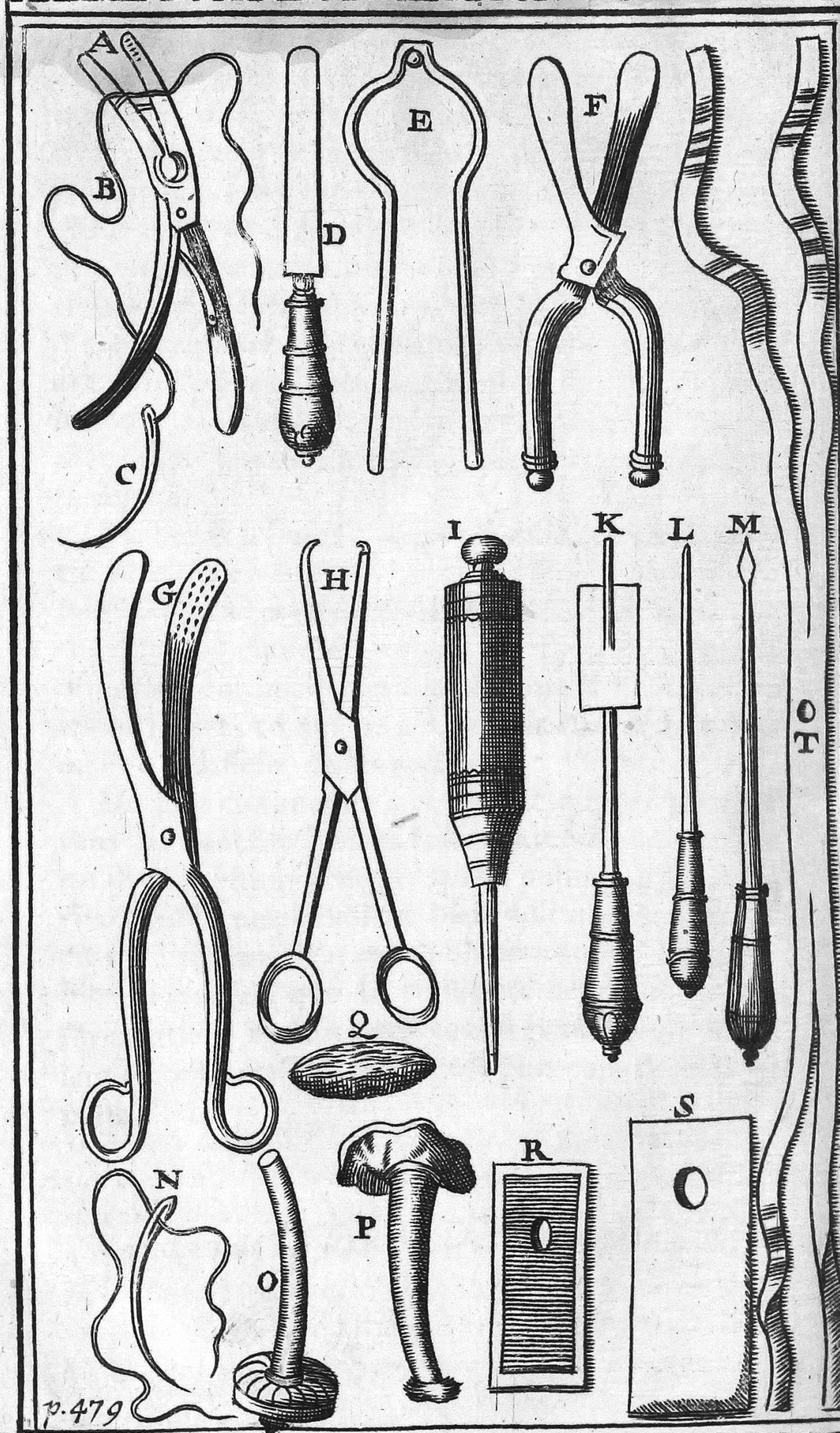
D'ailleurs il seroit à propos d'apliquer sur la partie foible, je veux dire, sur celle d'où les yeux s'éloignent, un cataplasme fortifiant, & de l'autre côté, quelque chose de piquant ou d'incommode qui obligeât continuellement la personne à s'efforcer de les en retirer, ce qui les affermiroit dans le bon état où l'on a dessein de les mettre.

De plus comme on a remarqué que les yeux de tous les louches étoient fort voutez en devant, & qu'ils s'y terminoient presqu'en pointe, d'où il arrivoit qu'ils ne pouvoient bien voir que de prés, & en se dirigeant de travers, d'une maniére désagréable, il faudroit que la concavité des demi-spheres fût aplatie, en sorte que ces organes en s'y moulant y contractassent une figure plus convenables au naturel.

Fin de la sixiéme Démonstration.



XXXVII. POUR L'OPERATION DU POLYPE



OPERATIONS DE CHIRURGIE,

SEPTIE'ME DEMONSTRATION.

Des Opérations qui se pratiquent à la Face.

DU POLYPE.

PUISQU'IL est vray, MESSIEURS, que toute la science du Chirurgien, n'a point d'autre fin que de maintenir ou de rétablir l'homme dans la juste proportion de toutes les parties de son corps ; c'est ici principalement où il doit redoubler son aplication & employer toute son adresse pour conserver à la face cette perfection qu'elle a receue de l'Auteur de la nature. Cette partie quoy-que l'image de Dieu, n'est pas moins attaquée par les maladies que le reste du corps, c'est aussi ce qui fait qu'elle ne nous fournit pas moins d'occasions d'exercer nôtre industrie : & comme les Opérations qui regardent la face

Le but de la Chirurgie.

demandent encore plus de délicatesse que celles qu'on fait aux autres parties, je vais tâcher de vous les démontrer avec toute l'exactitude possible. Elles feront tout le sujet de nôtre entretien.

On fait tant de differentes opérations à la face qu'il nous seroit impossible de les renfermer toutes dans une journée ; & quoique nous expliquâmes hier celles des yeux avec celles de la tête, vous verrez que celles qui restent suffiront pour remplir la Démonstration d'aujourd'huy. Je commence par celles du nez.

L'Etimologie du Polype derive de deux mots Grecs, sçavoir de *poly* qui veut dire beaucoup, & de *pous* qui signifie pied ; parce que la chair qui fait cette maladie est semblable au poisson marin dit Polype, en ce qu'elle a beaucoup de racines qui ont du raport avec les pieds de ce poisson ; c'est pourquoy les Latins lui ont donné le nom de *multi pedes*.

C'est une excroissance de chair fongueuse & superflue qui se forme & s'accroît dans les narines où elle incommode la respiration. Le Polype est ordinairement attaché à l'os cribleux ou etmoïde, & souvent aux lames osseuses du nez, lesquelles étant spongieuses peuvent plûtôt le produire que les os propres du nez qui sont d'une substance plus dure.

Son origine. Les Polypes succedent trés-souvent aux ozênes & aux ulceres du nez causez par fluxions d'humeurs acres & atrabilaires qui ayant corrodé la membrane dont les lames osseuses du nez sont couvertes donnent lieu à cette chair de s'engendrer & d'augmenter tous les jours, & d'autant plus facilement qu'on n'y peut pas porter de remedes pour la consumer dans son commencement. Les humiditez surabondantes qui tombent sur cette partie, & un sang pituiteux & crud, luy servent de nourriture : ce

sang

sang n'étant pas de qualité à ptoduire de bonnes chairs & à être transformé en la substance des parties, il remplit les porositez des lames du nez, où trouvant quelques bout des fibres de la membrane muqueuse, hors de son tissu, il les anime & en forme les racines d'un polype qu'il fomente & qu'il pousse de telle sorte que non seulement cette excroissance remplit les narines, mais elle se fait voir encore dans la bouche derriere la luette ; quelquefois même elle se prolonge jusqu'à descendre dans le conduit de la trachée-artere, en danger de suffoquer le malade en dormant, si on n'y prenoit pas garde.

Difficulté de ra cure.

Il y en a qui occupent tellement les narines, que le nez en devient dur & schirreux ; on ne respire pour lors que par la bouche avec beaucop de peine, & comme en ronflant. Quand les deux narines sont ainsi tout à fait bouchées, le mal est presque incurable, parce que cette obstruction qui empêche le passage de l'air si necessaire à la vie, étant dans un endroit fort profond, & ayant quantité de branches, est trés-difficile à lever par l'extirpation de ces productions. On prétend que les chevaux sont fort sujets à cette incommodité qui les rend poussifs.

Si nous jettons les yeux sur la structure de la membrane interieure du nez, nous verrons qu'elle a grande part à la generation du polype, parce qu'elle est trés-capable de donner fondement & matiere à des excroissances, étant épaisse, spongieuse, toute penetrée & abbreuvée d'une humeur gluante qu'elle separe du sang par la proprieté du tissu de ses fibres & de la configuration de ses pores, ce qui contribue beaucoup à la formation de ces chairs fongueuses & surabondantes.

La membrane pituitaire est disposée à les produire.

Pour avoir une idée de leur generation, il n'y a qu'à faire reflexion que le sang peut être chargé

de parties visqueuses, soit par l'usage de certains alimens indigestes, soit par le vice des fermens & des filtres naturels ; de maniere que ces parties embarrassantes ne pouvant suivre les autres principes de cette humeur, les abandonnent, sur tout dans les endroits comme les cavitez du nez où il y a trés-peu d'organes qui hâtent le cours des humeurs : les mucositez s'accumulant donc dans la membrane qui tapisse l'interieur des narines, la gonflent en dilatant ses vaisseaux & ses glandes autant que ses fibres sont excitées à se pousser & à s'étendre par l'irritation de ces matieres qui fermentent & s'aigrissent par leur sejour.

Ses diverses especes.

On remarque cinq especes de polypes. La premiere est comme une membrane fongueuse & molasse ressemblant à la luette relâchée ; elle s'attache au cartilage du milieu du nez, & se remplit d'une humeur tenace & pituiteuse. La seconde est une chair blanchâtre, éminente, ronde & molle au toucher; elle provient d'un sang phlegmatique, & s'accroît insensiblement jusqu'à occuper toute la cavité d'une narine, & quelquefois celle de toutes les deux. La troisiéme est une chair plus dure, de couleur brune, un peu douloureuse, engendrée d'un sang grossier, mélancolique, & presque brûlé, faute de lymphe qui le délaye. La quatriéme est une tumeur dure, semblable à de la chair dessechée à la fumée, quand on la touche elle fait du bruit comme si on frapoit sur un corps solide, elle est insensible & on la peut mettre au rang des schirres confirmez. La cinquiéme est une, ou plusieurs tumeurs carcinomateuses attachées au cartilage du nez, & produites par un sang mélancolique & aduste; elle sont douloureuses & tiennent de la nature du cancer. De toutes ces especes les unes sont sans ulceration, quoiqu'elles rendent une humidité sanieuse & visqueuse ; les autres sont ulcerées, & il en découle

ſans ceſſe une ſanie fétide d'une horrible puanteur.

On connoît le polype par la vuë & par les ſymptômes. Pour le découvrir à l'œil il n'y a qu'à faire pancher en arriere la tête du malade qu'on aura mis au jour ; car on verra une tumeur qui rempliſſant la narine, monte & deſcend ſelon les mouvemens de la reſpirations ; & s'ils étoit mal aiſé de la faire paroître de cette maniere, il faudroit avec le *ſpeculum naſi* E, dilater la narine pour voir juſques dans ſon fonds. Les accidens qui l'accompagnent & le manifeſtent, ſont que le nez devient plus gros que la tumeur qui renferme, le malade ne reſpire qu'avec peine à raiſon de l'embarras qui eſt dans le paſſage de l'air, en reſpirant comme s'il ronfloit, il a toûjours la bouche ouverte en dormant.

Maniere de connoître le polype.

Le jugement qu'en doit faire le Chirurgien, dépend de la nature du polype ; ceux qui ſont carcinomateux & chancreux ſont incurables, ce qu'il connoîtra par la dureté de l'excroiſſance, ſa lividité, ſa puanteur, ſa douleur, ſa couleur plombée & ſon adherence aux lames oſſeuſes. Il ne faut point toucher à de tels polypes, mais ceux qui ſont indolens, mols, flaſques, blancs ou rougeatres ſe peuvent guerir ; c'eſt ſur ces derniers qu'ils eſt permis d'entreprendre l'opération.

Du pronoſtic.

Les Auteurs nous propoſent cinq manieres de la faire, 1o. par corroſion, 2o. par cautériſation, 3o. par ligature, 4o. par inciſion, 5o. par arrachement. Je vais vous faire voir les moyens qu'ils nous donnent pour y réüſſir, & vous jugerez qu'elle eſt la meilleure méthode.

Pluſieurs manieres d'opérer.

Ils veulent qu'on ſe ſervent de corroſifs aux petits polypes qui ne ſont gueres avant dans le nez & qui ſuccedent à quelques ulceres de cet organe: à ce deſſein ils recommandent le calcantum la chaux, l'orpiment, ou l'eſprit de vitriol pour les conſumer peu à peu.

La cautérisaion avec le cautere ou potentiel ou actuel, s'est anciennement pratiquée aux polypes de grosseur médiocre & dont la base étoit large. Ils dilatoient la narine avec le *speculum nasi*, afin d'y introduire ensuite une canule qu'ils posoient sur la tumeur & par la cavité de laquelle ils portoient un bouton de feu qui brûlant cette chair en faisoit un gresillement comme quand on rôtir du boudin : l'escarre que le feu avoit faite étant tombée, ils recommançoient la même aplication, & continuoient ce manege jusqu'à ce que toute la tumeur fût emportée.

Ils conseillent la ligature aux tumeurs grêles qui sont étroites dans leur racine, & ils prétendent qu'elle peut réüssir en pratiquant de cette sorte; on prendra une grande aiguille courbe C de plomb ou de fil de léton, & on l'enfilera d'un gros fil ciré B, dans le milieu duquel on fera un nœud coulant qu'on mettra sur le bout d'une pincette à bec de corbin A, comme si on vouloit faire la ligature de l'extremité d'un vaisseau ; on empoignera la tumeur avec ce bec de corbin, puis on coulera jusqu'à la base de cette excroissance le nœud dont on la serrera, aprés qu'on aura passé l'aiguille par la narine, & qu'on l'aura retirée par le palais ; car cette aiguille amenant avec elle un des bouts du fil, on le retirera en même tems qu'on tiendra l'autre bout qui sera resté hors du nez, & ainsi resserrant tous les jours le fil, on fera à la fin séparer & tomber le polype: cette ligature est bien inventée, mais je la crois de difficile exécution.

L'incision sujette à de grands inconveniens.

Ceux qui operent ici par l'incision ont prétendu avoir mieux rencontré, & veritablement cette maniere à été en pratique pendant plusieurs siécles, & aprouvée par Guidon & par d'autres Maîtres : ils avoient inventé un instrument D, qu'ils apelloient *Polypicon spation*, de polypsis qui veut dire polype, & de spation qui veut dire spatule, parce qu'il en avoit la figure. Cet instrument fait exprés pour cette

operation n'étoit tranchant que d'un côté de toute ſa longueur, ils l'introduiſoient dans le nez le plus avant qu'ils pouvoient & coulant ſon tranchant entre les parois de cet organe & le polype, ils le ſéparoient en prenant garde de ne rien couper du cartilage, ce qu'ils avoient de la peine à éviter, la cavité de la narine étant tortueuſe. Quand par ce moyen ils croyoient n'avoir pas emporté tout le polype; ils fendoient l'aîle de la narine juſqu'à l'os du nez, & ils tâchoient de trancher les reſtes de cette excroiſſance juſques dans leurs racines: l'Operation faite, ils recouſoient par un ou deux points d'aiguille ce qu'ils avoient fendu de la narine. Quelques-uns de ces fameux Praticiens prenoient une ficelle à laquelle ils faiſoient des nœuds, diſtans l'un de l'autre d'environ un pouce, & l'ayant paſsée par la narine pour la faire ſortir par le palais, ils tiroient la ficelle tantôt par un bout, tantôt par l'autre, eſperant par le moyen de ces nœuds, faire détacher le reſte du Polype.

Méthode de quelque uns.

La cinquiéme maniere eſt de l'arracher. Fabricius ſe donne la gloire d'en avoir été l'inventeur, on lui en doit avoir de l'obligation, puiſqu'elle paroît la meilleure. On fait ſeoir le malade dans une chaiſe un peu panchée en arriére, & lui ayant tourné le viſage du côté du jour on peut dilater la narine avec le *ſpeculum Naſi* E, pour y porter une pincette F faite en bec de canne par ſon bout avec laquelle on pince le polype le plus haut & le plus prés de la baſe que l'on peut, on tourne enſuite un tour ou deux, & tirant doucement, on l'arrache avec ſes racines, aprés quoy on la laiſſe ſaigner un peu de tems, afin de décharger & de déſemplir la partie. Quand même le polype s'avanceroit juſques derriére la luette, cette productiton a coutume de ſuivre la branche qui ſe trouve dans le nez, parce qu'elles ſont continues l'une à l'autre. Mais ſi celle-là qui ſe montre derriere la luette, étoit lon-

gue & grosse, il seroit plus à propos d'arracher le polype par la bouche que par le nez, ce qu'on exécute aisément avec une tenete courbe G, qu'on peut pousser dans les fentes nazales qui sont plus grandes que les cavitez du nez, observant de ne pas pincer la luette qui est placée au devant du polype.

Précaution à prendre.

Suivant la description que je vous ay faite de ce mal, vous avez conçû qu'ils avoit plusieurs pieds ou racines par où il reçoit sa nourriture; or par les quatre premieres méthode que je vous ay expliquées, on n'ôte que le corps de la tumeur, les racines restant toûjours, c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si elle repousse, vû qu'il en est de même qu'aux plantes & aux arbres qui ne manquent pas de revenir quand on ne fait que les rompre, ou les couper rase-terre; mais qui ne repullulent plus quand on les arrache avec leurs racines. Ayant donc extirpé de cette façon le polype avec ses racines, on doit croire qu'il ne se reproduira plus, & Fabricius assure qu'il n'est jamais revenu à ceux à qui il a fait cette opération; j'avouëray pourtant qu'il faut que ce Praticien l'ait peu souvent réiterée, ou qu'il ait été plus heureux que les autres, puisqu'on voit quelques-uns de ces maux reparoître aprés leur éradication, ce qui ne nous empêchera pas de convenir que cette méthode étant la moins sujette à recidive doit être préferée aux autres.

Extirpation des restes du polype.

Si aprés que le polype est arraché, le malade sent encore quelque chose dans le nez qui l'embarrasse, & qu'en y regardant on y aperçoive quelque petit morceau qui soit attaché au fond du nez, il faudra avec ces especes de pinces H, faites en forme de ciseaux qui ne coupent que par le bout, enlever ce residu, autant qu'on le peut, parce qu'il serviroit de germe pour en

produire d'autres. Ensuite de l'operation on fait respirer & tirer par le nez du vin tiede qui lave bien toutes ces cavitez remplies d'humiditez sanieuses que le polype y retenoit ; il n'est pas besoin d'attirer ainsi le vin, & de le faire tomber dans la gorge pour s'assurer que le passage est ouvert, car les malades s'en aperçoivent aussi-tôt par la preuve courte & certaine de leur propre sentiment, & ils jugent de la liberté que l'air a d'entrer & de sortir, par la facilité avec laquelle ils respirent la bouche fermée, ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant. C'est de toutes les opérations de Chirurgie celles dont on ressent plus promptement l'utilité, & qui fait le plus de plaisir au malade, parce que dans le moment qu'il est délivré d'une incommodité si insuportable, toutes ses fonctions vitales qui en étoient suspenduës ou troublées reprennent leur train ordinaire, & s'exécutent sans être retardées par aucun obstacle.

Pansement du malade aprés l'opération.

Si le sang ne coule que médiocrement, il le faut laisser sortir pour soulager la partie : mais s'il y avoit hémorragie, on l'arrêteroit en poussant dans le nez avec la seringue I, quelque liqueur astringente, ou bien en remplissant la narine d'une tente de charpie P assez longue, & trempé dans une eau stiptique. On pensera la partie av c des onguens qui ayent de la corrosion, car il faut tâcher d'en consumer toutes les racines, ce qu'on ne peut faire qu'avec des mondicatifs forts, ausquels on ajoute des poudres caustiques plus ou moins fortes selon la nécessité. J'en ay vû panser un avec une poudre qui venoit de Montpellier, & qu'on disoit infaillible pour empêcher la renaissance de cette chair : néanmoins six mois aprés elle revint comme elle avoit déja fait deux autres fois, quoi qu'elle eût été arrachée par un des plus

Moyen d'arrêter l'hemorragie.

Usage des poudres & des eaux.

experts Chirurgien de Paris. On se sert d'une petite canule O, qu'on emplit de poudres rongeantes, & qui a son fonds un peu large pour les contenir. Ces poudres doivent être fines comme du tabac d'Espagne, afin que par la respiration elles soient attirées en haut, & se repandent dans toute la partie interne du nez. Sur la fin de la cure on seringue des eaux vulneraires & dessicatives pour tarir les humiditez qui ne sont que trop abondantes en ces endroits. Enfin on fait de son mieux pour obtenir une santé constante.

Regime pour les malades.

Le polype est une des maladies qui demandent le plus de précautions sur le regime universel : il ne suffit pas d'avoir avant l'opération préparé le malade par saignée, purgations, & diétes convenables, ni même d'avoir parfaitement exécuté cette opération, d'avoir pendant la cure contenu le malade dans les bornes que l'art prescrit, & de l'avoir bien guerit ; il faut encore aprés la guérison le traiter de la même maniere que si on étoit seur qu'il dût renaître un autre polype : pour cet effet on apliquera un cautere au bras, ou au derriere de la téte, on purgera fréquemment, & on fera user de ptisannes sudorifiques composées avec l'esquine, la salsepareille, & le gayac.

De l'opération qu'on fait pour l'ozœne.

Il vient dans le nez un ulcere sordide qu'on nomme *ozœne*, mot dérivé du verbe Grec *ozein*, qui veut dire sentir mauvais. Ceux qui ont de ces ulceres sont puants, on ne peut leur parler de prés sans être frapé d'une odeur trés-désagréable qui fait qu'on ne les peut souffrir en compagnie ; on les apelle des punais, & ont tient que ce defaut est une raison pour se démarier.

Cette maladie tire son origine des humeurs

âcres & corrosives qui tombent sur cette partie qui l'ulcerent & la corrodent. Ceux qui ont le nez écrasé, y sont fort sujets, parce qu'ayant le dos du nez enfoncé en dedans au lieu de l'avoir élevé au dehors, il se forme au passage des narines un rétrecissement lequel empêche l'écoulement des humeurs excrementicielles qui doivent sortir par le nez : quand ces humeurs ont beaucoup d'acreté, elles ulcérent l'endroit qui les arrête, & quand elles en ont peu, elles abbreuvent les membranes qui en deviennent plus épaisses, & par là resserent de plus en plus ce même passage : d'où il arrive que ces gens-là ayant de la peine à recevoir l'air par le nez, ne font que renifler. Cause de ce mal.

Pour guerir ces ulcéres, il faut aider à la nature, parce qu'il ne se guerissent point d'eux mêmes : il s'y fait des croutes qui tombent de tems en tems, & ils sont entretenus tant par la conformation vicieuse de la partie que par des mucositez qui doivent passer sans cesse par ces égouts. On examinera avec soin s'il n'y a point une cause verolique qui fomente ces maux, parce qu'en un tel cas il faudroit aller aux grand remède ; mais si on ne soupçonne point un tel virus, on fera en même tems les remédes & generaux & particuliers qui doivent être dessicatifs pour absorber les humiditez d'où la maladie provient ; l'usage de la ptisanne sudorifique, des poudres de cloportes, & du mercure y est souveraine, & on portera sur l'ulcére des remédes qui le puissent mondifier, desécher & incarner : on fera respirer par l'entremise de cette petite canule O les poudres de sabine, d'écorce de grenade, de racines d'iris, d'alun calciné, & de couperose : & enfin on mettra en pratique cette petite operation tant recommandée par nos Anciens, & que je vais vous faire voir. Cure de ces ulcéres.

Utilité de la canule.

On prend une canule de fer ou d'argent, emmanchée pour être tenuë plus ferme, & de grosseur proportionnée à la narine, assez longue pour aller jusqu'à l'ulcere, & même par de-là : elle n'est point percée par l'extremité qui entre dans ce nez, & elle a une petite platine à son entrée, elle est ici marquée K. On introduit cette canule dans le nez en la tenant de la main gauche ; & ensuite on prend de la droite un petit cautere actuel L, dont le bout est fait en noyau d'olive, on le pousse dans la canule, où on le laisse tout le tems qu'il faut pour échauffer jusqu'à ce que le patient ne la puisse plus suporter par la trop grand chaleur. Alors on retire le cautere, & peu aprés on y en raporte un autre M, pour continuer à échauffer la canule, & par consequent l'ulcere qu'on prétend dessecher par ce moyen en consumant les humiditez dont il est abbreuvé ; c'est pourquoi l'on a deux cauteres, afin qu'on puisse échauffer l'un pendant qu'on se sert de l'autre : il faut recommencer le lendemain la même chose, & la renouveller tous les jours durant un tems considerable qu'il apartient au Chirurgiens de déterminer selon que l'opiniâtreté de la maladie l'obligera de continuer à se servir de se reméde.

DU RE'TABLISSEMENT D'UN NEZ COUPE'.

Comment on recoud un nez coupé.

LE nez peut recevoir toutes sortes de playes, mais celles qui requierent une operations plus prompte, c'est quand par un coup d'estramaçon donné sur le dos du nez il est presque separé du visage & tombe sur la bouche : il faut aussi-tôt le remettre en sa place, & faire un point d'aiguille à sa partie superieure & dans son milieu. Ce point d'aiguille s'accomplit avec une aiguille courbe N enfilée d'un fil ciré, on commence à coudre de dehors en dedans par la partie inferieure de la playe, laquelle on apuye avec

le bout de la canule courbée, afin que l'aiguille passe plus vîte ; l'on continuë d'en faire autant à la lévre superieure de dedans en dehors, & on lie les deux bouts du fil sur une petite compresse à la partie la plus haute du nez. Je crois qu'il est inutile de faire encore deux points, un à chacune des ailes du nez, car le bandage nazal y suplée, d'autant plus qu'on ne doit faire au visage que le moindre nombre de points que la necessité requiért, afin d'eviter la difformité des cicatrices qu'ils y laissent. On met sur la playe ce plumaceau Q, couvert du baume du Perou ou de celuy d'Arcœus, puis l'emplâtre R, & la compresse S par dessus, ensuite la bande T qui est à quatre chefs qu'on attache au bonnet, & dont on fait le bandage nazal : il faut remarquer que l'emplâtre, la compresse, & la bande doivent être percez pour la liberté de l'entrée & de la sortie de l'air. Ce bandage sera apliqué avec dexterité, prenant garde de ne point tirer un des chefs plus que l'autre pour éviter de rendre le nez tortu, n'y ayant plus de reméde, quand il seroit une fois cicatrizé dans une mauvaise situation.

Du Pansement de la playe & du bandage qu'on y pratique.

La femme d'un Notaire de Paris jalouse de la femme d'un Boucher du Faux-bourg saint Germain qu'elle s'imaginoit être la maitresse de son mari, alla un matin trouver la Bouchere dans son étau, & aprés lui avoir fait les reproches que ses soupçons lui inspiroient, elle prit un des couteaux de la boucherie, & lui en donna un coup sur le nez, elle le lui abatit presque entierement, il pendoit en bas ne tenant plus qu'à une des ailes & un peu à la colomne du nez, l'autre aile étant toute coupée ; on lui recousit à l'instant : il reprit, & il ne resta que tres peu de difformité : je raporte cet exemple afin d'en hardir le Chirurgien d'en user de même en pareille occasion.

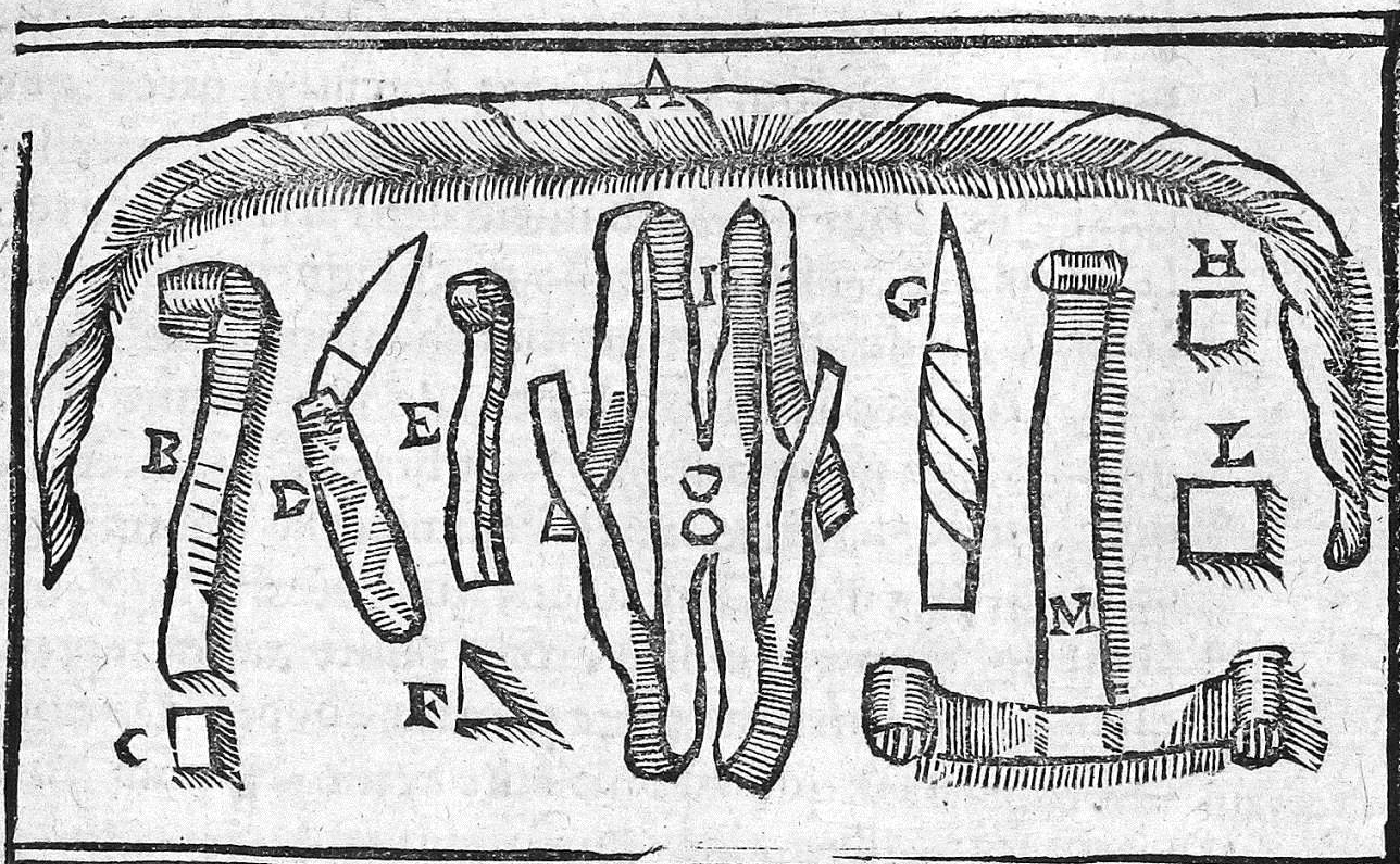
Histoire sur ce sujet.

Consequence à tirer pour la pratique.

Les Juges inventerent un nouveau ſuplice pour punir la femme du Notaire, ils la condamnerent à avoir une fleur de lis au front apliquée par un fer ardant, ce qui ne fut pas executé, parce que le Roy ayant trouvé ce jugement trop cruel, lui donna ſa grace : le Parlement de Paris ſe croyoit autoriſé par celui de Toulouſe, lequel avoit condamné à mort une femme de chambre pour avoir aidé à ſa maitreſſe à couper le nez à la femme d'un Peintre par un motif de jalouſie qu'avoit conçû la maitreſſe contre cette femme ; la Dame qui étoit femme d'un Conſeiller, fut ſauvée.

Il ne faut pas croire qu'on puiſſe faire reprendre un nez quand il eſt totalement coupé. On nous a dit cependant que des voleurs ayant la nuit attaqué des paſſans, un de ces brigans reçut ſur le nez un coup qui l'abatit entierement, & qu'étant allé pour ſe faire panſer, le Chirurgien demanda le nez pour le recoudre, que ces camarades ſortirent auſſi-tôt, & allerent couper le nez à un malheureux qu'ils rencontrerent en chemin, & qu'ayant aporté ce nez au Chirurgien, il en fit la ſuture, par le moyen de laquelle cette partie fut antée & prit ſur ce qui reſtoit du nez du voleur comme auroit fait une greffe à un arbre. On raconte auſſi qu'un Chirurgien fit une inciſion au bras d'un homme qui venoit d'avoir le nez coupé, qu'il lui mit l'endroit ſaigneux du nez dans l'inciſion ; que par un bandage il le tint quelques tems dans cet état, & que le nez s'étant collé avec la chair du bras, l'Operateur en coupa autant qu'il en faloit pour figurer un nez, & que par cette operation il lui en ſubſtitua un à la place de celui qu'il avoit perdu. Je crois ces hiſtoires apocrifes, & je les prends plûtôt pour des contes faits à plaiſir que pour des faits veritables.

FIG. XXXVIII. POUR LES SAIGNE'ES DE LA TESTE.



QUoi qu'on doivent avoir grand ſoin de conſerver la face plus qu'aucune autre partie, on eſt cependant obligé de la ſoûmettre à la lancette du Chirurgien : les differentes maladies qui l'affligent ſouvent, demandent qu'on y faſſe beaucoup de ſaignées. On y ouvre des veines & des arteres : des premieres il y en a quatre qui ſont, la préparate, l'angulaire, la veine du nez, & les ranules ; & des arteres, il y en a deux, ſçavoir celle de la temple, & celle de l'oreille.

DES SAIGNE'ES QUI SE PRATIQUENT A LA FACE.

CEtte veine que vous voyez dans la partie moyenne du front, s'apelle la préparate, elle deſcend en droite ligne depuis la ſuture ſagittale juſques au milieu des ſourcils, & elle reçoit le ſang qui a arroſé la partie anterieure de la tête, pour le porter dans les jugulaires externes d'où il paſſe dans les ſou-clavieres, & de-là dans la veine cave deſcendante pour être verſé dans le cœur, c'eſt cette groſſe veine qu'on voit ſi enflée à ceux qui ſe mettent en colere, & qui paroit plus

Deſcription de la préparate.

aux gens obstinez qu'aux autres. Quand le Medecin en a ordonné la saignée, c'est au Chirurgien à l'executer, & pour s'acquiter de son ministere, il faut qu'il fasse un bandage au col avec un mouchoir roulé comme un boudin A, & pareil à celui que nous avons montré dans la saignée de la jugulaire, observant de ne point trop presser le passage de l'air : on doit avoir preparée une bande B, & une compresse C, l'une & l'autre aussi grandes que pour la saignée du bras ; la lancette D, dont on se servira, ne doit pas être differente de celle qu'on employe aux autres saignées : la veine étant suffisament enflée, on l'ouvrira promptement, afin de ne pas tenir trop long-tems là gorge serrée. On ne doit point faire cette ouverture en plongeant, de crainte que la pointe de la lancette ne pique le pericrane qui est directement sous la veine, mais il faudra ouvrir ce vaisseau un peu de biais; & lorsque la pointe de la lancette y sera entrée on fera une élevation de cet instrument pour couper tant soit peu plus de la peau que de la veine. L'ouverture faite, il faut relâcher un peu la ligature du col pour faciliter la respiration au malade; mais il ne faut pas la desserrer beaucoup : car le sang ne viendroit plus : quand on en a tiré la quantité suffisante, on ôte tout-à-fait la ligature du col, & incontinent le sang cesse de sortir, parce qu'il trouve sa route ouverte pour aller au cœur. On met la compresse sur l'ouverture, & la bande par dessus, on tourne cette bande autour de la tête comme on feroit un bandeau : on peut la défaire dés le lendemain, car c'est de toutes les saignées la plus aisée à guerir.

Ce qu'on doit observer pour ouvrir ce vaisseau.

LA saignée de la veine angulaire n'est gueres plus difficile ; on apelle ainsi ce vaisseau, parce qu'il est placé dans le grand angle de l'œil, c'est cette

Description de la veine angulaire.

veine qu'on voit entre le coin de l'œil & le nez, elle reçoit le ſang qui a éte porté au corps de l'œil & à toutes ſes parties voiſines, c'eſt pourquoi on en ordonne la ſaignée aux maladies & ſur tout aux inflammations des yeux pour vuider par la partie la plus prochaine le ſang dont toutes ſes venules ſont engorgées. On prépare une bande E d'une aulne & demie de long pour faire autour de la tête pluſieurs circonvolutions plus étroites que pour les autres ſaignées, afin de ne point embarraſſer l'œil : la compreſſe F doit être triangulaire pour l'accommoder à la figure de la partie, & fort épaiſſe pour remplir toute la cavité de cet angle. On met le malade à ſon ſéant, & on lui fait la même ligature qu'à la ſaignée du front: on dit au malade de fermer les yeux, & d'abord qu'on voit paroître la veine, on l'ouvre avec la pointe de la lancette ſans crainte qu'elle s'échape, parce qu'elle n'eſt point vacillante. On aura la prudence de ne toucher ni au perioſte, ni au cartilage angulaire de l'œil qui n'en n'eſt pas éloigné. La veine étant ouverte on fait baiſſer la tête au malade, afin que le ſang tombe dans une poilette, & ne coule point le long du viſage, comme il feroit, ſi on laisſoit le malade dans une ſituation droite; car il ne faut pas prétendre qu'il puiſſe rejaillir de cette veine & ſortir en arcade. La ſaignée finie, & la ligature ôtée on eſsuye le viſage qui eſt toûjours barbouillé de ſang, & on poſe la compreſse ſur l'ouverture: on met le premier chef de la bande ſous l'oreille du même côte, & moutant par deſsus la jouë elle va engager la compreſse, puis paſsant de biais ſur le front elle revient par derriere la tête repaſser ſous la même oreille, & continuer autant de tours que la bande le peut permettre: on l'arrête avec une épingle à l'endroit où elle finit, & on la laiſse un jour ou deux ſelon que le malade le deſire, ou qu'il craint que le ſang ne reſsorte.

Appareil pour percer ſe vaiſſeau.

Maniere d'operer.

Du panſement.

D'une autre veine plus petite qu'on ouvre.

IL y a entre les deux cartilages qui forment le petit globe du nez une veine qui ne paroit point au dehors, & que le Chirurgien est obligé d'ouvrir dans quelques maladies: c'est une saignée trés-peu usitée; car outre qu'il n'y a gueres de Medecin qui l'ordonnent, c'est que la veine étant trés petite elle fournit peu de sang; & par consequent elle n'est pas d'un grand secours pour le malade; on fait faire quelquefois dans les Ecoles de S. Côme cette saignée aux aspirans dans leur chef d'œuvre; & voici comment ils s'en doivent tirer. Ou serrera le cou au malade autant qu'il est necessaire pour faire enfler les veines de la tête, & on prendra une lancette G armée ou entortillée d'un petit linge depuis le milieu de son manche jusqu'à la moitié de la lame, tant pour marquer la longueur dont on doit l'enfoncer que pour la tenir avec plus de fermeté; & serrant le nez avec le pouce & le doigt indice de la main gauche dont le reste couvre les deux yeux du malade, afin qu'il ne soit point effrayé à la vuë de la lancette, on plongera longitudinalement de la main droite cet instrument entre les deux cartilages, la pointe montant en haut, & on l'enfoncera jusqu'à ce qu'on voye le sang sortir à côté de la lancette ou jusqu'à l'endroit envelopé du linge, car on ne doit point passer outre, quand même la veine ne seroit pas ouverte, ce qui arrive trés-souvent, parce que n'étant pas visible, c'est une saignée qu'on fait au hazard. Si on a été assez heureux pour attraper ce vaisseau, le malade se penchera en devant, afin que le sang qui coule tantôt en filet, tantôt goute à goute comme quand on saigne du nez, soit reçû dans une poilette: le cou n'est pas plûtôt desserré que le sang cesse de sortir, on y met toutefois une petite compresse H, & une bande I percée au droit des narines; elle est à quatre chefs qu'on

Précaution à garder.

Pansement de la playe.

qu'on attache avec quatre épingles au bonnet de nuit. Avant que le Chirurgien entreprenne cette saignée, il doit dire au malade & aux assistans qu'étant obligé de piquer à tatons, il ne repond point de réüssir, & qu'ainsi on ne soit pas étonné si on ne voit point sortir de sang.

LA quatriéme saignée qu'on fait à la face, c'est celle des ranules, ce sont deux veines situées sous la langue à côté du filet, l'une à droite, l'autre à gauche. Ces veines aprés avoir pompé le sang qui a arrosé & nourri toutes les parties qui composent la base de la langue, le versent dans les jugulaires. Cette saignée est plus en pratique que les précedentes, parce qu'il y a plus d'occasions de la faire, & qu'on en tire plus d'utilitez pour le soulagement des malades, & particulierement dans les esquinancies qui sont des maladies trés-fréquentes. Il ne faut préparer ni bande, ni compresse, parce qu'on ne s'en sert point, mais seulement une lancette qu'on envelope d'une bandelette qui n'en laissera que la pointe découverte; on fait autour du cou la ligature usitée, dont on a parlé ci-dessus, afin que ces veines se gonflent, & ensuite ayant fait ouvrir la bouche au malade, & élever la langue proche le palais, on découvre aisément ces deux veines, parce qu'elles sont superficielles; & avec la lancette G, on en ouvre une, & on perce l'autre presqu'au même tems avant que le malade ait rabaissé la langue: ayant panché la tête en avant le sang lui coule de la bouche dans quelque vaisseau, afin qu'on puisse remarquer la quantité qu'on en aura tirée. On ouvre les deux ranules, parce que n'étant pas bien grosses, une seule ne donneroit pas autant de sang qu'il en faut pour soulager le malade quelquefois prêt d'étoufer par l'abondance de ce sang qui s'amasse à la gorge. Quand vous au-

Situation des veines ranules.

Moyen de les ouvrir.

Ce qu'on pratique aprés cette saignée.

rez ôté la ligature du cou le sang ne coulera plus ; & aprés avoir fait relever la tête du malade il faudra qu'il se rinse la bouche avec de l'oxicrat, & ensuite avec du vin tiéde, ce qui ne manque pas d'arrêter le sang : s'il en suintoit quelques goutes, il n'y auroit qu'à baisser la langue, & la laisser un peu de tems en repos sans lui faire faire aucun mouvement.

De l'arteriotomie.

ON ne fait l'arteriotomie qu'à la tête, ce mot est dérivé d'*arteria* qui signifie *artere*, & de *temnin* qui veut dire *couper*, parce que cette opération consiste dans une ouverture qu'on fait à l'artere, pour en tirer le sang qu'elle contient. La raison pourquoy on la fait à la tête, & non ailleurs, c'est que le crane étant un corps dur, située sous l'artere, on peut en la comprimant, avec une compresse apuyée d'une bande, en arrêter le sang avec facilité, à quoy on ne réüssiroit pas aux autres parties du corps où les chairs sont incapables de faire la même resistance que le crane. On ouvre l'artere en deux endroits, l'un à la temple, & l'autre plus bas proche l'oreille, à peu de distance de cette éminence qu'on apelle hircus, parce qu'il y vient des poils semblables à ceux d'un bouc : ces sortes de saignées ne se font point à la legere, il faut qu'elles soient ordonnées par les Medecins, ou qu'on en trouve la necessité si pressante, qu'on ne voye pas d'autre moyen pour sauver la vie, comme dans une apopléxie, les saignées faites ailleurs n'ayant point dégagé le malade. La ligature qui fait enfler les veines, empêcheroit ici le sang de se porter dans les arteres, c'est pourquoi il n'en faut point ; on peut seulement mettre la tête du malade plus basse que le reste du corps, afin que le sang y soit plus aisément déterminé. On se sert de la lancette ordinaire aux saignées du bras : le Chirurgien la met à sa bouche à demi ployée, & aprés avoir remarqué l'artere

Lieux où on ouvre l'artere.

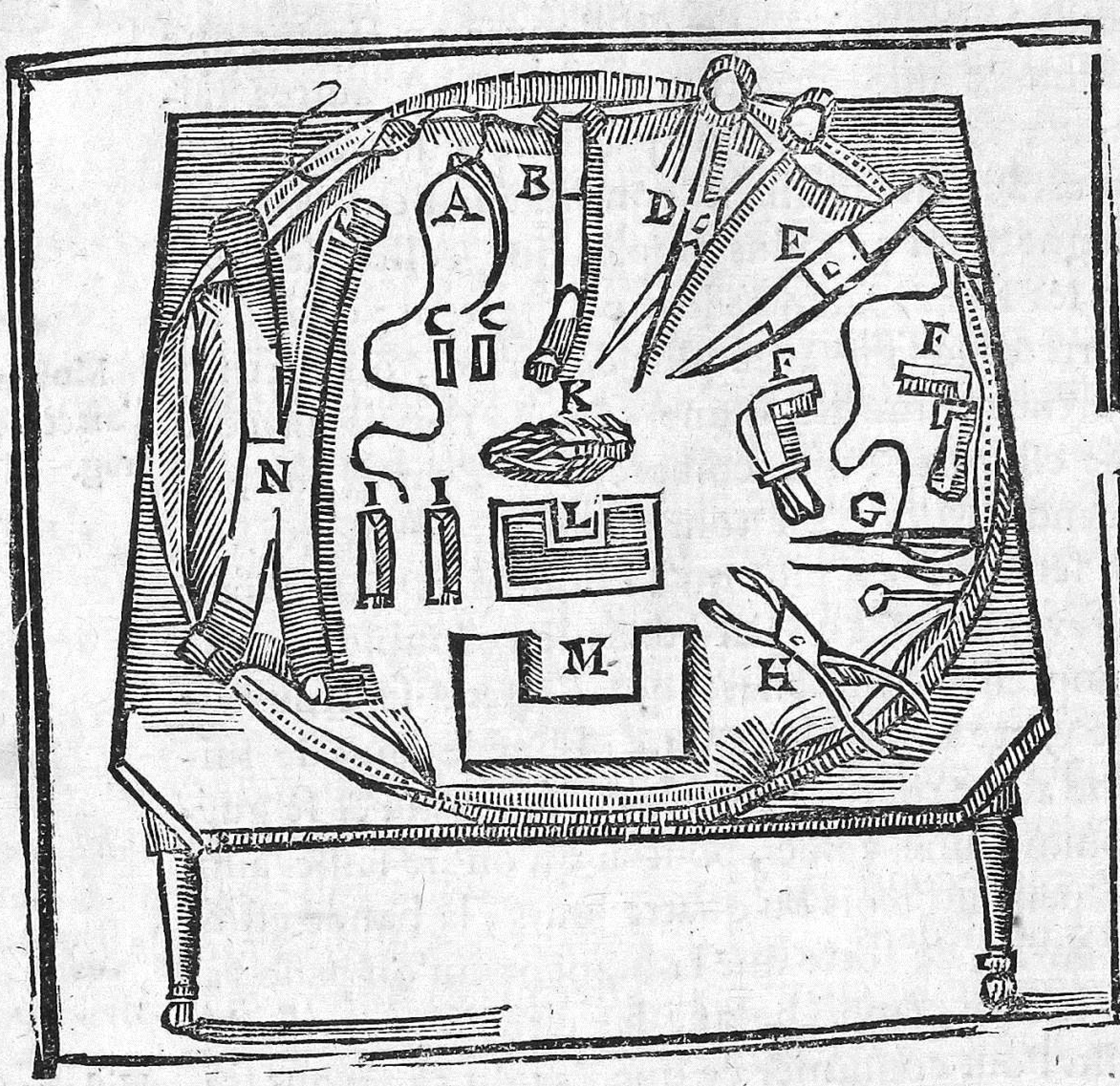
qui lui est connue par la pulsation qu'il sent sous son doigt, & l'endroit qu'il croit le plus convenable, il le marque avec son ongle, il l'ouvre en faisant une ponction & une élevation comme aux autres saignées : le sang ne manque pas de rejaillir, & de sortir en arcade en sautillant continuellement. On fait ces saignées un peu plus amples que celles des veines, si les forces du malade le permettent : quand on veut arrêter le sang avec plus de sureté, on met sur l'ouverture la moitié d'une féve de marais du côté qu'elle est plate ; une compresse L, par dessus, & une bande M, qu'on tourne autour de la tête, & qu'on serre un peu plus qu'à l'ordinaire. Au defaut de la féve, on met un liard dans le redoublement de la compresse, de maniere que l'artere se trouvant aplatie entre deux corps durs oblige le sang de suivre une autre route, ce vaisseau se reprend & se guérit comme une veine, pourvû qu'on le laisse ainsi bandé pendant trois ou quatre jours ; la bande est figurée en T, de sorte que la branche qu'on passe par dessus la tête, empêche que les circulaires ne se déplacent. Pour confirmer ce que j'ay dit ci devant sçavoir que cette opération étoit fort rare, c'est qu'en l'année 1681. étant avec le Roy à Lisle en Flandres, les Medecins de la Cour m'ordonnerent d'ouvrir l'artere à un Officier de Mr. le Maréchal d'Humieres ; les Chirurgiens de la ville me parurent fort étonnez de voir faire une pareille saignée, & ils me dirent que loin de l'avoir jamais vû pratiquer, ils n'en avoient pas même entendu parler.

Comment on opére.

Moyen d'arrêter le sang.

Histoire sur ce sujet.

FIG. XXXIX. POUR LE BEC DE LIEVRE.



DE L'OPERATION AU BEC DE LIEVRE.

CEtte difformité où la lévre superieure est fendue, a été apellée par les Grecs *Colovoma*, dérivé de *kolovein*, qui veut dire *tromquer*, *accourcir*, & par les Latins *mutilatio*, en François, *mutilation*; ce mot convient également aux oreilles & aux narines, lorsqu'il y manque quelque chose, mais quand le defaut est à la lévre seulement, on lui a donné le nom de bec de liévre par ressemblance aux liévres qui ont la lévre fendue de cette façon.

Cause de ce mal.

Les lévres peuvent être fendues de deux manieres, je veux dire par accident comme par un coup, par une chute, ou par une playe reçûe en cette partie, ou naturellement lorsqu'on aporte une telle difformité en venant au monde.

Il se fait trés-souvent des playes aux lévres, parce

que les dents qui ſont au deſſous étant des corps durs & affermis dans leur place en laiſſant entr'elles quelque enfoncement, ne peuvent gueres reſiſter à l'effort d'un coup un peu rude apliqué contre les lévres qui ſon d'une ſubſtance eſſez mole, ſans les obliger de ſe fendre comme ſi on les avoit coupées avec un couteau : ces playes ne ſe gueriſsent que par la ſuture, à cauſe du mouvement que les lévres ne peuvent pas ſe diſpencer de faire en parlant, ou en prenant de la nourriture ; & il les faudra coudre au plûtôt, parce que la playe d'une partie auſſi tendre s'augmenteroit de plus en plus par ce mouvement. Quand on fait la ſuture immediatement aprés le coup reçû, on peut ſe paſser de l'enfilée, ou de l'entortillée qui incommode à raiſon des aiguilles qu'on laiſse dans la playe ; il ſuffira de pratiquer l'entrecoupée, en la maniére ſuivante. On prendra l'aiguille courbe enfilée marquée A, & avec le ſecours de la canule B, on la paſsera de dehors en dedans, puis de dedans en dehors, prenant aſsez de la chair pour affermir la ſuture & la rendre ſtable : on noüera les deux bouts du fil ſur une de ces deux petites compreſses C C, à côté de la playe, & on fera deux ou trois points ſelon la longueur de la playe, coupant à chacun les fils au-delà des nœuds, & couvrant le tout d'un petit plumaceau chargé d'un baume agglutinant avec un emplâtre & une compreſse qu'on aſsurera par un bandage incarnatif.

Comment on recoud la levre.

Quand la mutilation eſt naturelle, l'enfant étant né la lévre fenduë comme celle d'un liévre, ou qu'elle aura été cauſée par une playe faite à la campagne où on aura négligé de reünir & de coudre les parties ſéparées, qui dans la ſuite ſe seront cicatriſées loin l'une de l'autre, le Chirurgien n'y pourra remédier qu'en ſe ſervant de la ſuture entortillée ; parce qu'en pareil cas y ayant toûjours

manque de matiére, soit que la nature n'y ait pas pourvû, soit que la cicatrisation ait tellement endurci les bords de la playe qu'on ait été obligé d'en couper pour les rafraîchir, & leur donner moyen de repousser & de se recoller, si on ne laissoit pas les aiguilles il seroit impossible de tenir la playe sujette, & ses bords se récarteroient au moindre mouvement. Voici donc ce qu'il faut pratiquer, soit avant, soit durant, soit aprés l'opération.

De la cure de ce mal, quand il vient de nature, ou qu'il a vieilli.

Avant l'opération, on examinera la constitution du bec de liévre, car si les deux bords étoient tellement éloignez l'un de l'autre qu'on crût ne pouvoir pas les aprocher il n'y faudroit point faire d'opération : on aura encore égard à l'âge de l'enfant, pour ne la point mettre en usage qu'il n'ait cinq ou six ans ; car un enfant à la mammelle ou qui crie fort souvent n'est point en état de subir cette Opération qui demande du repos ; il faut qu'il soit dans un âge où il puisse reflechir & être sensible au malheur d'avoir cette incommodité, & que la connoissant il en souhaite la guerison & se resolve à tout endurer pour y parvenir : quand même le Chirurgien voudroit l'entreprendre avant ce tems-là, il n'y pourroit pas réüssir, vû que les lévres de l'enfant ne sont pas assez épaisse ni assez solides pour soutenir les aiguilles qui sont necessaires dans cette occasion. Mais si l'âge du sujet & l'espece de la mutilation permettent la réünion des parties séparées, il faudra disposer l'apareil tel que vous le voyez sur la planche XXXIX. & ensuite situer le malade dans une chaise tournée au jour, panchée en arriére, de sorte néanmoins que le sang ne lui tombe pas dans la bouche : on lui apuyera bien la tête, & il y aura par derriére un serviteur qui apliquant ses deux mains sur les deux joües du blessé fera avancer les deux bords de la playe, l'un vers l'autre pour en faciliter la suture.

Durant l'opération, la premiere chose que le Chirurgien doit faire, c'est de voir si la lévre n'est point adherente à la gencive; car si elle y tenoit par quelque endroit il faudroit d'abord l'en séparer avec le bistouri E, prenant garde de n'anticiper, ni sur la gencive parce qu'on découvriroit l'os de la machoire, ni sur la lévre parce qu'en la rendant ainsi plus mince la réünion s'en feroit plus difficilement. Aprés qu'on aura pris cette précaution on pincera avec ces deux pincettes F F, les deux bords de la playe du bec de liévre, de maniere que ce qu'on voudra retrancher de ces bords passe au-delà des pincettes qu'on serrera en poussant à chacune leur anneau vers l'extremité superieure; puis on coupera avec les ciseaux D, ou bien avec le bistouri E, selon qu'on le trouvera plus commode, ces mêmes bords pour en faire une playe récente, rafraîchissant l'ancienne jusque dans son fond, car s'il restoit de la vieille cicatrice la réünion ne s'en pourroit pas faire. Les pincettes étant ôtées on laissera un peu saigner la playe, puis l'ayant essuyée on prendra une de ces aiguilles droites & rondes G G dont on traversera les lévres de la playe soutenuës par la canule courbe B: à la seconde aiguille qu'on passe est attaché un fil qu'on tourne autour des deux aiguilles & qu'on fait croiser de l'une à l'autre formant dans le milieu une croix de saint André, & aplatissant les bords de la playe, par ce moyen on les aproche l'un de l'autre. On passe la premiere aiguille tout proche de l'extremité inférieure de la playe, afin de ne pas laisser à cette même extremité un bout du bec de liévre plus long que l'autre; & la seconde aiguille se place entre la premiere & le nez. Le fil bien entortillé & arrêté on coupe les pointes des aiguilles si elles sont trop longues avec les tenailles incisives H, & on met deux petites compresses plates II, tant sous les têtes

Observation d'usage.

Maniére d'opérer.

Aplication des aiguilles

que sur les pointes des mêmes aiguilles, afin que la peau n'en soit point offensée par le bandage qui doit apuyer & contenir le tout fermement dans cet état.

Du pansement.

Aprés l'opération, il s'agit de panser la playe d'une maniere qui réponde à l'intention du Chirurgien. Si on a été obligé de désunir la lévre d'avec la gencive, on fourrera un petit linge entre ces deux parties, afin qu'elles ne se reprennent pas ensemble: on met sur la playe le plumaceau K, couvert de baume blanc du Perou, puis l'emplâtre L, coupé & échancré pour s'accommoder à la partie, & par dessus, la compresse M, de même figure, & enfin le bandage N, à quatre chefs; & lors qu'il est posé on l'apelle la fronde, parce qu'il en a la figure, on aplique sur la playe le milieu de la bande dont on prend les deux chefs superieurs qui passant directement sur les oreilles vont faire le circulaire autour de la tête, & prenant ensuite les deux inferieurs on en fait reployer le milieu sous la lévre pour les conduire en montant par-dessus la temple & les attacher au bonnet. Ayant mis le malade dans son lit, on lui fait garder un tres-grand repos, & on lui donne ses boüillons & sa boisson avec un biberon, pour le dispenser de remuer les lévres que le moins qu'il est possible.

Comment on fait le bandage.

Le deuxiéme ou le troisiéme jour on reléve l'appareil: si le fil étoit trop serré on le relâcheroit un peu, & s'il étoit trop lâche on le resserreroit; on mettroit encore sur la playe le même plumaceau couvert de baume blanc, & on auroit soin de changer tous les jours le petit linge insinué entre la lévre & la gencive: on continueroit le même pansement jusques au neuviéme ou au dixiéme jour de l'Opération, c'est le terme ordinaire pour ôter les aiguilles. Alors on détortille doucement le fil, & on les tire adroitement apuyant les doigts sur les lévres de la

Moyen de finir la cure.

playe pour éviter le récartement : on ne met plus ſur la playe qu'un petit emplâtre de diacalciteos pour la deſſecher, & on uſe de ce remede juſques à ce qu'elle ſoit entierement cicatriſée ; par deſſus l'emplâtre on met le bandage incarnatif & uniſſant qui ſert beaucoup ſur la fin de la gueriſon.

Thevenin nous propoſe deux choſes qui regardent cette opération. La premiere, c'eſt que quand il y a une deperdition de ſubſtance qui éloigne trop les bords les uns des autres, on faſſe deux inciſions longitudinales à la peau en forme de croiſſant aux deux côtez du bec de liévre, pour lui permettre de s'alonger davantage : mais cet expedient n'eſt point convenable, puiſque ces deux nouvelles playe ne feroient qu'augmenter le nombre de cicatrices avec celle du milieu. Le ſecond avis que cet Autheur nous donne qui tend à épargner aux perſonnes delicates & craintives la douleur de l'inciſion, c'eſt de garnir d'une compreſſe le deſſous de la lévre, & de toucher la peau de l'entre-deux de la playe avec un pinceau moüillé dans l'huile d'Antimoine ou dans du cautere fondu qui ulcere & emporte cette peau qu'on ôtera ; l'eſcarre étant tombée, on paſſera les aiguilles & on entortillera le fil comme nous avons dit. Ce moyen ſe peut pratiquer ; mais l'inciſion eſt plus ſeure & plus prompte.

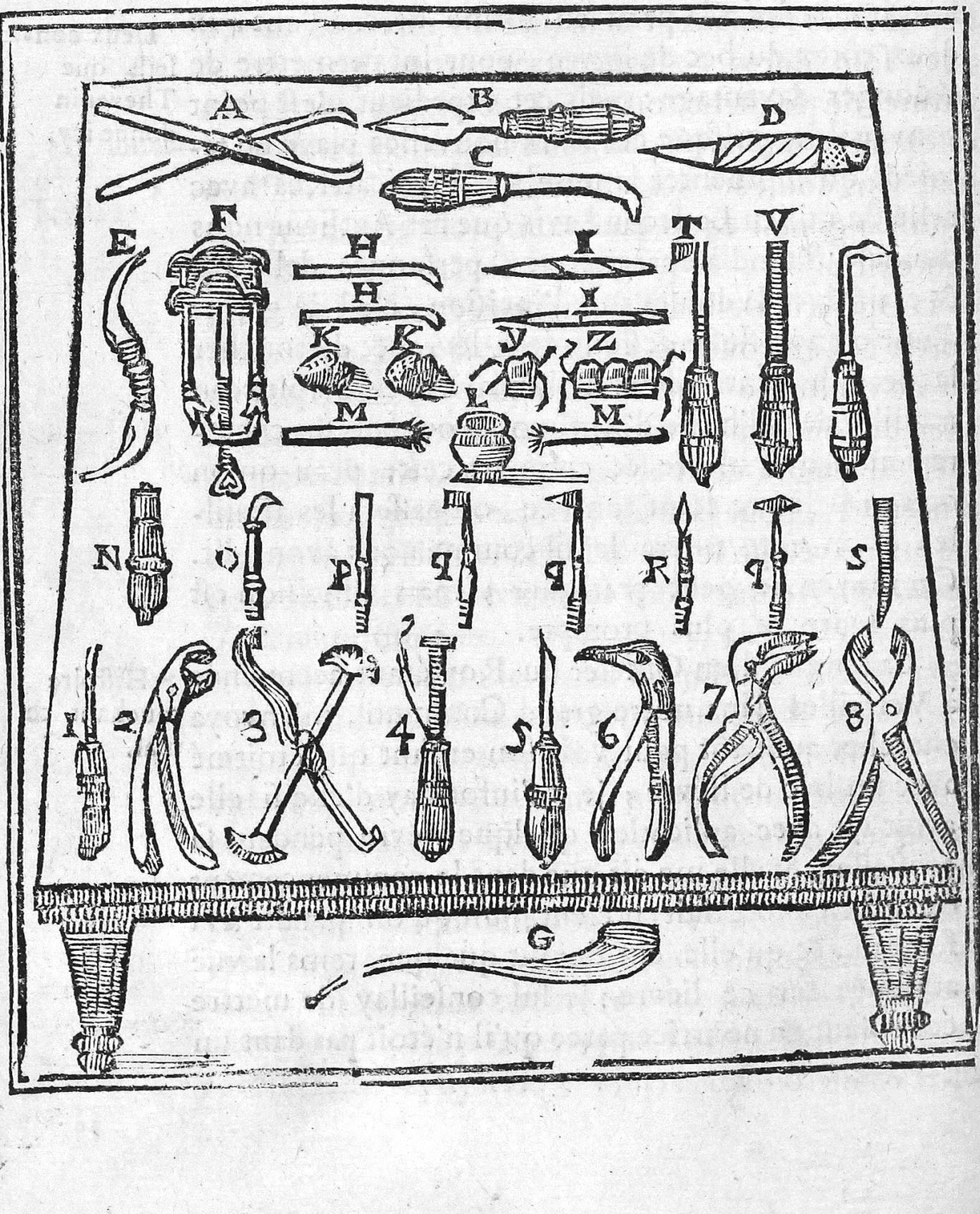
Deux conſeils que Thevenin donne icy.

La femme d'un Officier du Roy étant accouchée à Verſailles dans nôtre grand Commun, m'envoya chercher auſſi-tôt pour voir ſon enfant qui étoit né avec un bec de liévre ; je m'informay d'elle ſi elle avoit vû avec aplication quelque liévre pendant ſa groſſeſſe, & elle me dit que dans le commencement on lui en avoit fait preſent d'un qu'on pendit à ſa fenêtre, & qu'elle eut durant quelque tems la vuë attachée ſur ce liévre : je lui conſeillay de mettre cet enfant en nourrice parce qu'il n'étoit pas dans un

Hiſtoire touchant ce mal.

âge à soutenir l'opération, qu'il falloit attendre qu'il eût quatre ou cinq ans; & qu'alors on lui feroit ce qui seroit necessaire; mais il mourut à trois ans. Je la pratiquay à un autre enfant de Versailles que j'avois fait attendre jusqu'à cet âge, je l'en gueris, & il ne lui est demeuré qu'une legere cicatrice trés-peu difforme.

FIG. XL. POUR LES GENCIVES ET LES DENTS.



DEux maladies qui arrivent aux gencives ont besoin de l'opération manuelle pour être gueries, la premiere de ces incommoditez s'apelle *epoulis*, & l'autre *paroulis*.

Des opérations qui se font aux gencives & aux dents.

Epoulis est un mot grec derivé de *epi* qui veut dire dehors, & de *ouli* qui signifie gencive, parce que c'est une excroissance de chair qui sort de la gencive, & qui procede d'une excoriation ou ulcere survenu en cette partie ; ces chairs sont ou molles & blanchâtres, tenant de la nature du polype ; ou bien elles sont dures & rougeâtres, participant de la nature du schirrhe ou du cancer : les premieres résultent d'un sang pituiteux & phlegmatique & sont sans douleur, les autres qui sont engendrées d'un sang noir & melancolique sont toûjours douloureuses.

L'Opération est absolument necessaire pour emporter ces excroissances, car on ne peut pas se servir de caustique dans la bouche, ni les consumer avec des onguens, ni les brûler avec le cautere actuel. Il faudra donc prendre cette chair avec une pincette A, pour la tenir ferme pendant que de l'autre main avec un scapel B, on la coupera le plus prés de la gencive que faire se pourra, sans néanmoins découvrir l'os de la machoire : cet instrument C, tranchant & courbe est tres-commode pour couper ces chairs. Il y a des Autheurs qui conseillent d'aprocher de l'endroit où on vient de couper l'excroissance, un bouton de feu dont l'ardeur soit capable de dessecher les racines de ce mal : mais il suffit de rincer la bouche avec du vin tiede, & de tenir sur la playe un petit linge trempé dans du vin miellé. Si les racine commençoient à repousser de la chair on les toucheroit avec le vitriol, ou la pierre infernale autant de fois qu'on le jugeroit à propos ; & ensuite on travailleroit à cicatriser la playe.

Comment on opére.

Moyen d'empêcher la renaissance de ce mal.

Du Paroulis.

Paroulis vient de *para* proche, & d'*ouli* gencive. Cette maladie est une inflammation des gencives, laquelle tend souvent à la supuration, elle est presque toûjours causée par une dent gatée qui par les irritations douloureuses qu'elle fait determine l'humeur à fluer sur cette partie où les liqueurs amassées se cuisent aisement & abscédent tant par la chaleur humide de la bouche, que par la rareté & la delicatesse des fibres de la gencive. Ces fluxions enflent la jouë & les lévres, & font beaucoup de douleur avant que d'absceder : on favorise cette coction en faisant tenir dans la bouche du laict tiéde, & en mettant sur la gencive la moitié d'une figue grasse rotie sur des charbons. Aussi-tôt qu'avec le doigt on y sentira de la fluctuation, il faudra ouvrir de crainte que la matiere par son sejour n'altere l'os de la machoire.

Remede.

Manuel de l'opération.

On prend une lancette à saigner D, qu'on entortille d'une bandelette afin de la tenir plus ferme dans le manche, & le Chirurgien l'ayant mise à sa bouche il écarte avec les deux mains les lévres pour reconnoître l'endroit de la tumeur, située trés-souvent proche les dents molaires entre la gencive & le dedans de la jouë ; puis il prend de sa main droite la lancette qu'il plonge dans le milieu de la petite éminence que fait la matiere contenuë qu'on voit sortir en retirant cet instrument : on presse un peu la tumeur pour la faire vuider, & on donne du vin tiéde au malade pour rincer sa bouche, ce qu'il continuë de faire de tems en tems pendant deux ou trois jours.

Cure de ces maux situez à la gencive superieure.

Quand ces petits abscés viennent aux gencives superieures, ils se guerissent mieux, puisque la playe qu'on y fait donne lieu à la matiére morbifique de se vuider par son propre poids, & à mésure qu'il s'en forme de nouvelle, en sorte qu'elle ne peut y causer aucun desordre. Mais quand ils sont aux

gencive inferieures la ſanie y reſte comme dans un ſac, & par ſon ſéjour elle peut corrompre l'os de la machoire d'en bas, comme je l'ay vû arriver pluſieurs fois ; ce qu'on évitera en ouvrant l'abſcés de bonne heure, le preſſant ſouvent dans la ſuite, pouſſant le pus de bas en haut pour le faire ſortir par l'ouverture, & mettant par dehors ſur le vuide de l'abſcés une compreſſe & un bandage qui reſſerrant cet endroit empêche la matiere de s'y accumuler. Que ſi malgré toutes ces précautions l'os ſe trouvoit découvert & altéré, on auroit de la peine à en procurer l'exfoliation autrement que par le bouton de feu, dont il ne faut pourtant ſe ſervir qu'aprés que les autres moyens ont échoués contre cet os qui paſſe pour des plus durs de tout le corps.

LEs dents ſeules ſont aujourd'hui toute l'occupation de beaucoup de perſonnes qu'on apelle des Opérateurs pour les dents. Il faut convenir que ces Meſſieurs qui n'ont pour objet de leur travail que ces ſeules parties peuvent exceller dans cet art plûtôt que le Chirurgien dont la ſcience eſt d'une étenduë infinie ; il ne faut pas toutefois qu'il neglige cette partie de la Chirurgie, ſur laquelle il doit ſçavoir qu'on met en uſage ſept ſortes d'opérations. La premiere eſt d'ouvrir ou d'écarter les dents quand elles ſont trop ſerrées ; la deuxiéme de les nettoyer quand elles ſont ſales; la troiſiéme, d'empêcher qu'elles de ſe gatent; la quatriéme, de boucher les trous qui s'y ſont faits; la cinquiéme de les limer quand elles ſont trop longues & inégales ; la ſixiéme de les arracher quand elles ſont gatées, & la ſeptiéme d'enſubſtituer d'artificielles à la place des naturelles.

De ce qui se pratique aux dents.

Sept opérations ſur les dents.

QUelquefois les dents ſe ſerrent tellement les uns contre les autres, qu'il eſt impoſſible de les ouvrir pour prendre de la nourriture. Cet acci-

Du reſſerrement des dents.

dent peut ſucceder ſoit à une playe, ſoit à un abſcés des parotides dont on aura laiſſé former la cicatrice ſans avoir ajuſté un petit baillon entre les dents ſuperieures & les inferieures pour les tenir ſuffiſament éloignées les unes des autres : l'obſtination d'un enfant melancolique qui ne voudra pas ouvrir la bouche, & la convulſion des muſcles qui ſervent à abaiſſer & à relever la machoire inferieure pourront encore être les cauſes de ce déréglement auquel le Chirurgien s'efforcera de remedier en fourrant entre les dents l'élevatoire E, avec lequel il tâchera de ſeparer les ſuperieures des inferieures pour mettre dans l'eſpace que l'élevatoire aura fait entr'elles, cet autre inſtrument F, qui étant une fois placé forcera les deux machoires à s'ouvrir, & à s'écarter l'une de l'autre quand on viendra à tourner la viſſe engagée le long du milieu de cette machine : il faudra tourner doucement de peur de faire trop de violence à ces parties, les dents étant ouvertes on donne des alimens au malade, & en ôtant d'entre les dents cette eſpece de dilatatoire on introduit à ſa place un bâillion qu'on y laiſſe, afin qu'elles ne ſe remettent pas dans l'état où elles étoient avant l'opération. S'il étoit impoſſible de deſſerrer les dents, il en faudroit caſſer quelqu'une au malade pour y faire entrer le bout de ce cornet G, par l'interpoſition du quel on donneroit de la nourriture, & on empêche ainſi que le malade ne periſse par la faim ; ou bien on tâcheroit de faire entrer du boüillon par les narines : d'autres conſeillent de donner des lavemens nutritifs. En 1702. des bleſſez que nous eûmes à la canonade de Nimégue, & qui furent portez à Cléves, il y en eut ſept ou huit à qui par des mouvemens convulſifs les dents ſe ſerrerent tellement, que nous ne pûmes les ouvrir à quelques-uns, & ceux-là moururent : il y en eut deux ou trois à qui on mit un bâillon entre les dents

aprés les avoir ouvertes, & ces derniers guerirent.

LA seconde operation des dents consiste dans leur propreté ; il est si ordinaire de se les nettoyer soy-même qu'il semble que cela ne merite pas une aplication particuliere du Chirurgien : il est vray que tout le monde est dans l'usage de se les écurer aprés le repas avec un cure dent HH, ou une plume II, & même la propreté engage à n'y pas manquer, parce qu'il reste entre les dents des parcelles de viandes qui s'y corromproient, & rendroient la bouche puante. On doit encore se laver la bouche tous les matins & avec une de ces petites éponges KK, se froter les dents pour ôter un limon qui s'amasse dessus, & pour se les conserver dans leur blancheur naturelle : mais quelque soin qu'on se donne, il ne laisse pas de se former proche les gencives de petites croutes qui rendent les dents jaunes, & en dedans il se produit de certaines écailles si dures, qu'il faut employer de forts outils pour les détacher de la dent ; c'est pourquoy ceux qui sont curieux de leur bouche ont recours de tems en tems à ceux qui sont dans la pratique journaliere de les nettoyer.

Obligation de se nettoyer la bouche.

L'adresse n'est pas moins requise ici que dans beaucoup d'autres operations, ceux qui ont la bouche délicate & particulierement les Dames, ne sçauroient pas souffrir qu'on y aille avec rudesse, elles veulent des manieres douces, & de la propreté. C'est pour cela que la main gauche avec laquelle on leur baisse la lévre inferieure, ou on leur léve la superieure, doit être envelopée d'un linge fin & blanc : si l'instrument dont on se sert, est de fer, il faut aussi le couvrir d'un linge pour la propreté. Ensuite l'Operateur ayant placé la personne, la face tournée au jour, & arrangée sur un siége ce qui luy est nécestaire, il se met un peu à côté de cette personne assise, & ayant posé un genou

Maniere d'operer ici.

en terre pour travailler plus commodément, il parcour toutes les dents les unes aprés les autres, & il employe alternativement divers instrumens selon le dessein qu'il a, évitant autant qu'il peut de faire saigner les gencives. Quand il croit avoir enlevé toutes les croutes & toutes les écailles, il se sert d'un opiat L, dont il frote les gencives avec une de ces racines de guimauves MM, préparées & ébarbées par le bout: il fait incontinent laver la bouche plusieurs fois avec de l'eau, & alors l'ouvrage est fini. C'est la coûtume de ces Messieurs, que de faire present d'une racine & d'un petit pot d'opiate à ceux qui ont l'honneteté de les bien payer.

Des instrumens qu'on y employe.

Les instrumens propres à nettoyer les dents se renferment tous dans un étuy, parce qu'ils sont petits, & comme il y en a beaucoup, on les monte à visse sur un même manche N, à mésure qu'on a besoin de s'en servir: il y en a de plusieurs figures, les uns sont faits comme un déchaussoir O, pour aller entre les dents, les autres comme un ciseau P, les autres comme des rugines q q q, de quatriémes ressemblent à un burin R, & d'autres à une lime S: ils sont ordinairement d'acier, mais ceux dont on se sert pour le Roy & pour les Princes, sont d'or; & s'il y avoit encore un métal plus précieux, on l'employeroit à leur service, parce qu'ils récompensent magnifiquement.

Les dents se corrompent aisément.

LA troisiéme opération des dents consiste dans leur conservation, & ce n'est pas une petite affaire que d'entreprendre de les conserver toûjours saines, & d'y réüssir; l'Opérateur qui seroit assez témeraire pour le promettre, auroit souvent de la peine à tenir sa parole. Il coule le long des filamens qui sont à la racine de la dent, une serosité corrosive comme de l'eau forte qui la mine peu à peu & qui ne la quitte quelquefois point qu'elle ne l'ait fait tomber par morceaux; si on

pouvoit

pouvoit faire prendre une autre route à cette serosité les dents se conserveroient toute la vie : tout ce qu'on peut faire c'est d'empêcher, quand elles commencent à se gâter, que la carie n'augmente, & ne fasse pas davantage de progrés. Si la carie est aparente, on la ratisse avec la rugine T, & si elle est entre deux dents, on y passe la lime V, pour effacer la noirceur ; si le trou est dans la tablette des dents on la cauterise avec de l'huile de souffre, ou de vitriol, dont on porte une petite goute dans la dent gâtée, avec un de ces petits pinceaux, dont on se sert pour la mignature ; & si la carie augmentoit, on essayeroit de l'arrêter en la cauterisant avec ce petit cautere actuel X, qu'on auroit chauffé, & avec lequel on toucheroit toute la cavité de la dent ; & enfin si la dent se gâte de plus en plus, & que la douleur devienne insuportable, il n'y a point d'autre remede que de l'arracher.

Diverses pratiques contre cette corruption.

LA quatriéme opération qui se pratique aux dents, c'est de boucher les trous qui s'y font. Il arrive fréquemment que par un dépôt de serositez sur une dent, elle se perce, & que le trou cesse d'augmenter aprés que la fluxion est passée : quoi que la plûpart de ces trous ne soient point douloureux, ils sont tous néanmoins tres-incommodes, parce que toutes les fois qu'on mange ils s'emplissent d'alimens qu'il faut ôter aprés qu'on a mangé, & il est mal-aisé d'en venir à bout quand ils sont situez dans des endroits où on ne peut atteindre avec les instrumens ordinaires. Il y a des gens qui ne sçauroient boire frais, parce que si quelque goute de la boisson venoit à entrer dans la cavité de la dent, elle leur causeroit de la douleur jusqu'à les faire crier ; ceux-là se trouvent privez du plaisir de boire à la glace : il y en a d'autres à qui les dents cariées rendent la bouche mauvaise, & qui

Ce qui fait les trous des dents.

Leur incommodité.

sont obligez de mâcher un peu d'anis ou de canelle pour corriger ce vice qui n'est pas petit, puisqu'ils ne peuvent parler de prés à quelqu'un qu'il n'en soit frapé. Pour remédier à toutes ces incommoditez, on cherchera le moyen de boucher le trou de la dent; quelques-uns prétendent qu'il peut se remplir avec des feuilles d'or ou d'argent; mais ces feuilles étant sujettes à se rompre, ne peuvent pas y rester long-tems: on doit plûtôt y employer un petit morceau d'or ou d'argent batu, auquel on aura donné la figure du trou où il doit être niché. Il y en a qui préferent le plomb, parce qu'étant plus maniable, on le fait entrer, & on en remplit la cavité plus aisément qu'avec un autre metail, n'altérant pas plus la partie que feroit l'or même. D'autres sans se donner tant de peine bouchent ces ouvertures avec de la cire, qui leur procure le même avantage, puisqu'elle empêche l'aliment & la boisson d'y entrer & de la creuser plus avant.

Moyen de les boucher.

LA cinquiéme operation qui concerne les dents, c'est de les limer: ce qui se pratique en trois occasions differentes, sçavoir pour les séparer quand elles avancent les unes sur les autres; pour les mettre de niveau quand il y en a qui sont trop longues; pour les égaliser & les polir quand elles ont des pointes soit en dedans qui blessent la langue, soit en dehors qui piquent les jouës. On se sert pour tout cela de la petite lime V, emmanchée afin de la tenir avec plus de fermeté, elle doit être douce pour ne point ébranler la dent, & quoiqu'on n'avance pas si vîte qu'avec une lime rude, il vaut mieux cependant employer plus de tems: il faut que l'Operateur apuye avec un ou deux de ses doigts la dent sur laquelle il travaille, de crainte qu'elle ne se casse & n'éclate en la limant. Quand il s'agit de séparer les dents de

Trois occasions de limer une dent.

Maniére de limer une dent.

devant il obſervera de n'en pas limer une plus que l'autre, afin que les eſpaces qu'il fait entr'elles, ſoient tous égaux : il eſt inutile de limer une dent trop longue, quand celle qui lui eſt opoſée manque ; à moins qu'on ne veuille recommencer de tems en tems, parce qu'elle repouſſera toûjours, étant certain que les dents croiſſent pour reparer ce qui s'en uſe en frotant les unes contre les autres par la maſtication ; ce que l'experience fait voir en ceux à qui eſt tombé une dent, car celle contre laquelle elle devoit apuyer devient plus longue & entre dans l'eſpace que la dent perduë a laiſſé. Les dents molaires ont quelquefois des pointes ſoit que leur ſubſtance reſte encore ſaine & entiere, ou ſoit qu'elles viennent à ſe gâter, ou qu'il s'en ſoit detaché quelque éclat. Lorſque ces avances piquent ou la jouë ou la langue, il les faut limer pour en ôter toutes les âpretez, & c'eſt ce qu'on doit exécuter avec la douceur & le menagement ordinaires à ceux qui ſont fort employez dans cet exercice.

De l'extraction des dents.

LA ſixiéme opération que les dents demandent, conſiſte à les arracher, elle eſt la plus uſitez & on la voit pratiquer tous les jours. Il eſt peu de perſonnes à qui on n'en arrache quelqu'une, il y a des gens ſi impatiens que dés la moindre douleur ils font ſauter leurs dents ; mais c'eſt une mechante maxime que de courir ſi-tôt à l'Arracheur de dents. Il arrive pluſieurs fois que la douleur ceſſe en peu de tems, & qu'on auroit regret qu'il en eût couté une dent pour une peine paſſagere ; il ne faut donc venir à cette opération que quand la dent eſt tellement gâtée qu'il n'y a plus moyen de la ſauver, ou quand la douleur qu'elle excite à la gencive eſt devenuë continuelle & inſuportable : ceux qui s'en font arracher autant de fois qu'ils y ſentent de la douleur, ont bien-tôt démeublée leur bouche, & il vient un

tems qu'ils ont tout le loisir de s'en repentir.

En quel cas & comment on la doit faire.

Il y a neanmoins cinq ou six occasions où on ne peut pas se dispenser de la faire, premierement aux enfans lorsque leurs premieres dents qu'on apelle dent de lait, se disposent à tomber : aussi-tôt qu'elles branlent il ne faut pas differer de les arracher, ce qui se fait avec un brin de fil dont on entoure la dent & qu'on tire aprés l'avoir noüé dessus. Le public croit que plûtôt on ôte cette premiere dent, plus celle qui lui succede est droite : cette opinion n'est pas trop bien fondée, mais il sera toûjours bon de l'arracher, puisqu'elle doit tomber, car si le Chirurgien s'y opposoit, & que la seconde dent ne vint pas belle & droite, la mere luy en attribueroit la faute, & ne luy pardonneroit jamais, tant les femmes sont prévenuës en faveur des erreurs vulgaires.

Moyen de rafermir les dents.

Secondement quand elles vacillent beaucoup d'elles-memes sans avoir été ébranlées par quelque coup, ou par l'effort qu'on aura fait pour casser quelque chose de trop dur ; vû qu'en ces derniers cas il ne faudroit pas les retirer, mais au contraire, on essayeroit de les rafermir dans leurs alveoles avec un vin astringent dont on imbiberoit une petite éponge qu'on tiendroit sur la gencive, & qu'on renouvelleroit souvent, défendant sur tout de mâcher de ce côté-là où le repos est nécessaire pour donner le tems à ces parties de s'affermir ; mais quand la dent branle tellement qu'il n'y a plus d'esperance de la conserver, & qu'elle incommode en mangeant ; il faut l'ôter, & à cela on n'a pas besoin de l'incliner de côté & d'autre, il faut seulement l'élever avec deux doigts sans le secours d'aucun instrument, principalement aux vieilles gens qui les perdent ainsi toutes les unes aprés les autres.

Troisiémement, quand elle est gâtée jusqu'à un tel point que la tablette est presque toute rongée,

car ſi on differoit de l'arracher & qu'ou attendît qu'elle fût preſque conſumée, n'y ayant alors plus de priſe pour l'inſtrument, il ſeroit tres-difficile de dégager ſes reſtes ; c'eſt pourquoy il ſera de la prudence de la faire déloger d'un endroit où ſa preſence ne peut qu'incommoder. Pour arracher les dents qui tiennent fortement dans leurs alvéoles, il faut des inſtrumens capables de ſeconder les efforts qu'on doit employer à ces extractions ; tels ſont les daviers & les pelicans que je vais vous montrer.

Cas où l'extraction eſt mal-aiſée.

Quatriémement, quand une dent a été caſſée, & qu'il n'en reſte plus que la racine, ou quand elle a été rongée, & qu'il n'y paroît plus qu'un chicot, c'eſt en de telles rencontres que l'Operateur doit faire voir ſon habilité : c'eſt ici ſur tout qu'il ſeroit ridicule de promettre de ne point faire de mal ; car il ne peut jamais éviter de cauſer de la douleur pour avoir un chicot enfoncé, & qui ne donne point de priſe. Mais la plûpart de ces ſortes d'Operateurs s'embaraſſent peu de confirmer le proverbe : *il ment comme un Arracheur de dents.* Le Chirurgien doit donc apliquer toute ſon induſtrie pour tirer le reſte de la dent, & il ſe ſervira d'un pouſſoir ſi le chicot a encore une pointe qui ſurpaſſe la gencive, ou d'une tenaille à bec de corbeau, ou d'une autre que vous allez voir faite comme un muſeau de chien.

La douleur eſt inévitable.

Cinquiémement, quand les dents s'avancent en dehors, il les faut extirper, car une dent qui ſort ainſi de ſon rang incommode beaucoup celui à qui ce malheur arrive, & elle cauſe une difformité qui choque tous ceux qui le regardent. Si elle n'excedoit pas notablement les autres dents, on pourroit limer ou couper avec des tenailles inciſives ce qui ſe produiroit de trop : mais ſi la tablette qui doit regarder le dedans de la bouche, étoit

Dents qui ſe pouſſent en dehors.

panchée en dehors, & que la dent sortît, il vaudroit mieux avoir une dent de manque que d'en laisser voir une qui defigurât la personne, c'est pourquoy il faudra l'arracher avec l'instrument que l'Operateur jugera le plus commode.

Dent surnumeraire.

Sixiémement, quand il vient quelque dent surnumeraire, (car on remarque asséz souvent une dent qui pousse à l'une ou à l'autre machoire, soit en dedans, soit en dehors, & qui n'est ni du nombre des autres, n'y placée comme elles : il y a des personnes à qui il en naît plusieurs de surabondance ; & à d'autres il en pousse un double rang ; les diseurs de bonne avanture prognostiquent mille bonheurs à ceux à qui cela arrive : pour moy je les estime malheureux, d'avoir souvent plus de dents qu'ils n'ont de bien à manger, d'être incommodez par ce trop grand nombre de dents, & d'être obligez de souffrir de cruelles douleurs pour se priver en se les faisant arracher, de cette faveur naturelle dont on les felicitoit. Il vint à Monseigneur le Duc de Berry à l'âge de huit ans une surdent dont il n'avoit pas besoin pour annoncer son bonheur ; car outre qu'il a tous les avantages de la naissance, étant fils du plus grand Roy de l'univers, il a dans sa propre personne tout ce qui faut pour rendre un Prince accompli ; de sorte que selon les Prophetes d'aujourd'huy ce qui devoit prédire un heureux avenir dans un autre, fut pour luy un sujet de malheur, puisqu'il fallut la luy arracher, & par consequent luy faire endurer le tourment qu'il n'étoit pas possible de luy épargner dans une pareille occasion.

Observation.

Instrument necessaire à cette extraction.

On employe quantité d'instrumens dans cette espece d'Opération, parce qu'il en faut de toutes les sortes pour s'en servir suivant les differentes dents qu'on veut arracher : & voici ceux dont on ne peut se passer.

1. Un Déchauſſoir nommé en latin *dentialſcpium* & en grec *pericharactir* qui vient de *peri* autour, & de *charaſſein* qui ſignifie ſcarifier, ou couper, parce que c'eſt un inſtrument avec lequel on ſépare la gencive d'autour de la dent qu'on veut tirer & arracher. Du dechauſſoir.

2. Un Davier apellé en latin *denticeps* ou *denticulum*, c'eſt une maniére de tenaille dont le bout qui embraſſe la dent eſt recourbé & fendu en fourchette pour la tenir avec plus de fermeté : il peut ſervir aux dents de la mâchoire ſuperieure, auſſi bien qu'à celles de l'inferieure, & c'eſt un inſtrument des plus anciens de la Chirurgie duquel on s'eſt ſervi de tout tems. Uſage du Davier.

3. Un Pelican apellé par les Latins *policampus* parce qu'il reſſemble au bec d'un Pelican, & par les grecs *odontagra* derivé de *odous* dent & de *agrevein* arracher, parce qu'étant un inſtrument à pluſieurs branches montées par le moyen d'une viſſe ſur un même montant, il eſt propre à arracher les dents: les deux bouts du montant ſont un peu circulaires, afin qu'ils apuyent mieux ſur la racine de la dent gâtée ; & des deux branches, il y en a une droite & l'autre coudée, ayant l'une & l'autre leur uſage particulier dans les differentes circonſtances. Du Pelican.

4. Une eſpece d'élevatoire fait en levier dont une extremiré eſt plate pour apuyer ſur la gencive au bas de la dent, & l'autre eſt coudée comme une des branches du pelican pour accrocher la dent. Il y a un gros manche ſur lequel les deux branches ſont montées ; quand une des dent d'enbas eſt priſe par cet inſtrument, on n'a qu'à baiſſer le manche pour la tirer de ſa place ; c'eſt le plus commode de tous, il a été inventé depuis peu, & je n'ay encore vû perſonne s'en ſervir que Mr. Dubois qui avoit ſoin des dents du Roy. De l'élevatoire nouvel inſtrument.

5. Un Pouſſoir que les Latins apellent *impul-*

Utilité du Poussoir.

sorium, c'est un instrument dont le bout est fendu en pied de biche : il y a un manche pour être bien empoigné, il sert aux dents incisives & canines qui n'ont qu'une racine pour les pousser hors de leur alvéole, & aux chicots quand il peut y avoir prise.

Proprieté du Razagran.

6. Un tire-racine de dent, décrit par Guillemeau & apellé en grec *Risagra*, & du commun *Risagran*, de deux mots qui signifient ensemble déraciner, c'est une espece de tenaille dont les bouts sont presque pointus pour entrer dans l'alvéole & pincer le reste d'une racine qui y est demeurée : cet instrument est fort necessaire aux Arracheurs de dents.

Usage de deux tenailles.

7. Une tenaille apellée bec de corbeau à cause de sa figure, elle sert pour extirper les chicots, & en couper les extremitez quand elles sont trop pointuës.

8. Une paire de tenailles incisives avec lesquelles on coupe de la tablette ce qui pousse en dehors, & qui excede la grandeur ordinaire des dents.

Situation du patient.

Il ne suffit pas de connoître ces instrumens, il faut s'en servir à propos & avec dexterité. On fait asseoir à terre sur un carreau seulement celui à qui on veut arracher une dent: l'Operateur se met derriere luy, & ayant engagé la tête entre ses deux cuisses il la luy fait un peu hausser, la bouche du patient étant ouverte il y remarque la dent gâtée, afin de ne pas prendre l'une pour l'autre, puis avec le déchaussoir il separe la gencive de cette dent qu'il empoigne ensuite avec l'instrument qui lui aura semblé le plus convenable, auquel il fait faire la bascule pour extraire cette dent. Quand on ne l'a pas manquée, le malade en se penchant crache sa dent avec le sang qui sort de la gencive, & dont on laisse couler quelques cuillerées avant que de gargariser la bouche avec de l'oxicrat : on pince avec deux doigts la gencive d'où la dent est sortie, afin d'en raprocher les parties écartées, & on continue d'user d'oxicrat ou de vin tiéde pendant la journée.

Manuel de l'operation.

Ce qu'on pratique aprés l'operation.

Cette opération ne conſiſte que dans un effort qu'il faut que le poignet faſſe pour emporter la dent : on redouble même cet effort quand la dent reſiſte, & on ne quitte point priſe qu'elle ne ſoit arrachée ; c'eſt pour cela que les Chirurgiens qui ſont dans la pratique de beaucoup ſaigner, & qui veulent toûjours avoir la main ferme & legere ne doivent jamais arracher de dents, de crainte que les efforts qu'il faut faire ne leur rendent la main tremblante : on laiſſera donc cet employ aux Operateurs qui en font un exercice journalier, & qui n'ont point d'autre métier pour gagner leur vie.

Si je conſeille au Chirurgien d'abandonner cette opération, ce n'eſt pas ſeulement pour le préjudice que ſa main en pourroit recevoir, c'eſt auſſi qu'elle me paroît un peu tenir du charlatan & du bâteleur. En effet la plûpart de ces arracheurs abuſent de leur talent pour tromper le public, faiſant accroire qu'ils n'ont beſoin que de leur doigts, ou d'un bout d'épée pour emporter les dens les plus enracinées. Mais un Chirurgien ne doit point connoître ces tours de ſoupleſſe, & comme c'eſt la probite qui doit être la regle de toutes ſes actions, il faut qu'il ſe diſtingue de ceux qui veulent en impoſer aux autres.

Du remplacement des dents perduës.

LA ſeptiéme & derniere opération qu'on fait aux dents, c'eſt d'en mettre d'artificielles à la place de celles qu'on a perdues. On allégue deux raiſons pour autoriſer cette pratique, la premiere eſt tirée de l'ornement qu'elles procurent, parce qu'il eſt vilain de voir une bouche mal garnie dans laquelle il manque une ou pluſieurs dents ; & la ſeconde eſt établie ſur la néceſſité d'articuler la voix, puiſque ceux qui ont des dents de manque ne peuvent pas ſi bien prononcer de certains mots que quand toutes les dents y ſont. Pour obvier à ces

Comment on ajuste des dents artificielles.

deux inconveniens, on commande des dents d'yvoire à peu-prés de la grandeur de celles ausquelles on les substitue, on les perce pour y passer un ou deux fils d'or avec lesquels on les attache aux dents voisines, ce fil tourne autour de celles-ci & retient les dents artificielles aussi fermes que si elles étoient naturellement placées. On en fait fabriquer autant qu'il en manque, deux, trois ou quatre, &c. qu'on fait tenir ensemble avec des fils d'or, & qu'on place comme on a dit entre les dents naturelles qui restent. On connoît de vieilles femmes qui portent un ratelier tout entier de fausses dents, & qui n'oseroient presque ouvrir la bouche de crainte qu'on ne s'aperçût de cette substitution. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que l'yvoire jaunit en peu de tems dans la bouche, d'où vient que Fabricius conseille de les faire de l'os du jarret d'un bœuf, & Guillemeau pour leur matiere enseigne la composition d'une pâte, qui consiste à prendre de la cire blanche grenée & à la faire fondre avec un peu de gomme élemi, y ajoûtant des poudres de mastic, de corail blanc & de perles : il prétend qu'avec cette pâte on peut former des dents artificielles qui ne jauniront jamais, & qu'elle est trés-propre pour remplir les dents creuses.

Pâte pour former des dents factices.

On agite deux questions sur les dents, la premiere est de sçavoir si quand on arrache à un enfant les dents de lait avant qu'elles se disposent à tomber, les secondes en reviennent & plus belles & plus droites ; & l'autre si une dent remise dans son alveole aprés en avoir été arrachée peut s'y rafermir & prendre vie comme si on n'y avoit point touché.

C'est une erreur de croire que les premieres dents puissent donner une méchante figure aux secondes, elles sont les unes & les autres dés la naissance formées en petit dans les alveoles, où elles s'ossifient:

les premieres sorties, aprés avoir servi cinq ou six ans sont poussées dehors par les dernieres qui prennent leur place, & remarquez que celles-là n'ont quasi que la tablette, parce que les autres en se grossissant n'ont pas donné le tems à ces premieres de se perfectionner & de s'ossifier dans leurs racines; de sorte que les anciennes ne peuvent point corrompre la forme des suivantes. J'en ay vû l'experience daus une jeune fille, à qui sa mere avoit fait arracher toutes les dents plus d'un an avant qu'elles dussent tomber, persuadée que celles qui sortiroient aprés seroient plus parfaites : mais elle fût trompée dans son attente ; car elles vinrent un peu plus vilaines que les precedentes. Une personne de qualité devote à l'exces les fit ôter à sa fille par un motif tout oposé ; cette enfant les avoit trés-belles, & de peur qu'un jour elle ne se glorifiât de cet avantage, cetre mere voulut qu'on les lui arrachât toutes, afin que celles qui pousseroient ensuite étant moins belles ne fussent pas un obstacle à son salut.

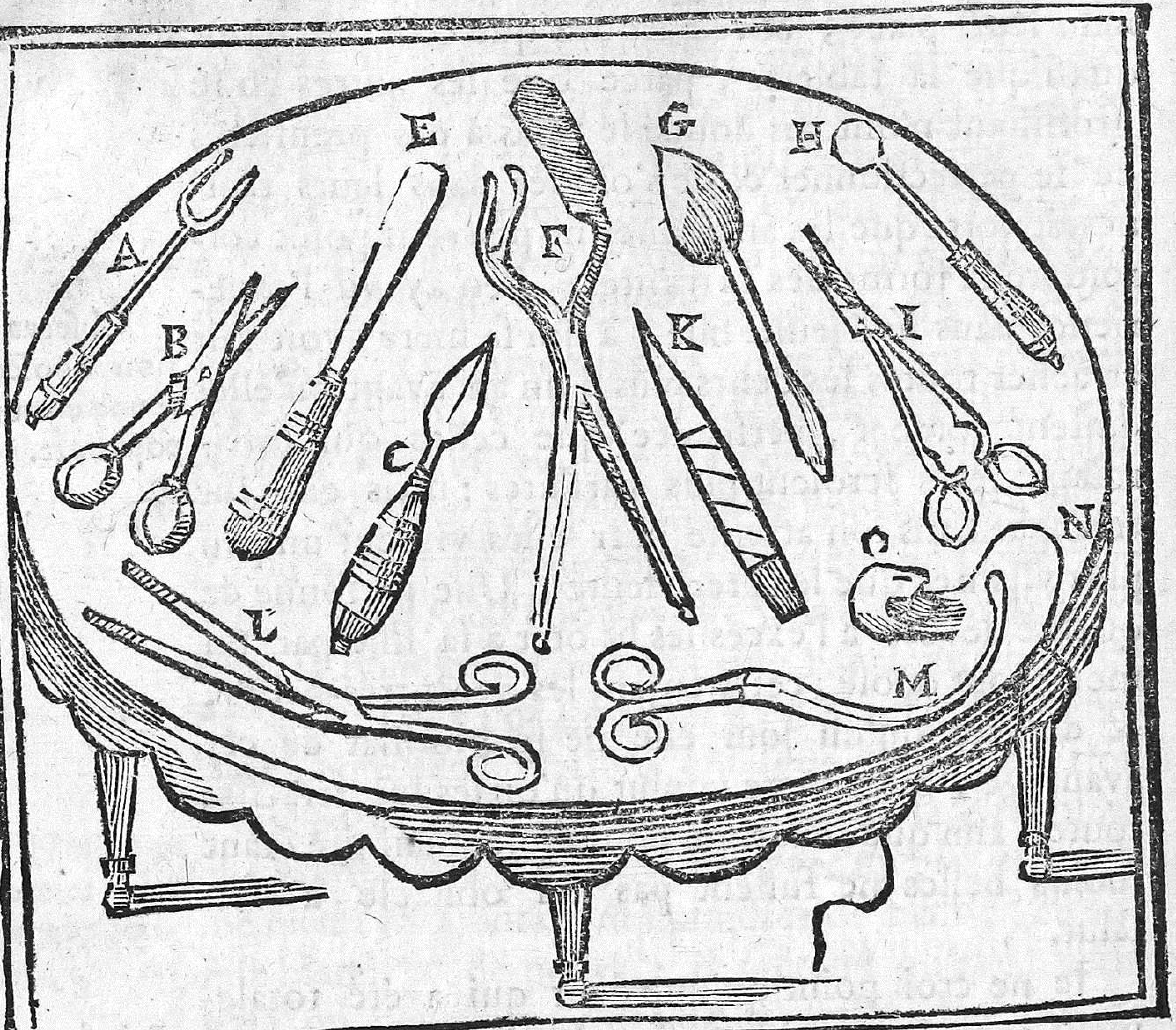
Expulsion des premieres de[illegible]ts.

Observation oposée à une erreur populiare.

Je ne croi point qu'une dent qui a été totalement enlevée se puisse raffermir dans sa cavité & reprendre vie comme auparavant. M. Verduc raporte là-dessus qu'il a ouy dire que M. Carmeline fort habile Operateur pour les dents, ayant arraché une dent qui n'étoit point gâtée la remit fort promprement dans son alveole, où elle s'affermit si bien qu'il eut beaucoup de peine de l'arracher l'année suivante, la même personne l'étant venuë retrouver à cause que la douleur l'avoit reprise : mais cette histoire me paroît apocrife, aussi bien qu'à M. Verduc qui reconnoit lui-même que tous les filets nerveux & les vaisseau qui portent la vie & la nourriture à la dent ayant été rompus, elle ne peut pas reprendre racine & se joindre au tout quand elle en a été une fois séparée.

Fait singulier.

FIG. XLI. POUR LA LANGUE ET LA LUETTE.



Des opérations pratiquées à la langue, à la luette, aux amigdales, & au gosier.

LA langue demande des opérations particulieres dont la premiere est l'incision au filet, laquelle est ordonnée en deux occasions, l'une quand il y a un filet surnumeraire, & l'autre quand celuy qui y est naturellement est ou trop gros, ou trop avancé vers la pointe de la langue.

Les enfans naissent souvent avec une membrane qui s'attache sous la langue au filet naturel, & qui empêche que la langue ne puisse sortir au-de-là des lévres, ni executer ses mouvemens ordinaires: les sages-femmes se veulent quelquefois ingerer de déchirer cette membrane avec leurs ongles, ce qui n'est pas toûjours exempt d'inconveniens, parce qu'elles ne peuvent point rompre ainsi cette pellicule qui est

aſſez forte, ſans faire beaucoup de douleur & ſans attirer ſouvent ſur la partie une fluxion qui ôtant à l'enfant le moyen de têter le priveroit bien-tôt de la vie. C'eſt pourquoi elles ne doivent entreprendre ni de la détruire ni la couper, cette operation n'étant point de leur reſſort, mais de celuy du Chirurgien à qui il eſt trés-facile de s'en bien acquitter, pourvû qu'il ne néglige aucune des circonſtances eſſentielles.

Danger de déchirer le filet.

Si le filet ſurnumeraire eſt petit, il pourra ne pas nuire; mais quand il eſt grand, & qu'il va juſques au bout de la langue, l'enfant ne ſçauroit lancer le teton, il ne fait que chipoter & tous ſes efforts lui ſont inutiles pour ſerrer le mammelon, parce que ce frein qui eſt ſous la langue la retient & ne lui permet pas de preſſer le bout de la mammelle contre le palais pour en tirer le lait; c'eſt enfant periroit donc faute de têter ſi le Chirurgien ne venoit à ſon ſecours. Il faudra prendre de la main gauche la petite fourchette A, & de la droite des ciſeaux B, puis ayant fait tourner l'enfant du côté du jour, on luy ſoulevera la langue qu'on tient élevée avec la fourchette qui embraſſe le filet, & avec les ciſeaux on coupe tout ce qui n'y doit pas être naturellement; on pourroit au defaut de la fourchette ſe ſervir de deux doigts qui auroient le même effet; les cris de l'enfant ſont utiles dans ce moment, car ils font que le filet ſe preſente plus à découvert. Auſſi-tôt que cette bride eſt coupée on met deſſus un peu de ſel & on y paſſe le doigt pluſieurs fois, non pas comme quelques-uns diſent, afin d'empêcher qu'il ne ſe reprenne, car les mouvemens continuels de la langue, s'opoſent à cette réünion, mais afin que s'il n'étoit pas coupé juſques dans ſon fond, le doigt déchirât le reſte, ſe qui ſe fait fort aiſément, & la nourrice donnant incontinent à têter à ſon enfant, l'apaiſera auſſi-tôt.

Incommoditez du filet.

De l'inciſion qu'on y fait.

Traitement de la Playe.

La facilité avec laquelle on le voit têter fait juger que le filet est bien coupé, & prouve la nécessité de la Chirurgie par ce besoin que l'homme a quelquefois de cet art dés la naissance : il ne doit sortir que deux ou trois goutelettes de sang, car si la partie saignoit beaucoup ce seroit une marque que la pointe des ciseaux auroit touché à l'une des deux veines qui sont sous la langue, & c'est ce qui faut éviter avec soin. Mais en cas que ce malheur fût arrivé, on y remedieroit en arrêtant le sang, soit par l'aplication de quelques medicamens, comme de poudres astringentes, soit en tenant le doigt sur l'ouverture pendant quelque tems, ou bien en la couvrant d'une petite compresse trempée dans de l'eau stipique. Quand une de ces veines est ouverte, & qu'on s'en aperçoit, on a peu de chose à craindre, parce qu'il est aisé de retenir le sang ; mais si on n'y remedioit point le mal pourroit devenir plus important, comme nous l'avons veu arriver à Paris il y a quinze ans ou environ : voici le fait.

Comment on arrête ici le sang.

Histoire.

Un fameux Chirurgien de Paris coupa le filet à un enfant qui avoit été attendu avec impatience, & reçû avec joye comme un riche heritier : mais cette consolation ne dura gueres au parens, l'enfant n'ayant pas long-tems jouy de la lumiere, parce que le Chirurgien ne croyant point avoir ouvert une des ranules en luy coupant le filet, s'en alla aussi-tôt, qu'il l'eut vû têter avec facilité ; & la nourice ayant remis l'enfant dans son berceau aprés qu'elle l'eut suffisamment allaitté, il continua de mouvoir ses lévres comme s'il têtoit encore, à quoy on ne fit pas d'attention, vû qu'il y a quantité d'enfans qui font ce mouvement par habitude en dormant. C'étoit néanmoins le sang qui sortoit de la veine, qu'il avaloit à mesure qu'il le sentoit dans sa bouche, la sortie de ce sang étant encore excitée par le succement qu'il fit jusqu'à ce qu'il n'y eût plus

de sang dans ces vaisseaux ; & on ne s'en aperçut que par la pâleur & la foiblesse de l'enfant qui mourut peu d'heures aprés ; on l'ouvrit & on trouva qu'il avoit avalé tout son sang dont son estomac étoit rempli : je ne cite cette observation que pour avertir les Chirurgiens de ne pas tomber dans une pareille inadvertance.

Si le frein ordinaire de la langue se trouvoit trop gros, il ne faudroit point hésiter de le couper. On voit souvent des enfans qui bégayent à l'âge de quatre ou cinq ans, parce que leur langue n'a pas la liberté de se remuer pour articuler & prononcer distinctement ; on doit pour lors donner deux ou trois petits coups de la pointe des ciseaux B, en different endroits pour la débrider, & par ce moyen rendre à cet organe la liberté de se promener dans toute la bouche : on connoît que c'est ce filet qui le retient, quand l'enfant ne peut pas avancer la langue dehors de la bouche : & on n'a pas lieu de rien apréhender en coupant cette bride, pourvû qu'on évite de piquer les ranules.

De l'incision du frein de la langue.

IL survient sous la langue de petites tumeurs qu'on apelle grenouillettes, qui tiennent un peu de la nature des louppes ; elles sont ordinairement pleines d'une humeur glaireuse, & quand elles ont une fois commencé à paroître, elles grossissent en peu de tems ; & quelques-unes parviendroient à une grosseur dangereuse si on n'y aportoit du remede. L'humeur qui les compose est presque toûjours contenue dans un kiste; c'est pour cela que plusieurs Auteurs nous conseillent de les disséquer, & de les ôter avec leurs membranes. Mais comme cet avis n'est pas si aisé à réduire en pratique à raison de la longueur du tems qu'on employeroit à séparer cette tumeur, pour l'emporter comme on feroit une louppe, & à operer dans un

La grenouillette.

endroit aussi difficile & aussi sensible que la bouche, il est à propos de chercher un moyen plus commode & plus seur qui sera de faire une simple incision par laquelle la matiere contenue étant évacuée le mal se guérira entierement; car les medicamens propres à resoudre de pareilles tumeurs, ne peuvent être employez dans la bouche, d'autant plus que sous la langue il y a deux vaisseaux salivaires qui versent sans cesse de la salive dans cette cavité, laquelle empêcheroit que les remedes n'operassent. On prendra donc ce Scapel C, avec lequel la bouche étant ouverte & la langue élevée on fera une incision dans le milieu de la tumeur dont la matiere ne sera pas plûtôt sortie qu'on détergera le fond du sac avec le miel rosat, & un peu d'esprit de vitriol, trempant dans ce miel un petit linge attaché au bout d'un brin de balay avec quoy on frottera rudement le dedans du kiste pour le faire exfolier & le consumer par ce traitement qui doit durer quelques jours: on lavera souvent la bouche avec l'oximel, & ensuite avec un vin austere dans lequel il y aura un peu d'alun. J'en ay vû qui revenoient parce qu'on se contentoit d'y faire une simple ouverture avec la lancette pour en vuider la matiere; la playe se fermoit, & la tumeur se remplissoit; on la dissipoit de nouveau par l'évacuation de l'humeur, & elle ne manquoit point de se reproduire peu à peu jusqu'à ce qu'on eût consumé le kiste, comme nous avons dit.

Instrument commode pour l'operation.

La langue empêchant de voir dans le fond de la bouche, on a inventé un instrûment en forme de spatule trés-large & emmanché marqué E, commode pour ôter cet obstacle en abaissant la langue, & la tenant sujette jusqu'à ce qu'on ait examiné ce qu'on veut bien reconnoître. Si le malade n'ouvroit pas la bouche suffisamment pour découvrir ce qu'on cherche, voilà une autre machine

chine F, apellée le miroir de la bouche, avec quoi on tient non seulement la langue assujettie, mais aussi on fait ouvrir les dents autant qu'il est nécessaire : on ne doit pourtant se servir de ces instrumens que quand on n'a pas de moyens plus simples; car si on pouvoit avec le manche d'une cuillere tenir la langue baissée, comme il se pratique tous les jours, il ne faudroit point faire parade de tels outils dont l'aspect seul épouvante les malades.

Usage de la cuilliere.

IL s'amasse sur la langue une crasse blanchâtre & limoneuse, qui la rend insensible aux saveurs; ceux qui se piquent de propreté, doivent la nettoyer chaque jour. Il y en a qui se la ratissent tous les matins avec un petit couteau : mais il est mieux de se servir d'une cuillere G, parce qu'elle emporte aussi bien que le couteau la crasse qui embarrasse les papilles dont la langue est toute parsemée, & qu'elle ne peut pas les offenser comme fait le couteau dont le tranchant enléve toûjours ou détruit quelques particules en les raclant, ce qui ôte la delicatesse qu'elle doit avoir dans la perception des qualitez savoureuses des alimens.

Maladie de la luette.

LA luette est cette petite éminence charnuë & cartilagineuse, suspenduë au fond du palais sur la racine de la langue : les Latins l'ont apellée *uvula*, & les Grecs *gargateon* & *kionis*, par raport à son usage, & à sa figure de porte, de colomne, &c. que ces mots signifient. Elle a besoin du Chirurgien dans deux maladies ausquelles elle est sujette, sçavoir dans son relâchement pour être relevée, & dans sa corruption pour être coupée.

De son relâchement.

Ceux qui ont la luette relâchée, sentent comme un morceau qui leur pend dans le fond de la bouche, & qu'ils croyent être prêts d'avaler à tout moment; ils ont recours au Chirurgien en luy par-

lant le langage commun, qui est de dire qu'ils ont la luette demise, & de le prier de la leur remettre promptement s'imaginant qu'il s'y fait une luxation comme en plusieurs autres parties articulées. C'est au Chirurgien à l'examiner avant que de rien entreprendre : si elle est rouge, grosse & enflammée, il fera user de gargarismes doux & rafraichissans, & si elle étoit blanche & allongée, il faudroit la relever avec cette cuillere faite exprés H, dans laquelle on met un peu d'écorce de grenade, ou du poivre en poudre ; aprés avoir fait baisser la langue on aplique le bout de la luette dans la cuillere qu'on pousse en haut, & où on la tient quelque espace de tems. La poudre d'écorce de grenade resserre les fibres trop étenduës, & le poivre par sa chaleur absorbe la pituite dont elle est abreuvée : mais il faut bien se garder de se servir de ce remede quand elle est allongée par inflammation, comme on a fait quelquefois imprudemment, & sans avoir égard à la cause du mal qui demande un remede tout oposé, c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il est survenu une esquinancie & une fluxion sur toutes les parties voisines.

Remede à ce mal.

Opération pour une tumeur au bout de la luette.

On voit en certaines indispositions au bout de la luette une petite tumeur transparente & blanche comme une perle qui y seroit attachée, elle est causée par de la pituite qui distile des parties superieures, & qui coule jusqu'à la pointe de cette éminence : si une telle serosité ne peut pas être dissipée & tarie par le poivre & par les autres remedes dessicatifs, la langue étant baissée on prendra ces cizeaux marquez I, dont les branches sont longues pour aller jusques au fond de la bouche couper cette pointe pleine de pituite. La luette étant degorgée, on usera de gargarismes astringens qui en resserrant ses fibres la remettent dans son premier état.

Dans les pays froids comme la Nortvége, les ha-

bitans ſont ſujets à un cathare cauſé par une pituite qui durant l'hyver leur diſtile ſur la luette, & la groſſit tellement que les malades ſuffoqueroient, ſi on ne les ſecouroit. Mais la maladie eſt ſi preſſante qu'ils n'attendent point des medicamens le retours de leur ſanté ; c'eſt pourquoi ils ont recours à l'opération par laquelle ils coupent cette partie le plus promptement qu'ils peuvent. Ce mal eſt ſi frequent qu'ils ont toûjours des inſtrumens prets pour faire cette opération ; le plus fameux de tous eſt de l'invention d'un payſan de Thiber en Nortvége ; il retranche la luette en un moment par le moyen d'un reſſort qu'on lâche auſſi-tôt qu'on a placé cet inſtrument qui a eu l'aprobation de tous les Chirurgiens de ſon tems ; & Jean Scultet Medecin & Chirurgien de la Republique d'Ulmes nous en a donné la deſcription dans ſon Livre intitulé l'*Arcenal de Chirurgie*.

Retranchement de la luette.

Cette opération ne ſe fait ici que rarement, tant parce qu'on n'eſt pas expoſé aux mêmes cathares, que parce qu'on eſt prévenu que la luette ſert pour modifier l'air qui entre dans les poumons, & que ceux à qui on l'a retranchée deviennent aſtmatiques & pouſſifs, quoique Scultet nous aſſure qu'il n'en arrive aucune incommodité. Mais quand on eſt obligé de la faire, ces ciſeaux I, ſuffiſent aprés qu'on a abaiſſé la langue avec l'inſtrument L : il y en a même qui ne veulent pas qu'on ſe ſerve de pincettes pour la tenir, diſant qu'il faudroit avoir trois mains, ou ſe ſervir de celle d'un ſerviteur ; ce qui ſeroit fort embaraſſant. Je m'étonne que des Auteurs ayent propoſé icy la ligature, & d'autres le cautere actuel : quand il ſeroit poſſible de lier la luette, les bouts du fil qui pendroient dans le goſier juſqu'à ce que la ligature l'eût coupée, ſeroient trés-incommodes ; & ſi on vouloit porter le fer ardent juſques au fond de la bouche quelque canule qu'on y eût miſe pour le conduire, le ma-

Inconveniens de cette opération.

La ligature & le cautere actuel n'y peuvent être appliquez.

lade & les assistans en seroient effrayez, & il seroit mal-aisé de borner à la seule partie affligée l'escarre qui en proviendroit : on se contentera donc de l'incision qui n'a aucun mauvais effet, parce que les veines y étant petites, il n'en sort que peu de sang, & qu'avec des gargarismes astringens & détersifs on guérit en tres-peu de tems.

Tumefaction des amygdales.

AUx deux côtez de la luette il y a deux grosses glandes conglobées que les uns apellent tonsiles, & les autres amygdales, parce qu'elles ressemblent à des amandes pelées ; il se fait souvent un dépôt d'humeurs sur ces glandes qui en sont gonflées de telle sorte, qu'on a beaucoup de difficulté à avaler. On n'épargne point la saignée dans ces maladies pour prevenir l'obstruction qui arriveroit aux vaisseaux sanguins, si ces glandes se tumefioient excessivement. Quand elles sont abreuvées de sang elles ne manquent pas de venir à supuration, d'autant que la chaleur de la bouche les meurit promptement : aussitôt qu'on y sent de la fluctuation il ne faut point differer de les ouvrir avec la lancette K, qu'on aura entortillée d'une petite bande comme vous la voyez, & dont la pointe se dirige sur la tumeur où on fera une ouverture de la grandeur de deux saignées. A l'instant que la matiere en est sortie le malade est soulagé : mais la tumeur est quelquefois remplie d'une espece de sang brulé qui se fait jour lui-même, & qui laisse une escarre considerable qu'on doit faire tomber. On met en usage les gargarisme détersifs avec orge, aigremoine, ronces, roses rouges, & grande consude bouillies dans le vin blanc : le miel rosat mêlé avec quelques goutes d'esprit de vitriol, nettoye parfaitement ces parties; on trempe dans cette mixtion un linge attaché au bout d'un petit brin de balay, & on en frotte un peu rudement l'escarre qui ne tient pas long-tems contre ce remede.

Opération pour ce mal.

Des détersifs.

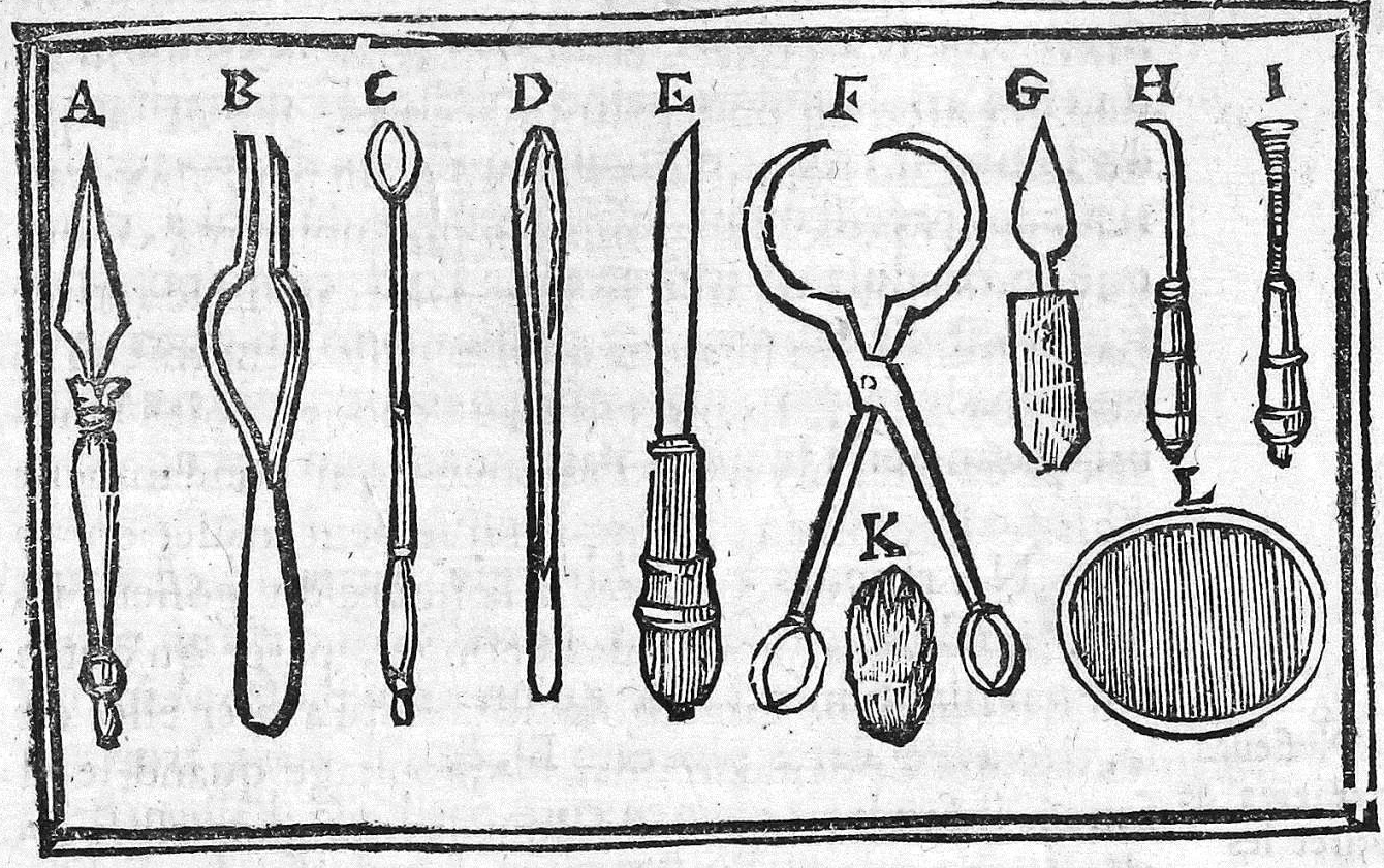
Quelques-uns de nos Anciens propoſent de ſéparer & d'arracher ces glandes, ils en font l'opération tres-aiſée, & nous aſſurent qu'elles n'incommoderont plus dans la ſuite : je vous renvoye aux moyens qu'ils nous donnent pour la faire, & que je trouve tres-cruels ; & je voudrois une autre caution du ſuccés que leur parole ; car la fonction de ces glandes étant de ſéparer & de filtrer les ſeroſitez qui ſervent à humecter la langue, le larinx, & l'œſophage, ces parties ſe trouveroient privées de cette roſée qui leur eſt d'un grand ſecours pour temperer l'air qui entre dans les poumons, & faire gliſſer l'aliment qui tombe dans l'eſtomac. Extirpation des amygdales.

IL peut s'arrêter des corps étrangers dans le goſier comme de petits os, des arrêtes, des aiguilles, ou des épingles : la premiere choſe qu'on fait pour débarraſſer ce tuyau, c'eſt de porter le doigt dans le fond de la bouche, & de tâcher de les retirer en cas qu'on puiſſe y atteindre : s'ils étoient deſcendus trop avant, on prendroit un morceau de mie de pain qu'on avaleroit à demi mâché, ſouvent cette bouchée les entraîne avec elle dans l'eſtomac ; & en cas que ces corps ne puſſent pas deſcendre, & qu'ils piquaſſent l'œſophage il faudroit exciter le vomiſſement, comme le moyen le plus ſûr pour faire ſortir tout ce qui eſt arrêté dans ce paſſage. Mais ſi on n'en pouvoit encore venir à bout de cette maniére, on baiſſeroit la langue avec une cuillere G, ou le *ſpeculum oris* F, pour eſſayer de découvrir la cauſe de cet embarras de la gorge, ſi on peut l'apercevoir, il faut ſe ſervir de l'un de ces deux inſtrumens L & M qui ſont tres-commodes & faits à deſſein de pincer & de tirer au dehors tout ce qui eſt arrêté dans le goſier. Il y en a un L, dont les branches ſont droites, l'autre M, les ayant en forme de croiſſant, afin de choiſir l'un des deux ſelon l'endroit où ſera placé le corps étran- Moyens de débarraſſer le goſier.

Usage du poireau, de l'éponge & de sa bougie.

ger : mais s'il étoit tellement avancé dans l'œsophage qu'on ne pût ni le sentir, ni le voir, on prendroit un poireau pelé, & frotté d'huile qu'on feroit entrer dans le gosier, & qu'on pousseroit jusqu'au de-là du lieu où on sentiroit ce corps. Il y en a qui attachent au bout d'un gros fil N, un petit morceau d'éponge O, de la grosseur d'une noisette, & qui l'ayant imbibé d'huile le font avaler pour le retirer par le moyen du fil aprés qu'il a passé l'endroit où le corps est arrêté. Ils prétent que l'éponge doit l'amener avec elle. Il y a des Praticiens qui condamnent l'usage du poireau, disant qu'il se peut casser en se ployant pour s'accomoder à la figure du gosier, ils n'aprouvent pas non plus l'éponge, parce qu'outre qu'il est presque impossible de la faire avaler elle] est en danger de demeurer dans l'œsophage quand le fil vient à se détacher d'elle dont la substance est si aisée à se déchirer ; ils aprouvent plûtôt une grosse bougie, parce qu'elle se ploye comme on veut, & qu'on est sûr de la pouvoir retirer : le Chirurgien se servira de ce qui lui conviendra le mieux, & quelque habile qu'il soit il y est souvent fort embarrassé.

FIG. XLII. POUR LES OREILLES ET PARTIES VOISINES.



Des opérations pour les oreilles, les parotides, le goetre, & les écrouelles.

QUoique les oreilles soient les parties les moins sujettes aux opérations, il y a néanmoins deux occasions, où elles ne peuvent pas s'en passer, l'une est quand elles sont bouchées naturellement; & l'autre quand il y est entré quelque matiére étrangere.

Obstruction des oreilles & le moyen d'y remedier

IL y a des enfans qui viennent au monde avec les oreilles bouchées : si on n'y remedioit pas, ils seroient non seulement sourds, mais encore muets, parce que n'entendant point ce qu'on dit, ils ne pourroient pas aprendre à parler. La cause de cette surdité est ordinairement une petite membrane qui bouche l'oreille, & qui est placée ou exterieurement, ou dans le fond du conduit proche le tambour. Quand elle est exterieure, il est facile de la couper avec cet instrument A : l'ouverture étant faite, on y fourre une petite canule de plomb, ou seulement un petit tampon jusqu'à ce que la cicatrice soit achevée. Mais quand la membrane est

épaisse, & qu'elle tient au tambour, il est trés-difficile d'y aporter remede : si on entreprend de la percer, on court risque de percer aussi le tambour ; & si on veut se servir de caustique pour la consumer, on est dans la même peine d'éviter la cauterisation du tambour, vû la difficulté qu'il y a de porter les remedes précisément jusqu'au droit du mal à cause que le conduit est trés-étroit. Tout ce qu'on peut faire c'est d'y insinuer des médicamens mitigez qui ne corrodent pas, mais qui puissent émincer cette membrane en l'usant & l'attenuant peu à peu.

Plusieurs manieres de retirer les corpuscules engagez dans l'oreille.

ON a recours à la Chirurgie quand il est entré quelque chose dans l'oreille : si c'est un moucheron ou un insecte, & qu'on ne le puisse voir, on le tire avec cette pincette B, & s'il étoit trop enfoncé, il faudroit avec ce cure-oreille C, l'aller chercher en tournant l'instrument dans le fonds de l'oreille, comme quand on veut ôter la crasse qui s'y amasse. Si c'étoit un petit caillou, un noyau de cerise, &c. qu'on y auroit engagé en badinant, ou qui s'y seroit glissé par quelque accident, on commenceroit par répandre quelques goutes d'huile d'amandes douces dans l'oreille, puis on coucheroit le malade sur le même côté, & on lui ébranleroit un peu la tête pour faire sortir ce qui seroit entré ; & s'il ne sortoit pas ainsi, on le tireroit par force avec les pincettes D, ou bien avec le cure-oreille qu'on coule à côté du noyau pour l'embrasser dans la cavité du cure-oreille, & le conduire ainsi au dehors ; si ces moyens ne réüssissoient pas, on se serviroit avantageusement d'un petit tire-bouchon d'Angleterre qu'on feroit entrer dans le noyau comme dans un bouchon, & qu'on rameneroit avec ce noyau. Plusieurs se servent d'un tire-fonds, comme si on vouloit tirer une balle aux playes d'arquebusades ; & enfin d'autres proposent de faire derriere l'o-

reille une inciſion en croiſſant pour découvrir les corps étranges, & les amener par l'ouverture : mais il ne faut employer ce dernier moyen, que quand il est impoſſible de faire autrement, parce que c'eſt une playe qu'on eſt obligé de coudre enſuite, & qui n'eſt pas facile à guerir à cauſe du cartilage de l'oreille, qu'on ne peut ſe diſpenſer de couper.

Les femmes & les filles ſe font percer les oreilles pour y mettre des boucles de perles & de diamans, afin d'en paroître plus belles & briller davantage ; cette petite opération ne merite pas l'attention du Chirurgien, & il la faut laiſſer aux coëffeuſes qui la pratiquent ſouvent.

Mr. le Chevalier de Nantouillet nous a fait une hiſtoire qu'on croira ſi on veut ; il nous dit qu'étant eſclave en Turquie, il vint à ſon Patron une groſſe fluxion ſur une oreille, & que voulant ſe rendre néceſſaire auprés de ce Turc, il luy conſeilla de ſe la faire couper, ce qui fut exécuté, & il guerit. Dans la ſuite ce Patron le croyant habile Chirurgien le traita mieux qu'il ne faiſoit avant cette opération : juſqu'à préſent il n'y a que les Bourreaux qui l'ont pratiquée en France, & nous gueriſſons tous les jours toutes les fluxions, & les autres maladies qui viennent aux oreilles ſans en faire l'amputation.

Hiſtoire d'une amputation d'oreille.

LEs parotides ſont des glandes conglomerées, placées vers les oreilles entre l'angle poſterieur de la machoire ; & l'apophiſe maſtoïde ; leur uſage eſt de ſéparer la ſalive & de l'envoyer dans la bouche : quand il y a une obſtruction dans les tuyaux de ces glandes, il s'y fait un amas d'humeurs qui les gonfle, & qui y cauſe une douleur trés-grande. Les enfans ſont fort ſujets à cette maladie, qu'on apelle les oreillons : on les guerit en les frottant avec de l'huile de lis bien chaude, & en les couvrant de la laine

Des parotides & leur remedes.

qu'on aura coupée à un mouton ; l'huile delaye & adoucit l'humeur qui abreuve les glandes, & la chaleur de la laine en fait la resolution. Ces maux viennent toutefois assez souvent à supuration, comme il est arrivé cet Eté à presque toutes celles des Demoiselles de S.Cyr à qui les parotides se sont enflées, car ces tumeurs se sont terminées par un petit abscés qu'on a été obligé d'ouvrir, n'y faisant pourtant que de petites ouvertures au plus bas lieu pour donner seulement issuë à la matiere, comme on doit l'observer à l'égard de tous les enfans, & particulierement des filles, pour éviter la difformité d'une grande cicatrice.

Traitement de ces maux dans les adultes.

Il y a beaucoup de difference entre les tumeurs qui viennent aux parotides des enfans, & les gonflemens de ces mêmes parties dans les personnes avancées en âge. Celles des premiers sont faites d'une humeur douce & de facile digestion, elles se meurissent en peu de tems & se guerissent aussi-tôt que la matiere en est sortie : mais aux adultes l'humeur qui tumefie est plus féroce, elle excite de plus grandes douleurs, & elle fait une escarre comme l'antrax ; c'est pourquoi il faut ouvrir suffisamment pour procurer la chutte de l'escarre, & les caustiques y sont necessaires pour consumer les duretez de ces glandes : on doit ensuite mondifier la playe, l'incarner, & disposer à une cicatrice la moins difforme qu'il est possible.

Du goëtre.

Le goëtre est une grosse tumeur qui se produit au devant du col ; elle est molle, pendante, & mobile. Les Savoyards sont presque tous attaquez de cette maladie, aussi-bien que les habitans des montagnes qui sont obligez de boire des eaux de néges fondues, & de sources froides ; mais ces sortes de malades ne se plaignant d'aucune douleur ne courent point aux remedes, ils voyent ces tumeurs com-

mencer, croître, & devenir excessivement grosses sans chagrin & sans s'inquieter des suites qu'elles peuvent avoir. Ils apellent cette indisposition *gozza* mot Italien qui veut dire *grosse gorge* : il y en a qui lui ont donné le nom de bronchocele par similitude, comme qui diroit hernies des bronches : les Grecs l'apellent aussi *bronchokili* de *bronchos* qui signifie l'âpre-artere, & de *kili* hergne, parce que la tumeur qui se fait à ces parties, est semblable à celle que font les hernies ; mais ce nom lui est apliqué improprement, car les hernies sont faites de parties déplacées, & le goëtre résulte d'une chair molasse & pituiteuse renfermée dans un kiste.

Cure de cette incommodité.

Si on ne s'étonne pas en Savoye de voir naître cette maladie, il n'en est pas de même ici ; les femmes sur tout ne peuvent cacher leur inquiétude, dés qu'elles s'aperçoivent de la moindre enflure à la gorge, & leur chagrin augmente à mesure que la tumeur grossit, non pas par la douleur qu'elle leur fait, car elle est communément indolente, mais parce que cela dérange l'œconomie de leur gorge qui fait un de leurs principaux ornemens. Il faudra dans les commencemens tâcher de fondre cette grosseur avec l'emplâtre Diabotanum excellent pour cet effet, pourvû qu'on le porte long-tems, & qu'on le renouvelle tous les huit jours. Mais si la tumeur ne laissoit pas de croître, & qu'on fût dans l'apréhension qu'elle ne devint prodigieuse, on en viendroit prudemment à l'extirpation.

Comment on l'extirpe.

Le malade se peut aisément résoudre à souffrir cette opération, car elle n'est pas si douloureuse, qu'on pourroit se l'imaginer : le plus fort de la douleur est quand on fait l'incision à la peau le long de la tumeur avec le couteau E, & c'est par là qu'on commence ; les lévres de cette playe seront ensuite écartées l'une à droite, l'autre à gauche, pour avoir lieu d'empoigner cette tumeur avec la tenette F, &

de la disequer dans toute sa circonference, afin de l'extirper toute envelopée de sa membrane propre : les vaisseaux qui l'arrosent sont trés-petits & son peu de sensibilité témoigne asez qu'elle ne reçoît aucun nerf considerable. Il n'est pas besoin de recoudre cette playe, il suffit de la laver, & d'en raprocher les bords avec le bandage unissant qui commence derriere le cou, & dont les deux chefs viennent passer sur la playe : si cette opération est faite avec dextererité, il ne reste qu'une cicatrice presque imperceptible, & on est délivré d'une tumeur qui auroit fatigué pendant toute la vie.

Pansement de la playe.

Origine des écroüelles.

LEs écroüelles sont apellées des Latins *scrophulæ*, & des Grecs *kirades* de *kiras*, qui signifie un *pourceau*, à cause du raport qu'il y a entre ces tumeurs de glandes endurcies dans l'homme, & le col de ces animaux rempli de telles glandes. Elles sont engendrées d'une pituite épaisse, quelquefois piquante & salée à celles qui sont douloureuses ; les enfans y sont plus sujets, parce qu'ils sont plus voraces, & qu'ils mangent plus souvent, & ceux d'entre'eux qui vivent de legumes, de fruits & d'alimens indigestes sont presque tous scrophuleux, parce que le chile qui en est produit étant crud & difficile à subtiliser, s'embarrasse dans les porositez des glandes, où il fait ces tumeurs : c'est la raison pour laquelle nous voyons que de cent qui se présentent pour se faire toucher par le Roy, il y en a plus des trois quarts qui sont enfans de paysans, & à qui elles ne sont venues que par une nourriture peu spiritueuse.

Regime, medicamens &opérations qui y conviennent.

On guerit les écroüelles par un bon regime de vivre, & par les remedes tant generaux que particuliers ; l'usage de la panacée, du mercure doux, & d'un opiate fondant, avec l'aplication de l'emplâtre de *devigo* sur la glande affectée, en gueris-

sent tous les jours. Mais si l'humeur étoit rebelle, qu'elle eût de la salure & de l'âcreté, & qu'elle tendît à supuration, il faudroit l'ouvrir aprés s'être servi de tout ce qui auroit été capable d'amolir la dureté : on pansera avec des onguens qui mangent & qui font escarre, parce qu'il ne faut pas songer à procurer la cicatrice avant que la glande soit tout à fait consumée.

S'il n'y avoit qu'une ou deux glandes de tumefiées, qu'elles fussent exterieures & un peu mobiles, il faudroit plûtôt les emporter par l'incision que par les caustiques qui font une douleur continuelle, & demandent un tems considérable. Si le malade est assez resolu, & qu'il ait assez de confiance en son Chirurgien pour s'abandonner entierement à sa conduite, il faudra le placer en un lieu fort éclairé assis dans un fauteuil un peu panché à la renverse, ayant la tête retenue par un serviteur, & les mains par un autre : puis avec le scapel G, on fera une incision longitudinale sur la glande, seulement à la peau au-de-là de laquelle cette incision ne doit point passer, aprés quoy l'Opérateur prendra de la main gauche cette érigne pointuë H, avec laquelle il accrochera la glande pour la séparer plus promptement en coupant avec son scalpel tous les filamens qui l'attachent aux parties voisines : & pour se faciliter ce détachement, il fera tenir par un garçon une lévre de la playe avec l'érigne plate I, qui écartera la peau de dessus la glande, quand un des côtez aura été ainsi dégagé il faudra apliquer l'érigne platte à l'autre côté pour le separer de même que le premier, & de cette façon on enlevera toute la glande. La playe étant bien essuyée on y mettra avec une plume un peu de baume du Perou ; puis on raprochera l'un de l'autre les bords de la playe qu'on couvrira du plumaceau K, par dessus lequel on imposera l'emplâtre L, pour contenir le tout

Traitement de la playe qu'on a faite.

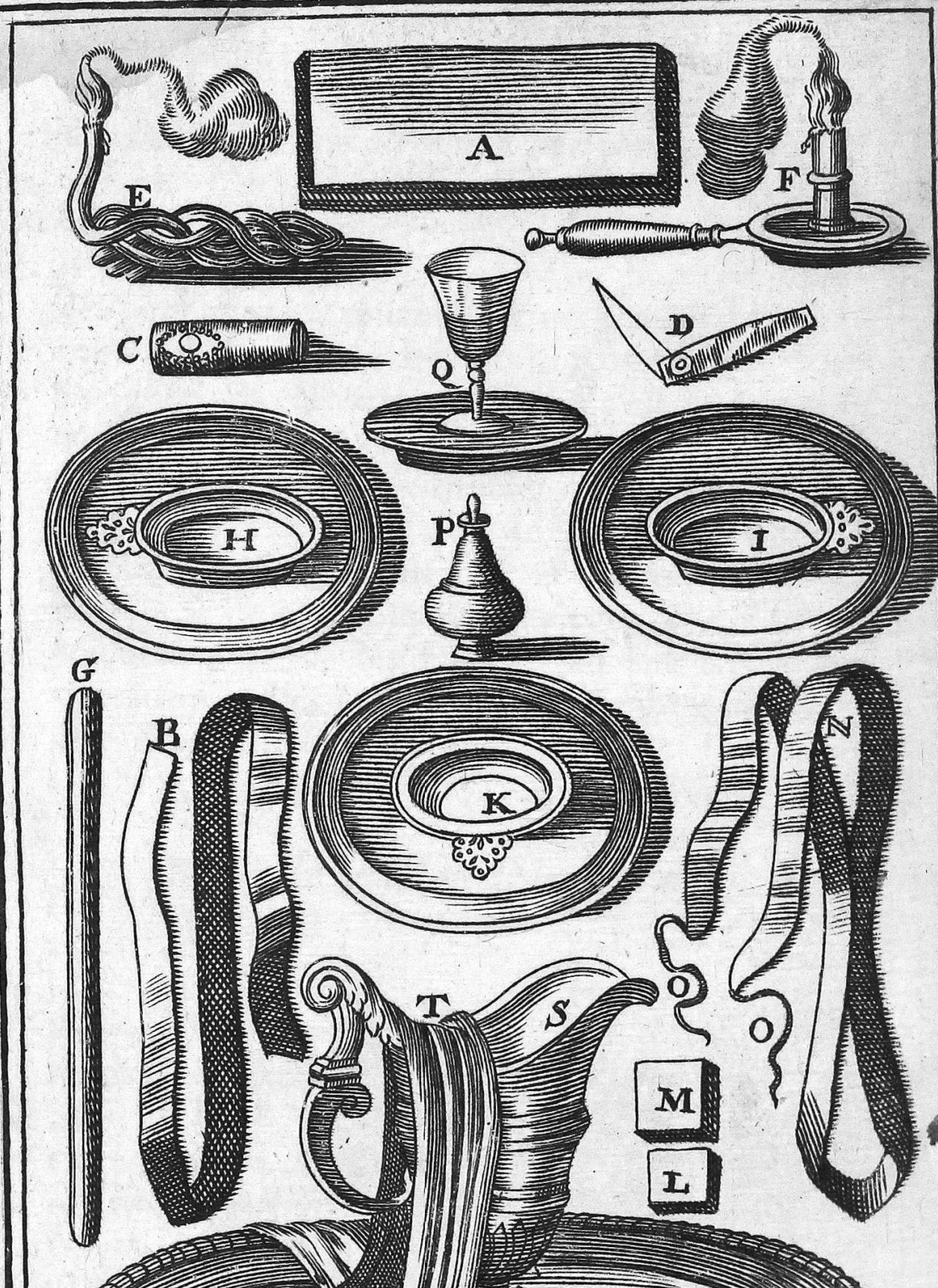
avec le bandage uniſſant que je vous ay fait voir au goëtre. On ne panſe pas cette playe tous les jours, afin de laiſſer recoller la peau avec les parties voiſines, ce qui s'accomplit par le moyen du baume ſecondé du repos qu'on donne à la partie bleſſée.

Guériſon de ces maux par la foy.

Le Roy touche cinq fois l'année ceux qui ont des écroüelles, ce ſont les jours qu'il fait ſes devotions: il ſe preſente à chaque fois ſept ou huit cens malades pour ſe faire toucher, & un grand nombre de ceux qui ont été touchez par le Roy aſſurent avoir été guéris par cet attouchement; c'eſt pourquoi je conſeille à tous ceux qui ſont affligez de ces maux, de tenter un moyen ſpirituel ſi doux pour obtenir leur gueriſon, avant que de ſe livrer entre les mains des Chirurgiens qui ne peuvent pas les exempter de beaucoup de douleurs, & qui ſeront toûjours prêts de les ſoulager en leur faiſant des opérations telles que celles qui viennent de vous être expoſées.

Fin de la ſeptiéme Démonſtration.

XLIII. POUR LA SAIGNÉE DU BRAS



p. 543

OPERATIONS DE CHIRURGIE,

HUITIE'ME DEMONSTRATION.

Des Opérations qui ſe pratiquent ſur les extremitez ſuperieures.

DE LA SAIGNE'E.

VOUS ſçavez, MESSIEURS, que le corps ſe diviſe en deux, au tronc & aux extremitez: le tronc compred la tête, la poitrine, & le ventre; vous avez vû dans les ſept Démonſtrations précedentes toutes les Opérations qu'on fait ſur ces parties, il faut vous faire voir à préſent celles que nous ſommes obligez de faire ſur les extrémitez. Je vay vous démontrer aujourd'huy celles que demandent les ſuperieures, & demain vous verrez celles des inferieures.

L'extrémité ſuperieure eſt composée du bras, de l'avant-bras, & de la main, ces parties deman-

dent chacune leurs opérations particulieres que nous allons vous expliquer toutes sans en rien omettre. Je commence par la saignée.

Excellence de la saignée.

LE plus grand reméde qu'il y ait dans la Médecine c'est sans contestation la saignée ; on ne peut lui donner trop d'éloge, parce que tous les bons effets qu'elle produit parlent tellement en sa faveur, qu'il faut convenir qu'on n'a rien trouvé jusques à present qui soit au dessus de la saignée. Laissons à ceux qui ont pour leur partage l'éloquence, à en faire le panegyrique, contentons-nous de faire voir nôtre addresse en faisant cette opération qui sur de certains bras est la plus difficile de la Chirurgie.

Cas où cette opération est difficile.

Ce que j'avance surprendra ceux qui croyent qu'il n'y a rien de si aisé que de faire une saignée ; je conviens avec eux que c'est l'opération la plus facile quand on trouve de grosses veines à ouvrir, mais il faut qu'ils demeurent d'accord avec tous ceux qui sont dans la pratique de la saignée qu'il y a des bras dont les veines sont si petites qu'il est presque impossible de les sentir, & tres-dangereux de se hazarder de les ouvrir. De l'aveu de tous les Chirurgiens il n'y a point d'opérations, quelques grandes & quelques difficiles qu'elles paroissent, qu'ils n'aimassent encore mieux faire, que d'entreprendre certaines saignées, où aprés avoir cherché long-tems, & avoir pris toutes les précautions necessaires pour tirer du sang, la veine se glisse & s'échape à la pointe de la lancette.

Ses inconveniens.

Le plus grand malheur n'est pas d'avoir fait une saignée blanche, c'est ainsi qu'on apelle celles où on n'a point de sang, mais c'est d'avoir ouvert une artére, ou piqué un tendon. On ne pardonne rien au Chirurgien, on n'examine point les difficultez insurmontables qui se trouvent dans beaucoup de bras, ni le peril où il s'expose lui-même en entreprenant de ces sortes de saignées : s'il

ne

ne réussit pas, il est blâmé; s'il manqne une saignée personne ne l'excuse, qui que ce soit ne compatit à sa peine, & pour comble de malheur ceux qui devroient embrasser sa défence, en ressentent souvent une joye secrette, & par un esprit de jalousie ils ne sont point fâchez de lui voir arriver cette mortification.

On ne m'aprouvera peut-être pas de donner au jeune Chirurgien une idée aussi affreuse de la saignée en lui representant les malheurs qui l'accompagnent: je ne le fais pas pour l'en rebuter, mais seulement pour le désabuser de l'opinion commune sur la facilité de la faire, pour empêcher que par trop de confiance il n'aille en étourdi entreprendre toutes celles qui se presenteront, & pour le porter à s'instruire exactement sur tout ce qui regarde cette opération, à la faire avec l'agrément, la délicatesse, & la legereté qu'elle demande, & à aporter toutes les précautions necessaires pour éviter les suites fâcheuses des mauvaises saignées.

On entend par le mot de saignée généralement pris une sortie du sang de quelque vaisseau que ce soit: les Grecs ont nommé la saignée *angiotomie* qui est dérivé d'*angion* qui veut dire *vaisseau*, & de *temnin* qui signifie *couper*; quand on tire du sang de l'artére, ils l'apellent *arteriotomie*, & lorsque c'est de la veine, ils lui ont donné le nom de *phlebotomie*, derivé de *phlebs* qui signifie veine, & de *temnin* couper: c'est de cette derniere que j'ay à vous parler. Définition & division de la saignée.

La saignée est une ouverture qu'on fait à la veine avec une lancette pour en tirer du sang plus ou moins selon le sujet & l'intention pour laquelle on la fait.

Cette opération est aussi ancienne que la Medecine, elle se pratiquoit avant Hippocrate, & nous voyons que ce grand homme en a tres-bien connu Son antiquité.

l'utilité, puisqu'il la conseille comme un souverain reméde dans plusieurs maladies, & que lui-même avouë l'avoir faite souvent avec un heureux succés. De son tems les Medecins mettoient la main à l'œuvre; la Medecine & la Chirurgie étoient exercées par les mêmes personnes: mais aujourd'huy on en a fait deux emplois distinguez, les Medecins ont pris toute la science théorique pour leur partage, & ils ont laissé aux Chirurgiens la pratique & l'opération de la main.

Pratiques des Anciens touchant la saignée.

Du tems d'Hippocrate les saignées n'étoient pas si frequentes qu'à present, & néanmoins on tiroit plus de sang qu'on ne fait aujourd'huy, car les Anciens les faisoient si grandes qu'ils mesuroient le sang par livres, & nous le comptons par poiletes; ils laissoient couler le sang jusques à ce que le malade tombât en foiblesse, mais aussi ils ne saignoient leurs malades, qu'une ou deux fois; nous leurs faisons à la verité un plus grand nombre de saignées, mais douze des nôtres n'en valent pas deux de ce tems-là. C'est ce qui justifie Hippocrate d'avoir dit que si on saigne une femme grosse elle avorte, il entendoit parler des saignées de son tems, où on tiroit deux ou trois livres de sang, & non pas de celles de deux ou trois poiletes qui assurent une grossesse & empêchent l'avortement au lieu de le procurer.

La saignée est avantageuse en mille occasions.

Si on vouloit marquer toutes les occasions dans lesquelles il faut saigner, il faudroit faire un catalogue de presque toutes les maladies, tant de celles qui sont du ressort de la Medecine, que de celles qui dépendent de la Chirurgie; on n'en connoît gueres qui ne demandent cette operation. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que je voy que la plûpart des Medecins l'ordonnent à tous leurs malades, ce qu'ils ne feroient pas s'ils ne la jugeoient nécessaire pour leur guerison; & comme

il n'apartient pas au Chirurgien de raisonner sur les maladies qui sont du ressort de la Medecine, demeurons dans les bornes qui nous sont prescrites, & ne parlons que des saignées qui conviennent aux maladies dont la Chirurgie prend connoissance.

On pourroit dire avec quelque raison que dans les lieux où il n'y a point de Medecins, le Chirurgien doit connoître toutes les maladies qui requiérent la saignée; que même aux endroits où il y en a, il est des occasions pressantes où une saignée faite sans differer peut sauver la vie, & que souvent pour faire une saignée conforme à l'intention du Medecin, il faut que le Chirurgien connoisse pourquoy il la fait; mais ce seroit sortir de nôtre sujet & vouloir voler trop haut. Nous suposons qu'il doit y avoir des Medecins par tout, & nous convenons qu'à leur défaut il est de tres habiles Chirurgiens qui peuvént faire l'un & l'autre, comme il est des Lieutenans qui un jour d'action menent leurs soldats aux combat aussi bien & quelquefois mieux que le Capitaine.

Celles où elle est nécessaire.

Les apostêmes, les playes, les ulcéres, les fractures, & les luxations, toutes maladies de la dépendances du Chirurgien, & ou il est toûjours le premier appellé, ne se peuvent point guerir sans la saignée: elle leur est tellement nécessaire que si on vouloit l'epargner, la cure deviendroit impossible, & on mettroit le malade en danger de perir; c'est dequoy il faut vous convaincre en peu de mots.

Pourquoi elle l'est dans les apostême.

Par le mot d'*apostême*, on entend toutes les tumeurs contre nature dont il y a quatre espéces principales, le phlegmon qui est fait de sang, l'érisipele qui vient de bile, l'oëdeme qui est produit de pituite, & le schirre qui est causé par la mélancolie; toutes ces tumeurs viennent d'une plenitude d'humeurs qui tombent sur quelque partie, ainsi c'est une necessité de desemplir les vaisseaux pour empêcher

que la partie affligée ne soit accablée, & il n'y a rien qui puisse mieux remedier à cela que la saignée.

Dans les playes. Dans toutes les playes on ne peut se dispenser de saigner, & principalement dans celles de la tête & de la poitrine : l'orsqu'il y a une venule ouverte ou dans le cerveau, ou dans quelques autres parties du corps, le sang en distileroit continuellement, si on ne vuidoit pas les veines par quelqu'autre endroit; c'est ce qu'il faut faire par la saignée tant pour arrêter l'hémorragie, que pour empêcher la trop grande fluxion des humeurs sur la partie affligée.

Dans les ulcéres. Toutes les espéces d'ulcéres tant corrosifs que chancreux & fistuleux veulent la saignée ; c'est une serosité piquante & rongeante qui separant aisément du sang penetre jusqu'aux parties ulcerées, & les entretiens dans le désordre. Pour les guerir il faut adoucir le sang, & avant que d'y pouvoir parvenir, il faut par la saignée ôter une parie de ce mauvais sang, sans quoi il seroit impossible de rendre à celui qui reste, sa douceur naturelle, & cette vertu balsamique qui doit contribuer à la guérison des ulcéres.

Dans les fractures. Les fractures de quelque nature qu'elles soient, aussi-tôt qu'elles sont reduites, ont besoin de la saignée pour empêcher le dépôt sur la partie maltraitée par la dilaceration des fibres, des muscles, & des membranes : il s'y fait toûjours quelque épanchement de sang qui seroit plus grand si on ne l'arrétoit pas par la saignée, c'est pourquoi étant d'un grand secours dans ces occasions il faut plûtôt en faire deux qu'une, & ne la point épargner puisqu'on en connoît l'utilité.

Et dans les luxations. Toutes les luxations ne se peuvent pas reduire sans une forte extension qui ne se fait point sans douleur, & comme c'est le propre de la douleur de causer une fluxion sur la partie, elle ne manqueroit pas de s'y faire tres-grande dans un sujet replet

si la saignée n'intervenoit, qui en vuidant les vaisseaux empêche le sang de se jetter sur la partie.

Nous n'attendons pas que nos Operations soient faites pour saigner les malades, nous préludons toûjours par une ou plusieurs saignées pour les préparer sans préjudice de celles que nous trouvons à propos de faire aprés l'Opération. On entend dire aux Lithotomistes qu'il ne guérissent jamais mieux leurs malades que quand ils les ont fait beaucoup saigner, les Oculistes n'épargnent point la saignée à ceux qu'ils pansent; tous les grands Chirurgiens ne les comptent point, ils en font autant que la nécessité le veut pour obtenir la guerison des maladies qui est la fin qu'ils se proposent: enfin la saignée peut être apellée l'épée de chevet de la Chirurgie, parce qu'elle lui sert pour surmonter & abbatre ses ennemis qui sont tous les maux qui cherchent à assassiner l'homme, & qui en viendroient à bout sans le secours qu'elle reçoit à toute heure de cet admirable remede.

Elle doit précéder les autres Operations.

On convient que la saignée & la purgation sont les plus grands remedes de tous, l'une vuide le sang, & l'autre les humeurs qui peuvent nuire à l'homme: mais comme on est maître de la saignée en arrêtant le sang quand le malade ne peut pas la suporter ou qu'il tombe en foiblesse, & que d'ne purgation avalée on ne peut pas en arrêter le cours quelque desordre qu'elle puisse faire, on a donné avec justice la préference à la saignée qui tient le premier rang, & dont on ne sçauroit trop vanter l'excellence pour les bons effets que nous en voyons tous les jours.

Comparaison de la saignée & de la purgation.

Ceux qui sont naturellement censeurs & critiques & qui veulent trouver des taches dans le Soleil, ne peuvent pas se dispenser de convenir qu'elle est le meilleur remede de tous; mais ils s'attachent à condamner la trop fréquente saignée pré-

De la fréquente saignée. Objections, & réponses.

tendant que c'eſt un abus de ſaigner dans toutes ſortes de maladies, & que c'eſt égorger un malade que de le ſaigner dix-huit & vingt fois dans une même maladie. On répond à la premiere propoſition, que toutes les maladies ayant leur premiere cauſe dans le ſang, parce qu'il eſt composé du mélange d'une infinité de liqueurs qui circulent ſans ceſſe par tout le corps, & qui ſont trés-ſujettes à ſe corrompre, ſoit par les levains étrangers qu'elles retiennent des alimens, ſoit par le defaut de la reſpiration ou de quelque autre fonction naturelle, on ne peut les reduire quant allant à la ſource & en vuidant de ſe ſang & de ces liqueurs qui font la maladie qu'on veut guerir. La réponſe à la ſeconde propoſition, eſt qu'on ſaigne plus ou moins ſelon la nature de la maladie & les forces du malade. Si ſans avoir égard à ces deux circonſtances on ſaignoit également tous les malades, ce ſeroit abuſer de ſe remede en le faiſant ſans connoiſſance de cauſe: mais il n'y a point de nombre marqué ni pour chaque maladie, ni pour chaque malade. Telle maladie ſe laiſſera dompter par deux ſaignées, telle autre reſiſtera à une douzaine, & ſi on a quelquefois fait juſqu'à dix-huit ou vingt ſaignées, c'eſt à des perſonnes tellement ſanguines qu'il en faloit autant pour reduire la maladie, & qui étoient moins foibles aprés ce grand nombre, que d'autres n'auroient été aprés trois ou quatre.

Histoire d'un cenſeur de la ſaignée.

Il s'éleve de tems en tems des antagoniſtes de la ſaignée, qui pour paroître ſinguliers déclament contr'elle. Il vint à la Cour il y a vingt-cinq ans un certain M*** qui avoit acquis beaucoup de reputation à Paris, c'étoit un homme ſec & melancolique, qui parloit peu & qui ſe diſoit de qualité. Ses partiſans le diſoit extrêmement riche, ils publioient qu'il ne faiſoit la Medecine que pour ne pas enterrer les merveilleux ſecrets que ſes études

& ses veilles lui avoient fait découvrir. Mad. de Montespan le fit venir pour voir Monsieur le Duc du Maine qui étoit malade, il eut même une conversation avec le Roy : mais comme son merite n'étoit fondé que sur l'oposition qu'il faisoit paroître contre la saignée, son regne fut de peu de durée, il s'en retourna à Paris où depuis ce jour sa réputation alla tellement en diminuant que deux ans aprés on ne parloit plus de lui.

Ce qui do limiter les saignées.

C'est au veritable Chirurgien à aller toûjours son chemin, il faut qu'il laisse crier ceux qui declament contre la saignée : ils ont beau s'échauffer on a toûjours saigné & on saignera toûjours, parce qu'il n'y a rien dans la nature qui puisse aprocher de ce remede. Le Chirurgien éclairé doit en user avec prudence, il faut qu'il saigne plus souvent les sanguins que ceux qui sont d'un autre temperament, il doit moins saigner les vieillards que les autres, moins ceux qui font un travail journalier que ceux qui sont dans une oisiveté continuelle, moins les gens mariez que ceux qui vivent dans la continence, moins en été & en hyver que dans le printems & l'automne, & tres-peu les personnes qui d'ailleurs ont souffert une grande hémoragie soit par les hemorroïdes, soit par quelque playe, soit par les ordinaires : enfin il ne doit tirer que deux poilettes de sang aux uns, quoy qu'aux autres il soit obligé d'en tirer trois ou quatre, parce qu'il n'y a point de regles generales sur la saignée non plus que sur toutes les autres Opérations de la Chirurgie.

Il est facile de repondre à ceux qui s'étonnent de ce qu'on saigne plus en France, & particulierement à Paris qu'en aucun autre lieu de l'Univers : c'est parce qu'on y fait plus de sang, le climat étant plus temperé, l'air plus épais, & la nourriture meilleure. La grande dissipation qu'on fait dans les pays chauds s'oppose à la saignée, & le besoin qu'on

a de conserver sa chaleur naturelle dans les pays froids la défend ; c'est pourquoy elle ne convient ni à l'une ni à l'autre de ces deux extremitez ; mais icy où la nourriture se tourne toute en sang, & où nous voyons que presque toutes les maladies ne viennent que par plenitude, nous nous trouvons dans la necessité de vuider ce sang si nous voulons les guerir : c'est l'experience qui nous conduit là-dessus, & nous ne pouvons pas nous égarer quand nous la prenons pour nôtre guide. J'ajouteray qu'on fait si bonne chere à Paris, & qu'on y a inventé tant de nouveaux ragouts pour exciter l'appetit, qu'il ne faut pas être surpris, si on y fait plus de sang qu'ailleurs.

Endroits où l'on saigne.

On saigne en plusieurs parties du corps, à la tête, au col, aux bras & aux pieds : je vous ay fait voir toutes les saignées qu'on peut faire à la tête & au col, aujourd'huy je vais vous montrer celles qu'on fait sur les bras, & demain vous verrez celles qui se pratiquent sur les pieds.

Qualitez d'un habile Phlébotomiste.

Vous sçavez que celuy qui entreprend de se faire Chirurgien doit avoir des talens particuliers pour bien exercer une profession de l'importance de la Chirurgie, mais celuy qui prétend exceller dans l'art de saigner doit avoir les qualitez qu'on requiert ordinairement dans cette profession. Il faut qu'il soit bien fait pour ne point déplaire au malade, qu'il ait de l'esprit pour persuader ce qu'il dit, qu'il ait la vûe nette & perçante pour distinguer les moindres objets, de sorte qu'il n'ait point de foiblesse dans les yeux, ou qu'il ne soit point obligé de regarder de prés ; qu'il n'ait point aussi la main trop grosse, parce qu'elle seroit pesante, qu'il ait les doigts longs & gréles, & que la peau en soit blanche & fine, parce que le tact en est plus délicat : il ne faut point qu'il soit sujet à boire, de crainte qu'étant apellé

la tête pleine de vin, il fût obligé de faire une de ces saignées difficilles : il ne doit point pareillement arracher les dents, coigner des clouds, hacher du bois, jouer à la paume, au mail & à la boule, parce que tous ces exercices peuvent luy ébranler la main : enfin il doit avoir une attention serieuse pour la conservation de sa main, s'il veut bien saigner & long-tems.

Choix des instrumens.

Il ne suffit pas d'avoir l'œil bon & la main ferme, il faut encore avoir de bons instrumens pour saigner sans douleur. Le choix des bonnes lancettes ne contribuent pas peu à faire une bonne saignée ; pour peu qu'elle soit émoussée, ou que le taillant en soit rude il faut l'envoyer au coutelier, on ne doit point ménager sur cette article : le Chirurgien auroit la main des plus legeres, avec une mechante lancette il fera de la douleur. Il doit en avoir des couteliers qui sont le plus en reputation à quelque prix que ce soit : il y a plus de quinze ans que je me sers que des lancettes du nommé Corsin Coutelier à Lyon, dont je me trouve si bien que je ne pourrois pas me servir d'aucune autre. Je suis aussi dans l'obligation de les envoyer repasser par luy-même, de crainte qu'un autre coutélier par jalousie ne les detrempa. Un Chirurgien doit observer de ne jamais mettre ses instrumens qu'entre les mains de ceux qui les ont faits, parce qu'ils ont interest de les conserver dans leur premiere bonté.

Le Chirurgien phlébotomiste doué des qualitez que je vous ay marquées, & muni de bonne lancettes, doit en avoir de differentes longueurs & de differentes largeurs pour s'en servir selon les differentes veines qu'il faut ouvrir : Quoyque cette operation soit faite en peu de tems & qu'elle paroisse des plus petites de la Chirurgie, elle n'en merite pas moins d'être considerée dans ces trois tems ; c'est pourquoy s'il la veut bien faire il examinera ce qu'il

y a a observer devant, durant, & aprés la saignée.

Cas où il faut differer de saigner.

Si c'est une saignée ordonnée par un Medecin, il n'y a rien à examiner, il faut qu'il se mette en état de la faire au plûtôt : mais si elle est de l'ordonnance du malade, il faut s'informer des raisons qui l'obligent à se faire saigner, & voir s'il est en état d'être saignée ; car s'il sortoit d'un grand repas ou qu'il y eût tres long-tems qu'il n'eût pris de nourriture, s'il étoit dans les frisons, ou dans la chaleur d'un accés de fiévre, ou qu'il fût encore dans la sueur à la fin de l'accés, s'il venoit d'agir à ses affaires, s'il étoit en colere, s'il avoit froid, ou s'il avoit fait quelque autre excés, ce seroit toutes raisons pour differer la saignée. Mais s'il n'y a rien qui la doive empêcher, il faut que le Chirurgien prepare tout ce qui lui est necessaire.

Le Chirurgien doit commencer par faire allumer de la bougie ou de la chandelle; il y en a qui préferent la chandelle à la bougie & qui disent pour raison que s'il tomboit de la cire sur le bras elle feroit plus de douleur que le suif. Il y a trente six ans que je fais des saignées à la Cour, je me suis toûjours servi de bougie, & jamais cet accident ne m'est arrivé. Un bout de bougie est plus commode qu'une bougie entiere qu'on ne peut à cause de sa longueur, placer où on veut : il faut que la bougie ait la méche raisonnablement grosse pour rendre plus de lumiere, la grosse bougie de cave convient mieux qu'aucune autre, parce qu'on la ploye comme on souhaite.

Conditions de la bande & des compresses.

On prepare une bande qui doit être de toile ni trop neuve ni trop usée. Elle doit être de la largeur d'un poulce, & longue d'une aulne & demie, j'approuve fort qu'il y ait un petit bout de ruban de fil cousu aux deux extremitez, comme j'en ay vû dans des convens de Religieuses en Flandre en y faisant des saignées; cela est commode pour faire le nœud qui n'est pas si gros que quand il est fait avec la bande.

On fait deux compresses d'un poulce en quarré, de linge ployé en dix ou douze doubles, pour être assez épaisse pour comprimer la veine, on en fait deux en cas que le sang vint à s'échaper, pour en avoir une seconde toute prête. La bande ne doit avoir ni lisieres ni ourlets, celle de ruban de fil sont tres-incommodes, elles ne compriment pas assez, & les lisieres font de la douleur aux bras delicats.

On met trois poiletes sur trois assiétes differentes: quand on les met toutes trois dans un même plat, elles ne peuvent pas être de niveau, & par consequent on ne peut pas bien les emplir. On en prepare trois lors même qu'on a dessein de n'en tirer que deux, parce que le sang vient quelquefois si bien qu'on trouve à propos d'aller jusques à la troisiéme. Les poiletes ont chacune une petite oreille pour les tenir en cas de necessité, elle doivent tenir trois onces afin de sçavoir au juste la quantité du sang qu'on a tiré. Monsieur Duchesne premier Medecin de Monseigneur le Duc de Bourgogne ne veut point qu'on saigne que dans des poiletes, par ce qu'il ne veut point qu'on tire ni plus ni moins de sang que ce qu'il en a ordonné. Dans les saignées où on peut choisir son tems pour cela faire, il conseille celle du soir: je n'ay veu que luy qui la préferât à celle du matin. Les Chirurgiens trouvent que le soir on est rafroidi, que les veines ne s'enflent pas si bien, & que le sang a de la peine à réjaillir.

Des poiletes.

Tems plus propre à la saignée.

On fait aporter de l'eau dont on remplit un verre, on fait préparer du vinaigre ou de l'eau de la Reine d'Hongrie, en cas que le malade aprehende de tomber en foiblesse. On fait aprocher le malade sur le bord du lit qui est du côté du bras qu'on doit saigner, on met un carreau ou un oreiller derriere luy pour le tenir apuyé à son séant, & on fait garnir le lit d'un drap ou d'une couverture pour recevoir le sang lorsqu'il jaillit aprés l'ouver-

Préparatifs.

ture de la veine; & s'il craint que le jour ne l'incommode, il fait fermer les rideaux du lit. Il fait tenir la bougie par une personne qui ait la main sure, & qui ne craigne pas de voir saigner ; car si cette personne alloit tourner la tête dans le tems de la piqueure, ce mouvement en feroit faire un autre à son bras qui éloignant la lumiere pourroit faire manquer la saignée : c'est pourquoy dans les saignées de consequence le Chirurgien doit amener avec lui un garçon sur lequel il puisse compter, tant pour tenir la bougie avec fermeté que pour apuyer le bras du malade afin qu'il ne le puissent pas retirer dans le moment de la piqueure.

Précaution à observer.

Circonstances pour saigner un Prince.

Quand on saigne le Roy ou quelqu'un de la famille Royale, c'est le premier Medecin qui tient la bougie, il se fait un honneur de rendre ce service aussi bien que l'Apoticaire de tenir les poilettes. S'il y avoit quelqu'un dans la chambre que le Chirurgien ne crût pas de ses amis, il pourroit le faire sortir, parce qu'il ne faut point qu'il ait pour spectateur des gens qui pourroient l'inquiéter & le chagriner par leur presence : autrefois ils usoient de ce privilege, & un jour que M. Felix le pere alloit saigner le Roy il dit à l'huissier de faire sortir un des Chirurgiens de quartier qui n'étoit pas de ses amis, mais aujourd'huy cela ne se pratique plus. Toutes les fois que j'ay saigné Madame la Dauphine ou quelqu'un des Princes, la chambre étoit pleine de monde, & même Monseigneur & les Princesses se mettoient sous le rideau du lit sans que cela m'embarrassât.

Disposition exterieure du Chirurgien.

Il faut encore que le Chirurgien regarde s'il n'y a rien sur luy qui puisse l'incommoder, s'il a des manches trop longues il faut qu'il les retrousse, si la perruque l'embarasse, il la nouë avec un ruban, enfin il fait en sorte qu'il n'y ait rien qui puisse l'empêcher de bien executer la saignée : mais il ne faut

pas aussi qu'il fasse comme un des Chirurgiens des plus employez qui soyent à present à Paris, lequel fait fermer fenétres & portes, qui défend que personne ne marche ni parle dans la chambre, qui fait des préparatifs aussi grands & qui prend autant de précaution pour une saignée que s'il alloit couper un bras ou une jambe. Il est bon de prendre les mesures necessaires pour réüssir, mais les mesures outrées son inutiles & même dangereuses, parce que jettant la crainte dans le cœur du malade elles empêchent que le sang ne sorte avec la même liberté qu'il auroit fait.

Inconsidération de quelques malades.

Il y a des malades & particulierement des femmes qui la premiere fois qu'un Chirurgien les saigne debutent par exagerer les difficultez qu'il y a de les saigner : mais soit qu'effectivement elles soient difficiles, ou soit qu'un Chirurgien les saignant leur ait dit pour se faire valoir, ce discours est imprudent puisqu'il peut causer de la crainte à un Chirurgien timide ; c'est au malade à donner son bras sans s'embarasser des difficultez, & c'est au Chirurgien à les surmonter sans faire attention sur tous les raisonnemens que le malade peut luy faire.

Enfin le point essentiel pour acquerir de la reputation dans les saignée c'est de n'être point si susceptible de crainte : il faut qu'en allant pour faire une saignée quelque difficile qu'on croye la trouver on s'y presente dans la confiance de la bien faire, il faut que le Chirurgien fasse son raisonnement en luy même, & qu'il se dise ; si d'autres l'on saigné pour quoy ne le saigneroi-je pas aussi ; & qu'il soit persuadé qu'il y a des bras tres-difficiles, mais qu'il n'y en a point d'impossibles à saigner. La bonne opinion de soy-même est pardonnable sur le fait de saignée, il faut même qu'il en ait un peu pour y exceller ; & quoy qu'on veuille imposer comme une loy au Chirurgien de tenir un milieu entre la

Confiance necessaire à un Chirurgien.

confiance & la crainte ſans ſe laiſſer entrainer plus d'un côté que de l'autre, il faut néanmoins pour devenir bon ſaigneur qu'il péche plûtôt par trop de temerité que par trop de timidité.

Il faut encore que le Chirurgien ſoit ambidextre, c'eſt-à-dire qu'il ſaigne également de la main gauche comme de la droite, car il faut qu'il faſſe les ſaignées des bras droits de le main droite, & celles des bras gauches de la main gauche ; il faut qu'il s'y accoutume dés auſſi-tôt qu'il commence à aprendre à ſaigner. Ceux qui n'ont pas la même adreſſe de la main gauche que de la droite évitent les ſaignées des bras gauches : il ſont à plaindre puis qu'ils ne peuvent pas ſe diſpenſer d'en faire, y ayant plus d'occaſions de ſaigner du bras gauche, que du droit ; car outre que les maladies qui demandent la ſaignée viennent également aux deux côtez, il eſt des ſaignées de précaution ou on preſente le bras gauche pour avoir le droit libre pour écrire ou faire ſes affaires,& il y a des perſonnes qui dans l'aprehenſion qu'on ne leur pique une artére ou un tendon ne veulent être ſaignées que du côté gauche, diſant pour leur raiſon que s'il leur arrivoit le malheur d'étre eſtropiez, ils auroient du moins la conſolation de ne l'être que du bras gauche.

Il doit être ambidextre.

Toutes ces précautions priſes avant la ſaignée, il faut que le Chirurgien prenne le bras du malade pour en venir à l'execution, & quoyqu'elle ne conſiſte que dans une piqueure, il eſt des circonſtances eſſentielles & neceſſaires qu'il ne faut pas negliger pour la bien faire : nous allons les examiner les unes aprés les autres en vous faiſant voir comment il faut faire cette Opération.

La premiere choſe qu'il faut faire ayant pris le bras, c'eſt de le découvrir juſques à quatre doigts au deſſus du coude : ſi la manche de la camiſole ou de la chemiſe le ſerroit trop, il faudroit la faire décou-

dre, parce que ce seroit une contre-ligature qui ne permettant pas au sang de faire son chemin empêcheroit le succés de la saignée. Les femmes ont aujourd'hui des engagentes tres-incommodes, & pour peu qu'elles serrassent le bras, le Chirurgien doit les faire ôter. Il met ensuite une serviette A, qu'il attache desous le bras avec une épingle, & qu'il releve sur l'épaule & la poitrine de la personne qu'il va saigner, afin qu'elle ne soit pas gâtée par le sang qui doit sortir: c'est une circonstance qu'il ne faut pas oublier aux Dames de la premiere qualité dans les saignées de grossesse, ou de precaution, car elles se parent ces jours-là pour recevoir leurs visites, & même avant la saignée, & si par hazard quelques gouttes de sang alloit salir & déranger leur parure, elles ne le pardonneroit point au Chirurgien.

Usage de la serviette.

Le bras découvert, & la serviette mise, le Chirurgien prend une ligature de drap B, pour le bander, elle doit être rouge pour n'être point gâtée par le sang, longue de trois quartiers ou plus, afin qu'elle convienne à toutes sortes de bras, & large d'un poulce pour comprimer sans douleur, car une plus étroite scieroit le bras, & une plus large ne feroit pas une compression suffisante : elle doit être d'un drap ni trop fin ni trop gros, l'un ou l'autre auroient leurs inconveniens. Avant que de poser la ligature il faut observer deux choses, l'une que le bras soit étendu, & dans la même situation qu'il doit être quand on le pique, & l'autre que la main soit ouverte & étenduë, & que la paume en soit appuyée sur la poitrine du Chirurgien, afin que les muscles de l'avant-bras n'étant point gonflez ne fassent point changer de situation aux veines. On prend la ligature presque par le milieu, on pose ce milieu deux travers de doigt au dessus du ply du bras, le chef de la ligature qui pend au dedans du bras doit être un peu plus long que l'autre, parce

Qualité de la ligature.

Maniere d'appliquer la ligature.

que ce chef doit servir à faire un nœud coulant, on fait croiser les deux chefs derriere le bras ; aprés avoir fait un second tour sur le premier, on noüe la ligature à la partie externe du bras, & on la noüe d'un simple nœud coulant dont l'anse est en haut & dont les deux chefs pendent en bas derriere le bras. On ne serre la ligature pour cette premiere fois qu'autant qu'il le faut pour comprimer la veine, & en arrêter le sang dans l'avant bras, sans serrer l'artére qui doit fournir aux veines du bras, un sang qui les fasse enfler ; & afin même que ce sang se communique mieux, on fait remettre le bras dans le lit, & on l'envelope s'il le faut d'une serviette bien chaude.

Autres préparations.

Pendant ce tems de repos le Chirurgien prend dans son lancetier la lancette C, qu'il juge convenable pour la veine qu'il va ouvrir, car il y en a de plus larges, & de plus étroites pour s'en servir selon le besoin : il en a aussi dont les pointes sont tres-fines pour les peaux délicates, & d'autres qu'on apelle des pointes à grain d'orge pour ceux qui on la peau dure & séche. La lancette choisie il l'ouvre non pas en triangle aigu, mais un peu mousse & allongée, comme celle-ci D, & il la met à sa bouche la pointe tournée à gauche quand il doit saigner au bras droit, & tournée à droit quand il doit saigner au bras gauche ; ce qu'il observe pour prendre la lancette plus commodement. Ensuite il reprend le bras qu'il fait étendre, & appuyer contre sa poitrine comme auparavant ; il fait serrer la main au malade le poulce entre les doigts, afin que les muscles se gonflant par cette action poussent davantage les veines en dehors. Pour moy je lui donne mon étuy à lancettes aussi-tôt que j'en ay tiré celle dont je veux me servir, je lui fait tenir au lieu de faire serrer le poulce dans la main, ce qui produit le même effet : il faudroit lui donner pour le tourner dans la main aprés l'ouverture faite, c'est un tems de gagné, ce qui fait que le malade le tourne aussi-tôt

que le

que le sang vient, sans être obligé de le demander.

Celuy qui est chargé de la lumiere, doit être placé au côté gauche du Chirurgien proche le chevet du lit, si la saignée se fait au bras droit, il doit la tenir de la main gauche, & une assiette sur laquelle il y a une poilette, de la main droite qu'il tient sous le bras du malade pour en recevoir le sang aussi-tôt qu'il sortira. C'est au Chirurgien à placer la lumiere: en voilà de deux sortes, une grosse bougie tortillée E, & un autre dans un bougeoir F, qui son également bonnes, il choisira & la placera ou en dedans ou en dehors du bras, selon qu'il le jugera pour son point de vûë, aprés il examinera les veines pour se determiner sur celle qu'il trouvera la meilleure pour faire la saignée.

Vaisseaux qu'on peut ouvrir.

Il y a quatre veines saignables au bras; la premiere est la céphalique ainsi apellée parce qu'étant la plus haute elle est la plus proche de la tête; la seconde s'apelle la mediane, à cause qu'elle est placée dans le milieu du bras; la troisiéme la basilique, parce qu'elle occupe la base du bras; & la quatriéme la cubitale parce qu'elle est la plus voisine du coude. De ces quatre veines ce sont la mediane & la basilique où on saigne ordinairement, parce qu'elles sont plus grosses & plus commodes tant pour les ouvrir, que pour en faire sortir le sang, elles sont aussi les plus dangereuses. La basilique est souvent tellement proche de l'artére qu'il faut craindre de l'ouvrir conjointement avec la veine, & la mediane étant placée sur le tendon du biceps demande toute l'adresse du Chirurgien pour l'éviter: car l'artére & le tendon sont deux écueils contre lesquels les malheureux Chirurgiens vont échouer.

Le tendon de l'artére à éviter.

La céphalique & la cubitale peu commodes pour la saignée, mais moins dangereuses.

La situation de la veine céphalique ne permet pas au sang d'en sortir en arcade comme des autres veines; il faudroit pour cela qu'il fist un jet comme celuy d'une fontaine, ce qu'il a de la peine à faire de cette veine qui est placée au plus haut lieu du

bras. Pour ouvrir la cubitale il faut faire tourner le bras au malade d'une maniere qui lui est incommode aussi-bien qu'au Chirurgien, & de plus la peau étant plus épaisse dans cet endroit que dans le ply du bras, on est obligé de faire plus de douleur ; c'est ce qui fait que ce sont les veines qu'on ouvre le plus rarement, quoy qu'elles soient sans danger, & qu'on ne coure point le risque de piquer le tendon ou l'artére parce qu'il n'y en a point. Je conseilleray pourtant au jeune Chirurgien, pour peu qu'il aprehende l'un ou l'autre en saignant : ou la médiane, ou la basilique, de recourir à l'une ou à l'autre de ces deux veines plûtôt que de rien hazarder : il vaut mieux qu'il fasse une saignée qui n'ait pas tout l'agrément & toute l'aprobation des spectateurs que de se mettre au hazard d'estropier le malade pour le reste de ses jours.

Exception de quelques bras.

Tous les bras n'ont pas quatre veines où on puisse saigner, il y en a qui n'en ont que trois, d'autres deux, & on est quelquefois trop heureux d'en trouver une dans de certains bras : ils en ont tous le même nombre, mais quand elles sont si enfoncées qu'on ne peut ni les voir, ni les sentir, c'est la même chose pour le Chirurgien que s'il n'y en avoit point. Il faut dont qu'il s'acommode de la structure du bras, qu'il se contente des veines qu'il y trouve, & qu'il fasse de son mieux pour en sortir à son honneur ; & quand j'ay dit qu'il falloit qu'il s'adressât ou à une céphalique, ou à une cubitale, j'ay entendu parler de ces bras où il y avoit de quoy choisir.

Election de l'endroit qu'on doit ouvrir.

Il ne suffit pas d'avoir fait le choix de la veine, il faut encore se déterminer sur l'endroit où on veut l'ouvrir, ce doit être toûjours sur celuy où elle paroît le mieux, & au dessous des cicatrices des saignées précédentes. Si on vouloit faire l'ouverture au dessus, le sang, n'en sortiroit pas si bien, parce que ces cicatrices ayant retressi la veine, il ne peut

pas sortir avec la même liberté qu'il fait au dessous où la veine a plus de diametre. C'est pourquoy un Chirurgien qui veut menager un bras qu'il a coutume de saigner, commence par ouvrir la veine le plus haut qu'il peut, puis descendant toûjours en bas, il place ses ouvertures proche les unes des autres, & ainsi il fait de bonnes saignées, & se conserve un terrain qu'il retrouve en tems & lieu.

Quand le Chirurgien est déterminé sur l'endroit qu'il veut piquer, il faut qu'il le marque avec son ongle, non pas d'un seul coup d'ongle, mais de deux, l'un au dessus de la veine, & l'autre au dessous, & distant l'un de l'autre autant qu'il juge que la veine a de grosseur, afin d'en faire l'ouverture d'une marque à l'autre : il doit aprés cela resserer sa ligature pour tenir la peau du bras plus ferme, & il importe peu pour lors qu'elle comprime l'artére, la veine étant suffisament gonflée, il fait ensuite une friction avec sa main droite sur l'avant-bras de bas en haut pour faire monter le sang contenu dans la veine vers l'endroit où il veut l'ouvrir, & en même tems empoignant le bras avec sa main gauche il en met le poulce sur la veine pour empêcher le sang de retourner vers la main, & enfin avant que de prendre la lancette qu'il tient à la bouche, il touche l'endroit marqué avec son doigt indice pour voir si par les mouvemens qu'il vient de faire, la veine n'a point changé de situation.

Comment on s'assure de cet endroit.

S'il retrouve la veine dans le même état, c'est alors que sans détourner sa vûë de dessus l'endroit qu'il a marqué il prend sa lancette qu'il tient avec deux doigts, sçavoir le poulce & l'indice, par le milieu du fer, afin de la tenir avec plus de fermeté ; il pose ensuite sur le bras le bout des autres doigts pour empêcher que sa main ne vacille dans le tems qu'il doit faire la ponction,

Maniere de tenir la lancette & de l'enfoncer.

sa main étant assurée, il aproche la lancette du lieu qu'il va ouvrir, & la posant sur la marque inferieure qui est le dessous de la veine il l'enfonce jusques à ce qu'il croye ou qu'il soit sûr d'être dans la veine, & en la retirant il fait une élevation, c'est-à-dire, il coupe de la peau autant qu'il le juge necessaire pour faire une bonne saignée, le sang suit la lancette, car en la retirant il rejaillit plus ou moins loin selon que la veine est grosse, & selon la chaleur & la vivacité du sang.

Trois façons d'ouvrir la veine.

L'ouverture de la veine se peut faire de trois façons, ou en long, ou en travers; ou de biais: c'est la derniere qu'on doit préferer aux autres, tant parce qu'elle est plus commode pour l'Operateur, qu'à cause qu'elle est la meilleure pour le malade faisant l'ouverture de la veine plus grande, ce qui facilite la sortie du sang. Pour bien ouvrir la veine il n'y que les deux doigts qui tiennent la lancette qui doivent agir, ils sont ployez quand ils portent la lancette jusques sur la veine, & la main étant alors apuyée par les autres doigts qui sont soutenus sur le bras du malade, la lancette entre par le seul allongement du poulce & de l'indice, & se retire de même. Si le Chirurgien se servoit de toute la main pour faire une aussi legere ouverture, ce seroit avec raison qu'on diroit de ce Chirurgien qu'il auroit la main pesante.

L'ouverture se fait en deux tems.

L'ouverture a deux tems, celuy de la ponction, & celuy de l'élevation; le premier est le tems qu'il faut pour faire le chemin de dehors en dedans, & le second est le tems qu'il faut pour faire celui de dedans en dehors: quand la lancette entre, elle coupe avec les deux tranchans, mais quand elle sort elle ne coupe qu'avec le tranchant superieur qu'on retire en l'élevant un peu. Il y en a qui ajoutent un tems d'incision qu'ils mettent entre les deux autres, mais c'est multiplier les êtres sans necessité, la ponction

& l'élevation se pouvant faire sans incision.

Aussi-tôt que le sang a rejailli, le Chirurgien reploye sa lancette qu'il met sur le bord de l'assiette de la premiere poilette pour la retrouver aisément : lors qu'on la met sur le lit elle peut tomber & se gâter : ou bien on est embarassé de la chercher dans le drap qui couvroit le lit que des serviteurs auront ôté & empotée. Si la lumiere est en dedans, il ne faut pas la retirer par dessous le bras de crainte de le brûler, il faut au contraire la porter en devant dans le milieu du lit, afin qu'elle éclaire la sortie du sang. Il y a des malades qui la veulent tenir eux-mêmes, c'est à quoi le Chirurgien ne doit point s'oposer, tant parce qu'il en voit mieux ce qu'il fait, qu'à cause que cela occupe le malade qui n'en tombe pas si-tôt en foiblesse.

Ce qu'il faut faire de la lancette & de la bougie aprés l'ouverture.

Si le sang aprés son premier jet cesse d'aller en arcade : ce relentissement vient de ce que la ligature comprime trop l'artére, il faut donc au plûtôt lâcher cette ligature, & à l'instant on voit le sang venir comme auparavant. Ce seul article devoit ouvrir les yeux aux Anciens sur la circulation : Puis qu'il n'est pas possible que l'avant-bras puisse contenir tout le sang qu'on tire, il faut donc que ce sang soit porté par quelque conduit : ce ne peut pas être par la veine dont on barre le chemin par le moyen de la ligature ; il faut donc que ce soit par l'artére, n'y ayant que ces deux sortes de vaisseaux qui conduisent le sang par toute la machine.

Ce qui oblige à relâcher la ligature.

Preuve manifeste de la circulation du sang.

Il faut que le Chirurgien fasse en sorte que le sang aille en arcade, & cela seulement pour contenter le malade & les spectateurs, car la saignée est toute aussi bonne en coulant le long du bras. J'ay saigné plus de vingt fois M. Daquin premier Medecin du Roy, il ne vouloit jamais que le sang sortît en jaillissant, il vouloit qu'il allât le long du bras, & prétendoit que la saignée en étoit meil-

leure. Il faut néanmoins que le Chirurgiens s'accommode aux ſentimens publics, qu'il eleve ou qu'il faſse baiſser la peau, afin de mettre les ouvertures de la peau & de la veine vis-à-vis l'une de l'autre; & faire ainſi ſortir le ſang en fontaine: il faut qu'il ploye un peu le bras du malade; afin que la peau ne preſſant pas trop l'ouverture le ſang ſorte mieux, il faut encore qu'il ſoutienne le bras qui ſe fatiqueroit & s'apeſantiroit, s'il n'étoit pas ſoulagé par la main du Chirurgien: il doit empêcher que le malade ne regarde ſon ſang, s'il eſt du nombre de ces poltrons à qui une goute de ſang fait peur. Il lui donnera quelque choſe de rond dans la main qu'il luy faut faire tourner ſans trop la ſerrer, il faut que ce ſoit par un mouvement reglé, qui puiſſe hâter le ſang de ſe porter vers l'ouverture de la veine.

De ce qu'on donne au malade à tenir dans ſa main.

Il y a quelques Chirurgiens à Paris qui portent dans une poche faite exprés un bâton G, de la longueur d'un pied & demi, garni de velours, & même brodé; ils le donnent à ténir au malade auſſi-tôt que la piqueure eſt faite; ils prétendent que ce bâton n'eſt pas ſeulement pour le tourner dans la main, mais que le bout de ce bâton poſant ſur le lit ſert à apuyer le bras du malade. Je n'ay point pratiqué cette galanterie, je me ſuis contenté de donner mon étuy, & même avant la ſaignée comme je vous ay dit.

Office des ſerviteurs.

On ne peut pas ſe paſſer de ſerviteurs en ſaignant; il en faut au moins deux, l'un qui tienne la lumiere d'une main & la poilette de l'autre pendant qu'elle s'emplit, & l'autre qui aporte les poilettes vuide, & les reporte ſur la table quand elles ſont pleines, qui donne la bande & la compreſſe dans le tems qu'on en a beſoin, & qui puiſſe aporter tout ce qui ſeroit néceſſaire en cas que le malade tombât en foibleſſe.

La quantité de sang qu'on doit tirer, n'est point égale en toutes sortes de sujets : si c'est une saignée ordonnée par un Medecin, le Chirurgien a sa loy écrite, il faut qu'il n'en tire pas une dragme plus que ce qui lui est ordonné ; si c'est une saignée de précaution, il la proportionnera aux forces & au temperament du sujet, s'il la soûtient bien il la fera plus grande, s'il pâlit & qu'il commence à se trouver mal, il la finira aussi-tôt. Enfin il est une infinité de circonstances que je ne puis pas toutes raporter icy. J'ay remarqué que quand j'ay saigné des maris en presence de leurs femmes, les femmes ne vouloient point que je tirasse beaucoup de sang, & que quand j'ay saigné des femmes les maris n'étoient point contens que la saignée ne fût ample & copieuse : ils ont les uns & les autres leurs raisons qui ne sont pas difficiles à deviner.

Régle de la quantité du sang à tirer.

Lors que la premiere poilette H, est presque pleine on fait aporter la seconde I, qu'on place sous cette premiere, afin qu'en la retirant le sang tombe dans cette seconde, on en use de même pour la troisiéme K, & pendant que cette derniere s'emplit, on fait aporter la bande & les compresses : on a soin que celuy qui porte les poilettes de sang du lit sur la table aille doucement afin de ne le point répandre sur l'assiette, & qu'il les mette selon le rang qu'elles ont été tirées. Pour arrêter le sang, il faut délier la ligature prenant garde qu'elle ne trempe dans la derniere poilette qu'on ne fait point emporter que la ligature ne soit ôtée, & qu'on ne se soit rendu maître du sang. Pour y parvenir on pose deux doigts de la main gauche à côté de l'ouverture, sçavoir le doigt indice & celuy du milieu : ensuite avec les deux doigts on fait faire à la peau un petit mouvement demi circulaire, par le moyen duquel le sang s'arrête sans qu'il en sorte une seule

Ordre des poilettes.

goute. Alors on fait porter ſur la table la derniere poilette pour la mettre au rang des autres.

Le Chirurgien prend enſuite une petite compreſſe L, de ſa main droite, & avant que de la poſer il peut ôter ſes deux doigt qui tenoient l'ouverture ſujette pour en laiſſer dégorger un peu de ſang ; puis les remettant, il arrête le ſang une ſeconde fois, & auſſi-tôt il poſe la compreſſe ſur l'ouverture, aprés quoy il en met une ſeconde M, plus large, & les tenant l'une & l'autre de la main gauche, il eſſuye avec le coin d'une ſerviette moüillée le ſang qui peut avoir gâté le bras : puis il poſe ſur les compreſſes une bande N, à ſix doigts d'un de ſes bouts qu'il fait pendre derriere le bras ; il tourne un circulaire au deſſus du coude, & repaſſant la bande ſur la ſaignée il fait un autre circulaire à l'avant-bras, ce qu'il continue en croiſant toûjours ſur les compreſſes autant de fois que la bande le peut permettre. Il en noüe les deux bouts O O, ſur le derriere de l'avant bras ; & afin que les compreſſes ne puiſſent couler pendant la nuit, il les attache à la bande avec une épingle. Il recouvre le bras en abaiſſant la manche de la camiſole & de la chemiſe ; & le faiſant ployer il le remet dans le lit, enjoignant au malade de le tenir ainſi ployé ſur ſon eſtomac, de crainte que s'il le remuoit le ſang ne vint à s'échaper.

Du bandage.

Utilité des deux compreſſes.

Si je conſeille de mettre deux compreſſes, c'eſt pour le mieux, car il eſt certain qu'une petite compreſſe apuïée par deſſus d'une plus grande comprime beaucoup mieux l'inciſion qu'une ſeule, ce qui fait qu'elle eſt plûtôt réünie ; je ſçay que la pratique ordinaire eſt de ne s'en ſervir que d'une, & ſouvent j'en ay uſé ainſi. Au reſte ſi on avoit eſſuyé le ſang avec la compreſe qu'on va poſer ſur la chair, il ne la faudroit pas apliquer du côté où ſeroit le ſang, cela pourroit faire un durillon ſur la playe, mais

il la faudroit tourner de l'autre côté.

La pratique ancienne étoit de moüiller la compresse, & il y en a encore qui la suivent : en m'aprenant à saigner on me la faisoit moüiller, mais je me suis défait de cette methode, je la pose séche, & je m'en trouve bien. J'ay cela de commun avec la plûpart des bons Phlébotomistes qui aujourd'huy ne la trempent dans aucune liqueur : une compresse moüillée en se desséchant s'endurcit, & devient un corps dur capable de meurtrir l'endroit où elle est apliquée. On ne la doit moüiller que quand il y a un petit trombus qui est une petite élevation autour de l'ouverture quand elle est petite, ou lors qu'on croit qu'il y a un peu de sang épanché entre cuir & chair, mais ces accidens n'arrivent point quand on a fait une ouverture suffisante.

Les cas où il faut moüiller les compresses.

Aprés que la saignée est faite, & que le bras est bandé, le Chirurgien n'est pas encore quitte de son opération : s'il arrive que le malade tombe en foiblesse, il faut qu'il le fasse revenir au plûtôt, en luy ôtant les oreillers de dessous la tête, & le couchant tout à plat, en luy jettant de l'eau au visage, en luy faisant sentir du vinaigre, de l'eau de la Reine d'Hongrie P, ou quelque chose de trés-fort, en luy frapant dans les mains, & en ouvrant les rideaux du lit & les fenêstres pour luy donner de l'air, & ainsi lui procurer la facilité de respirer avec liberté. Le malade étant revenu, on luy peut donner à boire un demi verre moitié eau & vin Q, s'il avoit la fiévre, on luy donneroit de la ptisanne ; puis ayant remis le bras dans une bonne situation, on le laisse en repos.

Secours pour le malade qui tombe en défaillance.

Tout ce qu'il y avoit à faire auprés du malade étant fini, le Chirurgien s'aproche de la table pour voir le sang. Il y en a qui souflent l'écume qui est dessus ou qui l'ôtent avec une carte ou une plume ; ils prétendent qu'en découvrant ainsi la superficie du sang

Remarque à faire sur le sang sorti.

on en voit mieux la bonne ou mauvaise qualité. Pour moy je ne me suis jamais donné la peine de l'ôter, parce que je croy que ce petit mouvement pouvant déranger les fibres superficielles du sang il peut empêcher d'en connoître les qualitez, & d'autant plus que l'écume ne couvrant point la totalité de la poilette, on peut juger par ce qui est découvert, de la nature du sang. Les Medecins demandent presque toûjours en venant voir le malade, si la saignée a été bonne, & si le sang est bien venu : quand on a laissé l'écume dessus, c'est une preuve convinquante qu'il est sorti en arcade & avec vitesse ; ce sont ainsi des questions, & des conséquences épargnées, puisqu'ils n'ont qu'à jetter les yeux sur le sang pour être informé de la maniere que la saignée s'est passée.

Distinction des poilettes.

Il ne faut pas manquer de marquer les poilettes en mettant un petit morceau de papier sur la premiere, deux sur la seconde, & trois sur la troisiéme : d'une aussi legere omission on en feroit un crime au Chirurgien ; quand on viendroit pour décider des qualitez du sang, quoy que l'embarras de sçavoir laquelle est la premiere ou la seconde poilettte soit de trés-petite consequence. Il y a des poilettes qui sont marquées par un, deux & trois, mais il faut les aporter dans leur rang, & comme il arrive souvent qu'un serviteur se peut tromper ; & que la gravure qui est sur le bord de la poilette peut être couverte de sang, c'est le plus sûr de les marquer avec du papier.

Jugement favorable que l'Opérateur doit toûjours porter sur le sang tiré.

Un des domestiques presente au Chirurgien le bassin R, pour laver sa lancette : il verse dessus de l'eau qui est dans l'aiguiére S, & avec la serviette T, il essuye ses mains & sa lancette. Il faut ensuite qu'il entretienne le malade, & qu'il lui prouve le besoin qu'il avoit de cette saignée : si le sang est sorti avec vigueur & abondance, il lui fait voir la nécessité qu'il y avoit d'en ôter, en lui disant que

le trop qu'il en avoit pouvoit lui causer quelque maladie dangereuse & mortelle. S'il est tombé en défaillance, & qu'il ait eu de la peine à la soutenir, il lui assure que les saignées qui vont jusques au cœur sont les meilleures : si le sang est vilain & corrompu, il lui dit ce qu'on en a vuidé, donnera moyen par le secours de la circulation à celui qui reste de se purifier : s'il est beau & vermeil, il s'en réjoüira avec le malade, en lui disant que c'est une preuve infaillible que celui qui demeure dans ses veines est de pareille nature, & qu'un pareil sang promet une santé de longue durée. Enfin de quelque maniere que la saignée ait tourné, il doit en tirer des conséquences avantageuses pour le malade.

On ne manque pas de faire quelques questions. Si le malade demande, par exemple, s'il peut boire un verre d'eau immédiatement aprés la saignée ? bien loin de s'y oposer, il faut même lui conseiller, parce que cela ne lui peut faire aucun mal, & au contraire, il peut produire un bien, car cette eau passant promptement dans les vaisseaux pour remplacer le sang qui vient d'être vuidé, elle ne peut qu'humecter & rafraîchir celui qui reste, qui est l'intention pourquoi on la donne. J'ay vû quelques Dames qui faisoient aporter dans leur chambre un sceau plein d'eau de puits bien fraîche, & qui faisoient jetter leur sang dans cette eau aussitôt qu'il étoit sorti ; elles prétendoient que par la vertu de la sympatie le sang qui leur restoit en étoit rafraîchi : je laisse à juger si elles avoient raison ou non. Mais je ne combattois point leur opinion, persuadé que si cette eau ne produisoit point le bien qu'elles en attendoient, au moins elle ne pouvoit faire aucun mal.

Il est bon au malade de boire un verre d'eau aprés la saignée.

Pratique superstitieuse.

Une question qui est souvent faite par les malades, c'est de demander s'ils peuvent dormir aprés la saignée. Jusques à present je l'ay vû défendre,

Le sommeil est permis aprés avoir bû de l'eau.

mais je n'en ay pas pû pénétrer la raison, à moins que ce ne soit la crainte que le bras ne se débande pendant le sommeil, s'il y en a quelque autre, elle est au-dessus de mes connoissances : mais s'il n'y avoit que celle-là elle ne doit pas priver le malade d'un doux repos que la saignée lui procure, c'est pourquoi aprés avoir bû un verre d'eau je ne m'opose point au sommeil qui vient se presenter aprés la saignée.

Lieu où le sang doit reposer

Le sang tiré ne doit point être exposé au grand air, ni au soleil, mais à l'ombre sur une table dans un endroit ni trop chaud, ni trop froid ; afin qu'en refroidissant peu à peu la séparation des liqueurs qui le composent, se puisse faire en prenant chacunes leurs places selon leur épaisseur, ou leur legereté. Le Chirurgien finit en conseillant au malade de prendre un boüillon une heure aprés, étant la nourriture la plus convenable aprés la saignée ; & ensuite ayant receu le salaire de ses peines qui est trés-mediocre aujourd'huy, il prend congé de la compagnie.

Si le lendemain le Chirurgien vient rendre visite à la personne saignée, il faut qu'il aille d'abord examiner le sang pour pouvoir répondre à toutes les questions que le malade lui fera sur la bonne ou mauvaise qualité de son sang. De quelque nature qu'il le trouve, il ne doit lui rien dire que de consolant, & quand même il auroit acquis un degré de pourriture qui feroit craindre quelque maladie fâcheuse, il ne doit point l'allamer sur l'avenir, il doit seulement lui faire entrevoir qu'il ne faut rien négliger pour tâcher de corriger & purifier son sang des mauvaises dispositions qui y sont, qui pourroient par la suite devenir serieuses & causer des désordres manifestes & dangereux.

C'est une erreur de croire que par une petite ouverture il n'y ait que le beau sang qui sorte ; le public est infatué de cette opinion, dont il est impossi-

ble de le désabuser. Il est vrai que le sang sorti par un petit filet paroît rouge & vermeil, parce qu'ayant été long-tems à emplir la poilette, l'air à eu plus de loisir de le refroidir, & il s'est coagulé avant que les separations ayent pû se faire : mais il n'est pas moins mauvais que celuy qui est resté, & une grande ou petite ouverture tire également le sang tel qu'il est dans ses vaisseaux, de même qu'un petit ou un gros foret tire du vin pareil à celuy qui est contenu dans le tonneau.

Abus vulgaire sur la bonté du sang sorti par une petite ou par une large ouverture.

Si on reçoit le sang dans le creux des assiettes, il paroîtra trés-beau, parce qu'étant d'un volume plus étendu, il est plûtôt refroidi, & par consequent coagulé avant que les particules lourdes & legeres se soient séparées ; ou pour parler à la mode il est plus frapé par l'air, qui y laissant plus de nitre lui donne cette couleur vermeille qu'on y voit. Mais si on le reçoit dans des poilettes qui soient plus creuses & plus étroites, conservant sa chaleur plus long-tems, le grossier a le tems de tomber en bas, le moins épais d'occuper le milieu, & le plus sereux de nager sur la superficie. La preuve en est convinquante lorsqu'une poilette est trop pleine & qu'elle répand par dessus, le sang qui est sur l'assiette est d'une trés-belle couleur, & celuy de la poilette quelquefois si vilain, qu'on croiroit que ce sont deux sang differens, quoy que ce soit veritablement le même.

D'où vient la differente couleur de ce sang.

On ne permet pas trop aux Chirurgiens de raisonner sur les differentes qualitez du sang, c'est pourquoy je n'en parleray point ici, quoy que ce soient eux qui les premiers en peuvent juger : dés que le sang aprés la piqueure a réjailli sur le drap, les Chirurgiens par les taches qu'il y fait, connoissent s'ils est bon ou mauvais ; & pendant la saignée en tombant dans la poilette, il s'en éleve une vapeur qui frapant les narines du Chirurgien luy fait juger

On connoît le sang par les taches qu'il fait & l'odeur qu'il rend.

de sa bonne ou mauvaise qualité : mais laissant le reste à ceux qui en doivent juger souverainement, je demande seulement que rendant justice au Chirurgien on ne l'accuse point quand on ne trouve pas le sang qu'il a tiré aussi mauvais qu'on croyoit qu'il dût l'être.

Accidens de la saignée.

La saignée qui est l'opération de la Chrurgie la plus commune, & celle qui paroît la plus simple, est néanmoins celle qui est accompagnée de plus d'accidens : il y en a qui peuvent arriver par la faute du Chirurgien, comme la piqueure du nerf & du tendon, ou de l'artere ; mais il en est une infinité qui en sont des suites fâcheuses, quoy-qu'on les ait bien faites, & dont on veut rendre le Chirurgien responsable. Celui qui saigne le plus, est le plus exposé à ces malheurs, parce qu'étant en reputation pour la saignée, les plus difficiles lui tombent en partage. De l'aveu de tous les Chirurgiens, c'est l'opération la plus perilleuse, & celle qui leur donne le plus de sujets de mortification : ils n'aspirent tous qu'à la quitter le plûtôt qu'ils le peuvent, & dés qu'il sont venus à Paris dans la haute pratique ils abandonnent avec joye la saignée, & ils croyent s'être tirez une grosse épine du pied.

De la saignée blanche.

Le moindre de tous les accidens, c'est de manquer une saignée ; il y a souvent plus de prudence à retirer sa lancette sans avoir du sang, que de vouloir en labourant dans un bras avec la pointe de la lancette en avoir à quelque prix que ce soit, & il vaut mieux faire une saignée blanche, que de se mettre dans le hazard de piquer une artere ou un nerf dans des bras où la veine entourée de graisse qui n'est pas capable de l'apuyer s'échape à la pointe de la lancette. Si celui qui tient la lumiere, la change de place dans l'instant de la piqueure, ou si le malade craintif retire son bras dans ce mo-

ment, ce sont des raisons pour faire manquer, & quoique ce ne soit pas la faute du Chirurgien, on ne laisse pas de le lui imputer par l'injuste disposition où on est de le rendre responsable de tous les évenemens.

D'où vient l'échimose.

S'il survient une échimose autour de la saignée, ou si ce sang qui est épanché forme un petit abscés qui supure par l'ouverture de la saignée, c'est toûjours la faute du malade qui s'est servi de son bras trop tôt & qui par l'action qu'il aura faite, aura obligé le sang de s'échaper de la veine, qui n'ayant pû sortir au dehors à cause du bandage se sera extravasé entre la peau & la veine ; comme il arriva à une femme de chambre d'une Dame de la premiere qualité que j'avois saignée le matin, & qui une heure aprés alla peigner & habiller sa maitresse, ne voulant pas qu'elle sçût qu'elle avoit été saignée. Elle m'envoya chercher, parce que son bras luy faisoit beaucoup de douleur, & quoy qu'elle le voulût cacher à sa maîtresse, je luy allay dire aussi-tôt, afin qu'elle fût informée de la verité. Elle la gronda fort de s'être fait saigner à son insçû, & s'il étoit vray qu'elle en eût besoin, de ne s'être pas tenue en repos.

Il y a dans l'avant bras une aponevrose large qui l'envelope, & qu'on a prise jusques à présent pour la membrane commune des muscles : quand on est obligé de saigner une mediane avancée, on ne peut gueres se dispenser de toucher cette aponevrose qui cause quelque fois un frémissement qu'on ressent jusqu'au bout des doigts ; c'est pourquoi il faut éviter ces sortes de saignées autant qu'on peut. Mais si on n'avoit pas pû saigner ailleurs, & que cette membrane eût été touchée, il y surviendroit fluxion, douleur, dureté, & quelquefois un abscés ; ce qui ne donne pas peu de mortification au Chirurgien.

Mais quoyque ces accidens ne soient pas causez par la faute du Chirurgien ; il faut néanmoins qu'il

travaille à y remedier, de crainte qu'il n'ayent de la suite, & que ceux qui ne sont pas instruits comme la chose s'est passée ne l'agravent & ne luy tombent à dos. Si c'est une simple échimose, en la bassinant avec de l'eau de vie ou de l'esprit de vin on la guerit: s'il y a du sang qui veuille venir à supuration on luy ayde avec l'emplâtre divin & un peu de basilicon, & quand le pus est sorti par la saignée on desseche avec l'emplâtre de ceruse brûlée. Si c'est une fluxion sur l'avant-bras causée par l'attouchement de l'aponevrose, on saigne plusieurs fois de l'autre bras pour detourner l'humeur qui prend le chemin de cette partie, on fait de bonnes embrocations avec les huiles rosat, de camomille, de meliot & de vers, & on se sert de cataplasmes anodins & résolutifs.

Il se fait quelquefois un dépôt sur le bras saigné quoyque l'operation n'y ait point de part; ce qui arrive à des personnes cacochimes accablées d'humeurs qui sont prêtes à se jetter sur quelque partie. Si on les saigne dans ce tems-là ces humeurs se déterminent à couler sur la partie qu'on a vuidée par la saignée: le lendemain on trouve le bras gonflé & douloureux qui enfle à vuë d'œil, & qui grossiroit extraordinairement si on ne travailloit à détourner ce torrent par de grandes saignées faites à l'autre bras, par des cordiaux pris interieurement, & par l'aplication des remedes capables d'arrêter le cours de ces humeurs, de les resoudre & de defendre le bras contre celles dont il est abreuvé. La furie de ces humeurs est quelquefois si grande que j'y ay veu la gangrene dés le deuxiéme jour, & le malade mourir le troisiéme. Un pareil malheur arriva à la femme d'un Officier de la Reine, qui chagrine d'avoir perdu un fils unique tomba malade; je la devoit saigner le lendemain, mais elle changea de sentiment, elle aima mieux aller à une maison de campagne qu'elle avoit

Cure des dépots.

avoit proche de Versailles, elle s'y fit saigner du pied ; le depôt se fit si grand sur la jambe & la cuisse que la gangrene y survint, & elle mourut en trois jours. Depuis quelques mois Monsieur le Duc de S. Simon fut saignée à Paris par un Chirurgien des plus employez ; il se fit sur son bras une fluxion causée par la disposition où il étoit, qui se termina par un abscés qu'on ouvrit & dont il fut gueri en trois semaines sans en être estropiez. On n'accusoit pas moins le Chirurgien que d'avoir piqué le tendon, ou le nerf, tout le monde lui faisoit son procés ; mais une guerison aussi prompte l'a justifié, en faisant voir que ni l'une ni l'autre de ces deux parties n'avoit été offensée, puisque quand elles le sont il faut plusieurs mois pour les guerir.

De la piqueure d'un tendon ou d'un nerf.

Il peut arriver que le Chirurgien piquera malheureusement un tendon, ou un nerf, mais ces piqueures ne sont pas mortelles : il faut qu'il y aporte le remede que la bonne Chirurgie lui ordonne, & pour l'en instruire je crois ne pouvoir pas mieux faire que de raporter ici l'histoire du Roy Charles IX. à qui ce malheur arriva : La voici dans les termes qu'Ambroise Paré son premier Chirurgien & l'un de nos plus fameux Auteurs nous l'a laissée par écrit. Le Roy ayant la fiévre ; Monsieur Chapelain son premier Medecin & Monsieur Castellan aussi Medecin de sa Majesté & premier Medecin de la Reine sa Mere luy ordonnerent la saignée. Pour la faire on apella un Chirurgien qui avoit bruit de bien saigner ; lequel cuidant faire ouverture à la veine, piqua le nerf qui fit promptement écrier le Roy disant avoir senti une trés-grande douleur ; parquoi assez hautement je dis qu'on desserrât la ligature, autrement que le bras enfleroit bien fort, ce qui advint subit avec une contraction du bras, de maniere qu'il ne le pouvoit fléchir & étendre librement, & y étoit la douleur extrême tant à l'endroit de la pi-

„ queure que de tout le bras. Pour le premier &
„ plus prompt remede j'apliquay un petit emplatre
„ de basilicon de peur que la playe ne s'aglutinat, &
„ pardessus tout le bras des compresses imbuës en oxi-
„ crat, avec une ligature expulsive commençant au
„ carpe & finisant prés l'épaule, pour faire renvoi du
„ sang & esprits au centre du coprs, de peur que les
„ muscles ne reçûssent trop grande fluxion, inflam-
„ mation & autres accidens. Cela fait, nous nous re-
„ tirâmes à part pour aviser & conclure quels mé-
„ dicamens on y devoit apliquer pour apaiser la dou-
„ leur & obvier aux accidens qui viennent ordinai-
„ rement aux piqueures des nerfs. Je mis sur le bu-
„ reau qu'on devoit mettre dans la piqueure de
l'huile de therebentine assez chaude avec un peu
d'eau de vie rectifiée, & sur tout le bras un em-
plâtre de diachalciteos dissout avec vinaigre &
huile rosat, en continuant la susdite ligature expul-
sive. Mes raisons étoient que la susdite huile & eau

Conseil de Paré en de semblables cas.

„ de vie ont puissance de penetrer jusques au fond
„ de la piqueure & de sécher l'humidité qui sortoit
„ de la substance du nerf, & par leur chaleur tant ac-
„ tuelle que potentielle calmer la douleur;& ledit em-
„ plâtre de diachalcitheos a pareillement vertu de re-
„ soudre l'humeur ja couruë au bras,& empêche la des-
„ centes d'autres humeurs.Quant à la ligature elle sert
„ à roborer & restraindre les muscles, exprimer &
„ renvoyer aux parties superieures l'humeur jà descen-
„ due,& empêcher nouvelle fluxion,ce que lesdits Me-
„ decins accorderent & conclurent tels remedes y être
„ utiles & nécessaires. Par ainsi la douleur cessa; &
„ pour en davantage resoudre, étant l'humeur conte-
„ nue en la partie, on usa puis aprés des remedes reso-
„ lutifs & dessicatifs comme de celui-ci. ♃ farine
„ d'orge & d'orobe 2. onc. de chaque. fl. de camom.
„ & de mélilot 2. pincées de chaque, beure frais une
„ once & demie, lessive de barbier suffisamment pour

un cataplasme. Le Roy demeura trois mois & plus ,,
sans pouvoir bien fléchir & étendre le bras, néan- ,,
moins, graces à Dieu il fut parfaitement bien gueri ,,
sans que l'action fut demeurée aucunement vitiée. ,,

Si au lieu d'une veine le Chirurgien a ouvert une artere, ou qu'il les ait ouvertes l'une & l'autre, ce qu'il connoîtra aussi-tôt par la sortie impetueuse du sang, il ne faut point qu'il perde le jugement, ni qu'il donne à connoître au malade qu'il est embarrasé, parce qu'il n'est pas impossible d'y remedier sans même que le malade s'en aperçoive. Pour prouver ce que j'avance & en instruire le jeune Chirurgien, je vais raporter ce que j'ay veu faire à mon Maître d'aprentissage en pareille occasion. Il alloit pour saigner un Pensionnaire au College d'Harcourt, & il me mena avec lui pour tenir la lumiere. Il ouvrit l'artere, dont le sang se lança comme un trait d'arbalête de l'autre côté du lit; il faisoit une trés-grande arcade, il sortoit en sautillant & il s'élevoit dans le plat une écume d'un vermeil oranger & en grande quantité. Ayant connu que c'étoit l'artere qui étoit ouverte, il ne s'étonna point, il dit au malade que son sang étant aussi échauffé il faloit en tirer beaucoup afin que cette saignée calmât cette grande chaleur, il demanda un second plat, & en tira jusques à ce qu'il vît que le malade commençoit à tomber en foiblesse. Il avoit mis pendant que le sang sortoit une piece de monnoye dans la compresse, & avoit demandé une seconde bande. A mesure que le malade s'affoiblissoit, l'arcade que faisoit le sang diminuoit & baissoit: ayant ôté la ligature & le malade étant évanoüi, le sang cessa de sortir. Il prit ce moment pour apliquer la compresse & bander le bras qu'il serra plus qu'à l'ordinaire; & mit deux bandes; & ayant ployé le bras sur l'estomac du malade il l'attacha à sa camisolle de crainte qu'il ne l'étendit, il lui jetta de leau au visage, il luy fit sen-

De l'ouverture à l'artere par mégarde.

Moyen de remédier à cet inconvenient.

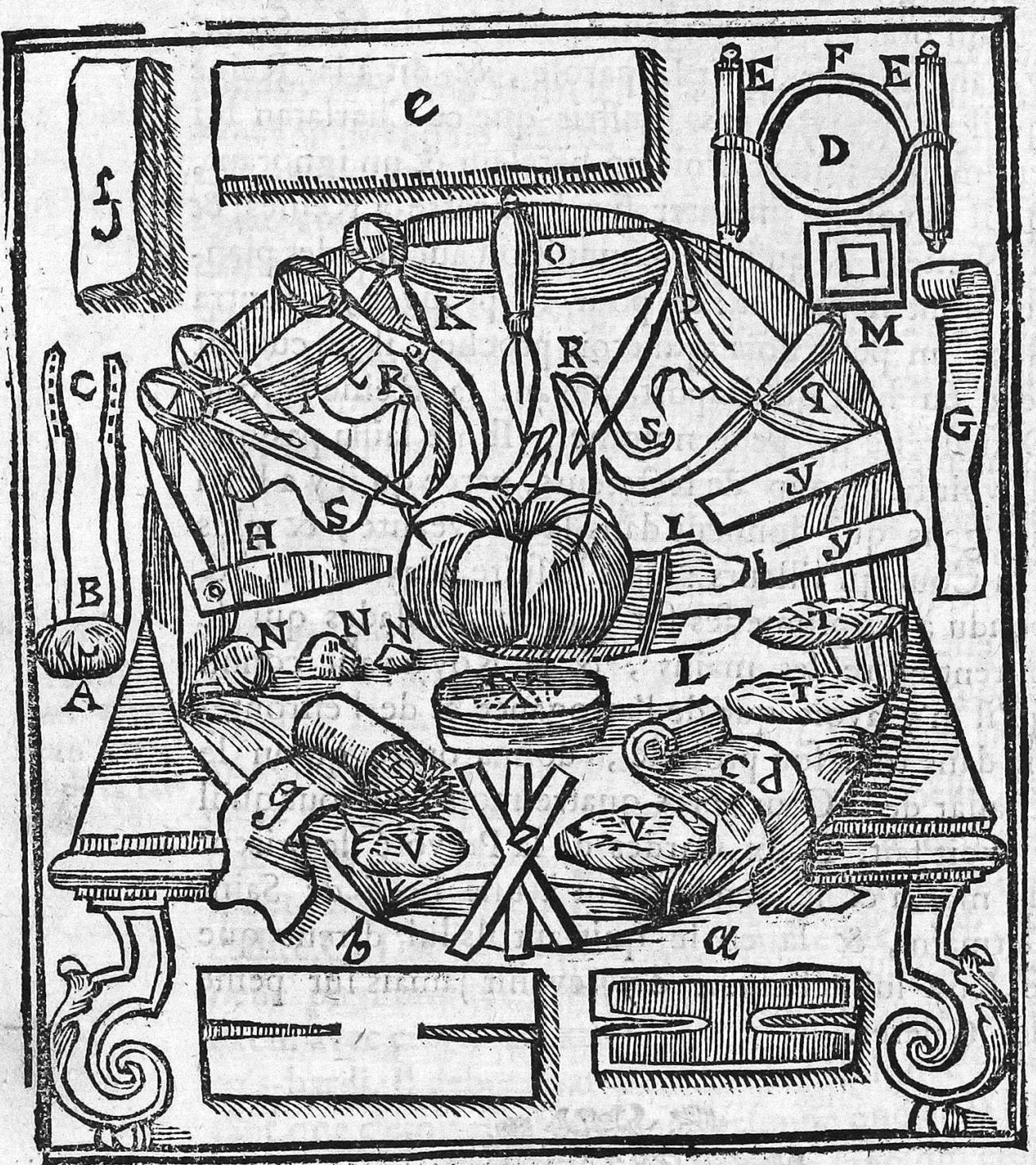
tir du vinaigre & le fit revenir de son évanouissement. Il eut soin de faire jetter le sang avant que de s'en aller, & il recommanda bien au malade de ne point remuer son bras, lui disant que s'il se débandoit son sang étoit si furieux qu'il seroit mort, avant qu'on pût le secourir. Le soir feignant d'avoir été apellé pour un malade de son voisinage, il l'alla voir & trouva que le malade avoit été assez obéïssant pour avoir laissé son bras dans le même état qu'il l'avoit mis : le lendemain il luy rendit encore visite & quoyque le malade se plaignît que son bras étoit bien serré il luy persuada de n'y toucher que le troisiéme jour, & encore aprés l'avoir débandé il y remit une nouvelle compresse & une autre bande pour plus grande sureté. La cicatrice se fit comme celle d'une veine ; & le malade a crû qu'on ne lui avoit jamais fait une meilleure saignée.

Histoire d'un Charlatan ennemi de la saignée.

Je finis l'article de la saignée par l'histoire d'un nommé Damascéne qui vint à la Cour en l'année 1669. Elle vous fera voir que de tout tems il c'est élevé des gens qui ont attaqué ce grand remede, & que tous les efforts qu'on a faits pour le détruire n'ont servi qu'à en faire connoître l'utilité & la necessité. Ce Damacéne étoit un homme bien-fait, de belle physionomie, vestu trés-proprement en Medecin avec ce grand exterieur il parloit bien, & étoit trés-hardi. Il débuta par condamner la saignée, disant que c'étoit assassiner une personne que de la saigner, parce que selon lui, on ôtoit le sang qui étoit le tresor de la vie. Il publioit que c'étoit la lune qui gouvernoit nos corps, que c'étoit elle qu'il faloit consulter sur toutes nos maladies, & qu'avec des opiates, des antidotes & des élixirs qu'il donnoit dans de certains tems de la lune, il n'y avoit point de malades qu'il ne guerît. Il fit imprimer un petit livre pour établir sa doctrine, il alloit au diner du Roy, où il vantoit les merveilles qu'il avoit faites ;

il suivoit la Reine à sa collation dans le jardin du Boulaingrin où il se faisoit écouter comme s'il eût été un oracle. Un garçon Apoticaire de M. Stuart y étant un jour, prit la parole, & dit à la Reine qu'il ne pouvoit pas souffrir que ce Charlatan lui en imposât ; que c'étoit un bâteleur & un ignorant, qu'il l'avoit vû monter sur le theâtre à Reines & à Nantes, & qu'il ne connoissoit aucune des plantes dont il parloit : & pour le prouver, il entra dans un petit bois qui étoit proche, il en cueillit sept ou huit qu'il aporta devant la Reine & que Damascéne ne peut nommer. Il ne laissa pas que d'avoir beaucoup de sectateurs, parce qu'il y a bien des gens qui donnent dans la nouveauté, & plus à la Cour qu'ailleurs : mais la suite n'ayant pas répondu à ses promesses sur plusieurs malades qui se mirent entre ses mains, & le Roy ayant connu qu'il n'y avoit que de l'arrogance & de l'effronterie dans tout son procedé, donna ordre qu'on le chassât de la Cour aprés quatre mois de séjour qu'il y avoit fait. Deux Gardes de la Prevôté le prirent un matin & le conduisirent à une lieuë de Saint Germain, & là en le quittant ils lui dirent que le Roy lui défendoit d'y revenir jamais sur peine des Galeres.

FIG. XLIV. POUR L'ANEVRISME.



De l'Operation de l'Anevrisme.

CE mot d'Anévrisme ou d'Anefrisme est dérivé du mot grec *anefrenin* qui veut dire, étendre ou élargir, parce que c'est une tumeur pulsative, molle & obéïsante au toucher, causée par l'élargisement de l'artére, où par l'épanchement du sang artériel hors de son vaiseau.

Deux especes d'anévrismes.

Cette définition nous aprend qu'il y a deux sortes d'Anévrisme, l'une qui est faite par la dilatation de l'artére qui s'étendant & s'élargisant peu à peu

fait une poche qui s'emplit d'un sang artériel ; l'autre par incision ou rupture de l'artére, dans laquelle le même sang sortant de son vaisseau s'épanche dans les parties voisines.

Cause de la dilatation de l'artére.

Celles qui se font par dilatation ont deux causes ou interne ou externe. La premiere est quand une humeur corrosive a rongé en partie les membranes externes de l'artére, en sorte que les internes ne pouvant resister à l'impulsion du sang, elles sont obligées de s'étendre & d'obéir aux pulsations continuelles du sang artériel ; & la seconde est quand la pointe de la lancette a éfleuré extérieurement l'artére, ces mêmes pulsations n'en trouvant pas le canal si fort en cet endroit, elles contraignent les membranes internes de prêter, & s'élargissant elles font une tumeur qui sort & excede le conduit de l'artére.

Causes de l'anévrisme par incision ou par rupture de ce vaisseau.

Celles qui se font par incision ou par rupture ont toûjours une cause externe, comme une playe faite par la pointe d'une épée ou d'une lancette, qui faisant ouverture au corps de l'artére ouvre une sortie au sang qui se répand entre les chairs & la peau la rupture peut être causée par de grands efforts, ou par des cris pendant l'accouchement qui peuvent faire le même desordre que l'incision de l'artére.

Endroits où elles arrivent.

Il arrive des anévrismes dans toutes les parties du corps, comme à la tête, au col, à la poitrine, ou au ventre ; elles viennent quelquefois en ces parties d'une grosseur prodigieuse : mais comme je ne me propose que de parler icy de celles qui viennent ensuite de la saignée, je me renfermeray dans l'Opération qui leur convient.

Leurs signes.

On connoît en saignent qu'on a ouvert l'artére par l'impetuosité avec laquelle le sang sort de son vaisseau ; & par les autres signes que je vous ay fait remarquer en parlant de la saigné : il faut pour lors tâcher de ne point paroître embarassé, & se condnire de la même maniere que je vous

ay dit que fit mon Maitre d'aprentissage dans une pareille occasion.

Mais si le malade ou les assistans s'en sont apperçus, ou si le sang ne sort pas à plein tuyau de l'artére, & que le Chirurgien voye par l'élevation qui commence autour de la saignée, que le sang se répand entre les chairs & la peau, il faut que de bonne foy il avouë sa faute & qu'il mette le poulce dessus l'ouverture avant qu'il y ait beaucoup de sang épanché, & sans trop allarmer le malade il doit lui faire connoître le danger ou il est, afin de le rendre soumis & obéissant à faire ce qui est necessaire pour en éviter les suites.

Instrument pour serrer l'artére.

Disposition des compresses graduées.

Pendant que le Chirurgien tient l'artére soumise avec le poulce de sa main gauche, de sa droite il ôte sa ligature, il fait préparer des bandes, des compresses & du papier mouillé pour faire un tampon, s'il ne peut pas avoir une moitié de féve dessechée: Il fait poser une compresse épaisse sur le bras le long de l'artére, & par dessus une autre compresse circulaire sur laquelle il met une ligature qu'il fait serrer avec le tourniquet. Quand il croit que la compression est asez forte pour empêcher que le sang ne puisse couler de l'artére, il leve son poulce, & dans le tems que le sang est ainsi arrêté, il met un tampon de papier moüillé sur la saignée ou une moitié de féve ou une piece de monnoye dans la premiere compresse, il en met une seconde un peu plus grande, & encore une troisiéme afin que par gradation l'artére soit bien comprimée: puis une ou deux bandes qu'il serre plus que dans les saignées ordinaires. Le bras bien bandé il remet le poulce dessus toutes les compresses avant que d'ôter le tourniquet, il met encore une compresse étroite, épaisse & longitudinale le long du bras sur l'artére, & par dessus, une bande de la largeur de trois doigts qui par plusieurs circulaires monte du coude jusques à l'épaule; & par ce moyen

il arrêtera le sang sans qu'il survienne d'anévrisme.

Il faut, cet apareil posé, saigner le malade plusieurs fois de l'autre bras: il faut mettre le bras saigné dans une bonne situation, point trop ployé ni trop étendu, & l'avant-bras & la main plus haute que le coude, placé sur des oreillers sans lui faire faire aucun mouvement. Il ne faut point relever l'apareil que plusieurs jours aprés à moins que le bras n'enflât trop, ou qu'on eût quelque signe que malgré ce bandage le sang continue à s'échaper hors de l'artére; car pour lors il faudroit se determiner à l'Operation qu'on ne peut pas differer sans mettre le malade en danger de perdre la vie.

Traitement du malade aprés l'apposition de l'appareil.

Il ne faut pas faire comme fit un Chirurgien qui ayant ouvert l'artére à un Officier du Roy, crut, parce qu'il avoit bien bandé le bras, & qu'il s'étoit rendu maître du sang qu'il n'en arriveroit rien de fâcheux: il est vray que le sang ne sortoit point dehors à cause du bandage, mais il s'échapoit de l'artére & couloit en haut dans le bras qu'il emplit tellement qu'il devint d'une grosseur extraordinaire. C'étoit à quatre lieuës de Versailles où je fus apellé pour faire l'Opération, & je fus obligé d'ouvrir la peau le long du bras pour en tirer plus de quatre livres de sang qui s'étoit caillé entre les chairs & la peau depuis le coude jusques à l'épaule dans toute la circonference du bras.

Quand c'est une anévrisme faite par la dilatation de l'artére, la necessité pour l'opération n'est pas si pressante que celle qui est faite par incision; & même la Chirurgie nous propose des moyens pour l'éviter dont il faut se servir avant que de prendre ce parti.

Cas où l'operation de l'anevrisme est plus pressante.

Un Chirurgien peut s'être aperçu d'avoir touché le corps de l'artére, quand en saignant une basilique, il a senti à la pointe de la lancette une petite résistance qu'il ne trouve pas ordinairement. Quand cela est arrivé il doit craindre quelque suite, & pour

l'eviter il faut qu'il mette une compresse un peu plus épaisse, qui tienne le bras bandé plusieurs jours qu'il recommande au malade de ne faire aucun effort avec son bras, & pour plus grande sureté qu'il trempe la compresse dans de l'eau stipique.

Signes d'une tumeur anevrismale.

Souvent les malades s'impatientent de porter une bande trop-long tems; c'est alors que si l'artére est efleurée, le sang par des pulsations continuelles fait étendre l'endroit affoibli, & qu'il s'y fait une petite tumeur qui d'abord n'est que de la grosseur d'un trés-petit pois, & qui grossissant tous les jours devient grosse comme une noisette ou une noix. Si le Chirurgien est averti d'abord qu'elle commence, il y peut remedier plus facilement que quand elle est à ce degré de grosseur: il connoît que c'est une tumeur anévrismale par le toucher, car il y sent une pulsation semblable à celle du poux, & si elle est encore petite en la comprimant elle disparoît, parce qu'on fait rentrer le sang dans le corps de l'artére. Il y en a qui prétendent qu'en versant de l'eau bien froide, ou en mettant quelque chose de bien froid sur la tumeur, que c'est un moyen de la guérir: les remedes stiptiques & astringens y conviennent, parce qu'il faut resserrer les fibres trop étenduës des tuniques de l'artére, mais ils seroient de peu d'effet s'ils n'étoient aidez par le bandage qu'il faut porter des années entieres.

Monsieur l'Abbé Bourdelot premier Medecin de M. le Prince inventa un bandage pour se guerir d'une anivrisme qui luy survint aprés une saignée: il apelloit son bandage le ponton, il consistoit dans un petit Ecusson A, dacier rond, fait exprés, garni de cotton & de cuir comme les bandages pour les hernies. Ce petit écusson a des attaches B qui passent au dessus & au desous du coude qu'on vient arrêter au dedans du bras au milieu de la partie platte de l'écuson: il y a de petits trous C, à ces attaches

pour serrer & relâcher l'écusson quand on veut ; & quoyque cet écusson soit fait pour comprimer la tumeur, il y a une canelure pour laisser la liberté au sang de l'artére de passer par dessous. C'est ce qui luy a fait donner le nom de ponton, étant semblable à un pont qui n'empêche pas l'eau d'une riviere de continuer son cours: il le porta l'espace d'une année, & la tumeur diminuant tous les jours il se trouva gueri entierement.

Cet exemple aprend au Chirurgien qu'il doit être inventif, qu'il faut qu'il travaille à trouver des bandages & des machines capables de guerir les maladies sans opération, & que s'il veut se servir de ceux qui ont été trouvez par nos predecesseurs, il y doit augmenter ou diminuer selon que les dispositions des maladies le demandent. Mais quand il a puisé toute son industrie, & que la tumeur n'a point cedé à tous ces remedes, il faut qu'il en vienne à l'Operation qu'il doit faire avec toutes les précautions necessaires pour se rendre maître du sang, afin que le malade ne meure pas dans le tems de l'Opération comme il est arrivé quelquefois.

L'Invention est necessaire au Chirurgien.

Quelque éclairé que soit un Chirurgien & quoy qu'il ait déja fait cette Opération plusieurs fois, il doit se méfier de ses lumieres, & de son adresse, parce que dans le tems que la tumeur est ouverte il peut s'étonner par la sortie du sang qui se lance avec impetuosité ; il peut dans ce moment perdre cette présence d'esprit dont il a besoin dans un tems où il faut arrêter promptement la furie de ce sang, c'est pourquoy je luy Conseille de ne la point entreprendre sans apeller un de ces confreres capable de l'assister de ses conseils, & de l'aider en cas de besoin, dans une Opération aussi délicate & aussi hazardeuse.

Il doit se méfier de soy-même.

Avant l'Opération il faut préparer tout ce qui est necessaire, tant les instrumens, que ce qu'il faut pour

Appareil pour l'operation de l'anévrisme.

le pansement, afin d'avoir tout prêt pour n'être point obligé ni de le demander, ni de l'attendre ; sçavoir un tourniquet composé d'une ligature qui fasse deux tours, & d'un ou de deux petits bâtons de la grosseur & de la longueur du doigt ; une lancette à abscés, des ciseaux droits & courbes, un bistouri, une érine, des aiguilles courbes enfilées d'un petit filet ciré, des boutons de vitriol en cas de besoin, plusieurs petites compresses de differente longueur, quantité de charpie, des poudres astringentes, un emplâtre, de grandes compresses, deux bandes, & enfin un apareil tel qu'il est gravé sur la planche XLIV. qui est à la tête de ce chapitre.

Situation du sujet & des assistans.

Avant l'opération le malade étant placé dans un fauteuil de commodité & dans la situation la plus commode pour l'Opérateur, vis-à-vis le jour, un peu panché en arriére, & le bras étendu comme pour une saignée, on placera les serviteurs qui doivent être au moins quatre. Si c'est au bras droit, que soit l'anevrisme, l'Opérateur fera mettre le premier qui est celuy en qui il se confie le plus à sa gauche, qui embrassera le bras du malade pour comprimer l'artéré quand il sera necessaire : il fera tenir l'avant-bras du malade par le second, qui tiendra d'une main celle du malade, & de l'autre on empoignera l'avant-bras pour empêcher qu'il ne le retire, ou ne le remue dans le tems de l'Operation; ce serviteur sera à la droite de l'Operateur. Le troisiéme sera devant luy, & tiendra un bassin sur lequel sera tout l'apareil pour en prendre à sa volonté les choses dont il aura besoin, ou les remettra de même aprés s'en être servi : & le quatriéme sera pour obéir aux ordres de l'Operateur. Il faut qu'il y ait sur une table une chandelle ou une bougie allumée, toute prête à l'aporter en cas que l'Operateur demande de la lumiere.

Ces choses ainsi disposées, il faut avant que d'ouvrir la tumeur, songer à se rendre maître du sang, & empêcher qu'il n'en sorte qu'autant que l'on voudra: il y a trois moyen pour y parvenir, le premier par la ligature avec le cordonnet, le second par les mains d'un serviteur, & le troisiéme par un tourniquet.

3. Moyens de regler la sortie du sang.

Les Anciens prenoient une grosse aiguille courbe enfillée d'un fort cordonnet, ils la passoient au travers du bras, ils commençoient par l'enfoncer au dessous de l'artére jusques proche l'os, ils la faisoient sortir par le milieu du muscle biceps, & par ce moyen ayant embrasé l'artére dans l'anse du cordonnet ils le lioient sur une compresse asez fortement pour arrêter le cours du sang dans l'artére: cette methode a paru si cruelle aux Chirurgiens qui sont venu aprés, qu'ils l'ont abandonnée, & se sont contentez des mains d'un serviteur, qu'ils ont substitué à la place d'une ligature si penible & si douloureuse.

Methode ancienne.

Ceux qui se sont servi des mains d'un serviteur en choisissoient un dont les mains fusent fortes & robustes, ils lui faisoient empoigner le bras les deux pouces en dessus & les huit doigts par dessous dont les extremitez comprimoient le corps de l'artére toute de sa longueur, & se fiant à ce serviteur ils ouvroient la tumeur. Ils prétendoient ce moyen trés-commode, parce que l'artére découverte ils luy disoient de soulager un peu ses doigts afin de voir par le sang qui jaillissoit, l'endroit de l'ouverture pour y mettre le bouton, ou en faire la ligature; & refaisant apuyer les doigts ils achevoient leur opération. Cette maniere est la plus simple, mais elle n'est pas la plus sure, car les mains se peuvent lasser par une longue compression & par la durée de l'operation, & avant qu'on en eût substitué un autre en sa place le malade pourroit perdre beaucoup de sang, & l'operation en seroit troublée: c'est ce qui fait que les Modernes

Comment on peut retenir le sang avec les mains d'un serviteur.

ont inventé le tourniquet dont ils se servent aujourd'huy, tant dans les Anevrismes que dans les amputations.

Du tourniquet.

On a donné le nom de tourniquet à cette espece de ligature D, parce qu'en tournant deux petits batons E E, passés entre le bras & une liziére F, faite d'un tissu de fil, on le serre autant qu'on veut; c'est de cette maniere que les voituriers serrent avec un bâton les cordes qui tiennent les balots sur leurs charrettes. On la pose sur cette bande circulaire G, afin de faire moins de douleur & de meurtrisseure à la peau; quand on l'a tourné suffisament, on le fait tenir par un serviteur, qui le peut serrer ou lâcher selon la volonté de l'Operateur: il fut inventé il y a trente ans pendant le siége de Besançon en Franche-Comté par un des Chirurgiens de l'Armée: & on s'en est toûjours servi depuis ce tems-là.

Ouverture de la tumeur.

Le tourniquet placé deux ou trois travers de doigts au dessus du ply du coude, le Chirurgien avec une grande lancette H, ouvre la tumeur de toute sa longueur en commençant par la partie inferieure; si avec la lancette il ne la trouve pas suffisamment ouverte, il donne quelques coups avec ces ciseaux droits I, ou ces courbes K, en haut ou en bas selon qu'il le juge à propos; puis ayant porté un doigt ou deux dans la tumeur, il en vuide tout le sang coagulé qu'il y trouve il y coupe les brides qui y sont, & en ayant ôté tout ce qui embarassoit, il dit a celuy qui tient le tourniquet de le lâcher un demi-tour pour reconnoître l'endroit de l'ouverture de l'artére qui se manifeste assez par le sang qu'on en voit sortir avec vitesse. La playe de l'artére bien connue, c'est au Chirurgien a determiner de quelle maniere il croit pouvoir en arrêter le sang, & ce sont les dispositions qu'il y trouve qui doivent lui faire prendre parti sur l'un des trois

Moyens qu'il y a pour l'arrêter.

Le premiere est de prendre du papier mâché, en faire deux petits tampons L L, & les poser sur l'ouverture de l'artére ; ou bien une petite compresse M trempée dans de l'eau stitique, & la mettre directement sur le corps de l'artére, & par dessus plusieurs autres compresses un peu plus grandes les unes que les autres, & ainsi arrêter le sang.

Maniere d'arrêter le sang.

1. Par le papier mâché.

Le sécond est de mettre sur l'artére ouverte un caustique ou un de ces boutons de vitriol NNN, qui par l'escarte qu'il y fait en arrête le sang comme on fait aprés les emputations dans de certains Hopitaux où pour avoir plûtôt fait on ne s'embarasse point des désordres que ces remedes peuvent faire.

2. Par les boutons de vitriol.

Le troisiéme, c'est avec un scapel O, ou un déchaussoire P, de dissequer le canal de l'artére, & l'ayant soulevé avec une érine Q, passer par dessous une de ces aiguilles R R, enfilée d'un gros fil ciré S, qu'on noue au dessus de l'ouverture de l'artére & qu'on serre de maniere que le sang ne puisse plus couler par ce canal : on laisse les bouts du fil assez longs pour sortit de la longueur de quatre travers de doigt hors de la playe. Il est inutile de mettre une petite compresse sous les nœuds du fil, ni de faire une seconde ligature au dessous de la playe de l'artére : quand nos Anciens, en usoient ainsi ils ignoroient le mouvement circulaire du sang: mais à present que nous en sommes certains, cette connoissance perfectionne nos Operations en nous faisant retrancher plusieurscirconstances inutiles & superfluës.

3. Par la ligature.

De ces trois manieres d'arrêter le sang c'est la premiere qui est préferable aux deux autres, par ce qu'elle conserve l'artére & qu'elle n'a pour but que de procurer une cicatrice à la playe qui a été faite : & s'il n'y avoit pas lieu de s'en pouvoir servir, c'est la ligature qu'il faut préferer aux caustiques, & c'est aussi celle dont se servent les meilleurs Praticiens d'aujourd'huy.

Choix de ces manieres.

Aprés l'opération faite de l'une ou l'autre de ces trois façons, il faut panser le malade. Si on s'est servi de la premiere ou de la seconde, il faut bien tamponer la playe avec ces bourdonnets T T, & avec ces plumaceaux V V, & ne point épargner les poudres astringentes qui sont dans cette boëte X; afin d'empêcher la sortie du sang: mais si l'on a mis en usage la ligature, il ne la faut panser que simplement, parce qu'on est sûr que le sang ne peut plus sortir. On ne laisse pas les premiers jours que de mettre des plumaceaux couvert d'un onguent où entrent les poudres astringentes; on met de petites compresses longitudinales Y Y, & d'autres Z, qui se croisent en forme d'X, pour mieux apuyer, puis un emplâtre long *a*, dont les deux extremitez soient fenduës, ensuite une compresse *b*, de même figure, & par dessus le tout un bandage *c d*, qui fasse des circulaires au dessus & au dessous du coude, & qui se croise sur la playe: ce bandage est quasi semblable à celuy de la saignée, excepté que la bande est plus large & plus longue, & qu'il ne se termine pas par un nœud. On met encore deux compresses circulaires trempées dans l'oxicrat, l'une *e* sur l'avant-bras, & l'autre *f* sur le bras, & par dessus une bande *g*, que l'on pose circulairement au dessus du carpe, qu'on continue jusques à l'epaule, & qu'on finit par un circulaire autour du corps, observant de mettre encore au bras une compresse longitudinale & épaisse le long de l'artére, afin que la compression se faisant plus forte en cet endroit, elle empêche que le sang artériel ne soit poussé avec trop de vitesse, contre la ligature de l'artére.

Pansement qu'on fait au malade.

On conduit le malade au lit, on le couche dans une situation un peu élevée, & on pose son bras à demi ployé sur un oreiller, & quoyqu'il ait été saigné avant l'opération, on le saigne plusieurs fois

Sa situation dans le lit.

fois aprés pour éviter l'impetuoſité du ſang vers la partie affligée, on met auprés du malade un ſerviteur, qui avec la main appuye jour & nuit l'endroit de l'opération pour empêcher l'irruption du ſang; & comme un ſeul ſerviteur ne pourroit pas y reſiſter, il y en a deux ou trois à qui on donne alternativement cet employ.

Regime de vie du malade, & le ſoin qu'on en doit avoir dans la ſuite.

Les premiers jours on fait obſerver au malade un regime de vie tres-ſobre afin de ne point faire trop de ſang: on eſt attentif ſur tout ce qui peut arriver, & on ne releve l'apareil que trois jours aprés: & quand on le fait, on laiſſe les derniéres compreſſes ou tampons, c'eſt-à-dire ce qui touche l'artére, & on attend que ces compreſſes ou tampons tombent d'eux-mêmes, obſervant toutes les fois qu'on panſe le malade de luy faire empoigner le bras par un ſerviteur qui comprime l'artére, comme nous avons dit.

Il ne faut point ſe relâcher ſur l'exatitude qu'on doit aporter pour la tenir ſujette, car lorſque l'on ſe croit en ſureté de ce côté-là, une ſortie imprévuë du ſang, comme il eſt arrivé ſouvent, oblige de recommencer l'opération, & peut mettre le malade avant qu'il ſoit ſecouru dans le danger de perdre la vie: c'eſt pourquoi il ne faut rien negliger, & ne rien promettre affirmativement avant la parfaite gueriſon. Il faut à meſure qu'elle aproche, que la playe ſe remplit de chair, faire tous les jours étendre un peu davantage le bras au malade, parce que ſi on laiſſoit cicatriſer la playe le bras ployé, il ne pourroit plus l'étendre par la ſuite, & il ſe trouveroit eſtropié, quoyque gueri de ſon anévriſme.

C'eſt une choſe ſurprenante de voir la prévention du public, qui croit que les Chirurgiens ſont obligez de donner une penſion à tous ceux à qui ils font une mauvaiſe ſaignée. Un celebre Chirurgien mort il y a

Ouverture d'artére difficile à éviter.

trente-trois ans, dont le nom est respecté chez nous, & qui avoit acquis une reputation sur la saignée plus grande que qui que ce soit avant luy, avoua qu'en une année il avoit ouvert onze artéres. On ne pouvoit l'accuser d'être mal-adroit, puisque personne ne saignoit aussi bien que luy : mais il faisoit tant de saignées, & de si difficiles, étant apellé par tout Paris pour des bras où tout les autres avoient renoncé, qu'il ne pouvoit éviter ces malheurs qui auroient été plus frequens à tout autre qu'à luy ; s'il avoit été obligé de donner des pensions, tout le bien qu'il avoit gagné pendant quarante années de travail auroit à peine suffi.

Histoire sur la piqueure d'un tendon.

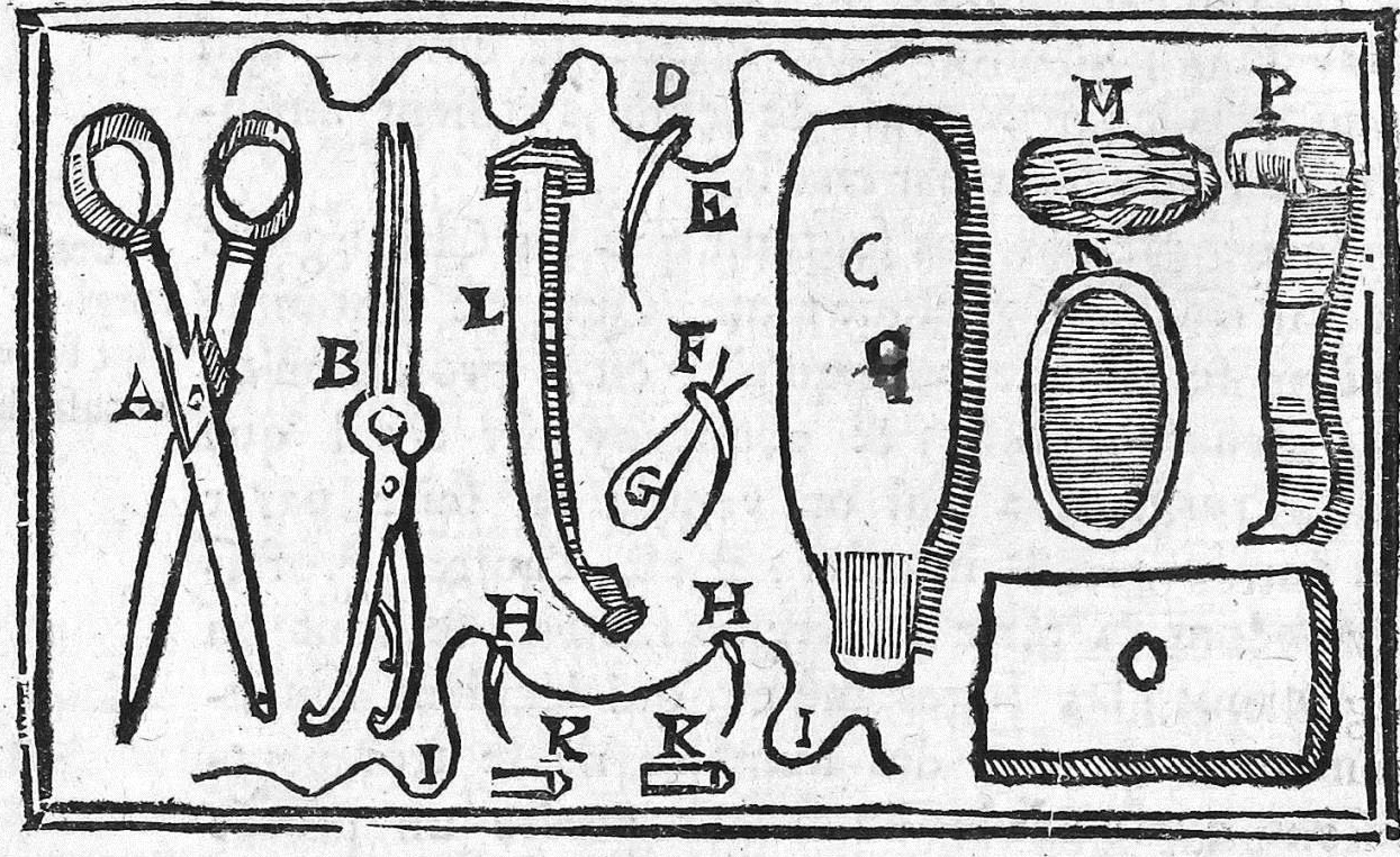
En allant en Allemagne avec Monseigneur le Duc de Bourgogne en l'année 1703. nous passâmes par Reims, où on nous fit voir à M. Duchesne & à moy une fille de trente ans ou environ qui avoit des mouvemens convulsifs par tout le corps, qu'on disoit être survenus ensuite d'une saignée, & dont on vouloit rendre responsable le Chirurgien qui l'avoit faite : quelques-uns de ses confreres soûtenus par quelques Medecins authorisoient cette fille à luy demander une pension, & pour cet effet il y avoit un procés intenté contre luy avec des raports qui portoient qu'il avoit piqué le tendon. J'examinay le bras, & trouvant la peau vacillante sur le tendon, je les assuray qu'il n'avoit point été touché, parce qu'un tendon s'exfolie comme un os découvert, dont il vient une chair qui s'unissant avec la peau les attache l'une à l'autre, de même que du crane exfolié il en sort une chair qui se cicatrisant avec le cuir chevelu les rend adherens l'un à l'autre. Nonobstant le raport qu'en donna Monsieur Duchesne le procés se continua, & fut interjetté au parlement de Paris ; j'en donnay mon raport, qui ayant été trouvé conforme à celuy que les Medecins & les Chirurgiens nom-

mez par la Cour, avoient donné, le Chirurgien gagna son procés, & se trouva par cet Arrêt delivré de la poursuite d'une clique de dévotes qui ayant pris le fait & cause de la fille s'étoient ameutées pour le ruiner par charité.

Les Chirurgiens sont souvent excusables.

Je ne prétens pas soûtenir que les Chirurgiens ne puisent faire quelque faute. Quel est l'homme qui ne se trompe pas? qu'elle est la profession où l'on n'en fait point? & pourquoy n'y a-t-il que les Chirurgiens à qui on veuille en faire payer les dommages & interêts? Il est d'autres Professions dont la terre couvre les fautes, & dont on ne dit mot: les Juges même qui décident souverainement du sort des humains ne se trompent-ils pas quelquefois en faisant perdre un procés à l'un injustement, ou en condamnant l'autre innocemment. Puisqu'il n'y a personne qui ne soit capable de faire des fautes, pourquoy ne pas compatir au malheur du Chirurgien? n'est-il pas asez puni quand il en a fait quelqu'une de perdre sa réputation & ses pratiques? faut-il encore qu'il soit persecuté par des gens, qui malgré luy veulent devenir ses pensionnaires.

FIG. XLV. POUR LA SUTURE DU TENDON.



De la suture du tendon.

C'Est sur la main que se pratiquent le plus souvent les sutures des tendons, parce qu'elle en est toute remplie, tant pour ses mouvemens, que pour faire ceux des doigts ; c'est aussi cette partie que l'homme presente comme un bouclier contre tout ce qui le vient attaquer, & c'est la raison pourquoy la main reçoit plus de playes que les autres parties qui n'ont pas si souvent besoin qu'elle de l'opération que je vais vous faire voir.

Renouvellement de cette opération.

Quand Monsieur Bienaise Maître Chirurgien de Paris, & l'un des plus celébres commença à faire cette opération il y a cinquante ans, on la croyoit de son invention, il en eut toute la gloire, & elle eut tout l'agrément de la nouveauté : mais ayant reconnu que plus de deux mille ans avant luy on en avoit parlé, on a trouvé qu'elle n'étoit seulement que renouvellée des Grecs ; Guidon & plusieurs autres l'ont pratiquée. Il est vray qu'elle n'étoit plus à la mode, c'est luy qui l'y a fait revenir, & nous luy avons l'obligation de l'avoir essayée sur des chiens, puis de l'avoir faite sur des hommes, & ainsi de nous avoir encouragez

à faire une opération qui empêche que beaucoup de blessez ne demeure estropiez.

Il faisoit la suture du tendon dans les vieilles playes aussi bien que dans les récentes, c'est-à-dire dans les playes de quinze à vingt jours ; mais non pas à celles qui étoient absolument cicatrisées, comme quelques-uns nous l'ont voulu faire croire, car il seroit alors impossible de ramener les bouts des tendons l'un proche de l'autre, étant collez & unis avec leurs parties voisines.

Incisions qui precedent l'operation.

Les tendons ne se cousent pas aussi aisément que les autres playes, ou il ne faut qu'en aprocher les lévres, & les unir ensemble par le moyen d'une aiguille enfilée ; mais aux playes des tendons il faut avant que de les coudre préluder par une incision pour aller chercher une des extremités du tendon qui est toûjours attachée au corps du muscle, car pour celle qui tien à l'os, elle ne s'éloigne gueres. Par exemple, à une playe transversale sur le dos de la main qui aura coupé le lendon extenseur du doigt du milieu, soit à une playe récente, ou à une vieille, il faut commencer à faire une petite incision longitudinale avec la pointe de ces ciseaux A, à la partie superieure de la playe pour aller chercher le bout du tendon, que le corps du muscle extenseur a retiré en haut, & avec des pincettes B, les retirer & l'aprocher de l'autre extremité pour pouvoir en faire la suture ; & pour faciliter cette aproche, il faut faire tenir la main étenduë avec une petite pallette C, qu'on attache du côté de la paume de la main pour la tenir toûjours ouverte.

Deux moyens pour la suture.

On nous propose deux moyens pour faire la suture, le premier de prendre une aiguille D, enfilée d'un simple fil ciré E, de la passer de dehors en dedans à l'un des bouts du tendon, & à l'autre de dedans en dehors, & ne faisant qu'un seul point comme à l'enfilée, lier les deux bouts du fil sur une

petite compresse ronde. Cette suture est la plûtôt faite, mais il y en a qui ne l'aprouvent pas, disant que la petite compresse sur laquelle on a fait le nœud empêche de voir si les deux extremitez du tendon sont bien jointes ensemble; & ils préferent l'autre maniere qui est de se servir d'une aiguille F, enfilée d'un double fil G, dont le bout fait une anse, de la passer comme la précedente dans les deux extremitez du tendon, de mettre une petite compresse dans l'anse comme on faisoit à la suture emplumée, & un autre entre les deux fils, sur laquelle on les noue; on voit entre les deux compresses si les deux bouts du tendon sont bien unis ensemble, & on est sûr que ces deux bouts se cicatrisant ainsi, le malade ne sera point estropié.

Troisiéme maniere plus seure.

Il y a une troisiéme maniere que j'ay vû pratiquer à Mr. Bienaise qui me paroît plus seure que les deux précedentes: c'est d'avoir deux aiguilles H H enfilées d'un même fil I I, & les passer toutes deux à côté l'une de l'autre de dehors en dedans, puis les repasser de dedans en dehors dans l'autre bout du tendon, & les lier sur une de ces petites compresses KK, quand on voit que les extremitez sont suffisamment aprochées l'une de l'autre: Ce qui doit faire donner la préference à celle-ci, c'est que deux fils unisent & joignent bien mieux le tendon qu'un seul, & par conséquent la réünion est plus facile à s'en faire.

Qualité des aiguilles & du fil.

Pour faire cette suture, il faut se servir de petites aiguilles rondes, afin de faire au tendon de trés-petites playes; les plates en feroient de trop-grandes. Il faut en perçant les bouts du tendon les apuyer avec le bout d'une canule courbe L, & que le fil soit ciré & pas plus gros que le pasage des aiguilles, afin de ne point faire de violence pour le faire entrer: il faut encore en nouant le fil faire un peu avancer les bouts du tendon l'un sur l'autre, afin qu'il ne s'en

Précaution en faisant le nœud.

trouvent pas éloignez, quand même la ſuture ſe lâcheroit un peu par les petits mouvemens involontaires que peut faire le muſcle.

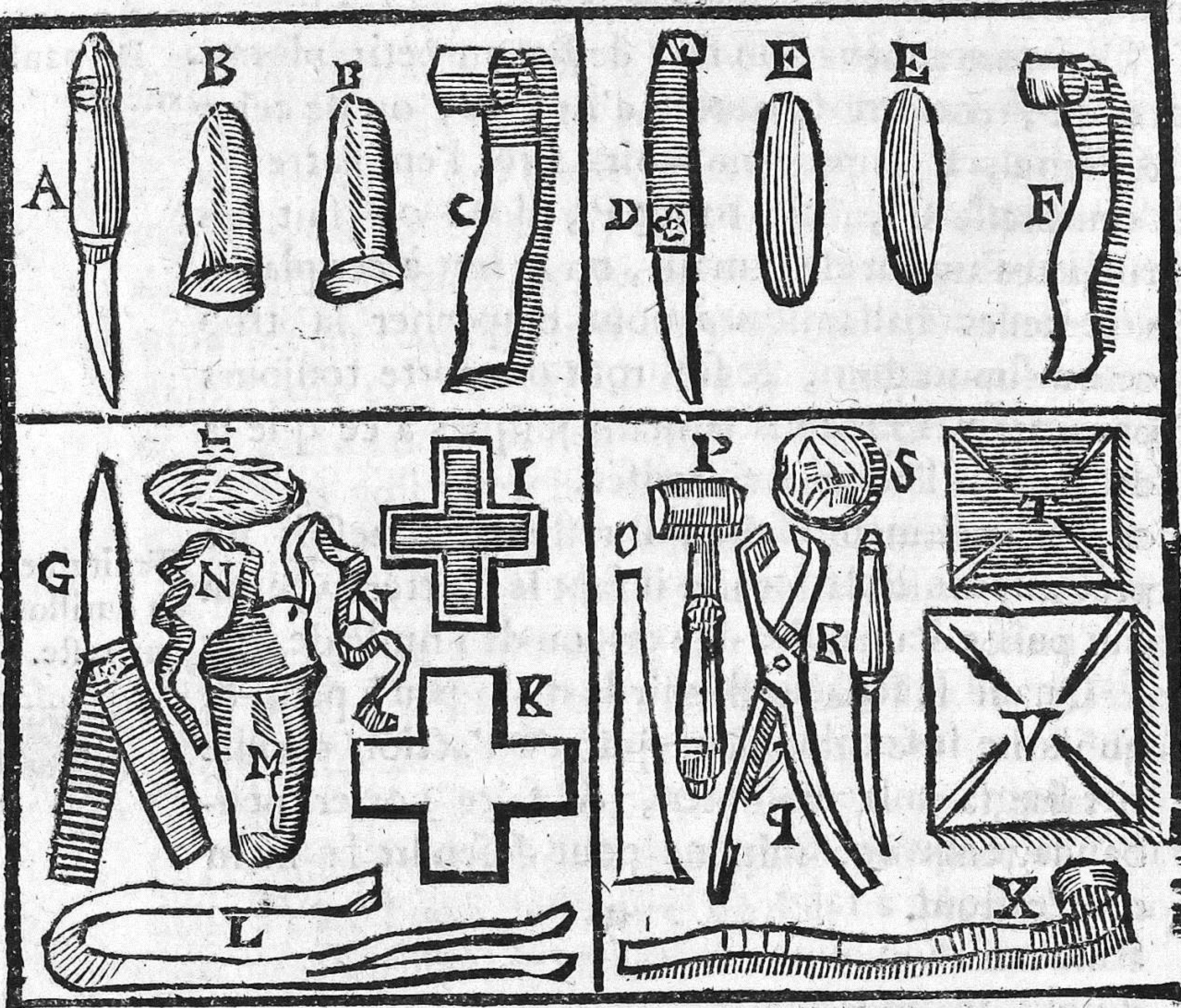
Du panſement.

La ſuture achevée on met deſſus un petit plumaceau M, couvert de baume d'Arcæus, ou de celuy du Perou, ſi on peut en avoir, avec l'emplâtre N, la compreſſe O, & la bande P, dont on fait des circulaires autour de la main, on ſe ſert à ces playes de remedes balſamiques pour empêcher la trop grande ſupuration, & ſur tout on porte toûjours cette palette Q, ſous la main juſques à ce que la playe ſoit entierement cicatriſée.

Traitement du durillon qui reſte.

Aprés la cicatrice faite, il reſte quelquefois un petit durillon ſur la ſuture, il faut le frotter avec un peu d'huiles d'amandes douces, ou de l'huile de vers de terre. Il faut faire fléchir la main peu à peu, & la conduire inſenſiblement juſqu'à l'action qu'elle doit faire ſans la violenter, & faire porter pendant un tems une mitaine pour défendre la main contre le froid.

FIG. XLVI. POUR LES OPERATIONS DES DOIGTS.



Quatre operations sur les doigts.

IL y a quatre opérations differentes qu'on fait aux doigts : la premiere pour ſeparer des doigts qui ſont unis enſemble ; la ſeconde, pour redreſſer ceux qui ſont courbes & crochus ; latroiſiéme, pour ouvrir un panaris ; & la quatriéme pour extirper des doigts écraſez ou gangrenez.

De l'union & de l'agglutination des doigts.

LEs doigts tiennent enſemble par deux manieres, ou par union, ou par agglutination : on apelle union, quand l'enfant venant au monde on luy trouve les doits adherens les uns aux autres ; cela ſe fait dés la premiere conformation par la diſpoſition de la matiere, ou par la force de l'imagination de la mere, comme pluſieurs autres choſes que les enfans aportent au monde. Si aprés des ulceres, ou quelque

grande brulure où la main aura été dépoüillée de sa peau on laisse par négligence les doigts se coller & se joindre ensemble, cela se nomme agglutination,

Il faut remedier à l'un & à l'autre de ces accidens. ce qui se fait en séparant les doigts avec un scapel A, prenant garde de ne rien ôter de l'un pour le donner à l'autre. Si l'union étoit si exacte, qu'il y eût peu d'espace entre deux, le Chirurgien doit faire voir son adresse en coupant seulement avec patience ce qui les joignoit ensemble : mais s'ils étoient unis par une membrane comme une pate d'oye, il faudroit dans l'entre-deux de chaque doigt couper & emporter la membrane qui les unissoit, afin qu'aprés que les cicatrices seront faites, il ne reste rien qui puisse leur nuire dans leurs actions. Comment on doit operer ici.

Quand la séparation est faite, il faut empêcher qu'ils ne se recollent; & pour l'éviter on met de petits linges entre les doigts. On peut se servir d'un bandage, qu'on nomme le gantelet; mais comme il est trés-long à faire, à cause qu'il faut qu'avec une bande de cinq aunes de longueur il entoure chaque doigt l'un aprés l'autre, par plusieurs circulaires, on doit se servir de petits doigtiers de linges BB, trempez dans de l'eau vulneraire, ou dans quelqu'autre liqueur dessicative, & de cette bande C, dont on fera des circulaires autour de chaque doigt. Pansement & bandage.

Une main est tres-desigurée par des doigts courbes & crochus, outre que cela est fort incommode pour celuy qui les porte, parce que ne pouvant pas les étendre, ni trop bien les ployer, il se trouve dans l'impuissance de s'en servir dans beaucoup de sortes d'actions; & quand il en pourroit faire quelques-unes, il ne peut s'en acquitter que de mauvaise grace. Des doigts courbes.

Si on a recours au Chirurgien pour corriger cette difformité, & tâcher de rendre à un doigt courbe, Moyen de les redresser.

ou à plusieurs leurs actions ordinaires ; c'est à luy à examiner la disposition où se trouvent ces doigs avant que de rien promettre, & avant que d'y travailler, car ils pourroient être disposez de maniere qu'il y auroit impossibilité de les redresser. Si c'est une anchilose dans les jointures, il faut l'amollir en la trempant dans du bouillon de tripes, ou en la frottant avec l'onguent de guimauves, ou les autres drogues émolientes. Si c'est une cicatrice mal faite qui empêche le doigt de se redresser, il faut le débrider par plusieurs petits coups du bistouri D, & ensuite mettre deux petites éclisses droites faites de bois EE, l'une dessus & l'autre dessous le doigt, le bander avec cette bande F, & le serrer tous les jours de plus en plus, jusqu'à ce qu'il ait repris sa figure naturelle.

Du Panaris. LE Panaris, que les Grecs apellent *Paronychia*, qui est dérivé de *para* qui veut dire *contre*, & & d'*onyx* qui signifie *ongle*, c'est une tumeur qui vient à l'extremité des doigts & que le public apelle mal d'avanture ou abscés ; elle est causée par une humeur brulante, âcre & corrosive qui rongeant le perioste, les extremitez des filamens nerveux, & la chair, y fait une escarre ; on le connoît par une grande tension, une pulsation profonde, une douleur aiguë, une chaleur brulante, & la fiévre ardente qui accompagne toûjours ces sortes de maux.

Sa cause.

Nos Anciens font de deux especes de panaris ; l'une dont la matiere est contenuë entre la peau & le perioste, & l'autre dont l'humeur est placée entre le perioste & l'os. Mais cette derniere espece est imaginaire, puis qu'il est tout à fait impossible que la quantité de matiere qu'on en voit sortir puisse être contenue dans une espace qui n'a pas deux lignes de largeur. Elle est toûjours entre la peau & le perioste, & toute l'extremité du doigt

Effet du panaris.

en est abbreuvée ; & si on trouve souvent l'os découvert, c'est que non seulement le perioste a été rongé par l'âcreté de la matiere, mais encore les ligamens qui attachent l'os de la troisiéme phalange à la seconde, ce qui fait que ce dernier os tombe par la supuration.

De tous les apostêmes, c'est le panaris qui est le plus douloureux, parce que les extremité des doigts ne pouvant pas s'étendre autant qu'il faudroit pour contenir la matiere qui s'y porte, il s'y fait une tension excessive, qui cause une douleur insuportable, qui étant augmentée par la corrosion de la matiere, & agisant sur les extremitez des nerfs qui y aboutisent, se fait sentir avec tant de violence, que les malades n'ont pas un moment de repos, & qu'on ne peut pas s'empêcher de les plaindre par la grande douleur qu'on leur voit souffrir. Sa douleur.

Ces tumeurs doivent être au plûtôt amenées à supuration par les remedes maturatifs les plus forts, comme l'oseille, l'oignon de lis, le levain, la fiente de pigeon & le basilicon dont on fait de petits cataplasmes qu'on renouvelle souvent, parce que la grande chaleur qui y est, les a bien-tôt deséchez. La gangréne y survient quelquefois, parce que le sang ne peut pas revenir de cette partie par la trop grande tension où elle est. C'est pourquoy il en faut faire l'ouverture au plûtôt sans attendre qu'on y sente de la fluctuation, tant pour éviter la mortification, que pour procurer au malade le soulagement qu'il attend avec impatience. La supuration en doit être procurée.

On prend une lancette G, plus grande que celles dont on se sert pour la saignée, avec laquelle on fait une incision longitudinale à la partie laterale du doigt, afin de ne pas risquer de piquer le tendon ; ce qui pourroit arriver si on la faisoit à la partie moyenne. Quoyqu'aprés l'ouverture il n'en sorte quelquefois que de la serosité & du Comment on en fait l'ouverture.

ſang, cela ne laiſſe pas que de ſoulager le malade en dégorgeant la partie, en diminuant l'extrême tenſion qui y étoit, & en donnant moyen à la matiere de ne pas ſéjourner quand la coction en eſt faite, & aux bourbillons de ſortir à meſure qu'ils ſe détachent.

Traitement qui la doit ſuivre.

Aprés que le panaris eſt ouvert, on ne ceſſe point de ſe ſervir de maturatifs; & ſi on juge que l'uſage des cataplaſmes ne ſoit plus néceſſaire, on met deſſus l'inciſion un plumaceau H couvert de baſilicon, & par deſſus un emplâtre I de diachilon gommé fait en croix de Malte pour achever de meurir; on met une compreſſe K de même figure, & on fait tenir le tout par le moyen d'une petite bande L poſée circulairement, & arrêtée au haut du doigt, qu'on met enſuite dans un doigtier de cuir M fait exprés qui a deux petits cordons N N, pour l'attacher au-deſſus du poignet: il faut mettre enſuite la main dans un gand fourré, ou dans un manchon, afin que la chaleur puiſſe avancer la maturité de l'humeur, & on ſoutient le bras avec une écharpe, la main un peu plus haute que le coude, de crainte que ſi elle pendoit en bas, il ne ſe jettât une fluxion ſur la partie affligée.

Pourquoy la chair ſe bourſoufle.

Il ne faut pas s'étonner ſi le lendemain on trouve de la chair qui a bourſouflé par l'inciſion. Cet accident arrive toûjours, parce que cette chair imbibée d'humeurs, ſe trouvant trop preſſée par le petit volume du doigt cherche à ſortir en dehors, ce qu'elle ne manque pas de faire par l'ouverture qu'on a faite à la peau; elle eſt de couleur livide, & ſe fond quelquefois par la ſupuration. Mais ſi elle ne cédoit point aux remedes, & qu'elle continuât de boucher la playe, il faudroit avec les ciſeaux la couper, ce qui ſe fait tout d'un coup, & beaucoup plus promptement que de vouloir la conſumer avec le cauſtique.

Quand la matiere a rongé le perioste, il faut que l'os de la derniere phalange s'exfolie, & comme il est petit, souvent il sort tout entier, ce qui ne se peut pas faire que le bout du tendon qui s'y attache n'en soit separé, & qu'il n'aye été alteré & corrompu par la même humeur. C'est la nature qui fait la séparation de la partie du tendon alterée d'avec la saine, aidée par les remedes balsamiques & spiritueux qu'on verse dans la playe; il ne faut plus alors se servir du diachilon, l'onguent divin y est excellent avec lequel on conduit cette cruelle maladie jusques à parfaite guerison.

Comment on conduit ce mal à une entiere guerison.

L'Extirpation d'un doigt se fait en trois occasions, la premiere, quand par quelque accident il est brisé & écrasé; la seconde, quand il est gangréné; la troisiéme, quand un enfant en naissant aporte un ou plusieurs doigts surnumeraires.

Extirpation des doigts.

Les ouvriers qui travaillent aux bâtimens, sont tous les jours dans le danger d'avoir les mains & les doigts écrasez par des pierres de taille qui tombent dessus, & de les avoir prisés entre deux pieces de bois, les Chasseurs courent le risque de les avoir brisez par un fusil qui crevera en tirant, comme je l'ay vû arriver plusieurs fois : la premiere intention du Chirurgien qui est apellé, doit être de conserver & la main & les doigts, & de ne les couper que quand il n'y a aucune esperance de pouvoir les garentir de la mortification, car s'il restoit encore quelque artere pour y porter la vie, & quelque veine pour entretenir la circulation du sang, il ne faudroit point se presser, on y viendra toûjours assez tôt quand on s'apercevra que la chaleur naturelle ne se communiquera plus à la partie. Mais suposé qu'un doigt ne tint plus qu'à un petit lambeau de la peau ou à un des tendons, il faut le separer de la main, parce que le tiraillement qui se

Cas où on s'en peut dispenser.

feroit au tendon pourroit causer des accidens fâcheux. Cette separation se fait alors par un seul coup de ciseaux, & on panse aussi-tôt le malade avec les remedes qui conviennent à la nature de la playe.

Cause & cure de leur gangréne.

La gangréne peut survenir à un doigt par l'abondance des humeurs qui auront suffoqué la chaleur naturelle comme dans un panaris, ou par un grand froid qui l'aura étouffée comme dans une forte gelée; le Chirurgien doit tâcher de l'y rapeller en y faisant des scarifications aux parties laterales, de crainte de toucher les tendons, & en y mettant de l'esprit de vin camphré, & des remedes vifs & capables de se faire sentir: mais s'il trouve le sentiment tout à fait perdu par une gangréne, ou sphacele confirmé, il faut qu'il en fasse l'extirpation.

Maniere de les extirper.

Il y a quelque Anciens qui nous disent qu'il faut mettre le doigt sur un billot de bois, & avec un ciseau O, & un coup de ce maillet P, qu'on donne dessus le separer de la main. D'autres proposent les tenailles incisives Q pour les couper tout d'un coup. Mais ces deux manieres sont désaprouvées aujourd'huy, parce qu'elles tiennent plus du boucher que du Chirurgien; & on veut avec plus de raison, qu'avec un bistouri droit R, on en fasse l'extirpation en le coupant dans l'une de ses trois articulations: l'apareil n'en est pas si effrayant, & cela est aussitôt fait.

Pansement de la playe.

On met sur le petit moignon du doigt, aprés l'avoir laissé suffisamment saigner, un plumaceau S, couvert d'un astringent, & par dessus un emplâtre T, & une compresse V, coupez en croix, & le tout assujetti & retenu par une bandeX, convenable au doigt qu'on vient de couper.

On voit souvent des enfans naitre avec plus de cinq doigts; ceux qui sont surnumeraires ne sont jamais si bien formez que les autres, ils sont placez au dehors de la main proche le petit doigt, ils n'ont

pour l'ordinaire point d'os, & quelquefois point d'ongles; ils sont comme des apendices charnuës qui pendant à la main. Il y a six mois qu'on me fit voir un enfant qui en avoit un pareil à chaque main. avec mes ciseaux je luy en coupay un à l'instant, & je remis à couper l'autre dans un autre jour, ce que je fis quand il fut guerit du premier, afin de ne luy pas trop faire de douleur dans un même tems. S'il y avoit quelque phalange osseuse ou cartilagineuse qui attachât ses doigts fortement à la main, on pourroit allors se servir d'une petite tenaille incisive qui couperoit le tout en même tems & le plus proche de la main que faire se pourroit : on les panse ensuite comme des playes simples, observant sur tout de n'y laisser aucune difformité.

Des doigts surnumeraires, & ce qu'on pratique à leur égard.

IL y a encore une opération qu'on apelle la transfusion qui a fait beaucoup de bruit à Paris il y a quarante ans; & quoy que cette opération soit de nouvelle invention, & qu'elle ait été condamnée dés sa naissance, il faut néanmoins que le Chirurgien sçache ce que c'est; c'est pourquoy avant que de finir la Démonstration des Opérations du bras qui est la partie où elle se faisoit, j'ay trouvé à propos de vous en instruire, non pas afin de vous aprendre à la mettre en pratique, mais afin de vous en donner une juste horreur.

De la transfusion.

La transfusion consiste à trouver les moyens de faire passer du sang ou quelqu'autre liqueur dans les vaisseaux d'un animal. Sur ce qu'Etmuller raporte une infinité d'experiences des differentes liqueurs qu'il faisoit entrer dans les veines d'un chien, Mr. Denis Medecin qui faisoit chez lui des Conferences de Physique & de Medecine, s'imagina que si on pouvoit introduire du sang dans ces mêmes veines, & en même tems retirer celui qui y est, on renonvelleroit la masse du sang, & qu'en y

De son origine, & ses avantages prétendus.

mettant un jeune ſang à la place du vieux, on rajeuniroit l'animal. Ayant communiquée ſa penſée à quelques amateurs de ces ſortes de Conferences, elle eut une aprobation univerſelle : on en fit des épreuves ſur pluſieurs animaux, ſoit de differente, ſoit de même eſpece, & on n'entendoit alors dans toutes les couverſations que parler & publier les merveilleux effets de cette invention. Ils promettoient par avance à l'homme de le garentir par ce moyen de toutes ſortes de maladies, de le faire vivre autant de tems qu'il voudroit, & de le conſerver toûjours dans le même état où il étoit quand on auroit commencé à luy faire la transfuſion.

Moyen de la faire.

Il s'agiſſoit pour prouver ce qu'ils avançoient d'en faire des experiences ſur des hommes : ils en trouverent d'aſſez miſerables pour les ſouffrir pour quelque argent, ils ouvroient l'artére d'un veau, & par le ſecours d'un tuyau dont un bout étoit dans l'ouverture de l'artére, & l'autre dans une des veines du bras, ils faiſoient paſſer le ſang de cet animal dans les veines de l'homme ; ils tiroient en même tems par l'autre bras autant de ſang qu'ils croyoient en faire entrer. Ils firent pluſieurs de ces opérations qui devoient ſelon eux, avoir un ſuccés ſurprenant : mais la fin funeſte de ces malheureuſes victimes de la nouveauté détruiſit en un jour les hautes idées qu'ils avoient conçûës, ils devinrent foux, furieux & moururent enſuite. Le Parlement informé de ce qui s'étoit paſſé, interpoſa ſon authorité, & donna un Arreſt par lequel il étoit défendu ſous de rigoureuſes peines de faire cette opération.

Succés des épreuves qu'on en fit.

De l'infuſion qui lui fut ſubſtitué.

Ces demi-ſçavans ne ſe rendirent pas aiſément, mais obligez de ſe ſoûmettre aux ordres ſuperieurs ſur la transfuſion du ſang, il ſe retrancherent ſur l'infuſion des liqueurs dans les veines. Ils en firent des épreuves de pluſieurs ſortes, & nous

donnerent

donnerent une liste des maladies qu'ils disoient devoir guerir par ce moyen ; & même ils prétendoient qu'en seringuant du bouillon dans les vaisseaux aprés une grande hémorragie ; on reparoit en moins de tems le sang perdu, que s'il passoit par les voyes ordinaires : ils soutenoient toûjours que si l'homme vouloit se soumettre à cette infusion des liqueurs, les maladies de quelque nature qu'elles fussent, seroient plûtôt & plus seurement gueries, que par les regles de la Medecine.

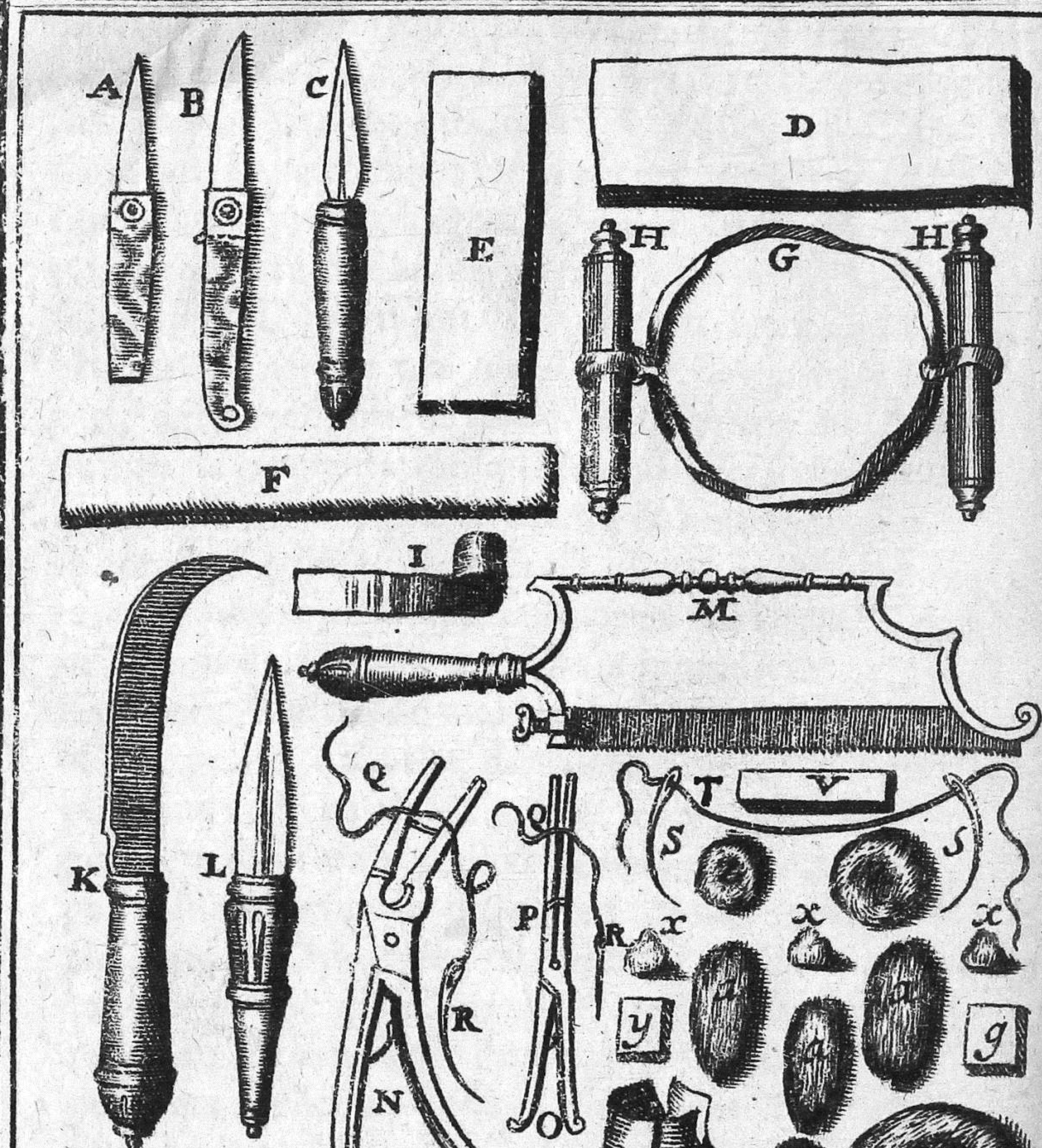
Jamais Arrest ne fut donné plus justement pour détruire l'entêtement de ces Novateurs, & prévenir le cours de cette opération qui seroit devenuë d'une pernicieuse consequeuce contre la charité du prochain, & contre la Religion, si on la leur eût laissé faire d'homme à homme, qui étoit la fin qu'ils se proposoient. Mais ceux qui avoient enfanté cet horrible projet, sont morts, & il est presque enseveli dans l'oubli. Si je vous en parle aujourd'huy, ce n'est que pour le mettre au rang des opérations qui ne se doivent jamais pratiquer.

Il est vray qu'on voit dans l'Antiquité quelques traces de la transfusion & de l'infusion dont je viens de parler ; mais on les regardoit plûtôt comme des entreprises chimeriques que comme des desseins raisonnables, dont on dût attendre un grand succès, surtout en ces premiers tems, où les arts étoient encore fort éloignez de la perfection : Ainsi Ovide raporte que des enfans voulant rajeunir leur pere deja fort vieux, firent couler dans ses veines à la place du sang une composition de médicamens qu'on leur avoit aprise pour venir à bout de leur dessein ; & que loin de réüsir, tua leur cher Eson dans la premiere épreuve qu'il en subit. Et certainement si on considere que le sang des animaux s'altere facilement par des émotions extraordinaires qui luy sont communiquées au travers de ces

vaisseaux, par des impressions exterieures d'un air un peu plus chaud ou plus froid que de coutume, ou par de nouveaux alimens qui ne se mêleront avec luy qu'aprés qu'ils auront reçû plusieurs préparations qui les aprochent de sa nature : on conviendra que des drogues étrangeres, on du sang qui n'aura point été filtré par les organes de l'animal, dans le sang duquel on en fait une infusion immédiate ne peut manquer de troubler l'ordre des principes de cette derniere humeur, & d'y augmenter ou d'y diminuer la fermentation qui luy est nécessaire pour y entretenir cette vertu vivifiante & nourriciere dont le corps est animé : il faudroit donc avant que de réiterer de semblables tentatives essayer mille & mille fois de rétablir par divers ingrediens le sang fraîchement tiré d'un malade, les insinuer lentement, & en petite quantité dans les veines, & prendre plusieurs autres précautions ; mais de la maniere grossiere dont on s'y est comporté d'abord, on n'en pouvoit rien esperer d'heureux : Aussi nos voisins chez qui la Chirurgie Françoise s'est acquise depuis long-tems une grande réputation, on suivi le Jugement du Parlement de Paris apuyé sur les fideles raports des Medecins & des Chirurgiens les plus celebres de cette Ville.

Fin de la huitiéme Démonstration.

FIG. XLVII POUR L'AMPUTATION.



OPERATIONS DE CHIRURGIE,

NEUVIE'ME DEMONSTRATION.

Des Opérations qui se pratiquent sur les extremitez inferieures.

DE L'AMPUTATION.

IL ne me reste plus, Messieurs, qu'à vous faire voir les opérations qui se pratiquent sur l'extremité inferieure : la cuisse, la jambe & le pied, sont les trois parties qui la composent. Les opérations que demandent ces parties ne sont pas moins nécessaires, & ne méritent pas moins vôtre aplication que toutes celles que vous avez vûës jusques à present.

De toutes nos opérations celle qui fait le plus d'horreur, c'est l'amputation d'une cuisse, d'une jambe ou d'un bras. Quand on est prêt de séparer une partie de son tout, & qu'on fait reflexion sur les moyens cruels dont on va se servir, il n'y a

Frayeur à surmonter dans l'operation.

point de Chirurgien qui ne tremble & qui ne compatisse au malheur du pauvre patient qui se trouve dans la fatale nécessité d'être privé d'une des parties de son corps pour toute sa vie.

Etimologie Grecque.

On apelle en grec cette opération *acrotiri smos*, qui est dérivé du verbe Grec *acrotiriazin* qui signifie couper les extremitez du corps, parce qu'elle consiste à faire l'extirpation entiere des bras & des jambes qui sont le extremitez de nôtre corps. Ce qui ne peut s'exécuter sans faire sentir au malade des douleurs si violentes, qu'on ne peut pas les exprimer. C'est pourquoy le Chirurgien se défend de la faire tout autant qu'il peut, & il ne la propose qu'aprés avoir employé pour l'éviter tous les moyens que la bonne Chirurgie luy a inspirez, & luy a fait mettre en pratique.

Mauvaise opinion qu'on a des Chirurgiens.

L'opinion commune est que les Chirurgiens ne demandent qu'à couper, & qu'ils sont au comble de leur joye, quand les ciseaux à la main ils peuvent tailler en plein drap. Cette erreur s'est glissée jusques dans les Grands, & j'ay entendu dire au Roy parlant des Chirurgiens Aides-Majors des Armées qui étoient fort empressez de faire ces opérations, & qu'ils comptoient leurs exploits d'une campagne par le nombre des bras & des jambes qu'ils avoient coupez. J'assuray le Roy que c'étoit l'opération qui faisoit le plus de peine au Chirurgien, & que s'il temoignoit de l'empressement de faire voir son adresse, c'étoit sur les opérations qui demandent de la délicatesse, & non pas sur celle-là qui exige de la cruauté, & qui devroit plûtôt être faite par un Boucher que par un Chirurgien.

Lorsqu'on fait quelqu'autre opération, c'est pour conserver la partie sur laquelle on la fait. Si on travaille, par exemple sur un œil, c'est pour en corriger les defauts, & le retablir dans sa fonction ordinaire; mais dans celle-ci, c'est pour détruire la

partie en la retranchant de son tout, non seulement comme inutile, mais comme pernicieuse, pouvant communiquer sa pourriture & ses mauvaises qualitez au tout. Ainsi ce qu'on se propose dans cette opération, n'est pas la conservation de la partie sur laquelle on opere, mais celle de toute la machine qui periroit sans ce secours. C'est pourquoy le Chirurgien se trouve souvent contraint d'extirper malgré lui une jambe pour sauver la vie du malade, car il vaut encore mieux vivre avec trois membres, que de mourir avec quatre.

But de l'opération.

Quand la mortification c'est emparée d'un bras ou d'une jambe, & que la chaleur naturelle en est absolument éteinte, on ne peut pas se dispenser de le couper, puisqu'il n'y a plus de moyen d'y rapeller la vie, & qu'en differant, le mal ne peut aller qu'en augmentant. Mais il faut considerer deux degrez dans la mortification, le premier que nous apellons gangréne quand la partie commence à se pourrir; & le second sphacéle, quand elle est entierement corrompuë. Il y a de l'esperance à la gangréne par les remedes que je vous feray voir dans un moment, mais au sphacéle il n'y a point d'autre remede que l'extirpation.

Cas où elle est necessaire.

La gangréne & le sphacéle qui sont deux maladies qui ne different que du plus ou du moins, ont une même cause qui est l'interception du mouvement circulaire du sang : tant que ce mouvement subsiste, & que par son moyen les sucs nourriciers & spiritueux sont portez à une partie, elle conserve sa chaleur, ses forces & sa vie. Mais aussi-tôt que la distribution de ces sucs vient à cesser ou à être interrompuë par quelque cause que ce soit, on n'y remarque plus ni chaleur, ni mouvement, ni vie. Ensorte que c'est la présence du sang & des esprits vitaux qui entretient la vie dans une partie, & que c'est leur absence qui la détruit, & la fait tomber en mortification.

Cause & difference de la gangréne & du sphacéle.

Cette distribution du sang qui fait uniquement subsister la machine, & qui est absolument nécessaire pour en vivifier toutes les parties, peut être interrompuë par une infinité de maladies. Les grosses tumeurs, les éresipéles, les grandes inflammations, le grand froid, les fortes compressions, les dépôts subits de serosité maligne, & les morsures d'animaux venimeux peuvent empêcher le sang de couler dans une partie; & celuy qui y est, de retourner vers sa source pour y recevoir une nouvelle chaleur en repassant par les fournaises du cœur, de sorte que cette partie n'ayant plus de communication avec le principe de la vie, elle tombe en gangréne, & peu de jours aprés devient entierement sphacelée.

Je ne m'arréteray pas à vous expliquer comment toutes ces maladies causent la gangréne. De trés-habiles Medecins se sont donné la peine de nous en instruire par des systêmes nouveaux qu'ils disent trés-faciles à comprendre : il seroit seulement à souhaiter qu'il fût aussi aisé au Chirurgien d'arrêter & de guérir la gangréne, qu'il est facile au Medecin d'en discourir; je me contenterai de vous parler de deux autres causes, qui sont les grosses contusions & les grandes playes, parce qu'elles obligent plus souvent le Chirurgien d'en venir à l'amputation.

Deux autres cause de ces maux.

La contusion est une solution de continuité des parties charnuës sans lésion de la peau; elle arrive par une grande chute, ou par quelque coup violemment donné, ce qui cause une dilaceration des fibres charnuës & des vaisseaux capilaires qui versent du sang dans les espaces des chairs : s'il y a quelque veine un peu considérable déchirée & découverte sous la peau, il s'y fait un épanchement de sang qui inonde la partie, & qui y cause une grosse tumeur avec une grande tension; ce qui la gonflant avec excés empêche les esprits vitaux d'y reluire, dont il peut s'en suivre la gangréne.

Effet de la contusion.

Pour éviter les ſuites d'une contuſion, il faut ſaigner le malade pluſieurs fois, lui faire prendre un petit verre d'eau vulneraire, dans lequel on aura mis une demie cuillerée de baume de Fioravanti, ou bien faire diſſoudre deux dragmes de confection d'hyacinthe ou d'Alkermes dans une once d'eau de vie, & la faire avaler auſſi-tôt : il faut faire boüillir dans le vin les herbes arromatiques, comme la ſauge, le romarin, l'hyſope, le fenouil, & la marjolaine, & en tremper des compreſſes qu'on mettra chaudes ſur la partie, & qu'on renouvellera trés-ſouvent. Remedes.

Si le ſang extravaſé ne commence pas à transpirer, & à ſe reſoudre par ces remedes, que la partie ſoit tenduë, lourde & peſante, & qu'il y paroiſſe de l'alteration dans la couleur, il y faut faire de legeres ſcarifications avec cette lancette A, & en laiſſer couler le ſang pour la dégorger ; & même pour l'exciter à ſortir, il faut les laver avec de l'eau marine, tiede, & mettre deſſus un cataplaſme fait avec les farines réſolutives cuites en hydromel, auquel on ajoute la therebentine, les poudres de roſes, l'eau de vie, & un peu de theriaque. Scarifications & lotions.

Le lendemain ſi on trouve la partie toûjours gonflée, & qu'elle ne ſe vivifie pas ſuffiſamment, il y faut faire des inciſions avec le biſtouri B, & plus grandes & plus profondes que les ſcarifications du jour précedent : ſi le malade a ſenti de la douleur quand on les luy a faites, & s'il en ſort du ſang, c'eſt ſigne qu'il y a encore un reſte de vie dans la partie, il la faut reveiller par une ablution d'eau de vie camphrée, dans laquelle on diſſoudra l'Egyptiac, & par deſſus un cataplaſmes ſuſdits.

Si le ſoir au lieu de voir la partie deſenflée, on y voit une tumeur œdemateuſe accompagnée de flictenes avec peu de douleur, il faut avec ce ſcalpel C faire des taillades profondes qui faſſent crier le maladé, les laver d'eſprit de vin ou d'eau jau-

ne faite avec l'eau de chaux & le sublimé, & redoubler les cordiaux & les sudorifiques qu'on peut luy faire boire dans le vin comme le meilleur cordial de tous. Enfin si en entrant dans la chambre on sent une odeur douceâtre, qu'en pansant le malade il s'éleve une vapeur cadavereuse, & que la partie soit livide & insensible, c'est signe que la mortification est confirmée, & n'y ayant plus d'esperance de sauver ce bras ou cette jambe, il faut avertir les parens du danger où est le malade, & se déterminer à en faire l'extirpation, n'y ayant plus de moyens de l'éviter.

Dernier degré du mal.

C'est dans les Hôpitaux des Armées durant un siége ou aprés une bataille qu'il y a bien des occasions de faire cette opération : les coups de canon ou de fusil, les éclats de bombes & de grenades brisent tellement les bras & les jambes de ceux qui en sont blessez, qu'il est trés-difficile de les leur sauver, & si on voit tant de soldats revenir avec un bras ou une jambe de moins, ce n'est pas qu'on leur ait coupé de gayeté de cœur, mais c'est la grandeur de leurs blessures qui l'a demandé. J'en puis rendre un témoignage certains, puisque dans les dernieres Campagnes où M. Bessieres, M. Haustome & moi étions en qualité de Chirurgiens consultans des Armées du Roy commandées par Monseigneur le Duc de Bourgogne, il ne se faisoit point d'amputation que de l'avis de ces Messieurs & du mien.

Occasions les plus frequentes pour l'amputation.

Un boulet de canon emporte souvent un bras ou une jambe; il n'y a point pour lors de déliberation à faire sur l'opération, puisqu'elle est toute faite, mais le Chirurgien ne laisse pas d'avoir deux chose à faire; la premiere de scier le bout de l'os qui n'est jamais casé si exactement qu'il n'y ait quelques pointes qui faille couper, afin qu'elle ne déborde pas les chairs; & la seconde c'est de prévenir l'hémorragie, ou de l'arrêter en liant les vaisseaux

Pratique pour les membres emportez par des armes à feu.

ou bien y apliquant les boutons de vitriol ou d'autres stipiques dont on parlera cy aprés. Car quoique le sang soit ordinairement arrêté par le feu du boulet, l'escare venant à tomber quelques jours aprés, le sang sortiroit en abondance, & le blessé pourroit mourir, si le Chirurgien ne se tenoit sur ses gardes. Quand la partie n'est pas tout-à-fait détachée, & qu'elle tient par quelques lambeaux de chairs, il faut avec un bistouri ou des ciseaux les couper & panser le blessé comme si on devoit craindre quelque hemorragie.

Si par une balle de mousquet les os du bras ou de la jambe sont brisez, & qu'il ait plusieurs esquilles, comme si on avoit cassé une noix on ne peut gueres éviter l'amputation ; ou si la balle est entrée dans une main ou un pied, & qu'elle y ait fait beaucoup de fracas, il est encore bien difficile de pouvoir conserver ces parties. On voulut menager le pied à un Officier de la Gendarmerie, qui a la bataille de Spire y avoit receu un coup de mousquet ; mais on fut obligé de luy couper la jambe quelques jours aprés, & ensuite la cuisse à cause de la gangréne qui y survint en trés peu de tems, & dont il mourut.

Et pour ceux qui en sont fracassez.

Je trouve encore une maladie qui nous oblige quelquefois d'en venir à l'amputation, c'est la carie des os, qui malgré les remedes les creuse comme s'ils étoient rongez par les vers. Nous fûmes contraints il y a dix ans de couper la jambe à un des garçons du Chateau de Versailles, à cause d'une vieille carie qu'on ne put point arrêter, & qui luy rendit les os tout vermoulus, dont il a bien gueri, & il se porte encore bien aujourd'hui. Quand il se jette une serosité âcre & corrosive comme de l'eau forte entre les os du carpe ou du tarse, elle ne les quitte point qu'elle ne les ait fait tomber par morceaux. Il se mêle encore avec cette serosité une humeur scro-

Autres maux qui obligent à l'extirpation.

phuleuse ou virulente, qui travaille conjointement sur ces os les met tellement en desordre qu'aprés les avoir pansez des années entieres on se voit obligé d'en venir à l'extreme remede qui est l'extirpation.

Necessité de consulter.

Enfin si par une de ces causes que je viens de vous dire on est obligé de recourir au dernier secours, un Chirurgien ne doit point l'entreprendre qu'il ne soit fortifié de l'avis de quelques-uns de ses confreres, afin de ne pas se rendre seul responsable de la suite, & de n'être pas un jour exposé aux reproches du malade, qui se voyant pour le reste de sa vie privé d'un bras ou d'une jambe, pourroit s'imaginer & dire que son Chirurgien les luy auroit coupés sans une necessité absoluë : c'est pourquoy il faut faire une consultation, & apeller tels Chirurgiens que le malade souhaite.

Endroit où l'on doit couper.

L'Opération resoluë, avant que le Chirurgien se mette en devoir de la faire, il faut qu'il convienne de l'endroit où il la doit faire : jusques à présent on a établi pour regle generale que si c'est une cuisse il faut la couper le plus proche du genou que faire se peut ; que si c'est une jambe il faut toûjours la couper à l'endroit de la jaretiere, quand même il n'y auroit que le pied de brisé, afin de ne pas laisser un long moignon qui embarasseroit & incommoderoit le malade le reste de sa vie ; & que si c'est un bras, il faut l'amputer le plus bas qu'il se peut, afin que laissant un grand moignon le malade puisse s'en servir & que la difformité n'en soit pas si grande : ce sont des faits de pratique qu'on n'avoit pas encore contestés jusqu'aujourd'huy.

Choix de deux methodes.

On convient de la maniere de couper la cuisse & le bras, mais on n'est pas d'accord sur celle de la jambe. Entre ceux qui s'écrient contre la methode des François qui coupent une jambe proche le genou quand il n'y a que le pied de perdu, Selingen

fameux Praticien de Hollande dit qu'il faut conſerver toute la jambe, couper ſeulement le pied audeſſus des malléoles, & ajouter enſuite un pied de ſon invention, qu'il fait tenir avec deux petites attelles d'acier minces & polies qu'il fait fermer ſur les côtez de la jambe avec des écroûës : il dit que cette machine bien miſe, a tant de fermeté qu'on peut marcher avec autant de facilité que ſi l'on avoit ſon pied naturel. Pour moy je ſuis du ſentiment de ces derniers & je conſeille de couper une jambe tout le plus bas qu'il eſt poſſible, pourveu qu'on puiſſe conſerver le mouvement du genou ; car s'il devoit être toûjours ployé, il faudroit la couper à la jarretiere, pour ne laiſſer du mignon qu'autant qu'il en faut pour apuyer ſur la jambe de bois : mais en conſervant le mouvement dans le genou & ajoutant ſeulement un pied artificiel, on évite la grande difformité de la jambe de bois, & le malade peut marcher avec plus de ſureté & plus commodément.

Il y a quelques Auteurs qui propoſent de couper la jambe dans l'article du genou, ils diſent pour leurs raiſons que l'opération en eſt plûtôt faite, parce qu'on n'a point beſoin d'employer autant de tems qu'il en faut pour ſcier les os. Mais cette maniere n'eſt point aprouvée par les Praticiens d'aujourd'huy qui en font voir les inconveniens : ils diſent que ſi la partie eſt tumefiée on a de la peine à en trouver l'articulation, qu'on eſt obligé de laiſſer la rotule qui embarraſſe par la ſuite, que les deux têtes du femur étant découvertes il faut qu'elles s'exfolient, qu'elles ne ſe recouvrent pas facilement par le defaut des chairs dans le genou, & qu'enfin on n'y peut apliquer une jambe de bois qu'avec beaucoup de difficulté & d'incommodité pour le malade.

L'amputation au genou condamnée.

Fabricius ne veut pas qu'on coupe une jambe dans le ſain, deux doigts audeſſus de ce qui eſt

Inconveniens de la pratique de Fabricius.

gangrené, il veut qu'on la coupe deux travers de doigts au dessous de l'endroit où finit la gangréne, c'est-à-dire dans ce qui est mortifié, qu'en y apliquant plusieurs cauteres actuels tout rouges on corrige le reste de la mortification qui par la suite tombe par escarre, & que par ce moyen on évite la douleur & l'hémorragie. Mais toutes ces chairs mortes & brulées s'étant séparées elles laissent les bouts des os dénuez qu'il faut scier une seconde fois; & comme on ne peut pas garentir que la gangréne ne fasse du progrés, parce qu'on en laisse une partie qui peut ambuler à vûë d'œil, il n'y a point de Chirurgiens assez hardis pour conseiller de mettre cette methode en pratique.

Il ne suffit pas avant que de travailler, de s'être determiné sur l'endroit où on doit couper une jambe, il faut encore avoir pris sa resolution sur la maniere dont on doit arrêter le sang; car le plus difficile n'est pas d'abbatre une jambe, un Boucher en feroit bien autant; mais c'est de se rendre maître du sang en l'arrêtant avec promptitude & avec sureté: c'est alors que le Chirurgien doit donner des marques de sa capacité, tant par le choix qu'il fait de la meilleure maniere, que par l'adresse avec laquelle il la met en exécution. La Chirurgie nous fournit trois moyens pour arrêter le sang; 1°. le feu, 2°. le bouton de vitriol, 3°. la ligature.

3. Manieres d'arrêter le sang.

Pratique des Anciens.

Le feu étoit tellement en usage chez les Anciens qu'ils s'en servoient presque dans toutes les Opérations, comme vous voyez que font les marêchaux dans toutes celles qui font aux chevaux. Ils faisoient rougir des cauteres actuels dont les uns étoient à bouton, d'autres en figure d'olive, & d'autres à platine; ils les apliquoient tout ardens sur les orifices des vaisseaux, aussitôt que le membre étoit separé, & en brulant ainsi les vaisseaux & les chairs voisines, il se faisoit une escarre qui empêchoit

le ſang de ſortir : mais cette maniere cruelle n'étoit pas ſûre, parce que l'eſcarre venant à tomber le ſang donnoit avec la même violence que le jour de l'opération ; c'eſt ce qui a fait qu'on a cherché des moyens plus doux que le feu.

On a trouvé le bouton de vitriol qui ſe fait avec un peu de vitriol concaſſé qu'on envelope dans un peu de cotton. On en prépare trois ou quatre qu'on met ſur les orifices des vaiſſeaux coupez, les uns auprés des autres : ce vitriol venant à ſe fondre par l'humidité du ſang brûle & cauteriſe ce qu'il touche, & par le moyen de l'eſcarre qu'il fait il arrête le ſang : c'eſt la pratique de l'Hôtel-Dieu de Paris où on s'en ſert dans toutes les amputations. Mais cette eſcarre a le même ſort que celuy qui eſt produit part le feu, car venant à tomber le ſang peut s'échaper ; c'eſt pourquoy on en retarde la chute le plus qu'on peut, & les Chirurgiens qui ſe ſont ſervis de ce moyen en doivent avoir de prêts toutes les fois qu'ils panſent le malade, afin d'en mettre en cas que le ſang viennent à donner.

Application du bouton de vitriol.

N'y ayant pas de ſureté abſoluë dans ces deux premieres manieres, les Chirurgiens modernes ont inventé la ligature des vaiſſeaux, & ils en ont fait des experiences qui leur ont réüſſies ; de maniere qu'avec une aiguille enfilée on arrête le ſang beaucoup plus ſurement qu'on ne faiſoit avec le feu & le vitriol qui ne pouvoient pas faire des eſcarres ſans cauſer une extrême douleur, qu'on épargne aujourd'huy aux pauvres malades qui d'ailleurs ſouffrent aſſez. Cette ligature ſe fait en deux manieres, la premiere en pinçant le bout de l'artére avec un bec de corbin ou une pincette qui a un anneau pour la ſerrer qu'on apelle *valet à patin* : puis coulant ſur l'inſtrument, juſques ſur l'artére, un fil préparé & noué on le ſerre d'un double nœud ; & afin qu'il ne ſoit pas pouſſé hors de deſſus le bout du vaiſſeau

De la ligature des vaiſſeaux aujourd'huy uſitée.

Maniere de la faire.

par les pulsations continuelles du sang arteriel, il doit y avoir à un des bouts du fil une aiguille enfilée qu'on passe à travers le corps du vaisseau, aprés quoy on asure la ligature par quelques nœuds. La seconde espece de ligature est d'avoir deux aiguilles droites enfilées d'un même fil bien ciré, de les passer l'une au dessus & à côté de l'artére, & l'autre aussi à côté & au dessous; puis de les faire sortir par le jarret à deux travers de doigts au dessus de l'incision qu'on a faite, & à un demi travers de doigt éloignées l'une de l'autre: on noue les deux bouts du fil l'un proche de l'autre sur une petite compresse, de maniere que les vaiseaux sont serrez par l'anse que le fil a faite, & le sang est arrêté surement, prenant garde de ne pas embarrasser dans l'anse du fil les nerfs coupez qui par le serrement qu'on leur feroit causeroient des mouvemens convulsifs & des tresaillemens qui seroient trés-sensibles au malade.

Par la description que je viens de vous faire de ces trois manieres d'arrêter le sang, je ne doute point que vous ne décidiez en faveur de la troisiéme comme la moins douloureuse & la plus sûre: c'est aussi celle dont je me servirai dans l'amputation que je vais vous faire voir en examinant comme dans toutes les autres, ce qu'il faut faire avant, durant, & aprés l'Opération.

Avant l'Opération il faut preparer l'apareil qui consiste en tout ce qui est necessaire pour la faire, & qu'on doit avoir tout prest sur un bassin, afin de ne rien demander & de pouvoir prendre les choses à mesure qu'on en a besoin. Les préparatifs en sont grand, parce qu'il faut doubler les plumaceaux, les astringents & les compresses, afin de ne manquer de rien; & comme il faut du tems pour tout cela, on doit les faire hors de la presence du malade qui pourroit s'épouvanter par l'aspect de tant d'instrumens, & de tant de charpie, de compresses & de bandes.

Ces apareil comprend trois choses ; 1°. les instrumens pour couper la jambe, 2°. ce qui est necessaire pour arrêter le sang, 3°. tout ce qu'il faut pour panser le malade. Pour la premiere il faut deux compresses pour mettre sous les ligatures, sçavoir une longitudinale & une circulaire, un tourniquet double afin de mieux serrer, une ligature de tissu fort pour la poser un travers de doigts au dessus de l'endroit où on doit faire l'incision, un grand couteau courbe qui ne doit point avoir de tranchant du côté du dos, afin que le Chirurgien puisse apuyer dessus avec sa main gauche pour faire l'incision plus promptement un grand scalpel pour couper les chairs qui sont entre les deux os & aussi le perioste, en cas que le couteau courbe ne l'ait pas fait, & une bonne scie bien affilée & un peu graissée, afin de scier les os en peu de tems. 2°. Pour arrêter le sang il faut une pince faite en bec de corbin, sur laquelle il y ait un fil noué en *lac de loup*, ou une autre pincette avec un anneau pour la serrer, quand on tient le bout de l'artére, des aiguilles, du fil ciré, de petites compresses, des astringens faits de bol d'armenie, de terre sigillée, de sang de dragon &c. mises en poudre & incorporées avec les blancs d'œufs dont on couvre des plumaceaux, & trois ou quatre boutons de vitrol en cas de necessité. 3°. Pour panser le malade on a trois petites compresses quarrées pour apuyer sur les bouts des vaisseaux, deux plumaceaux imbibez d'esprit de vin pour mettre sur les os coupez, quantité de plumaceaux chargez d'astringens dont on couvre toute la playe, une étoupade couverte d'astringens faite d'étoupes de la grandeur du cul d'une assiette pour embrasser tout le moignon, une vessie dans le fond de laquelle il y a des poudres astringentes & qui est fenduë pour y mettre le moignon, un grand emplâtre & une compresse fenduë en croix de malte, quatre compresses longitudinales de demi aulne de long,

En quoy il consiste.

Composition des astringens.

& de deux travers de doigts de largeur, une bande roulée à un chef, une autre de quatre ou cinq aulnes de long, large de quatre doigts, & roulée à deux chefs pour faire le bandage qu'on apelle la capeline, & plusieurs serviettes pour les besoins.

Situation du malade & des assistans.

On fait situer le malade assis sur un des bords ou sur le bout du lit, un serviteur à genou sur le lit le soutient par derriere en l'apuyant sur son estomac; on fait asseoir un autre serviteur à côté du malade qui est du même côté qu'on doit faire l'Opération, lequel empoignant de ses deux mains le bas de la cuisse en tire la peau en haut le plus qu'il peut pendant que l'Opérateur pose les ligatures: on envelope la jambe d'une serviette D, quasi jusques à l'endroit où on va faire l'incision & on la fait tenir par un troisiéme serviteur placé vis-à-vis le malade, ayant un genou en terre, qui la soutient dans une hauteur convenable: un quatriéme est chargé des instrumens auprés de l'Operateur, & on fait tenir l'apareil tout prêt pour le pansement par un autre serviteur: on ne peut pas se passer d'un sixiéme pour obéir aux ordres de celuy qui opere; c'est pourquoy le grand nombre de serviteurs est necessaire dans ces occasions.

L'Operateur doit encourager son malade, & luy ayant fait donner un demi verre de vin pour mieux soutenir la douleur, il faut qu'il se place entre ses jambes, parce qu'ayant les deux os à scier en même tems, cette situation est la plus commode soit qu'il ait a faire l'amputation de la jambe droite ou de la gauche: s'il étoit placé en dehors il faudroit scier le tibia le premier, & ensuite le peroné qui étant trés-foible pourroit se casser ou s'éclater avant que d'être scié; & de plus en sciant les deux os l'un aprés l'autre l'Opération en seroit plus longue & le patient en souffriroit plus long-tems. Le tout ainsi disposé, voyons comment il faut se conduire dans l'opération.

On

On commence par une compresse E, longue d'un demi pied, étroite & épaisse, qu'on pose sous le jarret & qu'on laisse descendre jusques à l'endroit où on doit faire la seconde ligature : on met une autre compresse circulaire F trois travers de doigts au dessus du genou, laquelle passe par dessus la partie superieure de la longitudinale, afin de faire la compression des vaisseaux. Sur cette derniere compresse on met la ligature G qui doit faire le tourniquet, on passe sous cette ligature deux petits bâtons HH, l'un en dedans de la cuisse, l'autre en dehors, on les tourne jusques à ce qu'on trouve que la cuisse soit suffisamment serrée, & on donne ces deux bâtons à tenir au même serviteur qui en empoignant la cuisse en tiroit la peau en en-haut. On prend une seconde ligature I, qu'on met à trois doigts au dessus du genou pour contenir la peau & les muscles dans le tems de l'incision, on releve les bouts de cette ligature aprés en avoir fait deux ou trois tours & l'avoir noué, en embrasant au dessous le bout inferieur de la compresse longitudinale, parce que si on les laisoit pancher ils pourroient nuire dans le tems de l'incision. On prend aussi-tôt avec la main droite le couteau courbe K qu'on passe par dessous la jambe, & le posant sur la crête du tibia on l'apuye sur le dos avec la main gauche, puis descendant sous la jambe & remontant par le dedans jusques à l'endroit où on a commencé, ce qui fait une incision circulaire, on coupe toute les chairs jusques aux os : on quitte le couteau, & on prend le scalpel L, avec lequel on coupe les chairs qui sont entre les deux os, & on repasse le scapel autour du tibia pour en couper le perioste s'il ne l'étoit pas, parce que si les dents de la scie étoient obligées de déchirer le perioste & les chairs qui occupent l'espace qui est entre les deux os, ce seroit une augmentation de douleur pour le malade.

Conduite de l'opération.

Quelques Praticiens veulent qu'on prenne un morceau de linge, qu'on le fende par un de ces chefs de maniere qu'il y en ait trois; que les deux bouts fendus on les passe entre les lévres de la playe pendant que celuy qui ne l'est pas demeure en dessous, & que pendant que l'on scie les os on fasse par un serviteur tirer ces trois bouts de bande en haut; ils prétendent que par ce trait de pratique on en reçoit deux avantages; l'un qu'en reculant les chairs, on en scie les os plus haut, ce qui empêche que les bouts des os n'excedent les chairs aprés l'opration, & l'autre, que ce linge empêchant la scie de toucher aux chairs, on évite beaucoup de douleur au malade, & d'autant plus, disent-ils, que l'opération n'est pas retardée d'une minute.

Trait singulier de pratique.

Avec cette scie M, on se met en devoir de scier les os au plûtôt l'ayant posée dessus, & la main gauche étant apuyée sur la jambe on va doucement jusqu'à ce qu'elle ait un peu anticipé, on va plus vîte quand on sent qu'elle a mordu dans l'os, & on va trés-vîte quand elle est dans le corps de l'os. Si celuy qui tient la jambe la levoit dans ce tems il serreroit la scie, ce qui l'empêcheroit de marcher; c'est pourquoi il lui faut dire de la baisser afin de faciliter la voye de la scie, & qu'elle puisse aller & venir sans aucun empêchement.

Maniere de scier.

La jambe étant separée on défait aussi-tôt la ligature qui est au dessous du genou, on prend une pince à bec de corbin N, ou cette pincette O qui a un anneau pour la serrer quand on tient le vaisseau. Sur chacune des pinces il y a un fil noué QQ prest à lier ce vaisseau, & au bout de ce fil à chacun une aiguille RR. On dit au serviteur qui tient le tourniquet de le lâcher un peu pour voir par le dardement du sang l'endroit où est le vaisseau, observant de ne se pas mettre vis-à-vis le moignon si on ne veut pas avoir du sang dans le nez, mais un peu à côté

Ce qu'il y a à faire aprés l'opération de la jambe.

ayant pincé le vaisseau on donne l'instrument à tenir à un serviteur pendant qu'on fait la ligature de la maniere que j'ay dit cy-dessus. Si on ne pouvoit pas attraper le vaisseau, alors avec ces deux aiguilles S S enfilées d'un même fil T & passées à ses côtez, puis sorties par dessous le jarret, on s'en assureroit en y liant les deux bouts du fil sur une compresse V, comme j'ay déja dit : ou bien on pourroit par un troisiéme moyen se rendre maître du vaisseau, qui est de prendre une grande aiguille courbe enfilée, la fourrer d'un côté du vaisseau & la retirer de l'autre en prenant un peu des chairs, & liant les deux bouts du fil sur une compresse, on arrête ainsi le sang en peu de tems, comme je l'ay fait & vû faire plusieurs fois dans les Hôpitaux des armées. La ligature étant bien faite, de rechef on ordonne de lâcher le tourniquet, & si le sang ne s'élance plus, on est alors content de son opération : mais si par malheur la ligature manquoit ; on auroit recours à ces trois boutons de vitriol X X X.

Il est inutile d'ordonner de laisser couler une certaine quantité de sang pour laisser dégorger la partie, il n'en sort toûjours que trop quelque soin qu'on prenne pour l'arrêter : tout celuy qui étoit dans la jambe est perdu, & celuy des veines de la cuisse se vuide presque tout, tant durant l'Opération, qu'aprés qu'elle est achevée, sans qu'on le puisse empêcher, c'est pourquoy cette quantité est suffisante, sans en laisser encore échaper volontairement qui ne pourroit être que du sang artériel qui affoibliroit le malade plûtôt que de le soulager : il faut donc l'arrêter le plûtôt qu'on peut par la ligature, & ainsi conserver les forces du malade.

Le sang doit être arrêté au plûtôt.

Aprés l'Opération il faut panser le malade, ce qu'on doit faire avec beaucoup de diligence tout étant prest pour cet effet, on ordonne au serviteur

qui tient le tourniquet de le tenir toûjours serré pendant le pansement, afin que l'impulsion du sang ne pousse point dehors la ligature qui n'est en état de luy resister que quand elle est apuyée de tout l'appareil, & c'est par où on commence en apliquant dessus deux petites compresses quarrées Y Y, pour la soutenir contre les pulsations du sang artériel. On met sur les deux bouts des os deux petits plumaceaux plats, imbibez d'esprit de vin, on couvre toutes les chairs avec des plumaceaux *aaaa*, épais & chargez d'astringens, & par dessus l'étoupade *b* qui couvre tout le moignon qu'on fait entrer dans une vessie *d* fenduë exprés & dans laquelle il y a des poudres astringentes : on pose l'emplâtre *e* fendu en quatre, le milieu sur le moignon & dont les quatre chefs embrassent tout le genou, ensuite la grande compresse *f* qui est de même figure, & puis les quatre compresses longitudinales *gggg*, dont le milieu des trois premieres est posé sur le moignon où elles representent une étoile, & la quatriéme fait quelques circulaires autour du moignon en embrassant les six chefs des trois premieres.

Du pansement du malade.

Position des bandages.

Avant que de poser les bandages on fait un peu ployer le genou pour mettre le moignon dans une figure convenable à s'apuyer sur une jambe de bois, on prend la bande roulée *h* à un chef avec laquelle on fait quatre ou cinq circulaires autour du moignon, puis l'ayant passée sur le genou on la descend sur le moignon, & la remontant ainsi & la descendant alternativement on continue jusques à ce qu'elle soit finie ; puis on en arrête le bout avec une épingle. On prend ensuite la bande roulée à deux chefs △, on tient un chef dans chaque main, on en pose le milieu sur le moignon & montant les deux chefs en en-haut on y en laisse un pour y faire des circulaires, on le fait tenir par un serviteur pendant qu'on ramene l'autre sur le moignon & que

l'on retourne sur le genou, pour être engagé par un nouveau circulaire, & revenir puis aprés sur le moignon, & continuer ainsi jusqu'à ce qu'on soit parvenu au bout de la bande; & parce que ce bandage est un de ceux qu'on fait à la tête, on luy a donné le nom de capeline, derivé de *caput*, tête. On ôte pour lors le tourniquet; mais comme le chef de la bande qui fait les circulaires sur le genou n'est pas aussi-tôt fini que celuy qui a fait les circonvolutions du moignon, on en fait des circulaires au bas de la cuisse, aprés avoir mis dessous une compresse fort épaisse, qui apuyant sur les vaisseaux diminue l'impetuosité du sang vers la ligature.

Bandages circulaires.

Les bandes bien arrêtées avec plusieurs épingles on recouche le malade dans son lit, on met dessous son jarret un ou deux oreillers pour tenir le moignon élevé : on fait apuyer le moignon d'une main par un serviteur, & le genou de l'autre, pendant quelques jours, pour empêcher par ce pressement la sortie du sang & le relâchement des bandes & afin d'avertir si le sang s'échapoit & venoit à percer les bandages. On fait donner un bouillon au malade, on le saigne deux ou trois heures aprés, & on fait observer un bon regime de vivre.

Comment on accomode le malade dans son lit.

On ne releve point l'apareil de deux ou trois jours, on attendroit davantage même si on craignoit l'hemorragie en le renouvellant, on leve doucement les plumaceaux, parce que le fil de la ligature des vaisseaux peut s'y être attaché : on peut alors se passer de la vessie, il n'est pas non plus nécessaire de couvrir les plumaceaux d'astringens, il faut leur en substituer d'autres couvers d'un digestif pour procurer la supuration; mais s'il y avoit eu disposition à gangréne, il faut animer le digestif & se servir de remedes spiritueux pour vivifier la playe, & en banir tous les pourrisans, on continue le pansement par

Relevement de l'apareil.

Continuation du pansement.

les mondicatifs, les incarnatifs & les dessicatifs; on ne met point d'onguent sur les bouts des os, mais des plumaceaux trempez dans l'esprit de vin en attendant l'exfoliation. Quand elle est faite, on travaille à cicatriser la playe, ce qui ne se fait pas aisément, parce qu'étant ronde il faut que la cicatrice s'aproche depuis la circonference jusques au point du milieu.

Des douleurs que le malade ressent dans un membre qu'il n'a plus.

Presque tous ceux à qui on a coupé un bras ou une jambe, se plaignent de sentir de la douleur à la partie qui n'ont plus; tantôt ils disent que c'est le gros orteil, tantôt que c'est le petit doigt du pied qui les a empêché de dormir: J'en ay vû qui disoient que ces sortes de douleurs leur étoient plus insupportables que celle de leurs playes. Cela vient de ce que le cerveau separe sans cesse une certaine quantité d'esprit animaux qui s'écoulent par les nerfs pour servir aux fonctions du corps, & que ceux qui sont destinez pour les mouvemens & les sensations de la partie qui n'existe plus, & qui est separée des autres, ne trouvant point d'employ doivent necessairement refluer vers le cerveau. C'est ce malheureux reflux qui excite ces sentimens de douleurs, ces secousses irregulieres, & ces contractions involontaires, qui fatiquent plus les malades que la douleur causée par la playe.

Controverses sur l'usage de la vessie de porc, & d'une aiguille aprés l'amputation.

Il y en a qui blâment l'usage de la vessie de porc, disant qu'elle empêche qu'on ne s'aperçoive quand le sang s'échape des vaisseaux, parce qu'elle le retient tout: d'autres prétendent que c'est la fin pour laquelle il s'en faut servir, parce que ce sang échapé & retenu se mêlant avec les poudres astringentes fait un mastic qui bouche les vaisseaux & empêche l'hémorragie.

Quelques Auteurs veulent qu'aprés l'amputation on passe une aiguille enfilée à travers la peau de la partie superieure du moignon, que la même aiguille

en fasse autant à la partie inferieure pour nouer ces deux bouts de fil ensemble ; qu'on fasse la même chose du côté droit au gauche, de sorte que ces fils passans en croix sur la playe tirent & aprochent la peau pour empêcher que les chairs ne soient trop découvertes. Cette pratique n'est pas du goût de tous les Chirurgiens, disant que quand l'opération est bien faite, la peau, les chairs, & les os sont coupez également, que c'est une nouvelle douleur qu'on fait souffrir par ces quatre pointes d'aiguille, & que si la peau découvroit trop les chairs, un bandage convenable pourroit remédier à cet inconvenient.

Un de nos Anciens a cru rencontrer à merveille en nous proposant de faire l'amputation avec un grand couteau qu'on auroit fait rougir : il a dit que par ce moyen on feroit d'une pierre deux coups, c'est-à-dire qu'on feroit l'incision, & qu'on cauteriseroit les vaisseaux : mais cette methode n'a été aprouvée ni suivie de personne. Amputer avec un couteau brûlant.

Botal decrit une autre maniere de couper une jambe ; il veut qu'on mette la jambe entre deux couperets semblables à ceux des bouchers enchassés dans deux billots de bois, la jambe étant posée sur le tranchant de celuy de dessous ; il veut qu'on laisse tomber l'autre sur la jambe par le moyen d'une coulisse, & il pretend que ces deux couperets separeront les chairs & les os plus promptement que la scie : il ajoute qu'on a coupé plusieurs jambes par cette methode & que les blessez en ont été bien gueris sans sentir dans l'opération qu'une trés-legere douleur. Maniere d'amputer avec des couperets.

Je ne vous raporte pas ces divers sentimens pour vous exciter à les mettre en pratique ; mais seulement afin que vous soyez informez des differentes Sectes qui s'élevent dans la Chirurgie de tems en tems comme dans toutes les autres Pro-

fessions : & je vais finir cet article par le recit de ce qui se passa aux Invalides il y a vingt ans au sujet d'une cuisse coupée.

D'une experience de Rabel.

Le nommé Rabel dont je vous ay deja parlé, vint proposer au Roy & à M. de Louvoy une eau stiptique qu'il disoit merveilleuse & infaillible pour arrêter toute sortes d'hemorragie ; aucun blessé dans les armées ne devoit plus mourir par des pertes de sang avec cette eau, il demandoit la permission d'en faire des experiences pour convaincre tout le monde de la bonté de son remede : & il persecuta tant Monsieur de Louvoy qu'il obtint son consentement pour en faire l'épreuve sur un soldat des Invalides à qui on devoit couper la cuisse, M. Duchesne premier Medecin des Princes fut present avec plusieurs autres Medecins & Chirurgiens à l'amputation que fit le Chirurgien de la Maison. On livra le malade à Rabel qui avoit preparé l'apareil à sa mode, il apliqua son remede de la maniere qu'il s'étoit proposé & fit tels bandages qu'il jugea nécessaires pour arrêter le sang ; mais à peine eut-il fini qu'on vit le sang percer toutes les bandes. Il fut obligé de défaire cet apareil pour en mettre un autre, il doubla la doze de son eau, il fit de son mieux pour tamponer la partie ; mais le sang continuant toûjours à s'échaper, le malade mourut entre ses mains, & en presence de tous les assistans. On fit au Roy & à Monsieur de Louvoy le raport de ce qui s'étoit passé, & il fut défendu à Rabel sous de rigoureuses peines de se servir davantage de son eau.

Quand le Chirurgien a été obligé de couper une jambe ou une cuisse pour sauver la vie à un blessé, quoy qu'il l'ait parfaitement bien gueri, cet homme ne laisse pas que de se trouver dans l'impuissance de marcher par la privation d'une partie qui luy étoit nécessaire pour faire cette action : il ne suffit

donc pas alors au Chirurgien de l'avoir tiré du tombeau, il faut encore que par son industrie il ajoûte un organe semblable en composition & en usage à celuy qui manque.

De la prothése.

Cette opération est rangée sous la quatriéme & derniere espece des opérations de Chirurgie qu'on apelle prothése, ou *prostasis*, qui est derivé de *pros* qui signifie *devant*, & de *titein* qui veut dire *mettre*, parceque par le moyen de cette opération on met & ajoûte au corps un instrument à la place de quelque partie qu'il a perduë : on tire deux utilitez de cette addition, la premiere pour l'ornement, comme quand on met un œil ou des dens artificielles, la seconde pour la necessité, comme quand on ajoûte un bras ou une jambe de bois ; c'est particulierement cette derniere prothése qui est necessaire, puisque sans son secours l'homme ne pourroit point agir.

Chacun sçait comment doit être fait une jambe de bois pour marcher, les dernieres guerres ont reduit plusieurs personnes dans la necessité d'en porter. Je vous diray seulement qu'elle doit être porportionnée à la grandeur de l'autre jambe, que sa partie superieure doit être creusée pour embrasser le bas de la cuisse, qu'il y doit avoir des rubans pour la lier & l'assurer à la cuisse, qu'il faut qu'elle soit garnie d'un coussinet à l'endroit où pose le genou, pour éviter qu'il ne soit blessé par la dureté du bois, qui ne doit point être cassant, mais ferme & liant pour la sureté de celuy qui la porte.

De la jambe de bois & de son usage.

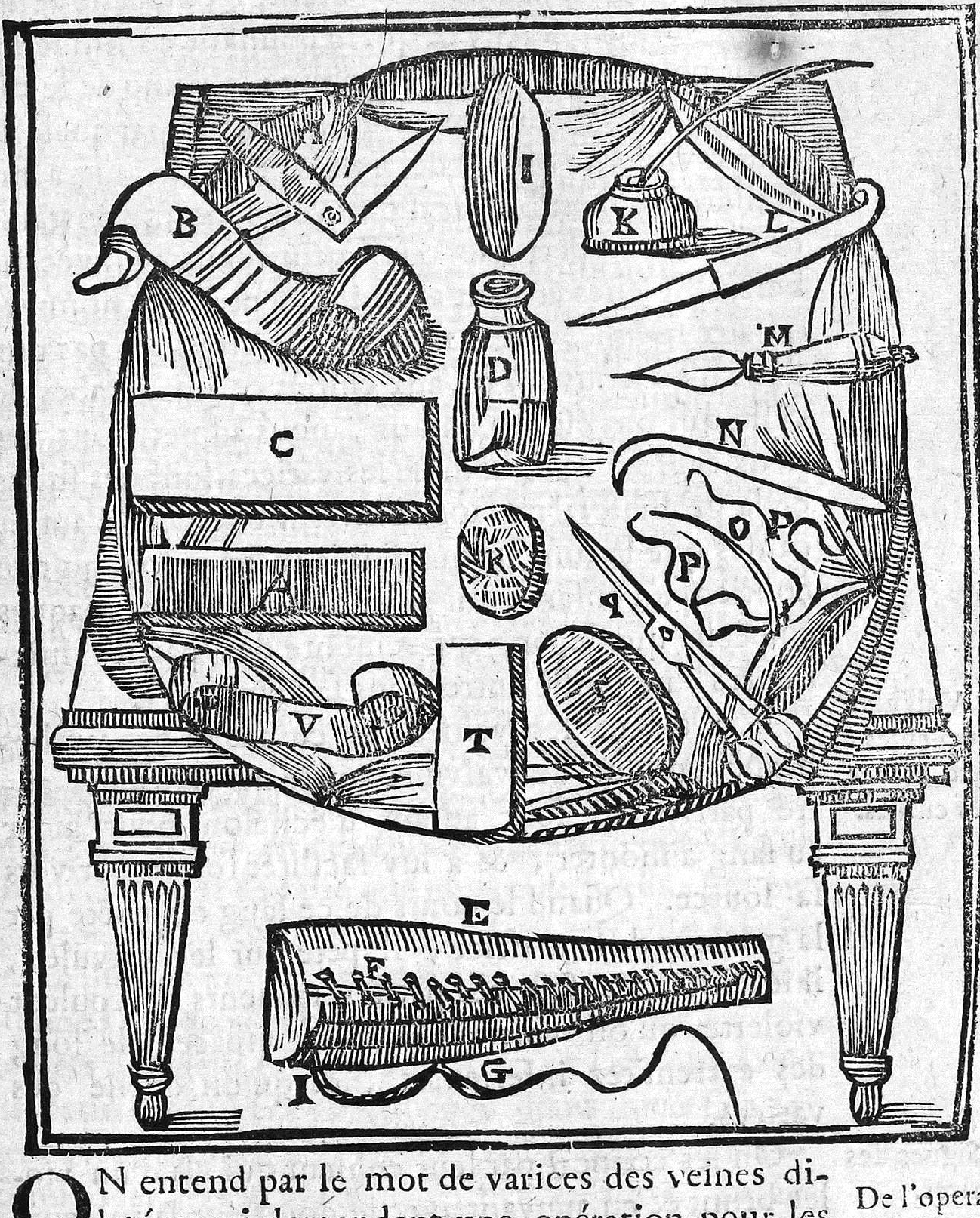
Quand on veut un peu en corriger la difformité on en fait tailler une par un sculpteur de la même figure que l'autre, observant la même grandeur & grosseur à laquelle on met un bas & un soulier comme à l'autre, & si elle montoit jusques à la cuisse le genou ayant été coupé, on pourroit la faire ployer quand on est assis, en ôtant une virole, & la remet-

tant quand on voudroit ſortir. Un Officier d'armée, s'étoit tellement habitué avec ſa jambe de bois qu'il montoit à cheval, & ſe trouvoit dans toutes les occaſions les plus perilleuſes : il reçut un coup de mouſquet qui lui caſſa ſa jambe de bois, il s'écria à l'ennemi qu'il étoit pris pour dupe, parce qu'il en avoit une autre dans ſa valiſe.

D'un bras artificiel.

Depuis un an ou deux le R. P. Sebaſtien Religieux Carme qui eſt un des Academiciens honoraires de l'Academie des Sciences a preſenté un bras artificiel de ſon invention fait de fer blanc, & rempli de pluſieurs reſſorts par le moyen des quels il promet qu'étant attaché au moignon, on pourra conduire un cheval, écrire, & faire toutes les mêmes actions comme ſi l'on avoit ſa main naturelle : il aſſure que les mouvemens ſeuls du moignon faiſant agir les reſſors, on fera mouvoir le poignet & les doigts de la maniere qu'on voudra. Cette machine n'étoit pas encore dans ſa perfection quand il l'a preſentée : ſi elle réüſſit comme il l'a promis, les manchots ne pourront aſſez luy donner de louanges.

FIG. XLVIII. POUR L'OPERATION DES VARICES.



ON entend par le mot de varices des veines dilatées qui demandent une opération pour les guerir, qu'on apelle *kirsotomie*, qui est derivé de *kirsos*, qui signifie *varice*, & de *temnin*, qui veut dire *couper*, parce qu'elle consiste dans une ouverture qu'on fait à ces varices ou veines dilatées & gonflées. De l'operation pour les varices.

Les Auteurs donnent deux causes aux varices: l'une interne, quand le sang devenu trop grossier Deux causes de ce mal.

par une consistance épaisse qu'il a acquise, ne pouvant pas couler dans les veines, s'y arrête dans quelqu'un de leurs rameaux, où se coagulant, il empêche celuy qui le suit de passer, & qui le poussant continuellement pour se faire passage, oblige la veine de se dilater. L'autre cause externe est, quand par quelque action violente ou par de grands efforts le sang a fait étendre les membranes d'une veine, & les contraint de former un petit sac où il peut séjourner avec liberté. Si elles étoient aussi fréquentes aux hommes qu'aux femmes, & si nous ne remarquions pas que nous n'en trouvons qu'aux cuisses & aux jambes de celle qui ont eû des enfans, nous admettrions ces deux causes. Mais comme les varices sont des suites de la grossesse, il ne faut point leur chercher d'autres causes que la tumeur que fait la matrice lors qu'elle contient un enfant, qui pesant sur les veines iliaques empêche que le sang qui remonte des parties inferieures, ne puisse entrer dans la veine cave.

Valvules frêquentes aux veines des cuisses.

Il y a dans les veines des cuisses & des jambes beaucoup plus de valvules que dans celles des autre parties ; ce sont autant d'échelons pour aider au sang à monter, & à luy faciliter son retour vers sa source. Quand le cours de ce sang est arrêté par la grosseur de la matrice, il pese sur les valvules, il les dilate & fait ces petites tumeurs de couleur violette qu'on voit d'espace en espace, le long des extremitez inferieures, & qu'on apelle des varices.

Signes des varices.

On les connoît par leur couleur qui est d'un violet brun, & en apuyant avec le doigt sur la tumeur: quand elle est faite de sang, elle disparoit, parce qu'il est poussé le long du vaisseau ; mais elle revient aussi-tôt qu'on a levé le doigt. Elles sont toûjours plus enflées le soir que le matin, parce que le sang lorsqu'on est levé, a plus de peine à remonter en ligne directe, que quand on est couché ; c'est dans

cette situation qu'il peut plus facilement continuer son cours. S'il y en a qu'une qui par la trop grande dilatation du sang commence à devenir douloureuse ; qui par une extrême tension se soit crevée il faut en entreprendre la guerison.

La Chirurgie nous offre trois moyens pour remedier à cette sorte d'incommodité. Le premier est l'aplication des remedes astringens, capables de resserrer les membranes de la veine trop étenduës, comme la folle farine, ou celle de fêves, les poudres de bol d'Armenie, de sang-dragon & de terre sigilée incorporées avec le blanc d'œuf mises dessus ce morceau de linge A, qui fait un circulaire à la jambe, & sera laissé long-tems sans le relever ; ou bien l'emplâtre des hernies qui a beaucoup d'astriction. Le second, c'est le bandage qui se fait de deux manieres ; ou avec une bande roulée B large de trois travers de doigt, & longue de trois aulnes, qu'on commence au pied par un étrier & qu'on continuë par doloires jusques au genou, ayant mis une grande compresses C trempée dans une eau stiptique D sur les élevatoires des varices, afin de plus comprimer en ces endroits qu'ailleurs, l'autre maniere est de faire une espece de botine E, ou de gros linge, ou de peau de chien, qui aille depuis les malleoles jusques au genou, taillée & proportionnée a la grosseur de la jambe, ou il y ait des œillets F, pour la lacer en dehors de la jambe avec un petit cordon G ; ce bandage étant bien fait se recouvre le jour d'un bas, & se laisse la nuit sans incommoder. Je prefere ce dernier à l'autre, parce qu'il fait une compression égale ; qu'il ne peut pas se relâcher, & qu'on n'est point obligé de le renouveller que quand on veut, & qu'au premier quoique bien posé les circonvolutions se dérangent toûjours en se chausant ou se dechausant, ce qui oblige de le raccommoder souvent. Le troisiéme

3. Moyens d'y remedier.

Deux maneires de pratiquer le second moyen.

moyen est l'incision qui consiste à faire une ouverture à la varice pour la desemplir : ce qu'on fait des deux manieres.

Premiere maniere de pratiquer le second moyen.

La premiére est d'ouvrir la varice avec une lancette à saigner H, de faire l'ouverture selon la longueur de la veine, & de la faire plus grande que celle d'une saignée de vuider tout le sang que la tumeur contient, & s'il y en a de grumelé de le faire sortir, de mettre un astringent sur la partie, ou bien une petite plaque de plomb I, de la bien bander, & de la laisser long-tems sans y toucher : c'est-à-dire pendant quelque mois, si le malade n'en est point incommodé.

Seconde maniere aujourd'huy peu pratiquée.

La seconde maniere est fort ancienne ; mais peu pratiquée : c'est de marquer avec de l'ancre K la peau qui est sur la varice, & de la marquer de la longueur de trois travers de doigts, de soulever ensuite cette peau en la pinçant, d'en tenir un côté & de faire tenir l'autre par un serviteur, puis avec ce bistouri L de couper la peau à l'endroit marqué, & l'ayant relâchée de dissequer avec un scapel M, ou un dechaussoir N le vaisseau variqueux, de passer par dessous une aiguille O enfilée de deux fils P P, de couper ces fils proche l'aiguille, & d'en couler un au dessus de la varice, & l'autre au dessous, de lier ces deux fils à un bon poulce l'un de l'autre pour avoir la liberté de couper la veine entre les deux fils avec ces ciseaux Q, ou de la laisser si on le juge à propos. On panse cette playe comme les autres en y mettant un petit plumaceau R, couvert d'un defensif le premier jour ; puis l'emplâtre S, la compresse T, & le bandage V à deux chefs, pour mieux comprimer : on procure la supuration avec un digestif, on attend la chute des deux fils, & on mondifie, incarne, & cicatrise la playe.

Je m'étonne de ce que nos Anciens ne nous ont

pas ordonné le cautére actuel pour barrer ces veines comme on fait aux chevaux, & qu'ils se soient contentez de conseiller de nous servir du cautére potentiel, car ils veulent qu'on en mette une grosse pierre sur la varice, que l'escarre étant tombée, on procure la generation d'une bonne chair qui remplisse le vuide ou le sac de la varice; ils disent que c'est un moyen sûr de la guerir.

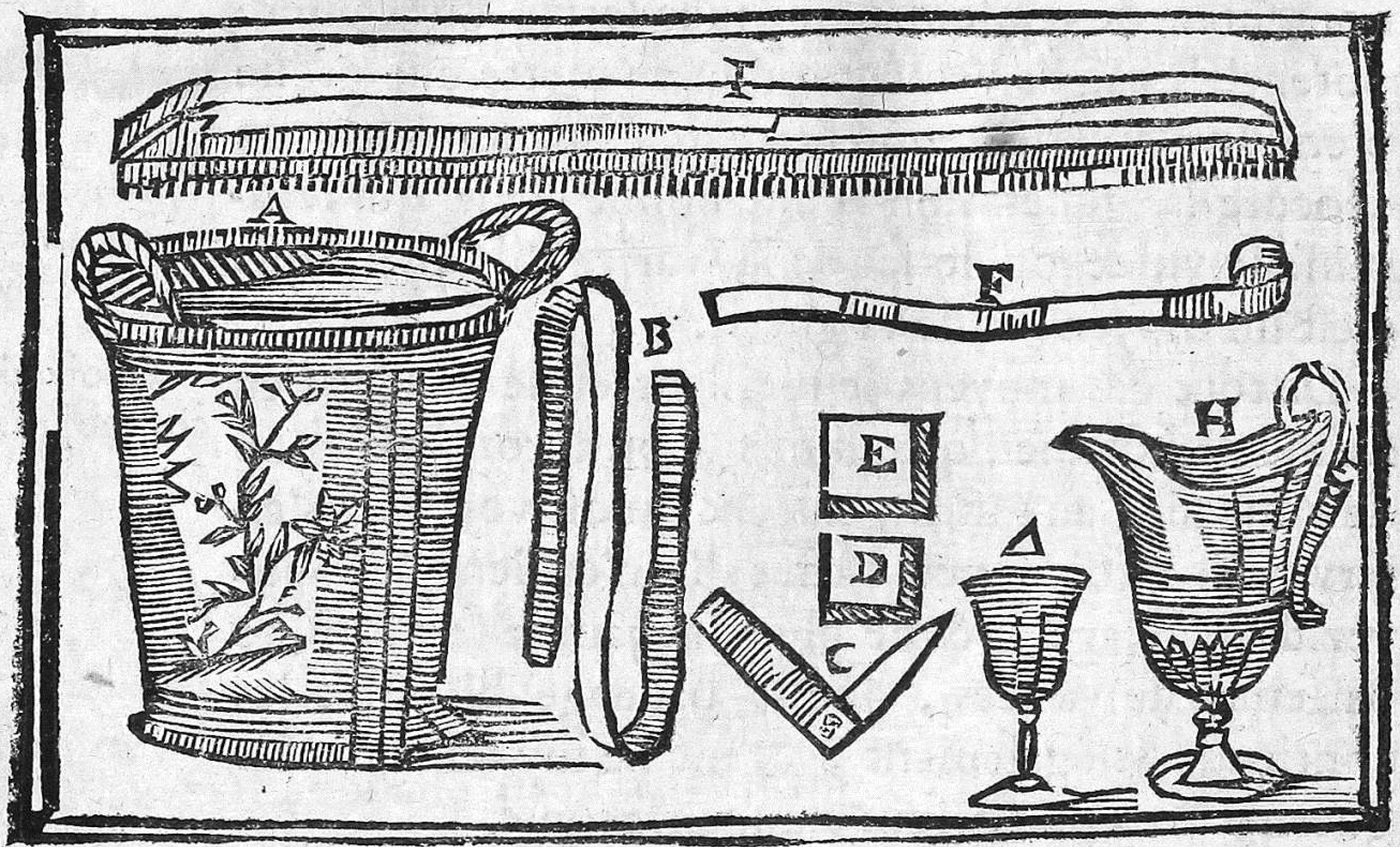
Choix de ces moyens.

De tout ces moyens le meilleur est le bandage en forme de bottine : quand même on auroit beaucoup de confiance aux astringens, & qu'on voudroit s'en servir, ils feroient peu d'effet s'ils n'étoient pas apuyez du bandage, & de plus une jambe seroit toute parsemée de varices, que le bandage bien fait les contiendroit également, & même luy seul peut les guerir sans avoir besoin d'aucun secours.

La lancette est plus commode pour ouvrir le vaisseau.

Mais si une varice est telle qu'on ne puisse se dispenser d'en faire l'ouverture, je conseille de la faire simplement avec la lancette, & non pas par cette cruelle & douloureuse opération enseignée & pratiquée par nos Anciens. La simple incision conserve l'usage de la veine, elle peut, l'ouverture refermée, redonner au sang son chemin ordinaire : mais par l'ancienne maniere, les ligatures coupant la veine c'est un canal de retranché au sang qui a besoin de toutes ses routes pour retourner à sa source, & les suites de ce retranchement ne peuvent devenir que fâcheuses.

FIG. XLIX. POUR LA SAIGNE'E DU PIED.



SAIGNE'E DU PIED DIFFERENTE DE CELLE DU BRAS.

J'Ay taché de vous instruire hier de tout ce qui regarde la saignée en général. Je vous ay montré comment il falloit faire celle du bras : si je ne vous ay point parlé de celle du pied, & si j'ay attendu à le faire aujourd'huy, deux raisons m'y ont obligé ; l'une, c'est qu'elle se fait sur une partie qui devroit être le sujet des opérations de ce jour, & l'autre c'est qu'elle est accompagnée de circonstances differentes de celle du bras qui demandoient qu'on en fist un traité separé.

La premiere chose en quoy ces saignées different l'une de l'autre, c'est sur le tems de les faire, celle du bras se doit faire le matin, & celle du pied le soir ; la premiere demande du repos, & l'autre de l'action avant que de les faire. Cela se doit entendre quand on est le maître de choisir le tems, car dans une necessité pressante les unes & les autres se font dans toutes les heures de la journée. Ce n'est pas sans raison qu'on choisit le matin pour la saignée du bras ; elle en est meilleure parce que le sang ayant circulé librement pendant la nuit,

les

les veines s'enflent mieux, & le sang sort avec plus de vivacité quand la veine est ouverte. Il est encore plus à propos de la faire dans le lit, que levé, parce que la chaleur du lit contribue à la mieux faire qu'aprés s'être refroidi en se levant : mais au contraire pour celle du pied il faut marcher, afin que le sang descendant enbas puisse faire paroître les veines en les grossissant, & que le sang puisse sortir avec plus d'abondance qu'il ne feroit si on s'étoit reposé. L'experience journaliére prouve ce que je dis, & tout le monde en se déchaussant les soirs trouve les veines de ses pieds plus enflées qu'elles n'étoient le matin quand on s'est levé.

Election des heures pour ces saignées.

Ces saignées sont encore differentes sur la maniére de les faire; on saigne le pied dans l'eau chaude, ce qu'on ne pratique pas au bras, c'est pour en faire gonfler les veines qui étant plus éloignées du cœur sont moins grosses que celles du bras : il en est de même que des branches des arbres, qui sont plus grosses plus elles sont proches du tronc, & qui diminuent à mesure qu'elles s'en éloignent, c'est pourquoy on se sert d'eau chaude au pied pour supléer à la petitesse des veines & à leur éloignement du cœur.

Aussi-tôt qu'on est entré dans la chambre du malade, il faut ordonner qu'on fasse chauffer de l'eau en cas qu'on n'ait pas eu la précaution de le faire avant l'arrivée du Chirurgien, pendant qu'elle chauffe il faut preparer un autre vaisseau, pour faire la saignée, dans laquelle on met une serviette pour la propreté afin que les pieds ne touchent point le vaisseau qui est ordinairement de bois ou de cuivre comme un sceau ou un chaudron ; & pour plus grande propreté il faut mettre une autre serviette sur le vaisseau pour passer l'eau en la versant afin d'en separer les ordures qui pourroient être tombées de la cheminée en la chauffant. Il ne faut point

Circonstance pour la saignée du pied.

faire la ſaignée dans le même chaudron qui aura chauffé l'eau, parce qu'ayant été ſur le feu il brûleroit les pieds ou les jambes du malade. Les vaiſſeaux les plus commodes ſont ces ſceaux de fayence A dont les Dames ſe ſervent pour ſe laver les pieds ; outre qu'ils ſont trés propres & qu'il n'eſt point beſoin d'y mettre de ſerviette, c'eſt qu'étant profonds les jambes trempent dans l'eau juſques à la jarretiere.

Pourquoy l'on fait mettre dans l'eau chaude les deux pieds du malade.

L'eau étant verſée avant que de l'aprocher du malade le Chirurgien doit voir ſi elle eſt de bonne chaleur, obſervant qu'elle ſoit un peu plus chaude qu'il ne la faut, parce qu'elle a quelquefois le loiſir de refroidir avant que le malade ait mis les pieds dedans, & avec un peu d'eau froide il la met dans le degré de chaleur qui convient. Quoyqu'on ne ſaigne qu'un pied il faut faire mettre les deux pieds dans l'eau pour trois raiſons : la premiere c'eſt qu'il eſt plus commode au malade d'y avoir les deux pieds qu'un ſeul ; la ſeconde c'eſt que le ſang ſe porte plus volontiers vers les extremitez inferieures quand elles ſont toutes les deux échauffées que quand il n'y en a qu'une ; & la troiſiéme c'eſt que ſi le Chirurgien trouvoit un pied trop difficile, l'autre eſt tout prêt pour le prendre, & ainſi il peut choiſir celuy qu'il trouve le plus facile, ſans être obligé de faire remettre l'autre dans l'eau & d'attendre qu'il ſoit échauffé.

C'eſt un abus de croire qu'il faille plûtôt ſaigner d'un pied que de l'autre dans de certaines maladies. La groſſe artére qui reçoit le ſang du cœur pour l'envoyer à toute la machine ſe diviſe au deſſus de l'os ſacrum en deux groſſes branches qui vont dans les cuiſſes, de là dans les jambes, de ſorte que le ſang de l'une & celuy de l'autre venant de la même ſource, il eſt indifferent de quel pied on le tire. C'eſt pourquoy quand le malade demande au Medecin qui ordonne la ſaignée, de quel pied

on la fera, il doit luy repondre de celuy que le Chirurgien voudra, parce que si le pied qu'il prescrit se trouve si difficile qu'il soit impossible de le saigner, le malade ne veut point consentir qu'on prenne l'autre; ou s'il y consent par les raisons que lui donne le Chirurgien ce n'est qu'avec peine, & s'il ne tire pas de cette saignée tous les avantages qu'il s'étoit proposé il en attribue la cause à ce changement; & quelquefois étant obligé de la faire au pied qui a été ordonné on ne la fait pas si bonne & si copieuse, parce que les veines y sont trop petites, au lieu que si on avoit laissé la liberté au Chirurgien de la faire à l'autre dont les veines sont peut-être plus grosses, il y auroit fait une saignée plus agréable au malade.

Précautions à prendre.

Les pieds du malade étant dans l'eau, il faut les laisser un espace de tems pour les échauffer, & pendant ce tems il faut dire à quelqu'un d'en faire chauffer d'autre dans un coquemart ou un poillon, afin d'en avoir toûjours de toute chaude en cas qu'on fût trop long-tems à chercher la veine, ou pour la rechauffer quand le malade trop délicat n'aura pas voulu d'abord la souffrir autant chaude qu'elle doit être pour gonfler la veine. Le Chirurgien se fait donner un siége pour s'asseoir vis-à-vis le malade, & ayant mis une nape ployée en plusieurs doubles sur ses genoux, il frotte les jambes du malade en en-bas pour faciliter la descente du sang vers le pied.

Lorsque le Chirurgien croit les veines suffisamment gonflées il fait sortir de l'eau le pied qu'il croit devoit saigner; & l'ayant mis sur son genou gauche si c'est le pied droit, ou sur son genou droit si c'est le gauche, il l'essuye avec la nape qui est sur lui, & ensuite il pose la ligature B à deux travers de doigts au dessus des malleoles qu'il ne serre que mediocrement; il en fait deux tours comme au bras

& la nouë d'un nœud coulant vers la malleolle externe, puis ayant touché pour connoître si les veines répondent, il remet le pied dans l'eau pour l'y laisser encore quelque tems.

De la ligature.

Je vous ai dit en vous montrant la saignée du bras que la ligature devoit être de drap, mais pour celle du pied il faut qu'elle soit d'un tissu de fil ou de soye écarlatte, parce que le drap étant mouillé se relâche; ce que le tissu ne fait point, & qu'une ligature de drap, quand on est obligé de beaucoup serrer, ne manque point de se casser, ce qui embarrasse & retarde la saignée quand il faut chercher une autre ligature. Pendant que le pied est dans l'eau cette seconde fois les veines achevent de se gonfler, & pendant ce tems le Chirurgien prend dans son étuy une lancette C qu'il ouvre & qu'il met à sa bouche comme à la saignée du bras.

Choix de la veine.

Il prend le pied qu'il remet sur son genou & dont il serre la ligature plus fortement pour tenir la peau & la veine plus sujettes: & ayant pris sur la lumiere les mêmes precautions que j'ay dit ailleurs il la pose à son point de vuë ou en dehors ou en dedans du pied comme elle lui convient, & aprés avoir examiné les veines il se determine par celle qui est la plus aparente & qui lui répond le mieux qui est ordinairement celle qu'on apelle la Saphene, qu'il ouvre ou au dessus ou au dessous de la malleole sans trop enfoncer, de crainte de piquer le perioste qui n'en est pas beaucoup éloigné.

Marques de la quantité de sang.

La veine ouverte on fait remettre le pied dans l'eau. Si on croit la ligature trop serrée on la lâche un peu, mais si le sang pousse bien en arcade on n'y touche point, parce que c'est une preuve qu'elle n'est point trop serrée: on laisse sortir la quantité de sang ordonnée, on en juge par le tems qu'il y à qu'il sort, par la couleur de l'eau plus ou moins rouge, & par la teinture que le coin d'une serviette

trempée dans cette eau en reçoit. Sur la fin de la saignée on voit nager dans l'eau de petit tourbillons blancs ; ce sont les fibres du sang dont la liquer rouge a été détrempée par l'eau, qui formant des pelotons glaireux en maniére de torbillons nagent de côté & d'autre, & s'attachent aux jambes : Quand on les voit paroître, c'est un signe assuré que la quantité du sang sorti est suffissante, & qu'il y en a du moins trois poilettes. Pour lors on défait la ligature pendant que le pied reste encore dans l'eau où on le tient quelques momens pour laisser dégorger la veine.

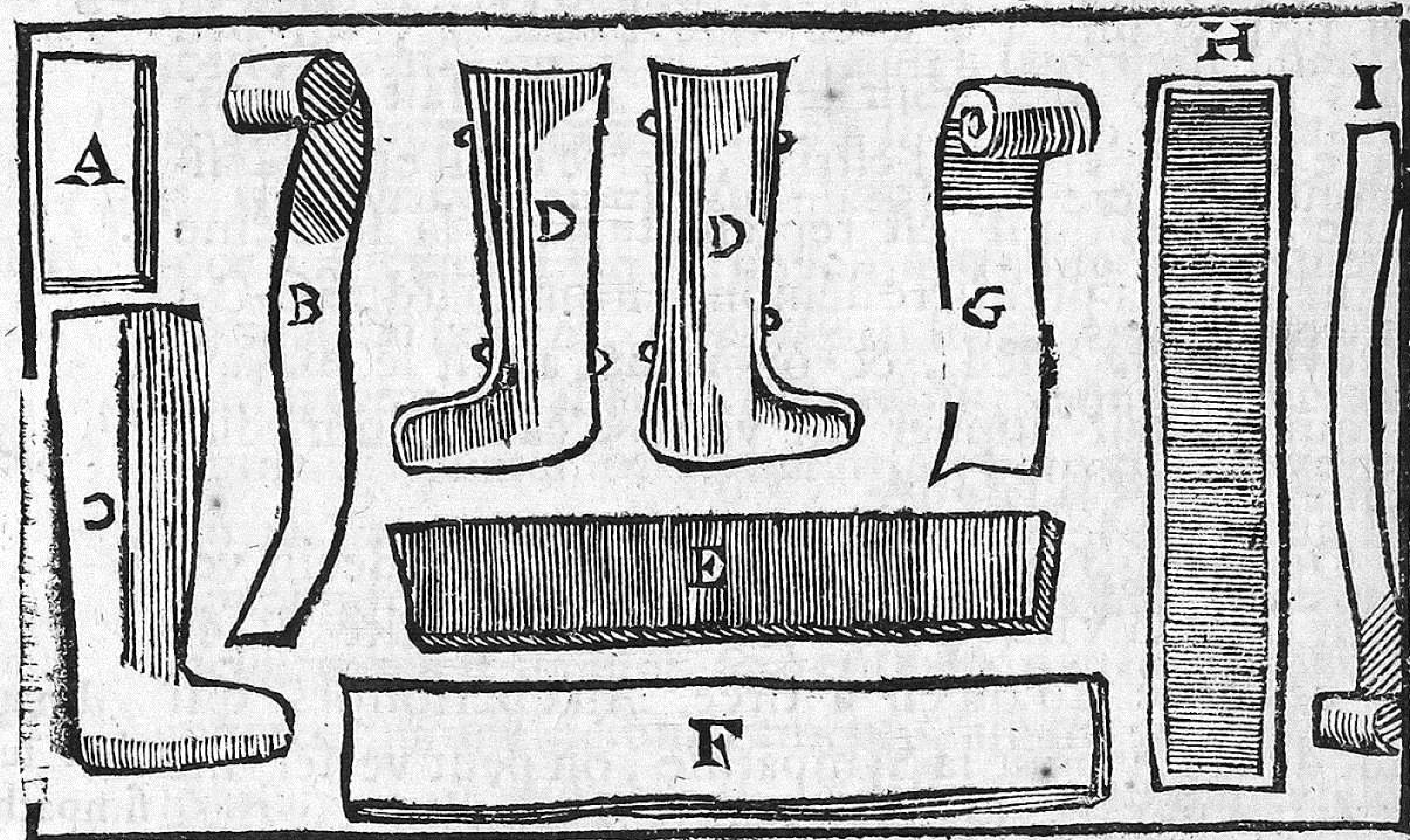
Le pied ensuite retiré de l'eau & essuyé, on met sur l'ouverture une petite compresse quarrée un peu épaisse E, avec une bande F, un peu plus longue que pour le bras, on en fait un bandage qu'on apelle l'estrier, parce qu'il en a la figure, & tel qu'il est representé dans la septiéme planche de la premiére démonstration marqué G. On essuye l'autre pied, & on remet au lit le malade à qui on fait donner un verre d'eau △ immediatement aprés la saignée. Conduite aprés la saignée.

On doit garder le sang, afin que le Medecin venant faire sa visite puisse juger de sa qualité & de la quantité qu'on en a tirée. Aux personnes qui ont de la foy pour la Sympathie, on peut verser une aiguére d'eau froide H, dans leur sang ; si le sang qui reste dans les veines peut être échauffé en mêlant avec de l'eau chaude celuy qu'on a tiré, par la même raison il peut être rafraîchi en versant de l'eau froide sur ce même sang : il est facile de les contenter là-dessus ; & c'est guerir leur imagination à peu de frais, ensuite avec la serviette on essuye la lancette, & on se retire. Imagination sur la simpathie.

Je finis l'article de la saignée du pied en avertissant le jeune Chirurgien de n'en point faire aux filles & aux femmes que le conseil du Mede- Avis sur cette saignée.

cin. Il y en a qui feignent une supreſſion de leurs ordinaires ou quelque autre maladie, envoyent querir un Chirurgie pour les ſaigner du pied dans le deſsein de ce faire avorter. Mais il ne faut pas que le Chirurgien donne dans ce piege, & que par trop de bonne foy il faſse ce qu'on exige de luy : il en eſt arrivé des affaires cruelles à des Chirurgiens qu'on a voulu, quoyque innocens, rendre coupables du crime de certaines filles qui avortoient aprés de ſemblables ſaignées ; c'eſt pourquoy dans les cas ſoupçonneux, il n'en doit jamais faire qu'il ne ſoit muni d'une ordonnance du Medecin.

Fig. L. POUR LES PIEDS CONTREFAITS.



Pour les pieds contrefaits, & de l'entorſe.

ON voit des gens qui ont les pieds mal tournez & contrefaits; ce défaut ne cauſe pas ſeulement de la difformité, mais il incommode encore beaucoup en marchant. Les uns les ont tournez en dehors & s'apellent en latin *valgi*, les autres en dedans, & ſe nomment *vari*, le vulgaire les connoit ſous le nom de *pieds-bots*.

Divers noms latins des pieds tournez.

Ces ſortes de tournure des pieds viennent de trois choſes, ou de naiſſance comme quand un enfant

vient au monde les pieds mal figurez, ou d'accident comme par luxation, ou un coup ou un depôt d'humeurs qui aura formé une Anchilose, ou d'habitude comme quand un enfant s'accoutume à tourner les pieds en dedans. Lorsque ces mauvaises dispositions viennent de naissance elles sont difficiles à guerir; mais quand elles sont causées par une mechante habitude qu'aura contracté l'enfant, on peut y remedier, en mettant un petit carton A, pour redresser le pied qu'on soûtient d'une petite bande B, un peu serrée, & par les soins que doit prendre la nourrice en remuant l'enfant de lui remettre ses pieds dans une bonne figure, & de les y tenir par les bandes qu'elle serrera plus à l'endroit des pieds qu'ailleurs: au lieu que quand il est mal fabriqué dés la premiére conformation, (comme il est arrivé à un de mes parens, dont la mere grosse de luy avoit regardé attentivement un gueux qui avoit le pied tout à fait tourné en dedans, car il naquit avec un pied fait comme celuy du gueux,) alors on employa toutes sortes de moyens sans pouvoir corriger ce défaut; & aujourd'huy que le parent dont je viens de parler à trente ans son pied est comme il l'a aporté au monde.

Causes de la mauvaise tournure des pieds.

Remedes quand ce défaut vient de naissance.

Quand un pied a perdu sa figure naturelle par quelque accident, comme une luxation, une playe de feu qui en aura brisé les os, ou une anchilose causée par une humeur glaireuse dessechée qui prive de leurs mouvemens ordinaires les os qui les composent, c'est au Chirurgien à bien examiner l'embarras qu'il y trouve & à se servir de remedes capables d'amolir les ligamens & les cicatrices qui sont causes de cette méchante conformation; comme sont les fomentations fréquentes de boüillons de tripes, les frictions oleagineuses & les cataplasmes fait avec les herbes & les racines émolientes & mucilagineuses comme les guimauves, le

Ou d'un accident.

fenu-grec, la graine de lin cuite avec le beurre frais ou l'huile de lis. Pendant l'usage de ces remedes on fait tout les jours une douce violence au pied pour le mouvoir & le tourner, & on met de forts cartons, des attelles de bois, ou de petites platines de fer qu'on serre avec une bande pour le tenir dans l'état où on a dessein de l'amener.

Si par ces moyens on croit ne pouvoir pas obtenir ce qu'on souhaitte, on a recours aux machines qui sont des bottines de cuir ou de fer C, qu'on fait faire proportionnées à la disposition du pied qu'on veut redresser, mais comme il arrive souvent que dans les bottines toutes d'une piece, on a de la peine à faire entrer le pied mal figuré, ou que quand il y est, il peut n'être pas comprimé également ni suffisament pour le remettre dans sa premiére figure, il faut pour lors les faire faire de deux pieces D D, & semblables à ces étuys dans lesquels on enferme quelque piéce d'argenterie façonnée, & d'inegale grosseur dans son étendue, à laquelle on proportionne ces étuys qui se divisent par la moitié suivant leur longueur, & qu'on ferme avec de petits crochets : on enchasse le pied dans une des moitiez, & mettant ensuitte l'autre retenue par des crochets, le pied se trouve emboité de maniere qu'il est contraint de reprendre dans la suite du tems sa figure naturelle. Enfin si les callositez & les contractions des ligamens ne cedent point à ces remedes & à ces machines, il faut envoyer les malade ou à Bourbonne ou à Barrege dont les boues des eaux ont une vertu balsamique qui peut rendre le mouvement à ces parties, & dont on a veu de bons effets sur plusieurs Officiers d'armée qui aprés de grandes blessures dans les articles en sont revenus au moins soulagez quand ils n'en ont pas pu obtenir une guerison parfaite.

Usage des bottines.

Effets des boues de certaines eaux.

Il arrive souvent qu'on voit des enfans qui ont

les jointures plus grosses qu'elles ne doivent être, ce sont des extremitez des os où sont les articulations, qui étant poreuses plus que le reste de l'os, & les porositez étant pleines d'un suc médullaire, ne sont pas dessechées aussi-tôt aux uns qu'aux autres, soit par foiblesse, soit par l'imbellicité de la chaleur naturelle; ce qui fait que ces jointures demeurent grosses jusques à ce que la chaleur ait pris le dessus, qu'elle ait ossifié ces parties, & qu'elle leur ait donné le degré de dureté qu'elles doivent avoir: la nature de ces os est pour lors semblable à celle des os du jarret d'un veau, qu'on trouve pleins d'un suc moelleux; & tellement tendre & poreux qu'ils s'écrasent facilement sous la dent, c'est pourquoy il ne faut pas être surpris si ceux de certains enfans qui sont ainsi tendres sont plus tardifs à acquerir leur solidité naturelle.

De la grosseur des articles.

On voit encore des enfans dont les os des cuisses & des jambes se courbent & prennent la figure d'un arc: quand cela arrive, c'est la faute des meres & des nourrices qui par l'empressement de voir leurs enfans marcher de bonne heure font soûtenir par ces parties toute la masse du corps en les chargeant d'un poids plus pesant que leur force ne leur permet de porter, & qui contraint les os des jambes & des cuisses de ployer sous le fais & de se cambrer peu à peu, quand on s'obstine à les vouloir faire marcher avant que d'en avoir la force; & on remarque que ces pauvres enfans cherchent à apuyer leurs genoux l'un contre l'autre pour se pouvoir soûtenir, ce qui leur rend les jambes mal tournées pour toute leur vie.

Des os qui se courbent.

Quand un enfant est noué, pour parler le langage vulgaire, & quand on aperçoit de la courbure à ces os, il n'y a point d'Opération à faire, il faut tenir l'enfant couché ou assis dans une chaise & ne le point obliger à marcher; il faut attendre que

ces jointures ayent pris leur état naturel, & que ces os soient parvenus dans une ossification parfaite : c'est le tems avec le secours de la chaleur naturelle qui fait l'un & l'autre. C'est pourquoy il ne faut point avoir d'impatience sur le marcher de l'enfant avant que ces os soyent perfectionnez & qu'ils ayent asez de force pour porter le poids du corps, car il ne faut pas leur demander plus qu'ils ne peuvent.

Définition de l'entorse.

L'Entorse est un effort qui se fait dans l'articulation du pied par une extension violente & douloureuse des ligamens qui l'attachent aux os de la jambe.

Il y en a de deux sortes, l'une quand ce sont les ligamens de la malleole externe qui ont souffert, & l'autre quand ce sont ceux de la malleole interne : la prémiere se fait quand le pied s'est tourné en dehors; celle-cy ne se fait que rarement, mais l'autre arrive trés souvent.

Ses Causes.

L'une & l'autre sont causées par des faux pas qu'on fait en marchant, en courant, ou en sautant, si le pied ne trouve pas un terrain égal il panche & se courbe du côté de la pente du terrain, comme il arriva à Bordeaux à un Officier des cent Suisses du Roy; qui voulant sauter d'une barque sur le port trouva un pavé inégal & panché qui lui fit une entorse des plus furieuses que j'aye jamais veues ; la pesanteur de son corps qui est des plus puisans contribua à la rendre plus grande, il se fit une extravasion de sang dans tout le pied & toute la jambe, ce qui m'obligea de le saigner cinq fois, j'aprehenday même la mortification par l'engorgement qui étoit dans toute la jambe : il fut obligé de demeurer à Bordeaux, & ne nous vint rejoindre qu'à Toulouze.

Il y en a qui pour premier apareil font mettre le pied dans un ſceau d'eau de puits bien froide, ils pretendent qu'il n'y a point de repercuſſifs plus puiſſans, & que la froideur de l'eau reſſerre les ligamens trop allongez & empêche la fluxion ſur la partie ; d'autres conſeillent, comme un remede infaillible, de prendre un harang ſalé, de le piler dans un mortier & de le mettre ſur l'entorſe en cataplaſme. Pour moy je me ſers d'un petit défenſif fait avec le blanc d'œufs, l'huile roſat & la poudre d'alum, que je met ſur un linge E, les deux premiers jours avec une compreſſe F, & un bandage, G un peu ſerré. Des remedes qu'on y fait.

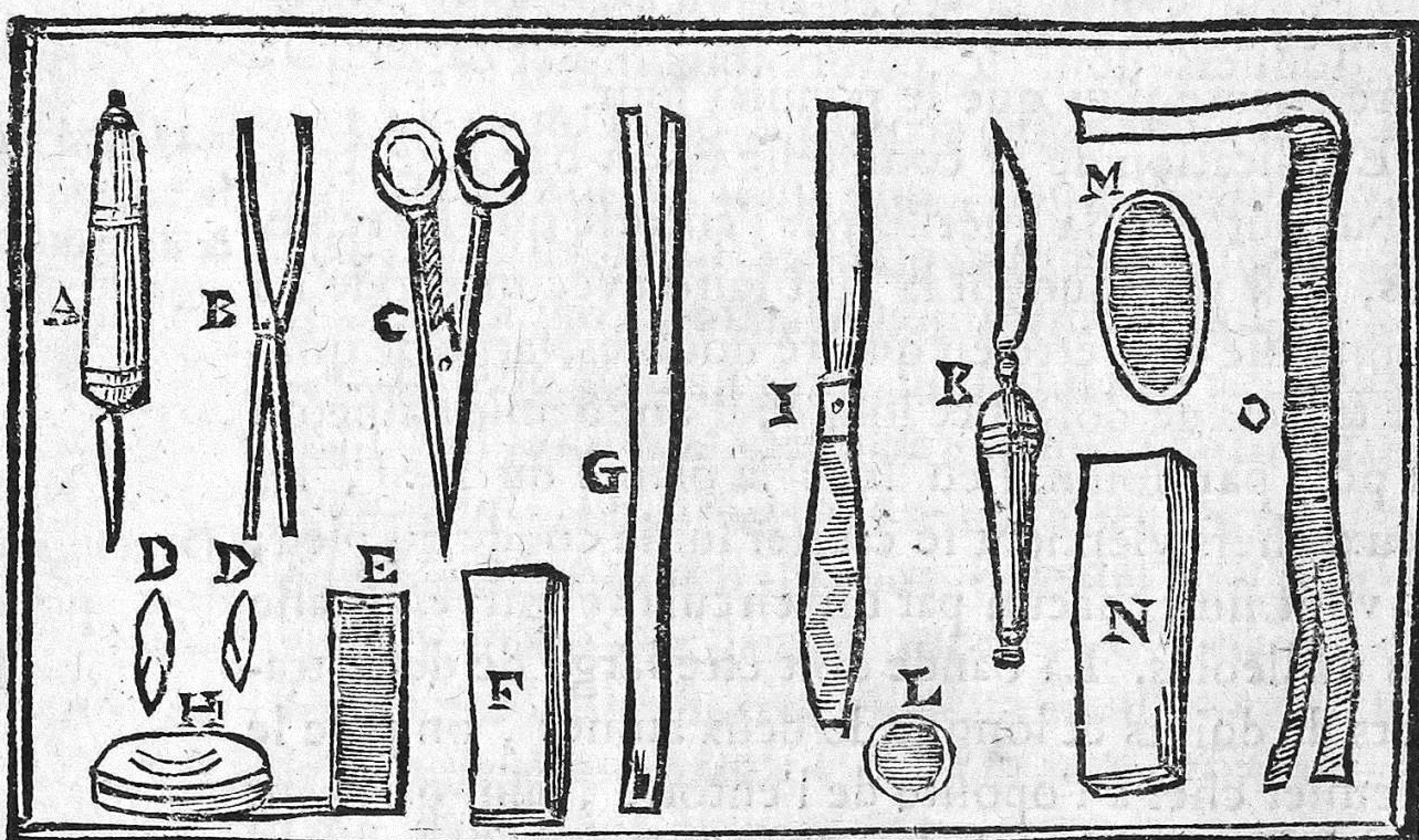
Le troiſiéme jour je fais un vin aromatique & aſtringent avec le gros vin, les roſes, l'abſinte, le romarin, l'écorce de grenades, les noix de Galles, l'alum & le ſel commun. Je fomente le pied avec ce vin bien chaud, & je met deſſus une compreſſe trempée dans ce même vin avec un bandage que je ſerre encore plus que le premier jour.

L'aplication de la compreſſe & du bandage contribuë autant à la guériſon de l'entorſe que les remedes, c'eſt pourquoy il la faut faire avec methode. La compreſſe doit être en quatre doubles, large de quatre travers de doigts & longue d'une demie aulne; on la poſe par ſon milieu ſous la plante du pied, les deux chefs viennent ſe croiſer ſur le coude du pied; & vont finir chacun par un circulaire qui embraſſe les malleoles. La bande doit être large de deux travers de doigts & longue de deux aulnes, on poſe le premier chef à l'opoſite de l'entorſe, afin qu'ayant paſsé ſous le pied elle le releve & le tienne dans une ſituation droite ; on continuë les circonvolutions qui ſe croiſent toutes ſur le coude du pied, on finit par un circulaire au deſſus des malleoles ; & afin que le bandage ſoit fait avec élegance il doit repreſenter un ſpica ſur le pied rajuſté. Utilité de la compreſſe & du bandage. Maniére de les apliquer.

Quand on s'st servi de ce vin pendant dix ou douze jours, on met dessus un ciroine astringent H, étendu sur un morceau de cuir, on met par dessus une simple bande I, moins longue & moins large que la premiére, avec laquelle on fait les mêmes circonvolutions & dont on coud le dernier chef afin de la laisser jusqu'à ce que le malade sente que son pied n'a plus besoin d'être bandé.

Ce tems ne vient par toûjours aussi-tôt qu'on le soûhaiteroit, car quand l'entorse a été grande on s'en ressent quelquefois des années entieres, & pour peu qu'on marche sur un terrain penchant on trouve de la disposition dans son pied de se jetter du côté où il a déja été tourné, c'est pourquoi il faut avec attention regader où on pose son pied jusques à ce que le tems luy ait fait reprendre sa premiere force.

FIG. LI. POUR LES DURILLONS ET LES CORS.



Excroissance vitieuse de l'ongle du gros orteil.

L'Ongle du gros doigt du pied croît quelquefois tellement par ces côtez qu'il entre dans la chair & qu'en la piquant il y cause une douleur continuele, ce qui fait qu'on ne peut marcher qu'avec peine : à cette chair entamée il s'y fait une ex-

croissance qui rémonte jusquès sur le corps de l'ongle. C'est la coûtume de consumer cette chair superfluë avec de la poudre d'alum calciné, d'y mettre des emplâtres dessicatives, & de tâcher d'y produire une cicatrice : mais on travaille en vain tant que les pointes de l'ongle subsistent & on ne peut point guerir qu'on n'ait ôté ces corps devenus étrangers par leurs grandeurs quand elle excéde celle qui leur est naturelle, & par la pression extrémement douloureuse qu'elles font à ces parties.

Cette incommodité est encore causée par un pâton du soulier trop dur, qui pressant le gros doigt contre la semelle pousse un des côtez de l'ongle ou tous les deux dans les chairs; c'est ce pressement continuel qui les oblige de s'entamer, de croître & de faire cette indisposition, qui aux yeux des autres paroît trés-legere & qui néanmoins au raport de ceux qui en sont affligez est insuportable. Pour éviter ce petit malheur il faut porter des souliers dont le pâton soit molet & élevé, & particuliérement ceux qui ont l'ongle du gros orteil dur & épais, afin qu'il ne soit point trop pressé: on remarque que les Religieux deschaussez ne sont points sujets à cette incommodité, le gros ongle n'étant point contraint par un soulier, a la liberté de pousser en dehors tant qu'il le veut.

Une des causes de cette indisposition.

Tous les remedes de la Chirurgie ne peuvent point guerir sans l'Opération, il n'y a icy que ce seul moyen pour y parvenir qui est de couper de l'ongle tout ce qui est entré dans la chair. On commence par faire tremper le pied dans l'eau chaude pendant quelque tems, afin d'amolir un peu l'ongle qu'on veut couper : le malade assis sur un siége plus haut que celuy sur lequel se met le Chirurgien vis-à-vis de luy avec une serviette sur son genou, il y fait mettre le pied du malade, & avec un petit bistouri A, en forme de ganif, il coupe en

Des Operations qu'on y fait.

long de la partie de l'ongle qu'il croit devoir ôter; quand il l'a separée du corps de l'ongle, il la prend avec des pincettes B, & la tire avec douceur de crainte de faire trop de douleur s'il la tiroit avec violence, si elle étoit encore trop attaché il faudroit la séparer doucement avant que de la tirer dehors.

Les ciseaux y sont plus propres que le bistouri.

Je trouve les ciseaux C, plus commodes que le bistouri; J'en ay coupé plusieurs en mettant une des pointes des ciseaux sous l'ongle & l'autre dessus, & coupant à plusieurs fois jusqu'à ce que je fusse parvenu à la racine & que j'eusse separé cette partie du reste de l'ongle que j'ôtois avec des pincettes en la tirant sans violence.

Du pansement qu'on fait aprés.

Cette Opération quoyque petite est trés-douloureuse, les malades ne la souffrent point sans crier; mais il ne faut point que le Chirurgien s'en alarme, il doit aller son chemin & la faire trés-promptement, car aussi-tôt que la piece de l'ongle est ôtée la douleur finit & le malade passe d'un état de souffrance dans un autre tranquille qui lui fait oublier la douleur qu'il vient de souffrir. On met à l'endroit de l'ongle coupé un de ces petits bourdonnets D D trempé dans l'eau de chaux ou quelque autre eau dessicative, un emplâtre de ceruse ou de minium E, une compresse F, & une petite bande G dont on fait plusieurs circonvolutions autour du doigt: on conseille au malade de demeurer quelques jours sans marcher pour éviter la fluxion, & on le panse tous les jours jusqu'à ce qu'il soit venu une cicatrice qui remplisse la place de l'ongle coupé. S'il survenoit quelque petite excroissance de chair, on la consumeroit avec de l'alun brûlé qui est dans cette boëte H.

Il ne suffit pas d'avoir gueri le mal présent il faut empêcher qu'il ne revienne ce qui ne manque pas d'arriver quand l'ongle vient à repousser. Il y a un

moyen infaillible pour prévenir la récidive dont quelques-uns faisoient un secret, c'est de ratisser l'ongle, tous les mois avec un morceau de verre & ainsi l'émincer jusqu'à ce qu'on sente qu'il obéït au toucher : c'est un fait fondé sur la raison & sur l'experience, parce que l'ongle étant affoibli dans son milieu les deux côtez s'aprochent du centre & s'éloignent ainsi des chairs, & de plus la nourriture de l'ongle est employée à reparer ce que le verre en a ôté & non pas à l'accroitre par ses côtez ce qui empêche de blesser les chairs voisines ; & ce qui doit encore plus obliger de se servir de ce moyen, c'est que tous ceux qui sonr dans cet usage disent qu'avant que de le pratiquer ils étoient contraints de tems en tems d'avoir recours à l'opération; mais que depuis qu'ils se font ratisser les ongles ils n'en sont plus incommodez.

Des Durillons.

LEs durillons qui viennent à la plante du pied ne sont pas regardez comme maladies ; mais comme de legeres incommoditez qui fatiquent dans le marcher, ce sont des corps durs sermblables à de la corne qui viennent en plusieurs endroits de la plante du pied ; les Dames qui vont toûjours en carosse n'en ont point, mais ceux qui marchent beaucoup y sont fort sujets ; & par la même raison, qu'il en vient aux fesses de ceux qui courent la poste trés-souvent, il s'ent forme aux pieds de ceux qui sont dans un exercice continuel de marcher.

Quand ces durillons sont devenus épais & qu'ils se sont dessechés & endurcis comme de la corne, ils font de la douleur en marchant parce qu'ils meurtrisent les chairs voisines par la pesanteur de corps qui apuye dessus. Par la douleur causée par ces sortes de meurtrisures, j'en ay vû survenir des fluxions accompagnées de tumeur & rougeur, & quelquefois d'abscés, particulierement sous l'ar-

ticulation du gros doigt avec le premier os du metatarse qui est l'endroit où ces durillons se forment le plus souvent.

De l'Operation qu'on y fait.

L'Opération qui leur convient est trés-facile, puisque chacun la peut faire soy-même : elle ne consiste qu'à les couper avec un rasoir I, ou un petit coûteau K fait exprés, aprés avoir fait tremper les pieds dans l'eau tiéde ou au sortir du bain : ceux qui ne veulent point aporter tant de précautions se les coupent ou se les font couper le soir en se dechaussant, parce que dans ce tems-là le pied étant humide on le fait plus aisément que le matin lorsqu'il est dessseché : il faut le couper doucement & l'enlever feuille à feuille comme font les marefchaux quand ils parent le pied d'un cheval, il faut prendre garde de ne point couper trop avant, parce qu'outre la douleur que cela feroit il en pourroit arriver des suites fâcheuses, comme on ne l'a vu que trop souvent à ceux qui s'étoient coupez jusques au sang.

Renouvellement de cette Opération.

Quand on a une fois commencé à se parer les pieds il faut continuer à le faire de tems en tems, parce que ces durillons croissent & reviennent comme les ongles, on ne peut pas le prescrire c'est selon le plus ou le moins de tems qu'ils ont été à revenir, on en est averti par la douleur qu'on commence à ressentir en marchant, laquelle augmente à mesure qu'ils durcissent, & qu'on ne fait cesser qu'en les coupant derechef : je conseilleray toûjours de se faire couper ces durillons par un garçon Chirurgien qui est dans l'habitude de manier un rasoir & un bistouri, plûtôt que de l'entreprendre soy-même, parce que se mettant dans le hazard de se blesser on s'expose temerairement aux suites cruelles qu'on a vu arriver.

LA plante du pied n'est pas seule attaquée par ces durillons, il en vient encore aux doigts qu'on apelle

apelle des cors, ceux qui en ont disent communément qu'il ont des cors aux pieds : ce sont de petites duretez rondes & calleuses dont une partie excede en dehors & l'autre est enracinée dans le doigt, qui font de la douleur quand elles sont pressées, & plus dans de certains tems que dans d'autres ; c'est ce qui fait dire que tous ceux qui en sont incommodez ont un Almanach aux pieds qui leur marque & annonce les changemens du tems.

Des cors aux pieds.

Je viens de vous dire que les femmes qui ne marchoient gueres n'avoient point de durillons à la plante du pied : mais comme elles veulent porter des souliers mignons & pointus qui leur serrent extrémement les doigts du pied, elles y ont beaucoup de cors qui leur font de la douleur & qu'elles aiment mieux endurer que de se resoudre à porter un soulier mal fait. Les hommes qui ont voulu porter des souliers étroits n'en sont pas plus exempts que les femmes ; ceux qui sont chaussez au large ne connoissent pas cette incommodité qui ne vient que pour avoir eu les pieds trop serrez; la preuve en est certaine par les Religieux déchaussez qui n'ont point de cors aux pieds.

Il y a autant de remedes pour les cors qu'il y a de personnes qui en ont, chacun a le sien dont il se sert par préference aux autres ; on éprouve ordinairement tous ceux qu'on enseigne, & on s'en tient à celuy qu'on croit avoir donné plus de soulagement : mais en general tout ce qui peut les amolir y fait du bien, parce qu'on peut les arracher ou les couper avec plus de facilité, & que c'est leur dureté qui cause leur douleur. La feuille de soucy, de galega, ou de quelque autre plante, la cire molle, l'emplâtre de mucilage ou de diapalme L, tenus dessus continuellement conviennent fort à l'intention qu'on a de les amolir & d'apaiser la douleur.

Divers remedes à ces incommoditez.

J'ay veu des gens qui avec leurs ongles arrachoient une partie du cors, au bout de quelque tems quand il avoit repris sa premiere grosseur ils recommençoient la même chose : j'aimerois mieux le faire couper avec le petit couteau K par un Chirurgiens adroit & stilé dans cette opération qui n'est pas tout à fait indiferente, car quand le cors est sur la jointure d'un des doigts, si on en coupoit trop avant on pourroit blesser le tendon extenseur des doigts, & alors il surviendroit des accidens fâcheux ; c'est pourquoy il vaut mieux n'en pas trop couper & le faire plus souvent, que de risquer de toucher à ce tendon, ce qui seroit d'une dangereuse conséquense. On y met l'emplâtre M, la compresse N, & la petite bande O, pendant quelques jours.

Précaution quand on les veut couper.

J'ay veu autrefois un homme à Paris qui se promenant toute la journée dans les ruës disoit sans cesse : (je tire les cors des pieds sans mal ni douleur ;) je ne sçais point s'il exécutoit sa promesse. Mais s'il le faisoit on le payoit bien mal ; car il étoit trésmal vêtu & paroissoit fort gueux. Je crois qu'on pouvoit mettre cet homme au rang des arracheurs de dents qui promettent toûjours de ne point faire de douleur quoyqu'ils soient persuadez du contraire, c'est pourquoy on dit : *Il ment comme un arracheur de dents* ; car s'il avoit eu le talent ou l'adresse d'ôter les cors sans douleur, comme il le disoit, il auroit dû aller en carrosse.

D'un tireur de cors aux pieds.

PUisque nous en sommes à ces grands faiseurs de promesses, je vais en finissant cette Démonstration, vous dire quelque chose de ceux qui ont paru sur les rangs depuis quelque tems, outre ceux dont je vous ay parlé dans le cours de ces Démonstrations, il y en a encore dix ou douze dont je vais vous faire les portraits.

Caretto merite la premiere place, parce qu'il se faisoit apeller Marquis. C'étoit un Italien qui aprés avoir publié un remede merveilleux de sa façon, qu'il vendoit deux loüis d'or la goute, voulut traiter Madame la Dauphine, & entreprendre Monsieur le Mareschal de Luxembourg qu'il empêcha de saigner dans une inflammation de poitrine dont ce Mareschal mourut ; & parce que luy ayant donné deux onces de diacode, il calma un peu son agitation pendant quelques heures, on disoit qu'il luy falloit élever une statuë d'or, mais la mort qui survint, fit changer de langage, & luy fit perdre cette haute réputation, où l'avoit élevé un certain nombre de Courtisans qui imprudemment s'étoient declarez ses protecteurs.

De deux Capucins empiriques.

Deux Capucins parurent qui firent dire au Roy qu'ils aportoient des Pays étrangers où ils avoient voyagé, des secrets inconnus aux autres hommes. Le Roy les fit loger au Louvre, & leur faisoit donner quinze cens livres par an pour faire leurs remedes ; le charme de la nouveauté leur attira tout Paris, ils destribuoient quantité de remedes dont on ne vit point de miracles. Quelque tems aprés ils se jetterent dans l'Ordre de Cluny, l'un se fit apeller l'Abbé Rousseau, qui aima mieux mourir courageusement que de se laisser saigner, parce qu'il avoit pris le parti de déclamer contre la saignée ; l'autre est M. l'Abbé Aignan qui passoit pour avoir un excellent remede contre la petite vérole, qu'il dit trés-sûr, soit pour empêcher qu'il ne vienne des pustules, ou qu'on en soit marqué. Son remede fût proné d'abord par plusieurs personnes qui le prirent seulement par la crainte d'avoir la petite vérole. Cependant depuis quinze mois deux personnes de la premiere qualité ayant eu cette maladie se sont servis du même remede, ils ont eu un sort assez different ; l'un est M. le

Duc de Roquelaure qui en est rechapé, & l'autre M. le Prince d'Epinoy qui en est mort, quoiqu'ils l'ayent pris tous deux avec l'exatitude recommandée par un imprimé que cet Abbé prenoit soin de donner à ces malades.

Du Medecin de boeufs fameux pour la connoissance des urines.

Le Medecin de bœufs, (c'est ainsi qu'on apelloit une espece de Medecin à Seignelay en Bourgogne) prétendoit par l'inspection des urines connoître toutes sortes de maladies. Les messagers venoient de toutes parts lui aporter des fioles pleines d'urines ; on luy en envoyoit beaucoup de Paris avec de l'argent pour payer la consultation : il faisoit à chacun la réponse comme il le jugeoit à propos ; & comme ceux qui disent la bonne avanture en regardant dans la main, il disoit tant de choses, qu'il rencontroit dans quelques-unes. Il suffisoit qu'il eût dit vray quelquefois pour le croire un oracle. Je l'ay vû à Paris d'où il s'en retourna au plûtôt peu content des Parisiens. Depuis ce voyage les urines ne marchoient plus si fréquemment, peu à peu elles oubliérent le chemin, & à l'exemple de Paris on n'y en envoyoit plus gueres, & quelques années aprés il ne fut plus mention de luy.

Le Pere Guiton, Cordelier aprit dans un livre de Chymie à faire des remedes ; il chercha à les distribuer ; ses Superieurs lui permirent de les vendre & d'en garder le profit, pourveu qu'il en fournit gratis à ceux du Convent qui en auroient besoin. Comme il ne manquoit pas d'esprit, & qu'il étoit hardi, il se fit quelques amis qui lui rendirent service dans le dessein qu'il avoit d'entrer dans l'Ordre de Cluni, & peu de tems aprés on le vit habillé en Abbé. M. le Prince d'Isenghen & plusieurs autres éprouvérent ses remedes, mais on sçait avec quel succés. Il continua à faire la Medecine sur le pavé de Paris sous le nom de M. l'Abbé Guiton.

Un Apoticaire du Comtat d'Avignon parut il y a quelques années à Paris avec une pastille de nouvelle invention; c'étoit un secret, à ce qu'il disoit, qui devoit faire sa fortune, il n'étoit point de maladie qui ne dût ceder à l'effet de ce remede. Il obtint le privilege d'en distribuer ; il fit afficher par tout Paris, & en vendoit beaucoup dans le commencement, parce qu'il les donnoit à cinq sols piece ; mais comme cette pastille étoit composée d'un peu de sucre incorporé avec un grain d'arcenic, qui est le plus puissant poison que nous ayons, les effets en furent funestes à quantité de ceux qui en prirent, & d'autant plus que pour faire par exemple, mille pastilles, il prenoit mille grains d'arsenic qu'il faisoit cuire avec autant de sucre qu'il en faloit pour faire les mille pastilles. Mais le partage de cette poudre ne se faisoit pas si exactement ; qu'il n'y en eût quelques unes qui n'en fussent chargées que de trés-peu, & d'autres de deux grains & plus : ceux à qui étoient échuës celles qui avoient le moins de ce poison, en étoient peu incommodez ; mais ceux qui prenoient celles où il y avoit plus d'un grain d'arsenic en étoient presques empoisonnez, & trop heureux quand ils en étoient quittes pour des vomissemens jusques au sang. Ces cruels effets ont détrompé le public qui a cessé d'en acheter & d'en prendre.

Le Frere Ange Capucin du Convent du Fauxboug S. Jacques, avoit été garçon Apoticaire; toute sa science ne consistoit que dans la composition de quelques remedes, & principalement d'un sirop qu'il apelloit mesenterique & qu'il faisoit prendre à tous ceux qui avoient recours à luy : il donnoit à ce sirop l'esprit de purger avec choix les humeurs qu'il falloit faire sortir : il avoit encore un sel végetal qu'il élevoit au dessus de

Du Frere Ange.

De son sirop & de son sel végetal.

tous les remedes de la Medecine. C'étoit un bon homme qui parloit de bonne foy, car il le croyoit comme il le disoit. Avec ces deux remedes, il passoit pour habile dans son Faux-bourg, de-là sa réputation se répandit dans Paris, & enfin à la Cour, où Madame la Dauphine qui étoit indisposée, le voulut voir sur le recit qu'on luy fit de la bonté de ses remedes : il ne fit point de difficulté de dire aux Medecins les drogues dont ils étoient composez, les Medecins ne s'oposerent point aussi à la resolution que Madame la Dauphine avoit prise de s'en servir. Elle en usa pendant quinze jours, & ne trouvant point de soulagement, elle fit plusieurs questions au Frere Ange, qui le déconcerterent, & elle le congédia. Enfin, il s'en retourna dans son Convent bien chagrin de ce que Madame la Dauphine n'avoit pas eu autant de confiance en ses remedes qu'en avoient les bonnes gens de son quartier.

L'histoire de l'Abbé de Belsé.

L'Abbé de Belzé étoit un Prêtre Normand qui s'avisa de se dire Medecin : il fut introduit par M. le Marechal de Bellefons auprés de Madame la Dauphine ; il la purgea vingt-deux fois dans l'espace de deux mois, & dans le tems où il est défendu de faire des remedes aux Dames, il la traitoit à sa mode, il faisoit le Medecin & l'Apoticaire tout ensemble ; il ne consultoit personne, & enfin aprés quatre mois il la laissa plus mal qu'elle n'étoit quand il l'avoit entreprise. On luy donna cinq cens pistoles avec son congé. Mademoiselle Besola & Mademoiselle Patrocle toutes deux femmes de chambre de Madame la Dauphine & ses confidentes, voulant faire leur Cour à leur maîtresse essayerent des remedes de l'Abbé de Belzé : mais elles tomberent en langueur : & eurent un devoyement continuel dont elles sont mortes l'une aprés l'autre peu de tems aprés Madame la Dauphine.

Sa mauvaise conduite.

Madame la Barriere garde de femmes en couche à Paris fut proposée à Madame la Dauphine ; on fit venir cette femme, qui pendant quinze jours fit les fomentations & les autres remedes qui sont du ressort des gardes d'accouchées ; mais ces remedes ayant plûtôt échauffé que soulagé, on la renvoya avec deux cent pistoles.

Effet des remedes d'une garde de femmes en couche.

Le sieur du Cerf étoit un Medecin Empirique, au moins qui se disoit tel à Paris, où avec une huile ou essence de gayac dont il fasoit un secret, il devoit rendre les gens immortels; parce que soit qu'on en prît interieurement, ou qu'on s'en frotât exterieurement, il n'y avoit point de maladie qui ne dût disparoître aussi-tôt. Un des Aumôniers de Madame la Dauphine le proposa comme un homme qui la gueriroit infailliblement. Monseigneur voulut le voir, & aprés l'avoir entendu parler il fit dire à Madame la Dauphine qu'il ne luy conseilloit pas de se servir de cet homme. Cependant deux mois aprés, qui étoit le jour du decés de Madame la Dauphine, on le vit paroître, & s'étant fait introduire de nouveau par le même Aumônier, aprés avoir touché le pouls & le ventre à Madame la Dauphine, il lui dit qu'il en avoit gueri de plus malades qu'Elle, & qu'avec un lavement, dans lequel il alloit mettre de son essence, il luy feroit vuider toutes les impuretez dont son ventre étoit farci. Il alla chez M. Riqueur préparer ce lavement : mais quand il revint pour luy faire donner, il la trouva dans les convulsions de l'agonie, & elle mourut deux heures aprés. Il s'en retourna à Paris, en disant hautement qu'elle ne seroit point morte si elle avoit pû prendre de son remede. Le public n'a pas profité long-tems de ce rare secret qui devoit immortaliser les hommes; car lui-même trois mois aprés reconduisant une personne, il tomba dans son escalier, & s'étant blessé dangereusement il mourut peu de tems ensuite.

Autre histoire d'un Empirique.

Le Medecin de Chaudrais.

Le Medecin de Chaudrais a fait tant de bruit & a été autant à la mode qu'aucun autre qui l'ait précedé. Chaudrais est un petit hameau composé de cinq ou six maisons auprés de Mantes ; là c'est trouvé un paysan d'assez bon sens qui conseilloit aux autres de se servir tantôt d'une herbe, tantôt d'une racine selon les maux qu'ils avoient, & parce qu'ils se trouvoient bien de ses ordonnances, ils l'honorerent du nom du Medecin, & il ne fut plus connu que sous le nom de Medecin de Chaudrais. Sa reputation se répandit dans sa Province, & vola jusques à Paris ; d'où les malades accoururent en foule à Chaudrais où on fut obligé de faire bâtir des maisons pour les loger. Ceux qui n'avoient que des maladies legeres, guerissoient par l'usage de ses remedes qui ne consistoient qu'en plantes pulverisées, ou racines désséchées : mais les maladies rebelles & enracinées ne cedoient point à ces remedes. Ce torrent de malades a duré pendant trois ou quatre ans, il s'est diminué de jour en jour par le peu de secours qu'ils en recevoient ; & insensiblement le Medecin de Chaudrais est devenu à rien.

De sa destinée.

On ne peut pas se plaindre de ce bon homme, il ne s'est point donné pour plus qu'il n'étoit, il n'a point été chercher les malades, il n'a point fait afficher ses remedes, & il n'a point promis plus qu'il ne pouvoit tenir. C'étoit le public prévenu en sa faveur qui l'avoit élevé, c'est le public desabusé qui l'abandonne aujourd'huy.

D'un autre medecin à secret.

Il y a environ dix ans qu'il paru à Versailles un homme qui disoit avoir des secrets particuliers ; & des purgatifs qui emportoient toutes les maladies de quelque nature qu'elles fusent : il trouva de la protection auprés de quelques personnes de la premiere qualité qui le logerent au Cheni, qui vanterent son merite, & qui en parlerent au Roy trés-avantageusement. Ce commencement

heureux lui attira des pratiques qui n'eurent pas sujet de s'en loüer par les mauvais effets que produisirent ses remedes. Mais ce qui le fit échouer en peu de tems, ce fut un purgatif qu'il donna à Madame Durafort Dame d'atour de Madame, pour une douleur de rhumatisme pour laquelle je l'avois saignée deux jours auparavant. Cette Dame étoit pleine, grosse & d'une santé à devoir faire l'Epitaphe du monde; ce purgatif luy causa une diarrée continuelle avec des douleurs effroyables dans le ventre qui luy faisoient couler le sang tout pur; elle vuida un espece de boyau de la longueur d'une demie aulne qui fut examiné par les Medecins & les Chirurgiens de la Cour. On jugea que c'étoit le membrane interne du rectum, & d'une partie du colon, qui s'étoit separée & dechirée par la violence de ce remede; & enfin elle mourut aprés avoir souffert comme une martyre, ce qui fit chasser ce distributeur de remedes avec défenses de ne plus faire le Medecin.

Mauvais succés de son remede.

Le sieur Chambon autrefois Chirurgien de Galéres à Marseille, & depuis Medecin en Pologne où il avoit voyagé, étant à Paris se mit à distribuer des remedes qu'il donnoit à bon marché. Mais soit que ce fût un coup du hazard, ou qu'effectivement des gens en eussent été soulagez, il y en eut qui croyans lui avoir obligation de la vie, prônerent par tout son merite personnel & l'excellence de son remede. Ses pratiques augmenterent, on le venoit consulter de toutes parts, il ne pouvoit pas aller voir la moitié de ceux qui le demandoient & en moins d'un an son nom retentissoit par tout Paris. Mais peu de tems aprés sa reputation diminua, il fut mis en prison, & on ne parla plus de lui.

Histoire du Sr. Chambon.

Le sieur Bouret est le dernier qui ait paru sur la Scêne: il vint il y a environ un an à Versailles avec une composition de pilules qu'il disoit mer-

Du sieur Bouret, autre Medecin experimental.

veilleuses pour toutes sortes de maladies. Quelques personnes de qualité qui en avoient pris, en publioient le merite : on en parla à Monsieur Fagon, qui répondit que si elles étoient aussi bonnes qu'on disoit, il étoit juste que le Roy fît un présent au sieur Boutet, afin d'en donner la composition au public. Il fût même presenté au Roy, qui lui ordonna de dire à son premier Medecin de quoi elles étoient composées, & qu'il le recompenseroit. Mais il craignit l'examen d'un esprit aussi éclairé que M. le premier Medecin : il n'executa point ce que le Roy lui avoit dit, & il garda son secret. Il s'en repentit bien-tôt aprés, & dans le tems qu'il travailloit par le moyen de ses amis à obtenir ce qu'il avoit refusé, il tomba malade à Versailles d'une inflammation du bas ventre ; & comme il étoit fort replet ; & qu'il avoit de la fiévre, on lui conseilla de se faire saigner ; il n'en voulut rien faire, ni tenter aucun autre remède que de prendre tous les jours de ses pilules qui augmenterent tellement l'inflammation de ses entrailles, qu'il mourut le quatriéme jour de sa maladie, emportant avec lui son secret dans l'autre monde.

Danger où l'on s'expose en s'abandonnant à des Empiriques.

Ce ne sont pas là tous ceux dont nous pourrions parler, il n'y en a encore plusieurs autres dont nous ne parlons point parce qu'il faudroit rendre publiques les intrigues, & les moyens dont ils se sont servis pour obtenir des premiers Medecins la permission d'afficher, de vendre & debiter leurs remedes. Il y a eu de tout tems des Charlatan, il y en a aujourd'huy plus que jamais, & Dieu veuille que le nombre n'en augmente pas pour le salut du public. Mais par le recit fidelle que je viens de vous faire de ces dix ou douze personnes à secrets, on doit connoître combien il est dangereux de se livrer entre les mains de tels gens, qui tête baissée entreprennent tout ce

qui se presente, il faut toûjours aller à la source : les Medecins & les Chirurgïens qui toute leur vie se sont attachez à étudier l'homme & les maladies dont il est attaqué, sont plus capables de les guerir que des gens qui n'ont aucune teintures de ces Sciences.

Il y a encore des Medecins & des Chirurgiens, qui pour avoir acquis quelque reputation dans leurs Provinces, se persuadent qu'ils brilleront à Paris, ou à la Cour : ils écoutent des amis qui leur disent, que s'il y étoient connus, ils effaceroient tous ceux qui y sont. Dans cette confiance ils partent, & viennent ici échoüer, comme l'on l'a vû assez de fois, & comme on le voit encore aujourd'huy par quelques exemples. Je vais vous en raporter trois ou quatre par où je termineray cette journée. Mais nous ne parlerons que des morts, ou des absens, nous laisserons les autres.

Histoire de Monsieur Rainsant.

M. Rainsant Medecin de Reims étoit regardé comme l'Hipocrate de la Champagne, il étoit apellé & consulté dans toutes les rencontres. Il vint à Paris où il commença à voir les malades, mais celui qui avoit été un heros dans sa Province fut ici à peine regardé, personne ne se confioit en lui. La commission de Gardes des Médailles du Roy vint à vaquer, M. de Louvoy luy donna cet employ qui lui convenoit mieux & qu'il a exercé tant qu'il a vêcu ; & lorsqu'il est mort, on avoit oublié qu'il eût jamais été Medecin.

M. Pailleux.

M. Pallieux fameux Medecin de Languedoc fut consulté sur la maladie de Monsieur le Marquis de Seignelay par un écrit qu'on lui envoya sur la grande reputation qu'il avoit acquise dans cette Province. Par la réponse qu'il fit, il rendoit la cure de cette maladie si aisée, & il en fit un projet si facile à executer que toute la famille prit la resolution de le faire venir pour la traiter lui-même,

& d'autant plus que les Medecins de la Cour en avoient fait un pronostic tout oposé. Il partit dans l'esperance de le guerir, & son remede pour y parvenir étoit l'usage du lait de femme qu'il lui conseilla aussi-tôt qu'il fut arrivé. M. Fagon qui eut quelque conferences avec lui, commença de lui faire le plan de la maladie telle qu'elle étoit, & des questions qui ne l'embarrassoient pas peu. M. Pallieux répondit seulement qu'il avoit veu de bons effets du lait de femme, & qu'il croïoit qu'il en feroit de même icy ; il ne s'avança pas davantage, & c'est ce qu'il fit de mieux, car il connut bien qu'il avoit affaire à des Medecins éclairez. Enfin le lait n'ayant pas réüssi, il ne dit jamais autre chose, sinon que cela manquant il ne sçavoit point d'autre remede ; il demanda son congé quelques jours aprés, & l'ayant obtenu il partit le plûtôt qu'il pût dans la résotution de ne plus s'exposer à une si rude épreuve.

Du sieur de S. Donat.

Le sieur de S. Donat Chirurgien de Cisteron en Provence, où il étoit estimé & regardé comme trés-habile, parut à la Cour il y a dix ou douze ans : il debuta par Madame la Maréchale de Rochefort, à qui il donna des remedes pour une espece de colique nephretique, il en donna encore à quelques autres Dames, il fut quelque tems à la mode, & il goûta le plaisir de la nouveauté : Mais ses remedes ayant échoué contre la maladie de Madame la Maréchale de Rochefort, & contre beaucoup d'autres, aprés huit mois de séjour à Paris, il s'y vît autant negligé qu'il y avoit été recherché. Il crut qu'il réüssiroit mieux à l'armée qu'auprés des Dames : il demanda à y aller : ses amis luy obtinrent le poste qu'il demandoit, & comme il n'y avoit pas un Chirurgien dans les hôpitaux de l'armée qui ne le valût bien, Monf. l'Intendant de l'armée qui rend un compte fidele de ce qui s'y passe n'écrivit

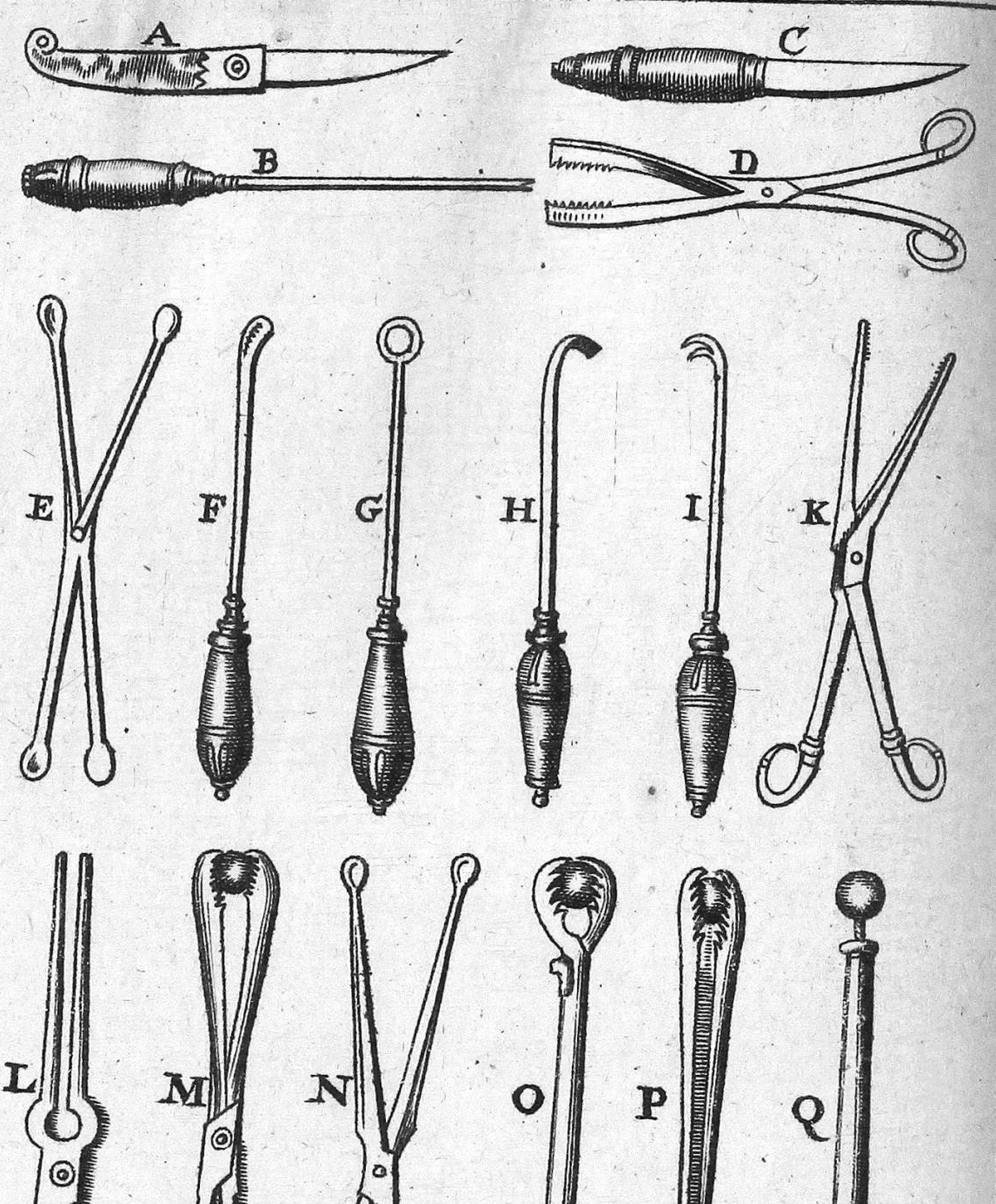
Inefficacité de ses remedes.

pas en sa faveur. N'étant pas content, il revint à la fin de la campagne, & prit le parti de s'en retourner à Cisteron, se plaignant du mauvais goût du siécle qui ne luy rendoit pas la justice qu'il croyoit meriter.

Le recit que vous venez d'entendre conduit à la conclusion que nous devons en tirer, qui est qu'il faut que chacun demeure chez soy, & que quand on a été assez heureux pour se distinguer des autres dans un endroit où il ne manque rien des commoditez de la vie, il faut y rester & joüir paisiblement de l'état où on se trouve placé. La Faculté de Medecine de Paris est composée de plus de cent Docteurs, tous trés-habiles; & la Compagnie de saint Cosme de plus de deux cens Maîtres Chirurgiens qui tous ont donné des marques de leur habilité par un chef-d'œuvre de vingt-cinq actes, tant sur la Théorie, que sur la Pratique qu'ils ont faits avant que d'être incorporez dans cette celébre Compagnie. Ces deux Corps fertiles en gens doctes & experimentez ont toûjours surpassé tous les autres de l'Europe, & tous ceux qui par un esprit de présomption se sont voulu mesurer avec eux ont été obligez d'en reconnoître la superiorité.

Fin de la neuviéme Démonstration.

LII POUR TIRER LES CORPS ETRANGES



OPERATIONS DE CHIRURGIE,

DIXIE'ME DEMONSTRATION.

De celles qui se pratiquent sur toutes les parties du corps.

DE L'EXTRACTION DES corps étranges.

NOus avons fait, Messieurs, dans les Démonstrations précedentes, toutes les Opérations qui conviennent à chaque partie en particulier : nous allons aujourd'huy dans cette dixiéme & derniere vous montrer celles qui se font sur toutes les parties en general. On avoit coûtume de les mêler avec les Opérations particulieres, mais j'ay cru plus à propos d'en faire une Démonstration séparée, parce que toutes les autres se sont trouvées suffisamment remplies : outre que cet ordre m'a paru plus instructif & plus commode pour les étudians en Chirurgie.

Multitude des Opérations générales.

Les opérations générales sont en assez grand nombre pour devoir nous occuper plus d'une Démonstration ; mais comme je me suis borné au nombre de dix, & que nôtre sujet ne se pourroit pas conserver plus long-tems je les renfermeray toutes dans celle-cy, & je n'oublieray pourtant aucune des circonstances qui leur sont essentielles.

Je vais commencer par vous montrer comment il faut tirer ce qui reste assez souvent dans le corps aprés les combats, comme des morceaux de fléches & de dards, des pointes d'épées, de bales de mousquet, des éclats de bombes & de grenades.

Extraction des armes du tems passé.

Nos premiers Chirurgiens ne nous ont parlé que de fléches, de dards & d'épées, par ce que de leur tems on ne se servoit que de ces instrumens dans les actions de guerre, c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner s'ils ne nous ont rien dit des canons, des mousquets, des bombes & des grenades : ces instrumens leur étoient inconnus ; la fureur des hommes ne les avoit pas encore inventez, & comme s'ils n'avoient pas eu assez de moyens de se tuer les uns les autres, ils ont cru avoir besoin de forger ces derniers qui exterminent la moitié des hommes.

Quoique les fléches & les dards ne soient plus en usage dans nos armées, le Chirurgien doit être instruit du moyen de les tirer, parce qu'il peut aller dans les pays étrangers où les peuples Barbares s'en servent faute d'autres armes ; & il doit sçavoir que les fers de ces instrumens restez dans une playe sont plus difficiles à retirer qu'une bale de mousquet ou un éclat de grenades, parce qu'on peut retirer ces derniers par la même playe par où ils sont entrez, & que les autres à cause de leur figure triangulaire ne peuvent sortir que par une nouvelle playe oposée à leur entrée quand ils sont placés dans des endroits qu'on ne peut ou qu'on ne doit pas dilater.

Les

Les fléches sont envoyées de loin par le moyen d'un arc ; les dards sont lancez de prés avec la main. Quand quelqu'un est blessé de l'un ou de l'autre de ces instrumens, il faut tâcher de l'arracher de l'endroit où il est enfoncé : mais par les efforts qu'on fait pour l'avoir, ou la fléche se romp, ou le fer du dard se separe du bout du bâton auquel il étoit attaché, parce que ces fers sont faits d'une maniére qu'ils ne peuvent pas ordinairement revenir par le même endroit par où ils sont entrez. C'est au Chirurgien à connoître s'il les peut avoir par la playe, & alors il la faut dilater avec le bistouri A, sans quoy il ne pourroit pas y réüssir ; ou s'il doit avoir ce corps étrange par la partie oposite, alors il faut y faire une nouvelle playe, & le pousser dehors par le moyen de cet impulsoit B, la playe étant suffisamment dilatée. Quand c'est dans un bras ou dans une cuisse, il ne faut point balancer à le faire passer de part en part ; ensuite on passe dans la playe un seton qui contribuë à sa guerison plus promptement que si on l'avoit retiré par la playe.

Raisons de dilater la playe.

Quand un dard est enfoncé dans la poitrine ou dans le ventre, il n'est pas aisé de le retirer : si le blessé se contentoit de le soutenir & d'attendre qu'il ait un Chirurgien pour le panser, en dilatant la playe il pourroit le faire sortir doucement ; mais par l'impatience du blessé qui retourne de tous côtez ce corps étrange pour l'avoir, il se fait une dilaceration dans ces parties qui fait que ces playes deviennent mortelles. Dans une repetition d'un Carousel à Versailles un garçon fut blessé d'un dard qu'on lançoit sur une Meduse : un Chirurgien dilata aussi-tôt la playe & retira le dard, il en guerit en peu de tems.

Difficulté d'extraire du dedans des cavitez.

On accuse les Sauvages d'empoisonner le fer de leurs fleches, & on dit que dans des combats

il y en a eu qui se sont servis de bales empoisonnées ; je crois les Sauvages capables de le faire ; mais je ne crois pas qu'il y ait d'autres hommes assez méchans pour pousser leur rage jusqu'a ce point. Si le Chirurgien soupçonnoit par la playe & par les accidents, qu'il y eût du poison, il faudroit donner des cordiaux & panser la playe avec un onguent fait avec la theriaque, la therebentine & l'huile de de millepertuis.

Extraction d'une pointe d'épée.

Il arrive souvent que la pointe d'une épée se casse quand elle a trouvé un os qui lui a resisté. Si on peut avoir l'épée cassée, le Chirurgien se la fait representer pour juger de la quantité qui est restée : si c'est aprés un combat il faut qu'il en juge sans ce secours. S'il sent le morceau de l'épée avec la sonde, il faut commencer par dilater la playe & avec des pincettes tâcher de le retirer ; s'il est fiché dans un os, il faut avec des pinces faites en bec de corbin le prendre & le faire sortir en droitte ligne, de peur qu'il ne touche à quelque vaisseaux ou à quelque nerf en le retirant : quand le corps étrange est sorti, on panse la playe selon la méthode ordinaire.

Invention de la poudre à canon.

Depuis quelques siécles il est sorti des enfers un monstre habillé en moine, qui travaillant à la Chymie a trouvé une composition de salpêtre & de souffre qu'on apelle de la poudre à canon. Cette invention diabolique a fait que l'homme a fabriqué des armes à feu de toutes especes ; & non content des pistolets, des fusils & des mousquets qui ne tuent les hommes qu'un à un, il s'est avisé de forger des canons capables d'en tuer dix ou douze à la fois, & de détruire & d'abatre les remparts qu'il avoit élevé pour sa sureté : Et depuis dix ans il a encore paru à la Cour un autre moine qui a cru qu'il ne suffisoit pas d'exterminer dix hommes avec un boulet de canon ; mais qu'il falloit en tuer

au moins trente ; c'est pourquoy il est venu exprés pour en produire une nouvelle fabrique composée de trois canons joints ensemble qui chacun chargé d'un boulet tirent en même tems qu'on a mis le feu à leur lumiére commune.

On charge les fusils, les mousquets & les carabines avec des bales de toutes sortes de calibres ou de grosseur suivant le diamettre du canon : ces bales de plomb quand le coup a été tiré de prés passent au travers du corps ou d'un bras ou d'une jambe, à moins qu'elles n'ayent trouvé quelque os qui les ait arrêtées. Mais quand elles viennent de loin, étant à la fin de leur portée elles demeurent dans les endroits du corps où elles sont entrées ; c'est pour lors que le Chirurgien doit travailler à les retirer, car tant que le corps étrange sera dans la playe, il n'est pas dans son pouvoir de la guerir, parce qu'il est un obstacle à sa réünion qui est la fin qu'on se propose dans la guérison de toutes les playes.

Des balles de mousquet restées dans le corps.

Il ne faut pas néanmoins prendre à la lettre, ce que je dis, je sçay qu'il y en a qui ont gueri quoique la bale soit demeurée dans la playe ; mais cela arrive si rarement, que prenant ce qui arrive le plus souvent comme une regle generale, nous pouvons dire que tous les corps étranges restez dans les playes empêchent qu'elles ne guerissent, & qu'il faut employer tous les moyens que la Chirurgie nous presente pour les avoir au plûtôt : car si on differe, la partie se tumefie, & on a beaucoup plus de peine que si on s'y étoit pris peu de tems aprés qu'on a été blessé. Il faut donc avant que de poser le premier apareil, retirer le corps étrange, à moins qu'on n'y trouve de grandes difficultez, ou que le Chirurgien n'ait pas pour lors les instrumens nécessaires.

La Chirurgie secondée des préceptes generaux

nous montre comment il faut faire sortir les corps étrangers, & elle a inventé plusieurs instrumens de differentes especes pour les retirer. Il faut que le Chirurgien soit instruit des unes & des autres ; mais particuliérement ceux qui sont destinez pour les armées, & sur tout dans ce tems-cy plus que dans aucun autre, où il y a tous les jours des occasions de pratiquer cette Opération, par le grand nombre de combats & des siéges où tant de genereux François exposent leur vie pour le service & la gloire du Roy. Mais quelque instruction qu'un Chirurgien ait prise dans les écoles, il en aprend encore plus dans les armées, & il faut souvent qu'il conte plus sur son genie que sur ce qu'on lui a dit, parce qu'il y a tant de playes differentes & si extraordinaires qu'il ne peut être guidé pour lors que par son bon sens & son industrie.

Le Chirurgien doit être inventif.

Les choses dont il faut qu'il s'informe.

La premiere chose que le Chirurgien doit faire, c'est de s'informer de la distance qu'il y avoit entre les combatans pour juger de la profondeur de la bale ; il faut aussi qu'il fasse mettre le blessé dans la même situation qu'il étoit, afin de pouvoir conduire la sonde par le même chemin que la balle a fait, il faut ensuite porter la main à la partie oposée pour voir si on ne sentira point la bale, car souvent aprés avoir traversé la partie, elle s'arrête sous la peau qu'elle aura poussée seulement, n'ayant plus eu assez de force pour la percer. Si on la sent à la partie oposée à son entrée, il faut avec un bistouri C, faire sur cette bale une incision proportionnée à sa grosseur, & avec une petite tenette D, la faire sortir. On donne à l'entrée de la playe deux petits coups de bistouri, l'un en haut & l'autre en bas pour changer sa figure en longitudinale, on passe un seton au travers de la playe, & on la panse en la maniére accoutumée.

Si la balle est restée dans les chairs & qu'on la

sente avec la sonde, il faut commencer par dilater la playe, sans quoy on ne pourroit pas la faire revenir par le même chemin. Cette dilatation est encore nécessaire pour introduire l'instrument avec lequel on la doit tirer dehors. De ces instrumens il y en a de plusieurs especes qu'on apelle des tire-bales: en voici douze de differentes figures que j'ay fait graver sur la planche qui est à la tête de cette Démonstration.

Le premier est un dilatatoire E qui sert à deux fins, qui sont 1°. de dilater & d'élargir la playe, tant pour voir ce qui est au fond que pour donner lieu à quelque autre instrument de prendre & de faire sortir le corps étrange avec plus de facilité: 2°. de servir lui-même de tire-balle, car il la peut prendre, la serrer, & la conduire dehors sans le secours d'aucun autre instrument; avec cette difference qu'aux autres tire-bales il faut serrer les deux branches qui sont hors de la playe, & qu'à celui-ci il faut les écarter.

Divers instrumens pour l'extraction.

1. Le dilatoire.

Le second est un tirebale à cuilliére F, ainsi apellé parce qu'il en a la figure; cet instrument a un manche afin de le tenir avec plus de fermeté, il est long pour aller jusques au corps étrange, & ayant fait entrer la bale dans sa cavité qui est un peu recourbée, on la conduit dehors en lui faisant faire ce chemin sans trop se presser.

2. Le tirebale à cuilliére.

Le troisiéme est le tirebale à anneau G, qui a ce nom, parce que le bout qui va chercher la bale est rond & fait comme un anneau: c'est lui qui embrasse la bale, & qui quand on le retire l'amene dehors avec la même facilité qu'elle y est entrée.

3. à anneau

Le quatriéme est un tirebale à crochet mousse H, qui ayant accroché la bale la conduit dehors; il est long pour aller jusqu'à la bale, & emmanché pour s'en servir avec plus de commodité.

4. à Crochet mousse.

Le cinquiéme est un tirebale à crochet fendu I,

5. à Crochet fendu.

dont les pointes ſont mouſſes pour ne point bleſſer de parties : il peut ſervir pour tirer & acrocher les morceaux de la chemiſe ou du vêtement que les bales font preſque toûjours entrer avec elles juſques au fond des playes.

6. bec de corbin. Le ſixiéme eſt un inſtrument apellé bec de corbin K, dont les branches qui entrent dans la playe pour chercher le corps étrange ſont trés longues pour pouvoir s'en ſervir en toutes ſortes d'occaſions.

7. de Gruë. Le ſeptiéme eſt nommé le bec de gruë L, parce qu'il lui reſſemble, il a un reſſort pour le dilater quand il eſt entré dans la playe, afin de pouvoir charger la bale facilement & la retirer enſuite.

8. de Canne. Le huitiéme s'apelle bec de canne M, ou bec large : ſes extrémité ſont dentelées, afin de tenir la bale ferme & arreſté, de ſorte qu'elle ne puiſſe pas s'échaper.

9. de canne à viſſe. Le neuviéme eſt un bec de canne à viſſe N, qui par le moyen de cette viſſe ſerre tellement la bale quand elle eſt chargée qu'il faut qu'elle ſorte avec l'inſtrument.

10. de lezard. Le dixiéme eſt apellé bec de lezard O, à cauſe de la reſſemblance qu'il a avec la tête d'un lezard, il n'y a que ſon extrémitez qui s'ouvre par le moyen d'un reſſort qu'on pouſſe & qui ſe ferme en retirant le même reſſort qui eſt enfermé dans une canule creuſée dans le corps de l'inſtument.

11. Alphonſin. L'onziéme eſt un inſtrument auquel on a donné le nom d'Alphonſin P, parce qu'il a été inventé par Alphonſe Ferrier Medecin de Naples : il eſt compoſé de trois branches qu'on ſerre par le moyen d'un anneau qui les embraſſe ; l'inſtrument ainſi ſerré eſt introduit dans la playe juſques ſur la bale, & retirant pour lors l'anneau vers le manche, ces branches s'écartent & ſaiſiſſent le corps étrange ; on repouſſe enſuite l'anneau qui en reſſerrant ces trois branches enferme ſi bien la bale

qu'elle ne peut manquer de sortir avec l'instrument.

Le douziéme est la tariere ou tirefond Q dont la pointe est une petite visse qu'on fait entrer dans la bale en la tournant par le moyen d'un écrou conduit dans une canule qui est dans toute la longueur de l'instrument : il est particulier pour les bales qui sont enchassées dans les os, car il ne convient pas à celles qui sont dans les chairs, parce qu'il faut qu'elles soient apuyées, afin que la visse puisse faire son trou dans les bales. 12. La tariére.

De tous ces instrumens on ne peut point prescrire celui auquel on doit donner la préference, ils ont tous leurs utilité particuliére selon les differentes parties dont on doit tirer les bales : c'est au Chirurgien de faire choix de celui qui lui convient le mieux aprés avoir reconnu la nature du corps étranger & l'endroit où il est.

Ces instrumens ne suffissent pas toûjours.

Quoique la Chirurgie soit fertile en instrumens par le grand nombre qu'elle nous en presente, il se trouve néanmoins des occasions où ils nous sont de peu de secours ; il faut alors que le Chirurgien en invente de nouveaux, qu'il en fasse des modéles pour les faire faire par le coutelier, de la grandeur & de la figure qui peut être capable de tirer les bales de quelque endroit du coprs où elles soient entrées, car il ne faut point qu'un Chirurgien se rebute & qu'il renonce à les avoir, à moins d'une impossibilité absoluë.

Nécessité de faire promptement l'extraction.

On ne doit pas seulement entreprendre de tirer une bale ou un autre corps étrange, mais on le doit faire au plûtôt : on trouve dans les blessez beaucoup plus de soumission dans le premier apareil que dans la suite du pansement, il se laissent faire pour lors toutes les incisions que le Chirurgien trouve à propos. J'ay vû dans les armées des soldats qui non seulement ne faisoient pas un cri, mais qui ne sourcilloient pas quelque douleur qu'on

leur fît ou pour avoir une bale & un éclat de grenades, ou pour leur faire les incisions nécessaires ; il faut donc que le Chirurgien profite de cette disposition, parce qu'il arrive souvent que le lendemain ou un autre jour on ne les trouve plus dans la même resignation à la volonté de leur Chirurgien.

Danger du retardement.

Le retardement peut être encore préjudiciable sur la facilité d'avoir la bale. Immediatement aprés la blessure, en suivant son chemin on peut la trouver aisément : mais si le blessé a marché ou agi, elle peut avoir changé de place ; & si elle est dans un bras ou dans une cuisse, par son propre poids elle peut descendre, & alors on est obligé de faire de plus grandes incisions qui peuvent même devenir inutiles quand elle a trouvé un espace entre deux muscles pour se glisser.

Il y a encore une troisiéme raison qui ne permet pas au Chirurgien de differer, c'est que le premier jour la partie n'étant point encore enflée on peut plus facilement découvrir le corps étrange & le faire sortir sans beaucoup de peine : mais lorsqu'on attend au lendemain ou à un autre jour, on la trouve tellement tumefiée par la fluxion qui s'est jettée dessus, qu'on a de la peine à suivre la trace qu'elle a faite, parce que l'entrée c'est retrecie, & les chairs se sont boursouflées ; si on ne peut pas se dispenser de faire quelques incisions, elle sont pour lors beaucoup plus douloureuses qu'elles n'auroient été dans le premier apareil.

Il n'y a point de Médicaments attractifs.

C'est un abus de croire qu'il y ait des médicamens capables d'attirer les corps étrangers ; il y a néanmoins des Auteurs qui en font de deux sortes, ils disent qu'il y en a qui agissent par une qualité manifeste, d'autre par une qualité oculte : les premieres sont la poix, le galbanum & plusieurs autres gommes ; les seconds sont l'ambre jaune, l'aimant, & quelques autres. Un bon Chirurgien ne

doit attendre aucun secours de ces médicamens, il doit avoir plus de foy aux instrumens qu'à toutes les drogues de la Pharmacie.

On trouve des Chirurgiens qui sans trop s'embarasser attendent la sortie de la balle par les accidens qui surviennent aux playes d'arquebusades; ils prétendent même avoir beaucoup fait quand ils y ont mis du levain, de la fiente de pigeons & d'autres remedes pourrissans qui y procurent une grande supuration ou un abscés, dans le dessein que le pus entrainera avec luy la balle en luy traçant le chemin par où elle doit sortir. Ce moyen me paroît dangereux, puisqu'il ne se fait point d'abscés sans de violentes douleurs qui causent la fiévre & qui rendent la cure longue & difficile, & qu'on ne peut l'esperer sans faire des ouvertures pour donner issuë à la matiére & au corps étrange: c'est pourquoy il faut éviter cette pratique qui ne peut être suivie que par des Chirurgiens timides qui ont plus de crainte en faisant des incisions, que le malade n'en a en les souffrant.

Il ne faut point attendre la supuration.

Lors qu'on a tiré une balle on n'a pas quelquefois tout fait, les soldats en chargeant leurs mousquets y en mettent souvent deux ou trois: j'en ay vû qui ayant des balles d'un trop gros calibre les coupoient en quatre, & qui mettoient ces quatre quartiers dans leurs fusils; c'est la raison pourquoy il faut examiner s'ils y en a plusieurs, avant que de panser le blessé. Un Officier Suisse fut blessé à l'attaque de la Citadelle de Cambray d'un coup de mousquet à la partie anterieure & moyenne de la cuisse; le Chirurgien ayant senti à la partie posterieure une balle qui n'avoit pas percé la peau il fit une petite incision sur cette balle qu'il tira par cet endroit: il crut n'y ayant qu'une entrée, qu'il n'y avoit qu'une balle; mais il y en avoit deux, dont l'autre ayant rencontré le femur n'avoit

Observation.

pas percé comme la premiere, cette derniere balle tomba peu à peu au bas de la cuisse, & elle ne sortit que six mois aprés par un abscés qui se fit au genou.

Corps étranges qu'on doit ôter aprés les balles.

Toutes les balles ôtées il reste encore des corps étranges qu'il faut avoir, ce sont des morceaux de l'habit & de la chemise que les balles emportent & poussent devant elles jusques au fonds des playes. En examinant l'habit du blessé si on en trouve une piece emportée de la figure de la balle, on est seur qu'elle est dans la playe; c'est pourquoy il en faut faire l'extraction promptement, sans quoi il seroit impossible de guerir; comme il arriva à M. de Ponti qui fut blessé en Irlande au siége de Londonderi d'un coup de mousquet qui avoit porté un morceau de son juste-au-corps dans la playe: la balle ayant été tirée on ne sçavoit à quoi attribuer le retardement de sa guerison, il se faisoit de tems en tems des abscés qui épuisant ses forces l'avoient mis dans une maigreur effroyable, lorsqu'il arriva un Chirurgien de France qui fit de nouvelles incisions, qui tira la piece d'étoffe qui faisoit tous les désordres, & qui le guerit en peu de tems.

En chargeant un fusil on met sur la poudre un tampon de papier & la balle pardessus. Dans un coup tiré de prés la balle aura passé à travers la partie, & le tampon qui l'aura suivie peut être demeuré dans la playe; c'est une circonstance sur laquelle le Chirurgien doit faire attention, parce que ce fait est arrivé trés-souvent, & qu'il seroit impossible de guerir tant que ce corps étrange seroit dans la playe, & il faut non seulement ôter tout ce qui est venu de dehors, mais encore les esquilles d'os qui quand elles sont separées piquent les chairs, font de la douleur, irritent la playe & en empêchent la réünion.

Aux playes de feu il sort peu de sang, & il est

rare qu'il arrive une hémorragie, parce que la balle brûlant ce qu'elle touche y fait une escarre qui empêche que le sang ne s'écoule quand même elle auroit touché quelque vaisseau : mais l'escarre venant à tomber il se fait quelquefois des hémorragies qui feroient perir le blessé, si le Chirurgien ne les arrêtoit promptement ; c'est pourquoy il doit être sur ses gardes & ne rien assurer avant que les escarres soient entierement separées, qui proche des gros vaisseaux sont d'une dangereuse consequence.

L'hémorragie est rare aux playes de feu.

Les fluxions & les dépots sur les parties blessées d'armes à feu sont toûjours plus grands que sur les playes faites par des instrumens tranchent. Ces derniers ne font que couper & separer les parties ; mais les autres en rompant & déchirant les fibres d'un muscle y causent un tiraillement qui oblige les humeurs de tomber dessus & de faire des abscés qui rendent la cure trés-difficile. Il ne faut donc pas prétendre guerir un coup de mousquet aussi-tôt qu'un coup d'épée, & il faut être attentif sur les accidens qui y surviennent qui sont toûjours trés-fâcheux.

Les dépots y sont g ands.

Si une bale étoit enfoncée dans un os, il faudroit essayer de la tirer avec un tirefond ou une tariere, mais si elle y étoit enclavée si fortement qu'on ne put pas l'avoir, il faudroit plûtôt la laisser que de tourmenter le blessé en faisant des efforts trop violens ; il faudroit pour lors attendre l'exfoliation de l'os, parce que ce qui en a été touché venant à se separer entraine la bale avec lui.

Extraction d'une bale engagée dans un os.

Si un os est à plomb lorsqu'il vient à être frapé d'une bale, il en arrête le coup ; mais s'il est panché elle coule le long de l'os, de maniere qu'elle monte ou descend suivant la pente qu'elle trouve à l'os en le frapant ; nous en avons veu deux exemples funestes ; l'un à M. le Prince de Rohan blessé au

Des bales qui glissent le long de l'os.

genou, dont la balle se coula en montant le long du femur, l'autre en M. de S. Mars qui avoit le coup au pied, & dont la balle monta le long du tibia : ils en sont morts tous deux, & quoyque les Chirurgiens ayent aporté tous leurs soins pour les en garentir, on leur en a imputé la cause pour n'avoir pas cherché ces balles dans les endroits où on les a trouvées aprés leur mort.

D'un coup de balle à la tête.

A ceux dont le crane à été frapé par une balle il s'y fait un étonnement du cerveau. Le nombre de ceux qui en meurent est plus grand que de ceux qui en rechapent, parce que la commotion fait toûjours extravaser le sang des petites venules qui dans cette partie sont trés-delicates ; il n'y a que le trepan qui puisse donner issuë à ce sang, & par consequent qui puisse garentir de la mort : c'est pourquoy pour peu que le crane ait été touché & découver par la balle, il faut trépaner ; & quoique je vous dise que ces sortes de playes soient trés-perilleuses, nous avons des exemples de plusieurs qui en sont gueris.

Des playes des éclats de grenades.

Il y a encore des éclats de bombes & de grenades qui font des desordres épouvantables, en tuant ou blessant tous ceux qu'ils frapent. Je ne vous parlerai point des éclats de bombes, parce que ceux qui en sont blessez n'ont pas besoin d'être pansez ; la mort suit de si prés ces sortes de playes, que la Chirurgie ne peut leur être d'aucun secours. Mais pour ceux de grenade j'en ay pansé beaucoup, & j'en ay tiré des éclats qui se fichent dans toutes les parties du corps, excepté de la tête dont tous ceux qui en sont frapez meurent par le grand fracas qu'elles font au crane & par l'ébranlement qu'elles causent au cerveau qui en demeure étourdi & assoupi comme s'il avoit été frapé d'un coup de massuë.

La grenade en crevant se casse en plusieurs mor-

ceaux dont les éclats entrent dans les chairs plus ou moins selon qu'ils son petits ou gros, ou selon qu'on est éloigné de l'endroit où elle a crevé. Au siége de Cambrai j'en tiray un de la grandeur de la paume de la main, qui étoit entré si avant dans la fesse d'un Officier qu'on ne le voyoit point; M. Bessiere m'a dit d'en avoir vû un qui s'étoit placé dans le scrotum; mais enfin en quelque partie qu'il soit il faut en délivrer le blessé au plûtôt; ce qui demande des incisions qu'on ne peut pas prescrire ici, & que le Chirurgien fera selon la situation de la playe & la nature du corps étrange.

Des boulets de canon.

On ne met point les boulets de canon au nombre des corps étranges dont on doive faire l'extraction, ils envoyent au tombeau tous ceux qu'ils touchent, & il n'y a point d'exemples qu'il en soit demeuré dans le corps de quelqu'un qui ait eu besoin d'un Chirurgien: c'est une espece de bonheur à ceux qui se trouve dans son chemin, quand il ne leur emporte qu'un bras ou une jambe; nous avons parlé de ces sortes de playes hier en faisant l'amputation.

Précaution pour le pansement.

Une balle ou un autre corps étrange étant retiré, il faut avant que de panser la playe avoir égard à deux ou trois circonstances, qui sont 1°. de changer la figure ronde de la playe en une longitudinale par deux coups de bistouri R, qu'on donne l'un en haut & l'autre en bas, selon la rectitude des fibres des muscles; 2°. de faire un égoût à la playe en la grandissant en bas, afin que le pus puisse s'écouler facilement & qu'on ne soit point obligé de le faire par la suite; 3°. de passer une aiguille S enfilée du seton T dans la playe si elle traverse la partie, afin d'y pouvoir porter les remedes avec facilité.

On se sert dans les commencemens d'un digestif pour aider à la séparation des escarres; mais il faut

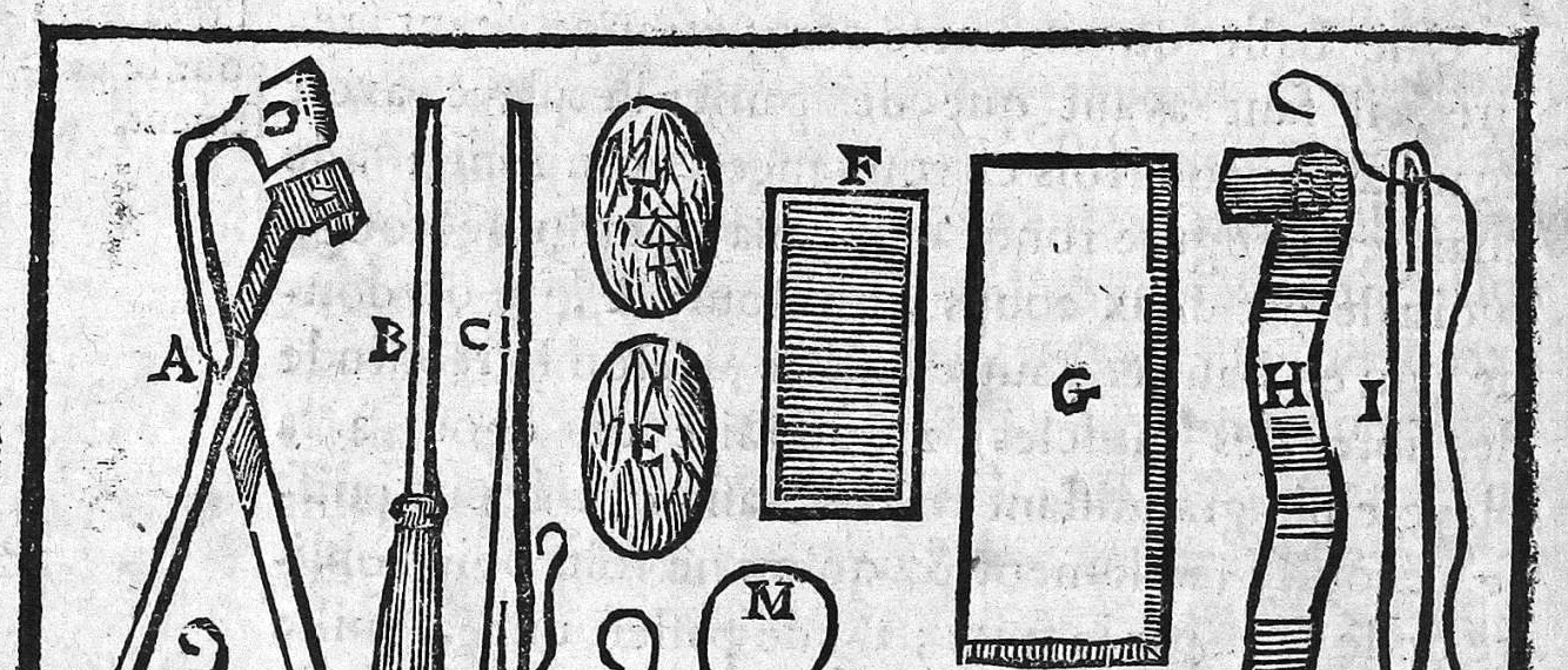
Eau d'arquebusade.

qu'il soit plus animé & non pas si pourrissant que celui dont on se sert aux playes contuses, afin de ne pas procurer une trop grande supuration. Quand les escarres sont tombées, on suprime le digestif; on travaille à dessecher la playe avec de l'eau vulneraire, qui est excellente à ces sortes de playes, & à laquelle pour cettte raison on a donné le nom d'eau d'Arquebusades.

Pansement de la playe.

Le Chirurgien met cette tente de charpie V dans la playe quand il y a une necessité qui le demande, & il ne s'en sert point du tout quand il y a passé un seton: on met sur la playe un plumaceau X plat couvert d'un digestif, puis un emplâtre Y, & une compresse Z trempée dans de l'eau de vie ou du vin aromatique, & on finit par la bande *a* ou par un bandage unissant fait avec cette bande *b* roulée à deux chefs: on continue ensuite le pansement de la maniere que la bonne Chirurgie l'ordonne.

Fig. LIII. POUR L'APPLICATION DU SETON.



LE Seton est une opération de Chirurgie qui fait deux trous à la peau par le moyen d'une grosse aiguille enfilée, ce nom de seton est derivé du mot latin *seta*, qui veut dire soye de cochon, parce que les premiers Chirurgiens s'en servoient pour la passer à travers les deux playes faites par l'aiguille.

Differentes manieres du seton.

Ceux qui ont succedé aux inventeurs de cette Opération ont prétendu avoir mieux rencontré en se servant de crain de cheval, parce qu'il est plus long & par consequent plus commode. Les successeurs de ceux-cy ont suprimé le crain, disant qu'il étoit trop dur dans une playe, & qu'il ne facilitoit pas assez la filtration des humeurs qui est la fin qu'on se propose: ils ont mis à sa place une mêche de cotton comme plus douce & plus capable d'executer leur intention. Et enfin il s'est trouvé d'autres Chirurgiens qui ont fait le procés à la méche de cotton prétendant qu'il a de petites pointes qui picotant sans cesse la paye, la fatiguent & l'incommodent, & ils veulent qu'on se serve de fil de lin retors qui n'ait pas encore passé par la lessive.

Endroits où l'on l'aplique.

Le seton se peut apliquer en toutes les parties du corps; mais celles où nos Anciens l'apliquoient ordinairement étoit à la nuque du cou, dont ils esperoient des avantages considérables : ils le croyoient excellent pour le mal caduc, pour les hydrocéphales & pour toutes les fluxions sur toutes les parties du visage, & Fabricius Hildanus dit en avoir fait des guerisons qui peuvent passer pour des miracles.

Maniere ancienne de percer la peau pour le seton.

On se servoit anciennement du fer ardent pour percer la peau, & voici comment on s'y prenoit. On faisoit asseoir le malade sur un siege sans dos; on luy faisoit pancher la tête un peu en arriere afin de pouvoir pincer la peau du cou, on la mettoit entre

les deux platines de cette tenaille A, faite en forme de gofrier, & percées pour y faire passer l'aiguille en tenant ainsi de la main gauche la peau serrée dans les tenailles, on prenoit de la droite un cautere actuel B, tout rouge qu'on fourroit dans les trous de la tenaille, & qui par ce moyen faisoit deux trous à la peau. Le cautere actuel ayant suffisamment agrandi les trous, on le retiroit & l'ayant donné à un serviteur, on prenoit de la même main une grosse aiguille C, faite comme ces carlets des cordonniers enfilée d'une mêche D, & on la passoit par ces trous avant que de lâcher la tenaille. La mêche passée on ôtoit la tenaille & l'aiguille, laissant la mêche dans les playes aprés l'avoir imbibée d'un médicament fait avec l'huile & le jaune d'œuf pour aider à la séparation des escarres : on mettoit sur ces playes un de ces plumaceaux E, E, trempé dans le même remede, puis l'emplâtre F, la compresse G, & la bande H, avec laquelle on faisoit le bandage circulaire autour de la tête, on tiroit tous les jours un peu de la même mêche pour conduire du nouveau médicament dans les playes; aprés la chûte des escarres on continuoit ce changement de place à la mêche, & quand elle étoit usée on en attachoit un autre à son bout pour la renouveller, & cela tant qu'on jugeoit la distilation des humeurs nécessaire pour la guerison des maladies qui avoient obligé de l'apliquer.

Pansement de la playe.

Inutilité du seton.

Il y a eu de la contestation entre les partisans de cette opération, sçavoir si on devoit pincer la peau en long ou en travers, c'est à dire si les deux trous devoient être à côté l'un de l'autre, ou l'un au dessus de l'autre : c'est un fait d'une si petite consequence qu'il ne merite pas qu'on s'y arrête, d'autant plus que cette opération ne se pratique plus aujourd'huy. Quand il a une

une neceſſité de donner un égoût à ces humeurs qui font toutes ces maladies de la tête ; nous apliquons une pierre à cautere dans la foſſette du cou & par ce moyen nous leur donnons iſſuë, & ſe filtrant ſans ceſſe ces maladies ſe gueriſſent auſſi-bien que par le ſeton.

Les Italiens ont été grands amatuers de cette Opération, mais il m'a paru qu'ils ſont beaucoup revenus de cette opinion, car étant en Italie j'en ai vû beaucoup qui portoient des cauteres aux bras. Le ſeton n'eſt pas ſeulement cruel dans ſon aplication ; mais il eſt encore fort embarraſſant dans ſes ſuites : le cautere ne demande point tant de preparatifs, il fait moins de douleur en le poſant, on le panſe avec plus de commodité & on en reçoit les mêmes utilitez ; ce n'eſt dont pas ſans raiſon que les Italiens & les François l'ont ſubſtitué à la place du ſeton.

Enfin s'il ſe trouvoit quelqu'un tellement prévenu en faveur du ſeton qu'il le preferât au cautere, je conſeilleroit pour lors au Chirurgien de ne ſe point ſervir ni de la tenaille, ni du fer ardent, mais ſeulement de cette aiguille I large & tranchante enfilée de ce cordonnet K, & de la paſſer à travers la peau de la nuque du cou en la pinçant ſeulement avec les doigts de la main gauche : de cette maniere cette Opération ſe fait en un moment, il n'y a point d'eſcarres à tomber & le malade en reçoit les mêmes utilitez.

Aiguilles pour faire cette Opération.

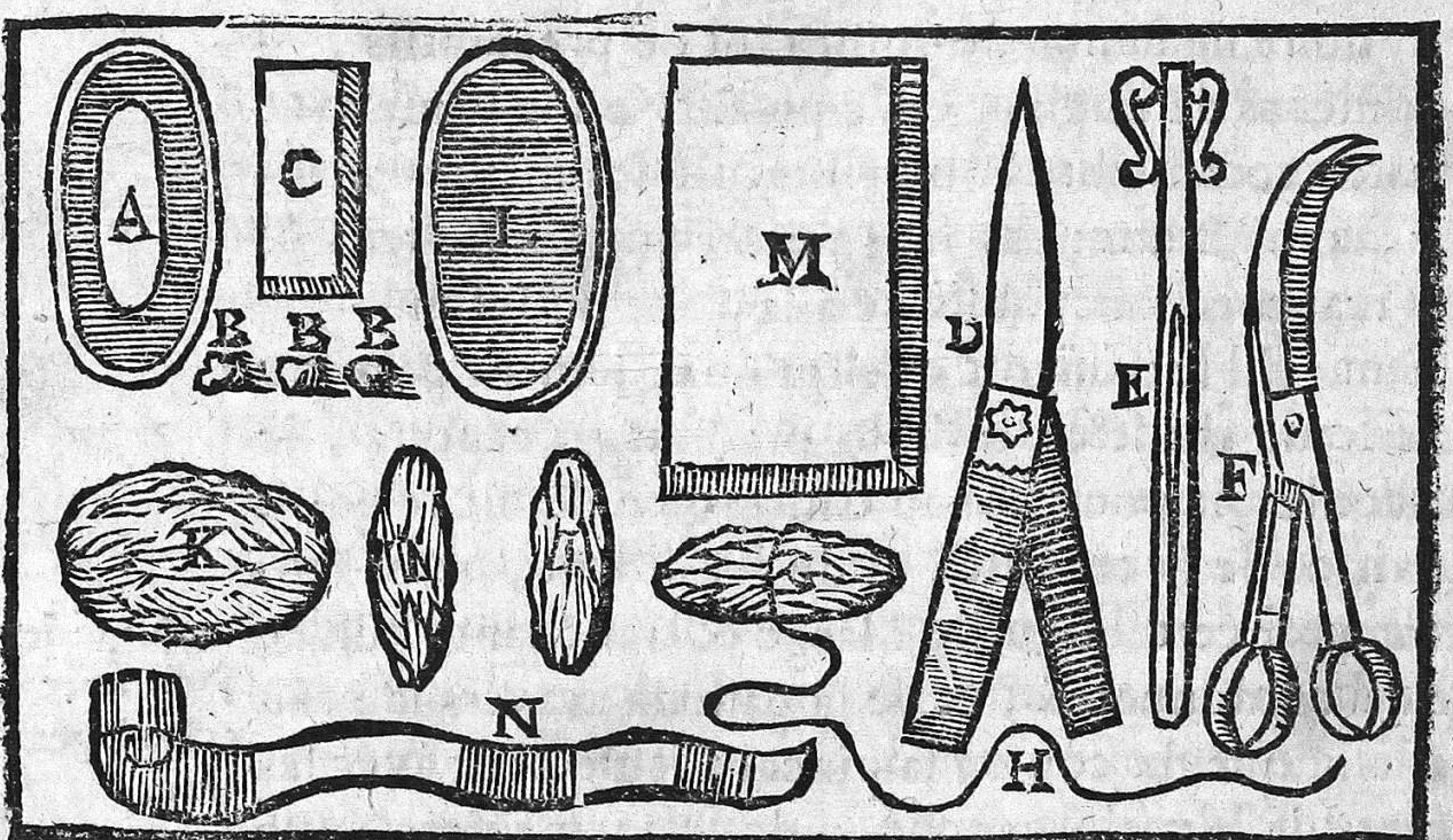
On entend encore par ce mot de ſeton une petite bandelette de linge fort étroite qu'on paſſe avec le ſecours d'une aiguille à travers des playes qui ont une entrée & une ſortie ; je vous ai dit tantôt qu'il en falloit paſſer un dans les playes dont on avoit tiré les balles ou les autres corps étranges, par la partie opoſite.

Uſage de la bandelette.

On prend cette aiguille à ſeton L qui eſt mouſſe par le bout pour ne point bleſſer, & qui eſt enfilée

de cette bandelette M, qu'on fait passer par la playe de part en part imbibée de tel médicament qu'on a jugé à propos : voilà une autre aiguille N N plus longue, composée de deux pieces pour être plus portative, & qu'on joint ensemble par le moyen d'une petite visse, & dont on se sert dans les playes qui traversent les cuisses. Le seton placé on ôte l'aiguille, & on continuë le pansement comme nous avons déja dit.

Fig. LIV. POUR L'OUVERTURE D'UN ABSCE'S.



L'Ouverture d'un abscés est apllée Onkotomie qui est derivé de deux mots grecs ; d'*Onkos* qui signifie amas de matiere ; & de *temnein* qui veut dire couper ; de sorte que cette Opération consiste à faire une incision dans l'endroit où il y a de la matiere amassée.

Elle est des plus usitée.

C'est l'Opération que le Chirurgien fait le plus fréquemment, il a tous les jours des occasions d'ouvrir quelque tumeur, ou quelque abscés. Je n'entrerai point dans le detail des causes des tumeurs contre nature, je supose que le Chirurgien doit

avoir lû ce que tant de celebres Auteurs nous en ont écrit & qu'il est instruit de tout ce qui les regarde en general, & des remedes qu'il convient de faire pour les dissiper par la voye de la resolution. Je me bornerai à dire seulement ce qu'il faut faire lorsqu'elles ne peuvent point guerir que par le moyen de la supuration.

Quand un Chirurgien entreprend de traiter une tumeur qui doit finir par la supuration, il faut qu'il examine bien les signes qui marquent en quel état elle est, les uns montrent que la matiere se fait, & les autres qu'elle est faite. Examen qui se supose.

Ceux qui indiquent qu'elle se fait, sont tumeur, douleur & rougeur à la partie, le malade sent un battement dans la tumeur, il ne dort point & il a de la fiévre; Hypocrate nous dit que lorsque la matiere se fait la fiévre & les douleurs sourviennent. Si le Chirurgien touche la tumeur & qu'il ne sente point de fluctuation, c'est signe que la matiere n'est pas encore cuite, & alors il lui doit aider par des maturatifs & des pourrissans : si la tumeur est petite il se contentera d'y mettre un emplâtre de diachilon gommé avec un peu de basilicon; mais si elle est grosse dure & éloignée de la coction, il faut qu'il se serve de remedes plus puissans, & qu'il employe les cataplâmes faits avec l'oseille; l'oignon de lis, les racines de guimauves, le levain de pâte & la fiente de pigeons, le tout cuit avec l'axonge de porc. Signes de la matiere qui se forme.

Les signes qui lui montrent que la matiere est faite sont, diminution de tension, de rougeur & de douleur; la tumeur s'éleve un peu en pointe, elle semble marquer l'endroit par où la matiere veut sortir: en mettant les deux doigts indices dessus, & les apuyant alternativement, on sent la matiere floter dans la tumeur, ce qui est un signe indubitable qu'elle est en maturité, & qu'il en faut faire l'ouverture au plûtôt. Signes de la matiere formée en pus.

Deux manieres d'ouvrir les abscés.

Les bons Praticiens nous proposent deux manieres pour ouvrir les abcés, ou avec la pierre à cauteres, ou avec la lancette, ces deux moyens sont également bons ; mais il est des tumeurs où le premier est necessaire, & il en est d'autres où la lancette est préferable ; les voici en peu de mots.

En quel cas on doit retarder.

Quand la tumeur est faite d'humeurs froides & qu'elle a été lente à se meurir, il faut en differer l'ouverture le plus de tems que faire se peut, on ne risque rien pour attendre ; car la matiere faite d'humeurs froides & douces ne peut point faire d'escarres ni le même desordre que feroit celle d'une humeur chaude. De plus si on ouvroit ces sortes de tumeurs aussi-tôt qu'on sent de la fluctuation dans le milieu, il resteroit de la dureté qu'on auroit peine à amolir par la suite ; c'est pourquoy il faut retarder jusqu'à ce que le tout soit en état d'être vuidé, parce que la matiere fait la matiere, & ce qui est déja cuit aide à cuire ce qui reste, & pour lors il faut sur toute la longueur de la tumeur, apliquer une traînée de cauteres, pour deux raisons : la premiere parce que la chaleur des cauteres perfectionne la coction des humeurs, & la seconde parce que les escarres tombées il y a une ouverture suffisante pour porter des remedes capables de fondre & de consumer les duretez qui n'auroient pas pû être amolies par la supuration. Aux abscés profonds il faut encore se servir des pierres à cauteres, parce qu'elles font une ouverture plus large que la lancette, & qu'elle facilitent ainsi les moyens de porter les remedes dans toute la cavité de l'abscés.

A quoi les cauteres sont ici utiles.

Mais quand la tumeur meurit promptement, & que par sa molesse on connoît que la matiere a pris une coction parfaite, on ne doit point attendre qu'elle ait rongé la peau pour se donner une issuë elle même, car par son séjour elle peut faire du desordre

en rongeant les fibres des chairs qui sont plus tendres que celles de la peau, il faut alors se servir de la lancette, & sans differer faire une ouverture suffisante pour vuider tout le pus contenu dans la tumeur.

Il y des Auteurs qui ont inventé un anneau dans lequel est enchassé un petit bistouri, ils s'en servoient pour ouvrir des abscés aux enfans craintifs & aux personnes qu'ils ne trouvoient pas assez dociles pour souffrir ce qu'ils jugeoient à propos de leur faire:ils mettoient cet anneau dans un de leurs doigts, & sous pretexte de toucher la tumeur ils la perçoient avec ce bistouri, & ainsi ils trompoient adroitement leurs malades. Ce procedé me paroit tenir un peu du charlatan, je ne conseilleray jamais de s'en servir. Si c'est à un enfant qu'il faille faire cette Opération, il n'y a qu'à le faire tenir surement : si c'est une grande personne qui soit assez poltronne pour ne la vouloir pas souffrir, il faut la laisser & l'abandonner à son propre sort sans se donner la peine de chercher quelque stratagême pour la surprendre.

D'un bistouri enchassé dans un anneau.

Si on a resolu de se servir du cautere, on prend l'emplâtre A qu'on pose sur le milieu de la tumeur; il est fendu de la longueur qu'on veut faire l'ouverture, on pose deux ou trois des pierres à cauteres B B B dans la fente de l'emplâtre, & par dessus on met cette petite compresse longuette C, qu'on a mouillée, afin qu'elle fasse plûtôt fondre les pierres : on met un second emplâtre qu'on couvre d'une compresse, & avec une bande on tient tout l'apareil. On laisse agir les cauteres pendant deux ou trois heures; mais si on veut qu'ils cavent beaucoup, on les laisse plus de tems. Aprés avoir relevé le tout, on fait avec une lancette sur le milieu de l'escarre une incision jusques à la matiere dont on laisse sortir tout autant qu'il s'en presente & tout autant qu'il y en a dans la tumeur : car on est desabusé de l'erreur des Anciens

Comment on se sert du cautere.

Il faut vuider tout l'abscés.

qui craignoient d'affoiblir leurs malades en vuidant un abscés tout d'un coup ; nous voyons au contraire que plus on fait sortir de matiere, plus ils en sont soulagez, sur tout quand le pus est tout formé. L'experience des hydropiques détruit encore leur opinion, ils ne vuidoient les eaux qu'à quatre ou cinq reprises, disant qu'il ne falloit pas aller d'une extrême replexion à une extrême inanition : & aujourd'huy on leur vuide jusques à la derniere goutte, sans qu'ils donnent aucune marque de foiblesse ; & nous en voyons venir chez le Chirurgien se faire faire la ponction & s'en retourner chez eux avec la même vigueur qu'ils en sont sortis.

Methode d'ouvrir avec la lancette.

Si on a resolu d'ouvrir la tumeur avec la lancette il faut prendre celle-ci marquée D qui est plus longue & plus large que celle dont on se sert pour la saignée, c'est pourquoy on l'apelle lancette à abscés : l'ayant ouverte & à demi ployée on la met à sa bouche, on examine l'endroit de la matiere, & l'ayant remarqué, avec le poulce & le doigt indice de la main gauche on étend la peau afin qu'elle ne vacille pas dans le tems de l'opération, & de la droite on prend la lancette qu'on enfonce jusqu'à la matiere, & faisant une élevation en la poussant en haut on fait cette ouverture suffisamment grande pour donner issuë au pus qu'on voit sortir aussi-tôt, & qu'on reçoit dans une poilette ou quelque autre vaisseau qu'on a preparé pour cet effet : on presse un peu la tumeur par les deux côtez pour la faire dégorger. Ayant jugé par la quantité de la matiere sortie, qui doit y avoir un grand vuide, on tâche avec cette sonde creuse E qu'on introduit dans la playe de reconnoître dequel côté le vuide est le plus grand, & avec ces ciseaux courbes F, on ouvre du côté du vuide, & particuliérement quand il est en enbas, de maniere que cette sonde creuse sert à deux fins, l'une

pour être éclairci de la grandeur & de la nature de la cavité, & l'autre pour conduire la pointe des ciseaux qui la doivent dilater. Quelques Praticiens qui ne se piquent pas de politesse, aprés la premiere ouverture faite avec la lancette portent leur doigt dans l'abscés, pour être informez de sa largeur & de sa profondeur ; & s'il faut par quelque incision en agrandir l'ouverture, leur doigt faisant la fonction de la sonde sert de conducteur à la pointe des ciseaux.

Ces sortes d'ouvertures demandent trois circonstances qui sont trés-essentielles : la premiere de les faire toûjours selon la rectitude des fibres des muscles, & jamais en travers de crainte d'estropier les malades ; la seconde de les faire toûjours à la partie declive ou la plus basse, afin que n'y restant aucuns sacs la matiere puisse sortir d'elle-même ; & la troisiéme de les faire dés le premier jour, suffisamment grandes, tant pour n'être pas obligé de faire de nouvelles incisions dans la suite, que pour porter facilement les remedes dans toute la cavité de l'abscés. Circonstances à observer.

L'ouverture faite telle que je vous l'ay marqué, & la matiere vuidée, on panse le malade : on ne se sert au premier apareil que de charpie séche afin d'imbiber mieux les restes du pus : on en fait des bourdonnets de grosseur proportionné à la grandeur de la cavité. Celui qu'on met dans le fond marqué H, doit avoir un fil, afin qu'en repansant le malade, on soit assuré que l'ayant ôté il n'en reste plus dans la playe : ayant mis ces deux autres I I, on la couvre avec ce plumaceau plat K, & cet emplâtre L qui est composé de Diachilon, afin de fondre les reste de l'humeur endurcie, & par dessus la compresse M, & enfin la bande N, dont on fait des circulaires qui tiennent tout l'apareil. Du pansement.

Le lendemain on couvre les bourdonnets avec des onguens mondicatifs d'ache ou d'apostolorum avec lequel on met un peu d'Egiptiac en cas qu'il y eût

des chair pouries qu'on voulût consumer. On travaille à déterger & nettoyer tout le fond de l'abscés qu'on laisse ensuite remplir de chairs : étant suffisamment incarné, on se sert de remedes dessicatifs pour pouvoir y procurer une bonne cicatrice qui est la fin qu'on s'est proposée dés le commencement.

Les abscés qui viennent au visage n'embarrassent pas peu le Chirurgien, parce qu'il se trouve dans la necessite d'y faire des incisions pour donner issuë à la matiere, qui laissant des cicatrices causent de la difformitez à cette partie. On a été dans cet embarras au sujet de Monseigneur le Duc de Berry qui le 3. du mois d'Octobre 1706. revint de la chasse avec la jouë droite fort enflée ; on le saigna, on lui mit des cataplasmes pour tâcher de resoudre l'humeur qui causoit cette enflure. On le saigna une seconde fois ; mais cette tumeur qui provenoit d'une infinité de contusions faites par la crosse du fusil apuyée sur cette partie ne cédant point aux remedes, on connut qu'elle prenoit le chemin de la supuration par sa rougeur, l'augmentation de la douleur, le peu de repos qu'elle lui donnoit, & par le bouffisement de l'œil, du nez, & des lévres : & de fait Monseigneur le Duc de Berry pendant trois mois avant cet accident avoit fait tant de parties de chasses où il tiroit des quatre ou cinq cent coups de fusils, & d'où il raportoit jusques à deux cent cinquante pieces de gibier, que sa jouë se trouva tellement meurtrie, qu'il y avoit peu d'aparence d'en esperer la resolution. Le Mardi 12. du mois M. Mareschal sentit de la fluctuation dans la tumeur, & me l'ayant fait toucher nous convinmes de la necessité de l'ouverture & de l'endroit où il la falloit faire, on prit heure pour l'aprés-midi à deux heures, & ayant mis Monseigneur le Duc de Berry dans un fauteuil, étant la situation la plus commode, pendant que je lui tenois

la tête, M. Maréchal en presence & de l'avis de M. Fagon, lui plongea une lancette dans l'endroit le plus bas de la tumeur, & par l'élevation qu'il fit, il l'ouvrit de la longueur d'une épingle. Le pus sortit aussi-tôt, & en assez grande quantité pour emplir la coquille d'un gros œuf. M. Maréchal mit un doigt dans la playe qu'il promena dans la cavité de la tumeur, pour sçavoir si les os n'étoient point découverts, & ayant trouvé le perioste attaché aux os de la pommette & de la mâchoire superieure, il le pansa, on y a mis pendant les premiers jours une tente molette avec l'emplâtre de muscilages. On a continué de le panser avec des injections détersives qui ont nettoyé le fond de l'abscés, qui s'est rempli de bonnes chairs en trés peu de tems, puis qu'en vingt jours il a été parfaitement gueri, & comme on a fait l'ouverture la moins grande qu'on a pû, & autant proche de l'oreille que la tumeur l'a permis, il n'y est resté qu'une petite cicatrice longitudinale qui sera cachée par le bord de la perruque.

Du charbon & de l'anthrax.

LE Carboncle que le vulgaire apelle charbon, est ainsi apellé, parce qu'on y sent une douleur brûlante, & que les effets qui s'en ensuivent sont semblables à ceux qu'on sent quand on a mis un charbon ardent sur quelque partie. La plûpart des Auteurs confondent le carboncle avec l'anthrax, prétendans que l'un & l'autre de ces deux maux sont causez par un sang atrabilaire & bouillant, qu'ils ne different qu'en quelques degrez & circonstances, & que selon la version du mot Grec *anthrax* il signifie en François *carboncle* ou *charbon*: vous trouverez neanmoins par la description que je vais vous faire, qu'il faut les raporter à deux genres qui demandent des remedes & des opérations differentes pour les guerir.

Le Carboncle est defini une pustule noire & con-

Definition du charbon. drée avec rougeur & douleur, ardeur & chaleur à l'entour, qui s'éleve en vessie brûlant le lieu où elle est, & qui en se crevant laisse une escarre tel que font les cauteres & les brûlures.

Ses especes. Il y en a de deux sortes : l'un simple & benin qui est causé par une serosité âcre d'un sang atrabilaire & bouillant qui fait impression à la peau par où elle passe, & qui s'amassant sous l'épiderme, y fait une grosse pustule semblable à celle que font les brûlures; l'autre est malin & pestilentiel, il vient d'une serosité brûlante comme de l'eau forte, qui fait une escarre plus profonde que le précedent, il arrive en tems de peste, & il est presque toûjours mortel.

Ouverture qu'on fait à la pustule. Je ne vous parleray point des remedes generaux, c'est aux Medecins à les ordonner, ni de ce qu'il faut faire au charbon pestilentiel, il faut avoir recours à ceux qui nous ont donné des traitez de la peste, il nous en ont suffisamment instruits : je me renferme dans la maniere de traiter par la Chirurgie les carboncles qui sont guerisables.

Si la pustule n'est pas ouverte il faut l'ouvrir au plûtôt afin que la serosité par un plus long sejour ne fasse pas une plus longue impression à la peau, il faut faire avec une lancette des scarifications jusques au vif, sur tout ce qu'on voit de livide & de noir : pendant que la serosité & le sang s'écoulent, il faut dissoudre un peu de thériaque dans de l'eau de vie, en imbiber un plumaceau, & en couvrir les scarifications qu'on a faites, il le faut renouveller de six en six heures, & saigner le malade : s'il est replet & robuste, il faut réiterer la saignée plusieurs fois, il lui faut faire prendre des cordiaux, & lui faire observer un bon regime de vie.

De l'eau phagédénique.

Le lendemain si le malade ne sentoit point de douleur à la partie, & qu'on vît la noirceur s'agrandir, il faudroit redoubler les scarifications, les faire si profondes que le malades les sentit vivement, &

mettre dessus l'eau phagedenique, qu'on apelle l'eau jaune, qui est composée avec de l'eau de chaux & le sublimé; c'est un puissant remede pour s'oposer à la mortification. Monsieur de Lulli ce grand Musicien est mort ensuite d'une pareille pustule qui lui vint à l'un des doigts du pied.

Mais si on voit qui se fasse un petit cercle dans la circonference de ce qui est noir, c'est signe que la chaleur naturelle subsiste dans la partie, & que l'escarre s'en veut separer : il faut pour lors en procurer la separation par des remedes onctueux : mais toûjours animez, de peur de la trop grande supuration. L'escarre étant tombée, il faut mondifier, incarner, & cicatriser, & sur tout aprés la guérison il faut bien purger le malade pour vuider cette serosité brûlante & par ce moyen empêcher la recidive.

Signe de la chaleur naturelle de la partie.

L'Anthrax on antrakion est une tumeur dans les chairs causée par une humeur brûlante qui les gonfle, & les pousse en dehors comme si c'étoit une grenade ou une bombe qui voulût crever.

De l'anthrax.

Le mot d'Anthrax est derivé de deux dictions Grecques d'*ana* qui veut dire *en haut*, & de *thorein* qui signifie *sauter*, de sorte que la tumeur qu'il fait étant pleine de liqueurs échauffées & enflammées, elle forme une élevation brûlante en maniere de montagne qui s'efforce de vomir les feux, les flâmes & la matiere qu'elle contient.

Son étimologie.

Les tumeurs qui font des abscés, ne font ordinairement qu'un trou par où elles se donnent une issuë quand on leur en laisse le tems ; mais celle qui forme l'anthrax, est si corrosive, qu'elle en fait plusieurs pour pouvoir s'échaper. J'en ay vû jusques à sept ou huit : elle est si chaude, qu'elle brûle toutes les chairs qu'elle abreuve ; c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si les malades ne dorment point, s'ils s'impatien-

Suite de l'humeur qui se forme.

tent, & il font des cris continuels, car de toutes les tumeurs, c'est sans contestation la plus douloureuse.

Endroits où il se produit.

Ce mal peut arriver en toutes les parties du corps. Lorsqu'il se place proche des parties tendineuses ou membraneuses, il est plus douloureux que dans les musculeuses, s'il vient au col il se fait encore plus sentir qu'ailleurs, comme je l'ay vû à trois personnes de la Cour dont je les ay pensé & gueri; l'un à Monsieur de Chamarante premier Maître d'Hôtel de Madame la Dauphine, l'autre à Monsieur le Chevalier Dudicour, & l'autre à Monsieur Duchêne chef ordinaire du Gobelet du Roy : ces trois anthrax étoient à la partie posterieure du cou proche la base du crane, où ne pouvant pas trop s'étendre ils faisoient une tension insuportable.

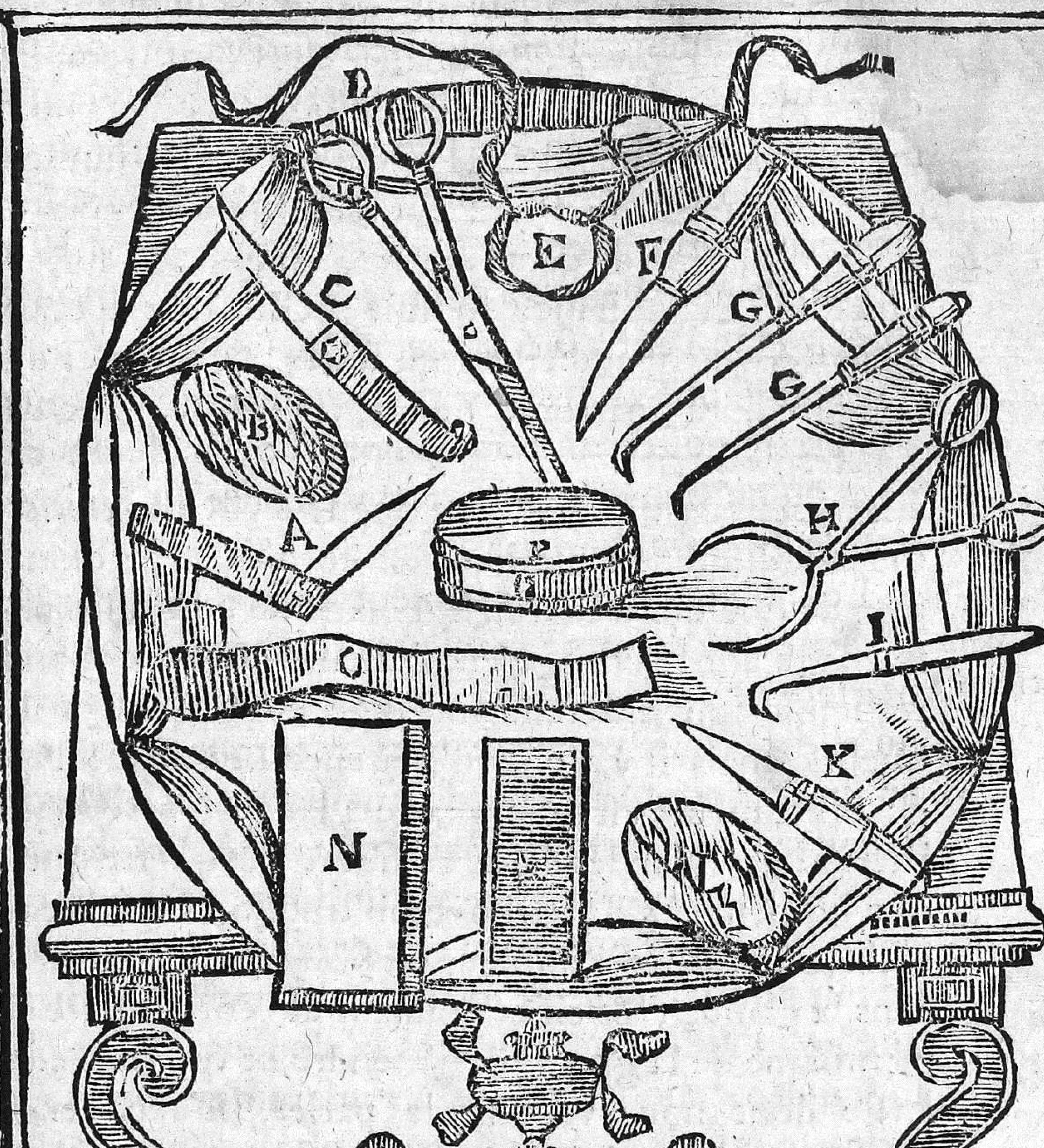
Conduite de l'opération qu'on y fait.

Les premiers jours la tumeur étant dure, rouge, & élevée en dehors, je mis des maturatifs ; mais la matiere ne tarda pas à se faire jour par plusieurs trous qu'elle fit à la peau : de tous ces trous je n'en fis qu'un, & je continuay par des incisions cruciales pour découvrir toute cette chair brûlée, & luy donner moyen de sortir par gros bourbillons, comme elle faisoit tous les jours, & qu'elle continua jusques à ce qu'elle fût détachée & sortie entierement. Aussi-tôt que les incisions furent faites la douleur ne fut plus si grande, & elle diminuoit à mesure que cette separation se faisoit : les escarres tombées il y avoit un creux à mettre un œuf, je le laissay remplir de chairs, & j'achevay ces cures comme celle des autres abscés.

Nous en avons une exemple memorable en la personne de Roy, il eut un anthrax au même endroit en l'année 1697. & comme aux personnes de ce rang on tâche de ménager les incisions, on les differa le plus qu'on pût : mais les bourbillons qui se détachoient du fonds ne pouvant sortir par les petits trous ouverts, on fut obligé de faire les incisions, ce qui réüssit heureusement. Je ne vous raporte

ces faits que pour vous faire voir qu'on ne peut pas guerir un anthrax sans incision.

FIG. LV. POUR LES TUMEURS ENKISTE'ES.



LEs tumeurs enkistées sont celles dont la matiére est enfermée dans une petite vessie ou membrane qu'on nomme *Kyste* : ce mot vient de *Kystis* qui signifie vessie, il est derivé de *Kyin*, verbe Grec qui veut dire *cacher*, parce que cette petite vessie nous cache la matiere qu'elle renferme,

Nous connoissons ces tumeurs sous le nom de loupes dont il y a plusieurs especes, & à la plûpart

Diveses especes de loupes.

desquelles on a donné des noms tirez des mots Grecs qui signifient les choses à quoy leur matiére a du raport. Quand elles arrivent aux parties tendineuses comme a la main, à l'avant-bras, & aux pieds, on les apelle *ganglions* : & quand elles sont remplies d'une metiére semblable à de la boulie, on les nomme *atheromes* : quand elles renferment une humeur qui resemble à du miel, on leur donne le nom de *melliceris* ; lorsque cette matiére est plus solide, & qu'elle a la consistance du suif, elles sont apellées *steatomes* ; & quand elles sont dures, & qu'elles ont la figure d'un marron, on les regarde comme des *glandes endurcies.*

Origine de ces tumeurs.

Il y en a qui prétendent que le kyste qui renferme ces diferentes matiéres est formé par la dilatation de quelque vaisseau limphatique, où la limphe se coagulant se change en plusieurs sortes de matiéres selon son different mélange avec d'autres liqueurs: mais il y a plus d'aparence que le principe de ces tumeurs est une petite glande, parce que l'action des glandes étant de filtrer sans cesse quelque humeur, s'il se trouve obstruction au vaisseau excrétoire, alors l'humeur est obligée de demeurer dans la glande, & en la gonflant de contraindre la membrane de la glande de s'étendre, ce qui forme ce kyste dont nous venons de parler. L'experience confirme cette opinion, car si on fait une incision à une de ces tumeurs, & qu'aprés en avoir vuidé la matiére, on ne consume pas la membrane qui la contenoit, il s'y filtre une nouvelle humeur, qui avec le tems fait une nouvelle loupe.

Indolence de ces tumeurs.

Ces cinq sortes de tumeurs dont je vous parle, ne font point de douleurs, parce que la matiére qui les compose est douce est benigne, & que n'étant point chaude ni piquante, elle ne cause ni inflammation, ni prurit ou demangeaison ; c'est ce qui fait qu'on peut les porter toute sa vie sans en être incommodé

quand elles ne viennent pas d'une grosseur démesurée, & qu'elle ne sont pas dans un endroit où elles nuisent à quelque mouvement naturel. La plûpart neanmoins de ceux qui en ont, s'inquietent, & s'impatientent de voir toûjours cette legére difformitez, ils veulent à quelque prix que ce soit en être delivrez, & pour cet effet ils ont recours au Chirurgien.

La Chirurgie nous presente quatre moyens pour guerir les tumeurs enkistées ; le premier par resolution en les dissipant; le second, par supuration en les ouvrant ; le troisiéme par ligature, quand la base en est étroite ; & le quatriéme par l'extirpation. Quatre moyens de les guérir.

La resolution est le plus doux & le meilleur moyen pour dissiper ces tumeurs, quand l'humeur veut bien obéir aux remédes ; c'est pourquoi avant que de venir aux autres il faut toûjours le tenter. On fera des cataplâmes & des fomentations émollientes & resolutives faites avec la guimauve, l'absynthe, l'armoise, la sauge, & la graine de geniévre : si la tumeur est fort dure, on fera des linimens avec des huiles de lis, de camomille, de limaçons, de vers de terre, ou de sureau : l'on mettra dessus les emplâtres de ciguë, de ladanum, de savon, de grenoüilles avec le mercure, le divin, ou le diabotanum, qui est un composé de plantes les plus resolutives, inventé par Monsieur Blondel fameux Medecin de la Faculté de Paris : on le trouve chez M. Bolduc Apoticaire du Roy ruë des Boucheries fauxbourg Saint Germain, c'est un excellent reméde pour fondre ces tumeurs. Il y en a qui veulent qu'on les presse avec les doigts, ou qu'on les batte souvent avec une petite palette pour en rompre le kyste, qu'on mette dessus une plaque de plomb frottée de mercure, & qu'avec un bandage on les serre le plus fortement qu'on pourra. Remédes resolutifs.

En proposant la supuration comme un moyen de guérir les loupes, il ne faut pas l'attendre telle qu'el- De la supuration.

le se fait aux tumeurs d'humeurs chaudes qui se convertissent en un pus loüable & bien cuit : on entend qu'aprés avoir avec le lancette A, ouvert la loupe & vuidé l'humeur, on en fasse tomber le kiste par supuration, sans quoi la guerison seroit imparfaite, on met sur ce plumaceau B, des remédes capables de la consumer, & si l'ouverture n'est pas suffisante, on l'agrandit avec le bistouri C, ou les ciseaux D, prenant des deux celui qui est plus commode.

Il y a à Paris le Sr. Gervasi qui est en reputation de guerir toutes sortes de loupes avec un reméde escarotique qu'il met sur la tumeur : il en ouvre la peau; si la matiére qu'elle contient est fluide, & que le kyste soit ouvert par le reméde, il vuide l'humeur, & consume la membrane comme font tous les autres ; si c'est un ganglion ou une glande endurcie, avec son reméde il la déracine peu à peu, & la fait tomber comme une noix qu'on ôteroit. Enfin, comme il ne s'attache qu'à ces maladies, il en traite un plus grand nombre que les autres Chirurgiens, & a par consequent là-dessus plus d'experience.

Quand la loupe a la base étroite, & qu'elle pend comme une perle fait à l'oreille, sa ligature est un moyen de la faire tomber. Il y a des Auteurs qui veulent qu'on se serve d'un crin de cheval, prétendant qu'il coupe en peu de tems; mais on serre mieux avec le fil de lin E, dont on lie proche la peau la base de la tumeur, qu'on fait ainsi tomber en mortification. Ce seroit plûtôt fait de l'emporter tout d'un coup avec ce scapel F, comme j'ay fait à plusieurs personnes à la tête & aux autres parties du corps; on en seroit quitte pour un moment de douleur, au lieu que la ligature en fait pendant plusieurs jours ; mais les femmes & les delicats la preférent toûjours à l'incision.

De la ligature par le crin ou par le fil.

Le quatriéme moyen est l'extirpation qu'on doit pratiquer quand les émolliens & les resolutifs ont éte impuissans, sur tout quand la base de la tumeur

De l'extirpation par l'incision.

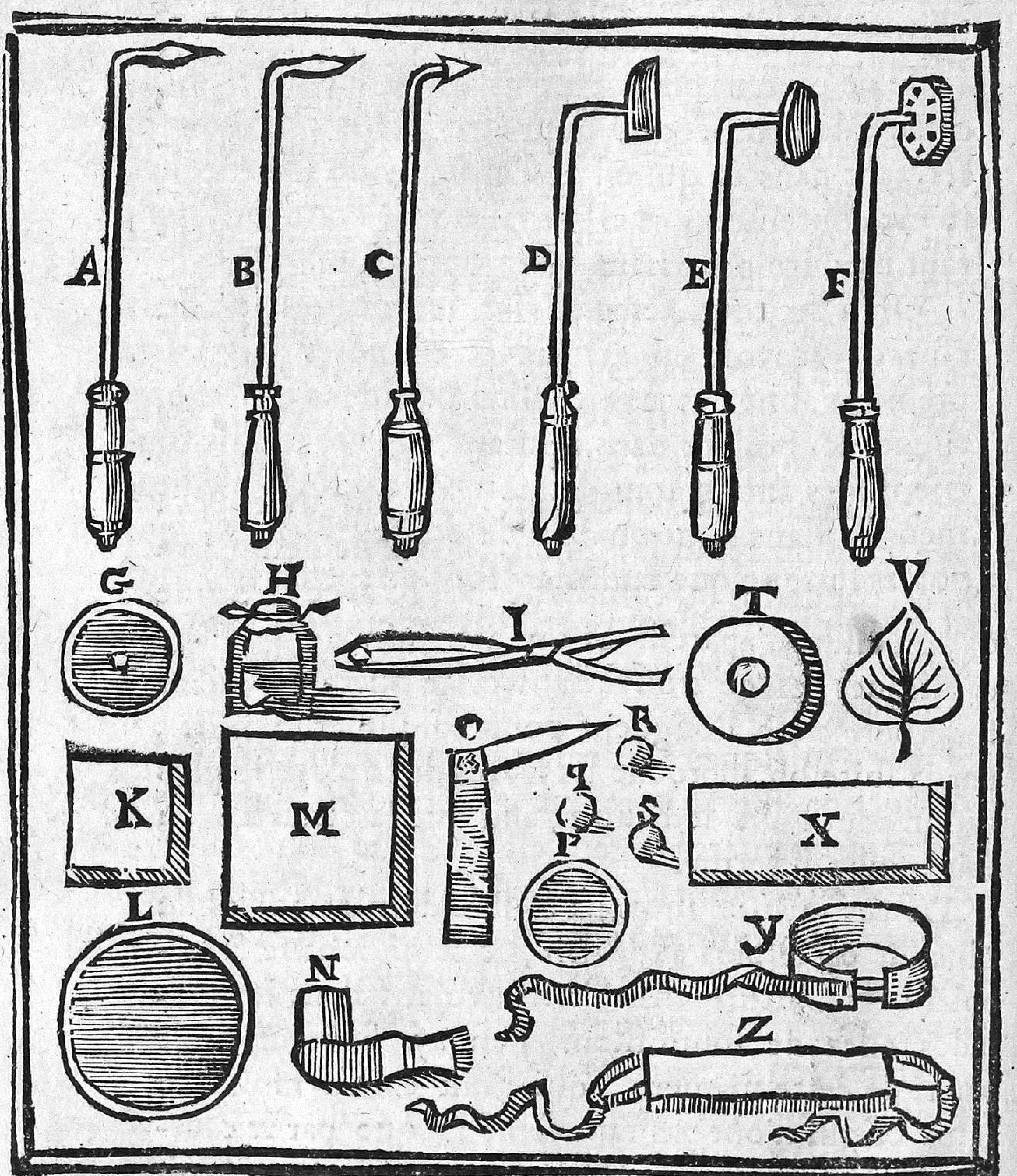
tumeur est large, & qu'elle est enclavée ou enfoncée dans les chairs. Cette opération consiste à faire une incision longitudinale seulement si elle est petite & longue, ou cruciale si elle est grosse & ronde. On se sert du scalpel F pour faire ces incisions seulement à la peau qui couvre la tumeur, & avec ces deux érignes G G, on écartera les lévres de la peau pour empoigner la tumeur avec cette tenette H, afin de la pouvoir separer & dissequer avec cette feuille de mirthe I, qui a un déchaussoir à un de ses bouts pour s'en servir en cas de besoin. Si les filamens qui attachent la tumeur étoient si durs que la feuille de mirthe ou le déchaussoir ne pussent pas les couper, on se serviroit de ce scalpel K pour le faire, prenant garde de ne pas ouvrir le kiste, l'adresse du Chirurgien consistant à emporter toute la tumeur & la matiere contenuë dans cette poche: la delicatesse de cette opération & la douleur qu'elle fait ont allarmé les malades, & ont été cause que plusieurs se sont mis entre les mains de M. Gervasi, ou de quelqu'autre qui a aussi beaucoup d'experience dans ces maux. La loupe étant ôtée, on met sur la playe ce plumaceau L, qu'on couvre de l'emplâtre M, & par dessus la compresse N, & avec la bande O, on assure l'apareil. Si on a besoin de poudres caustiques, on en trouve dans cette boëte P, qu'on incorpore avec l'onguent pour consumer le kiste; par la suite on approche les lévres de la playe le plus qu'on peut l'une de l'autre, afin que la cicatrice en soit moins difforme.

Du pansement.

De ces quatre moyens c'est le dernier qui est le plus sûr & le plus expeditif, & celui dont se serviroient les Chirurgiens s'ils trouvoient dans les malades assez de soumission. J'en ay heureusement gueri de cette maniére, qui l'ont été en moins de tems & qui n'ont pas tant souffert que par le caustique. Un garçon de M. de Châteauneuf en avoit

une qui lui faisoit une tumeur à la joüe, je la separai avec la pointe d'un scalpel au dedans de la bouche, & je la tiray toute entiere. Elle étoit grosse comme une noix; le pansement en fut fort facile, car avec du vin tiéde dans lequel il y avoit un peu de miel rosat dont il rinçoit sa bouche plusieurs fois le jour, il guerit.

FIG. LVI. POUR LES CAUTERES.



Définition & distinction du cautere.

LE Cautere se prend en deux manieres, ou proprement pour tout caustique capable de faire un trou à la peau, soit instrument ou matiere brûlante; ou improprement pour ce trou quand il est fait, soit actuellement ou potentiellement : de sorte que nous donnons le nom de cautere tant à ce qui brûle la peau, qu'à la playe causée par cette brûlure, qui est pour lors définie un petit ulcere à la peau fait de choses brûlantes par l'industrie du Chirurgien pour les fins qu'il se propose.

Je ne prétens point entrer dans le détail des maux qui veulent un égoust pour être gueris ; & me renfermant dans ce qui est de l'apanage du Chirurgien, je me contenteray de vous faire voir comment il s'y faut prendre pour faire cette opération.

On a de tout tems divisé les cauteres en deux especes ; sçavoir en actuels & en potentiels : Les premiers sont des fers chauds & ardens qui cauterisent & brûlent dans l'instant tout ce qu'ils touchent : les autres sont des compositions de médicamens brûlans dont on fait de petites pierres, qui posées sur quelque endroit y font une escarre, qui étant tombée laisse un petit ulcere profond par où il s'écoule des humeurs tant qu'on entretient cet ulcere ouvert.

Division des cauteres en potentiels & en actuels.

Il y'a quelques Medecins qui ont voulu que cette distinction fût chimerique, prétendans qu'il n'y a point de cauteres potentiels, & que tout cautere est une chose dont l'action est de brûler. Nous autres Chirurgiens qui ne sommes pas obligez d'en sçavoir tant, nous en avons toûjours fait une distinction parce que le potentiel ne brûle pas d'abord comme fait l'actuel, mais quelque tems aprés, en se fondant, & on nous permettra de la continuer parce que cette distinction est tournée en habitude, & que le raisonnement contraire est si philosophique qu'on

auroit de la peine à le comprendre.

De ces cauteres actuels, les premiers Chirurgiens en ont fait forger d'une infinité de manieres, & quoiqu'ils nous en ayent donné un grand nombre, ils nous laissent encore la liberté d'en inventer de nouveaux suivant les occasions : je me contenterai de vous en representer six, qui suffiront pour vous donner une idée de la pratique ancienne.

Six sortes de cauteres actuels.

Le premier A est le cautere Ensel, ainsi apellé parce qu'il a la pointe faite comme celle d'une épée nommé *ensis*.

Le second B, est le cautere olivaire, on lui a donné ce nom parce qu'il est fait comme une petite olive.

Le troisiéme C, est le cautere à bouton, parce qu'il est fait comme un bouton, ayant une petite pointe dans son milieu.

Le quatriéme D, est le cautere cultellaire, c'est-à-dire en façon de couteau qui ne coupe que d'un côté.

Le cinquiéme E, est un cautere à platine ronde, dont on se servoit pour corriger la pourriture aprés un membre coupé.

Le sixiéme F, est un grand cautere à platine, de figure octogone, qu'on aprochoit tout rouge de l'endroit dont on venoit de couper un cancer pour en dessécher les humiditez corrosives, & en même tems en arrêter le sang.

Vous pouvez par ceux-cy juger de tous les autres qui ne different qu'en figure, & qui ne sont pas moins cruels : je ne voy plus aucun Chirurgien qui les mette en usage, & si je les ay fait graver ici, c'est plûtôt pour vous en donner de l'horreur que pour vous conseiller de vous en servir.

Les cauteres potentiels sont plus en usage : nous en tirons de grandes utilitez dans les vieilles mala-

dies, aprés avoir employé plusieurs autres remedes sans fruit, comme dans les rhumatismes, dans les goutes, dans les fluxions sur les yeux, & dans toutes celles qu'on apelle ordinairement catharres.

Les cauteres potentiel sont plus d'usage.

On se sert de ces cauteres dans plusieurs parties du corps, mais celles où on les aplique plus ordinairement sont 1. à la nuque, entre la premiere & la seconde vertebre du cou. 2. à la partie superieure du bras, dans une petite cavité qui se forme entre le muscle deltoide & le biceps. 3. à la partie interne du genou, un peu au dessous de l'attache des flechisseurs de la jambe.

Lieux où on les aplique.

Avant que d'apliquer un cautere il faut avoir des pierres dont on connoisse la vertu & de l'efficace desquelles on soit sûr, car quand on en achette & qu'on en prend tantôt de l'un tantôt de l'autre, on ne peut pas répondre du succés ni l'effet que feront ces caustiques. C'est encore pis s'ils sont humides & qu'ils n'ayent pas été conservez dans un lieu sec, sûrement ils n'agiront pas si bien. Pour n'être pas trompé, il faut que le Chirurgien en fasse lui-même, & qu'il les garde pour le besoin: en voici une composition fort facile à faire.

Précaution.

Il faut dans un demi sceau d'eau mettre un quart de boisseau de cendres de bois de chêne, deux livres de cendres gravelées; une livre de chaux vive & demi livre de sel; laisser tremper le tout pendant trois ou quatre jours, en le remuant tous les jours avec un bâton: le tout étant bien rassis, il faudra le couler en sorte qu'il ne passe rien que l'eau bien claire qu'on mettra dans un chaudron sur le feu, & qu'on fera boüillir jusqu'à ce que l'eau demeure en pierre de couleur noire, & l'ayant tirée on en fait de petites pierres qu'on met dans un vaisseau de verre qu'on bouche bien & qu'on garde dans un lieu chaud & sec.

Composition d'un cautere.

Il y a des circonstances à observer pour bien

Aplication du cautere potentiel.

apliquer un cautere. On commence à faire un petit emplâtre G, rond, de la grandeur d'un écu & troué par le milieu ; on le couvre d'un onguent fort emplastique, afin qu'il s'attache fortement à la peau pour empêcher que l'escarre ne soit pas plus grande que le trou qu'on a fait au milieu de cet emplâtre, qui doit être proportioné à la grandeur du cautere qu'on va poser. On met cet emplâtre sur l'endroit destiné au cautere, prenant garde qu'il soit bien placé.

Aussitôt que l'emplâtre a été mis à sa place, on ouvre la bouteille aux cauteres pour en prendre une pierre H qu'on tire & qu'on pose avec cette pincette I : Avant que de la mettre on mouille la peau avec une goute d'eau, afin que la pierre se fondant plûtôt, elle fasse aussi plûtôt son effet. On met pardessus cette petite compresse K quarrée & mouillée pour la même fin, on la couvre de ce plus grand emplâtre L, & ensuite de la compresse M, & par dessus on met un bandage circulaire avec cette bande N, qu'on serre un peu afin d'apuyer sur la pierre à cautere & empécher que l'apareil ne change de place.

Inconveniens pour ceux qui ne connoissent pas le cautere dont ils se servent.

Quand on connoit la pierre à cautere dont on s'est servi, on est certain du tems qu'il faut lever l'apareil ; & on ne tombe pas dans l'inconvenient de l'avoir levée avant qu'elle ait fait son escarre, & par consequent on n'est point obligé en revenant deux heures aprés, d'en mettre une autre, comme cela est arrivé plusieurs fois : il ne faut pas aussi la laisser trop long-tems, car si la pierre est bonne, à un enfant ou à une femme dont la peau est plus délicate que celle des hommes, elle pourroit trop caver, agissant plus ou moins selon que la peau qu'elle attaque est plus ou moins tendre. Si on trouve l'escarre en bon état, on ôte tout cet apareil, & avec la lancette O,

on fait deux petites incisions en croix dans le corps de l'escarre ; on met ce petit linge P couvert d'un peu de basilicon ou de beûrre frais sur l'escarre, & par dessus on pose la même compresse & le même bandage.

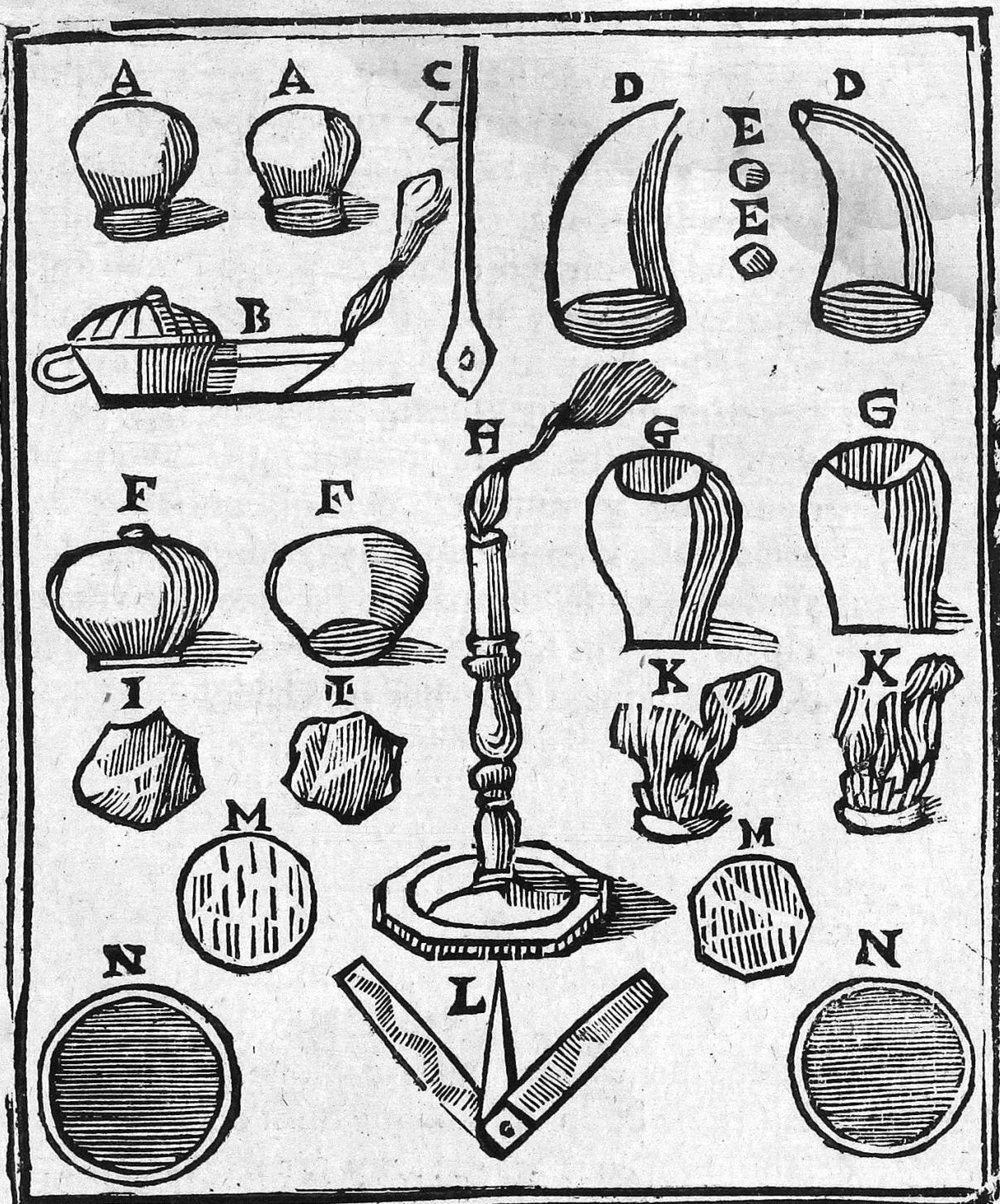
On continue le même remede jusques à ce que l'escarre soit tombée, & pour lors on met dans le trou un gros pois Q ou un tampon rond fait de racine d'iris R. Il y en a qui se contentent d'y mettre une boulette de cire S; mais le pois & la racine d'iris conviennent mieux, parce que s'imbibant des humiditez du cautere, on les retire toûjours plus gros qu'on ne les a mis, ce qui entretient dans une juste grandeur l'ouverture de l'ulcere qui ne cherche qu'à se retressir & à s'emplir. Du tampon dont on remplit le trou du cautere.

On met un petit morceau de linge blanc T, troüé à l'endroit du pois, & par dessus une feuille de lierre V, qu'on dit être particuliere pour y procurer une supuration reglé,eon finit par cette compresse X, & par le même bandage que le jour precedent. Il faut avoir soin de panser les cauteres deux fois le jour, & de se servir de linge blanc de lescive si on veut éviter la mauvaise odeur, & si les chairs croissent trop & qu'elles débordent les bords du cautere, il faut les consumer avec la poudre d'alum brûlé. Du pansement.

Quand on fait aux grandes personnes de ces cauteres que quelques-uns apellent des fonticules, & les Italiens des fontanelles : on les aplique ordinairement aux bras & aux jambes, afin qu'on puisse se panser soy-même, & on fait de petites bandes figurées en forme d'estrier XZ, qui sont trés-commodes pour les bras & les jambes. Mais quand c'est à des enfans, on les fait à la nuque du cou pour trois raisons : 1. Parce qu'à tous ceux qui ont une grosse tête & des fluxions sur les yeux ou sur le visage, le cautere apliqué en un tel Choix des endroits où l'on aplique les cauteres.

endroit peut mieux épuiser les serositez superfluës de ces parties malades pour lesquelles on l'employe. 2. Parce que ce sont les meres ou les gouvernantes qui ont soin de les panser, & que leur bonnet cache la bande qui tourne autour de la tête, 3. Parce qu'aux enfans on ne le leur met que pour un tems; la maladie passée, on laisse fermer le trou du cautere aprés l'avoir suffisamment purgé; mais quand on a passé quarante ans, il faut le porter tout le reste de sa vje, si on ne veut pas courir le risque de tomber dans quelque fâcheuse maladie que peut causer dans la suite cette humeur qui avoit pris son cours par le cautere, & qui contrainte de se remêler dans la masse du sang seroit capable de la corrompre, ou se répandroit sur quelque viscere principale, le plus foible ou le plus disposé à s'imbiber de cette liqueur superfluë ou viciée.

FIG. LVII. POUR LES VENTOUSES.



LA ventouſe eſt une maniére de boëte de figure ronde de la groſseur du poing, dont l'entrée eſt plus étroite que le fond. Sa matiére eſt de verre, de corne, ou de cuivre: mais on ne ſe ſert à preſent que de celles de verre, parce qu'elles ſont plus propres, & qu'étant tranſparentes on voit ce qui ſe paſse dans la ventouſe, & qu'on connoît par ce moyen s'il eſt ſorti une quãtité de ſang ſuffiſante avãt que de la relever. FIGURE ET MATIERE DE LA VENTOUSE.

L'uſage des ventouſes eſt auſſi ancien que la Chi-

Restriction de l'usage qu'en faisoient les Anciens.

rurgie, puis qu'Hipocrate nous en parle, & nous ordonne de nous en servir, & que Galien nous vante les bons effets qu'elles produisent pour la guerison de plusieurs maladies. On ne doute pas que l'aplication des ventouses n'ait sa bonté & ses utilitez ; mais nous ne sommes pas obligez de nous en servir dans toutes les maladies où les apliquoient nos Anciens qui ont donné trop d'étenduë à ce qu'Hipocrate & Galien nous en ont laissé par écrit : nous ne devons point croire, par exemple, qu'en les apliquant sur le sommet de la tête, elles puissent relever la luette trop relâchée ; qu'étant mises sur la region des ureteres elles ayent assez de force pour attirer une pierre des reins & la faire tomber dans la vessie, & une infinité d'autres imaginations semblables.

A mesure qu'on a acquis des connoissances plus parfaites dans l'Anatomie, l'usage des ventouses est devenu moins fréquent : on les a suprimées dans toutes les maladies où on a connu qu'elles n'étoient d'aucune utilité ; & on en a conservé l'usage dans celles où on en reçoit, ou du moins où l'on en peut recevoir du soulagement, comme dans l'apoplexie, dans la létargie, & dans toutes les fluxions de la tête qui attaquent les yeux & le visage.

Pays où les ventouses sont plus fréquentes.

En Italie & en Allemagne on n'en est pas autant desabusé qu'en France : dans ces pays-là on trouve des étuves humides où on va fort souvent pour la propreté ; quand ils se sentent trop replets & qu'ils croyent que cela vient de l'abondance du sang, ils se font apliquer de ces petites ventouses en plusieurs parties du corps, ausquelles ils font faire des scarifications, par ce moyen ils font sortir autant de sang qu'ils jugent à propos pour se soulager.

Cette pratique n'est point du goût des François, qui sont persuadez qu'en tirant par la saignée deux ou trois poilettes de sang on dégage plus puissam-

ment que par ces petites scarifications, qui ne peuvent laisser sortir qu'un sang subtil tiré par force de la superficie du corps.

En voyageant en Italie j'ay été voir leurs étuves: les gens de qualité en ont dans leurs palais pour leur usage particulier, & dans les villes il y en a de publiques, où chacun va pour son argent. Ils ont de petites ventouses A A qu'on apelle des cornets, parce qu'elles sont faites de corne; ils s'en font mettre tel nombre & en telle partie du corps qu'ils le jugent à propos, parce qu'on est tout nud dans ces étuves. Pour les apliquer ils les mettent dans un bassin d'eau chaude, & les prenant l'un aprés l'autre pour les poser, ils ne font que mettre le bout d'une lampe allumée B dans le cornet, qui étant plein de fumée, & posé à l'instant sur la partie s'y attache fortement: ils le relevent peu de tems aprés, & avec une flammette C, ils y font des mouchetures, puis ils le remettent de la même maniere, & ainsi par plusieurs cornets ils tirent la quantité de sang qu'ils jugent necessaire pour leur santé.

Maniére dont on les aplique.

J'ay eu aussi la curiosité de voir celles d'Allemagne. Ce sont de grandes sales voutées, où il y a des bancs des deux côtez comme aux classes des Colleges: il y a deux poëles, dans l'un les hommes se vont deshabiller avant que d'entrer dans l'étuve, & l'autre sert pour les femmes. Les uns & les autres sont nuds à un linge prés qu'ils ont depuis la ceinture jusqu'au milieu des cuisses. A mesure qu'ils entrent ils se placent, les hommes d'un côté & les femmes de l'autre: étant assis un serviteur se presente qui leur met des cornets aux endroits où ils montrent qu'ils en veulent. J'en vis apliquer à presque toutes les parties du corps; je demanday la raison à un qui s'en fit mettre sur le coude du pied. Il me répondit que c'étoit contre la goute, & il me

Disposition des Poëles en Allemagne.

Utilité particuliére.

dit que depuis qu'il s'en faisoit mettre en ce lieu de tems en tems il n'en étoit point incommodé.

Adresse à faire les mouchetures.

Ceux qui servent dans ces lieux, sont tellement habituez à mettre des cornets, qu'ils le font avec une promptitude surprenante : ils font les mouchetures avec une flammete qu'ils tiennent d'une main, & des chiquenaudes qu'ils donnent dessus de l'autre main, ils donnent telle figure qu'ils veulent à ces mouchetures arrangées à côté l'une de l'autre ; les unes representent un lac d'amour, d'autres un cœur, & d'autres les chiffres de leurs maîtresses selon la volonté de celui qui se les fait faire. Enfin ils sont si persuadez du bon effet de leurs étuves, qu'ils se priveroient de toutes choses plûtôt que de s'en passer ; & en effet, les femmes qui y vont ont un trés-beau teint, parce que la sueur fait dégorger les impuretez qui gâtent la peau.

Cornets dont on se sert à Bourbon.

Il y a encore une autre espéce de cornets DD, dont on se sert à Bourbon, ce sont de petits bouts de cornes un peu longs & percez par le bout le plus pointu : on pose la partie la plus large sur l'endroit où on en doit faire l'aplication, & par la plus étroite on suce pour attirer la peau dans la cavité du cornet ; celui qui fait ce sucement a dans la bouche de petites boules de cire EE, avec lesquelles par le moyen de sa langue il bouche le trou par où il a sucé, il procéde ensuite à une autre & en met autant qu'il est necessaire.

Ventouses séches & humides.

Il y a deux sortes de ventouses, les unes qu'on apelle séches, parce qu'elles ne consistent que dans la seule aposition de la ventouse, sans rien faire sortir qui humecte la peau ; les autres qu'on apelle humides ou scarifiées, à cause qu'on fait des scarifications pour en tirer du sang. Le Chirurgien doit en avoir au moins de deux grosseurs differentes ; de plus petites F F pour les enfans, ou lors qu'il ne veut faire qu'une legére attraction ; & de plus grosses G G pour les grandes personnes, ou lorsqu'il

y a necessité d'attirer puissamment.

Pour les apliquer il faut mettre le malade dans une situation commode, cela dépend de l'endroit où cette aplication se doit faire : mais comme on n'en met gueres que sur les épaules, nous suposons les devoir mettre en cet endroit. Si le malade étoit en état de se lever, on peut le mettre sur un siége, la tête panchée en devant, & apuyée sur un oreiller mis sur une table devant lui : s'il étoit en létargie ou en apoplexie, il faudroit le coucher sur le ventre, & aprés avoir découvert les épaules les frotter rudement avec plusieurs serviettes bien chaudes pour échauffer les parties & en tirer plus de sang, c'est pourquoi il faut avoir la précaution de faire faire du feu clair afin de renouveller souvent les serviettes chaudes.

Preparation du sujet.

On fait tenir une lumiére H par un serviteur, tant pour voir clair à ce qu'on fait, que pour allumer les étoupes II, ou les petites bougies KK : quelques-uns prennent de l'étoupe fine qu'ils mettent dans le creux de la ventouse pour l'y allumer, puis ils apliquent la ventouse sur le lieu prémedité ou designé auparavant, & elle s'y attache aussi-tôt : ensuite ils en apliquent une autre qu'ils placent à côté de la premiére, & s'étant fait aporter une serviette trés-chaude ployée en plusieurs doubles, ils la mettent sur les ventouses, & peu de tems aprés on renouvelle la serviette, ce que l'on continuë jusques à ce qu'on croye devoir les relever pour y faire les scarifications.

Aplication ordinaire de la ventouse.

Au lieu d'étoupes il vaut beaucoup mieux se servir de petites bougies attachées sur un petit rond de carte, elles rendent plus de flammes que l'étoupe, & par consequent la ventouse attire plus fortement, & on ne court pas le risque avec ces bougies de brûler le malade, comme peut faire l'étoupe. Il faut remarquer qu'apliquant des ven-

Usage des petites bougies.

touses à une fille ou a une femme, il faut les poser plus bas qu'aux hommes, parce que les scarifications laissent de petites cicatrices qui gâtent les épaules & qui chagrineroient les femmes si elles étoient en un lieu où on les pût voir, car les femmes ne se soucient pas d'avoir des défauts pourvû qu'ils soient cachez.

Maniere de relever la ventouse & de scarifier.

La ventouse se releve en apuyant un peu sur la peau avec un doigt pour y faire entrer de l'air : on prend alors la lancette L, avec laquelle on fait plusieurs scarifications sur l'endroit où elle a été apliquée, on commence par le bas de la rondeur, l'on y fait trois scarifications, on continuë en montant, où l'on en fait quatre ; ensuite cinq au-dessus, puis quatre, & on finit par trois, de sorte qu'elles sont toutes entrelassées dans les espaces les unes des autres de la maniére qu'il est representé par les figures MM : on allume les bougies qu'on met sur l'endroit scarifié, & par-dessus on aplique la même ventouse, on fait la même chose à la seconde, on les couvre avec une serviette trés-chaude, & en renouvellant ces linges on regarde si elles s'emplissent de sang, & lorsqu'on croit qu'il y en a assez, on fait aporter un vaisseau pour mettre le sang contenu dans ces ventouses.

Maniere d'apliquer les ventouses une seconde fois.

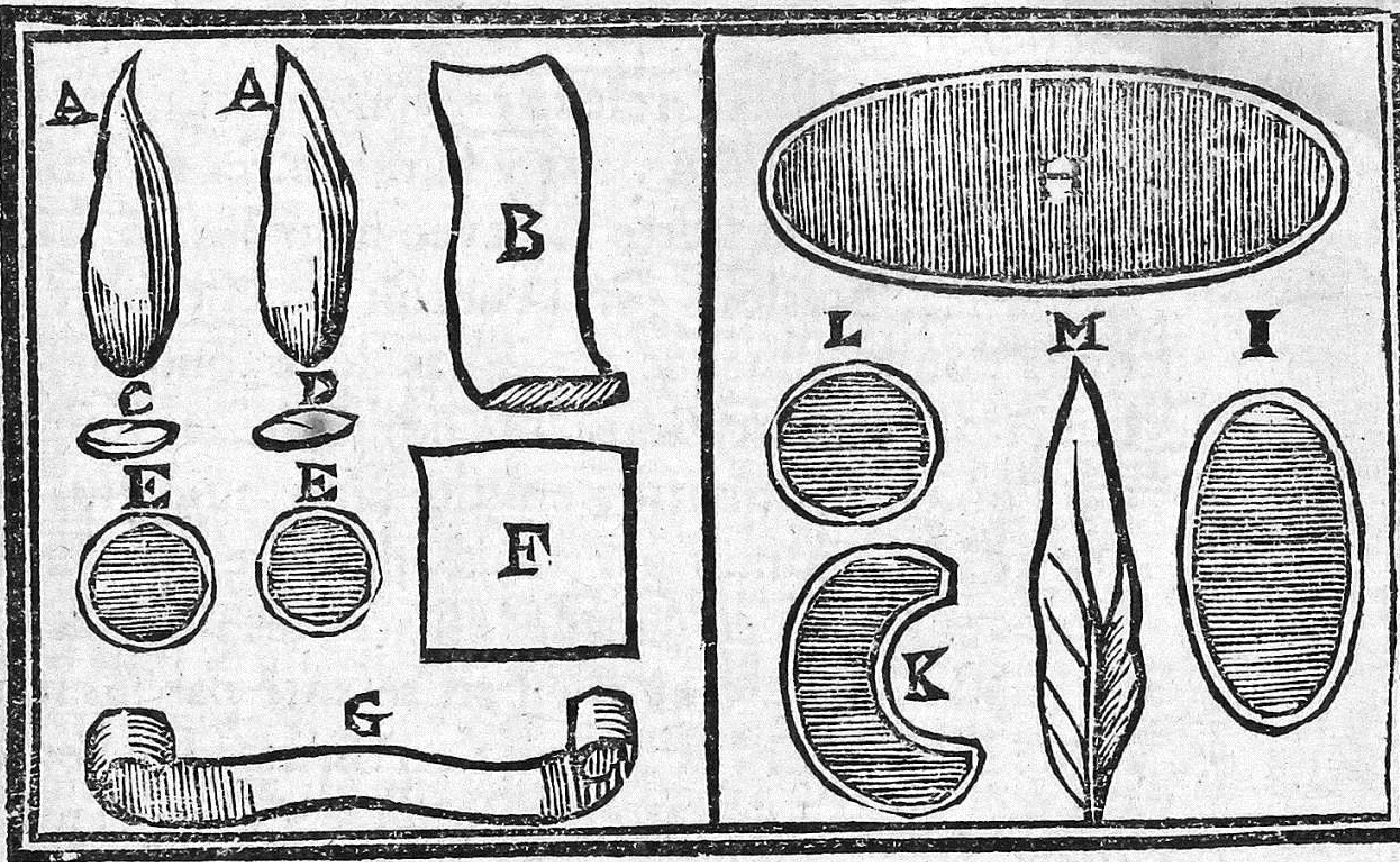
Si dans les maladies qui demandent une prompte évacuation, on trouve à propos de les remettre une seconde fois, il faut avoir d'autres bougies, parce que ces premiéres ayant trempé dans le sang ne pourroient pas se rallumer : on se conduit cette seconde fois comme la premiére, & on réitereroit cette aplication pour la troisiéme fois, si la necessité le demandoit.

Pansement.

L'opération finie on essuye bien tout le sang, on lave les épaules avec du vin tiéde, & on met ces deux emplâtres N N sur les deux endroits où on a fait les scarifications. Ils sont de ceruse brûlée,

parce qu'il n'est plus question que de dessécher, on les renouvelle quelques jours aprés, ce qu'on continuë jusques à la parfaite guérison.

FIG. LVIII. POUR LES SANGSUES ET VESSICATOIRES.



Les sangsuës sont de petits vers aquatiques qu'on trouve dans les étangs & dans les riviéres : ces insectes s'attachent souvent aux jambes de ceux qui se baignent, & aux pieds des chevaux quand on les va abbreuver ; on les apelle sangsuës, parce qu'ils succent le sang des animaux ausquels ils s'attachent.

Il y en a de deux sortes, de bonnes & de venimeuses : les bonnes sont celles qui vivent dans les eaux courantes : elles sont longues & menuës ; elles ont la tête petite, le dos vert rayé de jaune, & le ventre un peu rouge : ce sont de celles-là AA dont il faut se servir. Les venimeuses se trouvent dans les eaux croupissantes des fossez & des marais ; elles ont ont une grosse tête & le dos rayé de bleu ; ce son celle-là qu'il faut rebuter. Choix des bonnes & des mauvaises sangsuës.

On aplique souvent les sangsuës aux parties qui

Parties ausquelles on les aplique.

ne peuvent souffrir ni la saignée, ni les scarifications, comme au visage, aux lévres, au nez, aux jointures, aux doigts, & à l'anus : on les aplique à cette derniére partie pour vuider les hémorroïdes. Les sangsuës supléent à la saignée, parce que leur aiguillon fait l'office de la lancette.

Leur préparation.

On ne doit point apliquer les sangsuës nouvellement prises, on les doit auparavant laisser dégorger dans l'eau pendant quelques jours. Quand on voudra s'en servir, il faut les retirer de l'eau, & les tenir enfermées dans quelque boëte depuis le soir jusqu'au lendemain, ou depuis le matin jusqu'au soir, afin de les rendre plus affamées & plus avides à succer.

Et celle de la partie.

Avant que de les apliquer, il faut frotter la partie avec un petit linge moüillé d'eau chaude, afin qu'elles s'attachent plus promptement & plus fortement ; ou bien on la frotte avec un linge trempé dans du lait. Il y en a qui veulent qu'avec une épingle on fasse une ponction à la partie pour en faire sortir quelque goute de sang, mais il vaut mieux frotter l'endroit avec un peu de sang de pigeon, ou de quelqu'autre animal qu'on aura preparé pour cet effet.

Comment elles agissent.

Lorsqu'on veut apliquer les sangsuës, comme elles peuvent s'attacher aux doigts, ou que souvent elles ne peuvent point mordre, il faut les tenir avec un morceau de linge B, jusques à ce qu'elles se soient collées à la peau : on s'en sert toûjours de la même maniére, on en met une seconde, une troisiéme, & autant qu'il est necessaire. Lorsque ces sangsuës sont ainsi attachées à la partie, elles font sortir de leur tête un aiguillon, qui n'est que la pointe de leur trompe, qui est comme un tuyau disposé de maniére qu'il se plisse pour s'accourcir, & se déploye pour s'alonger, en sorte que quand la sangsuë veut tirer le sang de quelque animal, elle étend sa trompe, & cherche

chercher dans la peau un pore pour l'y introduire & fourrer assez avant pour trouver le sang, qui montant dans la cavité de cette trompe entre dans le corps de la sangsuë.

Les sangsuës ne quittent point qu'elles ne soient saoules ; si elles quittoient trop-tôt, on en apliqueroit d'autres sur les mêmes ouvertures. Lors qu'elles sont pleines & qu'on ne veut pas qu'elles se détachent, on leur coupe la queuë avec des ciseaux, d'où on voit distiler tout le sang qui les emplisoit, de maniére qu'elles vuident par la queuë le sang qu'elles reçoivent par leur trompe comme par une pompe aspirante, & ainsi une seule tire plus de sang que six autres ausquelles on n'aura pas fait cette amputation. Quand on croit avoir suffisamment tiré du sang, il ne faut point arracher les sangsuës, de crainte qu'elles ne laissent leurs aiguillons : il faut pour leur faire lâcher prise leur mettre un peu de salpêtre ou du sel sur le dos, elles quittent aussi-tôt. Il faut ensuite laisser couler un peu de sang, afin qu'il ne reste point de venin ; on lave les piqueures avec de de l'eau salée, & si le sang ne s'arrête pas de soi-même ; il y faut mettre un peu de charpie rapée C, ou du linge brûlé D. On peut apliquer ces emplâtres EE, une petite compresse F, & une bande G, roulée à deux chefs.

Amputation de leur queuë.

Moyen de les faire séparer.

Pansement.

LE Vessicatoire est un médicament qu'on fait avec des mouches cantharides, lequel étant apliquée sur la peau, y fait venir des vessies par son acreté, c'est pourquoi on lui a donné le nom de vessicatoire.

Du Vessicatoire.

Ce remede se fait avec des mouches cantharides dessechées & mises en poudre, qu'on agite avec du levain & un peu du vinaigre pour en faire une masse. Les Auteurs qui nous y font mêler le vinaigre, nous disent que la fermentation qui doit arriver

Sa composition.

du mélange du vinaigre avec le sel alkali des cantharides augmente la vertu du vessicatoire. Il y en a d'autres qui prétendent que l'acide du vinaigre doit affoiblir l'action du vessicatoire plûtôt que de l'augmenter, puis qu'il énerve le sel volatil des cantharides d'où dépend toute leur force. Je ne sçay point lesquels ont raison, mais je m'en tiens à l'experience, qui me fait voir qu'en y mettant un peu de vinaigre elles font fort bien l'effet qu'on en attend.

Son usage & son aplication.

On se sert de vessicatoires en plusieurs maladies, où il faut irriter vivement les fibres & tirer avec une grande violence les serositez au dehors, comme dans l'apoplexie, dans l'épilepsie & dans les migraines; on les aplique pour lors par derriére le cou, & on en fait un grand emplatre H que l'on met entre les deux épaules. C'est un bon remède contre les morsures des bêtes venimeuses, & contre la goutte: on en couvre un morceau de linge I, qu'on met sur la morsure. Ils sont aussi excellens pour les fluxions des oreilles & des yeux: on en fait pour lors un emplâtre K figuré en croissant, qu'on aplique derriére l'oreille; & on est soulagé de la douleur des dents quand on en met un petit emplâtre rond L sur l'artére temporale.

Ses differences.

Le Chirurgien doit rendre son vessicatoire plus ou moins fort, suivant la partie & la maladie; il doit mettre moins de mouches cantharides pour une fille ou une femme, parce qu'elles ont la peau plus delicate, principalement quand on les aplique à la tempe, ou derriére les oreilles; mais on en doit mettre davantage pour une vieille personne, à cause de la dureté de sa peau. Si on aplique des vessicatoires aux épaules contre l'apoplexie & l'épilepsie, ou à la cuisse contre la goute, il faudra en mettre suffisamment pour exciter un plus grand nombre de vessie, & un plus grand écoulement de la serosité.

Avant que d'apliquer le vessicatoire, il faut faire une legere friction à la partie, afin que l'effet s'en fasse plus vîte; on le laisse sur la partie quatre ou cinq heures, & quelquefois davantage, selon la délicatesse des personnes & la disposition où on les trouve. Lors que l'épiderme est élevé en vessies, la douleur n'est plus si grande, & ces vessies se trouvant pleines de serositez, il faut les ouvrir pour la laisser écouler; on en procure même l'écoulement pendant quelques jours, en mettant dessus une feuille de poirée M; & plus on en fait sortir, plus le malade se trouve soulagé, & se tire plûtôt du danger qui presse; c'est la fin qu'on se propose dans cette opération. Quand elles ont suffiamment coulé pendant deux ou trois jours, on se sert de remédes dessicatifs pour les guerir. Ecoulement des serositez.

On trouve à present chez tous les Apoticaires une composition d'emplâtre vessicatoire, qui est plus commode que celle dont je viens de parler. Quand on ne veut pas exciter tant de vessies, on en étend sur un petit morceau de linge ou de taffetas, lors qu'on en veut mettre derriére les oreilles & aux tempes; & c'est cet emplâtre qui trompa une fille dont voici l'histoire. Autre sorte d'emplâtre.

Une Dame de qualité aussi-tôt aprés être accouchée dit à une de ses femmes de chambres de lui faire un emplâtre de l'onguent de Me Fouquet qu'elle lui avoit donné à serrer, pour se le mettre sur le nombril: deux ou trois heures aprés cette Dame m'envoya chercher pour me faire voir un gros caillot de sang qu'elle venoit de vuider & qu'elle croyoit être un faux germe, m'exagerant les obligations qu'elle devoit à cet emplâtre & les bons effets qu'il produisoit à toutes celles qui s'en servoient aprés leurs couches. Peu d'heures aprés cette Dame me renvoya chercher fort allarmée d'une grosseur qui lui étoit venuë au nombril me disant que c'étoient Histoire sur ce sujet.

ſes boyaux qui étoient ſortis : je trouvay que c'étoit une groſſe veſſie cauſée par cet emplâtre qui n'étoit point celui de Madame Fouquet , mais un veſſicatoire. Je perçay cette veſſie, & comme il ne falloit point procurer d'écoulement de ſeroſité dans cette occaſion, parce que l'humeur qui formoit la veſſie & tout le mal s'écoula auſſi-tôt de lui-même , je mis un remede deſſus pour le deſſécher au plûtôt. La femme de chambre avoit ces deux emplâtes dans ſon coffre , & elle s'étoit trompée en prenant celui de veſſicatoire pour celui de Madame Fouquet, qu'on croyoit avoir ſauvé la vie à cette Dame pendant qu'il étoit encore enfermé dans le coffre.

FIG. LIX. POUR L'ECHIMOSE ET LES VERRUES.



ECHimoſe vient du mot grec *Echimoſis* , qui eſt dérivé de *Ex* qui veut dire dehors , & de *Chimoin* qui ſignifie ternir & donner une vilaine couleur, parce que cette maladie eſt un épanchement de ſang ſous la peau , qui la ternit & la noircit.

La cauſe de l'échimoſe. Elle eſt cauſée par une contuſion ou meurtriſſure, qui rompant les petites fibres des muſcles & les petits vaiſſeaux capilaires , fait que le ſang s'extra-

vase en sortant de ses vaisseaux, & qui teint la peau d'une couleur livide & marbrée.

Ses differences.

Il y en a de legeres, comme quand on n'a fait que pincer la peau, ou aprés une saignée lorsque quelque goute de sang s'est écoulée dessous la peau. Il y en a de plus considerables, causées par une chûte ou par quelque coup de pierre ou de bâton, & il y en a de trés-grandes, comme j'en ay vû à une personne qui voulant sauter un fossé se fit un effort dans la jambe qui fit ouvrir un vaisseau, & où il se fit un si grand épanchement de sang dans toute cette partie qu'elle en étoit gonflée, & qu'elle en devint toute noire.

Danger des grandes échimoses.

Les legeres échimoses sont quelquefois avec peu ou point de douleur; elles ne sont point dangereuses, elle gâtent seulement la peau en la tachant d'une marque livide & marbrée. Quand le sang épanché est en petite quantité il se resout insensiblement, mais quand il y en a beaucoup il fait un abscés qui ne se termine que par la supuration: s'il y en avoit une trés-grande quantité il pourroit causer la gangréne & le sphacele, en comprimant trop la partie, & empêcher ainsi la chaleur naturelle d'y reluire. On remarque que les contusions & meurtrissures des jambes & des pieds ont plus de peine à se guerir que celles des autres parties, parce que la peau y étant plus épaisse & plus ferme, le sang y tient davantage & s'y dissipe plus difficilement.

Leurs causes.

Les échimoses viennent toûjours des causes externes, comme d'un coup reçû, ou d'une chûte qu'on a faite; parce que quelque chose de pesant venant à tomber ou à fraper rudement nôtre corps, les vaisseaux se trouvant pressez par la force du coup sont contraints de s'aprocher & de se serrer les uns contre les autres, & le sang de s'échaper de leurs orifices dans la partie où ces vaisseaux se terminent.

Cure.

On guerit les legeres échimoses en mettant dessus du vin tiéde, de l'eau de vie, de l'esprit de vin, de l'eau de la Reine d'Hongrie ou du baume blanc de Fioraventi qu'on prend dans ce flacon A. On fait passer la lividité qui y reste en ratissant du sceau de la Vierge, & le mettant sur la meurtrissure. Aux échimoses des yeux qui arrivent dans les jeux de paume par un coup de bale receu en cette partie, on y met d'abord de l'eau fraiche, qui est un bon repercussif pour empêcher la trop grande enflure; c'est ce qu'on apelle avoir l'œil poché au beurre noir. L'eau fraiche y est bonne le premier jour; mais il faut des resolutifs par la suite: on fait un petit collire avec des eaux de fenouil & d'eufraise, dans lesquelles on mêle le saffrant, le camphre & quelques goute de sel ammoniac.

Remedes pour les plus grandes.

Si la contusion est grande, l'absinte bouillie dans le vin y est bonne; ou bien on fait infuser dans l'esprit de vin les fleurs de mille pertuis, les noix muscades, les cloux de gerofles & l'écorce de grenade dont on frote la partie. On y met encore des cataplasmes faits avec les quatre farines, la bryone, les fleurs de roses, de camomille, de melilot & le stirax liquide; on peut encore se servir d'un vin dans lequel on aura fait bouillir toutes les plantes aromatiques qui subtilisent & ratifient l'humeur extravasée.

Observation.

Le premier blessé que je pansai à la canonade de Nimegue en l'année 1702. étant à l'armée avec Monseigneur le Duc de Bourgogne, fut un Garde du Corps qui avoit une grosse contusion à l'épaule qui lui avoit causé une grande échimose. Ce fut un boulet de canon qui en passant avoit emporté la piece de son juste-au-corps & de la chemise, & qui avoit tellement meurtri son épaule qu'il ne la sentoit presque pas. Je lui fis des scarifications jusqu'au vif, dans lesquelles je mis de l'eau de vie où

j'avois fait fondre du ſel ; je continuay à le panſer à Cleves où étoit l'Hôpital de l'armée, & il guerit.

Quand la contuſion eſt ſi grande qu'elle menace de gangréne ou de ſphacele, il faut ouvrir promptement & faire pluſieurs inciſions, tant pour ôter la grande tenſion que pour faire dégorger la partie du ſang & de la ſeroſité qui étouffe la chaleur naturelle. Lorſque l'engorgement n'eſt pas conſiderable, on ſe contente de faire des mouchetures avec la lancette B ; s'il eſt plus grand, on fait des ſcarifications plus profondes ; mais ſi elle étoit des plus grands on en viendroit aux taillades qu'il faut faire ſentir au malade en les profondant juſqu'au vif. On mettra dans ces ouvertures de l'eſprit de vin camphré qui eſt dans cet autre flacon C, & tout ce qui peut animer & vivifier la partie, & par deſſus une compreſſe D, & une bande E, trempées dans le même eſprit de vin. L'opération qu'on y fait.

LEs Verrues, que le vulgaire apelle des porreaux, ſont de petites élevations rondes & raboteuſes qui arrivent à la peau, & particulierement aux mains des jeunes gens. On leur à donné le nom de porreaux, à cauſe qu'elles ſont compoſées de pluſieurs petites pointes ſemblables aux racines de ces plantes, ou bien parce qu'elles ont des racines comme elles car effectivement elles en ont de répandues ſous la peau qui font qu'elles repouſſent ſouvent aprés les avoir fait tomber. Des verrues.

Le public veut que ce ſoit la craſſe qu'on ſe laiſſe amaſſer aux mains qui ſoit la cauſe des verrues, prétendant qu'il n'en vient point à ceux qui ont les mains propres & les lavent tous les jours ; mais les Sçavans en cherchent la cauſe dans les liqueurs nourricieres devenues trop âcres, ils diſent dont que les verrues ne ſont que des excroiſſances charnues, Leurs cauſes

causées par l'extravasion du suc nourricier qui a rongé par son acrimonie les vaisseaux capilaires de la peau : il y en de grosses, de moyennes & de trés-petites dont le nombre est quelquefois si grand qu'on a de la peine a les compter.

Leurs differences.

Erreur du peuple.

Les erreurs populaires sont infinies sur le fait de la guerison des porreaux ; elles sont toutes si extravagantes qu'elles ne meritent pas d'être raportées, & il y en a même qui croyent que si quelqu'un comptoit les porreaux d'un autre, il luy en viendroit un pareil nombre.

Leur remede.

Il y en a qui prétendent les faire tomber en les frottant souvent & rudement ; d'autres y fourrent la pointe d'une aiguille F, & mettant ce qui reste de l'épingle à la flamme de la chandelle, il les cauterisent ainsi, & les brûlant de cette maniere, ils esperent les faires tomber. D'autres les cauterisent avec l'aiguille qu'il ont fait rougir ; mais ces manieres ne sont pas sures & peuvent causer de la douleur & de l'inflammation, les trois meilleurs moyens pour les guerir, sont de les lier, de les couper, ou de les consumer.

De la ligature qu'on y fait.

La ligature ne convient qu'à celles qui sont grosses & qui ont la base étroite, on la fait avec un crin de cheval ou avec de la soye H, il y en a qui la trempent dans de l'eau arsenicale, afin qu'elle coupe plûtôt ; mais cette pratique est dangereuse. Souvent ceux qui ont des verrues ne consultent pas les Chirurgiens, ils les lient eux-mêmes & les font tomber par ce moyen.

De leur incision.

Il y en a qui impatiens de se voir de ces verrues, les coupent avec des ciseaux I ; mais c'est de la douleur qu'ils souffrent inutilement si on ne sert pas de quelque remede rongeant pour en manger les racines, car ces maux ne manquent pas de repousser & de revenir plus gros que la premiere fois : il faut donc étant coupez les toucher avec l'huile de tartre

par défaillance, ou mettre dessus les poudres d'alum, ou de précipité rouge.

La troisiéme maniére est de les consumer avec des remedes capables de les corroder comme sont l'esprit de vitriol, l'eau forte, l'esprit de sel, ou le beurre d'antimoine: mais il ne faut se servir de ces remedes qu'avec beaucoup de précautions, car ils brûleroient & feroient des escarres fort profondes. Il ne faut point abandonner ces remedes aux malades pour en faire l'aplication eux-mêmes, & afin de la faire avec plus de sureté, il faut composer un petit emplâtre K, trouvé dans le milieu de la grandeur de la verruë qu'on veut toucher: on prend un brin de paille L, de la liqueur de cette fiolle M dont on touche le porreau; cet emplâtre qui couvre la circonference du porreau la garentit contre le remede en cas qu'il en vint à tomber quelques gouttes en l'apliquant, & empêche qu'il ne s'étende & n'opere au de-là de la verruë. J'en ay vû tomber plusieurs par l'attouchement de l'esprit de sel, je le prefere aux autres quoiqu'il ne soit pas si corrosif; j'aime mieux en apliquer plusieurs fois que de courir le risque des inconveniens que j'ay vû arriver par l'eau forte.

De leur consumption.

Quand on veut se donner la peine de bien conduire l'usage des remedes caustiques & consumans, cette maniere est préferable aux autres, parce qu'ils en rongeant jusques aux racines & qu'il ne reviennent point, & d'autant plus qu'on peut s'en servir aux verruës qui sont trop petites pour être liées ou coupées: l'emplâtre N, acheve de les guerir.

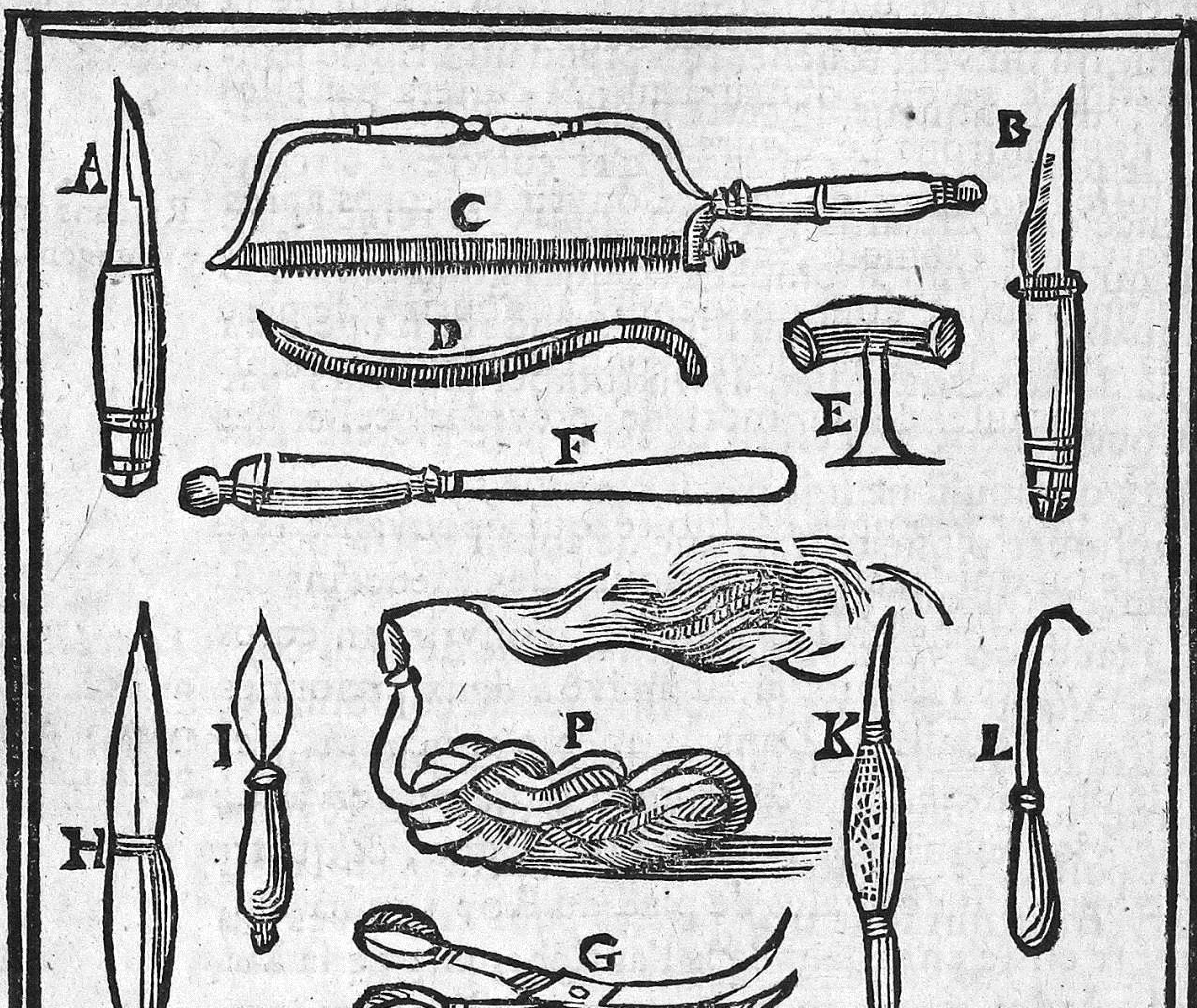
Les médicamens caustiques y sont préferables.

IL vient souvent à la superficie du corps de petites excroissances dont la base est étroite, semblables à de petites têtes ou à de petites perles aplaties, qui croitroient beaucoup si on ne les en empêchoit: il en naît en toutes les parties de la peau, & particulierement aux paupieres. L'Opération qu'on y fait ne

De quelques autres petites excroissances.

conſiſte qu'à les couper avec la pointe des ciſeaux ; elles ſont ſi petites qu'elles ne jettent point de ſang, & qu'elles ne demandoit aucun panſement. Il en eſt venu pluſieurs au Roy dans des tems differents, que M. Felix luy a coupées de cette maniére ; la douleur en eſt ſi legere qu'il ne la ſentoit preſque point, & les endroits où on les avoit coupez ſe gueriſſoient d'eux-mêmes ſans le ſecours de la Chirurgie.

FIG. LX. POUR L'OUVERTURE D'UN CORPS.



NOus avons jusques à present fait toutes les Opérations qui se pratiquent sur l'homme vivant, venons à celle qui se font sur l'homme mort : elles sont deux, l'une est l'ouverture d'un corps, & l'autre en est l'embaumement. Quoique ces deux Opérations ne soient point accompagnées des cris du malade & que les sujets sur lesquels elles se font ne se plaignent point du Chirurgien, elles doivent néanmoins être faites avec art ; & l'adresse de l'Opérateur ne s'y doit pas moins faire voir que dans toutes les autres. Je vais vous les démontrer avec toute l'exactitude qu'elles demandent, & ce sera par elles que nous finirons ce Cours d'Opérations.

Dexterité que cette opération demande.

Plusieurs raisons obligent d'ouvrir un corps aprés la mort : par exemple, il y aura beaucoup d'enfans dans une famille dont un viendra à mourir, le pere & la mere le font ouvrir pour tâcher en découvrant la cause de sa mort de prévenir celle des autres.

Raisons qui y engagent.

Une mort prompte & subite qui épouvante une famille ou qui excite la curiosité des Medecins & des Chirurgiens oblige souvent d'ouvrir un corps aprés la mort ; comme il est arrivé à deux personnes mortes à Versailles. Dans la même année un des chefs du gobelet du Roy tomba mort en servant à table Monseigneur le Duc de Bourgogne, & quatre mois aprés un des valet de pied du Roy tomba aussi mort en se chauffant dans l'antichambre de sa Majesté. Je les ouvris tous deux en presence des premiers Medecins de la Cour, & par ces ouvertures on fut confirmé que c'étoit l'interception de la circulation du sang qui avoit été la cause de ces morts subites.

Observation.

On trouve une personne morte, assassinée ou noyée, il en faut faire l'ouverture pour dresser un raport fidelle de l'état des parties offensées, &

souvent en execution des Arrêts & des sentences qui l'ordonnent : si une personne est soupçonnée d'avoir été empoisonnée, l'ouverture du corps rend témoignage de la verité. Le Gouverneur des Pages de la Reine étant mort à saint Germain, la servante peu contente de sa maîtresse alla dire au grand Prevôt qu'elle croyoit que c'étoit elle qui avoit empoisonné, son mary. Le grand Prévôt se saisit de la veuve, & en avertit le Roy. M. Felix & moy nous eûmes ordre le lendemain de faire l'ouverture du corps nous ne trouvâmes aucune aparence de poison, la femme fut justifiée & relâchée sur nôtre raport, & la servante s'enfuit pour éviter le châtiment que meritoit une pareille dénonciation.

Histoire.

On ouvre presque toute les personnes de qualité & particulierement les Princes & les Rois pour embaumer leurs corps avant que de les mettre dans le sepulcre de leurs Ancêtres. Mais soit par l'une ou l'autre de ces causes qu'on soit obligé de faire ces ouvertures, il faut que le Chirurgien les fasse avec methode & de la maniere que je vais vous démontrer.

Tems déterminé pour ouvrir un corps.

Le tems de faire une ouverture est ordinairemant vingt-quatre heures aprés la mort : les ordonnances le portant ainsi, & on ne doit point entreprendre de la faire que les vingt-quatre heures ne soint accomplies, quoiqu'on eût des signes certains qu'il seroit veritablement mort, & cela pour éviter les reproches du public qui accuseroit le Chirurgien de trop de precipitation, & pour contenter ceux à qui on entend dire qu'ils chargeront leurs successeurs ou heritiers de ne les point ensevelir avant les vingt-quatre heures finies, de crainte qu'on ne les enterre encore vivans, persuadez que cela est arrivé souvent, par les contes qu'on leur a faits.

Il faut quelque tems avant l'heure prise, que

le Chirurgien envoye par ses garçons porter les instrumens necessaires, qui sont une scie, des scalpels de plusieurs grandeurs, des ciseaux, des élevatoires, des aiguilles, du cordonnet, des éponges, quelques paquets d'étoupes, & enfin tout ce qui est marqué sur la planche LX. Préparatifs

Les garçons arrivez aux logis du mort mettront une table au milieu de la chambre assez longue pour y poser le corps ; ils étendront un drap sur la table, ensuite le corps dessus à qui ils auront mis une serviette ployée en long en trois ou quatre doubles circulairement pour cacher par bienséance les parties de la generation, & particuliérement quand c'est une femme : on mettra par dessus, un autre drap qui couvrira tout le corps. Ils mettront sous la table un grand bassin pour y jetter les entrailles à mesure qu'on les vuidera, & un sceau plein d'eau pour laver les éponges ; ils demanderont le linge necessaire, ils prepareront de la bougie, & attendront ceux qui doivent être présens à l'ouverture.

Ajustement de l'Opérateur & des garçons.

La compagnie arrivée, l'Opérateur & les garçons qui sont pour l'aider mettent chacun une serviette devant eux afin de ne se point gâter. Pour moy qui ay fait souvent des anatomie & de ces ouvertures, j'avois des tabliers & des manches de toile faites exprés dont je me servois plus commodément que des serviettes.

Par où l'on doit commencer.

Le corps découvert, l'Opérateur commencera par la tête, continuera par la poitrine & finira par le ventre ; cet ordre est moins embarrassant que commencer par le ventte, car étant oblige de retourner le corps pour voir le cerveau, le ventre étant ouvert toutes les parties qu'il contient sortiroient & incommoderoient beaucoup ; c'est suposé qu'on veuille examiner ces trois parties, car s'il y avoit une playe au ventre ou à la poitrine qui fût le sujet de l'ouverture, il faudroit ouvrir cet endroit pour connoître la

playe & en faire son raport sans être obligé pour lors de travailler sur la tête.

Manuel de l'opération.

L'Opérateur prendra ce scapel A, fait en couteau ou cet autre B, fait en bistouri dont on il fera à la tête une incision longitudinale depuis la racine du nez jusques à la nuque du col, & une autre transversale depuis une oreille jusques à l'autre, ces deux incisions faisant une croix cruciale sur le sommet de la tête : il levera ensuites ces quatre parties qu'il separera du crane, & qui tombant en enbas laissent le crane à découvert. Alors la scie C, qu'il posera sur l'os frontal assez prés des sourcils, il commencera à le scier, en faisant tenir la tête par un serviteur pour l'empêcher de vaciller. L'os frontal étant scié; il conduira peu à peu la scie sur l'un des temporaux, & ensuite sur l'autre; lesquels étant sciez, on retourne le corps pour en faire autant à l'os occipital.

Usage de l'élevation.

Toute la circonference du crane étant sciée, on prend cet élevatoire D, dont on fourre un des bouts dans la voye de la scie pour faire éclater quelques éminences qui excedent au dedans l'épaisseur du crane & que la scie n'aura point entierement coupées. Si on ne peut pas y réüssir avec le l'évatoire, cet instrument E, fait en forme de foret en viendra à bout, parce qu'il y a plus de force; aussi est il fait à ce dessein; car en mettant la partie qui est plate dans l'ouverture de la scie, & en donnant un tour de main à droit & à gauche, on fait éclater ce qui tenoit, ce qu'on reconnoit bien-tôt au bruit qu'il fait & qu'on entend lors qu'il se casse. On glisse ensuite cet instrument F, fait en forme de grande spatule emmanchée, entre le crane & la dure-mere, pour en separer tous les filamens qui l'attachent aux endroits des sutures.

Separation de la dure-mere.

Le crane étant levé on le place à côté de la tête pour mettre dedans les moceaux du cerveau à mésure qu'on les coupe, on essuye la dure-mere qui est humectée par le sang sorti des vaisseaux capilaire

rompus, on la coupe dans toute ſa circonference avec ces ciſeaux courbes G, on la releve par ſes deux côtez vers le haut de la tête, où elle ne tient plus que par la pointe de la faulx qui eſt attachée en devant de l'apophiſe de l'os etmoïde apellée *criſta galli*, crête de cocq. On coupe avec les mêmes ciſeaux cette pointe de la dure-mere, & on voit que ce redoublement de la dure-mere qui ſepare le cerveau en partie droite & en partie gauche, reſſemble à une faulx, c'eſt ce qui luy a fait donner le nom. Toute la dure-mere ainſi levée, on la rejette vers la partie poſterieure de la tête, & pour lors on découvre la pie-mere; qui envelope le cerveau juſques dans toutes ſes circonvolutions.

Ouverture du cerveau & du cervelet pour les examiner.

Quand on veut faire une Démonſtration exacte du cerveau, on le coupe par parties, pour faire voir les trois differantes ſubſtances qui le compoſent; mais on ſe contente ici en éloignant la partie droite de la gauche, d'ouvrir avec le manche du ſcalpel dans la ſubſtance calleuſe, les deux ventricules ſuperieures qui ſont faits en forme de croiſſant: on coupe enſuite la plus grande partie du cerveau pour découvrir le troiſiéme ventricule, puis on leve la voute à trois piliers, ſoit par devant où il n'y a qu'un pilier à lever, ſoit par derriere où il en faut lever deux; & cela ſelon l'habitude & l'adreſſe de l'Operateur à faire ces Démonſtrations. La voute levée, on voit le quartiéme ventricule, on découvre par la ſuite les cervelet, dans lequel on donne un coup du ſcapel H, ou de cet autre marqué I, pour en voir la ſubſtance; & s'il y avoit quelque choſe de particulier a diſſequer, on ſe ſerviroit du ſcalpel K, qui a deux differens tranchans à ſes deux extremitez, & de l'érigne L, avec laquelle on tien & on éleve les vaiſſeaux qu'on veut diſſequer. On ôte enfin tout le cerveau pour voir s'il n'y a point de ſang épanché, ou rien de particulier à ſa baſe. Le tout bien examiné on

remet toute cette ſubſtance à ſa place, & aprés l'avoir renfermée dans le crane, on prend l'aiguille M, enfilée du cordonnet N, & on coud les quatre coins du cuir chevelu qu'on a relevé, pour en couvrir la calotte du crane & pour contenir le tout dans ſon lieu ordinaire.

L'Operateur fait par ces garçons retourner le cadavre en le remettant ſut le dos ; & luy ayant mis une ſerviette ſur le viſage pour le cacher aux ſpectateurs, il fait une grande inciſion longitudinale depuis le col juſques ſur les os pubis, & une autre tranſverſale de la partie lomblaire gauche juſques à la droite. Par cette inciſion il coupe les tegument, les muſcles & la poitrine tout enſemble, ce qui fait d'abord voir les parties contenuës dans le ventre, dont la premiére eſt l'épiploon, qui nage ſur les boyaux, on examine l'eſtomac qui eſt placé dans l'hypocondre gauche, les inteſtins grêles qui occupent toute la partie ombilicale, les gros qui entourrent les grêles de toute parts, le meſentere qui eſt le lien commun de tous les boyaux, le foye qui remplit l'hypocondre droit, & la ratte qui trouve ſa place dans le gauche conjointement avec l'eſtomac.

Ouverture du bas ventre.

Si on eſt obligé d'ôter ces parties pour examiner les viſceres qu'elles couvrent, il faut avant que de le faire, lier les inteſtins en deux endroits, l'un proche l'eſtomac, & l'autre proche l'anus, afin que les matieres qu'il contiennent ne puiſſent pas ſortir. On les met dans le baſſin qui eſt ſous la table, & on imbibe le ſang & les ligueurs épanchées dans cette capacité avec les éponges O O, qu'on lave à pluſieurs fois dans le ſceau d'eau preparé & deſtiné à cet effet. On examine les reins, les gros vaiſſeaux, les parties de la generation, & la veſſie ; où s'il y avoit quelque choſe de particulier à voir on feroit aprocher la bougie P, qui eſt trés-commode dans ces ſortes de Démonſtrations pour en découvrir juſqu'aux moindres particules ſenſibles.

Examen des viſceres de cette region.

Afin

Afin de pouvoir penetrer dans la poitrine, il faut separer du sternum les parties musculeuses qui la couvrent, & avec un fort scalpel couper les cartilages qui sont à l'extremité de chaque côte, tant du côté droit que du côté gauche; puis separant le premier os du sternum d'avec les deux bouts des clavicules, avec lesquelles il est fortement attaché, il faut lever le sternum tout entier, comme j'ay dit dans mon Anatomie, afin de voir plus commodément les parties contenuës.

Ouverture de la poitrine.

Les parties qui se presentent les premieres sont les poumons, qu'on trouve souvent alterez en quelque maniere, parce qu'étant les plus délicates de tout le corps, & toûjours en action, elle ne peuvent pas si bien resister que les autres, & c'est la raison pourquoi la plus grande partie des hommes perissent par cet endroit. Les poûmons sont separez par une membrane longitudinale, qui est le mediastin, auquel est attachée une grande poche qu'on apelle le pericarde qui est l'envelope du cœur. On ouvre ce pericarde, qui tres-souvent contient de l'eau dans laquelle nage le cœur. On fait ensuite deux incisions au cœur, l'une à droit, l'autre à gauche, pour voir s'il n'y a rien au dedans des ventricules & dans les oreillettes, où on trouve souvent des corps graisseux qu'on nomme des polipes du cœur. On imbibe avec les mêmes éponges les serositez qu'on trouve épanchées dans la poitrine, & aprés avoir fait attention s'il n'y a rien à la plévre, on remet toutes ces parties dans leur place. On prend ces deux paqets d'étoupes QQ on les étale, & on en met un sur les parties de la poitrine, & l'autre sur celles du ventre: on remet le sternum par dessus, & raprochant les tégumens on fait recoudre le corps par un serviteur, qui avec l'aiguille R, enfilée de ce petit ruban S, fait la suture du pelletier, tant à l'incision longitudinale qu'à la transversale.

Examen des visceres qu'elle renferme.

Comment on rajuste les parties.

Je n'entreray point dans le détail des indispositions qui peuvent se trouver dans toutes ces parties; cela me meneroit à l'infini, je vous dirai seulement que quelque chose qui s'y rencontre, le Chirurgien doit dés le même jour dans son cabinet le mettre par écrit, parce qu'il y a des circonstances particuliéres, qui avec le tems, peuvent s'échaper de la memoire.

Si c'est un pere ou une mere qui ait souhaité que son enfant soit ouvert pour tâcher de conserver les autres par la connoissance de ce qui aura fait mourir celui-là, le Chirurgien doit faire une relation de tout ce qu'il aura trouvé & la leur donner, afin qu'elle leur serve de guide dans les maladies qui surviendront aux autres.

Comment le Chirurgiē doit dresse son raport.

Si c'est par ordonnance de Justice que l'ouverture ait été faite, il faut que le Chirurgien en fasse un raport fidele, qu'il ne charge point trop les accusez, ni qu'il n'autorise pas les criminels.

Les observations qu'on doit publier.

Si un corps a été ouvert pour découvrir la cause d'un fait particulier, d'une mort subite, ou d'une maladie surprenante, le Chirurgien doit en dresser un memoire pour en faire part au public; car nous ne devont pas seulement faire tous nos efforts pour nous rendre habilles dans nôtre profession; mais nous sommes encore obligez de travailler pour l'instruction des autres.

Ainsi pour un homme empoisonné on doit suivre ce modele.

Nous soussignés Medecins & Chirurgiens du Roy, certifions que par l'ordonnance de M. Le Lieutenant Criminel, nous avons ouvert le corps de M.A. où l'estomac livide & sphacélé à l'exterieur, contenoit dans sa cavité une liqueur épaisse & rougeâtre, dont un morceau de pain imbibé ayant été donné à un chien, l'a fait expirer dans des convulsions: de plus la tunique interieure de ce vicere nous a paru enflam-

mée & cauterisée, s'étant séparé en lambeaux d'avec le reste; ces impressions malignes que nous ne pouvons attribuer qu'à un poison arsenical, s'étant communiqué à plusieurs autres parties des premieres voyes, doit à nôtre avis avoir causé la mort subite audit M. A.

Par qui les Raports doivent être signez.

Aprés les ouvertures des corps des personnes de la premiere qualité, la coûtume est de faire une relation claire & succinte des faits qu'on a trouvez, sans s'étendre en des raisonnemens qui souvent sont inutiles. C'est ce qui se pratiqua à l'ouverture du corps de Monsieur le Marquis de Louvoy, mort le 16. Juillet 1691. Cette relation fut portée au Roy aprés avoir été signée par quatre Medecins presens à l'ouverture; sçavoir Mr. Daquin, Mr. Fagon aujourd'huy premier Medecin, Mr. Duchesne, & Mr. Seron: Et par quatre Chirurgiens; sçavoir Mr. Felix, Mr. Gervais, Mr. Dutertre, & moy qui avoit été choisi par la famille pour la faire.

Ambroise Paré qui a été premier Chirurgien de plusieurs Rois, nous a fait part dans ses œuvres des relations d'ouvertures des corps des Rois qu'il avoit servis; elles sont toutes signées des Medecins & des Chirurgiens qui étoient presens, & nous ne voyons point qu'elles le soient d'aucun Apoticaire: & encore aujourd'huy dans toutes les relations d'ouvertures de corps des personnes de la famille Royalle que j'ay faites où que j'ay vûes faire, tous les Chirurgiens en charge ont signé conjointement avec les Medecins, & jamais les Apoticaires, quoique souvent ils ayent été presens à ces ouverture.

FIG. LXI. POUR L'EMBAUMEMENT.



Usage des embaumemens.

L'Embaumement est une Opération presque aussi ancienne que le monde, elle s'est pratiquée de tout tems : & soit par veneration pour les parens, soit que ce fût un point de Religion, on travailloit à conserver les morts : l'Arabie & l'Egypte nous en fournissent une infinité d'exemples : mais aujourd'hui on n'embaume que les grands & les riches dont les parens veulent bi en faire cette dépense.

Monsieur Penicher maître Apoticaire de Paris, nous a donné un Traité des embaumemens selon les Anciens & les Modernes, dans lequel on voit de sçavantes recherches sur ce sujet. Il raporte les embaumemens de David, d'Alexandre, & de plusieurs autres : c'est pourquoi je vous y renvoye pour satisfaire vôtre curiosité. Mais il nous donne en habile Apoticaire, tant de sortes de poudres balsamiques, qu'il jetteroit dans l'embarras du choix qu'on en doit faire si on ne reconnoissoit pas qu'elles sont presque toutes semblables. Au reste il prétend que c'est l'Apoticaire qui préside dans les embaumemens, que la composition & l'aplication du baume sont de son fait, & que le Chirurgien n'est là que pour faire les incisions & les bandages qu'il lui préscrit ; mais ce qui se pratique tous les jours, détruit ce que cet Auteur avance. C'est le Chirurgien qui fait seul les embaumemens, c'est lui qui est chargé de tout ; & aprés que l'Apoticaire a fait & fourni ce qu'on lui a demandé, il ne se mêle plus de rien, à moins qu'il ne veuille comme un des garçons Chirurgiens, donner à l'Opérateur les choses necessaires à mesure qu'il les demande.

Traité des embaumemens.

A qui il apartient d'embaumer.

Souvent les Chirurgiens préparent eux-mêmes ce dont ils ont besoin pour les embaumemens, & particulierement dans les Armées, lors qu'il faut conserver un corps pour le porter dans le tombeau de ses Ancêtres. Mais chez les personnes Royales qui on un Apoticaire en charge, c'est toûjours lui qui prepare tout ce qui est necessaire suivant le memoire qué lui en donne le premier Medecin pour la qualité du baume, & suivant la quantité que lui en demande le Chirurgien, qui la mesure à la grandeur du corps qu'il doit embaumer. Il est vray, comme remarque M. Penicher, que l'Apoticaire est payé par le Tresorier de l'argenterie, qui fait un état des frais funeraires, & qui le payé pour ce qu'il a

Office de l'Apoticaire.

fourni, comme les Crieurs pour la tanture, les Ciriers pour la cire, les Plombiers pour le cercueil, & une infinité d'autres; mais s'il est payé comme marchand, l'argent qu'il reçoit pour ses fournitures ne lui donne aucun droit de presidence au dessus du Chirurgien, ni ne l'authorise pas à lui prescrire les instrumens qu'il doit tenir prêts, les incisions qu'il faut faire & les bandages qu'il doit préparer.

Il est encore vray que le Medecin n'a rien pour sa presence, ni le Chirurgien pour ses peines; mais Mr. Penicher se trompe en disant que le Chirurgien n'a pour recompense de son travail que les dépoüilles & les linges qui ont servi dans l'ouverture du corps & dans l'embaumement: il devroit sçavoir que ces linges sont les droits des garçons Chirurgiens, qu'ils ont le soin de ne point laisser perdre; que Mr. Felix leurs a toûjours abandonnés; que j'en ay usé de même & que tous les Chirurgiens, à moins que ce ne soient des crasseux, n'ôtent point ce droit à leurs garçons.

Droits des garçons Chirurgiens dans les embaumemens

Mr. Penicher cite pour un modele d'embaumement celuy qui fut fait à Madame la Dauphine; Il ne faut pas s'étonner si la rélation qu'il en fait n'est pas juste dans plusieurs circonstances, il l'a écrite sur un memoire que l'Apoticaire de cette Princesse luy en a donné lequel croyant que la Pharmacie est tellement au dessus de la Chirurgie, qu'elle ne peut point luy disputer le pas, a tiré parce memoire tous les avantages qui luy ont paru pouvoir soutenir son opinion. Mais comme c'est moy qui ay fait cet embaumement, personne n'en peut mieux parler; je ne vous en feray point icy l'histoire pour éviter la repetition, parce que la maniere dont je vais vous montrer qu'il faut faire un embaumement parfait, vous instruira de tout ce qui s'est passé dans celui de Madame la Dauphine.

D'une relation de l'embaumement de Madame la Dauphine.

Aprés l'ouverture du corps & la relation faite & signée sur les faits particuliers qui s'y son trouvez, les Medecins & les Chirurgiens se retirent, laissant au Chirurgien qui doit travailler, le soin & la conduite de l'embaumement ; c'est pourquoi tout roulant sur lui il fait aporter dans la chambre du mort tout ce qui luy est necessaire pour l'embaumer & que l'on fait consister en trois choses, 1. en ce qui est du fait du plombier, 2. en ce qui apartient au Chirurgien, 3. en ce qui regarde l'Apoticaire.

3. Choses necessaires à l'embaumement.

Le plombier averti vient prendre les ordres du Chirurgien sur la grandeur du cercueil, parce que s'il se contentoit de prendre la mesure sur le corps, il se trouveroit trop petit pour le contenir aprés qu'il seroit embaumé : il lui commande un baril de plomb pour mettre les entrailles, & une boëte aussi de plomb faite de deux pieces pour renfermer le cœur aprés être embaumé ; luy ordonnant d'aporter le tout dans la chambre du mort à l'heure qu'il lui marque.

Le fait du Plombier.

Le principal de l'apareil du Chirurgien consiste en des bandes, car pour les instrumens ce sont les mêmes dont il s'est servi pour faire l'ouverture du corps. Il faut qu'il prepare cinq bandes, deux de la largeur de trois doigts, & de quatre aulnes de long chacune pour bander les bras, deux de quatre doigts de large & six aulnes de long pour bander les jambes & les cuisses, & une autre plus large & plus longue pour faire les circonvolutions necessaires autour du corps.

L'apareil du Chirurgien.

Ce que l'Apoticaire prepare consiste en trois choses : 1. en une poudre de plantes aromatiques bien pilées dans un mortier ; 2. en une autre poudre de gommes & de drogues odorantes subtilement pulverisées ; 3. en un liniment pour en froter tout le corps.

L'Office de l'Apoticaire.

Plantes dont on compose les poudres.

Cette premiere poudre qui est la plus grossiere, & qui sert à remplir les grandes cavitez & à mettre avec les entrailles sont composées de vingt-quatre ou vingt-cinq plantes differentes dont on prendra des unes les feüilles, des autres les racines ou les fleurs, & des autres les écorces ou les semences : voici les meilleures & celles qu'on trouve le plus commodément. Les feüilles de laurier, de myrthe, de romarin, de sauge, de* baume, de rhuë, d'absinthe, de marjolaine, d'hysope, de thym, de* serpolet, de basilic ; les racines d'iris, d'angelique, de° flambe, de calamus aromaticus ; les fleurs de roses, de camomille, de melilot, de lavande, les ecorces de citrons & d'oranges ; les semences d'anis, de fenoüil, de coriandre, du cumin. A toutes ces plantes bien mises en poudre, il faut ajouter quelques livres de sel commun & de tan, en sorte que le tout ensemble fasse jusques à trente livres de pesanteur.

* mintobrium Hortense
* serpillo
° elphemero nostrale

De l'autre poudre qui est plus fine il en faut dix livres, & elle doit être composée de dix ou douze drogues odorantes & capables de conserver le corps des siecles entiers, sçavoir de myrre, d'aloës, d'oliban, de benjoin, de styrax calamite, de girofle, de noix muscade, de canelle, de poivre blanc, de souphre, d'alum, de sel, de salpêtre, le tout enfin sera bien pulverisé & passé par le tamis.

Composition du liniment.

Le liniment sera composé de therebentine, d'huile de laurier, de stirax liquide, & de baume de copahu, car pour celuy du Perou il est si rare & si cher que luy seul couteroit plus que tout le reste de l'embaumement : trois livres de ce liniment suffisent pour faire les embrocations necessaires.

Outre ces trois articles l'Apoticaire fera apporter trois ou quatre pintes d'esprit de vin,

cinq ou six gros paquets d'étoupes, du cotton, deux aulnes de toile cirée de la plus large, & un paquet de grosse fisselle. Avec tous ces préparatifs le Chirurgien est en état de commancer l'embaumement qu'il execute de la maniere suivante.

Ce que le Chirurgien met dans le baril.

Ayant fait aprocher de luy le baril de plomb A, il prend quelques poignées de la grosse poudre qui est dans ce grand bassin B, qu'il met au fond du baril & par-dessus lesquels il étand une partie des entrailles, il remet encore un lit de cette poudre, & ensuite des entrailles, & il continue ainsi de lits en lits jusques à ce qu'il ait mis dans le baril toutes les parties qui étoient contenuës dans la tête, la poitrine & le ventre à l'exception du cœur qu'il separe & qu'il met dans une porcelaine tremper dans de l'esprit de vin, jusqu'à ce qu'aprés avoir achevé d'embaumer le corps, il puisse embaumer le cœur en particulier. Il faut observer qu'il doit finir par un lit de la poudre, & que s'il y avoit peu a dire que le baril ne fût plein, il y faudroit mettre par dessus un paquet d'étoupes pour achever de l'emplir; mais si le fondeur l'avoit fait trop grand, il lui faudroit faire couper ce qu'il y auroit de trop sur la hauteur, afin que le couvercle étant soudé il ne reste point de vuide dans le baril.

Embaumement des trois ventres & de la tête.

Les trois ventres vuidés on les lave avec de l'esprit de vin qui est dans le flacon C, avant de les remplir, on commence par la tête en emplissant le crane de poudres & d'étoupes mêlées ensemble, & y en faisant entrer tout autant qu'elle en peut contenir : on remet le crane à sa place, & avant que de coudre le cuir chevelu par dessus, on met entre l'un & l'autre de la poudre balsamique la plus fine qui est dans ce vase D. On verse dans la bouche de l'esprit de vin pour

la laver, & on l'emplit de cette poudre avec du cotton, on en fait autant dans les narines & dans les oreilles, & ensuite avec le pinceau E, on fait une embrocation sur tout le visage la tête & le col de ce liniment F, & aprés mettant de la poudre fine sur toutes ces parties, il s'en forme une croute sur toute la superficie. On met la tête dans ce linge G fait en forme de coëffe de nuit qui a des cordons H H, qu'on tire pour serrer le col afin que toute la tête soit ainsi exactement envelopée.

Comment on acheve la tête.

Preparation de la poitrine & de l'abdome.

On emplit de poudres & d'étoupes la poitrine & le ventre qui pour lors ne font plus qu'une grande cavité, car levant les entrailles, on a ôté le diaphragme qui les separoit l'un de l'autre; on ne doit point ici épargner les poudres, il faut qu'elles dominent, & les étoupes n'y sont employées que pour les soutenir & les lier ensemble; on remet le sternum à sa place, & aprés l'avoir couvert de la poudre fine dont on fait entrer dans les côtes & les têgumens, on fait une suture avec l'aiguille I enfilée du cordonnet K depuis le col jusques aux os pubis; & une autre transversale depuis une des parties lombaires jusques à l'autre.

On fait au bras avec ce scalpel L, quatre grandes taillades de la longueur d'un demi pied chacune, & profondes jusques à l'os, & autant à l'avant bras, qu'on lave avec de l'esprit de vin, & qu'on emplit de la poudre odorante; on couvre le bras du liniment avec le même pinceau, & on le soupoudre du même baume qui s'y attache aisément à cause du liniment, on prend la bande M, avec laquelle on commence par la main, qu'on bande par des circonvolutions fort serrées, jusqu'à l'épaule où doit finir la bande : pendant que le Chirurgien accomode ainsi un bras il fait faire

Superieurs.

la même chose sur l'autre par un serviteur qui avec la bande N l'evelope comme il voit faire à l'Operateur.

La même maneuvre se fait aux cuisses & aux jambes, excepté que les incisions s'y font plus longues, plus profondes & en plus grande quantité qu'aux bras, ces parties ainsi tailladées ressemblent aux haut-de-chausses des Suisses. Aprés avoir été imbibées d'esprit de vin, on les emplit de poudres aromatiques ; le liniment posé & les poudres par dessus, l'Operateur aplique la bande à une cuisse pendant qu'un serviteur met la bande P à l'autre. Ces deux bandes commencent aux pieds & finissent aux aynes.

Preparation des inferieures.

On retourne le cadavre pour faire de pareilles incisions au dos à l'endroit des reins, & aux fesses, & si le sujet étoit gras on en feroit tout autour du ventre, & de la poitrine : les lotions, les embrocations & l'aplication des poudres étant faites avec la bande Q qui est fort large & trés-longue, en commençant par le bas du ventre, on envelope si exactement le corps qu'il n'y a pas une seule partie qui ne soit couverte.

Préparation des parties posterieures & des anterieures du corps.

Le corps ainsi emmailloté on le pose sur la toille cirée R, dans laquelle on l'enferme tout entier en la coupant de maniere qu'elle puisse l'embrasser de toutes parts sans faire aucun pli, & avec la ficelle S qui doit avoir dix ou douze aulnes de long, on commence à la serrer à lendroit du col pour former la figure de la tête, afin qu'elle puisse s'accommoder à celle du cercueil, on continue plusieurs tours au tour du corps de demi-pied en demi-pied, de maniere qu'il doit être serré fortement, comme un ballot qu'on voudroit mettre au Messager.

Comment on empaque le corps.

On l'ensevelit ensuite dans un linceul dont on noue avec un cordon les deux bouts aux deux

extremitez du corps, en sorte que le linceul ait une poignée à chacune de ces extremitez ; on fait aprocher le cercueil T de la table où est le corps ; & si c'est une personne du sang Royal, sa Dame d'honneur prend la poignée du linceul qui est du côté de la tête, & sa Dame d'atour celle qui est du côté des pieds, & elles la mettent dans le cercueil comme étant du devoir de leur charge de lui rendre ce dernier service.

Usage des poudres & aromats qui restent.

Si le Chirurgien a des poudres balsamiques de reste, il les répand dans le cercueil, & il en remplit les vuides avec des paquets de plantes Aromatiques qu'il doit avoir préparés à cet effet, ensuite de quoi le Plombier met le dessus du cercueil qu'il soude tout autour le plus promptement & le plus exactement que faire se peut.

Embaumement du cœur.

Pendant qu'on travaille à souder le cercueil, le Chirurgien embaume le cœur : il le prend dans la pourcelaine où il l'avoit mis, il le lave plusieurs fois avec ce l'esprit de vin, il emplit les ventricules de ce viscere avec de la poudre balsamique la plus fine qu'il a gardée exprés, & il l'ensevelit dans un morceau de toille cirée aprés avoir encore mis de cette poudre dans la toile pour enveloper tout le cœur ; il le lie & le serre avec de la petite ficelle, donnant à ce petit paquet la figure d'un cœur, puis le mettant dans cette moitié de boëte de plomb V, il le recouvre de cette autre moitié X, & il fait souder ensemble ces deux moitiez par le Plombier en sa presence dans toute la circonference de la boëte.

Le cercueil étant soudé, on le met sur deux treteaux au milieu de la chambre, & on le couvre d'un drap mortuaire : on met dessus le cercueil la boëte qui renferme le cœur qu'on couvre d'un crespe, & on les laisse là l'un & l'autre jusques à ce qu'on les emporte dans les sepultures qui leur sont distinées.

Quelques Anciens ont prétendu avoir inventé une maniere d'embaumement préferable aux autres qui étoit d'ôter generalement toutes les chairs, en ne laissant que la peau & les os, & de substituer à leur place des poudres & drogues aromatiques: mais d'en user ainsi ce n'est pas préserver un corps de la pourriture, c'est seulement conserver la peau & le squelette.

Embaumement de quelques Anciens.

Il y a des Modernes qui proposent des manieres plus faciles. Il y en a de plusieurs especes dont Mr. Penicher a rempli son livre, c'est pourquoy je ne vous les raporteray pas. Je me contenteray de vous dire que l'histoire de l'embaumement que je viens de vous faire, est de celui que j'ay pratiqué sur Mesdames les Dauphines, & sur plusieurs personnes de la premiere qualité, étant celui que je crois le meilleur de tous.

De plusieurs modernes.

J'ay ouy dire qu'anciencement on faisoit des sepulchres de plâtre au milieu desquels on mettoit le corps, qu'on couvroit aussi de plâtre; que dans ces sortes de sépulchres les corps s'y conservent longtems sans jetter aucune mauvaise odeur, parce que le salpêtre qui est dans le plâtre, resiste à la pourriture, & que le plâtre en s'imbibant des serositez puantes qui sortent du corps, empêche les mauvaises exhalaisons.

Conservation des corps par le plâtre.

Ce fait doit faire naître la pensée de le mettre en usage, & voici comme je crois qu'il s'y faut prendre, c'est de faire faire un cercueil de plomb ou de bois de grandeur proportionnée au corps, & y ayant mis ce corps tout nud, on aura trois ou quatre augées de plâtre passées au sac, qui aprés avoir été gachées seront versées aussi-tôt dans le cercueil, de maniere que y en ayant mis jusques au bord, le corps soit tout enfermé dans le plâtre: par ce moyen on peut garder un corps plusieurs jours au logis, & on peut le laisser dans les caves où on met les morts

Maniére d'en faire.

ſans craindre la puanteur. A mon avis on ne peut point faire un embaumement plus aiſé & à moins de frais.

On parle auſſi de l'embaumement que certaines terres ſablonneuſes, où l'air ſeul fait des corps qui y reſtent expoſéz : on voit, par exemple, dans la cave des Cordeliers de Toulouſe, pluſieurs cadavres d'hommes & de femmes, qui s'y ſont conſervez en leur entier depuis trois ou quatre ſiecles, par la vertu des exhalaiſons qui ayant penetré un temps ces corps, en auront fixé les parties molles ou liquides, & comme petrifié les parties charnues & oſſeuſes ; ce qu'on peut expliquer, en ſupoſant que quantité de corpuſcules ſalines & roides ſe feront inſinuées dans les pores de toutes ces parties, qui par la forte compreſſion de ces petits coings étant reſſerrés en un volume beaucoup moindre que le naturel, compoſent avec eux des maſſes tres dures capables de réſiſter aux injures du tems, & de retenir la forme & la groſſeur humaine, parce que la place que les humeurs & les chairs ont abandonnée en diminuant de leur dimenſion ſe trouve juſtement remplie par la multitude de ces atomes coagulans & petrifiques.

Au reſte, la longue durée des corps embaumés, dépend non ſeulement de la bonté des drogues qu'on y employe ; mais encore de la qualité des ſujets, car il y en a de ſi penetrez de graiſſe & d'autres ſucs pourriſans cauſtiques & fermentatifs qu'il ſurmonte en peu d'années toute la force des meilleurs baumes, au lieu que d'autres naturellement plus ſecs, & imbibez de liqueurs plus balſamiques, comme les corps des perſonnes, qui auront mené une vie plus temperée & plus frugale, ſe preſerveront eux-mêmes de corruption, & leurs fibres ceſſant d'être amolies par l'humi-

de radical, & attenuées par le feu naturel se roidiront par des contractions spontanées & se fortifieront de plus en plus contre les agens exterieurs; en sorte que pour les garentir de la pourriture on ne sera pas obligé de les embaumer avec tant de soin.

Presséance du Chirurgien sur l'Apoticaire.

Par le recit que je viens de vous faire de l'embaumement en general, vous pouvez juger lequel des deux y doit présider, ou du Chirurgien ou de l'Apoticaire: c'est le premier qui fait tout ce qu'il y a à faire, & qui travaille immédiatement sur le corps humain, & l'autre ne fait que pulveriser des plantes & des gommes. Dans les consultations sur les maladies Chirurgicales, les Chirurgiens signent les Ordonnances conjointement avec les Medecins, & les Apoticaires ne font que les exécuter; les raports & les relations des ouvertures des corps sont signez des Medecins & des Chirurgiens, & jamais des Apoticaires. Le lendemain de la S. Luc de chaque année la Chirurgie & la Pharmacie vont rendre hommage à la Medecine: Messieurs de la Faculté n'y apellent point les Apoticaires qu'aprés que les Chirurgiens en sont sortis. On remarque que dans les états des Maisons Royalles les Medecins sont enregistrez les premiers, puis les Chirurgiens, & ensuite les Apoticaires. Enfin le Roy voulant donner des gratifications aux Officiers de Madame la Duchesse de Bourgogne, qui l'avoient été querir au Pont de Beauvoisin, il mit de sa main sur l'état qui lui en fut presenté, pour Monsieur Bourdelot Medecin mille écus; pour moy Chirurgien quinze cens livres, pour Monsieur Riqueur Apoticaire mille livres. Et aprés toutes ces marques de distinction & de préference comment les Apoticaires peuvent ils prétendre disputer le pas aux Chirurgiens; Permis à eux de se repaître de cette bonne opinion

d'eux-mêmes, qui ne fait aucun tort à la Chirurgie, puisqu'ils sont les seuls de ce sentiment.

Conclusion. Nous voila, Messieurs, parvenus à la fin du Cours d'Opérations que je m'étois proposé de vous faire : j'ay taché de n'oublier aucune de celles que la Chirurgie est obligée de faire pour la conservation du corps humain. Je l'ay pris dés le moment de sa naissance, en commençant par enseigner la maniere de faire la ligatute de l'ombilic qui est la premiere opération qu'il est obligé de souffrit aussitôt qu'il voit le jour, ensuite parcourant toutes les parties de son corps en vous faisant voir les Opérations que chacune d'elles demande ; & finissant par l'ouverture de son corps & par l'embaumement, vous voyez que je ne l'ay point quitté qu'il n'ait été enfermé dans le tombeau.

FIN.

TABLE ALPHABETIQUE des Matiéres.

A

C

D

E

F

H

I

M

N

O

P

Q

R

S.

T

V

Fin de la Table des matiéres.

[illegible]

[illegible]

[illegible] [illegible]